

MINOS

UN ANGE PASSE

NOVELETTES – I



PRÉFACE

There must be an angel playing with my heart.

Eurythmics.

Oui, ma bien-aimée, tu souffres par moi, ce n'est pas que j'aime la souffrance, si je pouvais te donner du bonheur, ce serait mieux, seulement j'ai bien compris que ce n'était pas possible, pour que je sois capable de t'apporter du bonheur, il faudrait d'abord que tu m'aimes, et tu ne m'aimes pas, tandis que pour te donner du malheur, il n'est pas nécessaire que tu m'aimes, et puis, pour te rendre heureuse, il faudrait d'abord que tu sois malheureuse – comment rendre heureux quelqu'un d'heureux –, donc, il faut que je te rende malheureuse pour avoir une chance de te rendre heureuse après, de toute façon, ce qui compte, c'est que ce soit à cause de moi, ma bien-aimée, si tu pouvais éprouver pour moi le dixième de ce que j'éprouve pour toi, tu serais heureuse de souffrir, à l'idée du plaisir que tu me ferais en souffrant.

Amélie Nothomb, *Le Sabotage amoureux.*

J'ai écrit la première version de cette préface au moment des attentats de 2015, après l'attaque du Bataclan et avant celle de Nice. Elle reste d'actualité aujourd'hui (avril 2021) où une policière vient encore d'être assassinée.

Je ne sais pas ce que les gens qui ont accompli ces crimes recherchent. Certains pensent qu'ils en veulent à « nos valeurs » ; d'autres ont l'air d'en douter. Ce qui reste, c'est qu'ils font beaucoup de mal.

Je ne crois pas personnellement pouvoir faire quelque chose de concret pour m'opposer à eux. Je n'ai ni la force physique, ni le pouvoir d'agir sur la politique de la défense, ou sur la rééducation des « radicaux libres ». Je peux seulement continuer à être ce que je suis, avec mes « valeurs ».

Parmi d'autres dimensions, l'une des miennes est d'écrire des textes érotiques. Et la plupart sont cruels. La violence du monde, je l'ai aussi en moi.

La différence fondamentale entre ma violence et la leur est évidemment que mes textes sont des fictions – sans compter que l'intensité de mon sadisme est sans rapport avec les carnages qu'ils perpétuent.

Cependant, les terroristes qui sont à l'œuvre en ce moment dans le monde eux aussi utilisent une fiction pour se justifier, celle qui se trouve écrite dans le Coran, et qui a produit une religion, l'Islam.

Mais il y a encore une différence : les islamistes croient à cette histoire au point de la prendre pour une réalité. Personne ne prendra mes histoires pour une réalité. Mais certains pourraient s'en inspirer pour accomplir des actions réelles. Et c'est pour lutter contre ce cauchemar que je veux remettre le lecteur en garde.

Il faut être conscient que les fictions aussi peuvent être dangereuses. Soit parce qu'on y croit, comme les religieux qui veulent imposer leur foi aux autres, soit parce qu'on cherche à les imiter, comme ceux qui voudraient s'inspirer des événements d'un roman dans la réalité. Il faut se garder de ces deux tares, autant de l'une que de l'autre : elles mènent à des horreurs.

Pour les religions, suivons-en les règles si on les juge bonnes pour soi, mais sans jamais les imposer aux autres, ni par la violence ni psychologiquement. Pour les romans érotiques, qu'on y prenne du plaisir si on en a le goût, mais sans jamais imposer aux autres des situations qui s'en inspireraient, pareillement, ni par la violence ni psychologiquement. Et, en réalité, cela peut être étendu à toutes sortes de romans,

de films, et en particulier aux romans policiers, qui ne doivent pas inciter à voler ni assassiner.

La cruauté est belle – parfois – quand on la trouve dans un texte. Mais les fantasmes doivent rester des fantasmes. Il ne faut chercher en aucune façon à les réaliser dans la vie.

*

Si écrire des fictions est dangereux, pourquoi le fait-on ? La réponse avait déjà été énoncée par Aristote, il y a plus de deux mille ans. Tous les hommes ont envie, comme Œdipe, de coucher avec leur mère et de tuer leur père, consciemment ou non – je laisse aux lectrices le soin de trouver les équivalents féminins. De voir ce désir accompli dans une pièce permet de se « purger » (la fameuse *catharsis*) de ces mauvaises pulsions et d'éviter de les réaliser. C'est un palliatif.

Les garçons ont été ma passion, avant même d'avoir l'âge d'entrer au collège. Quelques camarades de classe, quelques photos dans « Match » ou dans les catalogues de « La Redoute », les magazines hebdomadaires de bande dessinée, mais surtout les personnages du « Club des cinq », ont forgé petit à petit pour moi l'image de l'ange. L'ange, ce garçon fragile et androgyne, pas nécessairement blond, mais celui que j'aurais voulu être, celui que j'aurais voulu prendre dans mes bras, et, à défaut, comme le dit si bien Amélie Nothomb, celui que j'aurais voulu fouetter.

Car j'ai vite compris que ces anges n'étaient pas pour moi. Outre la morale qui, à l'époque, ne tolérait pas l'homosexualité même adulte, je voyais bien que mon physique laissait indifférent ceux qui me captivaient, qui m'envoûtaient. L'existence est injuste : elle ne nous donne que rarement les moyens de nos désirs.

L'écriture, qui a été une vocation, qui m'a motivé d'aussi loin que je me souvienne, fut mon refuge. Elle m'a permis de vivre ma passion pour les jeunes garçons sans les toucher ; elle m'a permis de me « purger » ; et – précisément ce qui m'aurait fait horreur dans la réalité – de forcer les anges à m'aimer.

« C'est ainsi que j'ai connu du bonheur, dans la fraîcheur des arbres. J'ai embellie ma vie de jours que je n'ai pas vécus. »

Pascal Quignard, *Albucius*.

*

Je n'ai jamais compris pourquoi la littérature érotique, pour prendre le terme disponible le moins dévalorisé, est toujours aussi décriée.

Les thrillers par exemple se chargent de faire peur, de faire trembler ; pourquoi serait-il méprisable de provoquer l'excitation sexuelle ?

Personne ne trouve à redire à ce que le public rie devant une comédie, pleure devant un drame, soit ému par un spectacle poétique. Il faut accepter qu'il existe un autre type d'émotion, sexuelle, sensuelle, et qu'elle se manifeste aussi physiquement, chez l'homme comme chez la femme, par d'autres organes que la voix, par d'autres sécrétions que les larmes.

Pour ma part, je suis très honoré quand quelqu'un m'a écrit, m'ayant lu, « je bande comme un cerf » ou « j'ai été en érection dès les premières lignes et je le suis encore ». Une femme m'a même écrit, après avoir lu « Thomas » : « Je me suis surprise à voir mon étoffe de coton un peu humide »...

Et à part cela, à part la sensualité que, j'espère, le lecteur trouvera, il rencontrera aussi peut-être d'autres émotions, comme la tristesse ou la compassion... Je ne cherche pas à être unidimensionnel.

*

Au début de la constitution de ce recueil, j'en avais appelé les textes des « nouvelles ». Mais, sur la suggestion de Jan (celui des amis lecteurs qui m'a proposé une préface pour « Thomas »), je préfère les désigner dorénavant par le terme de « novelettes ».

Actuellement, le mot désigne une « pièce pour piano », ou encore une « jeune brebis qui n'a pas encore porté », et je voudrais aujourd'hui lui ajouter le sens qu'il a en anglais :

« A novella is a text of written, fictional, narrative prose normally longer than a short story but shorter than a novel. »

J'ai trouvé aussi ces remarques :

« A novella generally features fewer conflicts than a novel, yet more complicated ones than a short story. The conflicts also have more time to develop than in short stories. [...] Warren Cariou wrote :

» The novella is generally not as formally experimental as the long story and the novel can be, and it usually lacks the subplots, the multiple points of view, and the generic adaptability that are common in the novel. It is most often concerned with personal and emotional development rather than with the larger social sphere. The novella generally retains something of the unity of impression that is a hallmark of the short story, but it also contains more highly developed characterization and more luxuriant description. »

(Article « Novella » sur le Wikipédia anglais.)

En définitive, je trouve que cette définition et ces commentaires correspondent assez bien aux histoires qui composent *Un ange passe*,

bien trop courtes pour prétendre au titre de roman, mais parfois tout de même plus nourries, me semble-t-il, qu'une simple nouvelle.

*

Je rappellerai de nouveau ici que la lecture de ces textes est légalement interdite au moins de 18 ans. La solution pour les mineurs, en attendant leur majorité, est d'écrire leurs propres histoires – ce que je fais, et dès l'âge de 13 ans.

Enfin, je voudrais de nouveau remercier mes fidèles relecteurs, Titi, Jan, Torpille, et Gamins. Merci à tous pour leurs amicales remarques, leurs suggestions et corrections qui m'ont été si utiles.

Comme toujours, je serais heureux de recevoir vos impressions de lecture. Vous pouvez m'écrire (pour le moment) :

minos.minos@protonmail.com

Vous trouverez ma page Web sur :

<http://www.asstr.org/~Minos/>

Minos (avril 2021)

Avertissement

Certaines scènes sont très violentes. Toute violence faite à un être vivant, et donc aux enfants en particulier, est haïssable, et condamnable.

La lecture de ces textes est interdite aux moins de 18 ans.

M.

THOMAS, LE PAL ET LA FOURRURE

J'ai vu le diable, l'autre nuit ;
Et, dessous sa pelure,
Il n'est pas aisé de conclure
S'il faut dire : Elle, ou : Lui.

Paul-jean Toulet, *Contrerimes*.

Préface de Jan

En reprenant la citation de Daniel Defoe en épigraphe à *La Peste* d'Albert Camus, on pourrait écrire : « Il est aussi raisonnable de représenter une espèce de violence par une autre que de représenter n'importe quelle chose qui existe réellement par quelque chose qui n'existe pas. »

Dans le récit qui suit, Minos dessine le sort d'un jeune Français soumis à un traitement que peu d'entre nous aimeraient subir. Dans une action assez réaliste, il fait subir à son modèle, Thomas, un garçon de douze ans, des exactions violentes. Il donne ainsi aux lecteurs la possibilité de s'identifier avec lui, ou bien aux autres individus qu'il rencontre sur son chemin. La lectrice/le lecteur devra choisir – une question de goût ? une question de valeurs ? une question d'orientation sexuelle ?

Le public qui lira cette histoire aura franchi l'âge de ce garçon au moins de six années, l'histoire s'adresse uniquement à un lectorat à l'âge légitime – tous les autres sont priés de s'abstenir ! Donc cela ne pourra arriver à aucun des lecteurs, ce qui en fera le charme pour certains d'entre nous, qui aiment éprouver une distance bienfaisante à une réalité déprimante.

Cependant, Minos a assumé sa responsabilité comme auteur et il a mis du sucre sur le chemin du petit. Il jouira comme aucun – ou presque – d'entre nous aura joui. Du reste, comme disait Victor Hugo :

« La douleur est un fruit ; Dieu ne le fait pas croître | Sur la branche trop faible encor pour le porter. » (*Les Contemplations, « L'enfance ».*)

Son héros devient fort dans sa faiblesse et cela fait bon de le lire... N'est-ce pas l'effet de toute activité sexuelle ?

Jan (mai 2016).

L'H.L.M.

Thomas prit son assiette et la déposa dans l'évier. Devant la fenêtre, un rideau de dentelle bon marché masquait les tours et les barres d'immeubles, mornes et grises, et diffusait le soleil de septembre qui illuminait la cuisine. Il regarda sa montre : une heure moins cinq. Il avait toute une heure à lui avant de retourner au collège.

Il suivit le couloir obscur et rejoignit sa chambre. En refermant la porte, il jeta un coup d'œil à la grande photo en noir et blanc, punaisée sur le mur en face de son lit, que son oncle avait faite de lui pendant les dernières vacances, lorsqu'il avait partagé avec sa mère un gîte en Lozère. L'instantané le montrait assis dans l'embrasure d'une fenêtre, en contre-jour, la tête penchée de côté, l'air pensif, en train de lire un album de BD. Il trouvait la photo réussie et il contemplait volontiers le mouvement de ses longs cheveux blonds, coiffés à la Jeanne d'Arc, la ligne de son corps, encore fluet à douze ans, pris dans la chemisette noire et le jean étroits qu'il aimait. Sa pose un peu alanguie le faisait ressembler à un Pierrot posé sur un croissant de lune.

Il ouvrit son armoire. Il se regarda en pied dans la glace, placée au dos de la porte. Sa mère lui reprochait sa « coquetterie », comme elle disait, mais en réalité il aimait juste se contempler : il se trouvait beau, et voilà tout. Il s'envoya l'esquisse d'un sourire – qu'il reçut avec plaisir, comme un signe d'amitié pour lui-même.

En revanche, il détestait ce pull jacquard, vert à motifs blancs et bleus, que sa mère lui avait fait mettre le matin. Il l'attrapa par le col et le retira. L'acrylique crépita d'électricité statique – mais évidemment le synthétique, c'était moins cher. Il en ressortit ébouriffé. Entre un petit geste en arrière de la tête et quelques coups de peigne du bout des doigts, il se recoiffa en surveillant comment ses cheveux retombaient, leur mouvement sur sa tempe, le désordre délicatement organisé des mèches sur son front.

Il déboutonna posément sa chemisette jaune paille, en observant l'échancrure qui s'ouvrait sur sa poitrine. Il adorait ce léger suspense, cette attente, la déchirure de cette fente qui descendait lentement, la douceur de la peau qui montait comme une caresse... Il l'écarta, re-

garda les ovales bistrés de ses tétins, son ventre lisse où se nichait son nombril, comme un petit trou – qui menait où ?

Il la tira hors de son jean et s'en débarrassa. Elle tomba par terre, sur le pull. Il enfonça les mains dans les poches, rentra la tête dans le cou en haussant les épaules et, avec une petite moue, se considéra. Il inclina le visage de côté, et ses cheveux lui caressèrent l'épaule. Il se tournait, se renversait, il observait sa gorge, comment les mèches glissaient sur son front, cachaient une joue, puis la dégageaient de nouveau. Il pivota pour s'examiner de profil, puis de l'autre, pour voir l'angle de ses bras sous plusieurs perspectives. Quelque chose bougea dans son slip, et il sentit le délicieux frisson précurseur du moment où son membre allait se tendre. Il avait envie de lui ; décidément, il s'aimait.

Il s'accroupit, délaça ses grosses chaussures brunes, et il s'en débarrassa avec les chaussettes noires qui ne lui plaisaient pas non plus. Il se redressa lentement. Il ne perdait pas un de ses mouvements. Il fit sauter un à un les boutons métalliques du jean ; c'était le meilleur moment. La braguette s'écarta en V et son slip bleu marine apparut. Il était de qualité médiocre, l'élastique trop fin, la matière sèche, il ne l'aimait pas davantage. Il repoussa le pantalon le long de ses jambes, en surveillant dans le reflet comment ses cuisses minces se dégagiaient, ses genoux se pliaient, son pied nu en ressortait.

Il se contempla en slip. Il se tourna pour se regarder de côté et il suivit des yeux la ligne de son dos, la courbe de ses fesses qu'il contractait pour les faire encore plus jolies. Un nouveau frisson lui parcourut l'échine. Face à la glace, il glissa un index de chaque côté sous l'élastique, et il poussa avec une délicieuse lenteur. Les hanches apparaissent, le ventre s'allongea, puis le sexe fut libéré. Il était déjà redressé, rehaussé par la petite balle dessous, à demi tendu, en forme de virgule. Pas un poil ne l'entourait, car depuis qu'ils avaient commencé d'apparaître, Thomas les tirait systématiquement. Il avait été traumatisé quand un soir il s'était trouvé face à son oncle sortant de la douche, et qu'il avait découvert ses organes, et surtout l'épaisse tignasse noirâtre qui les couronnait ; il n'avait pas l'intention qu'une telle horreur lui poussât dessus !

Il fit passer sous ses fesses le tissu élastique qui roula sur ses cuisses. Il se pencha pour l'enlever, soulevant une jambe puis l'autre, et il resta un instant à se contempler, en équilibre sur un pied, les épaules de biais, les cheveux pendant sur le côté.

Il se redressa lentement. Il regarda ses yeux bleus sous la frange de ses cheveux blonds. Il était entièrement nu, sauf le bracelet en cuir noir de sa montre qui barrait son poignet gauche. C'était son unique rappel à la réalité : une grosse montre-chronomètre à aiguilles, que son père, avant son départ, lui avait offerte pour son anniversaire de dix

ans, par provocation, à la seule raison que sa mère ne voulait pas qu'il eût aussi jeune un objet aussi cher... Il surprit sur son visage une expression sérieuse, un peu grave. C'était comme cela chaque fois qu'il se retrouvait en tête-à-tête avec lui, devant la glace, nu comme Adam.

Son sexe continuait de se redresser entre ses bras ballants. Il savait qu'il n'avait encore qu'une « petite bite », mais il s'en fichait, elle lui convenait bien, elle lui suffisait, elle lui donnait tout le plaisir qu'il voulait. Il se la prit doucement, et aussitôt elle se développa entre ses doigts. Il frissonna. Il se caressa lentement tout en s'examinant des pieds à la tête. Il observa dans le reflet son épaule droite, et il suivit le léger frémissement de son biceps tandis qu'il se masturbait d'un geste court – et maintenant plus rapide.

Il s'interrompit pour s'accroupir devant le tiroir le plus bas de l'armoire, là où il rangeait ses petits secrets, et il fouilla sous ses affaires. Il en sortit un slip léopard. C'était en réalité un maillot de bain qu'il avait acheté lui-même dans une solderie. Il se souvenait avec un peu de honte de son émotion en entrant dans le magasin où l'objet était exposé. Le cœur battant, il avait désigné l'article, craignant qu'on ne lui posât des questions, ou que quelqu'un de connaissance ne le reconnût au travers de la vitrine...

Il l'enfila et, avec un frisson de plaisir, il l'ajusta autour de ses hanches. Le tissu élastique était soulevé par-devant : il adorait la sensation du lycra qui appuyait sur son organe et lui procurait des impressions délicieuses. Il rejeta ses cheveux en arrière, et il s'examina. Il savait que si elle le découvrait dans cette tenue, sa mère piquerait une crise ! À la satisfaction de se trouver beau, s'ajoutait le piment de l'interdit, de transgresser la neutralité du décor familial. Il se passa la main sur le devant du slip, pour bien sentir la pointe qui avait encore durci, puis par-derrière, sur les fesses, en se tournant pour voir ses doigts se promener sur le tissu ocellé.

Il dressa les bras au-dessus de la tête, se prit un poignet dans l'autre main, et il s'étira en se tordant. Il adorait observer les stries des côtes sous sa peau tendue, son plexus creusé comme une grotte, la bosse horizontale qui se dessinait clairement dans le tissu léopard... Il était « Kim », le fils de la jungle, debout dans les branches d'un baobab, caressé par les rayons du soleil levant...

Il quitta la glace, et il sortit de sa chambre. Depuis le couloir, il entra dans celle d'à côté. Il marchait prudemment, comme un voleur, pieds nus sur la moquette, attentif à ne rien déplacer. Il regarda la photo de sa mère sur la table de chevet, le seul objet que son père avait laissé quand il avait abandonné la maison. Le cliché datait de nombreuses années, avant la naissance de Thomas, et il était à chaque fois surpris de découvrir combien elle avait été jolie. Mais les cheveux blonds avaient grisonné, coiffés aujourd'hui en deux bandeaux pla-

qués sur les côtés, le nez s'était aiguisé, l'amertume avait aminci les lèvres trop serrées. Et il avait parfois peur, quand lui-même serait devenu grand, de ne s'enlaidir comme les années avaient enlaidi sa mère. Cependant, et malgré sa sévérité, il éprouvait pour elle un vif attachement.

Il ouvrit la penderie. Il observa la façon dont les robes et les manteaux étaient suspendus, mémorisant les plis et les particularités de leurs positions. Puis il s'empara du grand manteau de fourrure, taillé dans un pelage d'un roux flamboyant – le cadeau de mariage de sa mère, le seul luxe qui lui restait.

De retour dans sa chambre, il l'étala par terre, la doublure contre le sol. Il orienta convenablement le miroir de l'armoire, et il s'allongea en face, sur le manteau, en se calant la tête contre le lit. Il se regarda, jambes et bras écartés, voluptueusement enfoncé dans la fourrure, un léger sourire aux lèvres, et il s'étira nonchalamment. C'était le bonheur. Kim était couché sur la peau du lion qu'il avait étouffé entre ses bras puissants...

Il rabattit une manche sur lui et s'en caressa doucement le ventre, la poitrine, entre les jambes. Il se tortilla lentement pour que son dos s'enfonçât plus profondément, que chacune de ses cuisses profitât de cette matière merveilleuse. Il replia une jambe et se frotta la plante du pied au milieu de la jungle des poils, si lisses qu'ils lui coulaient entre les orteils comme un fluide. Il se tordit sur le côté en présentant le flanc, l'aisselle, puis il roula sur le ventre, et plongea le visage dans le pelage délicieux. Il sentait sur sa peau nue toutes les petites vibrisses de la fourrure et il en était électrisé. C'était doux, moelleux et douillet ; c'était suave ; c'était absolument sublime ! Et d'être enfoui dans le parfum de sa mère ne l'excitait que davantage : il transgressait un fantastique tabou.

Comme un chat, il revint sur le dos. Il se remit à se toucher au travers du slip léopard. Cela se redressa très vite sous ses doigts. Il poussait et repoussait sa pointe d'un côté et de l'autre, il la frottait langoureusement, et il était traversé par les décharges acides de plaisir. Par un geste automatique, sa main se glissa sous la ceinture élastique et commença de la baisser ; mais il s'interrompit. Il jeta un coup d'œil à sa montre : une heure vingt-cinq. Il avait encore le temps.

Il remonta le slip et, son mouvement ayant été un peu vif, l'entrejambe du maillot vint écraser sa verge, ce qui lui fit découvrir une impression nouvelle. Il la provoqua de nouveau en reprenant la ceinture et en la tirant vers le haut. Le tissu élastique frottait sur le sexe, pressait les testicules, s'incrustait dans la raie des fesses. Il sentait notamment monter en lui, de la région de son derrière, des sensations inconnues, comme si son entrefesse s'embrasait sous la friction du maillot.

Il se résolut à le redescendre, et il se passa le majeur entre les fesses pour mieux se rendre compte. Un frisson singulier le parcourut. Mais l'envie de se prendre le membre fut la plus forte. Il l'entoura de ses doigts, formant comme un clocheton par-dessus, et il commença un mouvement de haut en bas qui tour à tour étirait sa peau et la renfonçait sur la tige. Le liquide filant déjà perlait au bout. Il activa son geste, qui devint de plus en plus sec, de plus en plus nerveux. Il se tordit voluptueusement en arrière, les yeux fermés, la bouche ouverte. Le plaisir envoyait ses aiguilles dans tout son corps, l'étoirdissait, le possédait. Il se perdait, il n'était plus personne, il n'était plus que sa jouissance. Puis, soudain, il sentit le déclic, et il s'arqua désespérément dans la fourrure tandis que de douloureux éclats le transperçaient d'une crampe délicieuse, d'un bonheur brûlant : un coup de couteau trop bref.

Il retomba, les yeux fermés, et il se mit sur le côté, attendant que se dissipât le tourbillon qui tournait en lui. La commotion avait été si vive qu'elle laissait ses organes sensibles au point de lui faire presque mal. Il rabattit un pan du manteau sur lui, et il s'enveloppa comme une chenille dans son cocon. Il ne voulait plus se regarder. Il savait qu'il se trouvait moins bien après ces moments-là. Son sexe se coula dans les poils souples et soyeux du manteau, mais il ne craignait pas de le tacher d'un peu de son eau, elle était si transparente qu'elle ne laisserait pas de traces. Un heureux assoupissement l'envahit, il était divinement bien dans sa chrysalide.

Un instant plus tard, il se redressa brusquement. Deux heures moins vingt : il fallait ranger. Il remonta son slip et se leva. Il rapporta le manteau dans la chambre de sa mère et le suspendit en prenant soin de le remettre exactement en place.

De retour devant son armoire, il tira de son tiroir « privé » une paire de chaussettes blanches. Comme le maillot, il les avait achetées lui-même, dans un magasin de sport, en expliquant qu'il allait faire du tennis à un vendeur qui ne lui demandait rien. Il s'assit devant la glace et les enfila. Il finissait ce jour-là à quatre heures, et il aurait le temps de se changer bien avant que sa mère ne rentrât du travail ; le matin, il ne pouvait malheureusement pas s'habiller comme il voulait, car elle partait en même temps que lui. Il choisit un tee-shirt sans manches noir, qu'il ne portait normalement qu'en été, pendant les vacances, puis il renfila son jean par-dessus le maillot de bain. Il adorait ce sentiment excitant de porter sous ses vêtements quelque chose de scandaleux. Il se reboutonna lentement tout en se regardant dans la glace. Il se trouvait superbe dans ce tee-shirt serré qui lui laissait les épaules nues et les mettait en valeur, la taille bien prise dans le jean étroit, le poignet marqué par le bracelet de la montre. Il remit ses chaussures et les laça, un genou au sol, tout en s'observant à la dérobée. Il se redres-

sa et, enfin, il enfila son pull noir à col roulé. Celui-là, il le chérissait ; son oncle le lui avait offert au début de l'année, pour l'anniversaire de ses douze ans. Il s'ajustait bien à lui, il avait de la tenue, il était de bonne qualité, agréable de contact, mais il le portait parcimonieusement, de crainte de l'user trop vite. Il s'observa tandis qu'il en arrangeait le col impeccablement, à plat sur le cou. Il remonta les manches sur ses avant-bras – puis il les redescendit un peu – avant de les retirer à peine...

Il regarda ses habits du matin, en vrac par terre, puis il haussa les épaules : de toute façon, il lui faudrait les remettre, ce soir, avant le retour de sa mère. D'ici là, personne ne passerait par l'appartement désert. Il attrapa son sac de classe qu'il mit à l'épaule, et il quitta sa chambre.

Il sortit de l'immeuble en poussant nonchalamment la porte vitrée. Il emprunta la rue qui longeait la barre où il habitait, et il suivit la misérable bordure d'herbe, plantée d'un arbre ou deux et de quelques buissons épars. Il faisait beau, il aimait la façon dont il était habillé, il gardait un excellent souvenir de sa petite séance qui s'était passée très agréablement ; un vent léger lui soulevait à peine la frange sur le front, et ses cheveux lui frôlaient les sourcils ; il se sentait détendu, le collège était à dix minutes, il ne serait pas en retard, tout allait bien.

Il se demanda si dans sa classe quelqu'un remarquait qu'il se changeait parfois le midi. Un prof ? Une fille ? Et dans ce cas que pensaient-ils ? Sans doute, comme sa mère, qu'il était trop « coquet » ; qu'il donnait trop d'attention à sa tenue et « pas assez à son travail » – ça, c'était les profs – ; qu'il avait les cheveux trop longs et que ça faisait « bébé » – les filles. Mais il s'en fichait. Il trouvait plus important de se sentir bien avec lui.

Pendant le trajet, il joua « à se voir ». C'était l'une de ses marrottes : il choisissait une personne dans la rue, il se plaçait de son point de vue, et il l'imaginait en train de le regarder. Une dame blonde arriva en face de lui, bien mise, vêtue d'un tailleur violet, portant son manteau à la main, et il se vit dans ses yeux, jeune écolier marchant d'un bon pas, le sac en bandoulière, avec ses longs cheveux blonds qui oscillaient sur son pull noir. Quand il la croisa, il se demanda fugitivement si elle aurait eu envie de lui passer la main sur les fesses, sur son jean serré, ou, même, de la lui mettre à la braguette. Il frissonna... Puis il sourit : la femme était certainement loin de savoir à quoi il rêvait !

Il chercha une autre cible, mais la rue était vide. Sarcelles était quasi déserte à cette heure, car la plupart des élèves déjeunaient à la cantine. Au bout de la rue, un J9 gris tourna le coin. Le fourgon tôle roulait lentement et, finalement, il s'arrêta à sa hauteur. De la musique disco sortait par la fenêtre ouverte. Avec un accent étranger, peut-être

de l'Est, le passager le héla : « Eh ! petit !... Y a pas une station essence dans le coin ? » Il n'aimait pas beaucoup qu'on l'appelât « petit », mais il fut tout de même flatté que des gens en voiture s'adressassent à lui. Il s'arrêta en réfléchissant, puis il s'approcha pour expliquer comment aller à la station Esso.

Il entendit la porte latérale de la camionnette s'ouvrir. Il tourna la tête machinalement et vit un homme en surgir. Il n'eut pas le temps de l'examiner. Comme dans un film au ralenti, un bras lui emprisonna la ceinture d'une clé puissante et lui écrasa le ventre en lui coupant le souffle. Une grosse main se plaqua sur sa bouche et lui renversa brutalement la tête en arrière. Dans un même mouvement, il fut soulevé, poussé à l'intérieur, et le fourgon démarra aussitôt, tandis que la porte se refermait en claquant bruyamment.

Terrorisé, affolé, Thomas était abasourdi de surprise. La respiration arrêtée par le bras qui lui écrasait le ventre d'une barre dure comme l'acier, étouffé par la main qui le bâillonnait, râche, terriblement violente, il se trémoussait en vain pour se dégager, se débattait en donnant des coups de pied dérisoires dans les jambes de celui qui le portait. Mais un autre l'attrapa rudement par les poignets, et à deux les hommes le maîtrisèrent facilement. Il fut couché à plat ventre, on s'agenouilla sur ses reins pour l'immobiliser. On lui tordit les bras dans le dos, on lui enfonça de force un chiffon dans la bouche, puis on lui appliqua sur le visage un bâillon qu'on lui noua sur la nuque en serrant rudement. Malgré les ruades qu'il essayait de leur opposer, ils le ligotèrent étroitement. Ils tiraient sur la corde en la faisant entrer profondément dans la peau de ses poignets, dans le tissu de ses chaussettes. Ils lui attachèrent encore les bras en enserrant la poitrine, et les jambes à la hauteur des genoux. Il était complètement ficelé. Tandis que la camionnette roulait à bonne vitesse, il les sentit qui faisaient une nouvelle fois l'examen des nœuds et les assuraient en les doublant systématiquement. Enfin ils déversèrent sur lui de la paille en vrac qui le recouvrit entièrement.

Il avait le cœur qui battait à cent à l'heure. Son esprit était noyé par l'affolement de cet événement si soudain, si violent. Quand il parvint à réfléchir de nouveau, il se rendit compte, bouleversé, de ce qui s'était passé : on l'avait enlevé !... Mais pourquoi ? Pourquoi lui ? Qui étaient ces hommes ? Que lui voulaient-ils ? Une rançon ? Sa mère touchait le SMIC, elle ne risquait pas de leur donner une fortune. Il n'avait même pas eu le temps de faire attention aux traits de ses agresseurs. Il se souvenait de visages blafards, de cheveux noirs et frisottés.

Ses liens lui faisaient atrocement mal, particulièrement aux poignets, mais malgré le pull ses bras aussi étaient cruellement entaillés. Sur son visage, la toile rugueuse était si serrée qu'elle lui écrasait les

joues. Le chiffon dans la gorge l'étouffait, il devait respirer par le nez au travers du tissu. Le sol métallique de la camionnette était dur ; il essaya de bouger un peu pour se mettre dans une position plus confortable, mais il n'en trouva pas. Et, en se glissant sous son col, la paille le gratta et rendit sa situation encore plus pénible. Il décida de rester immobile. Mais la fourgonnette roulait vite, et à chaque virage il était poussé d'un côté ou de l'autre.

Que pouvait-il faire pour se sortir de là ? Il tira sur ses bras, mais ses poignets semblaient soudés ensemble. Il était évident qu'il n'avait aucune chance de se libérer seul. Dans la confusion des idées incohérentes qui se bousculaient en lui, il revit son sac : il avait dû tomber dans le caniveau, et y rester... En classe, à l'appel, il serait marqué *absent*... Il se demanda ce que sa mère imaginerait en rentrant le soir et en trouvant l'appartement vide... Il se rendit compte qu'elle allait découvrir les vêtements qu'il avait laissé traîner par terre dans sa chambre : elle comprendrait alors qu'il s'était passé quelque chose.

Le chenil

Le voyage dura une éternité. Quand la camionnette s’arrêta enfin, il n’en pouvait plus, son corps était complètement endolori, il ne sentait plus ses mains. Il entendit les portières s’ouvrir, et on dégagea la paille. On défit son bâillon, et il recracha le chiffon avec soulagement. On le tourna sur le dos. Il reconnut quelques-uns des hommes, mais ce fut un autre qui vint vers lui, qui le souleva et le chargea comme un sac. Il fut jeté sur une épaule, plié en deux, retenu d’un bras rude en travers des jarrets. Son visage frottait contre le dos de l’homme et, à chaque pas, son os lui entrait un peu plus dans l’estomac. Il se rendit compte que la nuit tombait. Ils avaient dû rouler des heures. Où étaient-ils ? Il entendait non loin comme une meute de chiens qui glapissaient.

Ils entrèrent dans un hangar faiblement éclairé. Il entraperçut une rangée de grilles. Peu après il fut déposé sur le flanc, par terre, sur quelque chose de mou qui devait être de la paille recouverte d’une couverture. Il entendit un cliquetis métallique, puis l’homme s’éloigna, une lourde porte claqua, et ce fut le silence.

Au bout d’un moment, il roula sur le dos, et il examina l’endroit où il se trouvait. Il découvrit qu’il était enfermé dans une cage !... Il n’y aurait pas tenu debout, et il ne parvenait pas non plus à s’y allonger entièrement, il devait garder les jambes repliées. Il releva la tête, et il discerna de part et d’autre des cages identiques où des gens étaient assis ou étendus sous des couvertures ; d’après leur taille, il lui sembla qu’il s’agissait d’enfants. Dans le couloir, une veilleuse au plafond donnait une faible lumière jaune. Ça sentait le chien. Une angoisse terrible lui serrait le cœur. Que faisait-il là ? Que voulait-on de lui ? Qu’allait-on faire de lui ?...

Une porte s’ouvrit quelque part, et un pas s’approcha. Un homme se campa devant la cage – celui qui l’avait porté depuis la camionnette. Il avait des cheveux blancs coupés courts, un menton en galochette et, avec sa grosse chemise à carreaux et sa salopette, il avait l’air d’un fermier américain. Le cœur de Thomas s’arrêta en découvrant qu’il était accompagné d’un impressionnant doberman, si noir qu’on n’en voyait que les yeux.

Le fermier ouvrit la grille et entra. Il s'accroupit à ses pieds, et il l'examina en fronçant les sourcils : « Mais t'être fille ou garçon, toi ? » Il avait lui aussi un fort accent de l'Est, polonais ou russe, mais le ton était tranquille, presque affectueux. Avant qu'il eût l'idée de répondre à cette question, l'homme lui glissa la main entre les cuisses et lui pinça la bragette ; il sursauta, interloqué. « P'tit gars, on dirait ! Si joli que pris pour poulette ! » Il rit. Il lui tapota la joue gentiment. « Vais défaire toi. Mais pas faire malin, parce que sinon... Vais montrer. » Et il se tourna vers le chien : « Narco ! Gryzé ! »

Le doberman, qui était resté à rôder devant la porte, bondit comme s'il n'attendait que cela, et il le mordit au mollet. Thomas poussa un cri d'effroi. Le fermier gloussa : « Ben, purée, sacrée mauviette, toi ! » Thomas sentait au travers du pantalon les crocs profondément enfoncés dans sa chair. Il haletait en grimaçant de douleur et de peur.

Le fermier gronda : « Narco ! Idz ! » Le chien rouvrit la gueule et, manifestement à regret, la queue basse, il ressortit de la cage. « T'as compris maintenant, petit ? »

Thomas fut saisi par les hanches et tourné sur le ventre. On coupa la corde qui lui liait les poignets. Quand le sang se remit à circuler dans ses doigts, il gémit plaintivement.

Soudain il entendit l'homme siffler entre ses dents : « Dis donc, c'est bien jolie montre, à ton âge ? Fais voir un peu. » Impuissant, il sentit le bracelet se desserrer, s'ouvrir, lui quitter le poignet. L'homme grogna : « Faudra changer cuir : un peu court. » Offusqué, il voulut se tourner pour protester. « Chut-chut-chut ! » fit l'homme. « Reste tranquille. Pas besoin savoir l'heure, maintenant. » Puis il finit de le libérer.

Thomas se redressa et s'assit en massant ses poignets douloureux. Il regardait avec inquiétude sa montre au bras de cet étranger. S'il se permettait de la lui voler sans se cacher, cela ne présageait rien de bon.

« Voilà : t'as à manger, et aussi de l'eau. Le seau, c'est pour pipi-caca ! » Le fermier ricana. « Ah ! j'te donne couverture. » Il ressortit en laissant la grille ouverte.

Thomas regarda le chien qui tournait toujours en rond. Non seulement il n'esquissa pas un geste pour s'enfuir, mais il aurait même préféré qu'on refermât la cage.

Quand l'homme revint, il lui jeta une couverture en laine grise, puis il rabattit la grille et poussa le verrou avant d'y refermer un cadenas. Il sortit du hangar en laissant la veilleuse allumée.

Thomas remonta la jambe de son jean et observa son mollet : le chien s'était contenté de le pincer, sans percer le pantalon ni la peau, mais les traces bleues laissées par les canines étaient clairement visibles. Tout en se massant la jambe, il regarda autour de lui avec circonspection. Ceux qui étaient enfermés dans les autres cages n'avaient

pas bronché malgré le remue-ménage. D'après les silhouettes et les têtes qu'il entrapécevait, il s'agissait bien d'enfants, à peu près de son âge. Il pouvait y en avoir une douzaine ; ils semblaient prostrés.

Il avait très envie de faire pipi. Il regarda derrière lui et découvrit, à côté d'une écuelle en plastique jaune, identique à celle qu'on donne aux chiens et remplie d'une espèce de purée mêlée de viande hachée, un seau rouge et un rouleau de papier toilette. Il se mit à genoux, déboutonna son jean et abaissa son slip. Il présenta son pénis au-dessus du récipient, mais il comprit qu'il risquait d'en mettre partout. Il se redressa, jeta un bref regard circulaire pour vérifier que personne ne l'observait, puis il baissa rapidement ses culottes sous les fesses, et il s'assit sur le seau. Son urine gicla contre le plastique. En voyant son slip léopard entre ses cuisses, il sentit les larmes lui monter aux yeux. Où était sa maison ? sa chambre ? Tout son corps se relâcha, et bientôt une autre envie lui vint. Il se soulagea honteusement.

Quand il eut fini, il prit le papier et s'essuya. Il se rajusta. Il mourait de faim, et il examina l'écuelle. Était-ce une pâtée pour chien ou réellement de la nourriture ? Il renifla prudemment : ça ne sentait pas mauvais. Et comme il y avait une cuillère dedans, malgré l'angoisse qui continuait à lui faire trembler les mains, il se mit à manger.

Il était rompu de fatigue. Il repoussa l'écuelle et le seau qui puait, s'allongea en chien de fusil sur la paille recouverte d'une simple couverture, et il tira sur lui celle que le fermier lui avait donnée. Les plus folles suppositions lui tournaient dans la tête : était-ce que ses ravisseurs avaient enlevé tout un contingent d'enfants sans fortune pour demander une rançon groupée ? Ou peut-être ne s'agissait-il que d'une sorte de jeu, organisé par les scouts, avec d'autres enfants comme lui ; peut-être le lendemain allait-il se réveiller auprès de sa mère, qui rirait avec lui de cette bonne farce... Il tomba dans le sommeil.

*

Le lendemain, ce furent des aboiements de chiens, dehors, qui le réveillèrent. Le jour entrait par des fenestrons haut placés. Thomas n'entrapécevait qu'un coin de ciel gris.

Le fermier revint avec son chien. Il s'arrêtait à toutes les cages, ouvrait le cadenas, entrait, prenait le seau, le vidait dans une bassine posée sur une brouette, le rapportait, enlevait l'écuelle vide et en mettait une pleine. Puis il refermait la cage. Pareil pour Thomas. Il ne lui adressa pas un mot. Il avait l'air maussade, comme quelqu'un qui accomplit une tâche ingrate. Thomas ne s'habitua pas à lui voir sa montre au poignet !

Quand il fut reparti, des formes sortirent petit à petit de sous les couvertures et s'intéressèrent à la nourriture. Maintenant qu'il faisait

jour, Thomas les détailla : des enfants entre dix et quatorze ans, des garçons et des filles, tous blonds ou châtain clair. Il entendait à peine quelques paroles chuchotées.

Dans l'écuelle, il y avait une sorte de porridge nageant dans du lait ; il le mangea avec avidité. Il n'avait pas si faim, mais il était assailli par des vagues d'angoisse. Quand lui dirait-on ce qu'on allait faire de lui ?

Dans la cage de droite était enfermée une fille de treize ans avec de longs cheveux bouclés, d'un blond vénitien, habillée d'un jean et d'un pull fuchsia sur un chemisier blanc ; il la trouva très jolie. Dans celle de gauche, c'était un garçon de onze ans, avec des cheveux si fins et si clairs qu'on les aurait dits blancs ; il était en tenue de sport, un maillot bleu marine avec un col bleu pâle, un short assorti, et de grosses baskets sur lesquelles étaient roulées d'épaisses chaussettes du même bleu clair.

Il trouva plus facile de s'adresser au garçon d'abord. Il s'appelait Arthur, il avait été enlevé quand il rentrait chez lui, juste après un match de hand-ball, et cela faisait au moins deux semaines qu'on le tenait enfermé là, sans qu'il eût la moindre idée de ce qu'on voulait faire d'eux.

La fille de droite entra dans la conversation : « Ils amènent un nouvel enfant presque chaque jour. Moi, ça ne fait que quelques jours que je suis là. Ils sont venus chez moi. Ils ont sonné et j'ai ouvert, sans me douter. Ils avaient un gros carton avec eux, je croyais que c'était pour une livraison. Ils m'ont attrapée par les bras pendant que le troisième me bâillonnait avec sa main. Ils m'ont couchée par terre et ils m'ont ligotée. Ils ont serré comme des brutes, leur corde me faisait atrocement mal. Et puis ils m'ont roulée en boule, et ils m'ont fourrée dans leur carton. Depuis ton arrivée, toutes les cages sont utilisées, maintenant. Je ne sais pas ce qu'il va se passer. » Elle s'appelait Emma.

La journée s'écoula. Thomas remarqua qu'il entendait beaucoup d'abolements. Il y en avait des rauques et graves comme ceux de vieux bergers allemands, et d'autres, aigus, vrillants, des jappements de roquets. Il essaya de les reconnaître et de les compter, mais il n'y arriva pas. Il devait y en avoir des dizaines.

À part cela, il ne se passait rien. La plupart des enfants restaient allongés tout le temps, accablés. L'un tournait en rond, sa tête baissée frôlant le haut de la cage, un pas dans un sens, puis un pas dans l'autre, sans fin ; un était à genoux, accroché des deux mains aux barreaux de la grille, immobile ; certains gémissaient doucement, ou pleuraient continuellement. Thomas ne pleurait pas. Tout cela avait été si soudain, si incroyable : il n'arrivait pas à se persuader que c'était la réalité, il avait l'impression d'être dans un film... Il chercha ce que sa

mère avait pu faire la nuit dernière : avait-elle appelé la police ? Forcément.

Le fermier repassa le midi et le soir apporter à manger. Il parlait peu et plutôt à son chien. Seule une fille osa s'adresser à lui et demanda pourquoi on les retenait ainsi. Elle n'obtint pas un mot de réponse.

Quand la nuit tomba, Thomas se pelotonna sous sa couverture et essaya de trouver le sommeil. Bien que les chiens eussent arrêté d'aboyer, c'était difficile. Il se rappela ce qu'il faisait chez lui, dans son lit, chaque soir avant de s'endormir. Timidement, impressionné d'accomplir ce geste dans des circonstances aussi dramatiques, il avança la main le long de son aine, et il se frotta un peu. Elle mit plus de temps que d'habitude, mais elle finit par se réveiller. Il frissonna et se sentit légèrement mieux. Même prisonnier, il disposait toujours de son corps et de toutes les facultés qu'il lui offrait. Il se souvint du maillot léopard qu'il avait encore sur lui, et il y pensa cette fois comme à un réconfort. Il déboutonna son jean discrètement. Il se la prit au travers du tissu élastique en lycra et son angoisse retomba un peu.

Peu après, il avait les culottes sous les fesses et, sous sa couverture, ses doigts en clocheton secouaient son gland activement. Il se moquait à ce moment de savoir si quelqu'un l'observait. Quand la crampe raidit son corps, que le plaisir le parcourut dans un éclair délicieux et douloureux, il fut rempli de gratitude pour cet extraordinaire ressort à sa disposition qui, un instant trop bref, lui permettait de se réconforter, même dans les circonstances les plus terribles.

Un bruit mouillé le ramena à la réalité. C'était le chien qui reniflait la porte de la cage. Il remonta ses culottes aussi vite qu'il put, tout en se tournant sur le côté pour camoufler son geste dans le mouvement d'un dormeur.

Il n'entendait plus rien. Il écarta à peine la couverture, et il jeta un coup d'œil. Dans la lueur de la veilleuse, le fermier marchait lentement, les mains dans les poches, examinant les cages une à une. Il referma les paupières. Le pas s'arrêta devant la sienne. L'avait-il surpris dans son activité solitaire ? Il resta immobile, le cœur battant.

Le bruit d'une serrure lui fit rouvrir les yeux brusquement. Mais c'était la grille d'Emma qu'on déverrouillait. Elle paraissait dormir. Le fermier se pencha et tira la couverture pour la découvrir. Elle était couchée sur le côté, recroquevillée. Soudain, le chien se faufila et, la piétinant à demi, la renifla partout à la recherche de son derrière. Elle s'éveilla en sursaut, et elle poussa un cri de frayeur en découvrant le monstre sur elle. « Narco ! Idz ! Idz ! » grogna le fermier en faisant sortir son chien.

La fille se terra dans un coin de la cage, terrorisée. L'homme s'accroupit devant elle. Il lui souriait mais, dans ces circonstances, il avait l'air plutôt effrayant. Il lui prit le visage dans sa grosse main pour la

forcer à le regarder. Il lui passa le pouce sur les lèvres, en les lui écrasant doucement. « Tu vas venir avec Tonton, petite poulette », marmonna-t-il. « On va s'amuser un peu, tous les deux... »

Il l'attrapa par le bras et la tira à lui en se relevant. Mais Emma, effarée par ce réveil brutal, par le chien qui rôdait devant la cage, par l'allure peu engageante du fermier, essaya de lui résister. « Tu veux pas venir ? Tu préfères Narco ? » Le doberman entendant son nom revint tout frétillant dans la cage : il lui fourra la gueule dans l'entre-jambe et la renifla en la poussant de sa truffe. Elle jeta un nouveau cri et recula en cherchant vainement à l'écartier, mais elle se cogna au mur du fond. « Narco ! Idz ! » L'homme la tira doucement par le poignet et, résignée, elle se laissa entraîner. Quand il la fit passer devant lui, il lui glissa la main dans la nuque, soulevant sa chevelure blonde aux reflets roux. « Tu seras bien avec Tonton », lui dit-il gentiment. « J'te ferai pas de mal. Je sais comment y faire pour garder aux filles "petit gratin" ! »

*

Thomas entendit Emma revenir, peu avant l'aube. Il vit qu'elle avait les cheveux en désordre, son chemisier sorti de son jean, et son pull froissé. Elle se jeta en boule sur la paillasse et le fermier verrouilla la grille.

Il se redressa prudemment sur un coude et la regarda. Le visage de la fille derrière les barreaux était tourné vers lui. « Qu'est-ce qu'il t'a fait ? » demanda-t-il doucement. Elle rouvrit les yeux : ils étaient pleins de larmes ; ses lèvres tremblaient, brillantes de salive. « Il m'a emmenée dans sa chambre. Il m'a mise sur son lit. Il m'a touchée partout, il m'a à moitié déshabillée, il m'a embrassée sur la bouche. C'était dégoûtant. Et puis... et puis il m'a obligée à le lui prendre. » Elle referma les yeux.

Thomas n'imaginait pas précisément ce que « le lui prendre » voulait dire, mais en voyant la tête de sa voisine il se doutait bien que ce devait être quelque chose d'écœurant. Bizarrement, qu'on eût fait cela à une fille le rassurait un peu sur son propre sort : lui ne craignait en tout cas rien de semblable. Il ne tarda pas à se rendormir.

*

Le lendemain matin, le fermier entra en faisant rouler une sorte de matraque sur les barreaux des cages, réveillant les enfants dans un bruit de tonnerre. « Allez ! debout !... Et tout nu ! C'est jour douche, aujourd'hui !... »

Un à un, chaque enfant devait se déshabiller et, entièrement nu – fille comme garçon –, il sortait de sa cage déposer ses vêtements dans

une grande lessiveuse, sauf les chaussures. Le fermier l'emménait au bout du hangar, d'où il le ramenait cinq minutes plus tard, encore tout mouillé, enroulé dans une couverture grise. Il lui laissait à manger, et il refermait la cage.

Thomas voyait son tour arriver avec anxiété : l'idée de prendre nu une douche devant cet homme ne lui plaisait pas du tout. Néanmoins, il comprenait bien qu'il n'allait pas avoir le choix. Il commença de se déshabiller lentement. Il tira son pull noir à col roulé, délaça ses chaussures, enleva ses chaussettes blanches... Il traînait. Quand, dans la cage à côté de lui, ce fut le tour d'Arthur, le fermier dit à Thomas : « Allez, dépêche-toi si tu veux pas Narco ! » Thomas retira aussitôt son tee-shirt noir, il défit son jean et l'enleva ; il ôta son slip léopard dans le même mouvement. Il préférait encore qu'on le vît tout nu plutôt que dans cette tenue « particulière ».

Après avoir abandonné le ballot de ses habits au milieu des autres, il cacha son sexe en se plaçant la main en coquille au bas de son ventre. Le fermier lui lança un regard goguenard : « Allez, "Tarzan", pas de manières ! » Il avait donc remarqué son maillot !... Thomas avança vers le recoin où se trouvait la douche. Narco lui tournait autour, toujours aussi excité, et il lui glissait sa truffe mouillée dans le derrière pour le renifler. Il allongea le pas en serrant les fesses et en essayant de le repousser, mais le chien parvint tout de même à lui donner entre les cuisses un coup de lèche sur les bourses. Thomas eut un cri et se déjeta avec un saut de côté. Le fermier rit, mais il finit par écarter son chien : « Allons, laisse Narco. C'est pas pour ton fichu nez, ce petit poulet. Trop joli morceau pour toi, ça, tiens ! »

Dans le cagibi carrelé, il n'y avait pas de pomme de douche mais seulement un tuyau en caoutchouc. Le fermier ouvrit le robinet et arrosa Thomas de la tête aux pieds ; l'eau était tiède et il se laissa faire avec un certain soulagement. Puis l'homme prit une bouteille en plastique et il lui aspergea les cheveux avec du savon liquide. « Allez, astique bien, maintenant. Faut que ça brille ! Et oublie pas petit "moineau". »

Pendant tout le temps que dura la douche, le fermier ne le quitta pas des yeux. Thomas remarqua que la bouteille de savon portait l'image d'un berger allemand au poil brillant... C'était légèrement parfumé, ça ne sentait pas mauvais.

Quand il se fut rincé, Thomas reçut lui aussi une couverture grise et il s'enveloppa dedans. La laine grattait mais au moins il n'avait pas froid. Il retourna dans sa cage.

Quand tous les enfants furent passés, le fermier repartit avec la brouette remplie de vêtements.

*

Le jour commençait à décliner quand le fermier revint avec leurs habits. Il rouvrit les cages une à une, et chaque enfant allait à tour de rôle fouiller dans la brouette récupérer les siens.

Tout à coup, Thomas entendit du remue-ménage au bout du hangar : le fermier gueulait. Il y eut un bruit de course, quelqu'un s'acharna sur la porte en la secouant de toutes ses forces, puis un cri s'éleva, bref et aigu. Tout le monde s'accrocha aux grilles pour voir ce qui se passait. Un garçon avait tenté de s'enfuir. L'homme le ramenait en le tirant par les cheveux, encore tout nu, gigotant en tous sens, tandis que le chien jappait en sautant autour de lui comme s'il n'attendait qu'un ordre pour égorger ce gibier. « Tu crois que porte laissée ouverte, hein ?!... Idiot ! »

Le fermier poussa le garçon dans sa cage. Il défit le ceinturon qui lui ceignait la salopette. Thomas vit s'envoler l'épaisse lanière en cuir, et elle retomba brutalement. Le garçon hurla. Il fut fouetté longuement, à toute volée, sans merci. Il glapissait comme un animal blessé. Tous les enfants frissonnaient en entendant les cris pitoyables du jeune rebelle.

« Plus jamais ça ! » fit-il quand il s'arrêta enfin. « Prochaine fois, j'te donne à Narco, qu'y te bouffe les couilles ! » Il remit sa ceinture et referma la cage en la cadenassant. « Entendu, vous autres ? » fit-il à la cantonade. Tous les enfants se reculèrent, effrayés.

Quand ce fut son tour, Thomas vint récupérer ses affaires. Il fouilla dans le tas des vêtements, pratiquement secs, encore chauds du séchoir. Il retrouva son slip léopard, qu'il camoufla sous son jean. De retour dans la cage, il se rhabilla rapidement. Mais il se rendit compte avec tristesse que son beau pull avait passablement rétréci : maintenant il lui serrait le torse, et les manches lui découvraient les poignets.

*

Une heure passa ; la nuit était tombée. Soudain, un concert d'aboiements se déclencha au-dehors. Peu après des hommes entraient dans le hangar. Les cages furent ouvertes l'une après l'autre. Thomas recommença d'avoir peur. Qui étaient ces gens ? Allait-il comprendre ce qu'on leur voulait ?

Quand ce fut le tour d'Arthur, à côté de lui, il vit qu'on faisait sortir le jeune garçon de la cage. Un homme l'observa, puis il lui baissa son short, le fit se retourner, l'examina par-derrière.

Cinq minutes plus tard, tandis qu'on le repoussait dans sa cage, on ouvrait celle de Thomas. L'homme qui se présenta devant lui, un Asiatique, lui fit peur : son visage était dur, ses lèvres, dédaigneuses, ses yeux, affilés comme des lames de rasoir. De ses doigts secs et nerveux, il l'attrapa par le bras et le tira d'une secousse pour le faire sor-

tir. Il y avait là, en plus du fermier, un autre Asiatique qui ne paraissait pas plus amène. On lui saisit le visage, le lui tourna vers la lumière, lui repoussa les cheveux en arrière pour lui dégager le front. L'homme eut une sorte de rictus tout en marmonnant avec un fort accent : « Très joli ! Très joli ! » En se sentant manipulé comme un objet, Thomas ressentit une haine profonde. L'homme lui enfonça les doigts sous le col roulé et s'empara de son cou qu'il lui pétrit durement avec le pouce. Puis il lui retroussa le pull et le tee-shirt sous les bras, et il lui malaxa l'abdomen, passant sur le ventre, le saisissant par les flancs au-dessus des hanches. Enfin, il lui attrapa le jean par la taille et, d'une traction brutale, il tira dessus en l'écartant pour en faire sauter d'un coup tous les boutons. Il le lui descendit brusquement sur les cuisses, en même temps que le maillot. Il lui roula les organes entre ses doigts, d'une manière parfaitement ignoble, et Thomas gémit sous cet examen grossier. Sans ménagements, on le fit se tourner, et se pencher en avant. Une main lui passa entre les cuisses, lui écartant les fesses, un doigt investigator lui remonta dans la raie, tripota son petit trou resserré. « Très bien ! » entendit-il... Mais Narco, qui rôdait autour d'eux depuis un moment et en profitait pour lui renifler frénétiquement les cuisses par-devant, découvertes jusqu'aux genoux, soudain lui lécha les parties. En pleine détresse, il hurla de peur. Le fermier intervint : « Narco ! Idz !... Et toi, imbécile, arrête gueuler comme ça ! Va pas te bouffer le cul, tout de même !... » Et il repoussa Thomas dans la cage avant de la refermer.

Pendant que les hommes entraient dans celle d'Emma, il remonta son pantalon et se rajusta. Il était choqué par la brutalité de cet examen. Pourquoi lui avait-on fait cela ? Brusquement, il se souvint de ce qu'Emma lui avait raconté. Sans qu'il s'en fit une idée précise, il associa ce que la jeune fille avait subi la nuit précédente avec la main dont cet homme l'avait impitoyablement fouillé, et dans les endroits les plus intimes. Il recommença d'avoir très peur.

Un quart d'heure plus tard, le fermier revint seul avec le chien. Il repassa dans chaque cage où il s'affairait un moment avant d'entrer dans la suivante. Thomas vit, quand il ressortit de celle d'Arthur, que le garçon était allongé sur sa paillasse, ligoté. Il se demanda pourquoi on les attachait de nouveau. Allait-il se passer quelque chose ? Avait-on décidé de les ramener chez eux ?

Il regarda avec appréhension sa grille s'ouvrir. « Allez ! Plat ventre, mains dans le dos. » Il ne chercha même pas quelle résistance il aurait pu opposer. Il s'allongea sur la paillasse et croisa docilement les bras derrière lui. Il sentit les doigts râches enrouler la corde autour de ses poignets, la serrer, et il gémit plaintivement quand une traction l'ancra dans sa peau. Le fermier lui rassembla les jambes et lui entortilla la corde autour des chevilles. Il la serra vigoureusement et elle

s’incrusta dans l’épaisseur des chaussettes. Comme lors de l’enlèvement, le ligotage fut complété à la hauteur des bras et des genoux, puis, de nouveau, on lui enfonça un chiffon dans la gorge. On lui passa une toile en travers des dents, qu’on lui noua derrière la nuque si serrée que les lèvres et les joues le brûlaient. L’homme lui repoussa les pieds pour l’obliger à se mettre sur le flanc et replier les jambes, et la cage fut refermée.

Thomas avait très mal, en particulier aux poignets. Il bougea en cherchant une autre position, espérant que son sang circulerait mieux dans ses membres, mais ce fut peine perdue. Il était d’autant plus angoissé qu’il redoutait ce qu’il allait leur advenir à présent.

Le bateau

Le temps passa. Ses bras et ses jambes étaient affreusement ankylosés, il ne sentait plus ses mains.

Les hommes revinrent. Ils se mirent à emporter les enfants hors du hangar. Ce fut le fermier qui vint chercher Thomas. Comme à l'arrivée, il le chargea sur son épaule sans plus de ménagements que pour un sac de pommes de terre.

Dehors, il faisait nuit noire. Thomas retrouva le J9, où il fut déposé avec les autres, alignés côte à côte comme des sardines dans une boîte.

L'un des Asiatiques dit : « Je passe devant. Je donnerai "O.K." pour départ. » Une voiture démarra tandis qu'on répandait de la paille sur les enfants.

Dix minutes s'écoulèrent. Thomas entendait le grésillement d'un talkie-walkie en veille. Après un ordre aboyé, la camionnette se mit en route.

Le voyage fut bref. Quelques instants plus tard, on stoppait, les portes étaient rouvertes, la paille écartée. Thomas fut de nouveau transporté à dos d'homme. Il ne parvenait pas à distinguer ce qui l'environnait, mais l'air était vif et piquant. Soudain, il reconnut l'odeur de la mer !

On le laissa glisser sur le dos, sur un sol dur traversé de barres dont les angles lui entraient dans les reins. Il découvrit au-dessus de lui le ciel étoilé, qui bougeait lentement, et il comprit qu'il était dans une sorte de grosse barque. Les enfants y furent déposés les uns après les autres.

Les deux Asiatiques se saisirent des rames, et la chaloupe s'ébranla. Seul le bruit des avirons et le claquement des vagues contre la coque perçaient le silence. Où les emmenaient-ils donc ? Ils allaient les noyer ? Mais ces hommes ne s'étaient pas donné tant de peine juste pour les faire disparaître. Une affreuse angoisse l'étreignait. Il inspira fortement par le nez ; malgré l'air vif et salé dont il emplit ses poumons, son estomac restait contracté comme une pierre.

Une demi-heure plus tard, une haute masse noire apparut dans son champ de vision, imposante comme un château fort. Il reconnut un ba-

teau, ancré tous feux éteints. Cette fois, il ne restait plus de doute : on les emmenait très loin, sans doute dans un pays étranger !... Y avait-il la moindre chance que la police pût jamais les retrouver ?

La chaloupe se rangea au bas d'une échelle métallique, le long du bâtiment. L'un après l'autre, chaque enfant fut monté à dos d'homme.

En arrivant en haut, Thomas eut le temps d'apercevoir les côtes, où les réverbères d'un village scintillaient tranquillement. Là-bas, non loin, se trouvaient donc des gens qui auraient pu les aider ; mais ils devaient dormir, et ne se doutaient de rien. Des larmes lui vinrent, aussitôt absorbées par le bâillon. On l'étendit sur le pont.

Dès que le dernier des enfants fut déposé, la passerelle fut remontée. Un ronflement s'éleva des profondeurs du bâtiment : il se mettait en marche. Des hommes vinrent les emporter. Tous étaient asiatiques, et leurs visages fermés, impénétrables, ne trahissaient aucun sentiment. L'un d'entre eux souleva Thomas, le chargea sur son épaule, et le descendit par une écoutille. Au bas de l'échelle, il l'allongea à plat ventre, à côté des autres.

Des mains fermes et précises défirent ses liens, détachèrent le bâillon, délivrèrent sa bouche du tampon qui l'obstruait. Péniblement, il se redressa et s'assit. Il faisait chaud, une odeur de mazout et d'huile prenait la tête, le sol vibrait d'un grondement grave. Il comprit qu'il était dans l'entrepont d'un cargo. Un peu plus loin, dans un espace long et bas de plafond, il découvrit une centaine d'enfants étendus à même le sol, serrés les uns contre les autres.

Il tressaillit en entendant un bruit de ferraille. Le matelot sortait d'une large caisse une paire de menottes en fer. Elles étaient formées de deux anneaux, ouverts et articulés comme des pinces, et reliés par une chaîne d'une vingtaine de centimètres. L'homme les referma sur ses chevilles, par-dessus les chaussettes blanches. Thomas fut horriifié : des fers ! On était en train de le mettre aux fers, comme on faisait aux esclaves dans l'ancien temps ! Les carcans étaient sombres, en partie rouillés, épais et sinistres. Ils étaient régulièrement percés de petits trous et, en les encliquetant, l'homme fit correspondre ces œillets, puis, avec une pince à riveter, il les rendit définitivement solidaires. Une seconde paire de menottes identiques fut refermée sur ses poignets, par-devant. L'homme n'était pas brutal, mais il était précis et il ajustait les anneaux au plus juste. Il avait le même visage neutre que les autres, sans expression, et Thomas ne songea pas à essayer de lui parler. L'acier rugueux fut scellé autour de ses mains à leur tour.

Le matelot l'attrapa par le bras et le fit se lever. Il découvrit qu'il pouvait marcher, mais seulement à petits pas, son autonomie étant réduite à la longueur de la chaîne qui lui entravait les pieds. On le fit avancer au milieu des enfants alignés, tous couchés sur le dos, enchaînés, les bras rabattus au-dessus de la tête. Il remarqua que, les garçons

comme les filles, ils avaient tous les cheveux clairs, allant du blond-roux au blanc-paille. Au premier emplacement libre, on le fit se coucher par terre, sur le dos. Le matelot passa la chaîne qui retenait ses chevilles dans un gros étrier fixé au sol, qu'il ouvrit et referma avec un outil qu'il avait à la ceinture. Puis il lui rabattit les bras au-dessus de la tête et en fit autant pour ses poignets. Il le laissa, sans un mot, sans un regard.

Lorsqu'ils eurent fini d'enchaîner les enfants qui venaient de la chaloupe, les matelots se retirèrent et les lumières passèrent en veilleuse.

Thomas avait faim ; il avait envie de faire ses besoins ; l'odeur de la cale lui soulevait le cœur ; aucun matelas ne le protégeait du plancher sur lequel il était étendu ; il ne savait où on l'emménait. Il se sentait désespéré. Il faisait chaud aussi, mais il n'avait aucun moyen d'ôter son pull, sa latitude de mouvement lui permettait tout juste de se mettre sur le flanc ; de toute façon, il n'avait aucune envie de rompre le dernier lien qui le rattachait à sa vie d'avant.

Il essaya timidement de communiquer avec ses voisins. D'un côté se trouvait une fille plus grande que lui, et de l'autre, un garçon de son âge. Ils étaient étrangers, et ils lui répondirent en anglais. Il parvint à comprendre que la première s'appelait Anneliese, qu'elle avait treize ans et qu'elle était allemande. Elle avait été livrée à ce réseau par son propre petit ami, de cinq ans plus âgé qu'elle, dont évidemment sa famille ignorait l'existence. Le second, Cody, un Danois de douze ans comme lui, avait été enlevé en pleine nuit, dans sa maison même, dans son lit ! Il avait encore son tee-shirt et son pantalon de pyjama... Mais, limités par leur anglais scolaire, ces échanges s'éteignirent vite.

Des heures plus tard, une demi-douzaine de matelots revinrent dans la cale. Chacun d'entre eux détachait du sol deux enfants et les emmenait. Une demi-heure après, ils les ramenaient et en prenaient douze autres.

Quand ce fut le tour de Thomas, le matelot ouvrit les étriers avec son outil. Ce n'était pas le même homme que la première fois, et cela le fit se sentir encore un peu plus anonyme, plus abandonné. On l'attrapa par un bras, on le fit lever, et il chancela, tellement il avait les membres engourdis et le ventre tordu par l'envie d'uriner. Il fut emmené avec la jeune Allemande. Elle était vraiment très belle, ses longs cheveux châtain clair bouclaient autour de son visage lisse dont les paupières dénotaient quelque origine slave. Elle portait un petit pull couleur sable sur un chemisier blanc à grand col, une courte jupe plissée gris clair, et de la voir avancer avec des chaînes aux chevilles et aux poignets paraissait irréel...

Ils furent conduits dans une cabine étroite où, sur une longue table, étaient alignée une douzaine de gamelles en aluminium. Le ma-

telot le poussa à une place en lui disant quelques mots dans une langue incompréhensible ; il lui désignait le banc, régulièrement percé de trous de vingt centimètres de diamètre. Thomas vit que ceux des enfants qui étaient déjà dans le bateau avant l'arrivée de leur groupe se défaisaient ; Anneliese glissa les mains discrètement sous sa jupe et fit descendre sa petite culotte sous les fesses. Le matelot lui passa la main entre les jambes et lui retira quelque chose ; elle gémit. Comme Thomas essayait de comprendre de quoi il s'agissait, l'homme le houssilla en lui secouant le pantalon. Il se déboutonna, mortifié de devoir se déshabiller devant tout le monde, impressionné de se voir faire cela avec ses poignets entourés par les menottes, au bout des manches rétrécies de son pull. « *Quick, quick !* » grognait l'homme. Il baissa son pantalon et son slip léopard. Sous le trou du banc, un seau émaillé était déjà rempli d'une variété de merdes baignant dans de l'urine. Il s'assit en essayant de contrôler son écœurement ; le bois était encore tiède de l'occupant précédent.

Puis on versa dans les gamelles une soupe claire, un peu grasse, qui sentait le poisson et où nageaient des morceaux qu'il ne put identifier.

Dès que le matelot se fut éloigné, Thomas se relâcha : cela faisait tellement longtemps qu'il se retenait ! Le jet résonna indiscrètement dans le seau, mais personne ne semblait y faire attention, d'ailleurs d'autres bruits intimes lui parvenaient du tour de la table – il entendit en particulier celui, plus aigu, de sa voisine. Puis, la faim l'aidant à vaincre sa répugnance, et comme il n'y avait pas de cuillère, il imita les autres et porta la gamelle à sa bouche ; il prit garde de ne pas la renverser avec la chaîne de ses poignets. Il eut plutôt une agréable surprise : ce n'était pas bon, mais c'était mangeable, et somme toute assez roboratif.

Les enfants s'observaient mais, impressionnés ou abattus, rares étaient ceux qui échangeaient quelques mots. En face de lui se trouvait Cody, et c'était tellement étrange de le voir en pyjama, à croire qu'il sortait de son lit, tenant son écuelle comme un bol de café au lait, ses poignets étroits pris dans les anneaux de fer ! Le jeune garçon le dévisageait anxieusement, et Thomas lui sourit pauvrement, pour essayer de se réconforter un peu mutuellement.

Il reposa la gamelle vide et, comme quelqu'un qui se laisse aller sous la fatigue, il se courba légèrement en avant. Toute honte bue, il poussa discrètement. Son anus s'ouvrit, et plusieurs étrons s'abîmèrent dans le cloaque en dessous. Il n'osait pas regarder ceux qui lui faisaient face. Enfin, il se sentit un peu mieux.

Quand les enfants eurent fini, on enleva les écuelles. Les matelots passèrent en les faisant lever, et ceux qui étaient déjà habitués se penchaient sur la table, appuyant leur poitrine sur leurs bras attachés, ex-

posant leurs derrières nus. Comme Thomas hésitait à les imiter, une poigne le saisit par la nuque et le plaqua rudement contre le bois.

Il entendit les matelots se placer derrière chaque enfant et leur faire un traitement qui se terminait toujours par un cri, plus ou moins aigu, ou en tout cas un gémississement pénible. Quand ce fut le tour de sa voisine, il jeta un coup d'œil de biais pour observer ce qu'on lui faisait. Le matelot commença par lui rabattre la jupe sur les reins, puis il l'essuya rapidement entre les fesses avec un chiffon. Il y appliqua une noix d'une matière grisâtre qu'il avait tirée d'un pot et, prenant dans un seau un bâton de bois lisse, épais de deux centimètres et long de dix, il lui en posa l'extrémité arrondie entre les fesses. Anneliese gémit plaintivement tandis que le pal s'enfonçait en elle, arrêté au bout par une large rondelle qui l'empêchait de disparaître à l'intérieur. Enfin, elle put se rhabiller, sa culotte évitant que l'objet ne ressortît.

Soudain, un remue-ménage fit se retourner Thomas : il reconnut de l'autre côté de la table le garçon qui avait déjà tenté de s'enfuir du chenil. Alors qu'un matelot s'apprêtait à lui faire subir le même traitement, il s'était redressé et se débattait comme un fou. Il essaya de s'échapper en enjambant le banc, mais l'épisode ne dura pas : empêtré dans ses fers, il fut tout de suite rattrapé. Deux hommes le maîtrisèrent et le plaquèrent brutalement contre la table. Il n'était vêtu que d'un débardeur bleu et son short lui était resté sur les chevilles ; comme Arthur, il avait dû être enlevé lors d'un cours de gymnastique. Un troisième matelot arriva avec une sangle. Il se plaça derrière sa victime immobilisée, et il leva le bras. Le cuir claquait avec une rare violence ; le garçon hurla comme un dément. Chaque fois que la lanière le cinglait, à toute volée, il poussait des cris déchirants. Thomas regardait avec effroi les marques rouges qui lui venaient jusque sur le flanc des fesses et des cuisses, le visage inondé de larmes, le foin de ses cheveux hirsutes collé sur son front, la poitrine qui se soulevait de hoquets. Il frissonna ; il se demandait ce qu'on ressentait exactement quand on subissait une telle douleur. Ensuite le garçon rebelle eut tout de même le morceau de bois dans le derrière.

Peu après, un matelot vint sur Thomas. Il redoutait ce qui allait lui arriver. À son tour, on lui passa sommairement le torchon entre les fesses, puis il sursauta en sentant le gluant et le froid de ce qu'on lui déposait dans la raie ; c'était très déplaisant. Des doigts maigres et nerveux lui écartèrent l'anus et lui enfoncèrent cette pommade à l'intérieur. Il exécrera cette brutale intrusion intime ; il se tortilla en se redressant, mais une main de nouveau le plaqua durement contre la table. Il sentit un bâton rond et lisse se poser sur son petit trou puis, d'un coup, il fut écartelé. Il poussa un cri éperdu ; il pensait qu'il avait été déchiré ! Une fois son sphincter ouvert, la barre s'enfonça régulièrement dans ses entrailles frémissantes, pour ne s'arrêter que sur sa

base. Le matelot lui attrapa alors le maillot et le lui rajusta sur les fesses pour maintenir l'instrument en place, puis il le tira en arrière afin de le remettre sur ses jambes. Il lui fit comprendre de finir de se reculotter. Thomas se pencha pour reprendre son jean, et il le remonta précautionneusement, retenant son souffle en sentant bouger dans son fondement l'objet qu'il avait tellement envie d'expulser. Le nez baissé, rouge de confusion, il se reboutonna, effaré en entendant la chaîne cliqueter.

On le reconduisit à petits pas dans la cale où il retourna à sa place. De nouveau les étriers furent refermés sur ses chaînes.

Deux fois par jour, le matin et le soir, les enfants allaient ainsi se soulager et recevoir de la nourriture. Avant le repas, on récupérait en eux l'objet qui irait tremper dans un liquide désinfectant et, lorsqu'ils avaient fini de manger, on leur en remettait un autre.

*

De nombreux jours plus tard, après le repas du soir, cet objet de martyre ne fut pas remplacé. Thomas en eut un infini soulagement.

Peu après, au cœur du cargo les machines ralentirent et, finalement, s'arrêtèrent. Dans cet étrange et inquiétant silence, les matelots revinrent. Ils détachaient les enfants un à un, les faisaient lever, et les enchaînaient à la queue leu leu, par l'entraîne de leurs pieds, en constituant deux files. Puis ils les emmenèrent et les firent monter sur le pont. Le grincement des chaînes contre le sol faisait un bruit effrayant.

Quand Thomas parvint dehors à son tour, il faisait nuit. Il inspira profondément l'air frais ; depuis combien de jours n'avait-il respiré à l'air libre ? Il découvrit qu'ils étaient à quai dans un petit port. Dans quel pays étaient-ils ? Qu'allait-on faire d'eux ?

L'angoisse augmenta encore lorsque, en descendant la passerelle, il vit les deux gros camions bâchés dans lesquels on les faisait monter. On le souleva pour l'aider à grimper sur le plateau. On les serra jusqu'à ce que toute la file fût entrée. On releva alors la ridelle et on rabattit la bâche. Peu après, le moteur tressauta et le camion démarra. Il fut étonné qu'aucun homme ne vînt avec eux pour les surveiller ; mais aussi, qu'auraient pu tenter des enfants de leur âge, affaiblis, et enchaînés les uns aux autres comme ils l'étaient ?

Il faisait chaud sous la bâche, l'odeur des corps entassés était prégnante, et de toutes parts des bras, des jambes, des dos, des poitrines s'appuyaient sur lui. Au moindre cahot, les chaînes cliquaient, chaque virage les précipitait les uns sur les autres et, dans le noir, Thomas ne savait même pas à qui il se rattrapait.

Le trajet dura plusieurs heures. Quand enfin le camion s'arrêta et qu'on ouvrit, Thomas était proche de l'évanouissement tant il était

épuisé. Il sentit une décompression dans la masse humaine qui l'entourait, et il avala avidement l'air frais qui arrivait jusqu'à lui. Enfin, titubant, il put avancer, entraîné par celui qui le précédait. Des bras se tendaient vers eux, on les soulevait et on les reposait sur leurs pieds. Ils étaient toujours environnés de faces asiatiques. Le camion était garé à cul devant une porte, qu'on leur fit franchir sans qu'il pût voir où il se trouvait. On les conduisit dans une sorte de sous-sol sans fenêtres, sombre et humide, rempli d'une chaleur lourde, où étaient déjà rassemblés ceux qui étaient arrivés par le premier camion. On défit la chaîne qui les rattachait les uns aux autres. La porte métallique fut refermée, et il entendit les verrous qu'on poussait.

À bout de forces, les enfants s'allongeaient à même le sol, parfois les uns contre les autres. Thomas commença par se mettre à genoux puis, empêché par ses entraves, il se laissa tomber maladroitement sur le côté. Malheureusement, son épaule roula dans une flaque qu'il n'avait pas vue et il sentit l'eau imbiber son pull. Il gémit et se traîna un peu plus loin ; mais le mal était fait, il avait le bras tout mouillé.

Le cagibi

Thomas s'éveilla en sursaut : on le secouait pour qu'il se levât. Il fallut tant bien que mal se remettre sur ses pieds. Avec une douzaine d'autres enfants tout aussi hébétés que lui, deux gardiens les firent sortir et les amenèrent par des corridors étroits et sales jusque dans une grande salle. Comme sur le bateau, une longue table était fixée au centre, entourée de deux bancs régulièrement percés, et le long du mur des boxes carrelés contenaient des douches. Il n'y avait là non plus aucune ouverture ; deux barres de néons déversaient une lumière grise.

Avec un outil, les gardiens firent sauter les rivets de leurs fers et les en débarrassèrent. Thomas frotta délicatement ses poignets, rougis et irrités par l'acier rouillé.

Puis on leur montra une grande panière où s'entassaient les habits des enfants précédents. « *Quick, quick !* » C'était suffisamment clair. Thomas enleva son pull et le déposa avec les autres. Il retira son tee-shirt qui sentait fortement la transpiration, puis il s'accroupit pour délacer ses chaussures. Cela faisait du bien de ne plus avoir ces fers aux pieds et aux mains. Il regarda ses chaussettes blanches qui s'étaient marquées de gris. Enfin, baissant les yeux, il défit son pantalon et le descendit rapidement, emportant son slip dégoûtant.

On le fit entrer dans un des boxes et l'eau tiède jaillit de la pomme au plafond. Il y avait du savon liquide. Un des gardiens, qui passait pour surveiller que les enfants se lavaient partout, lui fit signe de s'en servir aussi de shampoing.

Quand ils sortirent de la douche, on ne les laissa pas se rhabiller. On leur remit des fers, mais seulement aux mains, et ceux-ci étaient en acier inoxydable, leurs bords arrondis ne blessaient pas la peau comme les précédents. Thomas s'assit devant la table, au milieu des autres, et il se retrouva par hasard à côté de Cody, le jeune Danois. On ne leur avait pas donné de serviette, mais il faisait chaud, les corps nus séchaient rapidement. Le menu fut à peine différent de celui du bateau ; et, pareillement, ils devaient se soulager en même temps qu'ils se nourrissaient.

Un peu plus tard, bien qu'ils eussent fini de manger, il y eut un temps mort : au bout de la salle, les deux gardiens restaient à discuter et blaguer entre eux. Les enfants prirent un petit moment de détente, ils échangèrent quelques paroles à voix basse.

Thomas se demandait si on allait de nouveau leur faire subir le supplice du bâton dans le derrière, quand soudain il sursauta : quelque chose de très doux lui avait frôlé la cuisse ! Il découvrit que c'était la main de Cody, qui avait glissé ses poignets enchaînés sous la table, et qui le regardait timidement. « *Do you want to be my friend ?* » Il sentit les doigts effilés s'avancer et lui caresser lentement le versant interne de la cuisse. « *I'll do for you whatever you like...* » Thomas dévisagea le garçon, ses cheveux blonds qui s'éparpillaient comme un soleil doré autour de son fin visage, ses yeux verts qui le fixaient anxieusement, ses lèvres tendrement charnelles qui frémissaient dans l'attente de sa réponse, l'inférieure un peu plus épaisse et retournée, et il comprit qu'il avait, comme lui, désespérément besoin de chaleur humaine. Cela lui donna un si soudain et si violent bonheur qu'il faillit en pleurer. Il aurait voulu le prendre dans ses bras, le serrer contre lui, mais il ne pouvait pas – pas devant les autres, pas devant les gardiens. Discrètement, il passa à son tour les poignets sous la table, en évitant de racler sa chaîne contre le bord, et il posa la main sur celle du garçon. « *O.K.* », murmura-t-il. Aussitôt il vit un sourire intense détendre le jeune visage.

Cependant, à sa plus grande confusion, il se rendit compte que sa verge se redressait toute seule ! Le simple fait de sentir ces mains lisses et tendres sous les siennes, contre sa cuisse, l'avait envahi d'une profonde émotion. Il se la serait prise volontiers, ce dont il avait été empêché depuis son arrivée sur le bateau, ou, même, il y aurait bien amené les doigts de Cody, qui ne semblait pas avoir froid aux yeux.

Les gardiens toutefois se chargèrent de disperser cette rêverie. Abandonnant leur bavardage, l'un d'eux vint chercher les enfants un par un pour les emmener, pendant que le second continuait de surveiller ceux qui restaient.

Quand ce fut au tour de Thomas, l'homme l'attrapa par le bras et l'entraîna hors de la salle. Il le fit monter d'un étage par un escalier étroit, et sa poigne était rude, il ne sentait aucune compassion de sa part. Le lieu où ils débouchèrent était un peu plus soigné : une moquette rouge couvrait le sol, un papier peint beige aux reflets dorés ornait les murs de silhouettes suggestives. Il fut conduit au travers d'un dédale de couloirs exigus, ils montèrent d'autres escaliers, empruntèrent d'autres corridors. Tous étaient jalonnés de portes, presque côté à côté, seulement masquées par des rideaux, d'où sortaient de drôles de bruits, des grognements assourdis, des rires gras, et aussi des cris aigus, comme ceux d'enfants. Parfois, on croisait des hommes, toujours

des Asiatiques, dont la plupart avaient les traits grossiers, et Thomas, tout nu, était gêné de frôler ces gens. Jamais il ne vit une fenêtre donnant sur l'extérieur.

Puis ils s'arrêtèrent devant une vieille Chinoise qui attendait à côté d'une de ces portes. Elle avait les cheveux gris, elle était voûtée, et elle portait une sacoche en bandoulière. Son gardien écarta le rideau et poussa Thomas à l'intérieur. Il entra dans un minuscule cagibi aux murs en briques laquées de rouge, dont presque tout l'espace était occupé par un lit, un simple matelas, très petit, couvert d'un drap noir. On l'obligea à s'y allonger. Le matelas était effectivement beaucoup trop court pour lui, et il dut replier les jambes pour y tenir. L'homme lui attrapa les bras et les ramena vers la tête du lit où il attacha la chaîne de ses menottes à un pivot, boulonné au mur.

La vieille femme le contraignit à se tourner sur le dos, et elle lui ouvrit les jambes. Elle lui examina l'anus, le palpa, puis le lui écarta. Thomas, pris par la confusion de se trouver déplié comme une grenouille, se sentait réduit à rien. On lui appliqua la même matière gluante et visqueuse que celle utilisée sur le bateau, et un doigt noueux s'enfonça en lui. Il se contracta vainement tandis que la vieille femme le parcourrait, tournant et retournant pour étaler l'onguent à l'intérieur de son petit anneau. Puis elle en sortit. Il s'était préparé à ce qu'on lui remît un de ces bâtons entre les fesses, mais il n'en fut rien. Elle quitta le réduit.

Malgré l'angoisse de ne pas connaître ce qui l'attendait, et bien que pelotonné sur le côté, les bras au-dessus de lui, retenus au mur, il se laissa un instant aller à la sensation délicieuse, après avoir passé il ne savait plus combien de nuits sur un plancher nu, de se trouver sur un vrai matelas, même recroquevillé.

Il ne resta pas seul plus de cinq minutes. Un homme en complet-veston entra, conduit par la vieille Chinoise qui lui posa une question. Il répondit avec des syllabes courtes et dures comme des cailloux. La femme ressortit. Depuis le pied du lit, il détailla Thomas. Il lui parla avec des grognements articulés qui montaient en vibrant du fond de sa gorge. Il semblait pris d'une sorte de violence, mi-colère, mi-appétit. Il le saisit par les pieds et le força à se tourner face au matelas, les jambes repliées sous le ventre, les fesses soulevées. Thomas tremblait de peur, quand il sentit les mains de l'homme l'attraper par les hanches. Une chose grosse, dure et chaude, se posa au creux de sa raie. L'instant d'après, elle était en lui. Il hurla. L'onguent et la préparation qu'il avait subie sur le bateau lui avaient retiré toutes ses défenses, mais ne l'empêchèrent pas de se sentir défoncé. Les hanches lui claquaient brutalement contre les fesses, et l'homme poussait des ahanements brefs et rauques. Thomas jetait des cris aigus et déchirants, épouvanté par ce qui lui arrivait. L'homme fut soudain agité de

soubresauts effrayants, il glapit plus haut encore, puis il s'abattit de tout son poids sur lui. Peu après, il se retira. Thomas se laissa retomber sur le flanc. L'homme était déjà parti.

L'instant d'après, la Chinoise rentra. Elle lui essuya son petit trou douloureux, et elle lui remit une noix de graisse.

L'homme suivant était plus âgé et chétif. Il souriait et riait tout le temps. Il lui toucha les cheveux tout en déboutonnant sa braguette, puis il le mit en position et le pénétra. Il lui fit moins mal, car il l'avait plus petite et moins dure. Il jouit en poussant des cris aigus, et il s'en alla.

La femme revint. Puis un autre homme. Grand et corpulent, celui-ci. Il tourna Thomas sur le dos, il lui pelota un moment le ventre, les cuisses, les aisselles exposées par les bras retenus en arrière. Puis il lui écarta les jambes et il le prit. Il déversa son paquet, et il sortit.

Les hommes se succédaient à ce rythme. Entre deux, Thomas restait prostré, ne pensant à rien. Toutes les dix minutes, un nouveau venu le pénétrait. Parfois sur le dos, jambes écartées, le plus souvent sur le ventre, replié sur lui-même. La façon dont ses poignets étaient attachés au mur, comme sur un tourillon, permettait facilement de le changer de position : autour de ses mains jointes, on pouvait le faire pivoter en tout sens. Rarement prenaient-ils le temps de toucher son corps, mais parfois tout de même des mains rugueuses s'arrêtaient sur ses flancs tendus, s'étonnaient de leur douceur, s'émerveillaient en s'enfonçant dans sa chevelure blonde, serraien avidement ses fesses – mais jamais ils ne l'embrassèrent. Le plus souvent, ils se déboutonnaient tout de suite, l'enfilaient dans le derrière, et ils se démenaient plus ou moins violemment. Puis ils vidaient leurs bourses et repartaient.

Quand la vieille femme voyait qu'à force le sperme était régurgité par son anus, avec une petite ventouse comme celles qu'on utilise pour les W.C. elle l'aspirait entre les fesses. Cela faisait des bruits de succion ignobles, et ces matières glaireuses ressortaient, toutes confondues. Elle l'essuyait avec son chiffon, puis elle lui remettait un peu de graisse au bord de son orifice brûlant, et elle laissait un autre homme entrer.

Deux fois par jour, le matin et le soir, il était détaché du mur et ramené dans le sous-sol à la table, où il mangeait et se soulageait en même temps. Puis il était conduit sous la douche. Ensuite, il retournait sur le matelas où il était de nouveau attaché. Quelques heures par jour, on le laissait dormir. Recroqueillé sur le côté, son sommeil était léger et intermittent comme un bouchon sur l'eau. La sensation de la graisse qu'on lui glissait entre les fesses le réveillait. Le doigt de la vieille sorcière lui écartait l'anus, lui enfonçait l'émollient, tournait patiemment en lui. L'instant d'après, des mains avides l'ouvraient en deux,

quelque chose de dur et de souple à la fois se posait sur lui, et il était éventré, perforé jusqu'au plus profond. Puis c'étaient des secousses insupportables qui l'agitaient tout entier de mouvements spastiques et contre lesquelles il ne cherchait plus à lutter. Enfin il y avait l'aspersion interne, et l'homme se vautrait sur lui en grognant. Après son départ, il disposait parfois d'un bref répit ; parfois il n'avait pas encore fini que la vieille entrait parce qu'un autre voulait son tour.

Des jours et des jours passèrent, tous rigoureusement identiques. De temps en temps, il recevait quelques soins, la Chinoise lui épilait le pubis, lui coupait les ongles des mains et des pieds ; une fois, elle lui raccourcit légèrement les cheveux, qui avaient poussé et lui tombaient plus bas que les épaules. Occasionnellement, il retrouvait lors des repas Emma ou Arthur, le garçon rebelle, ou Anneliese. Mais il ne se trouva plus jamais assis à côté de Cody, il put seulement parfois échanger avec lui un sourire d'un bout de la table à l'autre ; il était consterné en pensant que cet ange subissait les mêmes horreurs, les mêmes saletés que lui. Il avait maintenant bien compris pourquoi on les avait enlevés. Il avait également perdu tout espoir qu'on pût le retrouver dans ce pays d'Extrême-Orient, dans cette ville inconnue, dans ce cagibi minuscule. Il était condamné à finir ses jours là, livré à des hommes immondes, réduit au rôle d'un torchon. Il tomba dans une sorte de coma nauséux quasi permanent qui le préservait de la conscience.

La villa

Un jour, Thomas fut réveillé par des claquements inhabituels. Il ouvrit les yeux : un gardien faisait sauter les rivets de ses fers autour de ses poignets. Un homme de petite taille, habillé d'un élégant complet bleu marine, l'observait depuis le seuil derrière des lunettes finement cerclées d'or. Thomas le reconnut : depuis quelque temps, il était venu l'utiliser à plusieurs reprises, parfois plusieurs jours d'affilée. Il s'en souvenait, car il restait davantage que les autres : quand la femme revenait au bout du temps imparti, il lui tendait un billet et elle ressortait. Malgré son air policé qui tranchait sur la clientèle habituelle, les séances avec lui avaient été particulièrement violentes. Il le prenait toujours allongé sur le dos, jambes écartées, et tout en le pénétrant il le saisissait par les cheveux, il lui mordait la bouche, lui griffait les bras, les aisselles, les flancs de haut en bas. Et puis son sexe était remarquablement dur. Souvent, avant d'entrer en lui, il lui prenait les fesses avec une telle avidité, il les lui tritaurait avec un tel appétit, qu'il le faisait hurler de peur.

Encore à demi abasourdi, il s'assit sur le bord du lit en se frottant timidement les poignets. La vieille Chinoise lui tendit une tunique beige délavée. Il tenta de l'enfiler, mais il s'y prit si maladroitement que ce fut finalement elle qui se chargea de la lui mettre. Par terre, elle déposa des tongs dans lesquelles il glissa les pieds. Quoi qu'il pût se passer ensuite, d'être habillé à nouveau, il se sentit un peu revivre, redevenir un être humain.

Le gardien l'attrapa par le bras, le fit lever, et l'entraîna dans le couloir ; le client les suivait de près. Ils descendirent les étages et, pour la première fois, il vit une porte qui donnait sur l'extérieur. Quand elle s'ouvrit, il fut aveuglé par le jour.

Il découvrit qu'il était en ville, dans une ruelle étroite et sale, peu animée, et que cela devait être le début de la journée car le soleil n'y descendait pas ; une grosse Mercedes sombre était garée juste devant. Le gardien l'ouvrit côté passager, et il y poussa Thomas. Il lui fit comprendre qu'il devait mettre la ceinture de sécurité, et il referma. Puis, impassible, il rentra dans le bâtiment.

L'homme en complet s'assit derrière le volant. Quand il mit le moteur en marche, les verrous des portières descendirent dans une sorte de soupir pneumatique et voluptueux. La voiture démarra avec un son rond et assourdi.

Encore ébloui par la lumière vive, Thomas regardait par la fenêtre avec fascination. Toutes les enseignes des boutiques portaient des caractères asiatiques ou des slogans en anglais ; les fils du téléphone ou de l'électricité dessinaient une toile d'araignée au-dessus de la rue ; des triporteurs bariolés se mêlaient aux voitures de luxe, et de grands immeubles encadraient des bâtiments décrépis. Il n'aurait su dire s'il était en Chine, au Japon, ou ailleurs.

Il n'était pas attaché. Il se demanda s'il devait tenter de s'enfuir. Ils passaient maintenant par des rues grouillantes de monde et de circulation. Il suffisait peut-être de défaire discrètement la ceinture et, à l'occasion d'un feu rouge, tirer le loquet du verrou, ouvrir la porte d'un coup, puis courir de toutes ses jambes. Mais il se sentait tellement faible, épuisé, il avait l'entrejambe tellement brûlé, qu'il aurait eu du mal seulement à marcher. Il jeta un coup d'œil discret à l'homme qui conduisait ; il se souvenait de sa poigne sèche sur son bras ; il aurait été certainement rattrapé avant même d'avoir pu se lever de son siège.

La voiture s'arrêta à cause d'un embouteillage. L'homme se tourna vers lui ; il le dévisagea de la tête aux pieds. Thomas frissonna comme s'il avait été nu – il avait déjà oublié qu'il portait une tunique. Ce regard sur lui était presque tactile, il le sentait lui passer sur les cheveux, lui frôler la joue, lui entrouvrir les lèvres ; on lui caressait l'épaule, la poitrine, le creux du plexus ; on s'enfonçait au plus intime de son ventre, on le fouillait entre les cuisses. Il avait l'impression que l'homme allait le renverser là, dans le profond fauteuil en cuir, le pénétrer et l'écarteler sans plus attendre... Le carrefour se désengorgea ; il redémarra.

La seule privauté que l'homme se permît, plus tard, alors que la voiture traversait les faubourgs, fut de lui prendre la main dans la sienne et de la serrer intensément. Thomas fut surpris par ce geste inattendu, comme une prise de possession, mais où il y avait presque quelque chose d'affectionné.

La voiture s'arrêta devant une grille qui s'ouvrit automatiquement, puis elle pénétra dans un jardin planté de palmiers et s'immobilisa en face d'une magnifique villa en bois, d'un seul niveau, construite sur pilotis, dont le gris mat et cendré semblait, dans le soleil matinal, de vieil argent à côté du vert vernissé des palmes.

L'homme descendit, fit le tour de la voiture, et ouvrit la portière. Quand Thomas se fut extrait de son siège, il le mena en le tenant par

l'épaule, fermement mais sans rudesse, et il lui fit monter l'escalier qui conduisait au niveau de la maison.

Sur le seuil, une femme élégante vint à leur rencontre : la cinquantaine, soigneusement coiffée et maquillée, elle portait une robe de soie d'un bleu brillant dont le corsage s'ornait d'un oiseau à longue queue, brodé dans des couleurs vives. Elle eut un sourire accueillant pour Thomas et lui dit : « *Sawatdee ka !* » Puis elle échangea quelques paroles chantantes avec l'homme. Celui-ci ensuite tourna les talons, remonta dans la voiture, et partit aussitôt.

Thomas, sidéré de se retrouver face à cette femme qui ne paraissait pas méchante, fut encore plus surpris de l'entendre s'adresser à lui en français : « Bonjour ! Bienvenue !... Je suis madame Lim. Et toi, comment t'appelles-tu ? » Devant sa mine ahurie, elle ajouta : « Oui, je parle le français. J'ai fait mes études en France. Mon mari, lui, ne connaît même pas l'anglais. » Elle eut un petit rire discret. Elle lui avait posé la main sur l'épaule et, très tendrement, elle lui caressa le bras au travers de la tunique. Une sorte de douceur enivrante envahit Thomas. « Quel est ton nom ? » répéta-t-elle.

Il se sentit soudain si bien, dans un univers tellement étranger, en dehors de toute réalité, si loin de ce qu'avait été sa vie en France, que, à sa propre surprise, il répondit : « Kim ».

Elle fut étonnée. « Kim ? Mais n'est-ce pas un nom coréen ? » Elle lui caressa les cheveux. « C'est original pour un petit Français... Mais cela te va très bien. Bienvenue chez nous, Kim ! Entre... Sans doute as-tu faim ?... » En lui passant affectueusement la main sur la nuque, elle le conduisit dans la maison.

Elle le mena dans la salle à manger, une grande pièce où de larges baies donnaient sur les frondaisons des palmiers, et – de façon inattendue – qui était meublée dans un style néo-Louis XVI, gris perle, tapisssé de velours sable. Ébahie, il s'attabla devant une nappe blanche, des couverts en argent, une tasse de fine porcelaine. « Je t'ai préparé un brunch, à l'occidentale. Je me doute que, à la pension, tu ne devais pas être très bien nourri. » Il y avait du jus d'orange dans une carafe en cristal, du pain frais, du beurre, des confitures rouges, du miel, des brioches dorées.

Une jeune servante entra et, après l'avoir salué d'une inclinaison de la tête, elle déposa devant lui une jatte blanche emplie de chocolat fumant. M^{me} Lim la présenta comme étant « Tukata ». Elle ne devait pas avoir dix-huit ans, ses longs cheveux noirs étaient retenus dans une tresse, et, avec ses lèvres joliment renflées et ses yeux brillants comme des billes, elle paraissait particulièrement mignonne dans son chemisier blanc et sa jupe courte, sous un petit tablier immaculé.

Pendant qu'il mangeait, M^{me} Lim lui demanda son âge, et il dut réfléchir pour se rendre compte que, probablement, il avait maintenant

treize ans ! Son anniversaire avait dû se situer lors d'un des innombrables jours passés dans le cagibi... Puis elle l'interrogea sur son état de santé, le niveau de ses études... Il commença par répondre par monosyllabes, un peu au hasard, incapable de comprendre la situation dans laquelle il se trouvait plongé ; et puis la tête lui tournait avec cette profusion de nourriture délicieuse. Petit à petit, il finit par deviner : elle paraissait persuadée qu'il avait perdu depuis peu ses parents dans un accident, des Français vivant à l'étranger, et que son mari l'avait recueilli dans un orphelinat ! Il n'eut même pas l'idée de la détrouper et de raconter d'où il venait. Il était trop anxieux à la perspective de rompre ce charme miraculeux, et de soudain se retrouver enchaîné dans le cagibi, allongé sur le petit matelas.

Elle se mit ensuite à lui faire le récit de sa propre vie, d'une voix douce et mélancolique. Quelque dix années auparavant, ils avaient perdu, à cause d'une malformation cardiaque, leur fils unique alors à peine plus âgé que Thomas. Récemment seulement, ils s'étaient résolus à adopter un enfant pour combler le vide de leur existence. Son mari avait proposé de choisir un *Farang*, un Européen, pour qu'il ne pût y avoir d'ambiguïté, et que personne ne pensât qu'ils avaient voulu « remplacer » leur fils.

Ainsi, l'homme au complet ne l'avait pas amené ici juste pour quelques heures ou quelques jours ? Il avait l'intention de le garder ? Il ne le ramènerait pas dans cet endroit épouvantable où il avait croupi si longtemps ? Il n'arrivait pas à s'en convaincre.

Quand il eut fini de manger, M^{me} Lim se leva : « Viens. Je vais te montrer ta chambre. Mais d'abord tu vas prendre un bon bain. »

Dans la grande salle de bains carrelée de marbre, M^{me} Lim fit couler l'eau et Thomas dut se déshabiller. Une légère émotion le parcourut quand il se débarrassa de la tunique et que, la lui prenant des mains, elle l'observa tout nu ; mais le regard attentionné dont elle l'enveloppa n'était que maternel. Elle fut surprise par les quelques ecchymoses qu'il avait ça et là, et surtout par les traces qui marquaient ses poignets. « Comment as-tu fait cela ? On dirait que tu as été attaché. Tu n'as pas été puni trop sévèrement, au moins ? » Il ne répondit pas : il flottait, il sortait du néant, il revenait lentement au monde. Elle s'étonna aussi de la longueur de ses cheveux. « Je pensais que, dans les pensionnats, on vous les coupait très court au contraire ! »

Il entra dans l'eau tiède et moussante où il s'allongea avec délices. Il resta un long moment à profiter de ce bien-être qui le pénétrait de toutes parts et qui le rendait à lui-même. M^{me} Lim le shampouina, puis elle le fit se mettre debout dans la baignoire, et elle lui savonna tout le corps. Elle avait des gestes doux et caressants, jamais impudiques, même lorsqu'elle frictionna ses petits organes dans un nuage de savon onctueux ; pourtant, cela lui fit un tel effet qu'il les sentit grossir. De-

puis combien de temps cela ne lui était-il pas arrivé ? C'était comme s'il s'éveillait d'un long sommeil, qu'il recouvrait petit à petit son corps, ses fonctions. Géné, il se détourna.

Il entendit un petit rire, et on aurait dit qu'elle s'excusait d'une faiblesse. « Cela fait si longtemps que je ne me suis plus occupé d'un enfant ! J'en avais tellement envie... J'ai l'impression de me retrouver dix ans en arrière, lorsque je soignais mon fils... Son corps était très différent du tien... et pourtant, quand je te touche, je crois que c'est lui que je touche... » Il la regarda, étonné. Elle essaya de se ressaisir, mais il vit qu'elle avait les yeux brillants. « Désormais, tu es mon enfant chéri. »

Thomas était si bien embrouillé par le cauchemar dont il sortait qu'il n'arrivait plus à cerner ce qui était réel de ce qui ne l'était pas : M^{me} Lim n'était-elle pas effectivement sa mère ? de tout temps ? sans qu'il l'eût jamais su ?...

Elle le rinça et le fit sortir. Elle l'enveloppa dans un peignoir en éponge bleu pâle, doux et moelleux. Ils allèrent au travers d'un vaste couloir dans la chambre du fils défunt, qui devait devenir la sienne.

La pièce lui parut magnifique. En face, une large fenêtre ouvrait sur les grandes palmes vert sombre ; d'un côté, un lit d'osier à baldaquin, entouré de voiles immobiles, se trouvait entre une commode soigneusement cirée et une penderie aux glaces biseautées ; de l'autre, devant la fenêtre, un bureau en acajou conservait pieusement un plumeier, un sous-main, quelques feuilles blanches... M^{me} Lim lui présentait tout, ouvrait les tiroirs, montrait les piles d'habits sur les étagères...

Elle se rendit compte soudain que Thomas titubait et peinait à garder les yeux ouverts. L'accumulation des émotions, de la fatigue, de la nourriture riche et sucrée, du bain chaud, l'avait littéralement assommé. « Je crois qu'il faut que tu te reposes. Si tu faisais une petite sieste ? »

Thomas s'allongea en peignoir sur le lit où il se pelotonna. M^{me} Lim le couvrit avec un plaid léger. Elle tira les rideaux pour filtrer la lumière trop vive, et la chambre coula doucement dans la pénombre. Thomas, lui, bascula instantanément dans un sommeil profond comme un abysse.

*

Il fut éveillé par une voix douce qui lui répétait : « Il faut te lever... Il est tard... Il faut te réveiller... » Il se crut d'abord dans sa chambre de Sarcelles. Puis il reprit ses esprits et tout le fil de ces derniers mois se dévida à toute allure.

Il se redressa et regarda autour de lui : M^{me} Lim lui souriait ; dehors, le soir assombrissait les palmes. « Tu as dormi longtemps... C'est bientôt l'heure du dîner... Mon mari va rentrer... Il faut t'habiller. »

Il demanda les toilettes. Le rêve continuait : les murs des W.C. étaient recouverts de carreaux d'un blanc satiné, avec un léger relief qui formait comme une ondulation ; un parfum discret enrichissait les lieux ; le papier pour s'essuyer, bleu pâle, était ouaté.

En revenant dans la chambre, il dut quitter le peignoir. M^{me} Lim avait préparé des habits, soigneusement étendus sur le lit. Il enfila un slip d'un blanc impeccable, puis il déplia la chemisette parfaitement repassée, se glissa dedans, et, la boutonnant, il put vérifier qu'elle était à sa taille. Il comprit qu'il mettait les habits du fils défunt, et il n'aima pas beaucoup la sensation d'avoir sur lui des vêtements qui avaient été portés par un autre, surtout par un mort ; mais il se sentait prêt à tout pour être accepté dans cette nouvelle vie. Il eut du plaisir avec les chaussettes, blanches aussi, épaisses et douces, qu'il tira jusqu'au milieu des mollets. Le pantalon blanc était en toile, un peu raide, avec un pli impeccable, fermé par une ceinture de cuir fauve. Les chaussures, marron clair, lui allaient bien, elles étaient un peu lourdes mais confortables, et il les laça en ressentant un incroyable sentiment de protection, de sécurité. Enfin, il enfila un fin pull en V, sans manches, bleu clair – la seule touche de couleur –, dont la laine était d'une grande douceur. Il n'avait jamais porté des habits aussi cossus, d'aussi bonne qualité.

M^{me} Lim le ramena dans la salle de bains et, devant la glace, elle lui coiffa tendrement les cheveux. Un frisson le traversa au plus profond de lui ; la brosse le caressait d'une manière délicieuse. Elle le regardait dans les yeux, par l'entremise du reflet. « Il faudra te couper les cheveux, Kim », murmura-t-elle. « Ils sont un peu longs pour un garçon de ton âge. » Il était d'accord ; il était d'accord pour tout. Et pourtant, lavé, coiffé, habillé, il trouvait qu'il n'avait jamais été aussi beau avec ses longs cheveux brillants qui tombaient droit avant de s'ourler dans son cou. Les frémissements qui le parcouraient étaient si vifs que, pour la seconde fois dans la journée, il sentit un tressaillement soulever son sexe.

M^{me} Lim le reconduisit dans la chambre. Elle ouvrit le premier tiroir de la commode, et elle en sortit une boîte bleue, épaisse et renforcée comme un écrin. À l'intérieur, sur un coussin de satin blanc, lui-sait doucement une Rolex avec ses grosses aiguilles vertes et ses petits cadrans auxiliaires. M^{me} Lim la prit et en remonta le mécanisme. « C'était celle de mon fils. Et c'est toi qui vas la porter, maintenant. » Elle la mit à l'heure, puis elle lui saisit le poignet et le ceignit du bra-

celet argenté, articulé comme une chenille de tank. « Elle te plaît ? » Il devina l’émotion de M^{me} Lim à sa voix qui tremblait légèrement.

« M. Lim va bientôt rentrer », ajouta-t-elle, et on aurait dit qu’elle parlait de son seigneur. « Il faut que je te dise autre chose. Je ne te demande pas de nous appeler “Papa” ni “Maman”, ces noms tu les garderas pour le souvenir de tes parents. Tu appelleras mon mari “Phō”, et moi, “Mâe”. D’accord ? » Thomas hocha timidement la tête. « Tu auras le temps de t’habituer, ne t’inquiète pas... En attendant, tu n’as qu’à découvrir ta chambre. »

Quand elle fut partie, il examina la montre et en testa tous les mécanismes. Il se sentait presque indigne de porter une pareille merveille, certainement encore infiniment plus chère que celle offerte par son père... Puis il inventoria les jouets qui étaient en nombre ; il parcourut les titres des livres dont la plupart étaient en caractères asiatiques et seulement quelques-uns en anglais ; il s’attarda aux piles de riches vêtements, pulls, sweats, pantalons, tous plus attirants les uns que les autres. Il se regarda dans la glace, en blanc et bleu clair. Auparavant, il n’aurait jamais osé s’habiller comme cela... Où était sa mère ? Pensait-elle à lui à cet instant ? Sûrement pas. Il y avait bien trop longtemps qu’il avait disparu... Pour la première fois depuis son enlèvement, il se sourit. Il était Kim, l’enfant de la jungle, recueilli par de riches planteurs et découvrant la civilisation, somptueusement paré par la bonté de ses nouveaux maîtres... C’était une renaissance. Il avait été mort, il était descendu aux enfers, et maintenant une nouvelle vie s’ouvrait à lui : le paradis.

La petite domestique interrompit ses réflexions en se présentant au seuil de la chambre. De quelques mots d’anglais, elle le prévint que le dîner allait être servi.

Juste comme il traversait le hall, M. Lim poussa la porte d’entrée. Ils s’immobilisèrent, l’un et l’autre surpris. L’homme paraissait sidéré, comme s’il ne le reconnaissait plus. Puis, il s’approcha lentement, en le scrutant de la tête aux pieds. Il fixa le regard sur le col de sa chemisette qui s’ouvrait dans l’échancrure de son petit pull et lui dégageait le cou. Enfin, il le fixa de nouveau dans les yeux ; on aurait dit qu’il brûlait intérieurement. Thomas frissonna, tétanisé par l’intensité du désir qui le transperçait ; il ne put le supporter et détourna le regard.

M. Lim rompit le charme. Lentement, il leva la main, l’attrapa par le bras, juste au-dessus du coude, en dessous de la manche de la chemisette, et il l’invita doucement à avancer. Thomas avala sa salive ; il se laissa conduire.

Le dîner fut plus guindé que le déjeuner. Thomas était impressionné d’être assis à la même table que M. Lim, comme si rien ne s’était jamais passé entre eux. La petite servante apporta le repas, puis elle fit une brève révérence et se retira. Les époux parlaient tranquil-

lement entre eux ; de temps en temps, M^{me} Lim traduisait pour Thomas ce qu'ils se disaient. Elle expliqua que son mari souhaitait lui faire visiter sa firme dès le lendemain, car, plus tard, il envisageait de faire son associé de son fils adoptif. Il comprit petit à petit qu'il se trouvait en Thaïlande, à Bangkok... Il repensa à sa mère, à Sarcelles, et, de là, à l'école : tout cela ne lui manquait pas vraiment ; il passait de grandes vacances ; il reviendrait plus tard, quand il serait grand, après avoir fait fortune dans l'entreprise de son protecteur...

Quand l'attention de sa femme était attirée ailleurs, M. Lim le détaillait avec des yeux ardents, et Thomas, repris par ses anciennes habitudes, imaginait parfaitement ce que l'homme voyait : ses doigts fins et bien dessinés qui tenaient les couverts, ses poignets encore irrités par les menottes, avec sur celui de gauche la Rolex qui avait appartenu à son fils, ses avant-bras nus, les épaules dépassant du léger pull bleu clair. Et, quand il portait la fourchette à la bouche, l'homme fixait ses lèvres au moment où elles s'entrouvraient. En particulier, le regard revenait sans cesse sur ses cheveux blonds qui, depuis le bain et le riche shampoing, avaient repris tout leur brillant, tout leur éclat. C'était comme un tigre guettant sa proie. Qu'allait-il se passer ? Allait-il continuer à l'utiliser comme dans le cagibi ? Il le redoutait. Mais la nourriture qu'il avalait était si savoureuse, les vêtements qui le couvraient, si doux, si confortables, la maison, si luxueuse, qu'il se sentait protégé, hors d'atteinte, comme dans un nid.

Après le dîner, on passa au salon. Thomas examina les beaux meubles, les riches bibelots, et les quelques photos de voyages présentées dans de petits cadres dorés. Il se fit la remarque qu'il n'avait vu nulle part d'image du fils absent, et il se demanda si M^{me} Lim avait fait exprès de les retirer avant son arrivée. Il n'y avait que la chambre des époux qu'il n'avait pas visitée ; peut-être les gardait-elle là, comme dans un sanctuaire ?

Il s'arrêta devant un plateau où, avec un peu de sable et quelques pierres, on avait composé un paysage abstrait. M^{me} Lim lui expliqua qu'il s'agissait d'un *bonseki* et qu'elle les faisait elle-même. Elle lui montra les petites boîtes en bois où elle conservait des pierres grises et blanches aux arêtes brillantes, les pinceaux et les plumes avec lesquels elle étalait le sable pour simuler la trace du vent, comment elle organisait des formes pour créer le mouvement...

Soudain Thomas sentit un frôlement derrière lui. Il se figea, inquiet. Une main se posa doucement sur sa fesse gauche. Il retint son souffle, feignant de rester concentré sur les explications de M^{me} Lim. La main voyagea lentement vers sa fesse droite, elle souleva à peine le bas du pull, revint furtivement de l'autre côté. Le contact était léger, mais distinct, et il percevait, comme un fluide entrant en lui, le désir aigu qui l'habitait. Puis la pression se précisa, la main lui passa entre

les fesses, le long de la couture du pantalon de toile, et fit preuve d'indiscrétion... Il retenait sa respiration. Le doigt se positionna au niveau de son anus. Un frisson lui remonta la colonne vertébrale.

« Je vais préparer le thé, à présent... » La main s'effaça aussitôt. Thomas, pris par un léger étourdissement, vit M^{me} Lim sortir.

M. Lim était allé s'asseoir dans le grand canapé. Thomas préféra rester à distance, debout, adossé à la fausse cheminée Louis XVI, et il se donna une contenance en se tenant les mains dans le dos, en prenant un air qu'il voulait décontracté. Il savait maintenant que, à un moment ou à un autre, M. Lim allait le mener... sur un matelas. De nouveau, derrière les petites lunettes cerclées d'or, il vit un regard intense monter lentement sur lui, le long de ses jambes, faire une pause sur les plis de l'entrejambe, sous le bord du pull, continuer sur son ventre où le tissu se creusait de quelques plis délicats, lui venir sur le cou, fixer ses lèvres et, finalement, se planter dans ses yeux. Aussitôt il détourna le regard ; il était sur un grill ; il n'en pouvait plus.

M. Lim se releva et alla prendre dans une boîte d'acajou une cigarette, qu'il n'alluma pas, puis, au lieu de se rasseoir, il fit nonchalamment le tour de la table basse. Il s'arrêta devant Thomas ; il était à peine plus grand que lui. De la main qui tenait la cigarette, il lui toucha lentement l'encolure du pull, il palpa le renflement des petites mailles, enfonçant le pouce sous l'ourlet, puis il se glissa dans le cou, vint derrière l'oreille, le pouce effleurant le menton. Thomas frissonna brièvement ; il était crispé, mais il se rendait compte que, pour le moment, ce frôlement ne lui était pas désagréable. Il se demandait seulement ce qui se passerait quand M^{me} Lim reviendrait... Les doigts, secs mais soignés, aux ongles coupés courts, vinrent sur sa bouche, et il sentit l'odeur sucrée du tabac blond sur ses lèvres. On les pressa, on les lui écarta, les tordit. Il percevait comment cette main était contrôlée, retenue, pour brider le désir qui la faisait presque vibrer. Elle se posa ensuite plus fermement sur son épaule, lui prit le bras au travers de la chemisette, descendit en lui passant sur le coude. Elle lui caressa longuement la poitrine, elle chercha les tétins, et elle appuya dessus en tournant lentement. Elle lui palpa le ventre, langoureusement, en le froissant de droite et de gauche. On aurait dit que M. Lim tâtait une étoffe riche et précieuse... Il fut sur la ceinture, et il la suivit au travers du pull, en reconnaissant le bord. Puis, sa paume lui tomba sur la braguette et l'enveloppa dans d'une vague chaude. Il y avait une telle intensité dans cette préhension, que Thomas se tendit d'un coup. Les doigts repoussèrent le pull et s'emparèrent de la crête levée dans le pantalon. Ils la serrèrent, la malaxèrent, la tordirent. Il se mordait les lèvres en gardant les yeux baissés, mais des éclairs lui traversaient le ventre. Il lui sembla apercevoir, pour la première fois chez M. Lim, un petit sourire...

Au premier bruit de pas dans le couloir, il s'écarta. Quand M^{me} Lim entra avec le plateau de thé, il allumait nonchalamment la cigarette à son briquet doré. Il se rassit sur le canapé. « Kim, » fit-elle en lui souriant, « assieds-toi. Tiens, mets-toi à côté de... de Phô. »

Il était impossible de se dérober à cette invitée ; il vint donc s'asseoir sur le canapé. M^{me} Lim servit le thé dans de petites tasses de porcelaine presque transparentes, et une vapeur bleue s'éleva au-dessus du liquide ambré.

Il se raidit légèrement en sentant M. Lim poser nonchalamment le bras derrière lui, sur le dossier du canapé. M^{me} Lim plongea le visage au-dessus de sa tasse pour profiter de son parfum. Thomas approchait pareillement la sienne de ses lèvres quand soudain il tressaillit : on lui avait frôlé les cheveux ! Il sentit les doigts s'y enfoncer doucement, impudiquement, puis lui descendre sur la nuque, venir jouer avec le col de sa chemisette, tout en lui frôlant le cou. Il frissonna. Il fut assez surpris de s'apercevoir que son membre s'enflait de nouveau. C'était inattendu, mais il était vrai qu'il ne s'agissait que de légers attouchements. Il espéra que M^{me} Lim ne remarquerait pas la bosse qui déformait son pantalon.

Quand elle redressa la tête, la main retomba discrètement sur le dossier. Elle sourit au « père » et à son « fils » : « Notre première soirée tous les trois... » fit-elle avec tendresse.

Quand le signal du coucher fut donné, M^{me} Lim remporta le plateau de thé. Dès qu'elle eut passé la porte, M. Lim reprit vivement Thomas par la nuque et, le tournant vers lui, il l'embrassa intensément sur la bouche. Ce fut tout de suite un baiser violent qui lui écrasa les lèvres, une langue qui l'ouvrit et qui se planta entière au fond de sa gorge. La main qui le tenait était dure, raidie par le désir ; l'autre lui pétrissait la poitrine, lui chiffonnait le ventre, se crispait dans sa braguette.

Quand M^{me} Lim revint, Thomas se pencha en avant pour cacher sa confusion, le désordre de ses cheveux, et il se leva en se détournant pour rajuster son pull.

M^{me} Lim l'accompagna dans sa chambre. Avec émotion, elle sortit du placard un pyjama bleu ciel ayant appartenu à son fils. Elle bavardait pendant qu'il retirait son pull, déboutonnait sa chemisette, défaisait sa ceinture, tirait la fermeture de sa braguette. Déjà, il ne ressentait plus guère de gêne devant elle.

À ce moment, M. Lim entra et dit rapidement quelques mots à sa femme. Puis son regard partit négligemment vers le garçon torse nu, en slip et en chaussettes, une jambe repliée en l'air pour se débarrasser du pantalon. Dans un flash, Thomas vit ce qu'il avait si souvent observé dans son miroir de Sarcelles et que découvrait cet homme : ses fines cuisses tendues par la position, marquées par les tendons des jar-

rets, durs comme une corde, et terminées en haut par les courbes des fesses prises dans le slip.

M. Lim ressortit, et Thomas frissonna : il avait senti ce regard couler comme une braise le long de lui, il en avait suivi tous les méandres, toutes les insinuations, les convoitises. Cela lui faisait peur, mais il ressentait aussi une sorte de fierté à être l'objet d'une telle faim.

Il finit de se déshabiller et mit le pyjama. Il défit de son poignet le bracelet métallique de la Rolex et la déposa sur la table de chevet, puis il s'enfonça avec délices dans le lit doux, ferme et moelleux à la fois. M^{me} Lim s'assit à côté de lui pour lui souhaiter bonne nuit. Elle lui sourit et lui caressa le front, en lui repoussant tendrement les cheveux sur le côté. Sa main était douce, parfumée, maternelle, et il adora quand elle lui prit la joue. Il se sentait jeune animal, lové sous la couverture comme dans un terrier, avec la maman qui prend soin de ses petits. « Je pense que tu vas bien dormir... Je vais sortir. Une fois par semaine, le jeudi, je vais jouer au bridge chez une amie... » Thomas se rendit compte que depuis très longtemps il ne s'était pas demandé quel jour on était... « ... Mais Phō reste à la maison. Si tu as besoin, tu l'appelles... N'importe comment, je serai là demain à ton réveil. » Elle se pencha et l'embrassa avec affection sur la joue. « Ah ! J'allais oublier. L'orphelinat nous a donné une ordonnance. Il faut tous les soirs que tu prennes un suppositoire. »

Elle sortit de la chambre. Il était vaguement étonné : il ne se rappelait plus bien si on lui mettait des suppositoires... L'« orphelinat » était comme le souvenir d'un mauvais rêve. Peut-être était-ce d'ailleurs effectivement dans un orphelinat qu'on l'avait gardé tous ces mois ?...

M^{me} Lim revint : « Tourne-toi. » Elle repoussa les draps et Thomas se mit sur le flanc. Elle tira sur le pantalon de pyjama, mais il resta retenu aux hanches. Avant qu'elle ne le lui demandât, il tira le cordonnet et le nœud se défit. Elle lui dégagea les cuisses, et il sentit une main très douce, très tendre, lui écarter les fesses. Le suppositoire était assez gros et glissant, elle dut batailler pour l'engager car il ressortait sans cesse, et quand elle réussit elle appuya avec le doigt pour l'enfoncer. Il sentit le ludion ovoïde passer le pas, accompagné par une phalange qui entrait à l'intérieur de lui, et il frissonna à ces sensations qui lui en rappelaient d'autres. « Ah ! tu es habitué », dit-elle avec soulagement. « J'avais peur de te faire entrer un gros suppo comme ça... »

Il rajusta son pantalon et renoua le lacet en le serrant autour de la taille. Il aimait la sensation d'être bien tenu, bien enveloppé. M^{me} Lim remit la couverture et le borda. Il était resté sur le flanc ; elle lui caressa les cheveux. « À demain, Kim. Dors bien. Mon mari viendra te dire

bonsoir. Il est très aimant, lui aussi, tu sais : il est si content d'avoir retrouvé un fils... » Elle l'embrassa encore sur la tempe et lui passa une dernière fois la main sur les cheveux. « Bonne nuit, mon petit chéri... » Il fut soudain envahi par la gratitude. Même si « mon petit chéri » faisait vieillot, c'était un vrai mot d'amour. Sa mère ne l'avait jamais employé. Il était *chéri* par cette femme, cela avait quelque chose de merveilleux. Il se tourna vers elle et lui répondit : « Bonne nuit, Mâe. » Il la vit comme fondre de bonheur ; elle lui caressa la joue ; elle avait les yeux brillants. « Merci... Fais de beaux rêves. » Elle éteignit en sortant.

Thomas se retourna vers le mur. Il voyait qu'une faible clarté subsistait dans la pièce, celle qui provenait du couloir resté allumé, à quoi s'ajoutait la lueur de la nuit qui traversait les légers rideaux. Quelques instants après, il entendit la porte d'entrée se fermer, puis une voiture démarrer.

Il fallut moins d'une minute avant qu'il ne reconnût le pas de M. Lim qui entrait dans la chambre. Il sentit son cœur se serrer. Il le devina qui s'arrêtait, debout à côté du lit. Soudain, les draps furent lentement soulevés et retournés sur ses jambes. Il ne bougea pas, essayant désespérément de faire croire qu'il dormait. Le matelas s'affaissa légèrement. Une main le prit par l'épaule et le força à se tourner sur le dos. Il croisa le regard de l'homme et, bien qu'il fût à demi noyé dans le noir, il ne put le soutenir. Il détourna les yeux ; il avait peur : il ne doutait plus de ce qui allait se passer. M. Lim avança la main et lui rebroussa les cheveux sur la tempe, soulevant ceux répandus sur l'oreiller, y glissant les doigts, les laissant couler dans sa paume. Il caressa la joue que M^{me} Lim lui avait caressée, il descendit derrière son oreille, repoussa la veste de pyjama – dont le premier bouton se défit –, et il passa longuement sur son épaule, jouant à suivre la ligne de la clavicule. La main revint se fermer autour de son cou, elle le palpa intensément, puis elle lui prit le menton, erra sur ses lèvres, les entrouvrit doucement. Thomas ne bronchait pas. Il avait toujours peur, mais il était excité aussi. Bizarrement, il repensait à ses séances solitaires, dans sa chambre de Sarcelles, devant la glace : quelqu'un le regardait...

Le deuxième bouton de la veste de pyjama fut défait. Puis le suivant. C'était comme un rideau soulevé par un vent léger. L'excitation de Thomas se précisa. Encore un bouton. Cet homme l'avait sorti du cagibi pour l'amener ici, il l'avait sauvé de l'enfer, et cet homme le désirait. Il commença d'accepter et d'accueillir ce désir.

Quand le dernier bouton fut défait, M. Lim lui posa la main à plat sur l'abdomen et la remonta jusqu'en haut des côtes. Il le caressa plusieurs fois de haut en bas, sur toute la longueur de la poitrine, et c'était comme une lente, une immense étreinte océane. La veste de pyjama

fut chiffonnée sur les côtés, repoussée sur ses bras. Thomas ferma les yeux et se laissa aller.

Il sentit M. Lim saisir le lacet du pantalon, tirer dessus. Le nœud se résorba, la ceinture fut moins serrée, les pans du tissu en coton s'écartèrent. Thomas reconnut les doigts, durs au bout, lui caresser le pubis, puis l'aine, tourner autour de son sexe de plus en plus tendu, remonter sur l'autre cuisse. Enfin ils se refermèrent sur son membre tressaillant, jouèrent avec, l'étirèrent comme s'ils voulaient l'allonger. De l'autre main, il lui excitait les bourses par-dessous, du bout de ses ongles courts. Thomas était parcouru de frémissements qui lui remontaient dans tout le corps. C'était terriblement délicieux.

Soudain, il fut dans la bouche de M. Lim. C'était une pratique à quoi on l'avait souvent obligé dans le cagibi, mais qu'on ne lui avait jamais offerte. Il gémit en découvrant combien c'était bon. La bouche de l'homme l'aspirait en remontant, sa langue venait lui langotter le gland, puis elle le reprenait en entier, elle le suçait en tournant. Elle le maintenait dans une délicieuse dépression au milieu de laquelle il se gonflait comme un ballon. Les lèvres se firent anneau dur, et elles montèrent et descendirent sur lui, le serrant dans un cercle étroit, d'une incroyable efficacité. Il rejettait la tête de côté et d'autre, il tordait ses jambes emprisonnées dans le pantalon, il se retenait pour ne pas se laisser aller à une crise honteuse.

Quand M. Lim se retira, Thomas resta le souffle court. Il avait maintenant un besoin éperdu d'aboutir. À part quelques rares hommes dans le cagibi qui s'étaient amusés avec ses organes, il n'avait plus eu l'occasion de se toucher.

M. Lim se leva et, devant lui, se débarrassa de sa veste. Il le prit ensuite par la main, le redressa, lui repoussa le haut du pyjama qui glissa sur le lit, et il le fit lever en enjambant le pantalon qui tomba par terre. Thomas fut serré, tout nu, sa poitrine contre la chemise blanche et fraîche, son ventre collé au pantalon ample. Des mains insatiables lui caressaient la nuque, le dos, descendaient sur ses reins. Le visage de l'homme plongea dans ses cheveux, il le reniflait intensément, lui fourrait le nez dans le cou. Thomas devinait, au travers du pantalon, le long organe qui cherchait une issue. On lui caressait les fesses, les serrait avec avidité, les lui écartait. On lui tâta le petit trou du bout du doigt, le lui entrouvrit. Brusquement, il sentit avec un effroi quelque chose sortir de lui et couler entre ses fesses. Avait-il la diarrhée ?! Il fut inondé par la honte. Mais M. Lim ne semblait pas s'en offusquer. Au contraire, il étala le liquide huileux sur tout le tour de son orifice. Il comprit : c'était le suppositoire qu'on lui avait mis et qui avait fondu.

Puis, tout à coup, M. Lim se dégagea et ouvrit son pantalon. Il l'attrapa par les cuisses, le souleva, et lui enroula les jambes autour de

sa taille. Thomas, qui se cramponnait comme il pouvait, sentit le gland parcourir fébrilement sa raie glissante, chercher, se mettre en place, pointer son petit creux. Puis on le laissa glisser de quelques centimètres, et il s'ouvrit sur le sexe dressé pour lui. Il gémit tandis que le pal s'enfonçait lentement, jusqu'au bout.

Un long moment ils ne bougèrent plus, debout ensemble dans l'obscurité, et ils ne faisaient qu'un – Thomas accroché tel un panda à son arbre, M. Lim solide comme une statue, un rocher face au lames de la mer. Il perçut que le membre en lui gagnait encore du volume, s'épanouissait, et il en fut pleinement garni, enrichi, orné. Leurs deux corps immobiles tressaillaient des sensations qu'ils se communiquaient l'un à l'autre, des fluides électriques qui circulaient entre eux.

Enfin M. Lim faiblit, et il se courba jusqu'à le déposer sur le lit. Il se retira à demi, mais ce ne fut que pour mieux se renfoncer. Il se mit à le parcourir à une cadence soutenue. Il lui avait replié les jambes sur la poitrine, et de son ventre il lui claquait les fesses avec ardeur. Thomas retrouva la douleur cuisante qui avait été son lot pendant des jours et des jours sur le matelas. Mais ici, dans cette chambre obscure, dans les bras de cet homme qui jouait à être son père, il se laissa aller, et une sensation de jouissance l'envahit. Il était fait depuis longtemps, il recevait l'homme sans trop de difficulté et, tout à coup, d'être pénétré par un organe qui le désirait si fort, le remplit d'un sentiment de plénitude qu'il n'avait encore jamais connu. Il ferma les yeux et, avec bonheur, il se laissa secouer comme un hochet.

L'usine

Thomas fut sorti d'un très profond sommeil par une caresse d'une suavité exquise. Il entendait qu'on l'appelait : « Kim ! mon petit Kim ! Il faut te réveiller... » Il ouvrit les yeux et, après un instant d'ébâchissement, il reconnut M^{me} Lim. Tout ce qui s'était passé la veille lui revint petit à petit. Elle lui souriait doucement en lui caressant tendrement la joue. « Je sais, il est bien tôt encore, mais il faut te lever... » Il se redressa péniblement sur un coude, et examina la pièce autour de lui. Il n'avait donc pas rêvé : il était bien à Bangkok ! M^{me} Lim était assise à côté de lui et le regardait avec affection ; la chambre était toujours aussi belle ; des vêtements étaient préparés pour lui sur une chaise. Le seul changement venait de ce que, derrière les baies vitrées, dans le jour gris du petit matin, une fine pluie tombait régulièrement et assombrissait les palmes brillantes. « Je te laisse t'habiller. Ton petit déjeuner est prêt. »

Quand elle fut sortie, il rabattit la couverture et s'assit sur le bord du lit. Il bâilla, se passa la main dans les cheveux pour les repousser en arrière, puis commença de déboutonner le pyjama. Il avait toujours beaucoup de mal à se convaincre de cette réalité, à assimiler qu'il allait effectivement vivre dorénavant dans cette maison, et en même temps le cagibi lui semblait lointain comme un cauchemar, déjà à demi effacé, alors qu'il y était encore vingt-quatre heures plus tôt. Il retira le haut du pyjama en l'écartant le long de ses bras, puis il tira sur le cordonnet du pantalon et, se levant, il le laissa glisser par terre. Il l'enjamba, et il découvrit que M^{me} Lim lui avait préparé, sans doute en vue de sa visite à l'usine, un complet d'une belle couleur sable. Il prit le slip plié et repassé qu'il enfila, les chaussettes d'un blanc éclatant, puis il se glissa dans une chemise blanche très fraîche, légère, agréable.

Il se plaça devant les glaces de la penderie pour se boutonner. Il repensa au miroir semblable dans son armoire de Sarcelles, et il eut envie de sourire : à cet instant, il n'avait aucun désir de se toucher ; il l'avait été suffisamment comme cela la veille au soir ! Qu'allait-il encore se passer pendant cette journée ?... Il enfila le pantalon et le boutonna. Le tissu était léger, souple, de bonne tenue, avec un pli impecc-

cable. Quand il serra la fine ceinture brune qui était demeurée dans les passants, une ombre lui vint sur le front : ce n'était pas M^{me} Lim qui l'y avait mise : était-ce son fils lui-même ? était-elle restée là depuis son décès ? Il se sentit brusquement mal à l'aise... Il y avait aussi une cravate : elle était magnifique, en soie moirée, bleu sombre avec une trame de minuscules points rouges qui la faisait scintiller doucement. Son père lui avait appris à les nouer ; il se rappela comment il se plaçait dans son dos, tous deux face au miroir, pour lui montrer un geste qu'il ne savait faire que machinalement. C'était l'un des bons souvenirs qu'il avait de lui. Il s'appliqua à faire un nœud impeccable.

En remettant la Rolex à son poignet, il s'aperçut qu'il n'était que six heures moins le quart : M. Lim partait tôt au travail !... Tandis qu'il laçait les chaussures, il vit le pantalon du pyjama qui traînait par terre, le haut, en vrac sur le lit, et il reconnut la négligence contre laquelle sa mère luttait, souvent en vain ; mais ici, ce désordre lui parut tout à fait déplacé, et il ramassa les vêtements. Il se rendit compte qu'il se sentait en danger, sur la sellette, qu'il craignait qu'au moindre écart, pour toute mauvaise conduite, M. Lim ne remît en question sa présence dans cette maison.

Il se penchait pour attraper la veste quand précisément M. Lim entra. De nouveau, en un instant, il se vit au travers des yeux de l'homme : en chemise, courbé en avant, le bras tendu, la manchette d'où sortait son poignet étroit, le pantalon tombant droit sur ses jambes minces, la frange de ses cheveux blonds qui lui balayait le visage. Il se laissa aller dans ce regard ; il ne lui déplut pas d'y être. Il se redressa, rejeta la tête en arrière, et il se glissa dans la veste en levant les bras au-dessus de lui. Elle était bien coupée, et il l'ajusta d'un mouvement d'épaules. Il en joignit les pans comme s'il allait les boutonner, puis il y renonça, et resta les bras le long du corps.

M. Lim le scrutait de la tête aux pieds. Thomas voulut soutenir son regard, mais rapidement, comme toujours, il baissa les yeux : il devait l'admettre, il était le plus faible. M. Lim s'approcha, à le toucher, leva la main – et elle tremblait légèrement –, il fit mine de lui rectifier le col, d'ajuster la cravate, puis il le prit par l'épaule. Thomas reconnut le frémissement, la tension intérieure, qui trahissait le désir de l'homme. La main remonta doucement, se glissa sous ses cheveux, l'attrapa par la nuque et, se penchant à peine pour venir à sa rencontre, l'homme l'embrassa sur la bouche. Contrairement au baiser qu'il lui avait donné la veille dans le salon, celui-ci fut tendre, léger, presque un frôlement. Thomas tressaillit ; il ne s'était pas attendu à quelque chose d'aussi délicat ; c'était la façon de son hôte de lui dire bonjour, et ce n'était pas loin d'être très agréable.

*

Après un petit déjeuner bien plus bref que celui de la veille, M. Lim abandonna sa serviette sur la table et repoussa sa chaise. M^{me} Lim regarda Thomas tendrement : « Il faut y aller... » Elle se leva, et il l'imita. Elle lui posa les mains sur les épaules : « Nous ne nous verrons pas ce soir : je dois me rendre à Pattaya visiter ma sœur, et je resterai la nuit chez elle. Mais je serai de retour le matin. Nous nous retrouverons à ton réveil. Demain est samedi, tu pourras dormir plus longtemps. » Elle l'embrassa affectueusement sur les deux joues. Thomas n'avait jamais connu de tendresse aussi exquise, aussi délicieuse.

Il suivit M. Lim dans le jardin. Il faisait frais ; la pluie fine avait nimbé la Mercedes d'une rosée de gouttelettes ; une rumeur provenant de la ville grondait au loin. M. Lim lui ouvrit la porte, et Thomas prit place. Il se demandait si l'homme faisait cela par hommage, comme à une femme, ou si c'était toujours de crainte qu'il ne s'échappât. De lui-même, il boucla la ceinture.

La voiture ronfla puis démarra. Elle eut une sorte de haut-le-cœur en franchissant le caniveau qui marquait le portail, puis elle s'élança dans la vive circulation du matin. Il réfréna un bâillement derrière sa main ; il se serait volontiers rendormi dans les confortables fauteuils en cuir. Il se contraignit à regarder autour de lui pour se garder éveillé ; il était curieux de découvrir ce pays étranger. M. Lim lui jetait fréquemment de brefs coups d'œil.

Une heure plus tard, à sept heures et demie, la voiture ralentit et s'immobilisa devant une large grille. Un gardien vint ouvrir et les salua tandis qu'ils passaient. Ils s'arrêtèrent en face d'un bâtiment industriel de couleur claire, assez quelconque, qui n'avait que deux niveaux et dont la façade était gangrenée par les boîtiers de climatisation. Tout en haut s'étalait en grosses lettres : *XIHENA SPORTSWEAR*. Thomas se rendit compte que M^{me} Lim ne lui avait même pas dit ce que fabriquait l'usine de son mari.

Il sortit de la voiture sans attendre qu'on vînt lui ouvrir. La cour était vide. M. Lim le prit par le coude et le fit pénétrer dans le bâtiment qui s'avéra tout aussi désert. Une odeur industrielle, de cartonnages et de matières synthétiques, le saisit dès l'entrée. Ils longèrent un hall d'exposition où des mannequins présentaient toutes sortes de tenues de sport, pour le football, le basket-ball, le rugby, des tenues de hockey sur glace et d'équitation avec leurs accessoires, puis ils montèrent à l'étage. Après avoir traversé un petit bureau encombré d'étagères ployant sous les dossiers, ils entrèrent dans une pièce bien plus grande et confortablement aménagée : derrière un bureau en bois acajou trônait un siège pivotant en cuir noir et, sur le côté, deux gros fauteuils et un canapé rembourré entouraient une table basse ; il y avait

même un petit réfrigérateur. Une large baie vitrée laissait pénétrer le jour gris.

M. Lim lui posa la main sur l'épaule et l'emmenga dans un cabinet attenant où se trouvaient un lavabo, une douche, des W.C., et une armoire où il suspendit sa veste ; Thomas l'imita.

Puis M. Lim se dirigea vers son bureau où, debout, il se mit à compulsier des papiers. Désœuvré, Thomas s'approcha de la fenêtre : le panorama, une zone industrielle, était plutôt morne ; il observa les employés qui commençaient d'arriver.

Il entendit frapper. Une femme entra, assez forte, d'une bonne quarantaine d'années, le visage replet et le nez épaté, sans aucun maquillage. Elle le dévisagea, sans marquer de surprise, mais avec une sorte de désapprobation hautaine. Il se demanda si elle avait été avertie de sa venue ; il se rendit compte aussi à quel point sa peau claire et ses longs cheveux blonds devaient paraître incongrus dans ce pays.

M. Lim s'entretint avec elle et, un moment plus tard, elle s'adressa à Thomas : « *My name is Ms. Dok Mai, and I'm Mr. Lim's personal assistant. I've been told you are "Kim" ?* » Il hocha la tête. « *We're going to show you around the factory.* »

Thomas suivit M. Lim et M^{me} Dok Mai. Ils commencèrent par traverser le petit bureau qui devait être celui de l'assistante, puis ils entrèrent dans un autre, plus grand, où plusieurs tables supportaient des machines à écrire et où des secrétaires avaient commencé leur travail, faisant des comptes ou tapant des courriers. Comme ils passaient au milieu d'elles, toutes les saluèrent, et Thomas, embarrassé, imitait gauchement leur courbette.

Ils descendirent ensuite dans les ateliers où des ouvrières travaillaient sur des rangées de machines à coudre, et d'autres, à découper le tissu. Ils allèrent même dans le magasin où étaient entreposés les stocks et préparées les expéditions. Avec amusement, il vit sur les étagères des piles de sweat-shirts identiques, impeccablement pliés, classés par taille – les *S*, les *M*, les *L*, les *XL*... –, par couleurs – les bleu-vert, les verts pistache, les rouges vermillon, les orange abricot... M. Lim expliquait, et souvent il prenait Thomas par l'épaule, ou par le bras, pour attirer son attention d'un côté, mais ces contacts étaient brefs. À mesure, M^{me} Dok Mai traduisait. Chaque fois qu'ils croisaient un employé, celui-ci les saluait avec déférence.

On remonta dans le bureau de M. Lim, où M^{me} Dok Mai installa pour Thomas une petite table et une chaise en face de la fenêtre. Puis elle déposa devant lui des classeurs et des brochures, tous en anglais, qui présentaient la société Xihena, son activité, sa taille, son chiffre d'affaires, ses marchés... « *Mr. Lim wants you to study this so that you start to know the company.* » Puis elle lui donna un dictionnaire anglais-français, un cahier et un crayon, et ajouta : « *Search all the*

words you don't know, and write them down. You'll have to learn them by heart. »

Thomas se sentit un peu désappointé de se retrouver devant ce pensem. Il y avait si longtemps qu'il n'avait plus été installé à une table pour étudier, si longtemps même qu'il n'avait pas lu ! Lentement, il se convainquit de la nécessité de se mettre au travail, et il commença de feuilleter les documents. Encore heureux que Xihena ne fabriquât pas des boulons ! Au moins, les produits photographiés étaient attrayants : tous ces maillots colorés, ces shorts en tissu brillant, ces survêtements molletonnés, lui donnaient envie de s'y intéresser.

*

La journée fut longue. De temps en temps, M. Lim venait le voir, lui posait la main sur le dos, et regardait par-dessus son épaule ce qu'il faisait. Thomas sentait au travers de la chemise la main sèche rayonner jusque dans sa nuque, mais cela ne durait pas, il le laissait bientôt, soit qu'il retournât travailler à son bureau, soit qu'il sortît faire Thomas ne savait quoi dans l'usine.

À midi et demi, M^{me} Dok Mai leur apporta des sandwiches, qu'ils prirent assis dans les gros fauteuils. M. Lim tout en mangeant le dévisageait en lui souriant doucement, mais Thomas ne parvenait pas à deviner ses pensées.

L'après-midi parut encore plus interminable. M. Lim allait et venait et, chaque fois qu'il entendait dans son dos la porte se rouvrir, Thomas tressaillait. Un bref instant, il se « voyait » courbé sur la table, ses cheveux blonds lui tombant sur les épaules, le dos pris dans la chemise blanche ; même quand M. Lim était assis à son bureau, il ressentait l'impression de son regard dardé sur sa nuque.

Une fois seulement, alors que M. Lim était de nouveau venu examiner l'avancement de son travail, il le sentit remonter la pointe des doigts et les passer sur le col de la chemise, les enfoncer à peine sous ses cheveux. Il frissonna ; la main se retira. Mais il anticipait bien que le désir de cet homme pour lui n'était pas près de s'épuiser ; d'une certaine manière, il s'en trouva conforté.

Enfin, à dix-sept heures, une sonnerie grésilla au fond du bâtiment et, peu après, il vit par la fenêtre les employés commencer de retraverser la cour pour s'en aller. Il bâilla, s'étira, puis resta à observer le ciel qui s'était éclairci. M^{me} Dok Mai vint leur dire au revoir.

Après son départ, M. Lim rangea encore quelques papiers, puis il sortit du réfrigérateur deux bouteilles de bière avec deux verres. Il s'installa dans le canapé en dénouant sa cravate, et il l'invita d'un geste à s'asseoir en face de lui. Il décapsula les bouteilles et remplit les verres. Thomas porta le sien timidement à ses lèvres. Il n'avait pas

osé défaire sa cravate. La bière lui parut amère, mais il fut assez heureux de ce moment partagé, de cette familiarité, et il commençait de lui venir des sentiments de « fils du patron »...

Quand M. Lim eut fini sa bière, bien avant lui, il le quitta pour passer au cabinet. Distraitemet, Thomas observa le bureau. Il remarqua une grande photo qui décorait le mur à côté de lui, et il se leva pour l'examiner. C'était une vue aérienne de l'usine Xihena.

Il entendit la chasse tirée. Il se retourna tandis que M. Lim rentrait dans la pièce. L'homme retira ses lunettes et les déposa sur le bureau, puis il s'avança et se planta face à lui. Son expression était redevenue beaucoup plus tendue, et Thomas frissonna, se demandant ce qui allait se passer. L'homme acheva de dénouer sa cravate, la retira, la laissa tomber sur un fauteuil, et cela sans le lâcher des yeux. Thomas fut obligé de baisser les siens. Il continua pourtant de se sentir dévisagé avec insistance. M. Lim commença de déboutonner sa propre chemise, de haut en bas, lentement. Thomas déglutit. Était-ce qu'il allait, ici même, dans ce bureau... ? Il se sentit rougir. Il était humilié par cette exhibition que l'homme lui imposait. Mais un doigt se posa impérieusement sous son menton et l'obligea de redresser la tête. Il dut le regarder en face tandis qu'il se mettait torse nu. Son corps était sans un poil, sec comme une branche. M. Lim tira sur sa ceinture, la dégrafa, et il se déboutonna ; le pantalon tomba, dévoilant des jambes maigres et solides. Les chaussures et les chaussettes furent arrachées. C'était la première fois qu'il le voyait nu ; dans le cagibi, il ne se déshabillait jamais complètement. Puis, tout aussi imperturbablement, M. Lim abaissa son caleçon. Le sexe surgit devant les yeux de Thomas, soulevé, droit, pointé sur lui. Il avait le cœur battant ; la situation était juste à l'inverse de celle qui avait été son quotidien dans le cagibi : ici, c'était lui qui était habillé et l'homme, nu.

Puis M. Lim s'avança, le prit dans ses bras, le tint contre lui. Il l'enveloppa de plus en plus étroitement, accentuant sa pression, jusqu'à le serrer intensément contre son torse. Thomas respirait vite, inquiet, se demandant s'il n'allait pas l'étouffer. Des mains fébriles le parcouraient sur les épaules et les reins, sur le dos et les fesses, dans la nuque, entre les cuisses, partout. Il sentait au travers de sa chemise la chaleur du ventre, de la poitrine, collés contre lui. L'homme lui frottait son membre tendu contre le ventre, puis contre sa hanche, puis il le lui passa entre les jambes – il se masturbait sans vergogne, nerveusement, sur son corps.

Il s'écarta. Il reprit son souffle en lui caressant la tempe, la joue, et Thomas comprit qu'il s'astreignait à des gestes plus lents, plus retenus. Mais malgré cela, la main qui descendait sur son menton, qui se coulait dans son cou, était prise de tressaillements involontaires, de saccades nerveuses. L'homme lui dénoua la cravate, qu'il laissa

prendre de part et d'autre. Thomas redoutait à tout instant que cette retenue ne se rompît et ne libérât une violence nouvelle. Deux mains se posèrent sur ses hanches et remontèrent en lui massant le torse dans un étau implacable, chiffonnant la chemise, lui enfonçant des doigts dans les flancs, à lui briser les côtes.

Il lui défit soigneusement le col, puis, lentement, de haut en bas, il le déboutonna tout le long ; Thomas frissonna. L'homme lui dégagea la chemise de la ceinture, puis il le poussa contre le mur en lui enfonçant voluptueusement dans la poitrine ses doigts durs de désir. Il crispa les ongles dans sa peau, comme un crabe, lui arrachant des gémissements, il s'empara de ses aisselles qu'il attaqua comme on tire un morceau de blanc à un poulet, et tout cela avec des gestes qui, bien que de plus en plus ralenti, devenaient toujours plus durs, plus intenses. La chemise lui fut retournée sur les épaules, rabattue le long du dos. Les mains errèrent un moment sur son torse nu, alternativement jouant avec ses tétons et se plaquant sur son ventre, creusé d'appréhension.

Puis il le sentit venir sur sa taille, s'y arrêter. Thomas maintenant ne pouvait plus s'empêcher de tressaillir continuellement. La ceinture fut dégagée, débouclée, défaite. Il y eut un temps, pendant lequel il retint sa respiration, sachant très bien ce qui allait se passer et ne pouvant faire autrement que de le redouter, puis, effectivement, les doigts se crispèrent sur le bouton de son pantalon. L'instant d'après, quelque chose se détendait autour de sa taille. Comme un verdict, la fermeture Éclair fut abaissée ; il ferma les yeux. Les doigts s'enfoncèrent, le saisirent au travers du slip, le serrèrent dans le coton, et son membre se tendit soudain dans cette préhension. Il fut enveloppé, roulé, caressé, mais aussi pressé, écrasé, surtout quand les doigts descendirent chercher ses bourses qui se durcissaient en se rétractant, comme pour s'échapper.

Les mains vinrent le long de ses hanches, repoussant le pantalon qui lui tomba sur les jambes, elles passèrent sur l'arrière de ses cuisses en suivant l'ourlet du slip, puis elles remontèrent, comme un navire arrive au port, pour envelopper chacune de ses fesses. Il retint un soupir en se mordant la lèvre ; les caresses de cet homme étaient souvent rudes, mais elles lui communiquaient aussi d'intenses impressions.

Il le reprit dans ses bras, se mit à l'embrasser dans le cou, allant sur une épaule, revenant sous le menton, et pendant ce temps il crispait les mains dans son derrière, chiffonnait son sous-vêtement, s'enfonçait durement dans sa chair. Alors que la bouche remontait le long de sa mâchoire, s'aventurait sur sa joue, sur la commissure de ses lèvres, il sentit les doigts se glisser par-derrière sous la ceinture élastique, la repousser avec une lenteur éprouvante, la lui faire passer sous les fesses.

Il l'embrassa sur la bouche, intensément. Une main crispée sur sa nuque, l'autre bras, pareil à une barre de fer, en travers de ses reins, il l'enlaça avec fougue. Des lèvres minces et dures écartèrent les siennes ; il fut ouvert ; une langue avide le pénétra. Il pensa : « Encore... » Mais ensuite, il se dit que c'était normal, il allait être pris de nouveau, désormais sa vie était de se donner à cet homme, qui en retour se consacrerait à lui. Et il s'abandonna entre les bras secs et nerveux qui l'enlaçaient intensément, il se laissa enserrer. Il se renversa contre le mur, ferma les yeux, et son corps s'appesantit en se tordant.

Il fut emporté, les culottes encore en travers des jambes, allongé sur le canapé. L'homme le reprit à bras-le-corps et, fiévreusement, il l'embrassa de nouveau. Il lui renfonça la langue dans la gorge avec une telle passion qu'il lui repoussait la nuque dans le dossier. Puis il se coula de tout son long contre lui, une main crispée dans ses cheveux, à les tirer et les malaxer comme un chat fait d'un coussin, l'autre enfoncee dans son flanc qu'il tritait à le faire se cambrer, et il se frottait, il se masturbait contre sa cuisse avec des gestes saccadés, pleins de désir, il la barbouillait du liquide qui s'en écoulait. Étourdi, abasourdi, Thomas en avait des étincelles au fond des yeux ; il se rendit compte que sa propre dureté n'avait pas faibli.

M. Lim s'arracha et se releva. Le souffle court, il le regarda un instant comme s'il cherchait de quelle manière il allait le reprendre. Thomas eut peur en voyant directement, sans l'écran des verres de lunettes, les yeux noirs si brillants qu'ils paraissaient blancs. Soudain, l'homme l'attrapa par le bras pour le redresser, et il le fit tomber par terre, à genoux. Il le saisit fermement par les cheveux pour le maintenir, il l'amena à lui, et, lui présentant son membre comme une offrande, il lui caressa les lèvres du bout de son phallus bandé. Thomas le sentait trembler de la tête aux pieds, il devait user de toute sa volonté pour se contenir. Il lui promenait une main dans les cheveux, il se guidait la verge de l'autre, et il lui passait le gland sur la bouche avec des mouvements lents et répétitifs, interrompus par de brefs soubresauts involontaires. L'invite était claire ; il se souvint de ce à quoi on l'obligeait souvent dans le cagibi – et un instant il paniqua, comme s'il commettait une faute, en s'apercevant que ses mains n'étaient pas attachées. Timidement, il entrouvrit la bouche. L'homme alors lui bouscula les lèvres, lui enfoncea son gland décalotté, turgescent, prêt à éclater, et il le lui mit sur la langue. Il lui imprima le rythme qui lui convenait et, très vite, la retenue du début vola en éclats. Thomas ne se sentit pas bien du tout sous les attaques de la verge trop tendue qui entrail trop loin, cognait contre son palais, heurtait le fond de sa gorge, et il eut peur de vomir d'un instant à l'autre. Il n'avait jamais pu s'y faire, et il demeurait passivement, bouche ouverte, recevant en vain

celui qui se poussait au fond de lui. Il hoquétait tandis que l’homme lâchait des grondements comme autant des jurons.

M. Lim se retira d’un coup, haletant. Thomas n’osait le regarder, encore tout tremblant de cette attaque, comprenant très bien qu’il avait failli, qu’il n’avait pas été à la hauteur.

Tout à coup, il fut attrapé par le bras, on le fit avancer à genoux, les jambes encore prises dans le pantalon. En un instant, la table basse fut débarrassée des bouteilles et des verres, et il fut courbé dessus, le ventre plié contre le bord. L’homme s’agenouilla à côté de lui ; et, soudain, il ne bougea plus. Il restait là, immobile, et on entendait seulement sa respiration sifflante au travers de son nez pincé. Puis Thomas sentit la main se poser sur ses fesses. Elle les caressa avec convoitise, descendit le long de ses cuisses, le palpa comme un objet luxueux et rare. M. Lim revint lui flatter le dos, resta longuement sur ses reins en allant de l’un à l’autre de ses flancs, puis, du bout du majeur, il lui suivit la raie tout du long. Un frisson le pénétra, au plus profond de ses entrailles, subitement interrompu quand la main, lui venant entre les cuisses, lui prit les bourses et les serra. Elles furent maniées, tournées, pétries, et il haletait, redoutant à chaque instant un éclair de douleur. Un pouce lui remonta dans la fente, joua un moment avec son petit orifice qui palpait d’appréhension. Mais le doigt poursuivit son chemin, et la main entière revint s’emparer de sa fesse. À son tour, elle fut serrée, écrasée, malaxée.

Soudain, il sursauta en recevant brusquement une claque ! Une autre suivit, plus vive encore. Il gémit. D’autres s’enchâinèrent, lui faisant rapidement monter une douleur cuisante dans le derrière. Il se redressa sur les avant-bras, bouche ouverte, pris par la brûlure saisissante. Il prétendit se retourner et protester, mais l’homme lui appuya sur les reins et le plaqua rudement sur la table. Il était sidéré : on lui donnait la fessée ! Quelque chose qu’il n’avait plus connu depuis l’âge de six ans peut-être ! Et même s’il avait subi bien pire depuis, il ressentait une humiliation particulière à être traité comme un bébé.

L’homme lui remit la main entre les jambes, lui pressurant les bourses de nouveau, puis il lui claquait encore le derrière, à plusieurs reprises, puis il revint à ses organes, et il le faisait passer ainsi d’une douleur cuisante à une autre, plus interne, qui lui vrillait le ventre.

Soudain, il sentit de la salive lui couler entre les fesses, et aussitôt un doigt résolu le pointa. Instinctivement, il se contracta, mais la pression dont il fut l’objet eut raison de lui en un instant. L’une après l’autre, les phalanges s’enfoncèrent lentement en lui, écartant son sphincter, lequel essayait vainement de se refermer pour les repousser. Quand il fut au bout, l’homme le fouilla longuement, comme un ver frétillant qui se tortillait en lui, gigotait, lui parcourait tout le tour, à l’intérieur de lui.

L'homme ressortit et, lui attrapant de l'autre main les cheveux à la nuque, il lui renfonça le majeur tout en lui tirant la tête en arrière. En synchronisme, il retirait le doigt et lui repoussait le torse sur la table, puis il le relevait à demi et en même temps se replongeait au plus profond de lui. Il accéléra le rythme, et Thomas ahanaît à chacun de ces allers-retours, secoué comme un hochet, crient chaque fois qu'on lui tirait les cheveux en l'empalant. Ce fut un très mauvais moment, pénible, angoissant, où il sentait monter la violence de son protecteur.

Enfin, on l'abandonna. Thomas resta sur la table, essoufflé, tandis qu'il entendait aller et venir dans la pièce. Soudain on lui arracha les chaussures, on lui tira le pantalon, le débarrassa du slip. Il fut attrapé par le bras, redressé, ramené sur ses jambes. L'homme l'effraya : ses yeux brillaient comme quelqu'un qui vient d'avoir une excellente idée ! Il fut entraîné hors du bureau, encore ahuri par ce qu'il avait subi, incapable de deviner ce qu'il allait encore endurer.

En chaussettes, il suivit M. Lim, plus nu que lui, et ils traversèrent le bureau bien rangé de son assistante – ce qui lui parut tout à fait surréel. Ils descendirent au premier étage, entièrement désert, et ils entrèrent dans le hall d'exposition.

M. Lim s'arrêta devant le mannequin d'une jeune fille, monté sur une selle pour présenter une tenue d'équitation, et il décrocha la rêne qu'on lui avait glissée entre les doigts pour les besoins de la mise en scène. Puis il alla vers un mur où étaient suspendues différentes tenues de sport, il en écarta les cintres, et il poussa Thomas face au fond. Il lui enroula les poignets dans la lanière, fit un nœud serré, puis il lui tira les bras en l'air et les lui attacha à la tringle métallique au-dessus de lui.

Thomas ne comprenait pas pourquoi M. Lim avait besoin de le lier de la sorte, et cela lui faisait peur, le renvoyant aux terribles jours passés dans le cagibi. Il l'entendit s'éloigner. Il se sentait particulièrement exposé, attaché tout nu, les bras en l'air, dans cette grande salle déserte. Puis le pas assourdi des pieds nus revint. L'instant d'après, un objet lui effleura les épaules : quelque chose de fin, de dur et flexible à la fois. On lui en caressa le dos, on descendit tout le long de son flanc droit, s'arrêtant longuement sur ses reins et ses fesses en tournant et retournant. À l'instant où on lui en tapota la cuisse, il comprit enfin. Son sang se glaça : il se souvint que la cavalière tenait un stick à la main ! Interloqué, il sentit la tige souple lui passer entre les fesses, le provoquer en s'insinuant dans sa raie, suivre sa colonne vertébrale, remonter sur ses bras tendus et, là, quand elle lui caressa le biceps, il eut la confirmation de son appréhension en reconnaissant la languette de cuir noir qui la terminait ! Il fut horrifié : pourquoi M. Lim faisait-il cela ? Il n'allait tout de même pas...

La cravache se retira. Il aurait voulu comprendre ce qui se passait derrière lui, mais ses bras relevés ne lui permettaient pas de se retourner. Et soudain, incrédule, il entendit un sifflement. Le premier coup lui barra le milieu du dos, sous les omoplates ; il hurla ! Jamais il n'avait connu de douleur aussi foudroyante !... Le second lui vint sur les reins ; il se tordit comme un ver, se projetant en vain contre le mur... Le troisième lui traversa le derrière, plus fort encore que les précédents, et il eut l'impression que sa peau avait éclaté !... Le quatrième le mordit juste un peu plus bas, dans le pli sous les fesses, et il hurla comme un damné. Il bondit sous le cinquième qui lui avait cinglé les cuisses. Le souffle coupé, il ouvrait désespérément la bouche à la recherche de l'air.

Puis il y eut un temps pendant lequel il eut tout le loisir de sentir ces cinq étages de feu monter en lui, le vriller de toute part, s'emparer de son corps entier. La douleur pulsait comme un cœur impitoyable, il haletait, les larmes coulaient en abondance sur ses joues. La main de M. Lim fut de nouveau sur lui, le caressant avec tendresse là où il venait de le fouetter cruellement, réveillant les aiguilles ardentes qui le transperçaient. Il lui prit en particulier les fesses avec une telle avidité, il les lui tritura avec un tel appétit, qu'il le fit hurler. Il se rendit compte qu'en même temps l'homme lui parlait, avec des intonations douces, presque amoureuses.

M. Lim lui passa un pied entre les siens et l'obligea à ouvrir les jambes ; il fut à demi suspendu, retenu par la lanière à la tringle. Il sentit de nouveau des doigts se glisser entre ses fesses, les séparer, chercher son orifice, l'écartier. Puis une poitrine se colla contre son dos, un ventre épousa ses reins, et le membre, non moins dur qu'un morceau de bois, se tortilla le long de sa raie, le gland gonflé se poussa. Une pression s'appliqua entre ses fesses, et il ne fallut pas longtemps pour que sa chair si souvent pratiquée cédât et fût ouvertes. Tout le corps brûlant, il gémit douloureusement tandis que l'organe tendu le repoussait, s'insinuait avec cruauté dans ses muqueuses, s'enfonçait au plus profond de lui. L'homme grogna de satisfaction. Il se mit en mouvement, d'abord avec retenue, puis graduellement il accéléra le rythme de sa cadence. Soudain, il l'attrapa par les cheveux, lui renversa la tête en la tordant sur le côté, et il l'embrassa sauvagement, le mordant à la bouche. De l'autre main, il lui griffait le bras, l'aiselle, le flanc de haut en bas. Thomas avait l'impression que le sexe qui l'avait pénétré n'en finissait pas de durcir, devenait toujours plus féroce, plus implacable. Enfin il sentit une secousse, comme d'un homme téтанisé par un éclair, et il reconnut en lui les cabrades du sexe qui se libérait.

Pourtant, M. Lim resta ensuite encore un long temps ancré à son dos, à lui caresser les flancs et les hanches, le visage plongé dans son

cou, enfoncé sous ses cheveux, et, avec une sorte de langueur apaisée, il l’embrassait doucement derrière l’oreille.

L'Octogone

Malgré le moelleux des sièges en cuir de la Mercedes, les cinq barres qui s'étendaient en travers de son dos et de ses cuisses continuaient de l'élancer douloureusement. Il avait eu du mal à se rhabiller, à renfiler son pantalon et sa chemise. Il en voulait énormément à M. Lim : même dans le cagibi, on ne lui avait jamais fait subir une douleur aussi épouvantable !

Le trajet lui paraissait particulièrement long. Il faisait nuit à présent, et il ne reconnaissait évidemment rien de la route. Il fut surpris quand M. Lim vira et s'engagea dans une sorte de terrain vague. La voiture roula lentement en direction d'un bâtiment octogonal en briques de ciment, sombre et très sale d'aspect, avec des fenêtres horizontales étroites comme des meurtrières ; on aurait dit un entrepôt abandonné. Mais lorsque la Mercedes pénétra dans le rez-de-chaussée qui faisait office de parking, Thomas fut ébloui par le nombre d'automobiles de luxe qui y étaient garées.

Ils descendirent de voiture, et ils se dirigèrent vers une porte métallique dont les gros rivets pouvaient faire croire qu'elle était blindée. M. Lim sonna. Un guichet s'éclaira ; tout de suite, le battant s'ouvrit. Il lui posa la main sur l'épaule et le poussa fermement en avant.

À l'intérieur, Thomas découvrit un bar enfumé mais luxueux, entièrement décoré dans des tons d'écarlate mêlés de formes en métal argenté, plein de pénombres et de reflets. Une musique asiatique abâtardie de slow occidental dégoulinait des plafonds. Pendant que M. Lim s'arrêtait à la réception, Thomas fit discrètement le tour de la salle des yeux. Assis à de petites tables rondes, des hommes mûrs étaient avec de ravissantes fillettes dont ils caressaient les longs cheveux, d'un noir soyeux, ou bien ils cålinaient de jeunes garçons minces et graciles, aux yeux bordés de cils charbonneux, qu'ils tenaient tendrement sur leurs genoux.

M. Lim prit la clé qu'on lui tendait, puis il rejoignit une table libre. Il fit signe à Thomas de s'asseoir sur la banquette, avant de prendre une chaise en face de lui.

Une serveuse s'approcha. Elle portait une combinaison en tissu synthétique argenté qui lui moulait le buste jusqu'au cou, mais... qui

la laissait nue de la taille aux pieds ! Thomas était sidéré. Il avait le nez à la hauteur des hanches de la jeune femme, là où s'arrêtait le blouson. Et il ne pouvait s'empêcher d'observer à la dérobée le ventre lisse, les aines tendres et déliées, les cuisses étroites, le renflement du sexe parfaitement épilé – où pourtant ne se distinguait la fente qu'à peine, aussi fine qu'un cheveu... M. Lim commanda.

On leur servit bientôt deux grands bols de crevettes au curry et lait de coco, et un flacon de porcelaine avec lequel M. Lim emplit deux petits godets d'un liquide aussi clair que de l'eau. Pendant qu'il vidait le premier d'un trait, Thomas porta le sien à son nez avant d'y tremper les lèvres prudemment. C'était un alcool fort, chaud, mais qui se buvait assez facilement.

Tout en mangeant, il observait les allées et venues autour de lui. Les serveuses, le plateau à la main, étaient toutes dans la même tenue et ne paraissaient pas en être gênées. Il comprit par ailleurs rapidement qu'il était à la convergence des regards de bien des hommes attablés : la couleur de ses cheveux et la clarté de sa peau, évidemment, ne passaient pas inaperçues.

Ils avaient terminé et leurs couverts avaient été retirés depuis un moment, quand il remarqua une jeune femme qui venait d'entrer et qui traversait la salle droit vers eux. Elle s'arrêta devant leur table, et il écarquilla les yeux en découvrant le superbe manteau de fourrure blanche qu'elle portait, au poil long et fluide, dans lequel elle s'enveloppait douillettement malgré la chaleur. Il en eut le souffle coupé : il n'avait jamais rien vu d'aussi fort, d'aussi érotique, si proche de ses fantasmes les plus intimes.

M. Lim se leva. Devant lui, elle joignit les paumes en un geste de prière et baissa la tête jusqu'à toucher les doigts du front ; il répondit en portant les mains sous le menton mais en restant droit. Puis ils s'assirent. Il désigna Thomas en disant seulement : « Kim », après quoi il se tourna et fit : « Hansa ». Une serveuse apporta un troisième godet, et M. Lim servit la jeune femme. Ensuite, ils parlèrent entre eux.

Hansa s'était mise sur la banquette à la gauche de Thomas. Elle était impressionnante : son visage était blanc comme une lune ; ses lèvres, minuscules et peintes en rouge vif ; ses cheveux, longs, et d'un noir laqué. Au bout de ses jambes croisées, des chaussures vernies carmin, à talon aiguille, pointaient comme des dagues. Mais ce qui hypnotisait Thomas, c'était le manteau de fourrure : il était ample, et à la fois il enveloppait la jeune femme de près ; il paraissait chaud et léger, tendre, électrique ; son col s'entrouvrait dans un flou délicat, et il laissait deviner l'amorce du trait net qui séparait les seins ; en bas, dans un entrebâillement, il apercevait la nudité de la cuisse, blanche et douce comme du sucre glace, découverte très haut : ou bien la jeune

femme portait une jupe vraiment très courte, ou bien, comme les servantes...

M. Lim, qui parlait avec volubilité, soudain le désigna. Hansa se tourna pour le dévisager. Les yeux étaient si bridés qu'on pouvait douter si la lumière parvenait à s'y infiltrer, et pourtant il passait entre les deux lignes des paupières un regard d'une telle intensité qu'il en eut la chair de poule. Elle le détailla impudiquement, de la tête aux pieds et, encore une fois, il ne put s'empêcher de voir ce qu'elle voyait de lui : son costume clair, son coude droit sur la table et la main dont il se masquait timidement la bouche, la manchette de sa chemise qui dépassait, le pli qui cassait la veste sur l'épaule... Il se douta qu'elle imaginait facilement ce qu'un garçon aussi jeune faisait en compagnie d'un homme aussi riche – ou plutôt ce que l'homme faisait avec le garçon. Elle lui sourit, mais d'une façon si retenue et si glaciale qu'il eut l'impression d'être face à la lame d'un sabre de samouraï.

Soudain, elle lui caressa la joue. Il s'était attendu à tout sauf à cela ! Il n'aurait jamais pensé qu'elle pût avoir la plus légère attention pour lui. De ses ongles étroits et longs, vernis d'une laque sombre, elle lui repoussa doucement les cheveux derrière l'oreille. « *He's so cute...* » murmura-t-elle. Thomas rougit ; en reconnaissant l'anglais, il avait compris qu'elle parlait pour lui, et, bien qu'il n'en eût pas saisi le sens, le dernier mot résonna dans son imagination comme très sensuel ; la manière dont elle fit glisser une mèche de ses cheveux autour de son doigt le lui confirma. « *Lovely toy boy, indeed !* » Elle lui toucha le col de la chemise et le tripota de façon indiscrète. Il ne savait comment se comporter. Elle frôla le nœud de sa cravate, fit mine de l'ajuster affectueusement. « *You are fond of these little Farangs, aren't you ?* » demanda-t-elle à M. Lim qui ne comprit manifestement pas. La main descendit sur la manche de sa veste et lui caressa le poignet. Thomas, en sentant les doigts impudiques venir sur les siens, jeta un coup d'œil gêné à M. Lim. Celui-ci se tenait raide sur sa chaise, les traits tirés, les yeux fixés sur la main de la jeune femme qui jouait innocemment avec la sienne, comme avec un petit animal domestique.

Elle s'adressa à Thomas directement : « *OK. The old man told me to teach you the blow job... You understand what I say ?* » Il hocha timidement la tête même s'il n'avait pas tout saisi. « *Did you ever suck ?...* » Cette fois, il se résolut à faire un signe d'incompréhension. « *Since when do you do the call-boy ?* » Il rougit dans l'incapacité de lui répondre, ne sachant de quoi elle parlait. Elle haussa les épaules : « *Well, never mind.* »

Elle reprit son godet et but une goutte d'alcool, M. Lim vida le sien d'un trait, et ils se remirent à parler ensemble.

Soudain, il sentit sous la table quelque chose contre sa jambe gauche. C'était la main de la jeune femme ! Son membre se réveilla

d'un coup, se dressant comme un diable dans son pantalon. Était-ce l'environnement ? l'alcool ? la douceur de ce contact ? Hansa était-elle une professionnelle ? Un simple frôlement avait suffi à le faire se tendre brutalement... La main passa sur sa cuisse, se coula le long de son aine, avança encore. Son ventre se creusa dans l'appréhension de ce qui allait se produire. Il tressaillit quand elle l'effleura : il était à cet instant tout à fait raidi ! Il essaya désespérément de masquer son émoi. La jeune femme regardait M. Lim tout en parlant, mais celui-ci semblait l'écouter distraitemment, il leur jetait à l'un et à l'autre de fréquents coups d'œil, comme s'il les surveillait. Hansa continuait de jouer nonchalamment avec la tige durcie qui pointait dans le pantalon, elle la faisait coulisser en la pressant doucement entre ses doigts. Il aurait dit qu'elle l'évaluait. Il avait beaucoup de mal à garder une contenance ; les yeux lui sortaient de la tête, et il s'était détourné ; il trouvait les lèvres pour respirer plus discrètement. Elle se tourna vers lui : « *Mmh, boy, your boner has popped up truly fast, hasn't it ?* » Il se douta de quoi elle parlait ; mais M. Lim ? Ne comprenait-il véritablement pas ce qu'il se passait ?

Sur une petite scène, des projecteurs s'allumèrent, et des jeunes filles plus jolies les unes que les autres vinrent se déshabiller en dansant, tout en s'enroulant autour de barres chromées. L'attention de M. Lim fut détournée quelques instants ; Hansa, vive comme une chatte, ressortit sa main pour attraper le poignet gauche de Thomas et le cacher aussitôt sous la table. Elle le conduisit sur elle, le guidant entre ses cuisses, et sa main fut enfouie dans le duvet de la fourrure. Il tressaillit à ce contact délicieux, chaud et électrique ; son membre eut un nouveau sursaut. Elle lui amena les doigts dans l'entrebattement du manteau et le fit lui caresser la face interne de sa jambe. La peau en était d'une douceur indincible, tiède, veloutée. Il la regarda brièvement : elle paraissait impassible, presque aussi absorbée que M. Lim par le spectacle sur la scène. Elle lui fit remonter la main dans sa brèche, et il sentit sur ses doigts se resserrer l'espace, de plus en plus chaud et moite. Elle n'avait effectivement pas de jupe dessous. Soudain, il buta contre un renflement, souple et ferme à la fois. Elle n'avait pas de culotte non plus ! Elle lui plaqua la main sur son petit dôme, qui était entièrement épilé, et elle l'obligea de la frotter, là. Une bouffée de chaleur lui était montée à la tête ; la cravate l'étranglait, le col était trop serré... Mais la prise ne lui laissait pas de choix, elle lui poussait les doigts contre elle, et bientôt elle les lui enfonça dans sa chair. À ce moment, quelque chose de mouillé vint à sa rencontre ; il sursauta à cette sensation inattendue. Il n'osait plus regarder la jeune femme qui affectait, de sa main libre, de porter son godet aux lèvres. Maintenant, elle lui pressait le poignet entre ses cuisses, qu'elle resser-

rait rythmiquement, et il sentait un liquide chaud lui suinter sur la main.

Brusquement, M. Lim abandonna le spectacle des strip-teaseuses et se retourna vers eux. Aussitôt Hansa se figea. Thomas restait la main emprisonnée, encore bien plus embarrassé. Derrière ses lunettes aux fines montures d'or, il les regardait tour à tour par-dessus la table, comme s'il avait eu cette fois la confirmation qu'il se passait quelque chose. La jeune femme se détourna du côté des projecteurs et dit quelques mots ; M. Lim n'y jeta qu'un coup d'œil, mais elle eut le temps de ramener le poignet de Thomas sur la table. Horriblement gêné, il cacha aussitôt sa main poisseuse sous l'autre. La jeune femme eut une sorte de rire joyeux et saccadé qui fit diversion.

Thomas restait tout de même très mal à l'aise en sentant M. Lim le dévisager : il l'examinait comme s'il cherchait un défaut. Il se frotta discrètement la main pour en effacer la brillance qui la maculait. Tout à coup, sans raison, M. Lim lui sourit. Thomas s'y attendait si peu que, sans réfléchir, il lui sourit en retour.

Quelques instants plus tard, M. Lim se leva et Hansa en fit autant ; Thomas les imita. Il s'aperçut qu'il était presque aussi grand que la jeune femme. Ils traversèrent la salle en contournant les tables ; les hommes qui avaient des fillettes maintenant leur passaient la main sous la jupe, et ceux qui tenaient des petits garçons leur suçaient la bouche comme de gros scarabées posés sur une grappe de raisin.

Ils s'arrêtèrent devant une large colonne qui renfermait un ascenseur, et M. Lim appuya sur le bouton d'appel. Hansa attendait à côté en détaillant Thomas de la tête aux pieds, tel une bête curieuse ; elle lui fixait les lèvres comme s'il avait eu quelque chose là, ou comme si elle avait voulu les mordre. Il évitait de la regarder, car il n'avait pas la force de croiser ces yeux durs, impersonnels, qui avaient quelque chose de cruel, et qui le faisaient penser aux kamikazes japonais.

Ils entrèrent dans la cabine. M. Lim appuya sur le bouton du dernier étage. La porte se referma sur eux, et ils s'élèverent. Thomas avait la gorge sèche. Il avait terriblement envie de découvrir ce que contenait ce manteau : ce devait être extraordinairement doux, chaud, voluptueux ; il rêvait de s'y lover... Pour ne pas se montrer indiscret, il détourna les yeux et tomba sur son propre reflet, dans le miroir qui garnissait la cabine. Il se trouva plutôt mignon dans son costume sable, avec la cravate bleu sombre moirée de rouge, ses cheveux sagement coiffés qui encadraient son visage fin ; on n'aurait jamais pu croire que, quelques heures plus tôt, nu et attaché comme un esclave, il avait été brutalement fouetté et sodomisé ! Le contraste fut tellement vif que, sous l'abondance de ces sentiments contradictoires, il se sentit faible, pris d'un tremblement ; il dut se ressaisir pour rester debout.

L'ascenseur s'arrêta dans un soupir, et les portes se rouvrirent. Hansa poussa doucement Thomas sur le palier ; il vacillait un peu. Ils parcoururent un couloir circulaire. De mauvais souvenirs s'imposèrent à lui : même s'il y avait ici des moquettes luxueusement épaisses, de délicats lumignons aux murs qui dispersaient une lumière tamisée, des plafonds tendus de satin, il se doutait de ce qui se passait derrière les portes laquées de rouge, qui ne devait pas être si différent de ce qu'il avait connu dans le cagibi.

M. Lim ouvrit l'une de ces portes avec la clé que la réception lui avait donnée. La pièce dans laquelle ils entrèrent était d'un style dépouillé : murs blancs, fauteuils et futon anthracite, tapis épais, beige pâle, couvrant à demi un parquet chêne clair. Dans la lumière adroitement diffusée, la seule décoration consistait en deux gravures encadrées et accrochées symétriquement : sur la première, un jeune garçon blond, d'une dizaine d'années, se tenait de face, tout nu, les mains posées sur les hanches, son petit sexe en Y se soulevant à la suture des aines ; sur l'autre, le même garçon dans la même position, mais de dos, tout aussi nu, présentait ses fesses serrées et bien fendues. Thomas fut confirmé dans sa crainte qu'il se retrouvait dans un « cagibi » de luxe.

Ce fut Hansa qui s'empara de lui : elle lui passa la main en travers des épaules et l'attira contre elle, à le frôler, lui dardant son regard au fond des yeux. Il baissa les paupières, frissonnant au contact de la manche duveteuse dans sa nuque. Il pouvait deviner son haleine sur son visage, le parfum que dispensait la fourrure, l'effluve un peu gras de son rouge à lèvres brillant ; il se sentait mal, il attendait et redoutait à la fois ce qui allait se produire maintenant. Elle lui posa les mains en haut du torse, sur le col de son costume. Les petits doigts descendirent entre les pans de la veste, se faufilent sous la cravate, défirent un bouton de la chemise. Ils passèrent par l'interstice, vinrent lui prendre un téton, et ils le pincèrent lentement. Surpris par l'élancement qu'il ressentit, il voulut s'écartier, mais il se fit encore plus mal et s'immobilisa. Il ouvrit la bouche tandis que les deux ongles s'enfonçaient de plus en plus intensément dans sa chair. M. Lim se tenait à côté d'eux, raide et figé, et les yeux lui sortaient de la tête pendant qu'il observait minutieusement la scène, qu'il le regardait se faire martyriser.

Elle le lâcha ; il respira de nouveau. La douleur avait été vive, mais il découvrit que de l'avoir reçue de cette jeune femme lui donnait quelque chose d'excitant. Elle tourna autour de lui en laissant glisser la main sur son bras. Par ce simple contact, il avait l'impression qu'elle prenait possession de lui, qu'elle en faisait sa chose, qu'elle le préparait avant de l'utiliser. Elle se plaça derrière lui. Il la sentit lui soulever le bas de la veste, lui mettre la main aux fesses, les palper. Elle les prit d'abord doucement, puis elle y crispa les doigts assez

crûment, et il gémit car elle réveillait le souvenir encore frais de la cravache ; elle ne se doutait pas de ce qu'il venait de subir. Elle lui posa les mains sur les épaules, lui prit la veste par les revers et l'écarta, devant M. Lim, comme un rideau qui s'ouvre, puis elle la lui fit glisser le long des bras.

Elle revint face à lui. Elle l'attrapa par la cravate. Il croyait qu'elle allait la dénouer, mais au contraire elle la resserra, de plus en plus fermement, comme si elle voulait l'étrangler. Une montée d'angoisse l'envahit et il porta les mains à sa gorge pour la repousser. Elle rit ; et elle le lâcha. Puis elle défit le nœud avec des gestes légers et habiles, comme un papillon qui volette autour d'un buisson de fleurs ; l'instant d'après, la cravate coulissait le long de son col.

Elle finit de déboutonner la chemise de haut en bas, à petits coups, d'un mouvement vif, par saccades. Puis elle l'écarta, et elle lui passa la main sur le ventre, le malaxant, le pinçant et le serrant entre ses doigts pour en faire saillir un mince repli, tout en parlant à M. Lim comme si elle lui faisait l'article. Parfois, la fourrure de la jeune femme le frôlait, et il frémissait, il était sur des charbons ardents.

La main descendit à plat sur sa braguette, elle la repassa comme une couturière à la recherche d'un faux pli, elle la palpa longuement. Il en eut des frissons qui lui montèrent des bourses jusqu'à la nuque ; de nouveau, il s'était raidi, instantanément. Elle lui appuya dessus, faisant rouler entre deux doigts son organe qui se tordait en tous sens comme un petit animal affolé. M. Lim s'était encore approché, il suivait la scène avidement, ses yeux ne quittaient pas les ongles, d'un rouge presque noir, qui palpitaient sur l'ourlet repoussé de l'intérieur.

La jeune femme alla s'asseoir dans un fauteuil tout en entraînant Thomas avec elle, et elle le plaça debout entre ses jambes écartées. Il frissonna en sentant les doigts se poser sur lui et, lentement, impudiquement, lui abaisser la fermeture Éclair. Elle passa la main dans l'ouverture, lui froissa le slip, elle tripota son membre, comme magnétisé, qui semblait vouloir s'avancer, se porter vers elle. Elle le malaxa dans la chaleur du tissu tendre et douillet, elle le fit se dresser, se retourner, et bientôt il pointa sous le bord de l'élastique. Du bout des ongles, elle suivit la tige de sa verge, tout le long, elle contourna la base de son gland et, malgré le coton qui l'enveloppait, l'impression était fantastique, ce courant acide déclenchait à la surface de son organe une myriade de petits éclairs électriques qui se répandaient partout dans son corps. Tout en le caressant, en variant la pression de ses doigts sur sa chair, en modifiant son mouvement le long de son gonflement, elle l'observait et riait. Humilié de se faire manipuler, d'être moqué sans qu'il n'y pût rien, il renversa la tête et se mordit la lèvre pour maîtriser un plaisir si vif qu'il embrasait toutes ses veines. Il ne faisait plus attention à M. Lim qui tournait autour d'eux pour découvrir la séance

sous toutes ses perspectives ; il n'existait plus pour lui que cette main experte qui le tenait serré dans le coton chiffonné de son slip.

Soudain elle se leva, l'attrapa par l'épaule, et le renversa dans le fauteuil qu'elle venait de quitter. Il resta les bras en travers, la nuque dans le dossier, une jambe par-dessus l'accoudoir. Elle empoigna la ceinture, la dégraça en un tournemain, et finit de lui ouvrir le pantalon. « *The best way to understand is to get it done...* » Elle lui baissa l'élastique du slip sous les bourses, et elle s'empara du membre qu'elle avait excité si intensément. D'un mouvement de préhension terriblement efficace, qui le serrait et y faisait remonter le sang à la fois, elle le fit durcir, s'allonger encore. « *You know what my name "Hansa" means ? ... Bliss ! Supreme happiness ! ... You gonna estimate by yourself.* » Et elle le prit en bouche.

M. Lim lui avait déjà fait connaître cette sensation, mais la vivacité de celle que Hansa lui communiqua à cet instant fut sans commune mesure. Il avait l'impression de se perdre dans ce palais, de grandir sans fin, de s'ouvrir comme une ramée. Il sentait la langue tourner autour de son gland, le baigner dans une salive tiède et fluente, l'aspirer comme pour lui tirer la moelle. Il se cambrait en se cramponnant aux accoudoirs, il crispait les orteils dans ses chaussures, il se tortillait comme un ver. M. Lim, qui avait ouvert son pantalon, se masturbait sous son nez en le regardant. De temps en temps, la jeune femme s'écartait, elle le reprenait un moment avec la main, puis elle s'empalait de nouveau sur lui. Elle lui attrapait les testicules par-dessous, elle les caressait de la pointe des ongles, elle les serrait doucement. Une crampe délicieuse montait en lui, mais il se retenait de toutes ses forces, de honte de se laisser aller à sa crise devant ceux qui l'observaient. Cependant, la jeune femme était d'une adresse diabolique, et il comprit que la violence de la congestion était en train de le submerger, qu'il ne pourrait plus la repousser bien longtemps.

Il se produisit alors un phénomène nouveau et inquiétant : il sentit quelque chose se rompre en lui, tout son corps sembla éclater, et un flux se libéra. La jeune femme se retira aussitôt, le reprit dans sa main et, tandis qu'elle finissait de le masturber intensément, plusieurs jets d'un liquide translucide jaillirent de son gland pour retomber en travers de son ventre ! La jouissance qu'il ressentit fut immense, accompagnée par une honte non moins énorme de s'être « fait dessus » ! Il ne comprenait pas ce qui lui était arrivé. La jeune femme éclata de rire et dit quelque chose à M. Lim, mais d'une voix et d'un ton si vulgaires, qu'il en fut mortifié. Elle lui pressa les bourses et la verge pour en exprimer les dernières gouttes qu'elle lui versa dans le nombril.

M. Lim se pencha avec une sorte de tendresse sur ces marques étranges, laiteuses et gluantes, qui en fait ne ressemblaient pas à du pipi. Il y mit la main, il parut se complaire à les lui étaler sur le ventre,

puis il porta les doigts à ses lèvres et les lécha avec délectation. La jeune femme demanda à Thomas : « *Would it be your first time, by any chance ?* » Il devina qu'il venait d'accomplir ce dont il avait entendu, dans la cour de récréation, des garçons plus âgés se vanter. Il se laissa emporter par le délicieux soulagement qui l'avait envahi.

Cependant, une brusque fatigue l'assomma. Il aurait voulu que la séance s'arrêtât là, qu'on le laissât tranquille, qu'on le ramenât et qu'il retrouvât son lit. Mais il sentit qu'on lui retirait ses chaussures, la jeune femme lui baissait le pantalon, elle achevait de le lui ôter avec le slip. Elle l'attrapa par une main, et elle le força à se remettre sur ses pieds. D'une caresse sur les épaules, elle repoussa la chemise qui glissa par terre, puis, avec un mouchoir en papier, elle lui essuya le ventre.

Thomas, entièrement nu sauf ses chaussettes blanches et la Rolex qui lui barrait le poignet, avait du mal à rester sur ses jambes. M. Lim, qui lui aussi s'était débarrassé de son costume et avait tout enlevé jusqu'aux lunettes, s'approcha, lui tourna autour, lui passa doucement la main sur le bras, lui caressa le dos en suivant du bout des doigts les marques encore sensibles qui le traversaient, puis descendit lui peloter les fesses. Thomas ne put s'empêcher de gémir, pris par une sorte de répulsion, de dégrisement, qui avait suivi sa fabuleuse jouissance, surtout lorsque la main qui le tripotait se glissa indiscrètement le long de sa raie, lui fit sentir la pointe d'un doigt, lui toucha l'anus.

Hansa le prit par les cheveux, à la hauteur de l'occiput, et elle lui renversa la tête : « *Time for practice, now.* » Elle le fit pivoter sur lui-même et, là, elle s'interrompit ; il comprit qu'elle découvrait l'état de son dos. Mais elle ne dit rien, et elle le conduisit devant M. Lim qui s'était entre-temps assis dans le fauteuil. Elle lui pesa sur les épaules pour le mettre à genoux, puis elle le poussa vers l'homme qui patientait en se masturbant lentement. « *Now, you have to remember what I've done to you ...* » Thomas savait ce qui l'attendait ; néanmoins il fut surpris quand la jeune femme le lâcha pour lui attraper les bras et les tirer en arrière. Il sentit soudain une sorte de corde élastique s'enrouler autour de ses poignets, les serrer, les retenir ensemble ! La peur, qui n'était jamais loin, revint d'un coup. « *First, all by your mouth !* »

Le temps qu'on finît de l'attacher, il tenta de se ressaisir et, comme un élève qui a peur de se faire renvoyer, il prit sur lui ; il ne fallait pas qu'il déçût M. Lim une seconde fois. Bizarrement, d'avoir les mains liées le rassura : ce n'était pas tout à fait lui qui allait accomplir ce service dégradant. Il se rappela ce que la jeune femme lui avait fait, ce qu'il avait ressenti, et, d'une manière générale, ce qu'il eût aimé qu'on lui fît. L'organe n'était d'ailleurs pas si effrayant : tendu droit vers lui, entièrement décalotté, le gland était bien découpé par le sillon qui le creusait tout autour, brillant d'un liquide clair et filant, et la base, soutenue par le renflement des bourses rétractées, était sur-

montée par un buisson brun, sec comme du lichen en hiver. Il se déci-dâ.

Entrouvrant la bouche, il avança la langue et lécha la fente étroite qui palpait comme le museau d'un alevin. Il fut surpris par la réac-tion de M. Lim qui sursauta sur son siège en émettant un grognement aigu. Il recommençâ, et il acquit rapidement la satisfaction de décou-vrir le pouvoir qu'il avait, comment chacun des passages de sa langue mettait l'homme en ébullition, lui faisait perdre son contrôle. Puis ar-rondissant les lèvres, il les appliqua exactement sur la pointe de la verge, et elle tressaillit vivement ; M. Lim gémissait comme s'il souf-frait. Il s'avançâ en prenant garde de ne pas frôler la muqueuse déli-cate de ses dents, il enveloppa le gland en refermant les lèvres sur le sillon à sa base, mais il n'alla pas plus loin. Ainsi, il pouvait sans peine tenir en lui l'organe, pas plus gros qu'une prune, et contrôler les sensations qu'il lui communiquait. Il tourna sa langue autour, le com-prima sous son palais, y fit coulisser l'anneau serré de ses lèvres, et petit à petit il installa une caresse intense mais légère, pour distiller un plaisir continu, sans fin, sans conclusion. M. Lim semblait au nirvana, il se raidissait dans son fauteuil en poussant des grognements articulés qui exprimaient tout son bonheur.

Soudain il entendit la jeune femme lui chuchoter à l'oreille : « *You're doing a good job to this bad guy who mistreated you... I'm going to give you another trick which will cheer you up...* » Et ses pe-tites mains délicates lui écartèrent les fesses. Il sursauta brusquement en sentant quelque chose de mouillé lui glisser dans la raie ! Un bref instant, il crut qu'elle y avait mis un poisson, comme la fois où il avait vu les garçons du village, en Lozère, à défaut de pouvoir peloter les seins d'une fille, lui laisser tomber une anguille dans le corsage. Mais il comprit bientôt que c'était la langue de la jeune femme qu'il avait là ! Elle lui léchait la fente, elle montait et descendait, tout le long, elle frétilait sur son petit trou ! La sensation était tellement extraordi-naire qu'elle lui brouilla la vue, et il eut le plus grand mal à se concen-trer sur ce qu'il faisait. La pointe humide se rassembla sur son orifice, le lui entrouvrit, le remplit de salive, s'avançâ. Il ressentait des im-pressions si délicieuses qu'il se mit à trembler de tout son corps, et les soubresauts dont il était agité se transmirent par sa gorge à l'organe qu'il avait en bouche.

Tout à coup, avec un cri plus haut et plus sauvage que les autres, M. Lim le repoussa en se levant d'un bond. Stupéfait, il le vit danser sur place, lâchant des gémissements plaintifs et secouant les mains à distance de son sexe, comme s'il lui brûlait. Il devina que, au point de se perdre, il s'efforçait simplement de se retenir. La jeune femme s'était écartée et avait mis la main devant la bouche pour dissimuler un petit rire saccadé.

Elle attrapa Thomas par le bras et il dut se lever, ses poignets toujours liés dans le dos. La mollesse où l'avaient porté les dernières sensations le fit vaciller. Elle lui sourit avec une sorte de commisération, comme si elle était prise de tendresse pour lui. Et, à sa stupéfaction, il la vit écarter lentement son manteau ; il en eut la chair de poule. Les jambes lui manquèrent une nouvelle fois, et ce ne fut que par un saut de volonté qu'il réussit à rester debout. Elle était nue dessous ; la poitrine, petite mais resserrée, saillait d'une manière provocante ; le sexe ne se devinait que par une légère ombre au bas du ventre ; la taille était fine comme une lame, et les hanches appelaient la main. Elle s'approcha, le prit dans ses bras, et le serra contre elle. Il sentit les petits mamelons, durs comme des cornes, se presser contre sa poitrine ; une chaleur sèche l'enveloppait ; son parfum était étourdissant. C'était incroyable d'être là, comme cela ; et il avait recommencé de bander à neuf. M. Lim, qui était parvenu à se reprendre, les regardait intensément, les yeux hors de la tête.

Elle se prit le sein dans le creux de la paume et le fit saillir. « *Come on... Enjoy...* » Elle lui passa la main dans la nuque, le courba sur elle, et il eut le petit téton entre les lèvres. Il le suça, d'abord timidement, puis avec de plus en plus de plaisir, tandis qu'elle lui rebroussait les cheveux en remontant depuis sa nuque jusqu'au sommet de sa tête, et en lui enfonçant les ongles dans la peau du crâne.

Elle ferma le poing dans ses cheveux et le tira doucement en arrière pour l'écarter. Elle se pencha sur lui, l'embrassa sur la bouche. Ce ne fut d'abord qu'une légère caresse, puis elle lui entrouvrit les lèvres, elle se pressa contre lui, elle le mordilla tendrement. Tandis qu'elle tournait et retournait sur lui, elle le titillait de sa langue, pointue comme une sucette, et elle continuait de circuler dans ses cheveux en y creusant des ondulations. La caresse était tellement suave qu'il se sentait fondre, il se laissait aller, il s'abandonnait dans ces mains qui le tenaient et faisaient de lui leur plaisir.

Ce fut à ce moment qu'elle referma le manteau autour de leurs corps réunis. Il rouvrit les yeux, car il avait cru s'évanouir ! Collé contre le torse satiné de la jeune femme, sa bouche abandonnée à la sienne, sa langue repoussée par une flèche impudique et volontaire, il sentit soudain sur son dos, ses bras, ses fesses, la caresse voluptueuse de la fourrure qui le ceignait, l'emmaillotait, le faisait disparaître. Il referma les yeux et, malgré ses mains attachées – mais qu'aurait-il pu en faire s'il les avait eues libres ? – il pria pour que cet instant durât le reste de sa vie.

Tout en le gardant enfermé dans ce cocon, la jeune femme recula pas à pas, et elle l'emmena sur le futon où elle s'étendit sur le dos en l'entraînant sur elle. Elle écarta les jambes, lui glissa la main sous le ventre, et il tressaillit en la sentant s'emparer de son membre tendu.

Elle le guida, et, soudain, il entra dans le lieu le plus doux qu'il eût jamais connu. Une sorte de fourreau vivant, à la fois humide et tiède, étroit, qui le serrait délicieusement, dans lequel il plongeait avec une volupté ahurissante. La jeune femme lui referma les bras autour du dos, elle le prit tendrement et, instinctivement, il eut ce mouvement des reins, d'avant en arrière, qui lui fit parcourir cette fente merveilleuse. Le manteau l'enveloppait, il sentait la suave caresse de la fourrure sur ses épaules, entre ses omoplates, sur ses bras, le long de ses cuisses, et il comprit qu'il n'avait pas traversé toutes ces épreuves en vain, que ce n'était pas pour rien qu'il se retrouvait si loin de chez lui, qu'il avait été séparé de sa mère. Il vivait un rêve fantastique, un rêve qu'il n'aurait jamais pu formuler lui-même ; il n'était plus ni Thomas ni Kim : il était.

Soudain, il revint à la réalité, réveillé par la voix aigrelette de M. Lim qui montait dans les aigus. Comme obéissant à un ordre, Hansa écarta les pans du manteau, et, instantanément, Thomas « vit ». Il vit son corps marqué de coups de fouet étendu sur la jeune femme, son dos qui se cambrait, ses épaules qui roulaient, ses mains croisées sur les reins, la corde élastique autour de ses poignets se mêlant au bracelet de la Rolex, ses fesses contractées qui montaient et descendaient en rythme, et jusqu'aux chaussettes blanches dont les stries moelleuses s'enroulaient sur ses chevilles, au bout de ses jambes.

Il sentit l'homme s'agenouiller derrière lui ; il fut pris par les pieds, on lui écarta les jambes. Puis on s'empara de son derrière qui fut immobilisé dans une prise assez vigoureuse. Une giclée de salive lui tomba dans la raie. Un doigt lui étala le liquide tiède de bas en haut, le fourra dans son petit trou contracté, l'y poussa nerveusement. Soudain, l'homme s'allongea sur lui et, tout de suite, l'organe dur et chaud le pointa entre les fesses. Son orifice fut forcé, il cria, il se tordit entre les deux corps qui l'enveloppaient, mais il ne put empêcher le sexe tendu et vibrant de s'enfoncer et se planter une nouvelle fois au plus profond de lui. La jeune femme lui prit alors le visage dans ses mains, et elle l'embrassa intensément. Il referma les yeux ; il consentit : aucun rêve n'était parfait, c'était le prix à payer pour cette prodigieuse jouissance où, au cœur de la divine fourrure, il était à la fois empalé et empalant.

L'homme se mit à le pilonner frénétiquement, dansant sur lui, le fouillant dans tous ses recoins, sous tous les angles, son ventre lui écrasant les mains et lui claquant les fesses. Enfoncé au cœur de l'intimité de la jeune femme, contraint à la passivité, les secousses dont il était l'objet se propageaient pourtant jusqu'à la pointe de son membre, et des sensations inattendues montèrent de cette vibration. Soudain, et malgré son épuisement, il se mit à trembler tandis qu'au fond de son cerveau se préparait la déflagration familiale. Un éclair lui brûla la ré-

tine ; il fut parcouru de l'onde d'un terrible plaisir ; et il comprit qu'elle s'accompagnait d'un nouvel épanchement... Aux soubresauts qui lui roulèrent sur le dos, il devina que M. Lim s'était accordé avec lui.

*

Quand ils avaient poussé la porte, la maison silencieuse était plongée dans la nuit. M. Lim, tenant Thomas par le coude, l'avait conduit dans la salle de bains, jusque devant la cabine de douche. Maintenant il se lavait longuement, profitant délicieusement de l'eau chaude qui l'inondait, passant et repassant le savon parfumé dans son cou, sous ses bras, autour de son sexe et, surtout, dans la raie irritée de ses fesses. Il était comme saoul, il ne savait plus qui il était ni où il était, à Sarcelles ou en Thaïlande ; son corps épuisé restait la dernière certitude, ses membres engourdis, son dos douloureux, son anus qui le brûlait, le dernier lien à la réalité.

Le lendemain matin, malgré le lourd sommeil dans lequel il avait sombré, Thomas entendit M^{me} Lim entrer dans la chambre. Mais il ne bougea pas, encore lesté par les vagues délicieuses de sa fatigue, par le profond délassement que lui communiquait le lit moelleux et tiède ; et, comme dans un rêve, il vit ses cheveux blonds répandus sur l'oreiller, son épaule qui dépassait du drap...

Il sentit qu'on lui caressait le bras au travers de la couverture. « Repose-toi encore, mon fils chéri », murmura-t-elle. « Il faut que tu reprennes des forces... »

En l'entendant ressortir, il regretta seulement que M^{me} Lim ne fût pas Hansa ; ou l'inverse. Bref, il aurait voulu qu'elles ne fussent qu'une. Puis il repensa à sa mère. En fait, l'idéal eût été que, depuis sa naissance, sa mère fût Hansa et M^{me} Lim en même temps.

MAXIMIN, CHÉRUBIN DE LA FÊTE

... et voilà qu'il avait l'impression que tout lui donnait des baisers.

Robert Walser, *Le Commis* (Der Gehülfe).

|

Alors que les spectateurs commençaient à se dissiper dans la rue et les comédiens, à ramasser les accessoires, Maximin remarqua un homme qui venait dans la salle à contre-courant, à la manière de celui qui cherche quelqu'un. Le garçon s'accroupit au bord de scène. « Puis-je vous servir, monsieur ?

– Mon maître donne une fête... Il voudrait inviter deux comédiens de votre troupe. Il m'a dit : "Les deux garçons qui jouent l'un Figaro, l'autre Chérubin". »

Incrédule, Maximin se retourna et fit signe à Léonce qui balayait le plateau. Il lui annonça, les yeux pétillants d'excitation : « On nous invite à une fête !... »

Léonce lui renvoya un sourire ravi.

« C'est bien vous ? » insista l'homme.

« Tout à fait ! » fit Léonce avec assurance. « Je suis Figaro ; et mon ami ici fait Chérubin. »

L'homme les dévisagea scrupuleusement. Le « Figaro » paraissait tout juste dix-huit ans, et ses longs cheveux bruns, lâchés autour d'un visage intelligent, souriant, le rendaient très séduisant, tandis que ses yeux, verts et effilés, dénotaient des origines italiennes. Le « Chérubin », lui, n'avait probablement pas plus de quatorze ans, il était à l'évidence le benjamin de la troupe, et ses boucles blondes, encadrant un visage clair et tendre, vif, espiègle, convenaient effectivement très bien à son rôle. Dans son costume de scène, avec son chapeau et son pourpoint blanc à boutons dorés, le cou pris dans une petite fraise, un baudrier de satin bleu ciel passant en travers de la poitrine et noué sur la hanche, il avait un air aristocratique qui masquait une naissance certainement bien plus modeste. Entre des hauts-de-chausses bouffants, qui s'arrêtaient au début de la cuisse, et des bottes de cuir fauve montant au-dessus du genou, apparaissaient des bas de soie gris clair qui, ajustés de près, mettaient particulièrement en valeur deux jambes fines et très joliment faites.

Il se présenta : « Je m'appelle Coquelin et suis l'intendant du duc de la Rocheuse. Il a vu hier le spectacle que vous donnez, et il en a eu

tant d'agrément qu'il a souhaité vous complimenter personnellement. »

Maximin hésita. « Mais... ne devrions-nous pas nous changer auparavant ? Nous sommes dans nos tenues de scène... Et puis Rossignol veut qu'on balaie le soir avant de... »

Léonce lui donna un coup de coude dans les côtes. « Laisse donc ! Filons plutôt avant que le *sgradito* ne s'en aperçoive. » Et, lâchant son balai, il sauta à bas de la scène.

Après un nouveau coup d'œil derrière lui, Maximin l'imita, et les deux garçons se faufilent à la suite de cet inattendu mercure, se mêlant aux derniers spectateurs qui sortaient.

Dehors, Coquelin les conduisit vers une calèche qui attendait et dans laquelle se tenait déjà une joyeuse bande de jeunes gens des deux sexes.

Maximin ne voulait pas se demander ce qui lui valait un si bonheur et, ajustant son chapeau, il monta hardiment derrière Léonce ; il se casa comme il put sur la banquette.

Ils arrivèrent bientôt devant un grand hôtel particulier, et Coquelin conduisit toute la bande par une entrée de service.

Maximin avait le cœur serré, il était excité et impressionné à la fois, mais il ne voulait pas jeter à Léonce le moindre coup d'œil qui lui aurait donné l'air de chercher un appui, et il affichait un air bravache pour se donner du courage.

Le salon dans lequel ils furent introduits était vaste, et la lumière de chandelles en nombre restreint laissait ses pourtours disparaître dans une légère fumée grise. Des hommes et des femmes s'y tenaient en petits groupes, jouaient aux cartes ou aux dés, buvaient du vin, et, sans qu'ils fissent montre de licence, Maximin sentit tout de suite une sorte de laisser-aller, de liberté, qui avait un délicieux goût d'interdit. Il n'arrivait pas à croire qu'il était là, dans un endroit si éloigné de son monde habituel !

Pour ne pas risquer de se faire chaperonner, il se dirigea délibérément dans la direction opposée à celle choisie par Léonce. Et puisqu'il avait été « invité », il décida de marquer sa décontraction et d'en profiter. Il puisa dans une assiette de petits pâtés en croûte qui semblaient succulents, et il s'assit dans un canapé libre pour les déguster.

Il jetait à la ronde des coups d'œil curieux, et il ne tarda pas à remarquer, chez certains couples, des gestes un peu lestes, la main d'un homme sur le sein d'une femme, celle d'une fille dans le cou d'un garçon, ou aussi, près de la cheminée, deux jeunes gens qui s'embrassaient indécemment. Son excitation grandit d'un cran. Il espérait en découvrir bientôt davantage.

Soudain, il sentit derrière lui quelqu'un frôler le canapé. L'instant d'après, une main se posait sur son épaule. Il ne respira plus. Était-ce

une erreur ? Le prenait-on pour quelqu'un d'autre ? Mais la main ne montra aucune velléité de s'écartier, au contraire elle le caressa doucement, imprimant au travers de son gilet de légères pressions affectueuses. Puis elle commença de remonter, passa par-dessus la fraise de son col, et elle s'aventura à lui toucher les cheveux.

Cela déplut à Maximin et l'inquiéta. Le plus discrètement possible – pour ne pas froisser cette personne qui faisait fausse route –, il se pencha en avant, et il se dégagea en se levant. Sans se retourner, il avança dans le salon.

Un peu plus loin, un théâtre d'ombres avait été monté. Derrière un simple drap blanc suspendu, un manipulateur interceptait la lumière d'une lanterne. Maximin essayait de comprendre la signification de ce qui paraissait être des silhouettes imbriquées les unes dans les autres, quand il entendit tout à coup une voix masculine lui souffler à l'oreille : « Tu veux que je te fasse ce que la dame fait au monsieur ? » Il sursauta. Il regarda mieux et s'aperçut que la scène représentait en fait un homme assis, entre les jambes duquel une femme agenouillée avait un mouvement oscillant et saccadé qui soudain n'eut plus rien d'ambigu. Il affecta de rire et secoua la tête en évitant de tourner les yeux vers l'inconnu.

« Non ? Tu ne veux pas ? N'as-tu jamais connu la délicieuse sensation d'une langue qui te passe sous le hochet... qui suit ton petit ourlet... qui te titille tout au bout ?... » Une bouffée de chaleur envahit Maximin. Même s'il ne saisissait pas précisément toutes les allusions, le ton de cette voix était si libidineux qu'il devinait bien le genre de service qu'on lui proposait.

Il s'échappa de nouveau. En comprenant mieux où il avait été amené, il commença de transpirer.

Il retrouva par hasard Léonce, debout contre un chambranle, qui enlaçait une jeune fille ravissante. En le voyant la baiser assez vivement sur la bouche, il en fut instantanément jaloux. Mais ce spectacle lui fit oublier ses premiers déboires : lui qui rêvait depuis si longtemps d'embrasser une fille, il se dit qu'il y aurait peut-être bien ici une occasion...

Léonce était habitué à séduire les comédiennes avec lesquelles il jouait, mais c'était bien la première fois qu'il abordait une aristocrate. Du moins, le supposait-il : le lieu où ils se trouvaient, la démarche naturellement altière de la jeune fille, son teint lisse et clair, la longue robe cintrée à la taille s'évasant largement jusqu'à lui masquer les pieds, coupée dans un satin craquant, d'un blanc à peine rosé, tout le lui confirmait ; seuls le faisaient douter son âge – il lui donnait seize ans, pas davantage –, et surtout la complaisance avec laquelle elle lui avait cédé – elle s'était laissé approcher avec une facilité tout à fait inattendue ! Dès qu'il lui avait adressé quelques mots, elle l'avait re-

gardé avec ses prunelles brillantes, couleur mirabelle, voilées par une mèche plus claire tombée de sa coiffure, et il avait compris à l'instant que tout lui était permis. Quand il avait frôlé son coude nu, au bas de la manche, elle ne l'avait pas retiré ; quand il s'était penché à son oreille pour lui faire compliment sans que l'entourage ne l'entendît, elle ne s'était pas écartée ; et quand il lui avait effleuré des lèvres le haut de la joue, elle ne l'avait pas non plus repoussé avec scandale. Qui mieux est, elle s'était doucement tournée vers lui, le regardant avec une simplicité désarmante, et il n'avait plus eu qu'à venir embrasser les délicieuses petites lèvres entrouvertes vers lui. Il l'avait enlacée, non sans quelque prudence, mais quand il l'avait sentie tout à fait décontractée, sans raideur, abandonnée entre ses bras, il l'avait serrée passionnément contre lui, faisant foin de toute précaution. Et lorsque enfin il lui avait forcé la bouche, qu'il s'en était emparé au point d'oser y avancer la langue, là encore elle n'avait pas protesté, elle l'avait reçu, et elle avait présenté la sienne pour jouer avec lui. À cet instant, dans un étourdissement, il se rendit compte qu'il ne pourrait plus se passer de cette fille ; puis il se rappela qu'il n'était qu'un saltimbanque, et qu'elle appartenait probablement à un niveau social où il ne pourrait jamais la rejoindre.

La passion alors se mêla de rage et, la poussant contre un mur dans le coin le plus sombre, sans plus se préoccuper de ceux qui les observaient en gloussant, il entreprit avec fureur de remonter sa robe. Ce fut une aventure dont il se demanda s'il verrait la fin : les vagues de satin se succédaient et ne semblaient jamais finir, il s'empêtrait dans le jupon, il ne savait comment s'en débarrasser ; finalement, alors qu'il n'y croyait plus, il toucha les cuisses nues. Il faillit tomber à la renverse en découvrant comme elles étaient douces et lisses, soyeuses. Il se défit lui-même, se colla contre elle, et il perçut sa chaleur ; ce fut comme un cadeau qu'elle lui faisait de cette intimité. Malgré tout, à chaque instant il s'attendait à être repoussé, à la voir lui cracher au visage, mais non, elle continuait de le dévisager avec un regard d'enfant, à peine espiègle, et non seulement elle ne s'enfuyait pas, mais elle se prêtait, elle l'aidait dans ses entreprises. Enfin, il y fut. Son membre, en rencontrant la fente que les filles ont au bas du ventre, sentit qu'elle était déjà toute mouillée, et il savait d'expérience que c'était le meilleur signe possible. Il s'avança, s'engagea, et il la pénétra régulièrement, d'un trait, sans reprendre sa respiration, jusqu'au bout. Elle fut parcourue d'une secousse, et elle lâcha un long gémissement de satisfaction, où il reconnut aussi comme un soulagement ; elle ne retint le prochain cri qu'en se mordant la lèvre. Car il s'était mis en course et, à coups de reins brefs mais énergiques, il l'éperonnait maintenant sans retenue. Pris par le plaisir aigu qu'il puisait en s'enfonçant dans le petit con étroit et trempé, il oublia toute ré-

serve, et il s'abandonna à quelques éructations inappropriées. L'idée de foutre une fille aussi jeune – et surtout une noble ! – lui donnait le vertige.

Malgré ce qu'il lui en coûta, il eut l'honnêteté de se retirer à temps, et il éclaboussa le ventre de la jeune fille. Puis il se laissa aller contre elle, se retenant d'une main au mur auquel elle était adossée. Il releva les yeux, inquiet ; mais elle lui souriait toujours, patiemment. Ils n'avaient même pas échangé leurs noms...

Maximin avait recommencé de déambuler dans le salon. Il se demandait comment Léonce avait trouvé sa fille et cherchait s'il n'y avait pas d'autres esseulées, quand son attention fut attirée par la présence d'un abbé : un homme d'Église dans une telle assemblée était pour le moins étonnante.

Le prêtre allait le croiser quand il l'avisa et l'arrêta : « Ah ! mon fils !... La comtesse organise un jeu... Et il y faut des jeunes gens. Aimeriez-vous en être ? »

Et comme Maximin, pris de court, ne savait que répondre, d'autorité une main blanche et douillette le saisit par le bras et l'entraîna. Il fut conduit dans un des petits cabinets qui garnissaient la fin du salon et où, dans un clair-obscur troué de quelques chandelles, s'était assemblée toute une compagnie.

« Ah ! voici notre quatrième ! » s'exclama un homme qui portait un loup de satin noir. « Nous pouvons commencer... » Il prit Maximin par l'épaule et le mena dans le fond de la pièce, à côté de trois pages qui attendaient. Il les aligna dos au mur, à égale distance.

Maximin était sur le qui-vive, craignant de nouvelles mésaventures. Les jeunes serviteurs avec lesquels il se trouvait se trémoussaient en riant et pouffaient avec des simagrées plus ou moins gribouises. Mais son attention fut attirée par une femme d'une trentaine d'années qui semblait former le centre de ce cénacle et qui aurait pu lui plaire si elle avait été plus jeune. Blonde, une coiffure courte avec des ondulations bien laquées, des lèvres peintes d'un rouge vif, sa robe s'échancrait effrontément sur deux petits seins bombés, comprimés par le corset. Quant aux perles de son collier, elles en disaient assez sur la fortune de son mari. Elle riait en regardant les garçons, et ses prunelles sombres luisaient d'un éclat singulier, elles paraissaient minérales, plus dures même que les brillants qu'elle portait aux oreilles.

L'homme au loup se tourna vers elle : « Êtes-vous prête, madame ? »

La comtesse examina les quatre garçons qui lui faisaient face, et elle assura : « Tout à fait prête, mon cher !... » Et telle un lézard brillant se faufilant le long d'une estafilade carminée, elle s'effleura la lèvre de la pointe de la langue.

Une jeune femme lui appliqua sur les yeux un bandeau de velours rose qu'elle lui noua délicatement derrière la tête. Maximin imagina qu'ils allaient faire une sorte de colin-maillard, mais il se demandait quelles en étaient exactement les règles.

La comtesse avait vu d'un œil intéressé arriver le dernier participant. C'était le plus jeune des quatre, et sans conteste le plus joli. Elle décida de conserver le meilleur pour la fin. Elle se dirigea donc vers la droite, à l'autre bout de la rangée, et s'avança à l'aveugle en gardant les mains tendues devant elle, encouragée par l'assistance qui s'était écartée pour lui faire passage. Elle toucha soudain le mur ; elle avait raté sa cible. Elle étendit les mains sur les côtés, et sentit une manche à sa droite. « Ah ! J'en tiens un ! » Sans le lâcher, elle se déplaça pour lui faire face. Elle se souvenait que le premier de la ligne était un beau brun, qui devait avoir dans les seize ans, et son regard de velours le rendait très attrant. Elle tâta le devant de la livrée, descendit sous la taille, et mit les mains aux chausses. Elle dénoua les aiguillettes en susurrant : « Mmh... Pour qui donc est-il, ce joli cadeau ?... »

Des rires roucoulèrent. Maximin se sentit rougir. Il avait compris que cette version du jeu n'avait rien d'innocent !...

La comtesse glissa la main dans la fente, la dégagea, et elle eut bientôt entre les doigts une belle pine qui se redressait rapidement. « Mmh, celui-ci l'a jolie, et bien venue ! Je la sens palpiter déjà ! » Elle fit coulisser le membre en le tournant dans sa paume, à plusieurs reprises, l'aidant à grandir, et il était chaud, frémissant, en demande. Elle pressa le gland, le malaxa un moment pour mieux le percevoir, tira un peu la peau en arrière, puis la ramena et joua à en pincer la pointe. Elle sentait le garçon trembler dans sa main, et au plaisir de l'émouvoir se mêlait quelque cruauté à différer sa jouissance. « Oui, sans erreur, nous y reviendrons... »

Elle passa au suivant, dont elle se rappelait que le visage était moins intéressant, mais qui semblait un chaud lapin. Et effectivement, dès qu'elle lui frôla les chausses, elle reconnut qu'elles étaient déjà garnies. « Ah, celui-ci a triché : elle n'était plus au repos quand je l'ai trouvée... Je lui donne un gage : je n'y reviendrai que s'il refroidit tout d'abord ! »

Plusieurs remarquèrent que les chances en étaient pauvres, et décrétèrent sans regret que celui-ci avait déjà perdu. Maximin flageolait sur ses jambes. L'idée de se faire tripoter en public ne lui souriait guère ; en tête-à-tête, il aurait sans doute bien voulu risquer l'aventure, mais pas avec tous ces regards qui convergeaient vers les mains de la Messaline !

La comtesse passa au troisième. Elle avait de celui-ci un souvenir précis : mince, et même maigre comme un sucre d'orge, le visage émacié dont le nez se terminait par une petite boulette, c'était le genre

de garçon pas très beau mais qui étonnait par ses longs cheveux d'un blond très clair, presque blanc, et qui dégageait une sensualité inattendue. Elle lui mit les mains, lui défit ses affaires, et s'y enfonça avec gourmandise. Se passant la pointe de la langue sur les lèvres, elle s'aventura sur ce corps mince et sec. « Oh, celle-ci est plus courte, mais il n'est pas dit qu'elle ait perdu pour autant : je me demande si elle n'est pas plus dure et plus vive que les précédentes ! On croirait le dard d'une abeille !

– Gardez-vous d'en être piquée, madame ! » lança une voix narquoise.

La comtesse mania la jolie petite pine en se félicitant de son intuition : même si elle n'était pas la plus importante, elle avait quelque chose d'électrique, de magnétique, qui aussitôt lui plut énormément. Elle pensa qu'elle devrait éprouver prochainement ce valet en l'emmenant dans ses appartements... Elle se demandait en même temps ce que lui réservait le quatrième arrivant : car, pour ce qui était du minois, il était sans rival... Mais elle ne parvenait pas à se détacher de la jolie chandelle qu'elle avait en main, et elle la caressait, la palpait, sans pouvoir s'en séparer. Elle lui passa même des doigts sous les bourses, aussi dures que des noix, et elle les lui tâta comme s'il s'agissait de friandises. Elle remonta lentement en le griffant, tout le long de la tige, elle lui étrangla le gland, puis, écartant la peau, elle lui titilla de l'ongle la petite fente. Elle riait en entendant les cris d'oiseau que le garçon ne pouvait retenir. Pour le soulager, elle le reprit à pleine main et, après l'avoir serré assez vivement, elle le testa avec quelques mouvements du poignet plus affirmés.

Maximin commençait d'avoir peur ; il ne voulait pas se faire masturber en public !... Il voyait que son voisin se raidissait des talons à la nuque et marquait des signes de plus en plus évidents d'une crise imminente. Soudain, il ahana, parcouru d'une secousse, et la comtesse s'écria : « Ah !... Le petit coquin !... Le petit coquin !... Il m'a béni les doigts ! »

Pendant que tout le monde s'esclaffait, l'abbé se précipita, plein de sollicitude, et présenta son mouchoir parfumé. Dans l'assistance, les rires le disputaient aux plaisanteries salaces. Maximin décida de profiter de la confusion pour s'éclipser. S'enfonçant le long du mur dans la pénombre, il s'échappa du cabinet.

Il s'éloignait, encore tout confus de ne pas savoir s'il devait se féliciter d'avoir pu s'éclipser ou regretter ce à quoi il venait d'échapper, quand il entendit derrière lui un homme lancer d'une voix forte :

« Ah, ça ! Si le recto égale son verso,
Voici le parangon de tous nos jouvenceaux ! »

Il se retourna, et il vit avancer sur lui un homme ventripotent et de petite taille. Au milieu de sa tête de chimpanzé poudrée d'un blanc

crayeux, des lèvres écarlates s'ouvriraient largement en un sourire affreux. Avant qu'il n'eût eu le temps de l'éviter, le grotesque lui avait pris le visage et, lui plaquant les joues entre les mains, il le pelotait familièrement.

« Mais quelle peau de pêche ! Et quels divins cheveux ! »
 Il les touchait sans vergogne, les enroulait entre ses doigts.
 « À nuls autres pareils, je vous en dois l'aveu !
 Enfin, me direz-vous... un nom, chevalier ?
 Car vous n'êtes, pour sûr, pas un bachelier ! »
 Il souriait, badin, fier de ses vers de mirliton.

Dans l'impossibilité où il était de se dégager sans provoquer un affront, Maximin n'avait d'autre option que de rester civil. Il dit timidement son nom.

« “Maximin” !... Êtes-vous messager des cieux ?
 Vous a-t-on envoyé croquer ces messieurs ? »
 Il lui passa le bras sous le sien.
 « Venez donc par ici, et bavardons un peu.
 Vous me semblez bien jeune en cet endroit pompeux,
 Où tant de commensaux sont du dernier chanci...
 Sans vouloir vous manquer : qui vous amène ici ? »

Il fut bien obligé d'emboîter le pas du bonhomme. Il était bedonnant, pas plus grand que lui, et il lui déplaçait tout à fait, surtout avec cet épais maquillage ; cependant, son ton de voix avait quelque chose d'amical et de spirituel qui le rendait supportable. Maximin répondit du plus simplement qu'il put : « Nous venions de finir notre représentation quand quelqu'un d'ici nous a invités, mon ami et moi, à prendre part à votre soirée... »

– Quoi ! un comédien ?...
 – Oui, dans la troupe de Rossignol.
 – ... Fichtre ! c'est un honneur !
 La chance me sourit ; en vrai, je suis preneur.
 Je cherche en ce moment un très jeune interprète
 Pour être le héros, travesti en soubrette,
 Et l'unique phénix d'une de mes pièces.
 Ôtez donc votre chef, qu'on voie ce faciès ? »

Maximin retira volontiers son chapeau. Bien qu'encore très jeune, il n'était pas si neuf à la vie que sa méfiance ne fût alertée, mais l'idée de quitter une bande de saltimbanques comme celle qui l'employait pour intégrer la troupe d'un seigneur et jouer avec de vrais comédiens, était une perspective à laquelle il rêvait depuis longtemps sans y croire et qu'il n'aurait pris le risque, pour rien au monde, de rater.

« Mais quel joli profil !... Voyez cette prunelle !
 Touchez ces boucles d'or... cette lèvre charnelle ! »

Il tenait le garçon par le menton pour lui diriger le visage d'un côté et de l'autre, l'examiner sous tous les angles, et en faire l'article comme sur une foire. Quelques-uns suivaient la scène.

« Sa jambe est d'un poulain ; sa croupe, d'un dauphin.

Du Ciel, c'est certain, vient ce séraphin !

Mais quelle voix garnit cette bouche fleurie ?

Donnez-nous, impromptu, quelques vers, je vous prie. »

Maximin vit que plusieurs personnes maintenant le regardaient. Il choisit la tirade qui lui semblait le plus à même de le mettre en valeur, et il prit la pose.

« ... Cela est vrai, d'honneur ! Je ne sais plus ce que je suis ; mais depuis quelque temps je sens ma poitrine agitée ; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme ; les mots "amour" et "volupté" le font tressaillir et le troublent. Enfin, le besoin de dire à quelqu'un "Je vous aime" est devenu pour moi si pressant que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues... »¹ Pris par sa déclamation, il se tournait vers l'un ou l'autre des assistants, et il finit en saluant le gros bonhomme qui battit des mains.

« Voilà qui devient vraiment délicieux !

M'annonce-t-il ses vœux, de son air gracieux ? »

Il éclata de rire.

« Venez là, Maximin, écartez bien les bras,

Que je vous apprécie la taille et cetera. »

D'autres curieux s'étaient accumulés et profitaient de la scène. Maximin recommença de s'inquiéter en remarquant les mines amusées et les sourires grivois de certains, lesquels n'étaient pas l'expression d'un public admirant un interprète. Mais il ne voulait pas indisposer celui qui s'intéressait à lui ; il écarta donc timidement les bras.

Cette fois, le gros homme lui passa ses mains adipeuses sur les flancs, la taille, les hanches, et il y avait de moins en moins à douter de ce qui occupait réellement son intérêt.

« Voici qui est formé ! Et joli ! Et bien pris !

Tournez, que l'on vous voie le trône de l'esprit... »

Des rires fusèrent. Maximin obéit, espérant encore par ce moyen le satisfaire et lui échapper à la fois, mais ce furent au contraire de véritables caresses qu'il dut subir : on lui palpa les fesses au travers des chausses, on les prit dans des mains de plus en plus indiscrètes, de plus en plus pressantes, bref on le culetait. Il cherchait désespérément une issue pour se sortir de l'ornière où il s'était mis.

« Pardon de détailler en toute bonhomie

Certains échantillons de votre anatomie :

¹ *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais (Acte I, Scène 7).

Il ne faut méjuger notre postérieur,
Chez le comédien, le lot supérieur ! »

Les rires redoublèrent. L'homme se tourna vers l'assistance :
« Mieux vaudrait, j'en témoigne, abattre ses culottes,
Afin de découvrir ses charmantes pelotes ! »

Cette fois-ci, c'en fut trop. Maximin, comprenant qu'il s'était fait berner, pensa qu'il était plus que temps de prendre de la distance et voulut s'écartier, se dégager de ces mains libidineuses. Mais il était trop tard ; deux hommes l'avaient empoigné chacun par un bras et l'avaient arrêté.

« Où cours-tu donc ainsi ?!... »

Le ton avait changé.

« ... Tu ne prétends fuir

Sans nous avoir laissé le temps de s'instruire ? »

Un autre homme se planta devant lui et le regarda d'un sourire narquois : avec son visage carré, ses paupières empâtées, un nez épais surmontant des lèvres retroussées par la morgue, le garçon comprit qu'il s'agissait d'un brutal. Il lui sourit sournoisement : « Vous avez une très jolie bouche, petit coquin ! J'aimerais beaucoup que vous me la fassiez goûter !... » Et il lui passa le gras du pouce sur les lèvres, en les repoussant, les écrasant sur le côté.

Maximin, offusqué, rejeta vivement la tête en arrière, mais ceux qui le tenaient le remirent en place.

L'homme ricana : « Oh ! tu as beau me faire de gros yeux, tu n'y couperas pas ! » Et lui reprenant de force le visage, il lui tripota de nouveau les lèvres, s'amusant des écarts que le jeune garçon lui opposait en vain. Puis il lui introduisit l'index et le majeur ensemble, et il le força jusqu'au fond de la gorge, il le fouilla, jouant à lui repousser la langue, se repaissant de la douceur de l'intérieur de ses joues. « Il a le gosier aussi fin, aussi tendre, aussi baigné qu'un conin ! Je veux si-tôt y mettre mon couillard, et sans retard ! »

Mais, derrière, le simiesque s'impatientait :

« Allons, dépêchez-vous de lui tirer les trouses

Que je porte les mains sur ces jolies frimousses ! »

Celui qui était devant Maximin lui releva le gilet et, tranquillement, se mit à lui dénouer les aiguillettes. Il eut beau se tortiller comme une anguille, il lui fut impossible d'échapper aux poignes qui le retenaient. Avec horreur, il sentit ses chausses s'ouvrir, lui glisser le long des cuisses, son caleçon lui passer sous les fesses, ses bas lui tomber sur les genoux. Une main lui remonta la chemise et le gilet au-dessus des reins. « Laissez-moi ! » gémissait-il. Le milieu des comédiens était très libre, on y voyait toutes sortes de mauvais exemples, et à présent il ne doutait plus de ce qu'il allait lui arriver.

Le gros homme lui prit les fesses à nu et, malgré le dégoût que Maximin en avait, il dut reconnaître que ces mains potelées avaient quelque chose d'onctueux qui aurait pu les rendre presque agréables. Il n'eut pas le temps d'y penser davantage, car celui qui lui faisait face s'était emparé de son petit paquet et le tournait dans ses doigts, il le palpait odieusement, le pressait comme le pis d'une vache. Ce traitement n'avait rien des suaves caresses dont la comtesse avait gratifié les pages, cependant, à sa plus grande horreur et bien malgré lui, il s'aperçut qu'il se mettait à triiquer !

L'homme s'esclaffa : « Ah ! ma foi, notre petit bordelier semble fringant comme du vif-argent ! » Et il se remit de plus belle à le branlotter, lui rouler les bourses entre ses doigts, et lui malaxer les parties assez brutalement.

Maximin gémit plaintivement. L'autre libidineux ne l'avait pas lâché, il lui pelotait le derrière avec une concupiscence qui ne faisait que croître et, tout en poussant des grognements de satisfaction tout à fait obscènes, il lui serrait les fesses, les tordait, les ouvrait avec rudesse, il le griffait de ses ongles trop longs.

Attaqué de toutes parts, le jeune garçon se permettait des cris de protestation de plus en plus aigus, et l'attention se concentra sur leur groupe qui apparaissait maintenant comme très indiscret. Le gros homme, à contrecœur, s'interrompit, et il dit à ses comparses :

« Emmenons le mignon dans un des cabinets...

Nous y terminerons ce divin blondinet ! »

Mais, à cet instant, tout s'arrêta. Les hommes le lâchèrent, on s'écarta autour de lui. Il reconnut alors Coquelin qui s'avancait.

« Messieurs, bien le pardon de vous importuner, mais monseigneur demande à voir son jeune invité. »

Le gros homme s'écarta avec une manière de révérence pleine de dérision, et il grogna, mi-narquois, mi-déçu :

« Alors... si monseigneur ne l'a point approché,
Laissons-le le premier l'innocent embrocher ! »

Au milieu des rires qui suivirent, certains lazzis recelaient des irréverences pour le duc, où pointait l'idée qu'il n'en avait peut-être plus les ressources.

Maximin se rajusta vivement, se trémoussant pour remonter ses chausses au plus vite, et il suivit son sauveur, ramassant son chapeau tombé par terre.

Ils traversèrent le salon. Il remarqua qu'on le dévisageait ; sa mésaventure n'était évidemment pas passée inaperçue. Il chercha Léonce des yeux, mais ne put le trouver. Il s'essuya le front, repoussa ses cheveux en arrière, et, se plantant le chapeau en tête, tâcha de reprendre figure.

||

Maximin fut conduit par Coquelin au travers d'une succession de pièces dont il perdit le nombre, puis on poussa une porte et on le fit entrer. Il n'avait pas fait un pas qu'il sursauta en donnant des jambes contre un petit être sautillant ! Effrayé, il eut un geste de recul avant de comprendre qu'il s'agissait... d'un nain !

Celui-ci lui faisait la révérence et lui souhaitait la bienvenue : « *Monsignore*, quel honneur de vous avoir parmi nous !... »

Maximin crut un instant qu'il portait un masque, tant le nez était crochu et le menton en galochette, mais ses yeux s'habituant reconnaissent qu'il n'en était rien...

« Monsieur le duc, » annonça l'intendant, « voici le jeune homme que vous avez fait mander. »

Tandis que le nain tournait comme une toupie autour de lui, Maximin s'avança timidement dans un petit salon grenat, laissé dans un clair-obscur par quelques chandelles seulement, où une demi-douzaine de personnes entouraient un gros homme coiffé d'une importante perruque. Il avait un air plutôt bonasse, mais sa tenue avait quelque désordre, inattendu pour un personnage de son rang.

« Ah ! Voici notre jeune comédien ! Merci, Coquelin, merci beaucoup ! » Le duc désigna en face de lui l'un des canapés qui formaient cercle autour d'une table basse. « Entrez, entrez !... Asseyez-vous, "Don Chérubin" ! Nous entamions un médianoche : voulez-vous vous joindre à nous ? On vient de nous apporter des ailes de poulet rôties qui sont un régal. Servez-vous, je vous en prie ! »

Maximin s'installa prudemment entre un homme et une femme qui s'écartèrent pour lui faire place. Il n'avait plus très faim, mais il n'avait pas souvent l'occasion de manger des morceaux aussi fins, et puis cela lui donnerait une contenance ; il prit une patte de poulet. Il sentait tous les regards sur lui ; le nain se dandinait sur place d'un pied sur l'autre et claquait sa langue vulgairement, pour marquer sa joie de le voir là.

« Vous avez joué à merveille, hier soir », fit le duc. « Sans mentir, vous surpassiez vos camarades. Cette délicieuse scène où l'on vous voit travesti en jeune fille... » Il se tourna vers ses convives. « Il était

charmant ! Si vous aviez vu comme il était joli ! Cet aimable enfant avait un air si modeste, si délicat, avec sa cadenette blonde en travers de son œil...

– *Oh ! si !* » fit le nain comme un écho. « Si charmant, si joli, si modeste... *Cherubino d'amore...*

– Je ne l'ai pas vu en scène », dit l'homme qui se trouvait assis à côté de Maximin, « mais en tout cas ce soir j'admire ce magnifique chapeau ! Je n'en ai vu de longtemps d'aussi beau dans ce salon ! »

Tout le monde s'esclaffa.

« Ah !... *Un cappello molto bello !...* » grimaça le nain.

Le duc se pencha vers le garçon. « Ne vous laissez pas impressionner, mon ami... Mais, parbleu, vous ne nous avez pas dit comment on vous appelle, à la ville ?

– Maximin...

– Oh !... “Maximin”, quel joli nom ! C’était celui d’un empereur – vous le savez, naturellement ? Un stoïcien qui a dit : “Nous devons vivre en suivant la loi de la Nature, et celle-ci procède de la Providence, donc tout ce qui arrive est nécessaire et utile au monde universel”... N’est-ce pas une belle pensée ?... Et encore celle-ci : “Ce qui importe, c’est le présent ; ce n’est ni le futur, ni le passé, qui te sont à charge, mais toujours le présent”. »

Un homme toussota : « Monseigneur, ne confondriez-vous pas avec Marc-Aurèle ?... Il me semble que ce soit lui l'auteur que vous citez si pertinemment... »

Le duc se toucha la tête comme pris d’étourderie. « Mais bien sûr, que je suis sot ! *Caesar Marcus Aurelius*, c’est lui le stoïcien, évidemment !... Mais je ne vous vais point frotter les oreilles de philosophie, à cette heure ! » s’esclaffa-t-il, un peu vexé. Puis, dévisageant le garçon qui finissait son pilon, il reprit avec bonhomie : « Alors, vous plaisez-vous ici, au moins ? »

Maximin profita de ce qu'il devait avaler une dernière bouchée pour prendre le temps de répondre. « Si, monseigneur, beaucoup... »

Le duc sentit sa réticence : « Holà ! voilà qui manque de cordialité. Est-ce que vous vous ennuieriez, par malchance ? Il est vrai que vous paraissiez encore bien jeune... Combien donc comptez-vous de printemps ?

– Seize... » mentit Maximin.

« Seize ans ? Quel bel âge ! Sans votre chapeau, monsieur, assurément je vous en aurais donné deux de moins ! Néanmoins, c'est à n'en pas douter, vous êtes le benjamin de nos convives !... J'espère au moins que quelque d'entre eux, en votre présence, ne s'est pas permis une parole un peu leste, un geste déplacé ?... »

Le nain gémit, faussement apitoyé : « *Il povero piccolo...* »

Maximin se dispensa de répondre. Il finit de ronger son os qu'il glissa ensuite sous le canapé, puis il s'essuya les mains à la nappe.

« Béatrice, vous qui êtes à côté de lui, dites-moi qu'il ne rougit pas, au moins ? »

La voisine de Maximin, une très jolie jeune femme dont les longs cheveux blonds étaient lâchés, ce qui marquait une grande licence, se pencha sous le bord de son chapeau avec un sourire espiègle : « De ce que j'en distingue, je crains bien que si... Ses joues ont pris un rose délicat... "rose cuisse de nymphe émue", oserais-je dire !

– Ah, mon Dieu, ces gens sont impossibles ! » fit le duc sur un ton vaguement ennuyé. « On dirait qu'ils ne se complaisent qu'à corrompre la jeunesse. Dès que passe le jupon d'une ingénue, dès qu'ils aperçoivent les braies d'un écolier, ils n'ont plus leur tête à eux... »

Le nain sautillait au milieu du cercle en faisant toutes sortes de grimaces obscènes pour illustrer les propos du duc.

« ... Mais il ne faut pas leur en vouloir. Au fond, ils ne sont pas méchants. Ils ne songent qu'à s'amuser – comme nous tous, d'ailleurs ! » fit-il en prenant les autres à témoin. « Allons, Béatrice, voulez-vous ?... Je vous désigne pour consoler ce pauvre enfant des avanies qu'il a dû subir !... »

Un peu surpris, Maximin regarda sa voisine du coin de l'œil en se demandant quelle « consolation » elle s'apprêtait à lui offrir.

« Pardon, monsieur, » lui dit-elle, « auriez-vous l'obligeance d'ôter votre chapeau ? »

Maximin piqua un nouveau fard et s'exécuta aussitôt, se rendant compte enfin de son indélicatesse envers ses hôtes : tous étaient tête nue ! La jeune femme se pencha alors légèrement sur lui, lui entoura les épaules d'un bras, et vint doucement lui embrasser les lèvres. Il tressaillit de surprise. Cependant, la sensation lui fut absolument délicieuse ; le maintien lui manqua, et il s'affaissa contre le dossier. Jamais il n'avait connu cela ! Enfin, il découvrait ce qu'il avait tant souhaité ! Il se rendit compte que son membre s'était brusquement redressé, et il espéra seulement que sa culotte bouffante déguiserait cette indécence.

« À la bonne heure ! » s'exclama le duc. « Voici qui fait plaisir à voir ! »

Il se pencha légèrement en avant pour mieux observer Béatrice qui enveloppait voluptueusement le jeune garçon de ses bras et lui enfonçait ses doigts effilés dans les boucles dorées.

« Vous le visitez bien complètement, au moins, n'est-ce pas ? »

Le nain se mit aussitôt à tirer une langue longue d'un pied en la faisant frétiler de la façon la plus lubrique.

« Allons Gaspare ! » le morigéna le duc, « cessez donc de faire le bouffon ! »

Béatrice se tourna légèrement de côté, emmenant sa victime avec elle, de telle façon que tout le monde vit bien comment leurs bouches s'emmêlaient, comment elle lui enroulait sa langue dans les lèvres.

« Ah ! quel talent ! Regardez comme elle le fait se trémousser... Dites-moi, Valentin, n'est-ce point une bosse que je vois se dessiner par-devant ? »

Gaspare, qui continuait ses pitreries comme si de rien n'était, sautillait avec des yeux exorbités et pointait obscènement de ses deux maîtres l'entrejambe du garçon.

L'homme qui se trouvait de l'autre côté hocha la tête. « Monseigneur a une excellente vue. Je dirai que ce chenapan nous marque midi... »

– Ah ! Mon Dieu, c'est trop joli ! » dit le duc en se levant.

Aussitôt on écarta la table basse pour lui libérer le passage et on avança un pouf où il s'assit. Il allongea le bras et posa la main sur le devant des chausses du jeune garçon. « C'est ma foi vrai ! Et il en tient une bonne ! Un ange qui nature, c'est tout à fait charmant !... Je souhaiterais toutefois m'assurer de sa véritable complexion. Béatrice, laissez la place, voulez-vous ? Valentin va prendre votre suite, et nous verrons bien ce qui fait bander le mieux cet ingénu. »

Maximin n'avait rien entendu de ce discours. Tout étourdi, il vit seulement avec regret la jeune femme l'abandonner, et avec inquiétude son voisin se tourner vers lui ! L'homme paraissait d'une quarantaine d'années, ses cheveux bruns lui tombaient aux épaules, sa bouche était épaisse, et il aurait pu être assez beau si une sorte de dureté n'avait marqué son visage.

« Maximin, ne soyez pas effarouché », plaida le duc. « Il ne s'agit que de voir si votre inclination va plutôt vers le féminin ou le masculin – si vos goûts sont de nature ou... contre-nature ! Prenez-le comme une expérience formatrice. À votre âge, c'est important pour votre gouverne.

– Je ne lui donnerais pas l'âge qu'il s'octroie. » C'était Béatrice qui avait fait cette remarque.

« Ah ! oui ? » fit le duc. « Et quel âge croyez-vous donc qu'il ait ?

– Quatorze ans, tout au plus.

– Et d'où tenez-vous cela ? »

Béatrice posa la main sous le menton de Maximin, au-dessus de sa fraise, et elle lui tâta le cou. « Sa pomme d'Adam. Elle n'est pas formée. Et puis sa peau. Ses joues sont un duvet ! Elles n'ont pas connu encore le fer d'un barbier !

– C'est trop fort ! » s'exclama le duc. « Qu'en dites-vous, Valentin ?

– Que telle est ma conviction première, et cela depuis son arrivée. Le tour de taille, la finesse des poignets, la légèreté de la cuisse, tout cela est d'un enfant encore. »

Le duc fixa le garçon dont le visage s'était empourpré : « Alors, Maximin, que répondrez-vous ? Seize ou quatorze ?... »

Maximin reconnut, en baissant les yeux : « Quatorze... »

– Ah ! petit sacrifiant, vous nous avez donc possédés ! » Puis il éclata de rire : « Eh oui, c'est de votre âge de vous vouloir vieillir. Alors que nous tous ici aimerions tant faire le chemin à rebours... Eh bien, pour votre pénitence, vous devrez subir ce que nous avons dit. Ce sera votre édification.

– Ah ! Ah !... *Il povero piccolo...* » gémit Gaspare de nouveau.

Valentin se pencha sur le jeune garçon. Dès qu'il l'avait vu entrer, il l'avait trouvé absolument à son goût, délicat comme un pétale de rose plongé dans le lait, bien plus joli que la plupart des mignons qu'il avait l'occasion d'accommoder. Comme l'avait fait Béatrice, il lui passa la main derrière les épaules, sous les boucles blondes, et, le prenant par la nuque, il se courba sur lui. Il l'embrassa avec tact, avec le plus grand raffinement, le frôlant à peine, le caressant suavement, avant de s'imposer davantage et repousser plus vivement ces jeunes lèvres sous les siennes.

Maximin se força à l'immobilité, mais il ne put retenir un bref tremblement. Cependant, il ne trouva pas cela aussi désagréable qu'il l'avait craint. La peau était plus râche, on le tenait plus fermement, le parfum était plus fort et, par son goût d'interdit, cette expérience nouvelle avait également quelque chose d'excitant. Il sentit de nouveau la main du duc se poser au bas de son ventre.

« Mon cher Valentin, vous ne trouverez pas là un adepte : ma foi, il a débandé à demi !

– C'est nouveau pour lui ! » plaida une voix.

« Il faut l'aider ! » dit une seconde.

Gaspare aussitôt sauta sur place en tendant le bras en l'air comme un écolier : « Moi ! moi ! moi ! monseigneur... Je sais très bien, moi, comment rendre *subito* la vigueur aux *ragazzi* ! »

Le duc le chassa d'une calotte sur la tête, puis il déclara : « Béatrice, puisque vous avez si bien réussi tout à l'heure, je vous propose de réveiller cette flamme défaillante... Branlez-le légèrement, chauffez-le un peu. Il ne doit pas rester sot ; il faut qu'il connaisse plus d'un plaisir ; qu'il sache que les hommes sont aimables, également ! »

Béatrice, complaisamment, se mit à dénouer la bragette du jeune garçon, mais Valentin se redressa : « Si vous le voulez initier, monseigneur, laissez-moi faire plutôt, je vous prie. »

Le duc sourit : « Je vois : tu en veux profiter par tous les bouts ! Mais tu as raison. Après tout, jamais garçon ne sera mieux branlé que par un homme, lequel sait de quoi il retourne. »

Béatrice se retira, quelque peu vexée qu'on n'eût pas confiance en ses talents.

Valentin retourna prendre la bouche du garçon, et en même temps il enfonça la main dans la brèche qu'on lui avait ouverte. Un moment il massa dans le tissu du caleçon les organes souples et flexibles, écrasant la petite couleuvre qui fuyait sous son pouce, remontant les œufs de caille dans sa griffe. Il eut bientôt la satisfaction de sentir une forme se dresser à neuf entre ses doigts et les repousser.

« Ho ! ho ! » fit le duc, « on dirait que vous ouvrez de nouvelles perspectives à notre écolier ! Bravo, Valentin ! »

Comme un clown, Gaspare applaudit furieusement.

Valentin, enhardi, avança adroitement la pointe de la langue à la rencontre de celle qui se cachait dans cette jeune bouche, et il était lui-même extrêmement excité. S'il n'y avait eu tout ce monde, il aurait certainement à l'instant renversé l'innocent pour lui apprendre ce que « se faire foutre » voulait dire.

Mais Maximin, qui n'avait pas résisté au savant massage que la main de l'homme lui avait fait subir, et qui s'étonnait d'ailleurs d'y trouver un plaisir aussi vif, sentant soudain cette chose épaisse et mouillée, malodorante, se pousser entre ses lèvres, se figea. Et, quand tout d'un coup il fut forcé, que la langue de l'homme lui écarta les dents, qu'elle s'enfonça en lui, il fut pris de convulsions et se débattit comme une anguille, jusqu'à s'extraire des bras qui le captivaient. Il se retrouva debout au milieu du cercle, ébouriffé, la bragette ouverte.

« Eh bien, eh bien, que vous arrive-t-il, mon jeune ami ? » fit le duc interloqué. « Quelle mouche vous a donc piqué, tout à coup ? »

Gaspare s'enfuit dans un coin du salon en se tenant la tête comme s'il craignait les coups : « *Ouch ! Ouch ! Ouch !...* »

Valentin éclata de rire : « J'ai bien peur que le dard de cette mouche ne soit un peu gros pour le béjaune !

– Quoi ?

– Oui, et il lui a piqué la langue !

– Voilà tout ? » dit le duc feignant d'être déçu. « De bien petites causes pour un si grand effet !... Bon, Béatrice, je crois qu'il vous faut reprendre les choses en main. Après tout, ce n'est qu'un enfant, il a besoin de sa mère encore... »

Satisfait de ce juste retour, Béatrice saisit le jeune garçon par la main, l'attira vers elle, le fit rasseoir. « Viens, petit amour. N'aie pas peur. Ce n'était que pour rire. » Elle le reprit dans ses bras, lui caressa la joue, lui effleura les lèvres du bout des doigts. « Ils ne sont pas méchants. Ils veulent juste s'amuser.

— Mais exactement ! » fit le duc. « Allons, baisez-le de nouveau, ce drôle : il faut qu'il se donne ; il faut qu'il se fasse, comme un gant... »

Elle revint doucement sur la bouche du jeune garçon qui se laissa faire, se calmant petit à petit, et elle l'embrassa beaucoup plus voluptueusement. Elle le trouvait tout à fait délicieux, et elle était ravie qu'il lui fût confié de nouveau. L'idée de pervertir un ingénu, certainement vierge encore, la traversait de frissons qui se traduisaient entre ses cuisses par une eau qui commençait d'imbiber son jupon.

Maximin s'étonnait naïvement que la jeune femme, qui n'aurait pas bu au verre d'un autre, acceptât de se poser les lèvres là où cet homme venait de les mettre. Mais ses baisers étaient d'une telle suavité qu'il oublia bien vite... Il pensait que cette soirée avait des hauts et des bas, mais que les premiers l'aidaient à supporter volontiers les seconds. Bientôt, il ferma les yeux et sa nuque partit dans le dossier du canapé.

Béatrice dénoua le baudrier du costume de scène, puis, de ses petits doigts fins, elle entreprit de défaire le gilet, fermé par une longue colonne de boutons. Elle en écarta les pans, elle lui passa la main sur la poitrine, par-dessus la chemise, et elle lui descendit sur le ventre où elle le caressa langoureusement.

Comme mus par un même désir, tous les membres de la société se levèrent et vinrent se pencher au-dessus du couple pour l'examiner attentivement, apportant des chandelles afin de mieux y voir. Gaspare se glissa entre les jambes, tanguant sur ses hanches difformes, roulant des yeux écarquillés.

Valentin s'aventura de nouveau sur le bas-ventre du garçon. Il acheva de lui ouvrir les chausses, les écarta, et il se saisit du jeune membre qui, ayant retrouvé toute sa verdeur, maintenant pointait insollement dans le caleçon. Il le malaxa un moment, sans que l'enfant parût en concevoir ombrage, puis il lui rabattit les chausses sur les cuisses. Et sur la jolie pine qui s'élevait, droite et nue dans la lumière mouvante, il referma les doigts, s'en emparant à pleine main. Il la branla très lentement, avec des gestes retenus, sachant combien facilement à cet âge les jeunes gens étaient susceptibles de partir vite.

Béatrice, tout en continuant de l'embrasser langoureusement, commença par le débarrasser de sa fraise, puis elle lui déboutonna la chemise de bas en haut, et, repoussant le tissu frais, elle glissa ses

doigts effilés dans l'échancrure comme si elle faisait sienne cette jeune poitrine, qu'elle en faisait sa chose.

Le duc, la bouche sèche, contemplait le garçon complètement abandonné, son corps mince et frais qui paraissait encore plus tendre dans la longue brèche de ses vêtements, ouverts depuis le cou jusqu'aux genoux, ses tétons qui devenaient plus saillants sous les doigts de la jeune femme qui les pinçotaient, sa pine, plus jolie entre ceux de Valentin qui s'y enroulaient, montaient et redescendaient comme une marée, encerclaient le petit gland, en étiraient la peau ou la repoussaient tout au bout, tel une bouée sur les vagues.

Maximin se laissait maintenant entièrement faire, emporté dans un maelstrom où se combinaient les sensations des lèvres de la jeune femme et les caresses de toutes ces mains, féminines et masculines, qui parcouraient son sexe et son corps, depuis son cou jusqu'à ses cuisses, de son ventre à ses flancs, et dont il ne démêlait plus les propriétaires...

On lui emprisonna le poignet pour le conduire sur une masse ronde et tiède, et il tressaillit en la sentant sous sa main. C'était délicieusement ferme et souple à la fois, et ce ne pouvait être que le sein de la jeune femme. Sans même réfléchir, pris par une sorte de réflexe atavique, il y referma les doigts. À l'instant où il reconnut dans sa paume la douceur ineffable de la peau, de la chair tellement délicate, tendre, chaude, il fut pris d'une syncope et crut qu'il allait se perdre. Il parvint néanmoins à se contrôler et, les yeux fermés, les lèvres couvertes par la plus suave des bouches, la verge enfermée dans la plus savante des mains, il se lança dans l'exploration hasardeuse de la petite poitrine bombée, merveilleusement ferme et tendue.

Mais à cet instant le duc murmura à mi-voix, comme au chevet d'un malade qu'on ne veut pas effrayer : « Il est trop joli ! Il n'est plus possible de remettre. Présentez-le. »

Valentin, avec un petit sourire satisfait, attrapa les souliers du jeune garçon, les lui tira, puis il lui saisit les culottes, et les lui fit glisser. Il lui prit les jambes pour les lui écarter, sans même lui retirer les bas.

« Non, pas comme cela », fit le duc. « De l'autre côté... Béatrice ! Amenez-le sur vous, je vous prie. »

La jeune femme roula sur le dos en entraînant le garçon sur elle. Un spectateur lui attrapa par-derrière le col du gilet et le tira le long des bras. Un autre lui remonta la chemise jusque sous les épaules, lui présentant les reins dans la plus grande exposition.

Gaspare, dans une pantomime des plus obscènes, tournait autour du canapé le bras en l'air, à l'équerre, en faisant coulisser son poignet dans l'anneau de ses doigts, produisant un son de frottement tout à fait abject.

« À merveille ! » fit le duc. Il avança son pouf et, se plaçant entre les jambes écartées, il s'empara impatiemment de ses fesses. « Mais qu'elles sont jolies ! Comment pourrait-on imaginer un petit derrière plus joli que celui-ci ? On le mangerait ! » Il l'ouvrit comme un livre, et il approcha les doigts de l'étroit orifice qu'on distinguait à peine au fond de la raie. « Vite, apportez-moi du beurre ! Je ne voudrais point lui faire de mal, tout de même... »

Aussitôt une jeune femme sortit.

« Regardez comme c'est mignon, » continuait le duc tout en pétrissant avec bonheur le petit derrière à la manière d'un matou qui enfonce ses griffes dans le velours, « comme c'est coupé, comme c'est frais ! Une véritable merveille... » Il s'adressa à l'homme qui l'avait repris à propos de Marc-Aurèle : « Je suis certain que si on vous le laissait, marquis, vous y feriez bien des offenses... ! »

Le marquis, homme d'une quarantaine d'années, sans plus beaucoup de cheveux déjà, s'enveloppait dans une cape avec quelque afféterie. Son visage blanc et ses yeux ronds, globuleux, dénotaient une nature vicieuse. « Oh ! moi, monsieur le duc, » répondit-il placidement, « si ce n'était que de moi, je l'emmènerais dans votre petit salon de velours noir... »

– Ah ! je vois que vous en avez gardé la nostalgie », fit le duc sans cesser de patiner avec passion le derrière du jeune garçon. « Et que lui feriez-vous donc, si jamais, d'aventure, vous pouviez l'y emmener ?

– Ce que je lui ferais ? » Le marquis ricana. « D'abord, je le passerai par les verges, pour lui rabattre un peu son caquet. Il y a trop d'assurance chez ces petits fripons. Ensuite, eh bien... sans doute l'étendrais-je sur une roue, pour lui mettre les pieds aux charbons... »

Un « Oh !... » de réprobation monta des femmes présentes. Gaspare se roula sur lui-même en se cachant la tête dans les mains comme s'il était terrifié.

« ... ou lui enfilerais-je quelques aiguilles d'or dans sa jolie verge... »

– Mais faites cesser ces horreurs, voyons !... » réclama une autre voix.

« ... ou je lui ouvrirais le ventre pour vérifier s'il est plus doux en dedans ou en dehors... »

– Je m'en vais ! Je n'en supporterai pas davantage ! » protesta une jeune femme qui cependant ne bougea pas de son fauteuil.

À sa place, Gaspare se dirigea vers la porte très dignement, en bombant le torse, minant la vertu outragée.

« Allons, Charlotte, » dit le duc, « point de crise : vous savez que le marquis ne nous débite ces insanités que pour s'amuser de votre exaspération... »

L'arrivée de la motte fit diversion. Le duc en prit une noix, puis il la frotta dans la raie de celui qu'il n'avait pas cessé de lutiner. Le jeune sphincter ainsi sollicité tressaillit, se contracta, mais ne put s'opposer longtemps, et le morceau de beurre sous la pression du doigt finit par y pénétrer.

Maximin fut extrêmement surpris par cette impression toute nouvelle qui effaça un instant celles procurées par le corps divin de la jeune femme qu'il recouvrait, et il se redressa en gémissant.

« Tout doux ! » fit Valentin en lui prenant les épaules.

« Mon cher Maximin, » annonça le duc, « gardez bien votre calme et vous allez découvrir des sensations à nulle autre pareilles ! Valentin, voulez-vous le branler un petit peu, pour l'aider à supporter l'hostie que je vais lui faire avaler ?... »

Tandis que Béatrice reprenait le garçon par la nuque et le ramenait sur sa bouche, Valentin lui glissa la main sous le ventre.

Le duc reprit une part de beurre, il la frotta le long de la fente jusqu'à ce que la chaleur de la chair l'eût rendue bien huileuse, et il l'enfonça du bout du doigt jusqu'à la faire disparaître à son tour. Il en fit passer ainsi une demi-douzaine. Il avait une passion pour l'œillet des jeunes garçons, et la joliesse de celui-ci l'attirait particulièrement. Il adorait le moment où il le forçait, puis celui où il ressortait lentement le doigt, le laissant se refermer, puis quand, doucement, il appuyait de nouveau pour l'obliger à se détendre, s'évaser sous sa poussée, à s'ouvrir encore ; et ainsi sans fin. La pression de la petite couronne autour de sa phalange, tandis qu'elle coulissait autour de lui comme une bague, était absolument délicieuse. Dans la sensation de ces chairs intérieures qui cédaient à son doigt inquisiteur, dans ces replis fragiles qu'il avait à chaque fois l'impression de dénicher à nouveau, dans cette chaleur obscure, il avait le sentiment de profaner une crypte interdite. Et cette ravissante invasion était accompagnée par la fine odeur du beurre fondu qui montait jusqu'à lui comme un parfum, naturel sur une table, ici aimablement scabreux.

Maximin s'abandonna. Même si tous ces bouleversements le perturbaient grandement, la douceur du visage féminin qui le mangeait de baisers lui fit tout accepter : il supporta à la fois un doigt fouisseur qui lui parcourait les entrailles et lui procurait des sensations tout à fait inconnues, ainsi qu'une main d'homme sous son ventre qui le masturbait comme il ne l'avait jamais été. Quant à toutes les réflexions déshonnêtes qu'échangeaient les convives penchés au-dessus de lui, il ne les entendait même pas...

Soudain, et sans qu'il eût pu le prévoir ni se contrôler, sous l'afflux de ces puissantes impressions, il se sentit partir. Une intense irradiation monta de ses reins et embrasa tout son corps. D'un coup, il se répandit sous lui, éclaboussant la jeune femme de plusieurs jets drus

qui vinrent embaumer sa robe. Mais il n'y pouvait plus rien, il était hors de ses ressources de se retenir davantage.

« Ah ! le malheureux » s'écria le duc. « Voici qu'il fait naufrage au port !... Quoiqu'il faille reconnaître que, sucé par une femme aussi jolie, branlé par un homme expert, et socratisé jusqu'au tréfonds, il lui était bien difficile de tenir plus longtemps... Votre main, Valentin, votre main, je veux à tout prix goûter de ce sperme enfantin alors qu'il est encore tout chaud ! »

Valentin se prêta volontiers, et le duc sans vergogne lui suça les doigts avec gourmandise.

Enfin, il poussa un soupir, comme un matou qui se pourlèche après avoir eu son lait. « Mes amis, je ne vous chasse point, mais, pour moi, je me vais retirer. La soirée fut riche et j'ai besoin de repos. » Il se leva. « Mais pour ceux qui se sentent encore vaillants, vous pouvez retourner dans le grand salon. Il vous est ouvert jusqu'au matin ! »

La compagnie se leva de même. Il y eut un brouhaha tandis que tous se congratulaient de cette bonne soirée et remerciaient leur hôte en lui faisant révérence, mais sans plus un regard pour le garçon abandonné en travers du canapé.

Le duc se pencha à l'oreille de Gaspare : « Laisse le jouvenceau reprendre ses esprits, mais dans un petit moment amène-le-moi dans mes appartements. »

Le nain hocha la tête avec véhémence.

« Je te le confie... Et garde-toi de l'indisposer avec tes privautés !

– Monseigneur ! » Gaspare redressa de toute sa petite hauteur en avançant son menton en galochette comme si son honnêteté avait été mise en doute.

« Oui, oui, cesse de faire le beau ; je sais ce qu'il en est ! »

Dès que le dernier eut quitté la pièce, Gaspare se précipita sur le garçon. Il lui prit la main et se mit à la manger de baisers. « *Amore ! Amore ! Amore della mia vita...* »

Maximin, éberlué, se redressa en se demandant ce qu'il lui arrivait encore. En voyant le nain sur lui, il se rétracta comme une huître, pris de dégoût. « Va-t'en ! » lui cria-t-il.

Gaspare prit une mine contrite. « *Monsignore ! Je vous en prie... Solo un piccolo bacio !* » Et il essaya de reprendre la main du garçon.

Mais Maximin le repoussa de nouveau. « Non ! Laisse-moi tranquille, vilain singe ! »

Et il se leva pour remettre un peu d'ordre dans ses vêtements.

Gaspare fit entendre des gémissements plaintifs, comme d'un chiot malheureux.

Maximin refermait ses chausses, quand tout à coup son sang se figea : une ombre se détachait du mur ! Il se croyait seul avec le nain, mais en fait quelqu'un était resté dans un recoin. L'homme s'avança dans la lumière ; il le reconnut soudain : c'était le marquis !

Il lui dit sur un ton impérieux : « Un instant, jeune homme... » Et il tira de sous sa cape une courte dague.

Maximin se sentit se vider de son sang. Que lui voulait cet homme ?

« Vous avez parlé de façon blessante à cet honnête valet. Cela me déplaît. » Il tourna autour du garçon, se plaça derrière lui et, très délicatement, lui caressa le cou de sa lame effilée. « Vous allez tout au contraire vous montrer complaisant avec ce serviteur. Ce n'est point parce que la Nature l'a desservi que vous le devez mépriser. »

Gaspare bondit de joie, courut en faisant le fou tout le tour du canapé, et revint embrasser les pieds de l'homme bruyamment.

« Allons, allons, point tant de démonstrations », fit le marquis qui remontait sa dague le long de la joue du garçon. Elle était rose et veloutée comme une pêche. « Et dépêche-toi plutôt. Ton maître t'a dit qu'il t'attendait.

– *Si, Monsignore, si, bien sûr, subito...* »

Grimpant comme un singe sur le canapé, debout sur les coussins, Gaspare s'empara du garçon, lui prenant le visage à deux mains, et il se mit à l'embrasser follement sur la bouche.

Maximin, horrifié par ces lèvres écœurantes qui se collaient à lui à un rythme frénétique, se cramponna néanmoins pour ne pas bouger, tétanisé par la pointe qui lui était revenue dans le cou, juste derrière l'oreille. Il se disait que si le nain le bousculait trop impétueusement, il risquait de l'empaler sur la dague !

Gaspare le lâcha, il se jeta à bas du canapé et, rouvrant les chausses que le garçon avait à peine commencé de rajuster, il s'empara du petit organe encore poisseux de ses précédents ébats. Vif comme un lézard, il l'avalà d'un coup.

Maximin ouvrit des yeux hallucinés. Toutefois, malgré l'horreur que lui donnait l'idée d'être enfermé cette bouche infecte, il fut frappé par une évidence : sa verge se redressait et reprenait de l'ampleur ! Cependant, comme il venait de jouir, cette succion forcenée lui faisait mal ; il bandait, mais, comme une crampe, une douleur traversait sa zone sensible entre ses jambes, depuis ses couillons jusqu'à son petit trou.

Le marquis ricana : « Voici d'autres impressions que celles que vous avez découvertes tout à l'heure, n'est-ce pas ? » Il saisit de sa main libre la chevelure blonde du garçon, et il y enfonça les doigts voluptueusement. « Profitez, mon jeune ami, ce n'est pas tous les jours que nous vient une telle chance ! »

Maximin était tétanisé, pris entre des sensations répugnantes qui lui faisaient pourtant beaucoup d'effet, et la terreur de cette lame acérée qui se promenait sur sa joue, tout près de son nez, qui lui taquinait les lèvres en les picotant.

Le marquis interrompit le nain. « Allons ! Occupe-toi donc d'emmener notre joli damoiseau au septième ciel ! » Et, tenant toujours le garçon par les cheveux, il le ramena sur le canapé où il l'assit.

Gaspare ne se le fit pas dire deux fois et, attrapant les chausses de Maximin, il les lui retira vivement, entraînant son caleçon en même temps. Le marquis l'obligea à s'étendre sur le dos, et Gaspare, grimpé sur le siège, lui écarta les pieds avant de s'agenouiller entre ses cuisses. Joignant les mains, il dit respectueusement au Chérubin : « *Mi scusi, Monsignore...* » Puis il lui saisit les jambes et les releva.

Maximin faillit se trouver mal en voyant entre ses genoux le petit homme déjeté lui présenter fièrement un organe aussi long et pointu, aussi brillant et carminé que celui d'un chien !

Mais le marquis intervint : « Il n'est que juste que ton écolier fasse en premier connaissance avec le majestueux engin qui va venir en lui ! »

Gaspare comprit la suggestion, et en quelques sauts s'avança jusqu'à se trouver à califourchon sur la poitrine du garçon, lui pointant sa mentule juste sous le nez.

« Allons, jeune homme, il vous faut honorer celui qui va vous aimer ! »

Maximin fut terrifié par l'organe qu'il avait devant lui et dont il voyait maintenant tous les détails anatomiques, mais il ne fut pas moins écoeuré par les yeux de chien battu du nain, pleins d'une tendresse qui lui mettait presque des larmes aux paupières, et qui lui donnait l'air d'un monstre doux. L'instant d'après, le visage repris dans les mains torses du gnome, submergé par l'horreur, il n'eut d'autre choix que de recevoir en bouche cette chair pointue, puante et glissante, chaude et visqueuse, qui s'enfonça loin au fond de sa gorge, et le souleva de hoquets vomitifs.

Le marquis regarda avec amusement les reins du nain s'activer dans un va-et-vient exalté, tandis que la jolie bouche du garçon se retournait de dégoût, cherchant en vain à le régurgiter.

Mais Gaspare géra habilement un plaisir si rare, et il se retira à temps. Il se recula par de nouveaux sauts désarticulés, et il vint se remettre entre les cuisses de sa victime. « *Mi scusi, Monsignore...* » répéta-t-il, tout en lui passant un doigt concupiscent entre les fesses.

Maximin, effaré, le vit se pencher entre ses cuisses, et il sentit frétiler le long de sa raie un organe long et mouillé, qui ne pouvait être que la langue du nain ! Il poussa un gémississement comme s'il allait se trouver mal.

Il se rendait compte toutefois, bien que ce qu'il subissait fût immonde, qu'il n'y était pas totalement insensible. Il sursauta en sentant le doigt crochu, renflé et sinueux, remplacer la langue et onduler entre ses fesses. Il savait ce que le disgracié voulait de lui, et il en eut bien-tôt confirmation quand le médius calleux s'arrêta sur l'encoche qui marquait l'axe de son corps, encore huileuse du beurre qu'elle dégorgeait. La seconde suivante, une boule dure et rugueuse, pleine d'impatience, l'avait forcé.

Gaspare émerveillé fouillait ce petit cul avec un appétit sans pareil ; jamais il n'avait eu rien de comparable. Ce jeune garçon était un morceau de roi !... Mais la crainte qu'un incident ne le privât du déduit le dépêcha de retirer le doigt pour le remplacer par autre chose.

Maximin sentit cette chair qu'il avait eue en bouche, molle et souple en dehors, mais en réalité dure comme une épine en son cœur, prendre la place du doigt, et il poussa un cri quand elle lui perfora d'un coup le fondement.

Le marquis caressa le front du garçon : « Voilà. À présent, vous voici bien baisé ! »

Au comble du bonheur, Gaspare s'activa comme un fou. Il pistonait le garçon de face, puis soudain il pivotait sur son axe, poursuivait sa fornication à demi couché sur le côté, et il parvint même à faire panache, le cul en l'air, tout en continuant à fourgonner.

Le marquis s'exclama, réjoui par l'exploit : « Jamais je n'aurais cru un tel talent à cet être contrefait ! » Il se pencha sur le garçon, et il l'embrassa intensément sur la bouche. Elle lui fut délicieuse, soulevée qu'elle était par les secousses dont il était l'objet.

Gaspare se retira. Il se redressa en regardant sa proie avec les yeux d'un forcené, cherchant comment autrement encore il pourrait la posséder. Soudain il sauta de côté, se colla sur la hanche du garçon qu'il enserra entre ses cuisses muscleuses et, comme un roquet, il se masturba impétueusement contre lui, la tête renversée en arrière, poussant des cris aigus de rut.

Un instant plus tard, il se replaça entre ses jambes et, d'un coup, il lui renfila son membre rubescents dans les entrailles. Le marquis s'étant écarté, il saisit le garçon par le cou, le serra, et, grimaçant, il y enfonça progressivement les pouces. Il le vit écarquiller des yeux affolés, ouvrir la bouche désespérément à la recherche de l'air, et il sentit que son organe était serré dans une pince. Il grogna de jubilation tandis que des étoiles lui brûlaient l'esprit.

Maximin suffoquait, des taches rouges lui voilèrent la vue. Secoué comme un hochet, il entendait des hurlements de dément, comme devant une perte inconsolable, et, tout en devinant que quelque chose soudain jaillissait en lui, se répandait dans les méandres de son ventre, il perdit connaissance.

|||

Maximin se réveilla dans un chuchotis de voix.

« ... et je me suis décidé, j'ai donné des ordres pour faire venir mon petit filleul de Bretagne. »

Il reconnut la voix du duc.

« Celui qui est chez les frères Jésuites ? »

C'était une voix de jeune femme qu'il ne connaissait pas. En se rappelant brusquement ce qui s'était passé pendant la soirée, il fut aussitôt réveillé. Mais, ne sachant où il était, il préféra ne pas le montrer.

« Séverin, oui. Le mignon a douze ans maintenant. Je n'allais pas le laisser moisir plus longtemps dans cette geôle !... Regarde s'il est joli ! Figure-toi qu'ils l'habillent tout de noir, le malheureux... »

Maximin petit à petit prenait conscience de ce qui l'environnait. Il s'aperçut qu'il portait une chemise de nuit ; on l'avait donc déshabillé pendant son sommeil, et on avait même dû lui procurer quelque toilette, car il se sentait rafraîchi. Il eut honte en pensant qu'il n'en avait eu aucune connaissance.

« Comme il est beau avec ses longues boucles ! » fit la voix féminine. « Et comme ses cheveux bruns encadrent son petit visage agréablement. Il a vraiment une peau de lait ! »

Sans doute regardaient-ils une image, ou peut-être un médaillon... Le lit était le plus moelleux qu'il eût jamais connu, il semblait vaste tout autour de lui, et la faible lumière dorée qui traversait ses paupières devait être de chandelles. Était-ce encore la nuit ?

« Oui, il est à point ! Le petit bonhomme a précisément atteint l'âge que j'affectionne.

– Où l'allez-vous installer ?

– Dans le petit appartement que j'ai, juste à côté du mien. »

Maximin entrouvrit les yeux, à peine. Il aperçut, à deux pas, le duc assis dans un fauteuil, en chemise de nuit et sans perruque, tenant sur ses genoux une ravissante jeune fille qui se laissait cajoler comme une chatte.

Le duc haussa les sourcils. « Il doit mourir d'ennui, là-bas, dans cette province. Ici, il va s'amuser un peu, je l'espère... »

Elle paraissait dix-huit ans. De longs cheveux bruns lui tombaient sur les épaules en ondulant et encadraient un très joli visage, au front haut, un rien mutin, où de doux yeux sombres, aux paupières modestement abaissées, le disputaient à des lèvres sensuelles, provocantes, tendrement renflées, comme d'avoir donné trop de baisers. Sur une chemise de jour blanche, largement ouverte sur les épaules et qui ne lui cachait que le haut des cuisses, elle portait un petit corset à balconnets, rose pâle, délicatement brodé, qui lui faisait une taille de guêpe et poussait en avant une adorable paire de seins, ronds et fermes.

Elle prit un air faussement boudeur : « Vous n'aurez la tête qu'à lui... et plus à moi ! »

Il lui passa la main sur la joue avec une tendresse d'anthropophage. « Mais non ! Pourquoi ?... Et puis, tu seras avec nous. Vous vous amuserez ensemble... » Il ajouta avec mélancolie : « D'ailleurs, sait-on seulement s'il voudra que je m'occupe de lui ? »

Elle se serra contre le vieil homme et prit un sourire enjôleur. « Mais si, naturellement qu'il voudra. Vous êtes si gentil !... Et puis, s'il est trop timide, je le prendrai à part : avec moi, il n'aura pas peur. Je le mettrai à son aise, je lui ferai des douceurs, je le chaufferai ; je le ferai ronronner, ce minet ! Et puis je l'amènerai au lit... À ce moment-là, vous entrerez et vous mettrez en colère en nous trouvant là, tous les deux sous le drap. Vous lui donnerez la fessée cul nu – pour le corriger ! Ainsi vous aurez un bon prétexte pour tenir son petit derrière. Et puis, quand vous l'aurez fait un peu pleurer, vous le prendrez dans vos bras pour le consoler, pour le mignarder... »

Le duc, qui caressait impudiquement les cuisses de la jeune fille, en remontant jusque sous sa chemise, grommela : « Cette perspective de claquer le petit derrière de Séverin m'échauffe prodigieusement, ma toute bonne ! Tu as toujours les meilleures idées du monde... Je sens qu'en effet mon filleul ne s'ennuiera point à Paris ! »

Maximin ne put s'empêcher d'ouvrir les yeux davantage pour voir les jambes magnifiques que le duc découvrait en les caressant de plus en plus haut.

« Ah ! vous êtes éveillé », fit-il soudain. « Nous ne vous avons point dérangé, au moins, avec notre badinage ?... »

Découvert, Maximin ne sut absolument que répondre, et il se contenta de quelques mimiques chargées de laisser accroire qu'il sortait à l'instant seulement du sommeil.

« J'attendais que vous ayez repris vos forces, mon petit Maximin, car j'ai une grâce à vous demander... » Il repoussa doucement la jeune fille pour la faire lever. « C'est que, voyez-vous, je ne dors vraiment bien qu'après m'être libéré de mes humeurs. Or, à mon âge, il m'est de plus en plus difficile de mettre en branle mes organes usés par l'abus que j'en ai fait ; Thévenette que voici, malgré tout son art, n'y

parvient plus tous les jours... Toutefois, il est un procédé qui fait mouche à chaque coup et, s'il y entre un peu de cruauté, je vous peux assurer qu'il ne déborde pas une mesure très bénigne. Voici : rien n'enflamme tant mes sens que l'application des verges à une jeune personne, pendant qu'on en fait autant sur moi. Maximin, je vous en prie, m'accorderez-vous ce divertissement bien innocent ? »

Maximin se redressa sur les coudes, interloqué, ne sachant que répondre. Il fit Thévenette s'approcher de lui non sans quelque inquiétude.

Le duc feignit de prendre cette hésitation pour un assentiment. « Ah ! merci, merci, mon ami. Venez ! Venez, c'est par ici... »

La jeune fille, en le rassérénant d'un sourire tendre, prit Maximin par la main de pour l'aider à sortir du lit. En la découvrant de près, il la trouva vraiment très belle ; et il en ressentit une certaine émotion.

Elle l'amena devant un gros tabouret bas et rembourré. « S'il vous plaît, » fit-elle, « agenouillez-vous là-devant... »

De plus en plus inquiet, mais ne sachant comment se sortir de ce mauvais pas sans s'opposer de front à son hôte, il se plaça comme on le lui demandait.

La jeune femme le poussa doucement mais fermement jusqu'à ce qu'il y couchât le buste, puis elle lui amena les poignets contre les pieds du siège. « Je vais vous attacher les mains », l'avertit-elle.

« C'est seulement pour la mise en scène, naturellement, » fit le duc aimablement. « Ne craignez rien, vous serez détaché tout de suite après ! »

Maximin fut donc lié avec une grosse cordelière en soie blanche, qui ne lui blessait nullement les poignets, mais qui le serrait tout de même suffisamment pour qu'il n'eût aucune possibilité de se défaire par lui-même. Puis Thévenette lui remonta délicatement la chemise sur les fesses et la lui laissa au milieu du dos.

« Si vous désirez jouir du spectacle, » ajouta le duc, « vous avez un miroir à votre disposition, devant vous. »

Maximin redressa la tête et, effaré, découvrit effectivement toute la scène dans une glace : le duc se tenait derrière lui avec une badine, et Thévenette, derrière le duc, avec des verges. Il commença de regretter amèrement de ne s'être pas opposé plus nettement à cette participation...

« Allons, petit garnement ! » fit le duc qui avait soudain changé de voix. « Vous êtes joli, mais aussi vous êtes un peu leste ! Vous avez fait bien le désobéissant en vérité, et il s'agit à présent de recevoir votre juste châtiment. Tremblez ! car il vous faut souffrir ! »

Maximin le vit lever le bras et il baissa la tête. Il sursauta et se mordit les lèvres quand le premier coup le cingla. Il ne s'était pas attendu à une douleur aussi vive.

En voyant le jeune garçon onduler devant lui comme une couleuvre, le duc fut piqué. Il y avait longtemps qu'il n'en avait eu de si joli, de si délicieux, et de l'avoir à quatre pattes, la chemise au dos, les poignets attachés, les fesses dans la plus grande exposition, réagissant à son gré, à la merci de sa badine, il bouillait sur place, il en avait des suées. « Un morceau exquis ! » grommela-t-il à Thévenette. « Le petit scélérat est si gracieux que, si j'avais eu vingt ans de moins, je me serais perdu sur-le-champ ! Allez, va ! »

Et tandis qu'il frappait de nouveau, Thévenette le fustigea en même temps pour, au sens propre, lui fouetter les sangs. Mais, si le duc utilisait une badine à cul nu, lui-même ne voulait bien recevoir les verges qu'au travers de sa chemise, et de façon modérée.

Pris d'un tremblement d'excitation, il frappa une troisième fois, plus vivement, et simultanément il subit lui-même sur les fesses un nouveau coup, justement dosé. La combinaison de la vision du jeune garçon qui sursautait en lâchant un cri, qui se tortillait en vain sur le tabouret, et de la chaleur qui irradiait son propre derrière, lui monta délicieusement à la tête. Ces sollicitations différentes, attractives par-devant, répulsives par-derrière, le portaient au plus haut point de l'embrasement.

Maximin depuis longtemps avait abandonné son amour-propre, et il gémissait, il poussait des cris qui montaient dans les aigus. Il trouvait qu'il payait bien cher les plaisirs qu'il avait connus pendant la soirée.

Le duc s'échauffait et les coups s'entrecroisaient les uns sur les autres, de plus en plus nets, rouges, et incrustés dans la peau. Il aurait sans doute mis ce petit derrière à vif si Thévenette ne l'avait interrompu.

« Monseigneur, je crois qu'il est temps de briser là. Vous allez dé-sobliger votre hôte... »

Le duc abaissa la badine et s'essuya le front du revers du bras. « Ah ! mon adonis, mon angelot, mon petit muguet, si tu savais le plaisir que tu m'as donné !... »

Thévenette détacha les mains du garçon. Il se releva, honteux, essayant de cacher les larmes dont il avait mouillé ses joues, tandis que la chemise retombait sur lui.

Le duc lui caressa la joue un peu trop affectueusement, en tentant de ramener à lui un visage qui cherchait à se détourner. « Allez, tu as été bien complaisant, cela mérite récompense... As-tu déjà tâté d'une soubrette ? »

Maximin rougit et détourna les yeux. Il était bel et bien puceau, mais il ne tenait pas du tout à ce qu'on le sût.

« Regarde-le-moi, Thévenette ! Avec son air plein de langueur, ses longs cils humides, hypocritement baissés, cette larme qui tremble à la paupière... Allons, bel oiseau bleu, dites-moi si oui ou non vous avez déjà chanté romance à quelque représentant du beau sexe ? »

Maximin dut se résoudre à donner une forme de réponse, et il se coua la tête d'un mouvement à peine perceptible.

« Ah ! tu n'as pas encore connu de grisette ?... Le charmant enfant !... innocent... léger comme une abeille !... Et cela te dirait-il de commencer avec la petite Thévenette ? » Et devant l'air stupéfait du garçon, il reprit sur un ton doucereux : « Eh bien, quoi ? ne m'entends-tu donc pas ?... Je te demande si tu la veux baisser. La fouter, si tu aimes mieux. L'enfiler, la carabiner, la chevaucher, l'embrocher, lui fendre la marmotte ?... – si tu comprends cela ? Éperonner la gueuse, la fourbir, lui grimper dessus, lui faire tic-tac, lui ramoner la cheminée, la fourgonner... ? »

Thévenette riait aux éclats ; Maximin restait ébahi.

« Allons, ma petite Thévenette, veux-tu bien t'occuper de ce niau-gaud, s'il te plaît ?

– Bien volontiers, monseigneur. J'ai toujours grand plaisir à déniaiser un joli benêt... »

Et elle attrapa par le bas la chemise de Maximin qu'elle lui remonta jusqu'à la lui retirer. Elle l'examina de la tête aux pieds, entièrement nu. « C'est qu'il est fort bien fait, ce petit page ! Un morceau friand ! » Elle lui posa les mains sur les épaules et descendit en s'insinuant sur le torse, sur le ventre. « Et il la peau douce... comme d'une fille ! »

Maximin avait tressailli. La délicatesse de ces mains combinée à la vision des petits seins enserrés dans le corset rose pâle, dont on voyait très bien par-dessus la douceur de la peau, fit brutalement se redresser son membre.

« Je crois qu'il est consentant, monseigneur... » gloussa la jeune fille en observant cette indécence ; elle fixait le garçon d'un air gourmand.

Maximin détourna les yeux, très troublé par cette impudicité qui le gênait autant qu'elle l'excitait...

Thévenette descendit encore les mains, mais à dessein contourna sans le toucher le sexe soulevé, et, s'accroupissant, elle caressa longuement le devant des cuisses, douces au contact comme un savon, et finement musclées à l'intérieur. Puis elle remonta le long des flancs du jeune garçon en les enveloppant comme si elle les modelait, comme si elle créait ces formes juvéniles. Elle se redressa, revint sur la poitrine, s'arrêta sur les petits bouts de seins. Elle eut un mouvement répétitif

du pouce et de l'index que, partant écartés, elle ramenait en ciseaux jusqu'à les refermer sur les grains de chair brune, les incitant ainsi à se dresser. Elle constata de nouveau combien cette sollicitation était efficace, et bientôt elle put s'emparer des tétins durcis et les faire rouler sous ses doigts.

Maximin sentait des décharges aiguës le traverser : ce que la jeune fille lui faisait était à la fois agaçant et excitant ; il n'aurait jamais cru que ces boutons sur sa poitrine recellassent un tel pouvoir !

Le duc, posté derrière le jeune garçon, se délectait en observant l'émouvant sillon qui lui partait de la nuque, prenant naissance sous les sinuosités des mèches blondes comme une source sous un frais bouquetau, et qui lui parcourait tout le dos pour s'achever aux lombes, entre les deux petites fossettes qui enjolivaient le haut des fesses, encore toutes roses de la correction dont elles étaient marquées. Il lui posa les mains sur les épaules, et la peau en était effectivement incroyablement douce, tiède et tendre, toute frissonnante des caresses que Thévenette lui prodiguait. Il se colla contre son dos, avança le visage contre sa joue imberbe, et il examina par-dessus son épaule le tableau des mains féminines occupées à lui masturber la poitrine. Il vit comment la jolie pine esseulée se soulevait d'excitation, comment les bourses s'étaient rétractées, et il eut tant de plaisir à le sentir tressaillir sur lui qu'il en attrapa une semi-érection.

« Comme c'est joli à cet âge, et comme c'est bien fait ! » s'exclama-t-il. Il lui caressa langoureusement les bras, jusqu'à lui prendre les poignets, fins comme des branches de saule, qu'il serra intensément. « Ce sera ta première fois ? Bien vrai ? C'est incroyable ! Moi qui ai depuis si longtemps perdu le compte de mes culbutes, et toi qui vas découvrir un nouveau monde ! C'est merveilleux... » Puis il s'empara des petites fesses durcies, y crispa les doigts, les écarta, s'y enfonça, le forçant à se cambrer sous ses attaques.

Maximin gémit plaintivement, car la brutalité du duc réveillait le feu de la fustigation qu'il avait subie. Les mains de la jeune fille avaient recommencé de courir sur sa poitrine, d'effleurer son ventre, de tourner autour de ses organes sans jamais s'y arrêter, et il était pris entre le plaisir ambigu, frustrant, qu'on lui procurait par-devant, et le pénible culetage dont il était l'objet par-derrière. Au total cependant, ce déferlement de sensations valait largement mieux que l'abstinence qu'il avait connue jusqu'à présent !

Thévenette s'amusait de ces caresses qui tenaient le jeune garçon sur le gril. Son dard désespérément tendu, obliquement pointé vers elle, à demi décalotté seulement, ne demandait évidemment qu'à s'épanouir. D'un geste doux et léger, elle l'effleura par-dessous, le touchant à peine, comme pour lui faire relever le nez, l'inciter à se dresser encore, et il fut parcouru d'un sursaut.

Maximin se mordit la lèvre. Il avait cru qu'elle allait enfin la lui prendre ; mais non. Ce n'avait été qu'une plume qui passait sur lui, et pourtant il en eut mal comme si on lui avait mis un fer rouge.

Et quand elle posa les doigts sur sa verge, c'était tout juste si elle la touchait, encore, l'enveloppant sans vraiment la prendre, l'attirant vers le haut sans non plus l'aider. Elle passa la paume sous ses bourses escamotées, les soulevant et les relâchant aussitôt, sans les caresser réellement non plus. Elle enferma sa pine en faisant un tunnel de sa main... qu'elle ne referma jamais ! Puis elle se pencha et, de sa bouche toute proche, elle souffla son haleine chaude sur le gland humide, à demi découvert.

Maximin haletait sous tant les sensations, légères comme une brise, et pourtant vives et pernicieuses comme le souffle d'un démon. Il aurait voulu arrêter cela ; il aurait voulu que cela durât pour toute sa vie...

Thévenette attrapa sur la coiffeuse le blaireau à manche d'argent dont le valet se servait pour raser le duc et, le présentant poils en l'air, elle en caressa doucement les bourses du jeune garçon par-dessous, délicatement, longuement, passant et repassant sans fin en un ballet vicieux. Il fit entendre une inspiration sifflante entre ses dents, de plus en plus aiguë, et elle eut la confirmation de l'effet qu'elle lui produisait. Elle lui enfonça le blaireau entre les cuisses, le poussa dans le petit sentier qui conduisait à ses fesses, tout en écoutant comment il modulait sa plainte pour reconnaître ses zones les plus sensibles. Elle revint le long de l'aine, tourna au-dessus de la base vibrante de la jolie verge, redescendit dans l'autre sillon où elle le « badigeonna » longuement, tendrement. Elle remonta tout le long de la hampe, plusieurs fois, avec les gestes lents et alternés d'un peintre, et elle fit le tour du petit renflement qui l'entourait en haut comme si elle l'époussetait, d'un mouvement léger et répétitif. Elle vint sur le gland, le caressa sans fin, en fit plusieurs fois le tour, suivant en particulier la fragile couronne du capuchon à demi rétracté. Le jeune membre était agité de frissons qui le faisaient tressauter comme un petit animal prisonnier. Puis, pointant cette fois le blaireau vers le bas, elle tourna et retourna longuement sur l'étroit cratère où palpitait la bouche minuscule, un des points les plus délicats des garçons, où une eau limpide débordait. Tandis qu'elle l'effleurait ainsi, dans une danse fluctuante, irrégulière, toujours renouvelée, le garçon poussait des gémissements de plus en plus lamentables, les doigts et les orteils crispés, la tête renversée, comme halluciné.

Maximin retenait son souffle, bouche ouverte. Ce qu'il ressentait était d'une telle suavité que c'en était proprement insupportable. Si le duc ne l'avait tenu par les épaules, il aurait depuis longtemps bondi en arrière. Il avait l'impression qu'une feuille emportée par le vent tour-

billonnait autour de lui ; un voile de soie glissait en l'enveloppant, en l'enfermant dans ses replis ; la queue d'un chat jouait avec lui ; et il croyait que son appendice, à force d'être attiré par une sollicitation qui se dérobait sans fin, allait sans nul doute littéralement exploser de désir. Il n'avait à cet instant envie que d'une chose : pouvoir se la prendre, à pleine main, et enfin rabattre d'une bonne friction, comme il en avait l'habitude chaque soir, cette tension infernale.

Abandonnant le blaireau, Thévenette entoura délicatement dans l'anneau de ses doigts la hampe qui se tendait vers elle, mais toujours sans la serrer, et se contenta de l'effleurer, lentement, de la racine jusqu'au collet, puis retour jusqu'en bas, et ainsi de suite, dans un aller-retour continu, régulier, éprouvant. Tout en regardant par-dessous le visage du jeune garçon qui paraissait à la torture, elle disait au duc : « Vous voyez comme je l'échauffe, monseigneur ?... comme il a envie de jouir ? Et il ne le peut pas ! Pas tout de suite. Je veux qu'il attende encore... »

– Oui... oui... » fit le duc en bégayant un peu, submergé par l'émotion. « Qu'il souffre donc un peu !... Il faut qu'il paye pour l'insolence de sa beauté juvénile... Il paraît trop frais, trop candide, trop pur... »

Elle tendit la langue et de la pointe frôla les bourses contractées, dures comme de petits cailloux, dans un mouvement de balancier, de droite et de gauche ; le garçon gémit comme si on le brûlait. Avec la même dextérité, elle remonta tout le long de la hampe, vers le clocheton, et elle tourna autour en l'effleurant, sans le gober, pour le faire languir encore. Puis elle en baissa la pointe, toute débordante d'eau claire. Quand elle rencontra la muqueuse, juste à l'endroit où s'inscrivait la fente étroite, le garçon cria, traversé d'une secousse plus violente que les précédentes.

Maximin était sur le point de se trouver mal. La sensation de la langue mouillée qui le touchait, là, au creux de son intimité, comme si elle avait voulu entrer dans son petit conduit, était d'autant plus vive qu'elle était complètement neuve pour lui. Il pensa qu'il ne devait rien y avoir au monde de plus délicieux et de plus cruel à la fois !

Puis Thévenette le recouvrit de sa salive et, écartant le capuchon, elle glissa dessous le bout de la langue, elle en fit délicatement le tour. Habituelle à servir un vieil homme, la fraîcheur de ce petit oiseau la ravisait, et elle prenait beaucoup de plaisir à lui donner ses meilleurs soins.

En sentant l'organe se faufiler sous sa peau, la soulever, Maximin prit peur. Il n'aurait jamais pensé que sa petite enveloppe fût assez souple pour accueillir le bout d'une langue ! L'idée même qu'on put enfiler quelque chose à cet endroit l'effrayait ; mais évidemment, avec la salive que la jeune fille distillait abondamment, il se rendit compte

que bien des choses étonnantes devenaient possibles. Halluciné par tant de découvertes, il restait tendu, attentif à chacune de ses sensations.

Le duc, qui gardait le garçon serré contre lui en le retenant par les bras, ne perdait pas une miette du spectacle « Ah ! quel bonheur ! J'ai l'impression d'avoir quatorze ans et de recevoir ma première *fellatio* ! Quelle chance tu as !... »

Thévenette ne laissa rien aboutir. Elle se redressa et, posant les mains de nouveau sur les épaules du jeune garçon, elle le prit par le cou. Elle glissa le bout de ses doigts sous les mèches blondes, lui enfonça doucement les ongles le long de la nuque, et elle le saisit fermement. Elle s'avança jusqu'à ce que sa bouche entrouverte fût proche à frôler celle de l'enfant et, là, elle s'immobilisa.

Le cœur de Maximin s'arrêta, suspendu dans l'attente. La tête retenue par des doigts légers, il sentait sur lui l'haleine de la jeune fille, il percevait le parfum de sa peau, il voyait à un pouce les lèvres sensuelles, le nez droit et impertinent, les cils à demi baissés, et le regard qui fixait effrontément sa bouche, plus provocant que tout ; quelques mèches de cheveux bruns lui frôlèrent la joue, aussi douces que la caresse d'un duvet... Et... il ne se passait rien. Même les mains du duc avaient cessé de le peloter par-derrière.

Sans relever les yeux, elle murmura enfin : « J'ai très envie de te baisser, mon chéri... » Elle marqua encore un temps, puis elle se recula lentement. « Viens... » Elle le prit doucement par la main ; elle l'entraîna.

Encore tout étourdi par cette épouvantable frustration, Maximin se laissa mener, heureux en tout cas d'être libéré du duc. On l'assit sur le lit, on l'invita à s'y étendre sur le dos.

Thévenette s'allongea sur le flanc, à côté de lui, elle le prit par la nuque, glissa les doigts dans ses boucles blondes, et cette fois elle l'embrassa en lui enfonçant la langue dans la bouche. En réalité, elle en avait depuis un bon moment elle aussi très envie...

« Enfin ! » pensa Maximin en s'abandonnant aux sensations si neuves et si diverses qui bouillonnaient en lui. Les lèvres de la jeune fille lui étaient tellement douces, la caresse de sa langue dans sa bouche, tellement délicieuse. Elle bascula sur le dos, l'entraînant sur elle, et il sentit contre sa poitrine l'affolant contact des balconnets du corset.

Le duc s'assit à côté du lit. « Laisse-moi te glisser son petit oiseau dans la chatte ! » ordonna-t-il sur un ton pressant. Et il passa la main entre les ventres des deux jeunes gens.

Si Maximin fut troublé par les doigts du duc qui s'étaient emparés de son membre pour le conduire, il oublia tout quand soudain il fut happé par une enveloppe chaude et mouillée, palpitante, préhensile. À

l'instant, emporté par un ressort inscrit au plus profond de lui, il se mit à soulever les reins puis à les renfoncer, sans plus se préoccuper des gros doigts qu'il sentait sous lui. Si c'était bien cela qu'on appelait « faire l'amour », il voulait le faire le restant de sa vie !

De sa main prise entre les deux ventres, chauds et tendres, qui claquaient l'un contre l'autre, le duc caressait la racine du membre qu'il venait d'introduire, tout en contemplant le jeune corps qui ondulait rythmiquement depuis le dos jusqu'aux cuisses. « Ah ! Quel tableau ! C'est magnifique... »

Thévenette était maintenant très agacée par la présence de la main du duc, elle aurait voulu pouvoir jouir du jeune garçon complètement. Mais elle savait bien qu'elle devait faire comme si cela ne la gênait pas, comme si même cela l'amusait...

Le duc, tout en continuant d'une main de tripoter les bourses rétractées du garçon, de l'autre lui caressait les reins et l'encourageait dans son mouvement. « Que c'est joli ce petit cul qui monte et qui descend ! On dirait la crête des collines qui se couchent sous le vent... » Il l'accompagnait chaque fois qu'il s'enfonçait, comme pour le planter plus profondément. « Allez, va, fier laboureur ! Pousse ton soc, creuse ton sillon ! » Puis, après l'avoir laissé remonter, il le renvoyait d'où il venait avec une petite claque sur les fesses, pas trop forte, mais suffisamment vive cependant pour lui arracher un cri de protestation. « La douleur retient le plaisir et prolonge la jouissance », professait-il.

Maximin de nouveau était pris entre la délicieuse sensation de son membre choyé par l'antre dans lequel il se perdait, et la brûlure que le duc entretenait sur son derrière meurtri.

« Mais quelle ardeur ! Tu l'aimes, hein, ma petite Thévenette ? »

Elle écarta les jambes et les enroula autour de la taille du garçon ; elle le serra plus étroitement contre elle.

Le duc glissa des doigts entre les fesses du garçon et lui toucha son petit creux sensible, qu'il malaxa suffisamment pour le faire se contracter sous cette investigation. Puis, soudain, profitant d'un instant où il se remontait, ce qui relâchait le muscle, il lui enfonça d'un coup son gros doigt jusqu'au fond.

Maximin gémit en se redressant au-dessus de la jeune fille. « Non, s'il vous plaît... » ne put-il s'empêcher de protester.

« Ah, ne me dis pas que je te gâche le plaisir, mon garçon : sans moi, il n'y aurait pas de plaisir du tout ! Allez, retourne à ta besogne, et tâche de ne pas jeter ta gourme trop vite ! »

Mais Maximin, pris entre les mains de Thévenette qui lui caressaient le dos voluptueusement, les lèvres et la langue qui lui fouillaient la bouche, le corset qui flattait sa poitrine, les jambes qui lui cadenassaient les reins, et, surtout, l'inférale pulsation qui aspirait son

membre dans d'exquises profondeurs, Maximin fut bientôt submergé. Une vague venue de l'infini le souleva, il se redressa comme un scorpion, bouche ouverte sur un gémississement rauque, et, planté au plus loin dans l'intérieur de la jeune fille, lui-même empalé par le fondement, il fut agité par plusieurs soubresauts dont l'intensité l'effraya. De toutes ses forces, il projeta tout ce que le talent de la soubrette avait accumulé en lui.

Puis, à bout de souffle, il retomba, le nez dans le cou de celle qui l'avait initié.

Le duc, ravi, caressait le dos du garçon affaissé, ses reins, ses fesses, puis remontait jusque sur ses épaules. « Ne te va point endormir, au moins. Nous n'en avons pas encore tout à fait fini, avec toi ! Après l'initiation dont je viens de te gratifier, tu ne peux pas me refuser un dernier petit service... »

Thévenette repoussa doucement le garçon sur le côté. Puis, attrapant un fil à peine visible qui lui sortait de la vulve, elle le tira délicatement jusqu'à extraire une petite éponge toute brillante de liquide nacré.

« Ah ! donne-moi ton gluau et occupe-toi de m'amener le fourtiquet. » Et il alla s'asseoir dans son fauteuil en se passant la petite éponge sous le nez, humant avec délices ce jeune sperme tout frais, qui venait d'être répandu, et qui se mêlait aux parfums intimes de la jeune fille.

Thévenette caressa tendrement le visage du jeune garçon. « Monseigneur aimerait maintenant que tu lui rendes une faveur... Viens, je vais te montrer. » Et elle se leva en l'entraînant.

Maximin, flageolant encore de la commotion dont il venait d'être secoué, recommença de s'inquiéter quand il vit qu'on le faisait agenouiller devant le duc, que Thévenette ouvrait la fente réservée dans la chemise du vieil homme, et qu'elle en sortait un membre rougeâtre, pas très tendu et non décalotté, mais très gros, plus gros qu'un boudin de belle taille, et dont l'aspect général était d'une trompe d'éléphant.

Thévenette lui glissa la main sous les cheveux et le prit tendrement par la nuque pour le conduire. « Commence par honorer d'un petit baiser la mentule de Monseigneur. »

Malgré sa profonde répugnance, Maximin se plia. Qu'aurait-il pu faire d'autre ? Mais le contact de ses lèvres avec ce bout de peau fripée et grasse de sécrétions inconnues, lui procura un haut-le-cœur.

Thévenette, sans le lâcher, l'encourageait : « C'est bien ! Maintenant, sors ta langue, fais une lèche, et va ouvrir le petit nid ! »

Le duc incrédule sentit que le garçon obéissait, et il se renversa dans le dossier. La sensation de la langue fine, qui se poussait dans le col de sa calotte et venait lui frôler le gland, rappela les étoiles qu'il

avait connues auparavant sa vieillesse. Il posa les mains sur cette tête docile, et il fourragea doucement dans les cheveux souples et bouclés.

Thévenette continuait. « Maintenant, tu ouvres la bouche et tu prends tout ce que tu peux ! »

Les larmes aux yeux, Maximin surmonta son écœurement et céda. Il prit le gros gland en bouche.

« Aspire-le, à présent, et suce-le comme un œuf ! »

La répulsion de Maximin était à son comble, mais il fallait finir. Il suivit les consignes.

Le duc n'y tint plus ; l'aspiration dans laquelle il se trouva lui retira tous ses moyens ; il s'abandonna et, crispant les doigts dans la tête du garçon, il le serra contre son ventre tout en criant : « Tudieu ! Tudieu ! Tudieu !... Je jouis comme un dragon ! » Il lâcha tout.

Une matière chaude et visqueuse se déversa par coulées dans la gorge de Maximin, il fut pris par un goût écœurant, et la nausée l'emporta. Il se rejeta en arrière et, à quatre pattes aux pieds du duc, il vomit tout ce qu'il put.

*

Quand Thévenette ramena le jeune garçon, lavé et rafraîchi, le duc étendu dans le lit lui tendit les bras. « Viens là, mon amour, tu es délicieux ; je veux dormir tout contre toi... »

Encore tremblant de sa mésaventure, Maximin dut s'allonger et se laisser prendre dans les bras du gros homme qui le serra contre lui.

« Tu me plais infiniment, mon petit Maximin ! Un jour, il faudra que je t'emmène dans mon salon de velours noir : nous y ferons des choses, des choses... de grandes choses ! Thévenette me servira, tu souffriras un peu, évidemment, mais cela me fera tellement plaisir ! Tu t'y feras, tu verras, ce n'est pas si terrible de souffrir un peu ; c'est plaisant, même, cela aiguillonne... Tu verras. »

Maximin, raide comme un bout de bois, subissait les chatteries du duc qui l'accablait de tous côtés.

« Allons, donne-moi cette jolie bouche qui m'a si bien servi ! »

Maximin vit avec effroi venir sur lui la figure du gros bonhomme, et elle le couvrit tandis qu'il était pris dans des mains avides, serré, pressé contre le corps ventripotent. Heureusement, il sentit contre son dos les seins nus de Thévenette, qui s'était débarrassée de ses vêtements, ses cuisses s'allonger contre les siennes, son ventre s'adapter à ses reins, puis ses doigts lui caresser distrairement la tête et jouer avec les boucles de ses cheveux, sa bouche le frôler de petits baisers dans la nuque. De nouveau, il était coupé en deux, mais cette fois cajolé par derrière, et par-devant avalé, sucé, langotté par une sorte de méduse.

Quand, enfin, le duc s'endormit et se mit à ronfler bruyamment, Thévenette continua un long moment de caresser le corps délicieux de ce jeune garçon qu'elle enveloppait dans ses bras. Toucher une peau aussi fraîche, palper des membres fins et fermes, sentir cette odeur d'enfant, douce et sensuelle, la ravivait, la lavait, elle avait l'impression de se régénérer...

Maximin resta longtemps éveillé. Il repensait à tous les événements extraordinaire qu'il avait connus pendant cette longue nuit. Bien des moments qui auraient pu être de pure jouissance avaient été gâtés, mais il devinait qu'il y avait dans l'existence quelque impossibilité à ce que le bonheur fût jamais parfait ; à croire que cette limite était inscrite dans l'esprit même des hommes. Il fallait s'accommoder des altérations, des gauchissements, des approximations, et prendre ce qu'il restait de bon tant qu'on le pouvait. Au total, il avait subi bien des avanies, bien des turpitudes, mais il avait tout de même franchi un seuil, unique dans la vie : pour la suite de ses jours, il ne serait plus puceau.

AGOSTINO, OBJET DE TOUS LES DÉSIRS

Tout se réduit en somme au désir ou à l'absence de désir. Le reste est nuance.

Cioran.

Vendredi noir

Agostino redoutait ce vendredi soir comme aucun auparavant. Il aurait voulu faire marche arrière ; que ne fût jamais arrivé ce qui, précisément, était arrivé trois jours plus tôt ; que ce n'eût été qu'un mauvais rêve, effacé par le réveil à la première lumière du jour. Mais il n'y avait pas moyen de revenir sur ce qu'il avait fait, le passé était gravé, pour toujours irrévocable. Ses jambes le portaient inexorablement en avant, l'existence l'entraînait vers son malheur. Dans le couloir, au milieu du flot sombre des élèves revenant de récréation, il s'arrêta un instant devant la porte de sa classe – *Seconda media - 2B*. Il se résolut à entrer avec les autres, évita l'estrade du bureau sous le tableau noir, et il s'engagea entre les pupitres qui ressemblaient déjà à des dos d'élèves en train de peiner. À cause de la lourde pluie qui tombait depuis le milieu de l'après-midi, l'électricité était allumée et l'on voyait se refléter, dans les vitres sales des grandes fenêtres, les globes jaune pâle des lampes comme des astres alignés. Il se glissa sur sa chaise ; en arrivant, les garçons répandaient une odeur de laine humide. Il jeta un bref regard à Volpino qui s'installait à côté de lui, mais il se détourna aussitôt pour éviter d'éventuelles questions.

Lucio Volpino était trop timide pour engager lui-même la conversation. Mansa, son voisin de classe, était tellement beau, fin, rayonnant, et lui, tellement quelconque, trapu, sans grâce. Du coin de l'œil, il scruta le profil penché en avant, qui semblait vouloir se cacher sous les mèches auburn éparpillées devant le front, observa l'épaule prise dans le beau pull couleur rouille, aux mailles denses et moelleuses, dont le col en V laissait pointer les angles impeccables de la chemise blanche, suivit des yeux la manche, un peu trop longue et bosselée de quelques plis, et fixa le bracelet de bords-côtes qui se resserrait en épousant le poignet mince, presque fragile. Il connaissait par cœur les vêtements que son camarade portait au pensionnat, son pantalon serré, de toile claire, qui se fronçait sur ses jambes fines, et jusqu'aux chaussettes blanches qui apparaissaient discrètement au-dessus de ses chaussures en cuir, d'un acajou luisant. Il en était ensorcelé.

L'attente ne fut pas longue. Dans un grand raclement de chaises, tous les élèves se remirent debout. Comme chaque vendredi à

16 heures, la dernière heure de la semaine avant que n'arrivât le flot des voitures des parents, Monticelli, professeur d'italien et professeur principal, fit son entrée solennelle. Le petit homme au visage replet et pâle, soigné de sa personne, traversa la classe en semant autour de lui la crainte et l'expectative. Il monta sur l'estrade, passa derrière le bureau, et il y déposa sa serviette. Sa voix aigrelette retentit : « Asseyez-vous ! »

Un nouveau grondement résonna tandis que les trente garçons reprenaient leur place, et il s'installa lui-même confortablement sur sa chaise. Il se frotta brièvement les mains, tira de son pantalon un mouchoir propre qu'il déplia, se moucha, et, après l'avoir replié, le remit en poche. Il ouvrit sa serviette et en sortit avec affectation un long registre noir qu'il plaça devant lui. Il examina la classe silencieuse où les élèves étaient suspendus à ses lèvres, puis il ouvrit le registre dont il fit tourner les pages jusqu'à celle du jour. Il regarda la classe de nouveau, et il appela : « Mansa ! »

Agostino tressaillit. Il avait espéré ne pas passer le premier. Il s'extirpa de sa place et, les yeux baissés pour ne pas croiser les nombreux regards qui s'étaient tournés sur lui, il suivit l'allée entre les pupitres.

Lucio restait interdit : Agostino puni ? Qu'avait-il pu faire pour être assigné ?

Monticelli observa le jeune garçon monter sur l'estrade. Il remarqua qu'il était particulièrement pâle, et il ne put se départir d'un certain sentiment de satisfaction en le voyant ainsi dans ses petits souliers. Il n'avait jamais eu l'occasion de punir le cadet des Mansa qui, à douze ans, était pourtant déjà depuis plus d'une année dans l'établissement ; Giancarlo, le frère aîné, oui, et plus souvent qu'à son tour, mais pas celui-ci. Il n'aimait pas cette riche famille d'aristocrates fascistes dont le père, général sous Mussolini, condamné par les partisans en 1945, avait été pendu par les pieds en place publique. Les enfants ne valaient guère mieux. Le premier, un bâtard conçu avant mariage avec un colonel japonais, était prétentieux, conscient de son insolente beauté, et il en profitait pour se livrer aux débauches les plus éhontées. Le second se montrait plus discret, mais il ne pouvait qu'être contaminé par sa famille ; derrière son allure d'angelot se dissimulait certainement une nature tout aussi pervertie – elle venait d'ailleurs de se révéler. Depuis longtemps, il attendait de confondre cette sainte-nitouche, d'en faire tomber le masque – un plaisir comparable à celui d'écraser une mouche d'un coup de tapette.

« Face à la classe ! »

Agostino pivota et, évitant les garçons qui cherchaient à déceler la peur dans ses yeux, il fixa le mur du fond où étaient accrochées deux

grandes cartes de géographie, l'une de l'Italie politique, l'autre de l'Italie géophysique.

Monticelli examina la nuque fine sous les cheveux qui frôlaient le col de la chemise ; il ne comprenait pas que la mère depuis longtemps ne l'eût pas conduit chez le coiffeur : avec une coupe bien nette, bien dégagée, on réfléchissait mieux ! Son regard désabusé descendit sur le corps mince, le dos droit comme un trait de plume, les petites fesses serrées par l'appréhension.

Lucio écarquillait les yeux. C'était la première fois qu'Agostino allait se faire punir ! L'idée lui en était insupportable. En même temps, il ne pouvait nier que l'occasion de le découvrir confronté à cette épreuve, pris dans cette horrible débâcle, l'excitait singulièrement. Il le trouvait si beau avec sa mine contrite, inscrite dans l'ovale de son visage qui s'aminçait dans le menton, entourée de ses cheveux soyeux, d'un blond vénitien, coiffés négligemment sur le côté, avec ses yeux en amande, son petit nez délicatement dessiné, sa bouche parfaitement proportionnée, sensuelle, fine au-dessus, à peine renflée dessous...

« Agostino Mansa, vous allez être puni pour vous être emparé du corrigé du contrôle de mathématiques dans le casier même de votre professeur. »

Lucio fut abasourdi : Agostino avait osé faire cela ?!

« Vous êtes donc non seulement un tricheur, monsieur Mansa, mais vous êtes aussi un voleur. De surplus, vous êtes un menteur puisque, lorsque je vous ai moi-même surpris, vous m'avez raconté une fable pour essayer de cacher votre délit... Bien entendu, vous aurez zéro pour votre contrôle. »

Lucio ne supportait pas ce professeur à la voix acide et tranchante, qui prenait plaisir à s'écouter parler. À l'idée qu'il allait porter la main sur Agostino, il en était malade. Il se sentit lâche de ne pas se révolter, se lever, courir délivrer son camarade de ce tortionnaire, s'enfuir avec lui...

Agostino avait perçu le murmure incrédule qui avait traversé la classe. Ce qui devait apparaître aux autres comme un exceptionnel coup d'audace n'avait été qu'une opportunité saisie sur une impulsion, sans réfléchir. Trois jours plus tôt, un midi, alors qu'il patientait dans le couloir avant d'entrer à l'infirmerie pour un saignement de nez qui l'avait pris à la cantine, il avait vu le professeur de mathématiques pousser la porte de la salle réservée aux enseignants et en ressortir peu après. Il avait pensé qu'il venait de mettre à l'abri le corrigé du contrôle trimestriel qui devait avoir lieu l'après-midi même. Il le redoutait particulièrement car il ne l'avait préparé qu'à la dernière minute, et il allait ajouter une très mauvaise note à un palmarès globalement médiocre – ce qui lui vaudrait au minimum une nouvelle scène de sa

mère. Sur un coup de tête, il s'était introduit dans la pièce, vide à cette heure, il avait fouillé dans le casier du professeur, et il y avait effectivement trouvé la liste des réponses qu'il s'était dépêché de recopier. Malheureusement, au moment de ressortir, il s'était fait surprendre par le professeur d'italien. De plus, contre toute évidence, il avait stupidement improvisé une histoire invraisemblable pour justifier sa présence dans cette pièce.

Monticelli se leva et se plaça derrière le garçon. « Heureusement que je vous ai vu ! Sinon, nous nous serions tous émerveillés de cette brusque amélioration de vos résultats, qui sont pourtant, depuis le début de l'année, plus que médiocres ! »

Lucio détestait ce ton ironique, ces réflexions que le professeur lançait devant toute la classe pourachever de mortifier sa victime. Il vit Agostino serrer les lèvres ; il avait déjà les yeux brillants. Derrière lui, selon le rituel établi du vendredi soir, le sinistre bonhomme retirait sa veste, l'accrochait au portemanteau, déboutonnait les manches de sa chemise, les roulait au-dessus du coude.

Agostino entendit le tiroir qu'on ouvrait, qu'on refermait, la chaise qu'on mettait en place. Il fut parcouru d'un tremblement. Il se sentait si misérable. Il avait honte ; honte d'avoir été attrapé en flagrant délit et d'être devenu un coupable ; honte d'être appelé au tableau, de monter sur l'estrade, de faire face aux élèves ; honte de se faire réprimander, de se faire châtier publiquement.

Lucio ne pouvait détourner les yeux du petit visage de chat de celui qui allait être puni, son menton pointu, ses cheveux éparpillés sur le front, ses sourcils légers, ses prunelles noisette, le double trait de ses lèvres crispées par la peur. Il pensait qu'il était l'élu, le véritable saint, et que le fol amour qu'il lui vouait était impur, certes, idolâtre, mais, malgré tout, sacré. Dans le secret de son for intérieur, il aurait tellement voulu en faire son seul et unique ami.

« Retournez-vous. »

Agostino fut soulagé d'échapper aux trente regards. Mais de découvrir le professeur qui l'attendait fut encore plus horrible. Il s'était assis sur la chaise et il avait préparé, sur le coin du bureau, la raquette. Il l'avait vue bien souvent, avec son manche court, sa palette en forme de cercle ramassé, recouverte d'une pellicule de caoutchouc bleu, décolorée en son centre par l'usage ; mais c'était la première fois qu'il allait en connaître l'effet

« Approchez-vous. »

Avant même qu'il eût le temps d'obéir, le professeur le saisit par le poignet et l'attira. Pour ne pas voir le crâne demi-chauve devant lui, il fixa le tableau noir où figurait encore, à la craie, le dessin d'une cellule que le professeur de sciences naturelles n'avait pas effacé après le cours précédent. Soudain, il sentit les mains sur lui : des mains

d'homme, qui remontaient son pull-over au-dessus de ses hanches – un vêtement que sa mère avait choisi dans un grand magasin de Milan –, et il eut l'impression que son cercle familial était forcé, qu'on entrait dans sa vie intime. Les gros doigts tirèrent sur sa ceinture, la défirent, et la boucle en cliquetant résonna dans la classe comme une indécence ; tout le monde maintenant était au courant qu'il se faisait déculotter. Avec une sorte d'indifférence incroyable, le professeur défit le premier bouton de son pantalon, qui soudain ne lui tint plus aussi fermement, mais, quand la tirette de la braguette fut abaissée d'un coup sec, Agostino se mit à trembler. Les mains le reprirent aux hanches, descendirent son pantalon étroit le long de ses cuisses. Maintenant les garçons pouvaient le voir en caleçon, jambes nues, et, de honte, il crut qu'elles allaient se dérober sous lui.

Lucio, halluciné, découvrait pour la première fois de sa vie les fesses de son camarade, prises dans le parfait slip blanc, et, quoique à demi masquées par le bas du pull retombé, il en eut le souffle coupé. Une telle beauté entre les mains d'un tel brutal ! Il aurait voulu l'arracher des griffes du professeur, le prendre contre lui, le serrer contre son cœur. Mais il ne pouvait s'empêcher de vouloir être aussi celui qui l'avait déshabillé, qui maintenant le courbait sur lui, qui l'installait en travers de ses genoux ; n'importe quoi, mais tenir Agostino dans ses bras... Il eut envie de pleurer – tout comme Mansa devait être au bord des larmes –, et c'était peut-être leur premier moment de communion, leur première émotion commune. Il avait à quelques reprises connu lui-même cette horrible situation, et il savait que le désespoir commençait à cet instant-là : de se retrouver exposé devant toute la classe, allongé sur les genoux du maître, on n'était déjà plus rien, bien avant le début de la fessée.

Agostino était dégoûté par l'odeur aigre qui émanait de l'homme, par le contact sous lui du pantalon râche, par les mains qui le tenaient familièrement, qui lui repoussaient au milieu des reins son pull, sa chemise, son maillot... On disposait de lui comme d'un objet ! Mais son humiliation atteignit un paroxysme quand des doigts s'enfoncèrent sous l'élastique de son caleçon, quand, dans le silence épais qui s'était abattu sur la classe, il en entendit le chuintement sur sa peau tandis qu'on le retourna, qu'on le lui descendait sur les cuisses. L'air frais, qu'il sentit d'un coup lui envelopper les fesses, acheva de l'anéantir. On lui attrapa le bras droit, le lui tordit en arrière, et on le lui bloqua en travers des reins pour l'immobiliser. Puis il y eut un temps terrible, celui de l'attente, pendant lequel le professeur le manipulait, l'arrangeait pour se mettre confortablement en place. Il tenta désespérément d'oublier cette horrible situation et d'obscurcir son esprit en fixant son attention sur l'estrade, sur les lames du plancher verni que des générations de talons avaient rayé.

Lucio vivait lui aussi ce moment de l'attente du premier coup, qui paraissait une éternité alors qu'il ne durait que quelques secondes. Il ressentit de nouveau, par le souvenir, cette sensation bizarre quand, nu devant tout le monde, la honte l'embrasait : une espèce de courant, presque électrique, partait de ses fesses et venait envelopper ses parties génitales, qui semblaient se rétracter.

Monticelli attrapa la raquette. Il tenait le garçon bien en main, en travers de ses genoux légèrement écartés, il lui avait retourné le bras pour le maintenir, il savait que certains étaient capables de véritables ruades quand la douleur montait, et il examina un instant le petit derrière dénudé, exposé entre la chemise et le caleçon, formant une courbe délicate, comme de deux pétales allongés. Il s'étonnait de voir combien la peau paraissait douce, tendre, presque fragile, bien plus que celle de la plupart des potaches qu'il corrigeait d'habitude. Il lui posa la palette en travers des fesses, et il la fit glisser d'un bord à l'autre, les tapotant pour que le garçon la goûte « à froid ». Il avait toujours soin de prendre son temps, une manière supplémentaire d'augmenter la tension, d'affirmer son pouvoir, d'écraser sa victime. Puis, avec satisfaction, il leva le bras.

Agostino sursauta, mais il parvint à ne pas crier. Le premier coup avait été vif, mais tolérable ; il s'attendait à pire. Cependant, dès que les suivants arrivèrent, tombant les uns sur les autres, ce fut autre chose. La douleur n'avait pas le temps de s'atténuer qu'un nouveau coup la relançait, et la brûlure s'enfla, devint terrible, elle fut rapidement insupportable. Il ne soupçonnait pas qu'il fût possible d'avoir aussi mal ! Effaré, il ferma la bouche, serra les dents, tendit les jambes en crispant les orteils, et il fit tout ce qu'il put pour ne pas laisser échapper un cri ; il attendait avec angoisse la fin de ce supplice.

Lucio voyait le professeur monter le coude et, d'un mouvement sec du poignet, abattre la raquette. Le claquement résonnait dans la salle, et, à chaque fois, la peau blanchissait avant de se nicher d'un glacis rose, de plus en plus vif, comme si le sang remontait de l'intérieur des chairs. Les coups tombaient régulièrement, avec force, sans épargner le garçon. Malgré lui, des larmes lui vinrent aux yeux.

Quand le professeur le relâcha, Agostino eut du mal à se remettre sur ses jambes tant il tremblait. Néanmoins son premier soin fut de remonter son caleçon et de tirer son pantalon à lui.

« Maintenant vous allez au coin pendant un quart d'heure, monsieur le tricheur. Tête baissée et bras croisés dans le dos. »

Agostino referma son pantalon au plus vite. Il s'estima favorisé : l'exposition était à la discréction du professeur, et parfois les punis devaient exhiber leurs fesses marquées. Il rattacha sa ceinture et rajusta son pull sur ses hanches. La douleur était encore intense, mais elle commençait à se dispercer.

Il se plaça dans le coin, au bout du tableau, croisa les bras derrière lui, et baissa la tête. Il avait l'impression d'avoir six ans.

Monticelli rangea la raquette dans le tiroir et se rassit derrière le bureau. Il referma le registre où, exceptionnellement cette semaine-ci, ne se trouvaient pas d'autres noms, et il examina la classe sur laquelle passa une sorte de soulagement. « Maintenant, au travail. Avancez vos devoirs, vous autres. »

Lucio sortit un livre et fit mine de s'y plonger pour cacher le trouble qui l'avait envahi. Il tremblait de rage.

Monticelli tira de sa serviette des copies qu'il devait corriger. Mais il ne parvenait pas à se concentrer. Il se demandait ce qui avait pu causer son érection ; c'était bien la première fois que cela lui arrivait ! Il y avait des années que sa femme ne lui procurait plus de pareilles émotions, seules les petites putains de la Via Giardino en étaient capables, et au grand jamais un élève ne lui avait produit un tel effet !... Il observa les garçons en face de lui. La plupart étaient disgracieux, mais même ceux dont les traits étaient les plus réguliers ne lui causaient aucun sentiment ambigu.

Il tourna la tête et examina celui qu'il avait mis en pénitence. Le petit Mansa, comme son frère l'avait été dans un autre genre, était évidemment le plus avantageux des élèves de la classe ; en fait, il avait même quelque chose de féminin... Lui-même se serait-il fait prendre à cette vénusté androgyne ?! Il dut se résoudre à le reconnaître : il avait subi malgré lui l'attrait délétère de ce petit inverti !... Il fut outré de s'être fait abuser ; il se sentit floué, manipulé. Ce jeune pervers avait réussi à susciter en lui un désir indécent ! Mais il casserait ce simulacre de joliesse, il romprait ce charme impudique !

Il regarda sa montre : le quart d'heure était écoulé. Il se leva en repoussant ostensiblement sa chaise, et les élèves relevèrent le nez de leurs cahiers. Il alla prendre la canne de bambou dans l'armoire qui était de l'autre côté du tableau – aussitôt les regards se réveillèrent. Il replaça la chaise à côté du bureau.

« Venez ici, Mansa. »

Il fut satisfait de la réaction du garçon au moment où il se retourna : on aurait dit qu'il se vidait de son sang ; il s'était évidemment imaginé au bout de ses peines !

Un garçon lança du fond de la classe : « C'est pas fini, Mansa ! Tu retournes au manège !

– T'as droit à un second tour !... » gouilla un autre. « Un tour gratis !

– Silence !... » tonna Monticelli. Puis il se tourna vers le garçon qui n'avait pas bougé. « Eh, bien ?

– Mais, monsieur... » balbutia Agostino.

« Quoi ?... Je vous ai puni pour avoir voulu tricher. Il me faut maintenant vous corriger pour avoir volé dans le casier même d'un professeur. Approchez-vous. »

Le garçon faillit ajouter quelque chose, mais il dut comprendre que c'était vain et, le nez baissé, il s'avança.

« Descendez votre pantalon. »

Lucio avait souffert des rires gras, autour de lui, qui avaient fusé devant le malheur. Il retint son souffle quand il vit son camarade glisser les mains sous son pull et défaire sa ceinture. Il ne comprenait pas quelle logique conduisait le professeur certaines fois à déshabiller les fautifs, et d'autres à les laisser faire eux-mêmes, mais il y devinait une savante variété de vexations. Sans le vouloir, et sans pourtant pouvoir s'en empêcher, il observa le garçon se défaire, redescendre son pantalon sur les genoux. Il tentait de détourner le regard en piquant du nez dans son livre, mais il était attiré magnétiquement par les cuisses minces et tremblantes qui se dévoilaient ; il était partagé entre le désir de contempler Mansa à demi nu et la honte de profiter de ce moment.

« Inclinez-vous et appuyez-vous sur la chaise. »

Avec satisfaction, Monticelli regarda le garçon faire encore un pas, retenant son pantalon au-dessus des genoux, puis se courber et placer les mains à plat sur le siège. Il lui repoussa les vêtements sur le dos, et il lui glissa de nouveau deux doigts sous l'élastique du slip qu'il fit coulisser sous les fesses. Il fut content de voir que le souvenir de la précédente correction ne s'était pas perdu, et que la peau gardait encore une belle couleur incarnat ; Mansa n'en sentirait que mieux ce qui allait suivre ! D'ordinaire, il portait la main sur les fesses exposées et, par manière vexatoire, il les palpait avec le même geste machinal que son père autrefois, maquignon dans le Piémont, avait au moment de prendre possession d'un nouveau poulain – sa façon à lui de s'emparer de l'élève à châtier, d'en faire sa chose. Mais, cette fois-ci, il fut arrêté par la joliesse de ce derrière qui avec ses teintes rosées ressemblait confusément à la paire de seins d'une jeune fille, et il eut peur de se faire circonvenir de nouveau, d'être captivé par le charme de ce petit efféminé, de ne pouvoir s'empêcher de caresser une chair qui, il devait le reconnaître, était bien appétissante.

Lucio vit le professeur reculer d'un pas, poser la badine en travers des fesses – comme un golfeur vise en posant son club contre la balle. Il écarta le bras en tournant le poignet, et il le rabattit d'un mouvement sec, faisant siffler le bambou dans l'air. Dès le premier coup, le garçon poussa un cri déchirant : il écarquilla les yeux, ouvrit grand la bouche, et inspira pour tenter désespérément de reprendre contrôle sur lui. De rage, Lucio serra les poings, enfonçant les ongles dans ses paumes ; il sentit qu'elles étaient devenues moites. Il avait déjà subi la canne, et il se souvenait parfaitement comment il avait été choqué par l'intensité

de la douleur qui coupait les fesses, telle un trait de feu. Effrayé, il vit le professeur relever le bras, puis le rabattre avec autant de vigueur. Le sifflement traversa une seconde fois la classe muette. Le garçon poussa un cri plus long, plus aigu, accompagné d'un tressautement du derrière, comme s'il cherchait en vain à diffuser la douleur, à s'en débarrasser.

Monticelli frappa de nouveau, et un troisième trait, bien net, s'incrusta en rose vif sur la peau claire des fesses. En voyant le garçon se cambrer avec un cri désespéré, la tête renversée, il pensait qu'il se vengeait de l'attrait que ce petit derrière avait exercé sur lui.

Au quatrième coup, il fut content de le voir sursauter et frétiller comme s'il avait reçu une décharge électrique... La canne, il y avait différentes façons de s'en servir : certains l'appliquaient faiblement, plus comme une mise en garde, presque symboliquement, mais lui n'avait pas peur d'y aller franchement. Il la renvoya avec force. En se faisant cingler par ce cinquième coup, le garçon fit un bond et s'écarta en se trémoussant désespérément.

« Mansa ! » gronda-t-il. « Remettez-vous en place, ou je reprends votre compte de zéro ! »

Il attendit que le garçon pantelant reprît la position, puis il leva le bras de nouveau. Au sixième coup, le garçon fut traversé d'une nouvelle secousse, ses dents s'entrechoquèrent, mais en se cramponnant à la chaise il parvint à s'y retenir.

Monticelli serra les lèvres, avec une sorte de gourmandise, et il donna le septième coup. Cela faisait du bien de se défouler sur ce fils de grande bourgeoisie ! Cela lui rabattrait le caquet, il ne croirait plus qu'il était intouchable, qu'il pouvait échapper aux châtiments ! Devant l'entrelacs rouge dont ses fesses étaient recouvertes, il avait l'impression de lui infliger des stigmates infamants, comme au temps où les voleurs étaient marqués au fer.

Il envoya le huitième coup sur le haut des cuisses. Il gardait pour la fin cet endroit où il savait la chair plus fragile, particulièrement sensible. Le gosse hurla plus aigu, avec une sorte de désespoir.

« Vous êtes vraiment une mauviette, Mansa. Vous pourriez vous tenir, au moins ! »

Il y eut des ricanements dans la classe. Pour le neuvième coup, il frappa de nouveau les cuisses, plus bas. Le gosse se tortillait sur place comme un ver ; les larmes avaient détrempé ses joues. Enfin, quand il appliqua le dixième coup, il lança la canne avec cet effet du poignet particulièrement efficace qu'il avait acquis au cours d'années de pratique. Le garçon bondit, entraînant avec lui la chaise à laquelle il se retenait, parcouru de convulsions.

Agostino haletait. Le supplice avait duré une éternité. La douleur montait et descendait en lui, suffocante, comme un souffle brûlant.

Les larmes coulaient sur ses mains cramponnées aux bords de la chaise. Il avait perdu le compte de ce qu'il avait reçu.

Lucio, lui, avait compté : chaque coup était parfaitement inscrit dans la peau par une barre rouge. Les cris avaient tourné dans la classe comme des oiseaux affolés, et il en était encore ivre d'horreur. Cependant, incrédule, il sentait, son membre douloureusement tendu dans son pantalon. Il n'arrivait pas à démêler les émotions contraires qui se bousculaient en lui.

Monticelli remisa la canne dans le placard. « Vous retournez au coin. Mais cette fois, vous garderez les culottes baissées. Pour l'exemple. »

Agostino se redressa péniblement, tout en se tournant vers le tableau pour qu'on ne vît pas son sexe, ni surtout son visage trempé de larmes. À cause de ce simple mouvement, la douleur, stridente, remonta d'un cran. Retenant son pantalon à deux mains, il retourna lentement vers le coin.

« Et les mains derrière la tête », ajouta le professeur.

Il croisa les doigts sur la nuque, ce qui le fit tendre le dos et réveilla le feu qui lui traversait les fesses et les cuisses. Il sentit qu'on roulait en les remontant ses vêtements sur les reins : on ne voulait pas qu'en retombant ils cachassent les marques de sa punition !

Lucio aurait voulu être ce professeur, mais pour prendre le garçon par les hanches, le caresser, le saisir à bras-le-corps, l'embrasser tendrement... Il s'appuya la tête dans la main gauche, feignant d'être absorbé par son livre et, subrepticement, enfonça la droite sous son pupitre. Sa verge déformait le pantalon. Il en caressa lentement la saillie ; il s'aperçut qu'elle distillait un liquide, aussitôt bu par son caleçon. Il se sentit sale, indigne d'aimer un garçon aussi pur que Mansa. Il releva les yeux, discrètement, et regarda le petit derrière meurtri. À ce spectacle cruel, sa bosse se redressa encore d'un cran, et il fut écoeuré par son propre désir. Il rebaisa la tête...

La classe est vide, les élèves sont sortis, le professeur a laissé seul le pénitent. Il se lève. Il va sur l'estrade et s'agenouille derrière lui. Très délicatement, il lui remonte son slip, son pantalon, il le rhabille. Il se relève, le prend dans ses bras pour le consoler. Mansa, de reconnaissance, lui offre ses lèvres. Leur baiser dure, passionnément, sans fin. Lucio lui caresse doucement les épaules, les bras, le dos, pour retirer la douleur. Mansa, bientôt, se sent mieux. Il s'écarte et sourit ; il enlève son pull. Lucio en retour, affectueusement, lui déboutonne la chemise. Ils s'embrassent de nouveau. Lucio erre sur cette poitrine tendre, cette peau tiède et souple ; elle est si délicieuse qu'il pourrait la caresser des heures. Il sent que Mansa lui ouvre la braguette, lui met la main, le touche. C'est sa façon de lui dire merci ; merci de l'avoir soulagé, merci d'être son ami. Alors Lucio se croit autorisé, il défait le

pantalon de celui qui s'est enfin donné à lui, il le caresse au travers de son slip, il le branle doucement, de tout son amour. Leurs désirs réciproques enflent de chaque côté, les pointes des sexes repoussent les tissus, le plaisir monte lentement, les jouissances ne sont plus loin, ils vont atteindre un bonheur incroyable, d'autant plus fort qu'ils l'ont attendu si longtemps...

« Mansa ? »

Lucio sursauta en sortant de sa divagation. Il ramena discrètement la main sur le pupitre.

« Il me reste à vous corriger pour m'avoir menti. Ce qui est autrement plus grave... »

Lucio resta incrédule : ce monstre n'en avait donc pas encore fini ? Mais, quand le professeur ouvrit le placard, ce fut l'horreur qui le saisit : le grand martinet noir se déroula comme un nid de serpents frétillants.

Agostino, toujours le nez au mur, fut repris d'une affreuse angoisse. Qu'allait-il encore subir ? La douleur de la correction précédente n'était pas éteinte, et il en avait, dans la bouche, un goût amer. Il vit soudain se balancer à côté de lui des lanières de cuir : plates, lisses, larges d'un centimètre, elles mesuraient plus d'un demi-mètre. En comprenant ce qui l'attendait, il se mit à trembler comme une feuille. Il pensa qu'il ne pourrait pas le supporter. Il voulut supplier, demander grâce, mais il ne put proférer un mot. Il était, totalement impuissant, livré à cet homme cruel, impitoyable. Il tressaillit en sentant de nouveau sur lui les mains du professeur qui achevaient de lui retirer son pull, sa chemise, son maillot tous ensemble.

Lucio fut impressionné en voyant les vêtements du garçon remonter si facilement le long de son torse, comme la peau d'un lapin qu'on dépiaute, puis lui glisser le long des bras. Il fut nu depuis les épaules jusqu'aux mollets, où étaient restés entortillés le pantalon et le slip. Il était maintenant tel qu'il l'aurait souhaité s'il avait pu l'aimer. Il l'aurait pris dans ses bras, serré doucement contre lui, cajolé, il aurait caressé son dos tremblant, enfoncé les doigts dans ses cheveux, et il lui aurait embrassé tendrement le bord de la joue, sur l'angle des lèvres. Il aurait voulu le garder contre lui pour la vie.

Monticelli se plaça derrière Mansa, et il examina le corps mince, encore marqué aux fesses et aux cuisses. Il allait dresser ce petit inverti ; sans pitié ; il allait le réduire, lui casser les dents. Il se rendait compte de la vivacité de son envie de dominer ce garçon, de le soumettre, mais il n'en démêlait pas clairement les causes. Il savait seulement qu'il se sentait comblé à la perspective de le fouetter.

Lucio était comme ivre ; le désir qu'il avait de Mansa, quand il le voyait ainsi, nu, sans défense, et la haine de Monticelli qui, le fouet à la main, contemplait le garçon avec complaisance, d'un air vicieux,

s'intriquaient au point de devenir indissociables, lui faisaient tourner la tête. Il aurait voulu tenir le martinet lui-même pour ressentir l'impression que cela donnait de martyriser l'objet de son amour ; le fouetter puisqu'il était impossible de le caresser... L'homme leva le bras. Les lanières s'envolèrent ; elles se dispersèrent en claquant, l'une après l'autre, sur le dos étroit. Il fut effaré en voyant Mansa bondir, se pousser en avant contre le tableau, le griffer convulsivement, comme s'il avait voulu le traverser. Il jeta un coup d'œil autour de lui : même les garçons les plus cyniques avaient détourné les yeux.

Sa maman

Quand Agostino sortit du bâtiment, la pluie avait cessé, mais la nuit tombait, il faisait de plus en plus sombre. La cour du pensionnat était déjà encombrée des voitures et du car – destiné aux moins fortunés – qui devaient emporter pour deux jours les élèves dans leurs familles. Mais celle de sa mère n’était pas arrivée. Il déposa son cartable et son sac de voyage à ses pieds et attendit, le regard dans le vague, les yeux encore brouillés par le choc qu’il avait subi. Il sentait ses jambes molles sous lui ; son dos et ses fesses continuaient de l’élancer ; tout son corps était parcouru de frémissements. Il vit Volpino passer devant lui et lui faire pitoyablement un petit signe d’adieu. C’était peut-être le seul dont il croyait la compassion sincère. Il avait cependant encore une telle honte de son châtiment public qu’il détourna aussitôt les yeux.

Lucio monta dans le car et s’installa près d’une fenêtre d’où il pouvait voir son ami quelques instants encore. Il paraissait si touchant, si fragile, si meurtri de ce qu’il avait subi. Il aurait voulu être à côté de lui ; il l’aurait enlacé tout doucement, et il lui aurait caressé la nuque, longtemps, tendrement, jusqu’à ce qu’il se fût calmé. Puis il pensa que de cette main même il s’était touché dans la classe, et il se sentit abject.

Il reconnut, qui entrait dans la cour, la lourde Fiat 2800 noire. Ses grosses ailes rondes la faisaient ressembler à un scarabée, et sa carrosserie lustrée, ses chromes étincelants, son intérieur en cuir fauve, paraissaient une provocation à côté de la boue du pensionnat. Mansa, le nez baissé, ne la vit pas arriver, et sa mère dut descendre de voiture pour le héler. Grande et mince, la quarantaine, encore très belle, elle portait une élégante robe gris clair, liserée de vermillon, dans laquelle une poitrine petite mais ferme se révélait discrètement. Elle était coiffée d’un chapeau bleu marine à larges bords qui gardait dans l’ombre son visage, presque aussi fin que celui de son fils, seulement éclairé par un rouge à lèvres dont la vivacité rappelait la ganse de la robe. Mansa ramassa ses sacs, et il monta à l’arrière avec sa mère – bien que veuve, sa fortune lui permettait d’avoir un chauffeur. La voiture redémarra aussitôt. Lucio restait seul. Il allait passer ces deux jours à

s'isoler chaque fois que possible pour faire défiler, en boucle, les images qu'il venait de recevoir pendant cette heure terrible, et dont il tirerait un plaisir violent – son unique consolation.

Une fois la voiture sortie de l'enceinte du pensionnat, Monica Mansa passa la main sur les épaules de son fils pour le rapprocher d'elle, et l'embrassa tendrement sur le front. « Comment vas-tu, mon chéri ? » lui murmura-t-elle. « Tu as passé une bonne semaine ?... Tu m'as manqué, tu sais... » Du bout des doigts, elle lui recoiffait la pointe de ses mèches, effilées comme des herbes entremêlées. « Je t'ai mis du rouge... » fit-elle en frottant doucement de son pouce la légère trace qu'elle lui avait laissée sur le front, telle la marque d'un propriétaire. « Tu commences d'avoir les cheveux un peu longs ; il faudra que je t'emmène chez le coiffeur. » Elle adorait son petit chat, et elle adorait s'occuper de lui. Quelle tristesse qu'elle ne pût le garder à la maison ! Mais il n'y avait que des écoles publiques à proximité de la villa... Puis elle remarqua que les manches faisaient des plis disgracieux et, lui saisissant les poignets l'un après l'autre, elle en retourna l'extrémité pour les raccourcir. Elle le préférait avec ce repli qui finissait le pull au bout de l'avant-bras, et dont le renflement formait un agréable contraste avec la finesse du poignet ; mais, malgré ses recommandations, il négligeait souvent ce détail.

Agostino se laissait faire, il s'abandonnait à ces manies de sa mère qui d'ordinaire l'agaçaient, mais ce soir le rassérénait. Enveloppé dans un mélange amer, entre la tendresse maternelle et le feu qui couvait dans son dos, il redoutait seulement le moment où cette bulle de douceur crèverait.

« Je suis passée en venant à la galerie Vittorio Emanuele pour chercher la robe que j'avais commandée. Je t'ai trouvé un très joli petit pull à col roulé, en jersey blanc. Il était hors de prix, mais je n'ai pas pu résister ! Je pense qu'il t'ira très bien. J'ai hâte de te voir dedans... Par contre, c'est seulement pour la maison, et seulement à l'intérieur. Dehors, tu le gâcherais en une journée ! » Elle lui caressa doucement la nuque. Habiller son petit garçon était un véritable plaisir. « Promets-moi d'y faire attention au moins... »

Agostino appréciait les vêtements que sa mère lui achetait, simples mais de qualité, toujours d'une matière souple et agréable à toucher, mais cette fois son contentement serait irrémédiablement gâché par la perspective de ce qu'il allait devoir lui apprendre.

Elle remarqua sa petite mine. « Ça ne te fait pas plaisir ? L'hiver arrive, tu seras plus confortable comme cela, à la maison, pendant les mauvais jours... Mais si tu n'en veux pas, je vais le rendre : au prix qu'il m'a coûté !

– Si... si bien sûr...

– On dirait que quelque chose ne va pas ? » Elle le prit tendrement par le menton et l'obligea de redresser la tête. « Tu es tout pâle...

– Non, ça va... » fit-il en se dégageant nonchalamment pour feindre de regarder par la fenêtre. Il espéra que sa mère ne lui poserait pas davantage de questions.

Elle fronça les sourcils. « Il s'est passé quelque chose au pensionnat ?... Tu as encore eu de mauvaises notes ? » Le plaisir de retrouver son cadet fut soudain contaminé par le souvenir de ses résultats scolaires qui, malgré le choix exigeant qu'elle avait fait de l'établissement où elle l'envoyait, restaient en dessous du médiocre. « Eh bien, réponds-moi ? »

Il devina que continuer à éluder les questions ne ferait que précipiter la catastrophe. « Non... »

Elle commença de s'impatienter. « Alors quoi ? »

Le ton devenait pressant. De toute façon, il ne pourrait pas biaiser bien longtemps ; autant valait se débarrasser de ce qui l'étouffait. « Je... J'ai été puni », murmura-t-il.

Elle resta sidérée. « Puni... toi ? » Si Agostino était un piètre écolier, il n'était pas turbulent, et ses notes de conduite servaient plutôt à remonter sa moyenne. « Mais de quoi as-tu été puni ? C'était grave ?

– Non... non...

– Qu'est-ce que tu as fait ? Dis-moi. »

D'un discret geste du menton, il lui désigna le chauffeur. « Tout à l'heure... à la maison... »

Elle jeta un coup d'œil devant, au travers de la vitre de séparation, mais elle ne comprit pas ce qu'il voulait lui signifier. « Tu sais, il est inutile de chercher à gagner du temps, je l'apprendrai bien quand je lirai ton bulletin... Tu as été en retenue ?

– Non... »

Elle était contrariée. De ne pas connaître l'importance de ce qu'il avait commis l'inquiétait d'autant plus. Puis elle pensa que, s'il avait été puni et qu'il ne s'agissait pas d'une simple « colle », eu égard aux principes en vigueur au pensionnat, il avait dû subir un châtiment corporel. Et, dans ce cas, la gravité de la faute se lirait à la sévérité de la sanction. Elle le prit soudain par le bras et le tourna vers elle. « Bon. Je vais le savoir tout de suite. » Elle glissa la main sous son pull et le retroussa.

« Maman, non !...

– Si. Je veux savoir. » Elle lui défit la ceinture de son pantalon.

« Pas ici, pas dans... ! » protesta-t-il, affolé, en indiquant des yeux la nuque du chauffeur.

Elle hocha la tête : « Ne t'occupe pas de Massimo, il regarde sa route. » Pour elle, les employés n'étaient que d'utiles animaux domes-

tiques et ils faisaient partie de l'intimité familiale. Elle défit le bouton, tira la fermeture Éclair.

Il cessa de lutter. De toute façon, elle saurait. Il la laissa baisser son pantalon sur ses hanches.

« Allons ! aide-moi un peu. Si tu n'as rien fait de grave, tu n'as rien à cacher, n'est-ce pas ? »

Affreusement mortifié, il se souleva du siège en cuir pour lui permettre de tirer son pantalon et lui dégager les cuisses. Elle le prit par le bras et le tourna pour qu'il lui présentât le dos. Il sentit ses doigts légers attraper son slip, l'abaisser ; il entendit son exclamation assourdie. Elle lui passa lentement la main sur les fesses, et il se contracta en vain.

« Mais tu as été battu... et d'importance encore ! »

Il ne répondit pas, gardant les yeux fixés sur le vide-poches de la portière comme s'il avait pu se faire plat comme un cahier et y disparaître. Il la sentit glisser les mains sous son pull, le soulever sur ses reins avec la chemise et le maillot, et malgré lui, il frissonna sous la caresse.

En découvrant les traces dont le dos de son fils était marqué, elle fut atterrée. « Agostino !... Ce n'est pas possible : ce n'est pas une, mais plusieurs corrections que tu as reçues !... » Elle le parcourait du bout des doigts. « On t'a donné le fouet... » Elle était interloquée. Elle revint aux fesses sur lesquelles elle passa doucement la main. « ... Et ça, ce sont des coups de canne... Et quoi encore ? » Elle était scandalisée. Elle laissa retomber le pull. « Remets-toi. »

Il se dépêcha de remonter son caleçon, et il se rajusta.

« Nous en reparlerons à la maison. Tu me raconteras exactement ce qui s'est passé. » Elle était très affectée. Après avoir souffert les incartades de Giancarlo, elle avait espéré que son cadet lui aurait donné plus de satisfactions ; et voilà qu'il semblait devoir en prendre la suite ! « Agostino, je ne suis pas contente de toi, pas du tout. Je suis même très déçue. »

*

Sur la façade de la grande villa, plusieurs fenêtres étaient déjà allumées. Agostino descendit de voiture et suivit sa mère à l'intérieur ; Massimo, derrière lui, portait son cartable et son sac de voyage, ainsi que plusieurs sacs en papier venant des grands magasins.

Dans le vestiaire du vestibule, Agostino retira ses chaussures pour mettre ses mocassins d'intérieur.

Monica ôta son chapeau en disant à son chauffeur : « Vous donnez les affaires d'Agostino à Maria-Angelina, qu'elle s'occupe de son linge. Et déposez mes courses dans ma penderie... Quant à toi, Agos-

tino, va m'attendre au salon. Nous allons avoir une explication, tous les deux. »

Quand elle revint de son cabinet de toilette où elle s'était recoiffée et rafraîchie, elle trouva son fils debout devant une porte-fenêtre. Elle s'assit dans un fauteuil. « Viens ici. »

Il se tourna à regret et s'approcha, renfrogné. Ce n'était pas tout de se faire fouetter devant une classe entière, il fallait encore rendre des comptes à la maison.

Comme il restait le nez baissé, elle le saisit par le poignet et le fit avancer d'une petite secousse. « Regarde-moi, Agostino. Qu'as-tu donc fait pour mériter cela ?! »

Évidemment, il était inutile d'aggraver la situation en racontant une blague ; de toute façon, elle aurait tous les détails dans le carnet de correspondance. Pour autant, ce n'était pas facile à dire. Il avala sa salive et, la gorge serrée, il murmura : « J'ai copié... le corrigé du contrôle de math... »

Elle le regarda, sidérée. « Mais... Comment as-tu pu faire ça ?

– Je... Je suis entré dans la salle des professeurs... »

Elle n'en croyait pas ses oreilles. « Tu as pénétré dans la salle des professeurs et tu as recopié les solutions des problèmes ?! »

Cette fois il fut tellement noué qu'il ne put dire un mot.

« Mais tu es un vrai gangster, ma parole ! »

Il trouva le mot ridicule et faillit sourire de dépit.

Elle réfléchissait rapidement. Il fallait absolument arrêter cela. S'il s'était permis de voler un corrigé, jusqu'où irait-il ?... Agostino était né un mois après la mort de son papa et, aujourd'hui qu'il grandissait, l'absence d'un père à la maison se faisait cruellement sentir. Il n'était pas question qu'il suivît les traces de Giancarlo qui, lui non plus, n'avait jamais connu son géniteur et qui, de surcroît, à l'âge de dix ans, avait découvert par les journaux dans quelles conditions son beau-père avait été exécuté.

« Ce que tu as fait est extrêmement grave. Il me faudra réfléchir à ce que je vais faire de toi. Mais il est intolérable que tu ne m'aies pas annoncé ton forfait tout de suite. Tu as essayé de gagner du temps. Tu espérais peut-être que je ne le saurais pas ? Je ne supporte pas que tu ne sois pas franc avec moi. C'est détestable. »

Elle le regardait, malheureuse : son garçon n'était plus le petit ange innocent d'autan, maintenant lui aussi devenait un voleur et un tricheur ; la déception était cruelle. « Je vais te punir pour cela. »

Il tiqua, voulut dire quelque chose, mais les mots ne passèrent pas ses lèvres.

« Oui, je sais, tu viens d'être battu. Tant pis pour toi. Il faut absolument que tu changes de comportement. »

Et elle lui glissa les mains sous le pull pour le lui soulever sur le ventre.

« Maman, non... » gémit-il.

Sans lui prêter attention, elle défit sa ceinture.

Il se laissa faire, résigné, peut-être soulagé que l'abcès fût crevé. De nouveau, il entendit le crissement de la fermeture Éclair abaissée, il sentit son pantalon s'ouvrir sur ses hanches, descendre le long de ses cuisses, tomber sur ses chevilles... Pour seule différence, les mains qui le manipulaient étaient délicates et douces.

« Oui, c'est tout ce que tu mérites : être traité comme un petit enfant irresponsable et indocile ! » Elle parlait tout autant pour elle-même, car elle se sentait triste de ce qu'elle allait faire. Mais la crainte qu'Agostino ne tournât comme son frère aîné était la plus forte. « Lève les pieds. »

Il frissonna. Elle allait lui enlever le pantalon complètement ?... Un talon retenant l'autre, il dut retirer ses mocassins, dégager ses pieds.

Elle se leva, l'attrapa par le coude, et l'amena derrière le fauteuil. Malgré elle, elle ne pouvait s'empêcher de s'attendrir en le voyant comme cela, en chaussettes et en slip blancs. « Penche-toi en avant et ne bouge plus. » De deux doigts, elle lui appuya sur le dos.

Il détestait quand elle le conduisait de la sorte, en le prenant par le bras ou en le faisant avancer du bout des doigts, comme si elle répugnait à le toucher. Avec humeur, il eut un mouvement des épaules pour lui faire comprendre de le laisser, et il se courba sur le dossier, qui lui arrivait un peu plus haut que le ventre. Il l'entendit ouvrir la commode où elle rangeait le martinet. Il n'était pas inquiet outre mesure, elle lui avait retiré le pantalon mais il espérait qu'elle lui laisserait le slip ; et, de toute façon, elle ne frappait pas aussi fort que Monticelli.

Elle remarqua, en les refermant sur le manche du martinet, que ses doigts tremblaient légèrement. Elle ne s'en était pas servi souvent contre Agostino, mais Giancarlo en avait fatigué les lanières. Elle n'aimait pas du tout frapper ses enfants ; cela lui provoquait à chaque fois une émotion profonde qui la bouleversait. Elle referma le tiroir.

Elle vint derrière lui, lui posa la main gauche sur les fesses, froissa le caleçon, le baissa sur les chevilles. Elle revit les stries dont il était marqué. Il allait avoir mal ; très mal. Elle sentit une bouffée de chaleur monter en elle. Elle se plaça sur le côté, et elle repoussa les vêtements pour lui découvrir les reins. Elle regarda avec tendresse le petit derrière qu'elle allait martyriser, et elle hésita.

Puis, d'un coup, elle leva le bras et le rabattit sèchement. Il se redressa en poussant un cri aigu : il devait être encore très sensible de ce qu'il avait reçu au pensionnat ; ou peut-être aussi avait-elle frappé plus fort que d'habitude ? Elle frissonna. Elle remarqua qu'elle-même

avait serré les fesses, comme si elle avait ressenti les lanières l'atteindre. Elle rougit : l'émotion qui l'emportait avait quelque chose d'ambigu ; elle n'aimait pas battre ses enfants, mais elle ne pouvait nier qu'appliquer une fessée lui donnait une sorte de fièvre, d'exaltation trouble, et elle en était honteuse. Néanmoins, elle leva le bras de nouveau.

Dans le vestibule, Maria-Angelina s'immobilisa en entendant un claquement suivi d'un gémissement déchirant. Le sac du petit Mansa à la main, elle resta à écouter, et elle reconnut bientôt le bruit d'un martinet, qu'entrecoupaient des cris de plus en plus aigus. « La patronne rosse son gamin, on dirait... » Et ça y allait ! Et ça durait ! Les plaintes traversaient la porte et montaient de plus en plus haut. Elle eut très envie de voir la scène. Il n'y avait pas longtemps qu'elle travaillait à la villa, et elle n'avait pas encore eu l'occasion d'assister à un tel spectacle ; il ne fallait pas rater ça... Sans frapper, elle poussa la porte et s'arrêta sur le seuil. « Oh ! pardon... » fit-elle en feignant la surprise.

Le tableau était croustillant : la mère Mansa, mince et très élégante dans sa robe claire bordée de rouge, tenait le martinet en l'air, tandis que sa main gauche se posait gracieusement sur le dos de son fils pour retenir ses vêtements ; le gosse, courbé sur un fauteuil, le visage en pleurs, les cheveux répandus devant les yeux, exhibait un mignon petit cul qui avait attrapé une couleur framboise des plus intéressantes ; même ses cuisses étaient marquées de plusieurs cinglons roses.

Monica observa la bonne avec contrariété : non seulement son physique était déplaisant, mais elle n'avait même pas la correction de frapper avant d'entrer ! « Maria-Angelina, laissez-nous, je vous prie », lui intima-t-elle d'une voix troublée.

« Pardonnez-moi, madame », fit-elle en se retirant.

Coupée dans son élan, Monica rabaisa le bras. Elle se rendit compte que la sanction était largement suffisante. « Rhabille-toi... Et va au coin. À genoux. »

Agostino remonta son slip. Ses lèvres tremblaient de colère. Une nappe de feu s'était à nouveau répandue sur ses fesses, il avait l'impression de les avoir à vif. Sa mère l'avait frappé bien plus fort qu'il ne l'avait pensé, et longtemps. Il lui en voulait énormément.

Maria-Angelina avait de nouveau attendu un moment derrière la porte mais, comme il semblait ne plus rien se passer, elle était repartie. Dans la buanderie, elle posa le sac du petit sur la table de bois blanc et le renversa. Elle tria le linge qui était encore propre mais qu'elle avait consigne de repasser de nouveau, et le sale qu'elle laissait tomber dans deux paniers, la couleur dans un, le blanc dans l'autre. Madame Mansa l'avait aussi chargée de compter les slips sales – il devait y en avoir

cinq – pour vérifier que le garçon en changeât bien tous les jours. Elle aimait faire cela. Elle les déplia un à un et en examina l'intérieur avec attention, essayant de deviner sur l'entrejambe, au-delà des traces jaune pâle de l'urine, si d'autres, transparentes, plus raides, ne témoigneraient pas d'une émission sexuelle. Mais elle n'en trouva pas. Le petit Mansa n'était pas encore fait, sans doute ; il avait une douzaine d'années, cela ne tarderait plus. Elle froissa le doux coton blanc entre ses mains râches, et elle le porta à son visage ; elle inspira profondément pour en inhale le parfum, légèrement acide. Ce qu'elle préférait, c'était les week-ends où, le soir, alors que le garçon venait juste de se déshabiller pour se mettre en pyjama, elle trouvait, au milieu des habits abandonnés dans la salle de bains, la petite culotte chiffonnée, encore chaude de la journée, encore un peu moite. Elle adorait ces senteurs de petit garçon – elle adorait les petits garçons.

*

Monica rentra dans le salon que la nuit tombée avait plongé dans l'obscurité et vérifia d'un coup d'œil que son fils n'avait pas bougé, agenouillé dans le coin. Elle alluma et retourna s'asseoir dans le canapé. « Agostino », fit-elle d'une voix radoucie, « tu peux venir. »

Il se releva péniblement. La demi-heure qu'il avait passée en pénitence avait fait redescendre sa colère. Il se sentait faible, les jambes cotonneuses, et il avait seulement envie d'aller s'allonger sur son lit. Sur le signe qu'elle lui fit, il s'assit à côté d'elle.

Elle lui caressa tendrement le front pour le dégager et lui ramener les cheveux sur le côté. « Tu ne recommenceras plus jamais cela ? » lui demanda-t-elle. Et comme il baissait les yeux sans rien dire : « Réponds... »

– Non...
– Jure-le-moi.

– Je le jure... » Il avait répété sans penser à ce qu'il disait, juste pour se débarrasser de cet interrogatoire pénible.

Elle n'en fut pas dupe. « Ce n'est pas comme cela que l'on promet. Dis-moi : "Maman, je te jure de ne plus jamais tricher ni de ne plus jamais voler". »

De nouveau, Agostino se sentit rougir, humilié comme un petit enfant à qui on fait la leçon. Il rassembla ses forces. « Maman, je jure de ne plus tricher et de ne plus voler... »

– Bien. » Elle lui caressa la joue, puis lui posa la main sur la base du cou, sur le col de la chemise. « J'espère que tu es sincère... »

Il détourna les yeux en espérant que le sermon touchait à sa fin.

Elle lui prit le menton et le ramena vers elle pour le forcer à la regarder. « Agostino, je ne suis pas en train de plaisanter. Réponds-moi : es-tu sincère ?

– Oui...

– “Oui, Maman”.

– Oui Maman...

– Je l’espère ; sinon tu serais parjure. Et dans ce cas, quelle serait ta punition ?

– Je... je serais battu...

– Exactement. » Elle lui lâcha le visage et laissa glisser sa main sur le bras. « Et il va te falloir te mettre doublement au travail pour rattraper ce zéro.

– Oui, Maman.

– Bien... Je compte sur toi. » Elle l’embrassa sur le front. « Je te pardonne pour cette fois. »

Elle l’attira contre elle, lui tenant la tête dans son cou, et elle le serra tendrement, lui caressant les cheveux pour le consoler, descendant effleurer la nuque étroite, fine et nerveuse. Elle aimait tant le toucher, le palper, le câliner ! Elle ne pouvait s’en empêcher ; il était si doux ! Pourquoi fallait-il que lui aussi commençât à faire des bêtises ? Elle se glissa dans son cou, remonta jusqu’à l’oreille ciselée comme un petit coquillage, joua avec le lobe délicat, si tendre, velouté, puis elle s’enfonça de nouveau voluptueusement dans les cheveux soyeux qui se retournaient entre ses doigts. Elle ressentait confusément que la correction les avait rapprochés, que ce moment avait renforcé leur intimité mutuelle ; il ne s’agissait que d’une autre façon de l’aimer, plus vive, plus intense – ne disait-on pas « qui aime bien châtie bien » ?... Puis elle se souvint des impressions ambiguës qu’elle avait ressenties pendant la fessée, et le sentiment d’une certaine indécence lui vint ; elle s’écarta.

« Maintenant, va te laver les mains. Tu dîneras dans la cuisine ; je reçois ce soir... »

Il se leva aussitôt, pressé de sortir, de se retrouver enfin seul, mais elle le retint encore par le poignet. Elle n’arrivait pas à le lâcher !

« Tu te changeras aussi : ton pull sent l’école. »

Sollicitude

Après avoir dîné solitairement, Agostino monta se coucher. Il alluma en entrant dans sa chambre et, tristement, la regarda. Spacieuse, joliment décorée, il l’appréciait d’ordinaire, mais il était loin d’en profiter ce soir. Venant du rez-de-chaussée, il entendait la voix de sa mère, le rire d’apparat avec lequel elle accueillait ses invités, les réparties qu’on lui retournait. Il referma la porte. Ce n’était pas qu’il eût tellement envie d’être au milieu de ces adultes qu’il connaissait à peine, mais d’en être exclu le peinait.

Il traversa la pièce et entra dans la salle de bains. Il retira machinalement son pull – il était vrai qu’il en émanait une odeur déplaisante – et le laissa tomber par terre. Sa mère détestait qu’il fit traîner ses vêtements, mais elle ne le saurait pas, la bonne s’en occuperait dès le lendemain matin. Il dégrafa sa ceinture, défit son pantalon et, repoussant tour à tour le mocassin d’un pied par l’autre, il les retira. Enfin, le terrible déferlement d’épreuves de ce jour-catastrophe était terminé. Il déboutonna sa chemise, puis il l’écarta et la laissa glisser le long de ses bras. En attrapant son maillot pour le sortir par la tête, il croisa le reflet de son mouvement dans la glace du lavabo. Il pensa un instant regarder si les traces étaient toujours visibles sur son dos ; mais il ne voulut pas raviver son humiliation, et il se détourna pour baisser son slip.

Un pyjama gris perle était préparé sur une chaise. Il en passa le haut et le boutonna soigneusement ; le tissu, doux comme du satin, le rasséréna. Quand il enfila le pantalon et en serra le cordonnet, ce fut comme si on lui caressait les cuisses, les fesses, et même son sexe fut flatté par le mouvement de l’étoffe ; ce frôlement voluptueux effaçait presque le feu dont on s’était acharné à le brûler.

Il étala du dentifrice sur sa brosse à dents. Il respectait scrupuleusement cette consigne, car il avait été terrifié par le tableau détaillé que sa mère lui avait fait des tortures qu’il endurerait s’il devait aller chez le dentiste – les piqûres à vif, directement dans la gencive, la fraise qui creusait la dent jusqu’au nerf, l’extraction à la pince des dents cariées… Il se frotta consciencieusement, tout le tour de la bouche. Il cracha, se rinça plusieurs fois, et s’essuya.

Il retourna dans sa chambre. Il avait défait sa montre et la posait sur la table de chevet quand la porte s'ouvrit ; c'était la bonne.

« Comment allez-vous ? » demanda-t-elle en refermant derrière elle.

Il fut étonné : c'était la première fois qu'une bonne venait dans sa chambre à neuf heures du soir, et peut-être aussi qu'on s'enquérait si familièrement de lui ! Il remarqua également qu'elle n'avait pas frappé avant d'entrer, comme elle avait déjà oublié de le faire l'après-midi dans le salon ; sa mère n'aimait pas cette désinvolture et ne tarderait pas à la morigéner.

« Je viens vous mettre du baume pour la nuit. » Elle ouvrit un pot de *Fioravanti* tout en ajoutant : « Allongez-vous. »

Il fut agréablement surpris. Ainsi sa mère s'était tout de même sentie un peu coupable de l'avoir frappé aussi longtemps et aussi durement. Il s'assit sur le bord du lit, qui avait été ouvert pour la nuit avec le coin du drap et de la couverture retourné, et il dévisagea la femme. D'une bonne quarantaine d'années, à peine plus grande que lui, elle était d'aspect médiocre par l'inégalité de ses épaules et la mollesse de ses hanches, dont les contours déformés se dessinaient dans la robe noire, mal dissimulés par un petit tablier blanc. Son visage d'oiseau, anguleux, presque brun, déparé par l'ombre d'un duvet sombre au-dessus de la bouche gonflée, ne lui donnait pas non plus un air très agréable. Elle était cependant assez cordiale, ne faisait pas de chichis inutiles, et pour finir il la préférerait à la pimbêche indifférente qui l'avait précédée.

« Allongez-vous », répéta-t-elle.

Le sourire qu'elle lui adressa plissa les rides qui lui encerclaient les yeux et découvrit des dents d'une blancheur douteuse ; deux au fond étaient en acier. Comme il hésitait, elle lui mit affectueusement le bras en travers des épaules, et elle le fit s'étendre à plat ventre.

Il sentit la main, petite et râche, se faufiler sous son pyjama au niveau de ses hanches, attraper son pantalon pour le tirer, et, le nœud trop lâche du cordonnet s'étant défait, le faire glisser sur ses cuisses jusqu'aux genoux. Il s'étonnait de ses gestes décidés, de sa familiarité, du sans-gêne avec lequel elle entrait ainsi dans son intimité.

Maria-Angelina s'assit à côté des jambes du jeune garçon. Elle fut tout de suite très excitée en découvrant combien était mignon ce petit derrière et, surtout, à quel point il avait été maltraité : la peau tendre était traversée de stries d'un rose sombre, encore bien visibles. « Eh bien, elle y est pas allée de main morte !... Vous allez voir, le baume vous fera du bien. »

Malgré la vulgarité de la réflexion, il apprécia qu'elle ne posât pas de questions sur le motif de sa punition. Il tressaillit en sentant la pâte froide s'étendre sur sa peau.

« Bon, allez pas lui raconter que je suis venue, au moins... mais, vraiment, vous m'avez fait pitié. »

En apprenant qu'en réalité sa mère n'était pas à l'origine de ce réconfort et que, au contraire, elle n'avait donc eu aucune pitié pour lui, il fut envahi par un sentiment amer : elle se préoccupait moins de lui que la bonne !

Maria-Angelina mit du baume sur une fesse, puis sur l'autre, et l'étala en tournant lentement pour le faire pénétrer. La peau du gamin était douce, fragile, délicate comme celle d'une pêche. Il avait un petit cul à croquer !

Agostino, les bras allongés de part et d'autre de l'oreiller où sa tête reposait sur le côté, après une première crispation causée par l'appréhension, ressentit petit à petit un apaisement, et il se laissa aller. Le silence dans la chambre était rassurant, à peine percé des vagues éclats de voix qui montaient du salon.

Maria-Angelina sourit en le voyant se détendre, et elle remit une dose du liniment pour que sa main continuât de glisser souplement. De la gauche, elle remonta légèrement le haut du pyjama pour lui découvrir les reins, et elle vint soigner les marques qui traversaient aussi le dos. Ce sillon, qui s'étirait entre les omoplates, était si délicieux, exempt de toute lourdeur, encore dans la fragilité des corps en accomplissement...

Elle ne savait pas pourquoi les jeunes garçons l'affriolaient comme cela. Comme toutes les petites filles, elle avait aimé jouer à la poupée, mais quand plus tard elle les avait abandonnées, au moment où elle-même quittait l'enfance, elle s'était découvert une attirance singulière pour la fraîcheur des corps juvéniles, délicats, un peu androgynes, avec une préférence pour les blondinets. Elle avait commencé par les singer, en demandant à sa mère de porter des pantalons et des pulls de garçon – comme si elle avait voulu déjà ressembler à ceux qu'elle voulait aimer. Elle s'était vite rendu compte qu'elle ne les regardait pas comme les adultes « normaux » regardaient un enfant. Ces corps lui faisaient un effet... particulier, sans qu'au début elle comprît exactement de quoi il retournait. Elle voyait bien qu'il n'était pas naturel qu'elle eût envie de les serrer contre elle, de les mignarder, de les embrasser, et même, à mesure que grandissait son désir pour eux, qu'elle s'imaginât les dévêter, les mettre tout nus, les polluer de caresses indécentes, les amener à des jouissances de plus en plus éhontées... En devenant adulte, elle avait mis des mots sur cette attirance immorale, mais de savoir qu'il s'agissait d'une « déviance sexuelle » ne lui permettait pas pour autant de démêler les ressorts qui en étaient à l'origine. Cependant, de fait, elle ne s'était jamais intéressée à un homme. Et, chaque fois qu'elle en avait eu la possibilité, elle

avait préféré opter pour une place où la famille comprenait un jeune héritier...

Le petit Mansa se laissait faire, il paraissait avoir accepté sa présence, et elle pensa qu'elle pouvait à présent se risquer plus loin. Elle lui glissa un doigt entre les cuisses, vint jusqu'à buter sur le périnée, puis elle remonta lentement vers le coccyx.

Il frissonna profondément. Ce que la bonne venait de lui faire là était tout à fait inattendu, évidemment indécent, et cependant il ne broncha pas. Il y avait quelque chose d'absurde dans cette application qui n'avait pas de raison d'être à cet endroit puisqu'il n'en avait pas souffert, néanmoins, en découvrant combien c'était troublant, les questions qui se bousculèrent en lui furent reléguées au second plan. Il n'avait jamais pensé qu'une caresse dans ce lieu intime, si reculé, si fermé, pût lui faire un effet pareil.

Elle reprit du baume, retourna entre les cuisses du petit et, cette fois, progressivement, elle appuya fermement pour s'enfoncer plus loin. À l'inverse de ce qu'elle avait craint, le gosse ne se crispait pas, au contraire elle le sentait tressaillir sous sa main. Devant la hardiesse, l'impudeur de cette intromission, son envie augmenta encore ; elle fut traversée par un frisson électrique.

Elle s'immobilisa quand elle reconnut le petit accroc au fond de la fente. Elle graissa alors son doigt d'une nouvelle dose de pommade, et elle y retourna ; elle poussa au centre de la minuscule encoche. Et, après quelques rebuffades, pris par surprise, débordé par la matière gluante, le sphincter contracté céda sous la pression. Dès que son doigt fut engagé, elle l'enfonça lentement.

Agostino avait rouvert les yeux en poussant un gémissement de surprise. À part le thermomètre, on ne lui avait jamais rien introduit là !... Même si les bonnes successives ne s'occupaient plus de le déshabiller depuis longtemps, elles restaient toujours des intimes, assistant à son lever, prenant soin de son linge, venant dans sa chambre pour faire le lit ou le ménage même lorsqu'il y était ; toutefois, il n'y avait pas de question, elles n'étaient certainement pas autorisées à le toucher à cet endroit... Il crispa les reins, voulut se redresser, protester.

De sa main libre, elle lui appuya sur les épaules. « Non, ne bougez pas... laissez-vous aller... Vous allez voir, vous allez vous habituer, ça va vous faire beaucoup du bien. Rien de tel pour se détendre !... »

Déroulé, il se laissa allonger de nouveau. La sensation toute nouvelle de ce doigt en lui qui se tournait d'un côté puis de l'autre, qui ressortait à demi pour se renfoncer, était affolante. C'était comme un gros ver qui se serait introduit, qui aurait voulu atteindre le fond de ses entrailles.

Maria-Angelina déglutit de joie : elle était, ni plus ni moins, en train de doigter le petit Mansa !... Et le bougre se laissait plutôt faire, aurait-on dit ! D'excitation, au creux de ses cuisses, l'eau lui vint entre les lèvres.

Agostino respirait bouche ouverte, attentif à la lente reptation de ce lombric qui se promenait en lui, le glissement des phalanges noueuses qui s'égrenaient sur les bords de son orifice étroit, les retraits aussitôt suivis de nouvelles plongées. Et, la peur s'éloignant petit à petit, il se sentit pris d'une grande mollesse. Ce massage était indubitablement obscène mais, après tout ce qu'il avait subi aujourd'hui, il lui faisait un bien étonnant, quasi surnaturel. Il s'abandonna tout à fait pour profiter pleinement de ces sensations inconnues.

Après l'avoir travaillé un long moment, elle se retira. Une sorte d'ivresse lui faisait tourner la tête. Le gosse avait incontestablement pris du plaisir en découvrant cette pratique ; c'était un vrai petit pépé, en fait ! Et il venait d'être révélé à ses goûts passifs. Il ne tarderait plus à rechercher les garçons, dont le membre pourrait lui donner des impressions encore bien plus intenses...

« Vous voyez ? Quand je vous disais que ça vous plairait... » Elle s'essuya les mains dans un mouchoir qu'elle tira de son tablier. « Mais il y a une autre façon de soulager les peines... Tournez-vous sur le dos. »

Indécis, ne sachant toujours pas s'il devait ou non accepter ces pratiques implicitement interdites, il obéit pourtant. Il ramena son pantalon sur lui et se retourna. Il fut un peu effrayé en voyant l'épanouissement qu'avait pris le sourire la bonne : ses yeux étaient éclairés d'une lueur inquiétante, et une jubilation inconvenante avait envahi son visage. Il avait l'intuition qu'il n'aurait pas fallu que sa mère entrât dans la chambre à cet instant ; mais le bruit qui venait d'en bas le rassurait.

Elle lui posa la main sur le genou, pour l'habituer, puis elle remonta sur sa cuisse, en basculant petit à petit vers l'intérieur, jusqu'à lui frôler l'entrejambe. Elle devina, dans la douceur du tissu satiné, la petite souris qui était sagement couchée là.

Il tressaillit. Que voulait-elle lui faire ?

« Vous inquiétez pas... Je vous ferai rien d'autre que ce que vous faites vous-même, dans votre lit, le soir... Quoique... j'espère que ce sera, peut-être, un peu mieux ? » Elle gloussa.

Il sentit la main étroite et sèche écarter la fente de son pantalon. Et, soudain, elle lui toucha le sexe ! Le cœur battant, il retint son souffle : les doigts de cette femme étaient en contact avec son organe, directement, à nu !... Cette fois, il fut définitivement convaincu qu'elle outrepassait les limites, et de très loin. Mais cette évidence fut

ensevelie par la sensation qui venait de son membre : il s'aperçut qu'il s'était tendu instantanément, d'un coup, mû par un déclic.

Elle sourit tendrement en sentant le petit sexe se relever et lui monter entre les doigts, dur comme une allumette. À douze ans, c'était merveilleux comme cela fonctionnait bien ! Il fallait seulement ne rien précipiter. Elle referma la main sur la jolie pine, faite comme un gros bourgeon, enveloppée d'une peau soyeuse, toute vibrante d'une énergie contenue, et elle se mit à la masser lentement.

Agostino se sentit pris dans une sorte de maelstrom, avalé, emporté. Ce massage, s'il était effectivement proche de celui qu'il se procurait à lui-même, était bien plus lent et surtout d'un effet infiniment plus puissant. Cela venait-il de cette main étrangère ? dont il ne pouvait prédire le mouvement ? qui était à la fois plus rêche et plus chaude, plus dure, plus efficace ?... Il avait le cœur qui battait la chamaïde. Les ondes du plaisir lui montaient d'entre les cuisses jusqu'à la pointe de son membre et faisaient vibrer tout son corps. C'était presque une torture : il aurait tellement voulu qu'elle accélérât.

Elle eut ensuite envie de découvrir le gland, mais quand elle chercha à la repousser, la peau refusa de coulisser ; elle n'était pas encore faite. Elle décida alors de libérer le jeune garçon. Elle se pencha sur la pine qui sortait du pantalon ouvert, pointue, effilée au bout, et elle l'avalà.

Il fut traversé par une décharge électrique ! Il crispa les doigts dans la couverture et fixa le plafond, bouche ouverte, dans l'attente de ce qui allait se passer.

Elle noya la petite verge dans sa salive, et elle la fit rouler entre sa langue et son palais pour la chauffer, pour l'assouplir, etachever de la durcir.

Jamais Agostino n'avait ressenti cela ; jamais. C'était mouillé, chaud, tressaillant, ça le prenait comme un animal. Il avait l'impression affolante d'être mangé et caressé à la fois ! L'effet était incroyable, extraordinaire !

Elle se recula en ramenant le petit organe dans l'anneau resserré de ses lèvres, puis elle pointa sa langue sur la fine ouverture à l'entrée du prépuce, l'écarta autant qu'elle pût, et tenta de lécher le fruit à l'intérieur ; mais la boutonnière s'entrebâillait à peine.

Il tressautait sur le lit ; il avait l'impression qu'on lui enfonçait des lames dans le ventre, des éclats de verre brillants... Il ignorait que son corps recelait de tels trésors.

Elle se redressa et, le reprenant dans la main, elle tira doucement sur le prépuce, comme pour l'allonger, profitant de son élasticité pour le faire dépasser du gland.

Agostino frissonna profondément. Ce nouveau et étrange traitement le laissait pantois. Les doigts de la bonne semblaient dotés d'un

pouvoir surnaturel, d'un magnétisme qui se communiquait à son membre, et qui le pourfendait du bout des orteils jusqu'au sommet du crâne ; l'intensité de ce qu'il ressentait était telle qu'elle s'apparentait plus à de la douleur qu'à du plaisir.

Après avoir étiré plusieurs fois la peau, fine comme du latex, elle la retroussa au contraire autant qu'elle put, en prenant garde cependant à ne pas la forcer. Elle y remit de la salive, et elle observait les progrès obtenus, comment l'ouverture s'écartait petit à petit, proche de s'abandonner.

Agostino était repris d'appréhension. Que voulait-elle donc lui faire ? N'était-il pas contre-nature de chercher à ouvrir cette enveloppe ? N'allait-elle pas lui faire mal, l'écorcher, le mettre à vif ?

Elle ramena ensuite la peau en avant, introduisit adroitement l'extrémité du petit doigt à l'intérieur, entre le prépuce et le gland, et elle l'avança délicatement, autant qu'elle le put, en prenant soin que son ongle ne le blessât pas. Le gosse avait jeté un cri bref, effrayé. « N'ayez pas peur », murmura-t-elle. « Je suis juste en train de vous faire. Vous serez libre, après ! »

Elle fit le tour du gland avec sa phalange, en étirant le prépuce vers l'extérieur, de tous les côtés. Elle agissait avec fermeté, mais en prenant garde de ne pas faire mal au petit.

Agostino se cramponnait au lit, et sa respiration sifflait douloureusement entre ses dents serrées. « Non, je vous en prie, ça... non... »

– Ne craignez rien, je fais très attention, je vous ferai pas mal. Mais il faut que votre petit bouchon voie le jour ! »

Quand elle vit que la peau avait commencé de se faire et supportait l'étirement, elle laissa de nouveau glisser de la salive sur la pine, et elle introduisit le bout de son second petit doigt entre le gland et le prépuce, un de chaque côté. Elle les écarta légèrement.

Le garçon grinça des dents. « Ha !... » gémit-il. « Aïe, ça fait mal... »

– Mais non », affirma-t-elle d'un ton rassurant. « Il faut juste que vous vous habituiez... »

Puis elle refit le même exercice, en plaçant cette fois la phalange de ses petits doigts l'une sur le dessus, l'autre sur le dessous, et elle se remit à étirer la délicate membrane.

Agostino ne pouvait maîtriser le tremblement qui l'avait pris en tier. L'idée qu'on s'introduisait sous sa peau et touchait à vif son organe lui semblait encore plus effrayante que la violation qu'il avait subie de son derrière.

Enfin, quand elle le sentit prêt, elle l'emboucha comme au début, le baigna de nouveau de salive, puis, formant un anneau de ses lèvres, elle força lentement le petit prépuce en arrière. Après une dernière ré-

sistance, il céda progressivement, et il roula en se retournant sur la base du gland, dur comme une fraise.

Agostino se crispa en ouvrant de grands yeux. L'anxiété se mua en panique : il avait effectivement senti quelque chose coulisser sur son membre, et les sensations qui lui en venaient s'étaient brusquement démultipliées. La moindre rencontre avec la langue, un simple mouvement de salive, chaque effleurement du palais dans lequel il était enfermé, se traduisaient par des élancements inconnus.

Elle se retira, et elle examina avec une profonde satisfaction le premier décalottage du jeune garçon. « Ça vous fait bizarre, n'est-ce pas, d'être à l'air comme ça ?... C'est normal, il faut un peu de temps à votre petit oiseau pour s'habituer à l'extérieur. Il a été depuis toujours protégé dans son cocon, dans son nid ! Petit à petit, il va s'y faire. Et vous trouverez ça très agréable. N'ayez pas peur ! »

Il ne croyait pas plus que cela à ces bonnes paroles. Il ressentait une sorte d'étranglement en haut, à la pointe de son membre, accompagné effectivement d'une déplaisante impression de fraîcheur, et, même si son gland lui semblait devenu hypersensible, il ne trouvait à cet instant rien de particulièrement agréable à cela.

Elle lui reprit en entier la verge en bouche, l'enserrant à la racine, puis, pour le rassurer, elle le recalotta avec les lèvres. Elle entama alors un traditionnel mouvement d'aller-retour. Elle pressait l'organe tendu dans sa bouche, elle le sollicitait en y enroulant sa langue, elle le comprimait contre son palais, elle l'inondait d'une salive toujours plus abondante. Glissant la main dans le pantalon, elle ramassa sur le bout de ses doigts les bourses toutes dures, resserrées et aplatises comme des amandes, et elle les fit coulisser dans leur peau... Elle jubilait à l'idée qu'elle était en train de sucer le fils Mansa ! Elle lui avait doigté le cul, puis elle l'avait décalotté, et maintenant elle lui donnait son premier pompier tout en lui tripotant les couilles ! Elle polluait ce petit bourgeois, supposément vierge et innocent, pur comme un agneau !

Tout le corps d'Agostino était en révolution. Il était aspiré, perdu dans une eau chaude et gluante ; la tête d'un monstre compatissant l'avalait, le mangeait ; une souris le grignotait entre les jambes ; des éclairs électriques remontaient de ses parties exacerbées et ébranlaient tout son corps. Son plaisir gonflait comme un ballon, arrivait à des sommets inconnus, il avait de plus en plus peur de l'explosion qu'il sentait grossir en lui et qui s'annonçait terrifiante ; il redoutait ce qui allait se produire.

Elle se redressa, le reprit dans la main, tout gluant de salive, et elle accéléra le rythme. Elle ne pouvait pas rester absente éternellement, elle devait redescendre servir le dîner. Avec un sourire satisfait, elle le regarda se tordre dans le lit, le ventre creusé par l'intensité des sensations, la bouche ouverte sur l'inconnu, les cheveux répandus de part et

d'autre, les yeux fermés – on aurait dit qu'il était sur un gril. Il n'en avait plus pour bien longtemps.

Agostino sentit un déclic se faire dans son bas-ventre. Tout son corps fut parcouru par un séisme, une éruption le souleva qui fusait en tous sens, et il s'arqua sur le lit en gémissant, emporté par une jouissance aussi terrible qu'un coup de couteau, mais qui durait.

Elle vit soudain plusieurs petits jets d'un blanc laiteux sauter au-dessus de sa main et retomber sur ses doigts, sur le pantalon de pyjama. Elle eut un gloussement de joie : le coquelet avait juté ! Et, il n'y avait pas à en douter, c'était sa première fois ! Elle l'avait dépucelé !

Agostino s'affaissa dans le lit, exténué, essoufflé, ahuri par ce qu'il venait de vivre, à demi mort. Mais il savait qu'il ne pourrait plus se passer de cela.

Elle relâcha doucement la verge qui se détendait et, avec une intense satisfaction, elle se lécha les doigts. Ce sperme tout neuf avait un goût délicieux. C'était sa récompense... Elle pensa qu'elle ne se laverait certainement pas les mains pour servir le dîner ; tant pis si madame Mansa et ses invités, sans le savoir, respireraient ces effluves, la première jouissance du fils de la maison... !

Elle rabattit la couverture sur lui, et elle lui passa la main gauche sur le front, lui repoussant les cheveux. Elle lui demanda : « Vous allez mieux, à présent ? »

Il ne répondit pas ; il s'était endormi.

Assouplissements

Monica s'assit au bord du lit de son fils et le contempla. Qu'il était beau illuminé par le soleil du matin, dans son pyjama d'un léger bleu canard qui allait si bien avec ses cheveux blond vénitien ! Elle l'avait bien choisi... Elle lui passa doucement la main sur le front et lui demanda : « Tu t'es bien reposé ?... Il est déjà dix heures. Il faut te lever, à présent. »

Agostino se redressa brusquement sur un coude. Il se rendit compte qu'il avait dormi profondément. Il fut aussi un peu surpris de se retrouver dans ce pyjama bleu alors qu'il se souvenait d'en avoir mis un gris la veille...

« J'ai trouvé la solution », continua-t-elle en lui caressant la joue tendrement. « Je vais engager un précepteur. Il te fera travailler tous les week-ends jusqu'à ce que tu remontes ton niveau. Mes amis m'ont donné le nom de quelqu'un de très bien, paraît-il, très efficace. Je l'ai appelé. Il vient te rencontrer aujourd'hui. En début d'après-midi. »

*

Agostino assis à son bureau était supposé faire ses devoirs, mais la grande fenêtre attirait son attention par laquelle il voyait le jardin, clair et nu, et le ciel, d'un bleu blafard ; il devait faire glacial dehors. Une demi-heure plus tôt, il avait entendu le précepteur arriver. Allait-il réellement devoir maintenant consacrer ses week-ends à l'étude ? Est-ce qu'une semaine de pensionnat ne suffisait pas ?

Soudain, la voix de sa mère l'appela depuis l'escalier : « Agostino !... Viens nous rejoindre au salon s'il te plaît... »

Il soupira et se leva. Quel genre de bonhomme allait-il trouver ?... Il descendit lentement les marches, traversa le vestibule, se résolut à pousser la porte du salon.

En découvrant l'homme, assis dans le canapé en face de sa mère, il eut le sentiment que la journée-catastrophe de la veille recommençait. L'atmosphère était différente, la pluie et l'obscurité étaient remplacées par une lumière sèche, un soleil polaire baignait la pièce, mais à cet instant elle était tout aussi sinistre ; car le précepteur lui fit très

mauvaise impression. Il n'était pas grand, il portait une veste sombre avec une cravate claire, ses cheveux bruns étaient coupés courts et plaqués en arrière, les yeux s'enfonçaient sous des sourcils fournis, de part et d'autre d'un nez aux formes épaisses, et la bouche s'étirait, fine, un peu de travers, comme la trace d'un coup de couteau dans une mâchoire plutôt massive.

« Approche-toi », l'encouragea sa mère.

L'homme le dévisageait comme s'il le jugeait déjà, et son regard bistro avait quelque chose d'inquiétant.

« Je te présente monsieur Loano, ton nouveau précepteur. »

Alberto Loano dévisagea le jeune garçon qui s'avancait vers lui. Il le trouva tout de suite particulièrement mignon, le genre de petit faune dont il raffolait. Il examina le torse mince, moulé dans un pull blanc en jersey à col roulé, un vêtement d'intérieur manifestement, puis son regard descendit sur les hanches étroites, prises dans un pantalon en velours beige clair, et vint sur les jambes, longues et fines, terminées par des mocassins de prix, dont le cuir fauve paraissait souple comme un gant. Enfin, il releva les yeux et dévisagea le garçon. Les cheveux d'un blond traversé de reflets auburn s'éparpillaient comme un foin léger sur le front lisse, le petit nez était impeccablement droit, et la bouche étroite, soulignée d'une lèvre sensuelle, appelait une forme ou une autre d'outrage. Les yeux, d'une tendre couleur noisette, dénotaient cependant un caractère rétif. Il se dit qu'il allait se régaler à le réduire.

« Bonjour, Agostino », fit-il en adoptant une voix amène.

Agostino avait remarqué que le nouveau venu avait pris le temps de le détailler jusqu'aux pieds avant de le regarder en face, et il en avait senti une vive humiliation. Il eut la confirmation qu'il n'aimerait pas cet homme.

« Viens près de moi », ajouta-t-il en tapotant le canapé.

Il ne put faire autrement que s'asseoir à côté du précepteur. Celui-ci lui posa la main sur l'épaule, une main lourde et épaisse qui l'empoigna par la nuque, et cette familiarité le rebuva.

« Agostino, ta maman m'a dit ce que tu as fait. Je ne reviendrai pas là-dessus. Le passé, c'est le passé. Nous sommes là pour travailler, te faire progresser, te faire remonter la pente. C'est le meilleur moyen pour t'ôter l'idée de tricher. » Il sentait le cou du garçon, mince et nerveux, enveloppé dans le délicat col roulé en jersey, si doux qu'il lui en venait des envies de sacrilège. Il le relâcha non sans regret.

Agostino le vit se frotter les mains en les faisant tourner l'une dans l'autre, comme font certaines vieilles personnes maniaques avant de dire quelque chose qu'elles croient d'importance.

« Je viendrai tous les samedis, de 8 heures à 17 heures, avec une interruption d'une heure. Je ne viendrai pas pour tes devoirs, tu es as-

sez grand pour les faire toi-même ; je viendrai pour te donner des exercices complémentaires.

– Mais alors... mes devoirs ?... » fit Agostino d'une voix plaintive.

« Tu les feras le dimanche, ou au pensionnat, à l'étude, pendant ton temps libre. »

Agostino déglutit. Il n'osa pas, devant sa mère, se rebeller contre cet inconnu, mais cela signifiait qu'il n'aurait même plus son dimanche, il lui faudrait encore faire des devoirs !

« Je te préviens : je te ferai travailler dur. Je veux la plus grande concentration : pas de petit camarade, pas de distraction. Il faudra que les domestiques soient avertis de ne pas nous déranger. Je demanderai même à madame ta mère de bien vouloir éviter de passer par ta chambre lorsque nous travaillerons.

– Bien sûr », acquiesça Monica. Elle était un peu émue en confiant son plus jeune fils à cet homme sévère : il l'avait prévenue qu'il se servirait de méthodes modernes, dont « l'électrostimulation », mais qu'il utiliserait aussi les moyens traditionnels. Cela étant, Agostino les subissait déjà au pensionnat ; et puis il avait bien mérité ce qu'il lui arrivait ; tout plutôt qu'il ne devînt à son tour un Giancarlo.

Loano détaillait le garçon de la tête aux pieds. « Nous nous installerons dans ta chambre, et tu porteras une "tenue de travail". Cela te mettra en condition, te concentrera, te rappellera que tu es dans le temps de l'étude. Tu mets bien une tenue de gymnastique, n'est-ce pas ?... Eh bien, c'est pareil. » Il le prit de nouveau par l'épaule et, lui approchant la main du cou, avec le pouce il retourna familièrement le bord du col roulé ; il était incroyablement doux, probablement en cachemire. Il regarda madame Mansa : « La façon dont il est vêtu aujourd'hui, par exemple, n'est pas favorable : ce col montant, ces manches longues, ce pantalon qui lui tombe sur les chaussures, tout cela le referme sur lui-même, alors qu'il faut au contraire le dégager, l'ouvrir sur le monde de l'étude. »

Elle sentit qu'elle rosissait ; elle bougea dans son fauteuil. « Et... que souhaiteriez-vous comme... pour cette... "tenue de travail" ?

– Quelque chose de léger. Vous prendrez par exemple un petit polo à manches courtes, avec un short, ce qu'on appelle un "boxer-short", c'est-à-dire retenu par une simple ceinture élastique. Vous trouverez cela dans les magasins d'articles de sport... Et aucun sous-vêtement. Une paire de chaussettes montantes pour qu'il n'ait pas froid aux pieds, mais pas de chaussures.

– Cependant, il faudra bien qu'il porte un... un caleçon ?...

– Non, c'est inutile. Il changera de short régulièrement.

– Ah... »

Il retira la main. « Le but est que cette tenue soit facile à ôter. De cette façon, les sanctions sont simples à appliquer : il suffit de courber l'enfant sur un tabouret, et on peut le découvrir d'un geste ; c'est plus rapide. »

Agostino se sentit faible. Avant que la première leçon n'eût commencé, on prévoyait déjà tout ce qu'il fallait pour le punir !

« C'est ce que je pratique avec tous les élèves qu'on me confie. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi certains pensionnats renoncent à l'uniforme... »

— Je vois... » Monica avala sa salive. Elle remarqua que son fils avait pâli.

« Pourrais-je à présent me rendre avec lui dans sa chambre ? Je voudrais commencer par évaluer son niveau.

— Naturellement », fit Monica en se levant, soulagée d'échapper à son malaise. « Agostino, conduis monsieur Loano. »

Tandis que le précepteur ramassait sa mallette, Agostino quitta prestement le canapé, et il alla ouvrir la porte du salon. Mais, au moment de sortir, des doigts se refermèrent soudain sur son bras et le retinrent fermement. L'homme lui souffla à l'oreille : « Laisse ta maman passer en premier ! »

Monica sourit au précepteur et passa devant eux. « À tout à l'heure ! »

Agostino enrageait intérieurement de se sentir maintenu comme un animal. Dès qu'on le libéra, il s'élança vers l'escalier.

Loano le suivit posément. En gravissant les marches, il observait devant lui le pantalon de velours beige qui se tendait tour à tour sur les fesses du jeune garçon, les reins étroits sur lesquels bougeait le fin pull blanc, les omoplates saillantes, les épaules qui se balançaient avec empportement...

Agostino entra dans sa chambre et resta planté au milieu, en cherchant à se calmer. Puis il se rendit compte que le précepteur ne l'avait pas suivi, qu'il était toujours sur le palier. Il se demanda un instant ce qu'il fabriquait.

Il le comprit à l'instant où il l'entendit ordonner : « Reviens ici. »

Loano, très satisfait de cette entrée en matière, attendit que le garçon apparût sur le seuil, étonné. « Referme la porte. »

Le garçon le regarda sans comprendre.

« Referme la porte, je t'ai dit. »

Il finit par s'exécuter, les yeux baissés, furieux d'être humilié.

Plus son élève était mignon, plus il voulait le rabaisser, le faire plier, le mettre sous le joug ; quand au contraire il n'avait pas d'autre choix que de prendre un disgracié, il s'apercevait qu'il devenait moins exigeant, presque laxiste, en fait parce qu'il lui était indifférent, tout

simplement. Mais quand il était à ce point de son goût, comme celui-ci, il cherchait toutes les occasions de le mortifier, le râvaler, le toucher au vif, au cœur de son amour-propre... Après avoir passé son adolescence à ruminer les rebuffades infligées par les camarades qu'il entreprenait en vain, il avait choisi un métier qui lui permettrait de se venger de la Nature : car le physique ingrat dont elle l'avait affecté l'empêcherait pour toujours d'atteindre les objets du désir ardent qu'elle lui avait par ailleurs insufflé, tout à fait insensible aux conséquences de cet amalgame mortifère.

Il prit le jeune garçon par l'oreille et, la lui tordant, il l'obligea de renverser la tête en arrière. « Je viens pourtant de t'en faire la remarque : un enfant est tenu de marquer le respect qu'il doit aux adultes. Tu ne m'as pas écouté. Et sache que, chaque fois que tu ne feras pas attention, tu seras puni. Tout de suite. » Il accentua sa torsion et enfonça l'ongle de son pouce dans le petit lobe de chair tendre. Il insista jusqu'à ce que le garçon gémît, puis encore, à le faire crier. Quand il le relâcha, le gamin fit un bond en arrière en se frottant l'oreille ; ses yeux lançaient des éclairs, et une larme brillait au bord de ses paupières.

« Maintenant, tu rouvres la porte. »

Brûlant de confusion, furieux mais impuissant, Agostino rouvrit la porte et attendit que l'homme voulût bien entrer.

Loano découvrit face à lui deux hautes fenêtres qui éclairaient la chambre ; devant celle de gauche, un bureau était mis de profil pour prendre la lumière de côté. Il y déposa sa mallette. « Voici donc où nous allons travailler... Il va nous falloir une seconde chaise, Agostino. »

Il s'amusa de la confusion du jeune garçon, qui commença par approcher une petite chaise d'appoint, avant de s'apercevoir que cela ne convenait pas et de sortir en chercher une autre.

Il en profita pour détailler la pièce : ainsi c'était dans ce lit que rêvait le petit bonhomme ? qu'il vivait ses premières commotions solitaires, visité par de troubles émois ? C'était devant la glace de cette armoire, au pied du lit, qu'il quittait son pyjama pour s'habiller le matin ?... Il adorait pénétrer dans l'intimité de ses élèves, découvrir la face cachée de leur petit monde. Dans le fond de la chambre, une porte plus étroite donnait probablement dans la salle de bains où il prenait sa douche, et il imagina l'eau chaude dégoulinant sur le jeune corps nu, tout moussant d'une savonnette légèrement parfumée...

Agostino, en revenant avec la chaise qu'il avait prise dans une chambre d'amis, trouva l'homme occupé à observer ses affaires, et il fut agacé qu'il s'immisçât dans sa vie privée. Il plaça la chaise à côté de la sienne.

« Très bien », fit Loano. « Nous n'avons pas encore ta tenue de travail, mais pour aujourd'hui nous allons nous arranger : tu vas te mettre en sous-vêtements. » Puis, comme le jeune garçon ne bougeait pas, sidéré, il ajouta d'un ton sec : « Allons, mon petit bonhomme, défais-toi, je te dis. Ne me fais pas attendre. Apprends que je n'aime pas cela ; pas du tout. »

Agostino fut écrasé par la honte que lui infligea le « petit bonhomme » ; mais, surtout, il ne pouvait se résoudre à se dévêtrir devant cet homme. Il passa fiévreusement en revue les solutions possibles et n'en trouva qu'une. Il alla se réfugier dans la salle de bains dont il referma la porte.

De rage, il avait les tempes qui battaient. Il se déshabilla. Il était mortifié à l'idée de devoir se présenter en sous-vêtements devant cet inconnu déjà odieux.

Loano attendait avec délectation : le petit ne s'en doutait pas, mais il aurait bien d'autres occasions de le voir se dévêtrir devant lui... Quand la porte se rouvrit et qu'il le vit apparaître, les yeux baissés, en maillot de corps, slip, et chaussettes blancs, le poignet gauche ceint du bracelet en cuir de sa montre, un éblouissement monta en lui. Il serra les lèvres pour n'en rien laisser paraître. « Très bien... » murmura-t-il. L'émotion qui s'était emparée de lui était forte : il y avait longtemps qu'on ne lui avait pas confié un élève aussi gracieux, aussi adorable.

Il s'approcha lentement. Il prit le menton du garçon entre le pouce et l'index – malgré lui sa main tremblait légèrement –, et il lui redressa le visage pour l'examiner. Il voyait maintenant cette chair d'enfant de très près, en détail, il en sentait la matière vivante, le grain, le velouté de la peau, il percevait même le parfum qui montait des cheveux, discrètement musqué. Sur le front, sous la pointe des mèches éparses, les sourcils délicats invitaient le doigt à se poser, à suivre leur ligne aérienne surplombant les paupières baissées, bordées de cils légers, à peine plus sombres, tressaillant imperceptiblement. Les narines étaient particulièrement attirantes, deux ravissantes minuscules coquilles d'escargot soutenant la petite pointe arrondie qui terminait le nez, et il aurait adoré les connaître, s'y enfoncer, les parcourir. Les lèvres, timidement entrouvertes, étaient ensorcelantes, laissant deviner dans leur pénombre les rangs serrés des dents nacrées, barrière gardant la langue, dissimulée dans un domaine très intime.

Il eut du mal à rouvrir la main, à le lâcher. Et, l'épaule nue apparaissant, au-delà de la bretelle du maillot, telle un petit pommeau qui attendait qu'on le prît, il y laissa glisser les doigts, puis il l'empauma franchement, comme pour l'éprouver. Il la palpa de son pouce, et la peau était d'un incroyable velouté, contrastant avec la rigidité de la clavicule qui saillait dessous. Il sentit une palpitation traverser son sexe : il s'était soulevé, il avait grossi... Il se reprit.

« Nous allons au préalable nous livrer à quelques exercices de... "d'assouplissement". »

Agostino, depuis un moment, à la façon insistante dont on le touchait, commençait à se poser des questions sur les véritables motivations du précepteur lorsqu'il avait exigé qu'il se présentât à demi nu. Cet examen qui durait, ce contact appuyé, trop familier, étaient très déplaisants. Était-il tombé en plus sur un vieux cochon ?

Loano se sentit vaciller, sur le point de faire une bêtise. Il avala sa salive. Il retira la main, comme s'il l'avait posée sur la plaque brûlante d'une cuisinière.

Il alla s'asseoir dans le gros fauteuil qui était à côté du lit, et il examina le garçon, resté debout devant le bureau, indécis de ce qu'il devait faire.

« Agenouille-toi. »

Agostino dévisagea l'homme. À la surprise provoquée par cet ordre incongru se mêla un sentiment d'affreuse étrangeté. Des images de films qu'il avait vus sur la guerre soudain lui revinrent, et il se sentit comme un de ces prisonniers, à demi nus, livrés à des officiers SS sadiques. La panique le prit. « Mais... pour quoi faire ? » fit-il afin de gagner du temps.

Loano devina l'inquiétude du jeune garçon et se dit qu'elle le rendait encore plus charmant. « Agostino, je veux que tu m'obéisses sans discuter. C'est en cela que consiste cet exercice : vérifier que tu obtempères au doigt et à l'œil. Je veux te rendre souple comme un gant. »

Agostino le vit lever la main droite en écartant légèrement les doigts, désignant sans équivoque la main qui devait commander à ce gant.

« Agenouille-toi. »

Résigné à ne pas comprendre, il se mit à genoux, et, ne sachant quelle attitude prendre, il s'assit sur les talons.

« Non, tiens-toi droit, les bras le long du corps. »

Mécaniquement, il rectifia la position.

« Relève-toi. »

Il se remit debout. Il ne comprenait pas à quoi rimait cette pantomime.

« Maintenant, agenouille-toi de nouveau. »

Il dévisagea le précepteur : il se moquait de lui ?

« Dépêche-toi. Tu n'es pas assez rapide. »

Il prit sur lui : il se remit à genoux ; il resta droit, les bras le long du corps.

« À présent, tu vas te lever ou t'agenouiller chaque fois que je claquerai des doigts. Vas-y. » Il claqua des doigts.

Un voile rouge passa devant les yeux d'Agostino. Depuis quelques instants, il obéissait sans comprendre. Qu'y pouvait-il ? Sa mère l'avait remis entre les mains de cet horrible bonhomme, il n'avait aucun moyen de lui échapper, il était livré. Il se releva.

Loano fit claquer ses doigts plusieurs fois, jusqu'à ce que la mécanique fût bien huilée, que le temps de réaction se raccourcît, qu'il eût l'impression de commander le petit pantin à sa guise. Puis il le laissa en position agenouillée.

Il se leva. Il vint lui poser la main sur la tête, et il l'obligea de plier la nuque en arrière pour le regarder dans les yeux. « C'est mieux, Agostino. Tu as déjà fait des progrès. Mais ce n'est pas fini. Persévérez, concentrez-toi : il faut que tu te conformes à mes ordres automatiquement, sans réfléchir. » Dans sa paume, les cheveux du garçon étaient tellement doux, si souples entre ses doigts, ils le caressaient avec une telle suavité, qu'il sentit de nouveau une secousse redresser son membre.

« Relève-toi. »

Agostino espérait que cette comédie fût finie, mais il s'inquiéta de nouveau en voyant le précepteur retirer de sa table de chevet la lampe et le livre qu'il déposa par terre, puis la tirer au milieu de la pièce.

« Mets-toi à quatre pattes là-dessus. »

Il ne bougea pas : à quatre pattes sur la table ?! Abasourdi, il regarda le précepteur aller au bureau et ouvrir sa mallette, en sortir quelque chose de noir et de souple qu'il n'identifia pas.

Loano se planta devant le jeune garçon. « Décidément, je vais devoir travailler ta souplesse. Tu dors, ou quoi ? » Il le reprit par l'oreille, la lui pinça cruellement, et il l'amena à la table basse. Elle faisait moins d'un mètre de long, mais le gosse y tiendrait sans difficulté.

Gémissant de douleur, Agostino ne put faire autrement que d'y monter à quatre pattes.

Son matériel à la main, Loano fit le tour du jeune garçon juché sur la table tout en le caressant du regard : il était à la bonne hauteur, le dos étroit se creusait légèrement, et les petites fesses prises dans le slip se présentaient très bien. Il le sentait bouillir, gardant la tête penchée pour se dissimuler, les bras et les jambes raidis par la haine. Cela le stimulait : à défaut de se faire aimer, il se faisait détester ; tout était mieux que l'indifférence.

« J'utilise l'électrostimulation. C'est un procédé que j'ai inventé et que j'ai réalisé à l'aide d'un ingénieur de ma connaissance. Il est simple mais efficace. Plutôt que de te donner des coups de garçette pour te signaler chaque erreur que tu fais, je t'envoie une petite décharge électrique. Tu sais que tu t'es trompé et tu corriges de toi-même. As-tu compris ? »

Agostino écoutait à peine. Il comprenait surtout qu'on lui faisait prendre toutes ces postures à seule fin de l'humilier.

Loano lui donna une petite tape sèche sur la nuque. « Réponds-moi : as-tu compris ?

– Oui... oui... » répondit-il au hasard.

« Bien. Je vais te mettre l'équipement en place, à présent. » Il se mit derrière le jeune garçon, lui attrapa le slip par la ceinture, et, savourant le moment, il le lui baissa en travers des cuisses.

Agostino sursauta. Il n'avait pourtant rien fait qui justifiât une fessée ?!

La vue de Loano se troubla un instant en découvrant le délicieux petit derrière, bien nettement fendu en deux, qui gardait encore le souvenir des corrections de la veille... Mais il se reprit. Il déroula son équipement, composé d'une robuste bande de tissu synthétique noir, d'une dizaine de centimètres de long, aux extrémités de laquelle étaient fixés d'un côté une poche semi-sphérique, faite dans une fine résille métallique noire, souple, de quelques centimètres de diamètre, et de l'autre un cône brillant, renflé comme une petite pomme de pin, resserré dessous, et terminé par un socle circulaire. Il posa la main gauche sur le derrière du jeune garçon, lui écarta la fesse, et il pointa le petit anus fermé. Il appuya fermement. Le plug anal, qui faisait moins de deux centimètres au plus large, vaseliné – non seulement pour aider à son intromission mais aussi pour améliorer les contacts électriques placés sur son col –, s'enfonça sans trop de difficultés.

Agostino poussa un cri de surprise ; il resta bouche bée. Quel était cet appareil qu'on lui introduisait comme un gros thermomètre ? Quel rapport cela pouvait-il bien avoir avec des leçons à apprendre ?! Le précepteur lui passa la bande de tissu entre les cuisses et la rattrapa sous le ventre.

« Redresse-toi. »

Agostino se déplia prudemment, toujours à genoux sur la table, guettant comment cet appendice bougeait en lui, se mettait en place, et gardait son petit orifice douloureusement écartelé.

D'une main, Loano écarta l'élastique de l'ouverture de la poche, de l'autre il attrapa par-dessous les petites bourses du garçon, il les glissa dans la résille en laissant le pénis flotter au-dessus, et il la relâcha au ras du ventre où elle s'assujettit en enserrant les organes. Puis il lui remonta le slip qu'il ajusta soigneusement, par-devant comme par-derrière. Un avantage supplémentaire à ce dispositif était d'offrir un excellent alibi pour manipuler les parties les plus intimes de l'élève.

« Mets-toi debout. »

Agostino descendit prudemment de la table, abasourdi par cet appareillage insolite que l'homme lui avait installé entre les jambes ! À quoi cela pouvait-il servir ? Il était très inquiet, mais il le fut plus en-

core lorsque le précepteur lui présenta un petit boîtier en plastique beige, de la taille d'un paquet de cigarettes, muni de plusieurs boutons, et qu'il lui expliqua complaisamment comment il fonctionnait.

« Voici une invention remarquable : une télécommande sans fil ! Nous l'avons adaptée de celles qu'on utilise aux États-Unis pour les télévisions. Elle communique par ultrasons avec l'appareil que je viens de t'installer, et qui est alimenté par une batterie contenue dans la fiche enfoncee dans ton derrière. »

Il montra à Agostino les deux boutons poussoirs, respectivement marqués *Posteriore* et *Anteriore*, et la molette graduée de 0 à 10.

« Regarde. Je règle d'abord le rhéostat au plus faible, à 1. » Il appuya sur le bouton *Posteriore*.

Aussitôt Agostino sursauta en poussant un petit cri de surprise. Il avait senti, tout le tour de son orifice, comme une série de piqûres d'aiguille.

« Tu vois ?... Mais je peux procéder autrement. » Il ramena le rhéostat à 0, appuya sur le bouton *Anteriore* en le maintenant pressé, puis il tourna lentement la molette.

Agostino sentit monter, sur ses parties prises dans la poche en maille métallique, un léger frémissement qui, à mesure que le précepteur avançait sur la gradation, se mua rapidement en des décharges, de plus en plus intenses, sous lesquelles ses organes se rétractèrent. Il poussa un gémissement qui monta crescendo, et il eut le réflexe de porter les mains à son ventre pour arracher cette machine infernale enfermée dans son slip !

Loano relâcha le bouton. « N'y touche pas ! C'est interdit. Tu ne voudrais pas en plus que je doive t'attacher les mains, non ?... Réponds.

– Non...

– Bien. Nous allons maintenant faire un test. »

Il retourna s'asseoir dans le fauteuil. Le gamin, resté debout au milieu de la pièce, paraissait vraiment ébranlé. Il prépara le rhéostat sur 3.

« Récite-moi tes déclinaisons. La deuxième : *dominus*, le maître. »

Agostino à peine remis des effrayantes sensations qu'il venait de subir, ne parvint qu'à répéter en bafouillant : « Les... les déclinaisons... ?

– Ne fais pas le sot. Dépêche-toi. »

Agostino essaya de se concentrer, puis prudemment il récita : « *Dominus... domine, dominum, domini, domino, domino...* *Domini, domini, dominos, dominorum, dominis, dominis.* »

– Bien. Maintenant *puer*, l'enfant.

– *Puer, puer, puerum, pueri, pueri...* » Il poussa un cri aigu. Une brève douleur entre les fesses, comme une piqûre d'abeille, l'avait interrompu. Ahuri, il examina le précepteur qui le dévisageait comme un serpent derrière ses paupières mi-closes.

« Tu t'es trompé. Recommence. »

Lentement il répéta : « *Puer, puer, puerum...* » puis il se rappela et enchaîna : « *pueri, puer, puer*. »

– Bien. La troisième, maintenant. Les imparisyllabiques : *dux*, le chef. »

Agostino sentit la transpiration lui venir aux aisselles. Il avait toujours beaucoup de mal avec celle-ci. À lui seul, le mot *imparisyllabique* était effrayant, et l'appareillage qu'il avait à l'entrejambe achevait de le déstabiliser. Il commença lentement : « *Dux, dux, ducem, ducis, duci, duci...* » Il sursauta en se cambrant et en gémissant. Une nouvelle décharge dans les fesses, plus vive que la précédente, l'avait arrêté. Il chercha quelle erreur il avait faite, mais ses idées s'embrouillaient, il ne trouvait pas. Il répéta encore plus lentement, redoutant à chaque instant l'effet de la terrible sanction : « *Dux, dux, ducem, ducis, duci...* Je ne sais plus », avoua-t-il.

« *Ducis, duci, duce !* » s'exclama le précepteur. « Continue.

– *Duces, duces, duces, ducorum...* » Il bondit sous une nouvelle décharge. Les larmes lui vinrent aux yeux. « Je ne sais plus... »

– *Ducum*, voyons ! Reprends. » Loano monta le rhéostat entre 3 et 4 et prépara son doigt sur le bouton *Posteriore*. Il gardait l'autre pour une utilisation plus longue, modulée avec la mollette, par exemple pour obtenir un résultat nécessitant un effort soutenu.

« *Duces, duces, duces... ducum... ducis...* »

Loano sourit et appuya sur le bouton. Avec satisfaction, il vit aussitôt le gamin agité par un nouveau spasme, plus long que les précédents. « *Ducibus, enfin !* » C'était fantastique de pouvoir le torturer à tout instant, à volonté, exactement selon son plaisir, sans qu'il n'y pût rien. Quand il le regardait se tortiller ainsi, sous la simple pression de son doigt, il avait de plus en plus de mal à le relâcher. Il devait faire attention à ne pas abuser de ce merveilleux outil, que le petit bonhomme n'allât pas se plaindre à sa mère. Le traitement avait beau ne laisser aucune trace, il valait mieux garder les parents ignorants du procédé, on risquait toujours que l'un d'entre eux ne montrât quelque sensiblerie.

« Reprends.

– *Duces, duces, duces... ducum... ducibus... euh... ducibus ?* » Tremblant de peur, il vit le précepteur se lever, mais ce fut pour poser le boîtier infernal sur le bureau.

« Voilà, mon petit Agostino. Tu as vu maintenant comment nous allons travailler ensemble. Je pense que tu as saisi tout l'intérêt de connaître tes leçons par cœur, n'est-ce pas ? » Il lui sourit.

Agostino fut frappé par l'expression de cruauté qui souleva le coin de sa bouche.

« Mets-toi à ton bureau, à présent. Nous allons faire un test de tes connaissances en mathématique. Prends une copie double. »

Agostino en s'asseyant sentit la proéminence s'enfoncer un peu plus entre ses fesses ; la poche bougea sur ses organes en les irritant. Que cet instrument fût inactif à cet instant le rendait presque plus menaçant, il redoutait à tout instant qu'il ne se déclenchât sans avertissement et le soumit de nouveau à cette horrible torture. En tremblant, il ouvrit un tiroir pour prendre une feuille blanche.

Loano se plaça derrière le garçon et lui posa la main sur la nuque. « Auparavant, je vais encore te dire deux-trois choses. » Il ne se lassait pas de lui toucher le cou, mince, très doux, délicat comme celui d'une jeune fille, mais durci dans le rejet qu'il avait de lui, et il prit plaisir à s'imposer, à l'enserrer comme dans une pince. « J'ai, en général, de très bons résultats avec mes élèves. Mais, avec toi, nous allons viser l'excellence. »

Agostino le vit sortir de sa mallette quelque chose qu'il posa sur le bureau, juste devant lui. Ses yeux s'agrandirent d'effroi en découvrant une cravache !... Elle n'était pas plus longue que cinquante centimètres, tressée dans le même osier que les fauteuils de jardin sur la terrasse, mais plus fine, plus serrée, et plus flexible. Sur le buvard vert, en travers de la copie quadrillée, elle paraissait inerte, presque anodine, banale ; et en même temps il était terrorisé par la puissance qu'elle recelait, plus adaptée à la croupe d'un cheval, totalement incongrue dans sa chambre.

« Elle sera pour toi chaque fois qu'à l'école la moyenne de tes notes sera en dessous de 16. »

Agostino eut une sueur froide. *16* était un nombre féerique, réservé dans sa classe occasionnellement à quelques élus, absolument hors de sa portée ! Il ne fit même pas attention aux mains de l'homme qui l'empoignaient par les épaules et lui faisaient une sorte de massage rude et autoritaire, en manière d'encouragement.

Loano, en enfonçant les doigts dans la chair tendre du jeune garçon, en haut de son dos, jouissait du trouble dont il avait achevé de le bouleverser avec cet objet redoutable, chargé de le fouetter, capable de lui procurer une douleur foudroyante. Il se pencha derrière son oreille, et il lui souffla : « Et l'excellence, sois-en certain, nous allons y parvenir. »

Il se rendait compte que son phallus était maintenant tout à fait droit, tendu à bloc, et seul le dossier de la chaise, comme une grille de

prison, le séparait de ce jeune corps qu'il aurait tellement voulu pouvoir soulever, courber sur le bureau, et pourfendre de tout son long. Quand lui serait-il révélé la volupté que recelait ce jardin interdit ? quand en parcourrait-il enfin l'étroit chemin, humide et chaud ? quand donc connaîtrait-il ces chairs secrètes, qu'il se représentait comme merveilleuses, les plus suaves, exquises au dernier point ? ...

Le scandale

Elle avançait dans le couloir plongé dans la nuit. Elle s'arrêta devant la porte. Jusque-là, si on l'avait surprise, elle aurait pu facilement justifier sa présence ; ensuite, ce serait impossible. Pourtant elle n'hésita pas ; elle tourna la poignée. Elle fut étonnée de trouver la chambre dans un clair-obscur : la lampe de chevet était encore allumée.

Agostino avait instinctivement refermé son livre, mais il n'avait pas eu le temps de le cacher, et il resta figé, le cœur suspendu, jusqu'à ce qu'il reconnût la bonne. Il n'avait rien entendu arriver. La respiration lui revint lentement. Que diable venait-elle faire ici, en pleine nuit, en robe de chambre ? Il la dévisageait, tandis qu'elle refermait silencieusement derrière elle, qu'elle s'avançait, et il cherchait à comprendre, à la fois inquiet et intrigué, ce que cet événement singulier allait encore lui amener.

« Je ne vous réveille pas, je vois... Vous ne parvenez pas à dormir ? » Elle s'assit sur le bord du lit. Elle lui sourit, attendrie par son air embarrassé. Elle lui prit le livre des mains et en regarda la couverture : sous le titre, *I ragazzi della via Pál*, une bande de jeunes garçons aux vêtements en lambeaux, alignés comme un bataillon de gueux, était passée en revue par un adolescent aux cheveux d'or, qui avait la mine altière d'un héros salvateur. Elle le déposa sur la table de chevet, puis elle dévisagea le fils cadet de la maison. Il était très beau dans son pyjama bleu canard, celui qu'elle lui avait mis la veille au soir sans qu'il s'en rendît compte, à la place du gris qui avait été taché. Pendant qu'il dormait, assommé par la commotion, elle l'avait manipulé, déshabillé, elle avait effleuré ses membres nus et tièdes, puis elle l'avait rhabillé, comme une petite fille fait avec sa poupée – un magnifique baigneur ! Elle lui caressa la joue tendrement.

La main était râche, et Agostino la reconnaissant se rappela ce qu'elle lui avait fait la veille. Peut-être ne voulait-elle rien d'autre que recommencer ? Il n'en avait pas moins d'appréhension que de désir, espérant autant revivre l'épisode extraordinaire de la nuit précédente qu'il redoutait de se confier une nouvelle fois à cette étrangère imprévisible.

Elle laissa descendre la main sur le menton et en suivit lentement la ligne. « Vous avez aimé ce que nous avons fait hier ? »

Agostino était tétanisé par cette caresse, à la fois douce et un peu râpeuse, qui maintenant lui descendait dans le cou, se glissait sous le col de son pyjama, s'enfonçait lascivement jusqu'à sa nuque. Il se sentit rougir ; et il fut inquiet en voyant alors sur le visage de la bonne monter un sourire plein d'appétit, qui redressait les coins de sa bouche et lui plissait profondément les joues.

« Oui, je sais... t'as aimé ! »

Il se rendit compte qu'elle venait de le tutoyer, et cette inconvenance n'était pas moindre que celle de la main enfoncee sous ses cheveux, de ce pouce qui remontait derrière son oreille, qui le massait impudemment.

Elle passa le bout du majeur sur les lèvres du petit ange, y appuyant à peine. « Je m'en doute bien, que t'aimes faire des saloperies... »

Il resta sidéré, incertain d'avoir bien entendu ce qu'elle venait de dire !

Sous son doigt, la bouche du gamin était incroyablement douce, tiède, animale. Elle sourit : « T'es un petit cochon, hein ?... »

Cette fois, il n'y avait plus à douter. Le gros mot l'avait choqué, lui dont sa mère pourchassait sans merci la moindre incorrection, et une vague de chaleur lui monta à la tête.

« Oui, bien sûr, t'es comme tous les petits merdeux, tu prends l'air d'un ange, mais t'aimes faire des saletés, rien d'autre ! » Elle insista sur les lèvres délicates, les entrouvrit, longea les petites dents régulières, se faufila en les écartant, trouva la langue humide qui s'agita sous son intrusion. « Ça t'excite, hein, que je te mette le doigt là ?... Je sais, les polissonneries, ça te plaît ! »

Honteux jusqu'à la pointe des cheveux d'entendre ces grossièretés, il la vit soudain se relever, attraper le drap et les couvertures ensemble, et les rabattre sur le pied du lit. Il ne bougea pas, pétrifié dans l'attente de ce qui allait se passer. Elle se campa bien en face de lui et, sans vergogne, dénoua la ceinture de sa robe de chambre. Elle en écarta les pans et la laissa glisser le long de ses bras. Sidéré, il la découvrit entièrement nue ! Elle n'était vraiment pas belle, son corps massif était marqué par des seins aux formes flasques, et un effrayant buisson noir se tenait au bas de son ventre comme un Pluton gardant l'entrée de l'Enfer. Répugné et fasciné à la fois, il commença d'avoir franchement peur.

Elle se rassit à côté du garçon allongé sur le dos, les épaules à peine soulevées par les oreillers remontés contre la tête de lit, les jambes parallèles, les bras abandonnés. Il n'avait pas bronché, juste un peu pâli en la découvrant à l'état de nature. Quand elle se mit à lui dé-

boutonner le haut du pyjama, il ne protesta pas, muet, comme paralysé. Elle le défit jusqu'en bas, puis elle en écarta doucement les pans sur ses bras. Elle lui posa la main sur le ventre. Il était chaud, fragile, d'une délicatesse troublante. Elle la remonta lentement, sinuant sur sa poitrine, frottant ses tétons, deux taches d'encre sur une feuille de cahier, à peine discernables dans la pénombre. Il ne bougeait pas, comme s'il avait cessé de respirer. Rassurée, elle se pencha en avant, lui glissa une main derrière la nuque, et elle l'embrassa sur la bouche. Ce fut tellement délicieux d'avoir sous les siennes ces petites lèvres si délicates, tremblantes, sursautant sous l'étreinte de son baiser !

Épouvanté, tétanisé, il s'était fait recouvrir par le mufle de la bonne ! Il se cramponna des deux mains au matelas ; il ne savait que faire. Soudain, une chose épaisse et gluante lui repoussa les lèvres, lui écarta les dents, entra en lui ! Horrifié, il se raidit en s'arquant en arrière, mais il ne put s'échapper de la main qui le retenait fermement par la nuque. Il fut envahi par ce morceau de chair gonflée qu'accompagnait une odeur déplaisante, et un vif écœurement le submergea.

Elle s'écarta, sans lui lâcher le cou, et lui sourit de nouveau. Il paraissait profondément ébranlé, perturbé par ce qu'il venait de connaître, comme perdu : elle l'avait brusquement sorti de son monde enfantin, de son univers douillet et préservé !... Tandis qu'elle remontait la main sur sa tête, qu'elle fourrageait lentement dans la douceur des cheveux qui se tordaient entre ses doigts, elle sentit ses mamelons durcir, son ventre se déclencher et, déjà entre ses petites lèvres fermées, s'accumuler une eau qui ne tarderait pas à déborder.

Agostino se laissa faire quand elle lui passa un bras derrière la nuque pour le dégager des oreillers et lui retourner la veste de pyjama sur les épaules. Des sentiments contradictoires l'agitaient, il sentait le corps nu de la femme, tout proche de lui, chaud et lourd, et il tremblait légèrement d'effroi, cependant, même si tout cela l'inquiétait, il voulait connaître la suite.

Elle acheva de lui retirer le haut de pyjama et le laissa tomber par terre ; puis elle redéposa le garçon sur les oreillers. Elle accompagna son mouvement d'une longue caresse depuis les épaules vers la poitrine, le ventre, les hanches. Elle vint sur le devant du pantalon.

En sentant les doigts robustes, endurcis par les tâches ménagères, caresser son membre au travers du tissu fluide et satiné, il se tendit aussitôt. Il y avait définitivement dans cette main un influx qui opérait sur son organe, qui le réveillait instantanément. Il ferma les yeux, honteux d'être aussi faible, aussi facilement manipulable.

Elle retrouva le bonheur de sentir la petite chandelle lui monter entre les doigts, comme allumée par son simple contact, et de la voir sortir spontanément par la fente du pantalon. Elle ne la tripota qu'un court moment, juste le temps qu'elle s'affermît, qu'elle se dressât bien

nettement, pointant en l'air obscènement dans cette chambre de petit garçon sage. Elle tira avec gourmandise sur le nœud du cordonnet, ouvrit le pantalon, et le descendit le long des cuisses. Elle le dégagea des pieds avant de le repousser par terre à son tour.

Tout nu devant elle et elle devant lui, Agostino ne savait ce qui était le plus indécent, et il gardait les yeux baissés pour échapper à son embarras. Il la sentit lui prendre la main et l'amener sur sa poitrine. Il tressaillit en découvrant le contact de cette peau, souple, au toucher un peu gras, moite. Elle le conduisit tout le tour de son sein, une masse chaude et rebondie, trop molle, trop abondante, opulente. Il eut soudain sous les doigts un téton cylindrique, dur et flexible, contre lequel elle les écrasait, et il trouva cela dégoûtant.

Elle serrait la petite main dans la sienne, et elle se caressait en la dirigeant sur un mamelon puis sur l'autre, la refermant sur ses pointes, la pressant contre elle. Malgré ce qu'avaient d'artificiel ces attouchements où le garçon ne prenait aucune part active, de sentir les doigts minces s'égrener sur elle la faisait tressaillir de bonheur. Elle les amena sur son ventre, les y promena longuement, sans craindre de le rebouter avec ses chairs que l'âge avait détendues ; elle n'espérait pas le séduire, elle voulait juste profiter de lui. Elle lui poussa la main plus bas, dans l'angle de ses jambes, et le petit lui opposa quelque résistance, mais elle le força et la lui plaqua sur son sexe. Lui saisissant les doigts qui se tortillaient en vain pour lui échapper, d'autorité elle les lui introduisit entre ses lèvres. Un sourire jouissif s'épanouit sur son visage : la main du jeune maître de maison enfoncée dans sa chatte !

En sentant l'épaisse toison frisottée s'accrocher à ses doigts, Agostino avait eu un tressaillement écoeuré, mais son effarement redoubla quand, au milieu de cette chair molle et informe comme une escalope, surgit soudain une eau visqueuse. Il voulut se rétracter, mais elle le tenait fermement par le poignet, et elle l'introduisit en elle.

Elle sursauta en sentant les petits doigts effilés s'agiter dans sa vulve. Elle les contraignit à s'enfoncer plus avant, et elle contracta dessus ses muscles pour les enserrer dans sa chair. Des éclairs de jouissance fusèrent depuis son ventre.

Épouvantablement dégoûté, Agostino se débattit et d'une secousse libéra sa main, qu'il trouva toute barbouillée d'un jus gras et collant. Mais la bonne était vive, et elle lui reprit aussitôt le poignet.

« Allons, détends-toi... Laisse-toi faire, petit couillon... Viens, caresse-moi le bouchon... »

Elle lui ramena les doigts sur elle, en haut de sa fente, et les poussa sur son bouton. Il s'était gonflé et lui envoya des décharges sublimes sous cette rencontre désordonnée. Mais la passivité du garçon ne lui permit pas la caresse précise qu'elle eût voulue.

Soudain la bonne le lâcha, Agostino fut repoussé vers le mur, et elle s'allongea sur le lit, à côté de lui, dans une proximité affolante. Elle l'enlaça dans ses bras robustes et flasques à la fois, les seins aux pointes saillantes s'enfoncèrent dans sa poitrine, le ventre mou se colla au sien, il sentit les jambes, épaisses, chaudes, s'enrouler à nu autour de ses cuisses, et, le saisissant par la nuque, elle le reprit à pleine bouche. Il fut enveloppé, emporté par une avalanche de chair, à demi enseveli.

Tout en lui fourrant la langue profondément dans la gorge, elle roula sur lui, le couvrant de toute sa masse, et elle exultait d'avoir sous elle le corps du garçon entièrement livré, enfermé dans ses rets, en plein contact avec le sien. Elle sentait les tressaillements des jambes entre ses cuisses, le ventre si fin sous le sien si ample, la poitrine frémissante qu'elle écrasait de ses seins. Elle le tenait fermement d'une main crispée sur la fragile attache de sa nuque, et elle promenait l'autre par-dessous sur son dos, ses reins, ses cuisses, minces comme le bras d'une jeune fille. Elle la referma sur une fesse, et elle serra lentement, de plus en plus intensément, enfonçant les doigts comme une griffe dans la chair délicate, jusqu'à ce qu'il se tortillât sous elle tel un gardon pour tenter de lui échapper. Puis elle se contorsionna, lui attrapa sa petite pine, elle la poussa entre ses cuisses tout amollie qu'elle était, elle l'embrouilla dans ses poils, et elle l'avalà entre ses lèvres. L'introduisant comme un suppositoire le plus loin qu'elle put, elle la serra ensuite vivement dans ses muscles.

Il étouffait, se débattait, il essayait en vain d'échapper à cet ensevelissement, à ce grand corps qui le recouvrait, ce poulpe carnivore qui avait refermé ses tentacules sur lui, et il se rendait à peine compte qu'il était entré dans la femme, que son membre s'était enfoncé dans sa chair intime, qu'il l'avait pénétrée.

Enfin elle se redressa, et elle regarda la tête ébouriffée du garçon, sa bouche brillante de salive, ses yeux affolés. Pourtant, il ne savait pas encore ce qui l'attendait ! Elle était emportée par le désir forcené de le soumettre à la plus infecte des lubricités. Elle ne cherchait pas seulement à le faire jouir, ou à jouir de lui, elle voulait aussi le salir, l'avilir, le corrompre. Ce petit ange devait rencontrer les démons, se confronter à l'œuvre du diable ! Telle une sorcière, elle avait envie de barbouiller sa beauté, de la souiller, de flétrir sa « pureté ». Rien ne l'excitait comme le contraste d'un jeune corps vierge et innocent soumis à des dépravations immondes ; et elle ne savait pas non plus pourquoi elle avait ce goût. Elle se souvenait, enfant, d'avoir fait subir toutes sortes d'avanies à ses poupées, leur crachant dessus, les traînant dans la boue, leur donnant des fessées pour les punir... Mais les punir de quoi ? Elle n'en avait aucune idée. Elle savait seulement qu'à cet instant elle avait une folle envie de scandale ; elle allait porter le

stupre dans la maison ; elle allait déverser sur ce petit être un tombeau d'ordures ; et elle adorait en particulier l'idée que sa mère continuerait à vivre paisiblement, sans jamais deviner que son « petit garçon » avait été l'objet de dérèglements obscènes, ni par quelles débauches il était passé.

Elle retira les oreillers de derrière lui, et elle l'obligea de descendre un peu dans le lit. Puis elle pivota d'un demi-tour tout en se mettant à quatre pattes au-dessus de lui. Elle allongea les jambes, abaisse le bassin de manière à le lui poser sur le visage, présentant sa vulve ouverte sur l'angle de sa tête, et, alors qu'il bondissait pour lui échapper, elle le continua en se couchant de tout son long sur lui. Elle l'enlaça par la taille et s'accolla étroitement pourachever de l'immobiliser. Bien qu'il se débattît comme un fou sous elle, elle engloutit tranquillement dans sa bouche la petite pine qui flottait vers elle, puis elle commença avec les reins un lent mouvement de reptation sur son visage.

À demi asphyxié, épouvanté par le cloaque poilu et poisseux qui l'aveuglait, Agostino tentait de la repousser de toutes ses forces, mais elle était trop lourde pour qu'il pût la renverser. En tordant la tête en arrière, il parvint à se dégager et à respirer, mais cette furie continua de se frotter sur lui en se servant de son menton et de son cou. Il ne se rendait même pas compte qu'il bandait mécaniquement, sous l'action des lèvres retournées qui l'avaient avalé et coulissaient sur son membre.

Soudain, avec la sensation de la tête du garçon qui se débattait délicieusement contre sa vulve, l'orgasme de Maria-Angelina s'enclencha. Des décharges de plaisir acide commencèrent de monter dans ses reins, lui irradièrent le ventre, envahirent tout son corps, s'emparèrent de son cerveau. Elle resserra vivement sa bouche sur la petite verge qui tressaillait comme un moineau affolé, et elle l'entortilla dans sa langue. Du bout de son nez, elle se mit à donner de légers coups dans les bourses durcies, comme on frappe de la panne d'un marteau sur la tête d'un clou, comme si elle avait voulu déverser sa propre jouissance au cœur de cette chair. Tandis que des ébranlements délicieux continuaient de la secouer, elle lui empoigna fermement les fesses par-dessous, et elle lui écarta la raie. Elle encercla le petit orifice du bout des doigts, l'écartela en tirant dessus à le lui déchirer, et elle l'empala en y enfonçant, d'un coup, tout le majeur.

Agostino poussa un gémissement désespéré. Il était la proie de sensations intenses et contraires qu'il ne démêlait pas, l'outrage de ce doigt plongé à l'intérieur de lui, la puanteur de ce gros cul qu'il avait sous le nez, le disputaient au vertige de son membre aspiré dans un abîme sans fond, huilé, chaud, où son gland découvert rencontrait une hydre qui l'attirait, le repoussait, le reprenait... Il était saoul, inca-

pable de penser, il se perdait, il n'était plus lui, plus rien, seulement un corps animal. Un ressort se déclencha, il fut parcouru par les secousses de plusieurs spasmes internes, et il devina que de nouveau une matière liquide sortait de lui.

Les petits jets qui lui vinrent sur la langue trouvèrent Maria-Angelina dans le moment de la longue vague où refluait sa jouissance, et elle en eut un sursaut, un nouvel élan. Elle tressaillit de bonheur en comprenant que, au milieu de toutes les cochonneries auxquelles elle l'avait soumis, il était tout de même parvenu à juter ; c'était un vrai petit pervers. Elle garda un instant cette jeune semence en elle, la roula en bouche pour s'imprégnier de son goût, tandis que, le doigt fiché dans l'anus étroitement fermé, de l'autre main elle continuait de peloter doucement les petites fesses maintenant abandonnées. Le corps mince prisonnier sous le sien ne bougeait plus, et elle finissait d'inonder de sa mouille le visage qui avait renoncé à s'échapper d'entre ses cuisses.

Puis elle se laissa glisser sur le côté. De tous les jeunes garçons qu'elle avait eu l'occasion de suborner, celui-ci certainement lui avait donné le plaisir le plus vif.

Un bâtard

Une sensation d'étrangeté réveilla Agostino. Très vite, il se rendit compte qu'il était nu dans son lit ! Il se redressa brusquement. Il vit que la chambre était baignée de soleil. En voyant son pyjama sur le fauteuil, il lui revint d'un coup ce qui s'était passé pendant la nuit... Il se sentait la figure poisseuse, l'entrejambe collant. Il regarda l'heure à son réveil : il n'était pas neuf heures. On était dimanche, sa mère devait dormir encore. Il fut soulagé ; il avait craint qu'elle ne le trouvât au lit tout barbouillé et sans pyjama. Il se dépêcha de le ramasser et le renfiler.

Dans la salle de bains, il se passa un gant sur le visage, puis il se recoiffa. Il ne savait que penser de ce que la bonne lui avait fait subir. Ça tenait du cauchemar, et pourtant il avait éprouvé des sensations incroyables. Il n'arrivait pas à déterminer s'il était heureux ou non d'avoir connu cette aventure.

Il retourna dans sa chambre. Il retira son pyjama qu'il abandonna sur le lit, et attrapa ses vêtements sur le fauteuil. Sur le bureau, le buvard vert portait encore, comme un fantôme, le souvenir de la cravache qu'on lui avait mise devant le nez. Au moins, il ne reverrait plus d'une semaine cet épouvantable précepteur. Pourquoi s'était-il acharné sur lui de la sorte dès le premier jour ? Sa mère n'avait pas pu lui donner des consignes aussi cruelles. C'était un véritable sadique.

Il eut la flemme d'aller chercher un slip propre dans son armoire, et il remit celui qu'il portait la veille. Sa mère le lui défendait, mais il s'en fichait, elle ne le saurait pas. En réalité, elle aussi avait été très sévère, et même carrément méchante de le battre si durement, après les punitions qu'il avait déjà reçues au pensionnat. Pourtant il ne doutait pas qu'elle l'aimât beaucoup, et peut-être même qu'il était son préféré. Il passa son maillot de corps.

En se glissant dans le pull blanc, la douceur du tissu sur ses bras, autour de son cou, le rasséréna un peu. Il se recoiffa sommairement avec les doigts... Et Monticelli, comment se faisait-il qu'il se fût montré aussi féroce ? On aurait dit qu'il se vengeait d'une frustration, qu'il lui en voulait personnellement. Giancarlo se plaignait déjà de lui, à l'époque où il était en pension, il le traitait de « socialiste ».

Il enfila ses chaussettes blanches, puis il introduisit ses jambes dans le pantalon de velours beige. Il le boutonna, ferma soigneusement sa bragette, et il boucla sa ceinture. Il avait envie d'aller prendre son petit déjeuner, cependant la perspective de rencontrer Maria-Angelina le retenait ; elle était de congé le dimanche, mais il ignorait si elle était déjà sortie. Il n'aurait su quelle tête faire s'il avait dû la croiser. Pourquoi avait-elle fait cela avec lui ? Était-ce une « dévergondée », comme disait sa mère des femmes qu'elle n'appréciait pas, ou était-elle vraiment amoureuse de lui ? Il frissonna. Cela l'écœurait et l'excitait à la fois.

Il enfila ses mocassins, et il alla se planter devant la fenêtre d'où il regarda le jardin. Sous la pergola, les fauteuils en osier étaient recouverts de housses. De l'autre côté du mur, il y avait la rue, la ville et, plus loin, la campagne. Demain, déjà, il faudrait rentrer au pensionnat. Il lui vint soudain une terrible envie de s'enfuir... Il repensa à Volpino, son timide voisin de classe, lequel lui avait dit avoir été plusieurs fois tenté de tout laisser, de tout abandonner, et de s'en aller à l'aventure, pour une autre vie. S'il lui proposait de partir ensemble ? Il avait le sentiment qu'il pouvait lui demander n'importe quoi, il y consentirait, il le suivrait n'importe où. Il avait bien deviné que lui aussi l'aimait, à sa façon.

La faim prit le dessus ; il descendit à la cuisine.

*

La nuit était tombée depuis longtemps, et Agostino travaillait encore sur les devoirs qu'il devait rendre le lendemain, quand il entendit sa mère l'appeler à table. Il soupira et revissa le capuchon de son stylo. Il n'avait pas complètement fini, il devrait s'y remettre après le dîner. Il alla se laver les mains dans la salle de bains – il savait qu'elle vérifierait –, puis il descendit.

Au moment où il traversait le vestibule, la sonnette d'entrée retentit. Comme Maria-Angelina n'était pas encore de service, il alla ouvrir. C'était Giancarlo. Impeccable dans son uniforme kaki, sanglé dans son ceinturon et son baudrier, le calot incliné sur le front, il arborait comme toujours un petit sourire distant qui flottait sur son visage tel un masque. « Bonsoir Titi. Comment tu vas ? »

Comme chaque fois qu'il ne s'attendait pas à le voir, Agostino resta muet. Il était toujours impressionné par son demi-frère, né dix ans avant lui de la brève relation que sa mère avait eue avec un officier japonais, antérieurement à la rencontre avec son propre père. Ses traits eurasiens avaient la perfection d'un mannequin, et ses cheveux, qu'il décolorait en un blond-roux incertain pour ressembler à un Italien, achevaient de lui donner un air équivoque, empêchant de deviner les

réelles origines de son métissage. Au milieu d'une peau de porcelaine, à peine ambrée, ses pupilles paraissaient d'un noir intense, et ce regard, qu'il était difficile de soutenir, finissait de durcir l'allure martiale qu'il se donnait, le faisant souvent sembler hautain. Tous ceux qu'il croisait, les hommes autant que les femmes, étaient fascinés par sa beauté vénéneuse – et il le savait.

« Bonsoir... » articula Agostino, en se reculant pour le laisser entrer.

Giancarlo se pencha et l'embrassa légèrement sur la joue. « Dis-moi, tu as grandi ? » Il lui caressa la nuque. « Tu es beau comme une jeune fille, maintenant ! »

Troublé, ne sachant que répondre à cette taquinerie ambiguë, Agostino referma la porte ; son frère adorait les provocations.

À cet instant, Monica qui avait entendu la sonnette arriva. « Giancarlo ! Tu ne m'avais pas dit que tu venais ce soir ?

– Je pensais que tu aimerais la surprise... »

Elle l'embrassa. « Tu as une permission ?...

– Trois jours.

– C'est magnifique !... Nous allions à table. Je vais mettre une assiette en plus... Mais c'est dimanche, tu sais : Maria-Angelina n'est pas là. Nous dînons dans la cuisine. Elle nous a préparé un plat de raviolis.

– C'est parfait. »

Tandis que sa mère retournait vers l'office, Giancarlo déposa son sac, et il défit son baudrier qu'il accrocha au fauteuil d'angle. Il se planta devant la glace de l'entrée, retira son calot, et rabattit en avant les cheveux qu'en service il tenait dessous. Il secoua la tête pour les disperser sur son front, et cette nouvelle coiffure adoucit son visage, lui donnant un air presque féminin. Dans le reflet, il regardait son jeune frère le regarder. Il ne l'avait vu de plusieurs semaines, et il découvrait soudain combien il avait changé : l'enfant s'était mué en un jeune adolescent ; on aurait dit qu'il avait passé une étape, qu'il avait été initié. Le gamin qu'il avait ignoré jusqu'à présent s'était transformé en un ange, et un ange d'une beauté délicieusement androgynie.

« Alors, quoi de neuf ? » dit-il tout en arrangeant soigneusement la frange de ses cheveux en travers de ses sourcils.

Agostino observait le dos longiligne, les épaules nerveuses, les reins pris dans la veste qui descendait jusqu'au milieu des cuisses, minces et dures, le pantalon droit qui s'enfonçait dans les bottes de cuir noir. Il admirait beaucoup son grand frère, déjà lieutenant, surtout pour sa liberté, son franc-parler, son goût de provoquer tout ce qui paraissait établi.

Monica revint dans le vestibule, et elle n'aima pas la fascination avec laquelle le cadet dévisageait son aîné. « Allons dépêchez-vous. Venez dîner. Agostino doit se lever tôt, demain matin... Vous vous êtes lavé les mains ?

– J'y vais », dit Giancarlo docilement en entrant dans le cabinet de toilette du rez-de-chaussée.

« Et toi ?

– Oui Maman », fit Agostino.

« Montre-moi. »

Il se présenta devant elle, paumes en l'air. Elle lui prit les poignets et lui examina les mains ; puis elle les retourna. « Moui... Ça va pour cette fois. Mais il faut que tu te nettoies les ongles plus soigneusement. » Elle le lâcha et le gratifia d'une petite caresse sur la joue.

Elle avait un peu culpabilisé en repensant à ce qu'il avait subi le vendredi soir, et elle tenait à retrouver la tendresse de leur relation. Elle était heureuse que Giancarlo fût là pour égayer cette fin de week-end solitaire, mais elle craignait toujours qu'Agostino ne prît modèle sur lui et se détournât d'elle.

Dans la cuisine, parfumée par la chaude odeur du four, trois couverts étaient préparés sur la longue table de bois, au centre de la pièce. Pendant que Giancarlo et Agostino s'asseyaient face à face, leur mère attrapait les maniques pour sortir le plat.

« ... J'ai failli ne pas pouvoir venir », racontait Giancarlo en dépliant sa serviette. « L'Alfa ne voulait pas démarrer. Heureusement, je me suis fait un copain d'une nouvelle recrue, il est mécanicien, et il m'a réparé ça. J'espère que ça va tenir. Il faut dire qu'elle a plus de quinze ans !

– Tu m'as jamais emmené faire un tour ! » en profita pour lui rappeler Agostino.

« C'est vrai, Titi... Eh bien, lors de ma prochaine permission, je m'arrangerai pour venir un week-end. On ira faire une balade dans la campagne.

– Pas le samedi, en tout cas », intervint Monica qui servait les garçons. « Je viens d'embaucher un précepteur pour Agostino. Il passe la journée avec lui. »

Giancarlo regarda son frère et lui adressa un sourire ironique. « Ah bon ? Tu ne brillas pas au pensionnat, ça signifie ? »

Monica eut un soupir amer. « C'est le moins qu'on puisse dire !... »

Agostino plongea le nez dans son assiette et saupoudra de parmesan ses raviolis.

Giancarlo gloussa. « Alors tu ne vas pas remonter la réputation des Mansa, là-bas ! »

Monica le morigéna : « Tu pourrais au moins éviter de l'encourager ! »

Giancarlo dévisagea son jeune frère. Il lui était difficile d'imaginer ce garçon, qui paraissait si doux, si délicat, si désirable en fait, faisant les quatre cents coups comme lui-même avait pu les faire des années plus tôt. Il se pencha en avant et, au travers de la table, il lui prit affectueusement la main. « Bon, tu veux que je te conduise au pensionnat, demain matin ? »

Agostino le regarda avec gratitude. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir que son grand frère prît la peine de se lever aux aurores pour le conduire...

*

Agostino se brossait les dents tout en s'observant dans la glace. Il regrettait que sa mère l'eût envoyé se coucher si tôt, il eût aimé rester encore avec Giancarlo. Il se consolait en pensant que demain il partirait avec lui dans son cabriolet Alfa-Roméo ! Il cracha dans le lavabo, puis se rinça la bouche. Soudain, il entendit dans sa chambre la porte s'ouvrir. Tout en passant la brosse sous le robinet, il guetta dans la glace qui venait à cette heure. Il s'immobilisa en voyant la silhouette de son frère s'encadrer dans la porte.

Giancarlo un instant examina le jeune garçon de dos, debout devant le lavabo, en peignoir d'éponge bleu pâle. À côté des jeunes hommes qui à la caserne étaient son seul gibier, il lui apparaissait soudain tellement frais, exquisément fin, tendre, presque aérien !... Il n'avait pas oublié qu'il s'agissait de son demi-frère, qu'il l'avait côtoyé depuis tout petit et, même si l'écart d'âge les avait privés d'une véritable relation, qu'ils avaient partagé des années durant la même vie de famille ; mais cela n'avait pas empêché ce soir son désir de se révéler subitement, un désir identique à celui qu'en réalité il aurait pu avoir pour n'importe quel gosse mignon croisé dans la rue. Cependant, son caractère incestueux donnait à cette inclination inopinée un piment très particulier... Il reconnut qu'il y voyait aussi une nouvelle façon de bouleverser la bienséante existence de sa mère, comme il s'y était toujours employé depuis son adolescence – il était vrai qu'il lui avait mené la vie dure, mais, à coups de martinet, elle le lui avait bien rendu. En devenant adulte, il avait compris ce besoin réciproque qu'ils avaient eu de se faire mal, quand il s'était rendu compte qu'elle l'avait depuis sa naissance regardé comme un vilain petit canard, qu'elle n'avait jamais accepté son métissage, manifestation vivante de sa faute – un enfant hors mariage, et avec un étranger en plus ! Depuis lors, comme une sorte de vengeance, il se délectait dans la provocation délibérée, affichant sans vergogne ses goûts immoraux – et ce

d'autant plus qu'elle les condamnait vertement –, ceux-là même où il ne trouvait que bonheurs évidents et plaisirs naturels. Ni vraiment asiatique ni tout à fait blanc, appréciant autant les garçons que les jeunes filles, il se complaisait en marge de tout, prenant des manières féminines s'il était avec des machos, et emmenant des pucelles effarouchées dans les bars de pédés.

Agostino s'essuya furtivement la bouche d'un revers de main. Il vit Giancarlo s'avancer lentement et s'arrêter derrière lui. Son frère le dominait d'une tête ; il avait ôté sa veste, il était en chemise. Il le sentait dans son dos, tout près de lui. Sans doute était-ce la première fois qu'il se donnait la peine de venir dans sa chambre, et il ne savait ce qui pouvait motiver cette visite. Était-ce qu'enfin il s'intéresserait à lui ? Il avait bien cru discerner, pendant le dîner, une certaine curiosité à son égard, et peut-être un début de considération.

Giancarlo posa les mains sur les épaules de son jeune frère. Il croisait son regard interrogatif dans la glace. « Tu as grandi, Titi. Tu es devenu très beau, tu sais. » Il l'embrassa sur le sommet de la tête.

Agostino n'aimait pas ce surnom, mais il se sentit rougir sous le compliment. De toute façon, toute attention provenant de son frère le remplissait de fierté.

Giancarlo lui caressa les épaules, puis il se pencha et l'embrassa sous l'oreille, à l'angle du menton. « Si tu venais à la caserne, toute la garnison te passerait dessus, tu sais ! » Il sourit malicieusement.

Agostino frissonna au contact des lèvres de son frère. C'était bien la première fois qu'il l'embrassait aussi intimement ! Et si la blague grossièrement sexuelle était bien dans sa manière, il était également nouveau qu'il en fût la cible. Mais quand il le sentit soudain enfourcer les doigts sous la ceinture de sa robe de chambre, son trouble augmenta d'un coup !

Giancarlo ouvrit doucement le peignoir, puis il glissa la main entre les pans qui s'écartaient sur le corps frêle du garçon. Il le frôla des lèvres derrière l'oreille. « Maman ne va pas venir te dire bonsoir, au moins ?... » lui chuchota-t-il tout en lui caressant la poitrine, en froissant le pyjama satiné dans ses doigts.

Agostino était de plus en plus perturbé. Il eut du mal à articuler : « Non... je le lui ai déjà dit... tout à l'heure... »

Giancarlo l'embrassa dans la nuque, juste là où s'éparpillaient les pointes des petites mèches. « C'est bien... » susurra-t-il sur le même ton. « Alors nous avons toute la nuit pour nous. » La peau était suave, odoriférante, et il s'enivrait en respirant ce parfum juvénile, ces subtils effluves de chair tendre.

C'était tellement inattendu, tellement doux qu'Agostino se sentait fondre, traversé de frissons délicieux. Il ne bougeait pas, il se laissait

faire, seulement inquiet de ce que voulait de lui son frère – cette « tête brûlée » comme disait sa mère.

Giancarlo avança les mains sur la poitrine du garçon, et il commença de déboutonner son pyjama de haut en bas, religieusement, comme on ouvre un livre précieux. À chaque bouton qui cédait sous ses doigts, il sentait délicieusement son érection grossir d'un cran, gonflant le pantalon de toile, et il ne se gênait pas pour en frôler les reins de son frère. Il se faufila sous la veste ouverte, se promena sur le ventre plat, aussi fragile que celui d'un tout petit enfant, remonta sur les flancs qui tressaillaient à mesure de son approche, caressa la poitrine où pointaient des aiguillons minuscules. Il commença par les fouler du bout des doigts, mais il en vint assez vite à les pincer plutôt vivement, et il sentait contre lui le jeune corps agité de brèves convulsions, comme s'il était traversé par des aiguilles.

Quand son frère abandonna ses bouts de seins, Agostino fut à la fois soulagé, car les pinçons à cet endroit lui avaient procuré des sensations à la limite du supportable, et cependant frustré par la cessation de cette douleur qui avait quelque chose de sensuel, d'attirant, – contrairement à celle qu'il avait subie le vendredi. Il inspira en tentant de se calmer tandis que les paumes redescendaient avec autorité sur son plexus, sur son ventre, et le parcouraient avec une tendre dureté, comme pour le sonder, pour reconnaître chaque pouce de son corps. Soudain, il se raidit en se rendant compte que la main s'était glissée sous son pantalon ! Le cœur battant, il en suivit les progrès et, dès qu'elle lui frôla le membre, il le sentit se redresser. Les doigts se refermèrent familièrement dessus, l'emprisonnèrent, et ne bougèrent plus. Il ouvrit la bouche, le souffle court, pris par ce contact immobile qui durait, tout entier dans l'attente de ce qui allait suivre.

Giancarlo fit coulisser lentement dans sa paume la pine soyeuse, tout palpitante, et elle se coulait entre ses doigts comme un jeune chien qui cherche toujours à revenir se frotter aux jambes. Il monta et redescendit dessus quelques fois, d'une manière affectueuse, l'étreignant et la caressant tour à tour.

Quand la main de son frère le quitta, Agostino frissonna, déjà dans le regret que fût interrompue cette prise tellement intense qu'on avait eue de lui...

Giancarlo revint poser les mains sur les bras pris dans le tissu éponge et il se pencha dans son cou, le mordilla, remonta sous son oreille, puis, tout à coup, il y fourra la pointe de la langue.

Agostino sursauta, surpris par cette sensation, vive et chaude : on aurait dit une souris nue et toute mouillée ! Mais il fut heureux de cette espièglerie qui marquait une complicité, et il rit nerveusement en se tortillant.

Giancarlo, avec les mêmes précautions qu'il aurait eues pour une femme, fit glisser le long des bras légers le peignoir qu'il laissa tomber à terre. Il reprit le garçon par les épaules, et il le tourna doucement sur lui-même. Il plongea les yeux dans les siens, qui soutinrent son regard quelques secondes, avant de se détourner. Il sourit. Il le trouvait absolument à son goût : mince, blond, un parfait mélange entre un garçon vif, alerte, et une jeune fille tendre, évanescante. Comment n'y avait-il pas prêté attention plus tôt ? Il lui caressa la joue, puis il lui frôla la bouche du bout du majeur ; elle s'entrouvrit à peine à son passage.

Agostino sentait le parfum de tabac américain de ce doigt qui lui parcourait les lèvres avec une lenteur provocante. Il ne comprenait pas les intentions de son frère, mais il savait qu'il accepterait tout ce qui viendrait de lui, bien qu'il ressentît, intuitivement, qu'ils faisaient quelque chose de tout à fait interdit, dont ils devaient se cacher.

Giancarlo avança le doigt au-dessus de la lèvre, remonta sur le nez dont il longea l'arête, étroite et nette, caressa un instant la fine paroi d'une narine, suivit l'ourlet frémissant qui la terminait. Il étendit la main sur le petit visage, l'enveloppa dans sa paume, et, se glissant dans le cou, sous les cheveux fluides, il s'empara de la nuque qu'il enserra nerveusement dans sa griffe. Il se mit à lui disséminer de légers baisers, sur le front, sur le nez, la joue, la paupière, la tempe, de plus en plus vite. Puis, lui passant l'autre bras dans les reins, il se pencha sur lui, et il l'embrassa sur la bouche.

Agostino ferma les yeux. Il n'eût pas été soutenu, il se serait affaissé. Son grand frère l'embrassait – réellement ! Tout contre-nature qu'il savait que cela fût, il y voyait une véritable preuve d'amour. Il ressentait la tendresse avec laquelle il était pris, enveloppé de caresses, retenu dans des bras forts et affectueux. Il ne chercha pas davantage et il s'abandonna.

Giancarlo avait eu l'impression de cueillir le jeune garçon comme une fleur. Il l'ouvrit doucement avec la langue, et il vint à la rencontre de celle qui logeait là. Il la découvrit flexible, agile, habillée d'une salive qui la rendait exquisément liquide, embaumée par l'arôme du dentifrice, et il la suça avec un plaisir intense. Sa satisfaction s'augmentait à l'idée de polluer ce qui était si cher à sa mère, qu'elle avait couvé toutes ces années, son « petit garçon », le vrai – pas le bâtard ! Mais il pensait aussi que, si elle avait pu s'abandonner à ses pulsions authentiques, certainement aurait-elle voulu en vérité être à sa place, s'accoupler à son petit chéri comme il le faisait à cet instant, et lui manger la bouche de baisers.

À demi défaillant sous celui qui le fouillait, Agostino sentit qu'on repoussait la veste de son pyjama, on la faisait glisser sur son dos tout en le lui caressant voluptueusement. Puis la main descendit encore,

elle enveloppa ses reins, et elle s'empara de ses fesses au travers du pantalon. Il tressaillit. Il aurait été incapable de dire s'il aimait cette manière dont il se faisait prendre et qu'il ne savait pas nommer, mais en tout cas il aimait qu'elle lui vînt de son frère.

Giancarlo abandonna la petite bouche délicieuse, il longea de ses lèvres le menton, et il se coula comme une couleuvre dans le cou nu et tiède. Tout en continuant de malaxer les fesses, il baissa cette poitrine adorable, lécha les tétons qui se redressaient sous son attention. Il descendit encore, mit un genou au sol, piqua du nez dans le plexus, enfonça une langue pointue dans le creux minuscule du nombril, et, ramenant les mains, il les fit coulisser sur les flancs du jeune garçon comme s'il avait voulu les modeler, comme s'il en était le créateur, le propriétaire.

Tout tremblant, Agostino se raccrochait par-derrière au lavabo, inquiet de voir son grand frère agenouillé devant lui, ne pouvant trouver cette situation qu'anormale : il était impossible qu'un être aussi beau que Giancarlo, un aîné, un homme, un soldat, pût se prosterner devant un enfant aussi insignifiant que lui. Mais sa confusion redoubla quand il sentit qu'on attrapait le cordonnet qui fermait son pyjama, qu'on le tirait, qu'il se dénouait, et que soudain son pantalon se relâchait sur sa taille, s'effondrait le long de ses cuisses, lui tombait sur les chevilles.

Giancarlo s'empara délicatement du petit sexe dressé en diagonale devant lui, émerveillé de découvrir comme il était fin, joli, et il s'en amusa un instant. En quelques secondes, il fut tendu comme une corde.

Agostino se sentit délicieusement palpiter sous ces caresses légères et joueuses. Elles n'avaient rien de commun avec celles de la bonne : elles étaient à la fois plus douces et plus viriles, plus attentives, moins pressées, moins exigeantes, mais plus concentrées.

Puis Giancarlo l'embrassa sur le nombril, au bas du ventre, dans le creux de l'aine, à l'intérieur des cuisses, et il remonta en tournant autour des fruits resserrés sans les toucher, par agacerie.

Agostino frissonnait d'impatience. Il voyait bien où son frère voulait en venir – ou du moins l'espérait-il – et, s'il trouvait l'attente insupportable ; il apprenait également combien elle accentuait son désir

Giancarlo déposa un baiser sur les bourses durcies, puis, de la pointe de la langue, il en suivit le raphé jusqu'à la racine de la verge qui se tenait redressée, droite comme un *i*. Lentement, à petits coups, il la lécha en remontant, il fit le tour du sillon qui la terminait, et, la prenant en main pour la retenir, il la frôla tout au bout. Tandis qu'il titillait le creux du petit col entrebâillé, elle tressautait entre ses doigts comme si, effarouchée, elle avait voulu s'enfuir.

Agostino gémissait douloureusement, et il se mit à respirer bouche ouverte ; ce devenait intolérable. Mais en même temps les portes du monde s'ouvraient devant lui, il découvrait des échappées inconnues.

Giancarlo arrondit les lèvres dont il fit un entonnoir et entoura l'extrémité du gland pointu. Il le noya dans sa salive, puis, lentement, progressivement, il s'avança. Le tendre petit capuchon marqua quelques résistances, mais il céda, se retourna sous sa pression, et il eut le jeune fruit à nu dans la bouche ; il le sentit sur sa langue, sous son palais. Il avança encore et il n'eut aucun mal à l'avaler en entier, venant buter contre le pubis orné d'un embryon de duvet.

Agostino écarquilla les yeux en crispant les doigts sur le lavabo derrière lui. Le plaisir strident qui le vrillait, d'un bout à l'autre de son corps, appelait une rémission sans délai ; cependant il craignait que, si se reproduisait le phénomène qu'il avait connu avec la bonne, son frère allait...

Mais, soucieux de faire durer cette rencontre, Giancarlo s'écarta, laissant la petite verge veuve de sa bouche. Il se releva, sans toutefois quitter de ses mains le corps devant lui, les faisant remonter des hanches sur les flancs, de la poitrine sur le cou frémissant. Il regarda avec passion le jeune garçon dont les yeux s'étaient brouillés. Il lui déposa un baiser léger sur les lèvres. Il lui murmura : « À toi, maintenant... » Puis, délicatement, il pesa sur ses épaules.

Agostino comprit. Il se laissa courber, il fléchit, il s'agenouilla devant son frère. Il était à tel point grisé par l'émotion, que ce fut à peine s'il le vit déboutonner et écartier le pantalon kaki, mais, non sans effroi qu'il découvrit, pour la première fois de sa vie, ce membre adulte qui se dressait hors de la braguette ouverte. Ce que chez lui sa mère appelait encore son « petit zizi » était ici un organe fier et puissamment tendu, droit et lisse, s'épanouissant à son sommet d'une fraise qui palpitait sous une fine enveloppe.

Giancarlo se la prit, déjà toute dure et frissonnante, acheva de la décalotter et, s'emparant la tête de son frère, lui fourrageant tendrement dans les cheveux, il l'attira doucement sur lui. Quand son gland nu, où son désir avait commencé de suinter, rencontra les petites lèvres humides, il ne put s'empêcher de tressaillir. Il les caressa de la pointe, allant et venant de gauche à droite, d'une commissure à l'autre, appuyant à peine, s'avançant un peu plus, s'imposant progressivement, lui écartant les lèvres jusqu'à les retourner. « Ne me touche pas avec tes dents... » lui murmura-t-il seulement.

Agostino laissa entrer dans sa bouche cet organe fabuleux. Il sentit une boule lui repousser la langue, lui heurter le palais, et un goût inconnu le pénétra. Mais il avait décidé de se donner sans retenue ; si Giancarlo voulait de lui, qu'il fit ce qu'il voulait. Et, sollicité par les doigts qui s'enfonçaient dans ses cheveux, il imita ce qu'on venait de

lui faire, il referma les lèvres derrière ce fruit, il l'enveloppa comme s'il allait le gober, il le serra entre ses joues. Il le caressa avec la langue par-dessous, sur les côtés, puis, la rétractant en arrière, il vint en explorer la pointe, titiller la minuscule fente qui mystérieusement le terminait.

Giancarlo à son tour ouvrait grand la bouche, les yeux exorbités ; il dut inspirer profondément pour se contenir. La caresse était extraordinairement suave, incroyablement savante pour un garçon de son âge ! À douze ans, il semblait déjà prêt à toutes les expériences... L'idée perverse qu'il allait transformer son jeune frère en une petite putain l'électrisa. Un instant, la phrase « si tu venais à la caserne... » se concrétisa devant ses yeux, il le vit aller d'un soldat à l'autre, offrir ses services, se faire prendre de toutes les manières, se prêter même au plus obscène, et susciter l'admiration des hommes qui le montaient comme une femme... Il crut se reconnaître. Brusquement, il ressentit la bouffée d'un amour authentique. S'il devait trouver en Agostino un autre lui-même ? S'il partageait avec lui autre chose qu'un lien familial ? S'ils se découvraient des tempéraments semblables, des goûts communs ?... Sous l'aiguillon de l'idée que pourrait survenir entre eux une véritable liaison amoureuse, une fusion spirituelle, ses sensations furent redoublées, et ce fut à lui de craindre une issue prématuée. Délicatement, pour ne pas froisser celui qui mettait tout son cœur à le servir, il se retira.

Non sans fierté, Agostino vit que son frère bandait vertement. Et il le laissa faire tandis qu'il le prenait tendrement par le bras, le remettait sur ses jambes, l'aidait à se débarrasser du pantalon, à abandonner ses chaussons, enjamber le peignoir répandu sur le carrelage.

Giancarlo l'entraîna dans la chambre, où il n'alluma pas de crainte que leur mère, si jamais elle passait, ne remarquât un rai de lumière sous la porte. Il chercha le meilleur endroit pour accomplir le sacrilège. Il avisa le fauteuil qu'il tira au milieu de la pièce afin de le dégager du mur.

Inquiet, Agostino se vit amené ventre contre le dos du siège, exactement comme sa mère l'avait fait au retour du pensionnat, et il fut paréillement plié sur le dossier. Cette posture s'associant au souvenir du martinet, il douta un instant de son frère, mais, en sentant la douceur des mains qui le reprenaient par les hanches, il se rassura.

Giancarlo s'agenouilla derrière le corps étroit que la position tendait légèrement. Il s'empara des jambes minces, les caressa langoureusement depuis les jarrets, dont les tendons saillaient sous la peau, remonta le long des cuisses. Il empauma les fesses, les manipula amoureusement, les écarta avec tendresse. Il se grisait de la douceur de ces membres fins et agiles.

Agostino, qui attendait non sans quelque appréhension de comprendre pourquoi on l'avait mis dans une telle situation, tressaillit, incrédule, lorsqu'il sentit soudain le visage de son frère s'incruster dans le creux de son derrière ! Quelque chose de mouillé le toucha, sous les bourses... Son frère le caressait – là ! – avec la langue ?! Puis, avec une lenteur insupportable, elle lui remonta dans la raie, centimètre par centimètre. Il découvrit que c'était incroyablement excitant ! Un frisson le parcourut profondément et, bouche bée, il dut se retenir des deux mains aux accoudoirs. Quand il sentit l'organe humide atteindre son orifice, il se demanda comment son frère osait faire une chose pareille. Mais il fut bousculé par une onde qui le traversa de part en part, et il dut de nouveau se cramponner pour rester en place.

Giancarlo, les doigts plantés dans la chair tendre des fesses du jeune garçon, força délicatement avec la langue le petit anus contracté d'appréhension, pris de crispations nerveuses, et il parvint à s'y introduire partiellement. Il avait du mal, car il était bien plus étroit que ceux des jeunes hommes et femmes avec qui il allait d'habitude. Il le chargea de salive tant qu'il put, tournant et retournant au centre du muscle serré qui le repoussait sans cesse, luttant avec lui pour s'engager plus avant.

Parcouru de profonds frissons qui lui remontaient tout le long de la colonne vertébrale, Agostino commençait de s'abandonner à ces caresses étranges, qui éveillaient des zones de son corps jusque-là silencieuses. Mais il fut soudain saisi par le bras, redressé, retourné, et adossé au fauteuil.

Giancarlo, resté à genoux, s'empara de son frère par les hanches et lui reprit la verge dans sa bouche. La faisant glisser sur sa langue, la repoussant dans un coin et l'autre de ses joues, il l'aspira comme s'il avait voulu l'avaler. Ses mains lui étaient revenues sur les fesses, et il s'enivrait de leur douceur, de leur chair souple et ferme à la fois. Il les ouvrait, il enfonçait des doigts dans la fente secrète et, quand il trouva le petit trou encore humide de sa salive, il le toucha, le sollicita, le provoqua en le pressant, en l'écrasant.

Agostino se cambra, pris entre l'excitante mollesse des sensations qui partaient d'entre ses reins et les éblouissements qui par-devant lui venaient de la bouche qui l'avalait, et il dut se retenir désespérément au fauteuil. Mais quand les mains de son frère, se faufilant entre ses cuisses, lui attrapèrent les bourses par-dessous, il fut pris par surprise, et il sentit quelque chose se briser en lui. Son frère dut le deviner, car à l'instant il amplifia son aspiration, et, incapable de résister, son ressort se libéra. Il s'abandonna en poussant un gémissement modulé par chaque nouvelle succion qu'il subissait, il se tordit en arrière, et il lâcha ce qu'il avait en lui. Il sentit physiquement les liquides accumulés passer dans ses canaux, tandis que plusieurs décharges intenses de

plaisir se succédaient. Il vit des flashes tourner devant lui, il fut emporté dans une sorte d’ivresse qui lui faisait perdre conscience de ce qui l’entourait, de ce qu’il était en train de faire.

Giancarlo, un peu surpris par la virulence de cette jouissance, par la précocité du garçon, en fut cependant infiniment ravi. Il accueillit ce sperme adolescent avec une grande attention, l’écrasant de la langue contre le palais pour en exprimer tout l’arôme. Son petit frère l’avait ensemencé.

Agostino, avant même d’avoir repris ses esprits, fut soudain redressé, soulevé comme un fétu. Des bras minces mais vigoureux le renversèrent, l’emportèrent, et le déposèrent en travers du lit, sur le dos. Son frère lui écarta les jambes, les replia, vint sur lui. Il ne douta plus de ce qui allait lui arriver, et son appréhension se précisa quand il devina tout à coup, entre ses fesses ouvertes, glisser une menace ronde et chaude, à la fois dure et souple. Il pensa qu’il n’était pas possible qu’un organe de cette taille pût s’introduire dans un orifice aussi serré que le sien, et pourtant, à son plus grand effroi, son frère insista, poussa, et parvint à l’écartier au point qu’un peu de lui commença de s’insinuer.

Giancarlo jubila en sentant son gland entrer progressivement dans l’étroit petit derrière. Il allait foutre son propre frère ! Il allait le dépuceler ! Car, il était bien tranquille, personne avant lui n’avait pénétré ce refuge. Quand il se fut engagé, il se coucha sur lui en l’écrasant de son poids, et il l’embrassa à pleine bouche. Il donna un coup de reins ; d’un trait, il fut logé. Le jeune garçon avait hurlé, mais son cri s’était étouffé sous son bâillon.

Agostino était suffoqué par la douleur que cet écartèlement lui provoquait. L’angoisse le bousculait, la peur d’être déchiré, de ne jamais se refermer comme avant, le doute de ce que ce membre redoutable allait faire au plus profond de lui, l’effroi qu’un être vivant, animal, étranger, se fût logé en lui.

Giancarlo se recula lentement, sans perdre le contact, puis il se renfonça, pas plus vite, mais puissamment. À l’idée qu’ils allaient à proprement parler « faire l’amour », qu’un jour l’enfant aimerait ce qu’il était en train de lui faire découvrir, les milliers d’éclats qui s’emparaient de lui et remontaient dans ses reins depuis son membre prirent soudain un mordant particulier. Il se recula de nouveau, avant d’y retourner avec un bonheur accru. Il regretta seulement que leur mère ne survint pas à cet instant pour le voir, tout habillé et en bottes, baignant comme un Cosaque son petit garçon chéri, son petit amour, nu comme un ver, les pattes en l’air, enfourché comme une vulgaire catin. À l’idée de ce tableau magnifique, malgré son souhait que cette nuit fût éternelle, la pression du désir devint trop forte, la joie de redécouvrir son jeune frère, trop intense, la sensation de ce léger corps sous

lui, trop excitante, et il ne put faire autrement que de se rendre. Il se ficha au plus profond dans la chair du garçon, comme on plante une bêche d'un coup, il se redressa, la nuque déjetée, et, le ventre plaqué, il ne retint pas le râle aigu de sa jouissance. Agité de la tête aux pieds par un branle effrayant, mille soleils éclataient dans son corps, tournant et roulant sans fin.

*

Tout en conduisant lentement dans les rues de Milan encombrées par les employés qui allaient à leur travail, Giancarlo jetait de petits coups d'œil à son frère assis à côté de lui, perdu dans ses songes. Il se doutait qu'il repensait à la nuit qu'ils avaient partagée ; il aurait aimé savoir ce qu'il ressentait, mais il ne voulait pas poser de question.

Alors que d'ordinaire, le lundi matin, le trajet vers le pensionnat était pour Agostino une sorte de torture où il se sentait nu comme un ver, dépouillé, vulnérable à toutes les agressions, il y allait cette fois protégé par une armure. Cette nuit l'avait lavé de toutes les souillures. L'amour que son frère lui avait physiquement témoigné le garderait de toute insulte. Et le souvenir lui en resterait, pour toujours : il avait été aimé de celui qu'il admirait tant.

Giancarlo s'arrêta le long du trottoir, au bout de la rue, à bonne distance de la grille. Mais son petit frère ne fit pas mine de descendre. Les secondes s'écoulaient ; le moteur au ralenti tournait doucement ; des voitures passaient où l'on reconnaissait des écoliers qu'on conduisait au pensionnat... Giancarlo allongea la main et la posa en haut de la cuisse du jeune garçon ; elle était dure, contractée. Du bout du doigt, comme on fait signe pour attirer l'attention de quelqu'un, il lui effleura la bragette, par plaisanterie affectueuse. Son frère tourna vers lui un visage désespéré ; il était au bord des larmes. Giancarlo eut pitié. Il se pencha vers lui, lui posa la main sur l'épaule, et il l'embrassa délicatement sur la joue, pour l'encourager.

Agostino fondit. Brusquement, il enlaça son grand frère par le cou, et il l'embrassa passionnément sur la bouche. Aussitôt il sentit qu'on le prenait par la nuque, et une langue vint à la rencontre de la sienne. Ce baiser fut d'une brève intensité.

*

Quelques heures plus tard, en plein milieu de la journée, dans une anonyme *penzione* de la banlieue de Milan, dans une chambre modeste mais accueillante, Giancarlo et Agostino s'aimaient comme s'ils étaient seuls au monde. Entièrement nus, enlacés sur le dessus-de-lit pas même ouvert, au milieu de leurs vêtements répandus sur le sol tout autour d'eux, recroquevillés tête-bêche dans une position fœtale, le vi-

sage enchassé entre les cuisses de l'autre, ceignant réciproquement leurs reins, ils exacerbaient de leurs bouches leurs sexes tendus à l'unisson, ils se gratifiaient l'un l'autre d'orgasmes renouvelés, parfois douloureux, pas toujours coïncidents, et, enivrés, hors de tout sens commun, ils se liaient l'un à l'autre, ils se jumelaient, ils fusionnaient, agglutinés pour toujours, comme si le temps était arrêté.

RICK, HÉROS DE B.D.

J'aime les êtres que j'aimerais d'être, et ceux que
j'aimerais comprendre.

Paul Valéry, La Jeune Parque.

|

« Halte ! »

Rick stoppa net. L'ordre, si inattendu, si brusque, avait résonné comme une claque.

« Bouge pas, ou je te tire comme un lapin ! »

Il retint son souffle, paralysé par l'image d'une boule de fourrure interrompue en pleine course...

« Et les mains sur la tête !... »

Otto Börnjstrand sortit du fourré, de derrière l'arbre où il s'était dissimulé. Depuis le sommet du tertre, il avait vu le gamin approcher de loin, le nez au vent, puis se faufiler dans le bois, courbé en avant, avec des mines de Sioux.

Effrayé, Rick mit docilement les mains sur la tête. Il se retourna en évitant tout geste brusque. Un homme s'avancait en pointant un pistolet sur lui. Son visage étroit et anguleux, ses cheveux cuivrés plaqés en arrière qui dégageaient un front haut, ses yeux pâles, lui donnaient un air dur, inflexible ; il était habillé d'un blouson de cuir sur un tee-shirt jaune, sous lesquels il paraissait musclé, mince et nerveux.

« Qu'est-ce que tu fous ici ?

– Je... je jouais avec un copain... à cache-cache... » S'il pouvait au moins faire croire qu'il n'était pas venu seul...

« C'est ça. Et où il est, ton copain ? Il s'est mieux caché que toi, on dirait ! » Il ricana. « Ça va, te fatigue pas. Ça fait deux kilomètres que je t'ai repéré. »

Rick se mordilla les lèvres : il s'était déjà coupé.

Börnjstrand observait le garçon : environ quatorze ans, des cheveux châtain clair coiffés par le vent, coupés court sur la nuque, un pull à col roulé anthracite, barré en travers de la poitrine de deux bandes grises, un short taillé dans un jean, et des chaussures de marche avec d'épaisses chaussettes brunes repliées sur la cheville. Peut-être seulement un petit curieux venu fouiner ici ; peut-être une coïncidence ; mais on ne pouvait prendre aucun risque ; et de toute façon, à partir du moment où il avait pénétré dans le bois, son sort était réglé. Sans cesser de le braquer avec son parabellum, il s'approcha et

lui passa une main sous les bras, sur les flancs, sur les poches du short, devant et derrière, pour vérifier qu'il n'eût rien sur lui.

« Allez, on va voir le boss : il va décider de ce qu'on fait des petits curieux de ton espèce. »

Rick se dit que son aventure prenait mauvaise tournure. Il s'en voulait : il avait été stupide de ne pas imaginer que les abords du bois étaient surveillés. Et puis, surtout, il n'avait pas été aussi discret qu'il se l'était figuré... Néanmoins, il essayait d'évaluer si l'homme était réellement déterminé à se servir de son arme : un coup de feu dans la campagne, en pleine journée, pourrait attirer l'attention ; et puis, la mort d'un témoin était toujours une source d'ennuis, même pour des malfaiteurs résolus. Mais comment prendre le risque ?

Börnjstrand décrocha le talkie-walkie qu'il avait à la ceinture sous son blouson. « Allô, patron ? – ... – J'ai trouvé du petit gibier par ici. – ... – Non, rien de méchant. Je viens vous montrer ça. – ... – Non, non, ça va aller. À tout de suite. »

Rick surveillait l'homme dont l'attention s'était légèrement relâchée le temps de sa conversation. Au moment où il le vit baisser les yeux pour raccrocher l'appareil à sa taille, il bondit dans les taillis. Il n'y eut pas de coup de feu, mais il entendit l'homme lâcher un juron et se précipiter derrière lui. Il poussa de toutes ses forces sur ses jambes et traversa la broussaille sans se préoccuper des ronces qui lui griffaient les mollets, des drageons qui lui giflaient le visage, espérant seulement qu'ils ralentiraient son poursuivant à la stature plus large.

Börnjstrand, fou furieux, talonnait le garçon. Un instant il crut l'avoir ratrapé quand il lui frôla le dos du bout des doigts. Mais son pied dérapa sur de la pierrière, et il lui échappa.

À la sortie des buissons, Rick déboucha sur une pente plus raide. Il hésita une fraction de seconde. Elle lui fut fatale. À l'instant où il se décidait à bondir, une poigne l'attrapa par les cheveux ; il poussa un cri.

« Viens ici, saleté ! » Börnjstrand lui planta brutalement le canon de son pistolet sous le menton.

Rick gémit de douleur, la tête renversée en arrière, le cœur battant, effrayé par l'arme enfoncee sous sa mâchoire, et il s'immobilisa ; il leva lentement les mains en signe de reddition.

« Essaie plus jamais ça ! T'entends ? Ou je te fais sauter la caboché ! » Börnjstrand sentait le garçon contre lui qui tremblait comme une feuille, et il lui aurait volontiers tordu le cou tant il était furieux qu'il eut failli lui échapper. De la main gauche, il lui attrapa le bras, le lui tordit brutalement dans le dos, puis il lui enfonça son arme entre les omoplates et, d'une bourrade, il le poussa en avant. « Allez, marche ! »

Le canon au creux de son dos, Rick avança sans plus rien tenter. Ils suivaient un étroit sentier caillouteux, et il chancelait sur ses jambes affaiblies, encore sous le coup de l'émotion après sa fuite avortée. Son pied buta soudain contre une pierre, l'équilibre lui manqua et, empêché par son bras tordu en arrière, il ripa et s'affala sur le flanc.

Börnjstrand, croyant à une nouvelle tentative de fuite, se laissa tomber sur le garçon et le maîtrisa en lui écrasant les reins sous son genou. « Mais tu veux mourir, toi, ou quoi ? » De rage, il l'attrapa par les cheveux et lui fourra le canon de son pistolet dans la bouche. « T'as vraiment envie que j'envoie ta cervelle nourrir les corneilles ?... Ça me démange, tu sais ! »

Il se releva et remit le garçon sur ses jambes. « Tiens-toi tranquille, maintenant, O.K. ? » Il le reprit d'une clé au bras et, le canon dans la nuque, il le poussa en avant.

Quelques minutes plus tard, ils parvinrent au sommet du tertre où, à côté d'une cabane de chasseurs, un autre homme les regardait arriver. Rick vit une voiture garée sous le couvert du bois, une Range Rover vert olive. Au-delà, deux cents mètres en contre-bas, la route traversait la campagne. C'était bien ce que Basile avait compris : la colline était un bon poste d'observation pour guetter l'arrivée du convoi.

« Où est Valberg ? » demanda Börnjstrand.

L'homme désigna d'un signe la petite construction en planches sommairement ajustées. Il était beaucoup plus corpulent que celui qui l'avait surpris, avec une tête ronde reposant sur un double menton, des cheveux bruns frisottés, des sourcils épais et une courte moustache en brosse. Il portait un chandail à col roulé marron, un pantalon de camouflage en toile, et des jumelles pendaient sur son ventre proéminent. Rick fut poussé en avant d'un coup de canon sur la tête.

Quand le jeune garçon passa devant lui, Maurice Levasseur l'examina de la tête aux pieds. Il ne s'attendait pas à ce genre de surprise – plutôt une bonne surprise, en l'occurrence... Prenant une démarche chaloupée de baroudeur, il suivit à l'intérieur son comparse avec son prisonnier.

Dans la cabane, à peine éclairée par un fenestron, les yeux de Rick mirent quelques secondes à s'accoutumer. On libéra son bras, et il le ramena en le bougeant pour dissiper l'ankylose, mais deux mains aussitôt le reprirent par derrière, au-dessus des coudes. Il distingua un homme qui se levait de derrière une table pliante, où était étalée une carte. Le crâne rasé, grand et maigre, il était vêtu d'une sorte de combinaison noire qui révélait son corps anguleux et lui donnait l'allure d'une longue araignée. Il avança posément et, sans un mot, il se planta devant lui. Rick découvrit qu'il était borgne : son œil gauche était comme voilé par une coquille nacrée. Il se sentit dépouillé de la tête

aux pieds par le regard glacial dont il l'examinait, et il ne put s'empêcher de baisser les yeux. Derrière lui, les deux hommes restaient silencieux.

Adolf Valberg évaluait les risques que ce petit importun présentait. Il demanda sèchement : « Qui es-tu ? Que venais-tu faire ici ? »

Rick avait en chemin réfléchi à l'histoire qu'il raconterait, mais l'homme en blouson le devança.

« Je l'ai vu arriver de loin. Il venait pas au hasard, ça, c'est sûr. Il m'a raconté qu'il jouait avec un copain, mais j'en ai pas vu l'ombre. »

Valberg redemanda : « Alors, qu'est-ce que tu cherchais par ici ? »

Rick regrettait l'explication qu'il avait sortie trop rapidement ; il essaya de l'adapter : « Je... Je venais trouver une cache... pour un jeu de piste qu'on doit faire, la semaine prochaine, avec la patrouille... » L'homme se pencha sur lui, et il fut terrifié par la dureté de ces lèvres fines, par la cruauté de l'œil unique qui le scrutait, et, de l'autre côté, par l'horreur que lui causait ce globe mort, opalescent, souligné par des cicatrices pâles qui rayonnaient de la joue à la tempe.

« Tu racontes des bobards ; ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Dis-moi ce que tu faisais. Tu savais qu'on était installés ici ?

– Mais... Mais non, non... » Une violente claque l'interrompit. Sa tête avait volé de côté et des étoiles lui piquèrent la rétine ; un feu ardent monta sur sa joue. Sans celui qui le retenait par les bras, il serait tombé. Jamais il n'avait reçu une gifle aussi brutale, d'une main aussi sèche.

« Arrête de te moquer de moi... Comment tu t'appelles ?

– ... Richard... » répondit-il, à demi sonné, le visage brûlant.

« “Richard” comment ? »

Dire son nom de famille n'avait sans doute pas d'importance. « Richard Michelli... »

– Où habites-tu ? »

Cela non plus était sans risque ; de plus, il n'y avait guère le choix, dans les environs. « À Saint-Genest... »

– C'est à plus de six kilomètres. On ne fait pas en novembre une heure de marche à travers la cambrousse sans un but précis. Donc tu savais très bien qu'on était là.

– Non-on... » murmura Rick qui perdait pied.

Du revers de la main, l'homme lui assena une seconde gifle, pas moins énergique que la première. Rick ne put retenir un cri de désespoir.

« Bien sûr que oui. Allez, crache ta Valda. »

Une nouvelle claque lui retourna la tête. L'homme qui était derrière lui le retint de nouveau par les bras.

À la quatrième, un peu plus forte que les précédentes, Valberg vit un filet de sang apparaître sous le nez du gamin ; il était rétif, mais il ne tarderait pas à parler.

Rick sentit sa vue s'obscurcir. Les tempes lui battaient, et son visage lui cuisait horriblement. Il ne pouvait plus réfléchir ; il céda. « Oui, je savais que vous étiez là... » chuchota-t-il.

Valberg grogna : « Ah !... Et, d'après toi, qu'est-ce qu'on fait ici ?

– C'est... pour attaquer le fourgon de la Brink's... qui va passer sur la route... demain matin...

– Tu es drôlement bien tuyauté, toi, dis donc. Comment as-tu appris tout cela ? »

Rick frissonna. Pas cela. Surtout ne pas parler de Basile ; Dieu sait ce qu'ils lui feraient. Il adapta la réalité : « J'étais dans la cabane, dans l'appentis qui est sur le côté, quand vous êtes venus ici, la première fois. »

Un silence tomba. Puis Valberg articula : « Tu étais dans la cabane quand nous sommes venus en repérage et tu as entendu tout ce qu'on se racontait ?

– Oui. »

Valberg fut contrarié. Il n'avait effectivement pas pensé à explorer le réduit. Lui qui faisait profession de ne rien laisser au hasard...

Cependant, quelque chose clochait encore. « Mais alors, pourquoi reviens-tu aujourd'hui ?

– D'après ce que vous avez raconté... j'étais pas tout à fait sûr de ce que vous vouliez faire : si vous pensiez attaquer le fourgon, ou au contraire le protéger, peut-être... »

Derrière Rick, la voix du gros homme intervint : « Mais, quand on est venus ici, c'était lundi dernier, n'est-ce pas ?

– Exact », fit Valberg.

« Et alors, » reprit Levasseur en contournant le gamin pour se planter devant lui, « t'étais pas à l'école, toi, un lundi ? Qu'est-ce que tu foutais en pleine journée au milieu des bois ? »

Rick déglutit. Obligé d'inventer des explications, il s'était de nouveau fourvoyé. « Je... C'est que... j'avais séché les cours... Je voulais trouver des cèpes... c'est la saison... »

Valberg fronça les sourcils. « Tu recommences à raconter n'importe quoi, toi. »

Rick, inquiet, le vit s'approcher. Sans qu'il l'eût anticipé, il reçut, dur comme un boulet, un crochet au plexus. Il se plia en deux en poussant un cri sourd, le souffle coupé. Le poing de l'homme était petit, mais tout de force concentrée.

Aussitôt Börnjstrand redressa le gamin et le tint cambré en arrière, pendant que son boss lui appliquait de nouveaux coups, dans le ventre,

dans la poitrine. À chaque fois, il avait du mal à le retenir, les jambes du gosse se dérobaient sous lui, il devait le porter à demi.

Valberg s'interrompit. Il n'avait évidemment pas donné toute sa force, mais suffisamment pour sonner le garçon. Il attendit qu'il reprît ses esprits, puis il l'attrapa par les cheveux et lui releva le visage. « Tu n'étais pas là. Je suis certain que tu ne manques pas les cours, ce n'est pas dans ton genre. Ça se voit à ta tête de boy scout. » Il le lâcha.

Rick peinait à retrouver sa respiration. La douleur qui battait dans son abdomen et sa poitrine le faisait haleter.

« Alors : comment as-tu su ce qu'on venait faire ici ? » reprit Valberg.

Levasseur suggéra : « Peut-être que c'était pas lui, mais qu'y avait quelqu'un d'autre ?... Quelqu'un qu'il connaît ?... Et qui l'a mis au parfum ? »

Rick n'aimait pas cet homme trop perspicace : ses petits yeux enfouis sous les paupières le scrutaient vicieusement, et, avec les bourrelets de son menton qui débordaient du col roulé de son chandail, quelque chose de malsain, de pervers, émanait de lui.

« C'est ça ? » demanda Valberg.

« Mais non, je vous ai dit... c'est la vérité... » essaya-t-il de les convaincre.

Valberg s'impatienta. « Ça suffit comme ça. On perd son temps. » Il détailla le garçon de haut en bas, et son regard s'arrêta sur les jambes minces et nues qui apparaissaient sous le short en jean. « Asseyez-le sur la cantine. »

Rick fut entraîné dans le fond de la cabane, où se trouvaient installés deux lits de camp, et il fut assis au bout d'une malle métallique. Il vit le borgne revenir avec une matraque. Son cœur se serra : elle était longue de cinquante centimètres environ, en caoutchouc semi-souple, épaisse.

Valberg annonça : « Ou bien tu nous dis tout de suite qui t'a renseigné, ou bien je te promets que tu vas passer un mauvais quart d'heure. Alors ? » Il se passa la trique dans la main ; le gosse avait pâli.

Rick s'affolait. Il ne pouvait pas dénoncer Basile, c'était certain ; désigner quelqu'un d'autre, ce n'était pas mieux. Aucune solution ne venait à son cerveau pris de panique. Tout ce qu'il put faire fut de supplier le bandit : « Je vous en prie... »

Cela décida Valberg. Il fit un signe. Börnjstrand se mit d'un côté du garçon, Levasseur de l'autre, et ils le basculèrent de force en arrière, dos contre la cantine. Ils l'y plaquèrent fermement, le retenant chacun par un bras et une jambe.

Valberg se planta devant le gosse. Ce petit morveux n'allait pas lui résister longtemps. Une bonne correction, et il se montrerait plus coopératif. C'était ce qui marchait le mieux, surtout avec les femmes ou les enfants. Il leva la matraque, et il frappa à la volée en travers des tibias.

Rick hurla comme un damné en se tortillant en vain sur la caisse. La douleur était infernale, elle se diffusait dans toute la longueur de sa jambe, la crampe lui remontait jusque dans les reins.

Valberg frappa de nouveau, puis, systématiquement, une troisième fois, une quatrième. Le gamin hurlait en se tordant en tous sens et la poigne des deux hommes n'était pas de trop pour le maintenir. Des marques rouges et profondes lui traversaient la peau.

Au cinquième coup, submergé par la douleur monstrueuse qui lui obscurcissait l'esprit, le visage baigné de larmes, Rick avoua la présence dans la cabane de son cousin, qui avait seize ans, qui depuis cette année n'allait plus à l'école, qui passait ses journées dans les bois à braconner, qui lui avait raconté comment il avait surpris la conversation de bandits qui préparaient l'attaque d'un fourgon de la Brink's. Incapable de supporter l'idée qu'on pût le frapper une nouvelle fois, il dit même son nom, et où on pouvait le trouver, là-haut, dans la combe, où son père l'avait mis à garder les chèvres.

Valberg donna ses ordres à Börnjstrand : « Tu prends le Range et tu vas me régler le compte du "cousin". Surtout, quand tu as fini, tu le planques bien : il ne faudrait pas qu'on le retrouve avant deux ou trois jours... »

Börnjstrand fronça les sourcils, mais il sortit sans rien dire.

Puis Valberg se tourna vers Levasseur, qui retenait toujours le garçon sur la cantine : « Et, pendant ce temps, on va se débarrasser de ce petit fouinard. On va régler ça proprement, au lacet – une balle, ça fait toujours du désordre. Tiens-le. »

Rick sentit le sang se retirer de son corps...

Valberg détacha la lanière en cuir accrochée au manche de sa matraque. Une légère transpiration lui était venue au bas de la nuque : la perspective d'étrangler ce boy scout avait d'un coup fait monter en lui une certaine excitation, il avait senti comme un voile s'étendre sur son cerveau... Il s'approcha, se pencha sur le gamin, et, lui passant le lacet sous la tête, il lui entoura le cou.

Rick se débattit en criant : « Non ! arrêtez ! Je vous en prie !... » Il tenta d'échapper au gros bonhomme qui le maintenait, mais celui-ci l'avait pris par les deux bras et le plaquait sur la malle avec une poigne contre laquelle il ne pouvait lutter.

Valberg ajusta la lanière au-dessus du col roulé, juste sous le menton du garçon qui secouait la tête en tous sens. Puis il serra lentement.

Quand le cuir commença de s'enfoncer dans la chair tendre du cou, il se mit à trembler légèrement, comme sous un shoot d'héroïne.

Levasseur hésita, puis il risqua : « Dites, patron... Vous croyez pas plutôt qu'il vaudrait mieux le garder, encore un moment ?... »

Valberg s'interrompit, contrarié.

« ... et même l'emmener ? Ça peut toujours servir, un otage. On sait jamais. Surtout un gosse : ça ramollit tout le monde, plus personne ne se pose de questions, on vous donne tout ce qu'on veut... »

Le cœur de Rick s'arrêta tandis qu'il attendait le verdict : on discutait de sa vie !

Valberg se redressa en réfléchissant. Il se piquait de prendre en compte toutes les idées, et celle de Levasseur n'était pas mauvaise. Il était frustré à l'idée de ne pas achever ce qu'il avait commencé, mais la bonne fin de l'opération primait... « Pourquoi pas ? » finit-il par concéder. « Tu as raison ; on ne sait jamais, il pourrait servir... O.K. On s'en débarrassera plus tard, quand on sera tranquilles... » À regret, il fit glisser la lanière hors du cou du garçon. « Bon, tu le ligotes – et tu lui bandes les yeux aussi : pas besoin qu'il suive ce qu'on fait. »

Le sang revint au cœur de Rick ; il faillit s'évanouir de soulagement. Il était passé à « ça » d'une mort atroce !

Levasseur masqua sa satisfaction. « Je vais le mettre dans l'appentis : comme ça, il verra rien du tout.

– Si tu préfères. Mais, je te préviens, attache-le solidement : mieux vaudrait pour toi que demain matin il n'ait pas disparu !

– Comptez sur moi ! » gloussa Levasseur en attrapant le garçon par le bras pour le redresser. « Viens par ici, toi. »

Rick eut du mal à se remettre sur ses jambes et à reprendre son équilibre. La douleur dans ses tibias résonnait encore dans tout son corps.

Levasseur ouvrit la cantine où il prit le rouleau de corde, mince mais solide, qui faisait partie du matériel qu'ils emportaient toujours en opération, puis il emmena le garçon boitant dans le réduit qui servait de remise aux chasseurs. Il avisa dans un coin plusieurs caisses abandonnées et, d'un coup de pied, il en poussa la plus grosse au bas du poteau central qui soutenait le toit : « Assieds-toi là-dessus, mon joli ! »

Rick réfléchissait depuis tout à l'heure en se demandant comment échapper à son sort, mais, dans ce cagibi sans issue, affaibli par la douleur qui lui coupait les jambes, il ne voyait pas ce qu'il aurait pu tenter. Il obéit. L'homme, planté devant lui, sortit un Opinel de la poche latérale de son pantalon et coupa une longueur de corde. Il entreprit alors d'y faire des nœuds, régulièrement, tous les cinq centi-

mètres. Puis il passa derrière lui, et il lui attrapa les bras pour les lui tirer en arrière, autour du pilier.

Levasseur garrotta les poignets du garçon, en prenant soin d'enrouler la corde au-delà des manches du pull, et en tirant bien pour l'incruster dans la peau et éviter qu'elle ne glissât. Puis il fit plusieurs nœuds que le gosse ne risquerait pas de défaire seul. Il lui ligota ensuite les bras à la hauteur de la poitrine, en serrant pour l'assujettir solidement au poteau. Enfin, il s'agenouilla devant lui, et il lui attacha les chevilles, passant la corde au-dessus des chaussures, mais en dessous du bourrelet des chaussettes retournées, l'enfonçant fermement dans les mailles tendres ; il y ressentit une certaine délectation.

Il se releva et l'examina. Avec son visage anxieux, ses paupières timidement baissées, sa bouche étroite, qui paraissait encore si jeune, ce menton poli comme une pierre et qu'on aurait voulu enfermer dans la main, avec ses cheveux en vrac, dont une pointe descendait vertueusement recouvrir la tempe, il était tout à fait mignon, craquant, adorable, surtout dans cette situation, les bras tirés en arrière, la tête contre le poteau, la corde en travers de la poitrine qui creusait les bandes gris clair dessinées sur son pull. Les jambes en particulier étaient très excitantes, avec les pieds retenus côté à côté, les tibias barrés de marques rouges, les mollets griffés sans doute par des ronces qu'il avait dû traverser. Mais, par-dessus tout, entre les genoux disjoints, la face interne des cuisses, intacte, paraissait particulièrement tendre, délicate – il aurait voulu y enfonce le doigt, comme dans une mousse de crème...

Il lui tapota la joue : « Voilà. Sois bien sage, mon petit canard. Et surtout ne bouge pas ! » Il ricana.

Rick détourna la tête pour échapper à ces familiarités. À cet instant, l'homme en noir entra. Il fumait une cigarette nerveusement. Il l'examina, et son regard amputé était si effrayant que Rick baissa les yeux de nouveau.

Valberg fit le tour du poteau en vérifiant comment le garçon était attaché. Il avait l'habitude de toujours tout contrôler lui-même, de ne jamais s'en remettre à sa chance, et jusqu'à présent cela lui avait réussi. Mais il n'y avait rien à redire, Levasseur avait fait du travail soigné. « Bon. Je pense que comme cela il ne risque pas de s'évaporer. »

Levasseur gloussa de plaisir.

En voyant les hommes ressortir, Rick se sentit anéanti. Il avait livré Basile, et il craignait le pire pour lui-même. Son expédition se transformait en catastrophe. Un peu honteusement, des larmes lui coulèrent des yeux. Il était définitivement indigne des héros de ses BD.

||

Rick était torturé par les crampes que l'immobilité avait fait monter dans son dos, par la corde dont les nœuds entraînaient douloureusement dans ses poignets, par le sang qui ne circulait plus normalement dans ses bras, dans ses chevilles, lui provoquant des fourmillements jusqu'au bout des orteils. Il venait toutefois de s'assoupir, la tête renversée contre le poteau, quand il fut réveillé en sursaut. Il faisait nuit. Une lampe torche formait un halo qui l'éblouissait.

« Chut ! » entendit-il. « Pas de bruit... »

Il reconnut la silhouette du gros bonhomme. Son cœur battit à tout rompre. Était-ce que, comme cela se passait dans les histoires d'aventures, il allait être sauvé à la dernière minute ? Peut-être ce gangster l'avait-il pris en pitié ? À moins qu'il ne fût en réalité un policier qui avait infiltré la bande ?... Il n'osait encore croire à sa chance.

« T'arrives à dormir ? » chuchota Levasseur en apportant une autre caisse à côté du garçon. Il s'y assit, et il déposa sa lampe sur le sol, en la dirigeant de façon à créer une lumière diffuse. « Moi pas. Je peux pas fermer l'œil. C'est que demain, c'est le grand jour. Un fameux coup, qu'on va faire. Si ça marche, on va sérieusement se remplumer... »

Il examinait leur prisonnier. Il se sentait nerveux. Il avait eu, à deux reprises déjà, l'occasion de toucher à des petites filles, mais jamais jusqu'à présent à des jeunes garçons, qui pourtant l'attiraient bien plus encore ; mais c'était très difficile à trouver... Valberg, qui dormait dans le Range, ne se douterait de rien ; et Börnjstrand, sur le lit de camp à côté, était un vrai pote, il ne lui ferait pas d'ennuis. L'aubaine était unique.

Il posa la main sur le genou du garçon ; il le sentit tressaillir. L'articulation en était étroite, fragile. Il descendit doucement sur les tibias. « Il t'a pas fait trop mal, au moins ? Il est un peu raide, le chef, mais avec lui on est sûrs de réussir : ça marche à tous les coups... » Il lui tâta les chevilles, passant les doigts sur la corde qu'il feignit de vérifier. Puis, lentement, il remonta par l'intérieur, en lui caressant le mollet ; il était encore plus doux qu'il ne l'avait imaginé.

En sentant cette grosse main le tripoter et se promener sur ses jambes, Rick écarquilla les yeux. Que lui voulait cet homme ?!... Les doigts descendirent entre ses cuisses en les palpant, jusqu'à venir frôler le bord de son short... Il lui revint soudain les histoires que Basile lui avait racontées, où des ouvriers de la ferme avaient tenté de lui faire « casse-noisettes », comme il disait. Ils l'avaient entrepris dans un coin de la chèvrerie, lui avaient passé des mains dans le pantalon, et d'autres choses encore... Était-ce que ce gros bonhomme serait, lui aussi...

« C'est dommage que je puisse pas te détacher, mon petit loup, on aurait été plus à l'aise pour bavarder, tous les deux... Mais si jamais tu me filais entre les doigts... Valberg me tuerait ! »

Rick sentit la main se faufiler dans la jambe de son short, aller et venir un moment sur son aine, au ras de son slip, puis ressortir et monter sur sa bragette. On le palpait, on le tripotait de plus en plus nettement. Il frissonna. Bien que choqué par l'idée de se faire peloter par un pervers, il pensa aussitôt à exploiter l'intérêt que cet homme lui manifestait. Il murmura : « S'il vous plaît monsieur... détachez-moi... laissez-moi partir... Je dirai rien, à personne... »

Levasseur fut tout émoustillé par ce ton de supplication. Il lui caressa la joue : « Mais oui, c'est ça, je vais te détacher, je vais te laisser partir, tu vas rentrer chez toi, t'iras te coucher dans ton pieu, bien tranquillement, et surtout sans en parler à tes parents... »

Le ton de l'homme était si placide que Rick fut proche d'y croire. Il le sentit lui passer la main dans les cheveux, avec une sorte de tendresse libidineuse, puis le caresser derrière l'oreille, descendre dans son cou, lui enfoncer les doigts sous son col roulé. Il détestait cela, c'était écoeurant, mais si ce devait être une porte de sortie... Il essaya encore : « Je vous en prie... C'est pas ma faute... Je suis arrivé par hasard... »

Levasseur se passa la langue sur les lèvres. Il se rendit compte que cette voix qui l'implorait le faisait terriblement bander. « Continue comme ça, mon petit lapin », murmura-t-il. « Supplie-moi encore : ça m'excite... » Il promena la main sur la poitrine du garçon, caressa les cordes enfoncées dans le pull, chiffonna le ventre, enragé d'être empêché par les liens de ne pouvoir le prendre mieux.

Rick comprit que ses efforts seraient vains, qu'il se heurtait à un mur, il n'avait aucune chance d'infléchir son geôlier, et, de nouveau, il sentit des larmes lui échapper. Malgré tout, il répéta : « Je vous en prie... Ne me laissez pas... Aidez-moi... »

Levasseur se pencha et prit le jeune garçon par le menton. Il lui essuya du pouce une larme sur la joue. « T'es trop joli, toi. Je t'a-dore ! » Et il l'embrassa sur la bouche.

Rick, dégoûté, sentit une chair épaisse, grasse, humide, se coller à ses lèvres. Une moustache hérissée lui piquait le nez, un menton mal rasé lui griffait le sien. Il fut obligé de desserrer la mâchoire, forcé par la grosse patte qui la lui écrasait. Il fut envahi par un morceau de viande, gonflée et gluante, et son écœurement fut à son comble.

Encouragé par la passivité de son jeune prisonnier qui ne pouvait se défendre, Levasseur lui fouilla longuement la bouche, voluptueusement, et il bandait de plus en plus dur. Il lui prit la nuque de la main gauche pour mieux le diriger, lui enfonçant les doigts dans les cheveux, et, tout en continuant de le sucer, de l'autre main il remonta le pull jusqu'à la corde, tira le tee-shirt hors du short, se faufila le long du ventre douillet, tiède, le parcourut jusqu'au flanc, revint, y retourna. La chair en était incroyablement fine, souple, tellement tendre ! Puis, avec impatience, il lui empoigna la bragette.

Rick eut un brusque sursaut en sentant qu'on lui écrasait le sexe, mais, pris sous la grosse figure collée contre la sienne, il ne put faire autrement que subir ce pelotage brutal. Les doigts ronds et épais se glissèrent sous le bord de son short, lui montèrent dans l'aine soulever l'ourlet de son slip, et, tandis que la langue répugnante continuait de lui fouiller la bouche, ils se faufilèrent dessous. Soudain, ils lui manipulèrent le sexe – à nu ! Avec horreur, il sentit les phalanges boudinées se refermer sur lui, le presser, le serrer, l'étirer.

Levasseur s'écarta, irrité, le souffle court. Il grommela : « Va bien falloir pourtant que je me contente, moi ! Y a pas moyen, faut que j'te fabrique !... » Tout-à-coup, une idée lui vint. Il caressa du pouce les lèvres du garçon, humides de sa salive. « Je sais : tu vas me faire une turlute. Tu connais ?... Non, hein : je vais t'apprendre. »

Rick n'avait aucune idée de ce que cela signifiait, et il le redoutait d'autant plus. Mais quand il vit l'homme se dresser, déboutonner son pantalon, y enfoncer la main et se sortir la biroute, il devina ce qui allait lui arriver. Par ses discussions avec Basile, il avait appris pas mal de choses sur la sexualité, sans toutefois jamais les pratiquer, et il fut horrifié à la perspective d'être soumis à un acte aussi sale. Le membre était épais et dur, il paraissait noir dans la pénombre, plus gros que la matraque.

Levasseur s'avança et enjamba le garçon, un pied de chaque côté de la caisse où il était assis ; le visage du gosse lui arrivait un peu plus bas que la ceinture. Il le prit par les cheveux et lui renversa la tête en arrière. « Allez, donne-moi ta jolie petite bouche, mon poulet ! »

Rick, épouvanté, bloqué par cette main crispée sur sa tête, vit approcher le gros boudin rond, brun-rouge, béant, brillant, barbouillé d'un jus filant.

« T'es trop mignon », grogna-t-il encore, et il posa son gland sur les lèvres délicates. Il se caressa lentement dessus, allant d'une com-

missure à l'autre, les écartant à peine, les badigeonnant de sa glaire qui les faisait luire, jouissant de la grimace éccœurée qu'il provoquait. Des éclats électriques lui remontaient dans le bas-ventre tant la sensation était bonne, et il avait beaucoup de mal à se retenir, à ne pas s'enfoncer aussitôt. Mais en même temps il voulait profiter au maximum de ces circonstances exceptionnelles.

Rick, envahi par une odeur affreusement acide, le cœur au bord des lèvres, épouvanté par ce qu'il redoutait, serrait la bouche désespérément.

« Allez, mon petit chou, ouvre le bec, maintenant. Ça suffit de faire des manières. Viens téter ta nourrice. Tu vas l'avoir, de toute façon. »

Levasseur accentua sa poussée, mais le garçon le repoussait de toutes ses forces. Alors il lui lâcha les cheveux, et il l'attrapa à la gorge. Il la serra en enfonçant avec délectation ses doigts durcis dans les chairs tendres du cou. Aussitôt le gosse fut obligé d'ouvrir la bouche, asphyxié, et il s'engagea dans la brèche. Il s'appuya contre le palais rond et chaud, et il le parcourut d'un bord à l'autre, il passa et repassa sur la langue qui se convulsait en essayant en vain de se dérober, il se faufilait dessous en la retournant, jouissant comme un fou à l'idée de pénétrer cette bouche enfantine. Puis il se logea tout au fond, savourant les rejets que le petit lui opposait et qui ne faisaient qu'accentuer son excitation.

Rick, horrifié, était secoué par les haut-le-cœur, son ventre se soulevait, et les larmes lui giclaient des paupières chaque fois que le membre cognait dans sa gorge. Il crut qu'il allait mourir étouffé sous ce pilon qui plongeait impitoyablement en lui.

Au comble du ravisement, Levasseur allait et venait lentement dans la bouche du garçon, il s'y promenait, il l'explorait en s'enfonçant dans les joues de gauche et de droite. Il l'avait repris par les cheveux, et il contrôlait chacun de ses mouvements pour retenir une jouissance qu'il voulait retarder le plus longtemps possible, ralentissant son rythme, marquant des pauses prolongées avant de se renfoncer.

Quand la sensation devint trop forte, il s'écarta. Il fallait qu'il trouvât d'autres moyens de jouir de sa victime. Manipulant toujours le gosse par les cheveux, il lui tourna la tête, et il vint frotter son gland exacerbé dans le creux de l'oreille, souple et délicate comme une moitié d'abricot. Mais c'était tellement frustrant de ne pouvoir la pénétrer réellement ! Il lui tordit la tête davantage et lui enfonça son membre dans le cou, sous le col roulé, où il le fit coulisser un moment. La sensation était étrange, à l'extrême douceur de la peau se mêlait l'irritation de la laine, ce qui produisait au total une sensation troublante ; en fait, c'était surtout l'idée de cette pénétration incongrue, dans un en-

droit intime, qui le grisait. Puis il le passa dans la chevelure du gosse, et bien qu'elle ne fût pas très longue, il eut un plaisir intense à sentir son gland se couler dans ce jeune foin d'artichaut, souple et soyeux.

Cependant, exacerbé par ces tentatives qui ne pouvaient aboutir, il revint bientôt à la bouche du garçon. D'une poussée, il lui écarta impatiemment les lèvres, et il se renfourna là où les sensations restaient les plus sublimes. Il sonda de nouveau cette gorge pendant un long moment, et de la posséder sans frein il tirait des éblouissements extraordinaires.

Enfin, Rick put reprendre sa respiration, l'homme s'étant retiré. Il haletait en cherchant à reprendre le contrôle de son souffle, mais il s'inquiéta de nouveau en le voyant sortir son Opinel. Il lui tira la tête de côté et en appuya la pointe sous le menton. Rick poussa un cri : « Non ! Je vous... »

Levasseur lui plaqua aussitôt la main sur la bouche. « Ta gueule, petit con ! Va pas réveiller les autres, maintenant ! »

Bâillonné par la grosse main qui lui écrasait la bouche, Rick sentait la lame lui piquer la gorge. Son cœur s'affola.

« Tu m'excites trop, toi... Je vais te détacher. Mais j'te préviens : si tu tentes n'importe quoi, je t'enfonce ça dans le cou ! Je te saigne comme un porcelet ! T'as compris ?... » Le garçon le regardait avec des yeux écarquillés par la peur. « Cligne des paupières pour dire "oui". »

Rick sentit un faible espoir lui revenir : il allait être détaché... on verrait bien après. Il cligna des yeux. L'homme fit lentement passer le plat de la lame d'un bord à l'autre de son cou, sous son menton.

« N'oublie pas... pas un mot, hein ? »

Levasseur attendit que le garçon acquiesçât de nouveau, puis il lui retira la main de la bouche. Il passa derrière le poteau. Il mit un genou au sol et s'escrima sur les nœuds qui retenaient les poignets. L'impatience le rendait malhabile ; l'idée de ce qu'il allait faire le faisait trembler d'excitation. Il avait d'abord voulu les trancher, mais ensuite il avait pensé qu'au moment de le rattacher il aurait besoin d'aller chercher une corde neuve, au risque de réveiller Börnjstrand.

Bientôt Rick put séparer ses poignets, puis il sentit les liens qui lui comprimaient les bras se relâcher à leur tour. Il put enfin ramener ses mains endolories, massant les sillons jalonnés de petits creux que les nœuds avaient profondément imprimés dans sa peau. Mais il eut un serrement au cœur en voyant se rasseoir à côté de lui le bonhomme qui ne semblait pas envisager de lui libérer les pieds : cela lui enlevait toute chance de pouvoir bondir et s'enfuir, en comptant sur la surprise comme il l'avait imaginé.

Levasseur se remit à caresser le torse du garçon, lui descendit sur le ventre, se faufila de nouveau sous le pull et le tee-shirt, et cette fois

il put les lui remonter sur la poitrine. Il lui toucha les tétins, les serra nerveusement, suffisamment pour le faire tressaillir. Puis il redescendit sur l'abdomen, agité de crispations inquiètes, glissant d'un bord à l'autre, s'emparant de cette chair tendre avec avidité. Il revint sur la bragette, attrapa le petit paquet dans le short, et le malaxa vivement. Enfin il remonta sur le ventre, s'impatienta contre le pull qui était retombé, et il le repoussa de nouveau. « Allez, enlève-moi tout ça ! »

Rick docilement tendit les bras en l'air tandis qu'on lui retirait ensemble son pull et son tee-shirt. Peut-être qu'en se montrant conciliant il pourrait mettre l'homme suffisamment en confiance pour qu'il finît de le libérer ?

Levasseur caressa fébrilement le torse nu et tiède, passa des mains sur les épaules étroites, sur le plexus palpitant, le long des flancs minces à en paraître transparents dans la lumière diffuse qui les baignait. Il y avait longtemps qu'il n'avait été à pareille fête ! Il embrassa de nouveau le garçon à pleine bouche, en le serrant passionnément dans ses bras...

Rick se laissait faire, écœuré par ces lèvres épaisses, qui sentaient mauvais, par ces grosses mains lubriques qui le pelotaient, qui se faufilaient odieusement partout sur lui, jusque sous les bras, lui griffant les aisselles, revenant sans cesse sur sa poitrine, lui faisant horriblement mal avec ces ongles dont il lui pinçait les bouts de seins. Cependant, tout son esprit restait aux aguets, à la recherche de la moindre faille, repérant les planches disjointes de la cloison, et il tirait discrètement sur les liens de ses chevilles pour vérifier s'ils tenaient toujours aussi bien.

Mais l'impatience taraudait Levasseur. Il s'écarta. « Tiens, mets-toi par terre, on sera mieux... » murmura-t-il.

Il fit glisser le garçon en bas de la caisse, l'allongea sur le dos, et il s'assit à califourchon sur ses cuisses. Il attrapa la ceinture de toile, la tira en se délectant déjà de ce qui l'attendait, déboutonna avec fébrilité la bragette et l'ouvrit d'un geste sec. Dans la pénombre, le triangle blanc apparut comme une merveilleuse promesse. Il posa les mains dessus en l'enveloppant, et il y crispa les doigts, comme un chat qui fait sa pâte, jouissant profondément de ces petits organes qu'il sentait fuir dans la douceur du coton, de ce ventre et cette poitrine nus qui se contractaient sous ses attaques, des sursauts du corps juvénile qui s'étendait devant lui, à sa merci.

Pour échapper aux regards concupiscents de l'homme, Rick avait détourné la tête. Il examinait les cloisons, et cela lui permettait aussi de ressentir moins vivement les manipulations abjectes qu'on lui infligeait. Il repéra une planche en mauvais état, à demi détachée, qui aurait peut-être pu lui livrer passage...

Levasseur se redressa sur les genoux. « Allez, sois gentil, tu vas me montrer ton petit cul maintenant... »

Il retourna le garçon entre ses jambes. Le dos était magnifique aussi, avec l'ondulation de la courbe des épaules, la nuque où tombait le dégradé des courtes mèches de cheveux, la fine ligne de la colonne vertébrale qui passait entre les omoplates, dessinées en relief, et s'achevait dans le creux des reins. Il se mordit la lèvre et, de ses mains qui tremblaient, il rabattit le short. Il s'empara du petit derrière au travers du caleçon, il le serra, le cajola, le chiffonna, l'écarta, puis il empoigna les hanches nues, les roulant dans ses paumes comme s'il avait voulu les pénétrer aussi, mais toujours il revenait sur l'objet de sa fascination : il adorait ces culs étroits, auxquels il n'avait pourtant jamais pu toucher ! Il glissa les mains par les jambes du slip, les remonta sur les délicieuses petites fesses, observant les renflements montueux qu'elles provoquaient. Il enfonça les pouces dans la raie, crispa les autres doigts comme deux serres dans la chair tendre, la tordit, l'écarta – il aurait voulu la déchirer.

Rick sentit son slip lui descendre le long des cuisses, emporté par des mains nerveuses, puis l'homme le reprendre et recommencer de lui pétrir le derrière brutalement, cette fois à nu. Mais, à tout prendre, cela lui était moins pénible que l'intrusion dans sa bouche dont il avait pâti ; ce qu'on lui faisait subir maintenant, en étant plus loin de son visage, était aussi en quelque sorte plus loin de lui, de son intimité. Il profita de cette position pour examiner l'autre cloison ; mais celle-ci semblait mieux assemblée.

Levasseur manipulait le petit derrière de plus en plus avidement, emporté par son prurit. Son désir de le posséder devenait insoutenable. Malgré la crainte que Valberg ne le surprît, il se décida à risquer le tout pour le tout.

« Allez, mon chéri, je vais te baiser. Tu vas voir comme c'est bon ! Je vais te faire grimper au paradis ! »

Il se coucha sur le gosse, lui passa la main gauche sous la poitrine pour l'enlacer, et, saisissant son membre de la droite, il s'avança en se poussant entre les fesses qu'il convoitait si fort.

Mais il comprit que, avec les pieds attachés, il ne pourrait écarter librement les jambes du garçon, et cela l'empêcherait de s'introduire facilement. Il se redressa une fois de plus, ressortit son couteau, et, pressé par une démangeaison plus forte que sa raison, il trancha la corde qui retenait les chevilles. Il retira nerveusement le short et le slip qui entravaient encore les pieds, et il revint sur son jouet, entièrement à sa disposition, enfin.

Rick sentit l'homme lui écarter les cuisses et il ne se défendit pas. Son cœur battait d'un fol espoir : non seulement on venait de couper le dernier de ses liens, mais en plus on lui avait laissé ses chaussures,

ce qui pourrait être un avantage décisif au cas où il parviendrait à s'enfuir !

Levasseur plaça son sexe dans la fine raie, et il força. Son organe néanmoins était si gros d'excitation, et le petit conduit, si resserré de peur, que rien ne se passa. Exaspéré, il attrapa alors le garçon à bras-le-corps, le souleva, et il lui replia les jambes sous le ventre. Puis, lui prenant chaque fesse dans une main, il les écarta tant qu'il put, lui cracha dans la raie, y mit les doigts. Après plusieurs efforts plutôt brutaux, il parvint à ouvrir l'orifice, et il y enfonça brusquement le majeur. Mais le gamin forcé se redressa en poussant un gémississement. Aussitôt, Levasseur attrapa de la main gauche le slip resté par terre, il le lui fourra comme il put dans la bouche, et il acheva de le bâillonner en lui plaquant la main sur le visage. Puis il recula son doigt resté dans le petit derrière, et il se mit à le parcourir, d'un mouvement lent et appuyé. Il frissonna de bonheur : il doigtait un garçon !

À demi étouffé, la figure écrasée par la grosse patte qui le couvrait, Rick sentit le doigt lui ressortir d'entre ses fesses, mais pour revenir aussitôt chercher son petit passage. Il en fut de nouveau brutalement perforé. Il poussa un grondement de douleur, car l'homme cette fois lui avait mis deux doigts.

Levasseur fit voluptueusement coulisser son annulaire et son majeur d'avant en arrière dans le délicieux conduit. Et il jouissait de chaque instant, de chaque réflexe qui resserrait le sphincter sur ses phalanges, des replis chauds et mous qu'il découvrait, et même d'une pointe dure qu'il devinait, pas loin...

Finalement, il n'y tint plus. Il retira ses doigts, se prit le membre sur lequel il laissa couler un bon paquet de salive, et il se replaça. D'abord le petit anus lui résista, il donna alors toute la force de ses reins, les chairs tendres se déformèrent, se distendirent, et soudain elles cédèrent. D'un coup, il se retrouva logé ! Mais il dut s'étendre de tout son poids pour maîtriser le garçon qui, fou de douleur, se débattait en tous sens.

Rick était persuadé qu'il avait été déchiré, qu'il était ouvert, à vif. L'énorme chose qui était en lui ne pouvait être entrée autrement ! L'écartèlement était monstrueux, épouvantable ; la brûlure, insupportable.

Levasseur resta un moment immobile, le souffle coupé, ressentant comment le petit sphincter lui étranglait le membre, incrusté dans la couronne juste après le gland, comment ses pulsations lui transmettaient des sensations d'une intensité hallucinante. Il l'avait ! Il avait défloré le cul d'un jeune garçon ! Son cœur battait à tout rompre. Puis, lentement, il commença de s'enfoncer dans le derrière, progressivement, repoussant l'étron qui l'obstruait, jusqu'à ce que son pubis vînt buter contre les délicieuses petites fesses. La première fois qu'il encu-

lait un garçon ! Il voulait en jouir au maximum – il ne savait quand une telle chance se représenterait !

Quand le gamin se calma un peu, il se recula sans se presser, puis se renfonça graduellement. Le plaisir avait une intensité quasi insoutenable ; il se mordait la lèvre pour ne pas crier, pour ne pas jouir instantanément. Sa main gauche, toujours crispée sur la bouche du gosse, était mouillée de ses larmes ; il lui glissa la droite sous le ventre et, pour enjoliver encore son accouplement, il joua avec les petits organes répandus.

Rick, plié en deux, écrasé sous l'homme, à demi étouffé par le bâillon, sursauta en sentant les doigts épais se refermer sur son pénis et le faire tourner comme on roule une cigarette ; puis ils allèrent lui presser les testicules à la manière dont on manipule de la pâte à modeler. Mais il n'y faisait presque pas attention, pris par la torture sans fin où alternaien le soulagement de l'organe qui se retirait, avec l'exaspération de son retour qui suivait aussitôt. Il pensa qu'il ressentait ce que vivaient les filles quand on les violait. Le monstre reculait, il sortait tout à fait, mais c'était pour mieux le reprendre, mieux lui défoncer l'anus, replonger en lui, jusqu'au bout, impitoyablement, variant ses attaques, s'enfonçant sous un angle puis un autre. La douleur à ces moments-là était telle qu'il se débattait en tous sens, se redressant désespérément, mais chaque fois le poids de l'homme le contenait, l'écrasait, le repliait.

Cependant, Levasseur ne resta pas éternellement maître de lui. Bientôt il fut entraîné, malgré son souhait de durer, et ses mouvements s'accélérèrent, il se mit à bourrer le petit derrière de plus en plus vivement... Soudain, il se cambra, s'immobilisa, emporté par une crise comme il en avait rarement connu, et son sperme explosa, tout au fond. Bouche bée, dans un cri muet, il jouissait tout autant de la sensation physique de son sexe comprimé dans le petit conduit, que de l'idée de posséder ce jeune garçon qu'il avait convoité si fort.

Rick, secoué par des spasmes effrayants, bousculé par des vagues qui se succédaient, se cramponna comme il put pour soutenir cet assaut infernal. Puis, enfin, le pachyderme se détendit, la tempête s'apaisa, le calme revint.

Levasseur, à demi assommé par le plaisir, pensa qu'il devait tout de suite rattacher le gosse, – puis il se dit que, tant qu'il le sentait sous lui, il n'y avait rien à craindre, qu'il pouvait profiter quelques instants encore de la jouissance qui s'éteignait en s'écoulant délicieusement dans tous ses membres, – mais qu'il fallait le faire avant de s'endormir, – enfin qu'il avait une minute tout de même...

Au bout d'un long moment, Rick se convainquit que l'homme dormait. Il entreprit alors une lente reptation, centimètre par centimètre, afin de se dégager de sous le corps avachi. Retenant son

souffle, il avança d'abord le buste, puis les reins, dont sortit le membre flasque qui était resté en lui. Il souleva prudemment le bras de l'homme, l'écarta, et le reposa avec des précautions infinies. C'était comme jouer au Mikado, sauf qu'ici sa vie dépendait de son adresse. À plusieurs reprises, il crut que le monstre allait se réveiller. Mais finalement, le cœur battant, il parvint à se dégager entièrement de sous le corps, et il se redressa en le laissant étendu, profondément endormi.

Il se remit en tremblant sur ses jambes. La lampe restée à terre éclairait encore le sol de la cabane. Il hésita un bref instant, puis décida de prendre les quelques secondes nécessaires pour passer son short : il ne savait ce qui l'attendait ensuite, et de devoir courir les fesses à l'air serait un handicap. Il le renfila fébrilement, le boutonna en pestant contre ses mains que l'angoisse rendait malhabiles ; il attacha aussi sa ceinture de crainte que la bouche ne cliquetât. Il avait tellement peur qu'un de ses gestes ne réveillât l'homme, qu'il renonça au pull pour ne pas prendre davantage de risques.

Il s'approcha de la cloison extérieure, là où il avait remarqué une planche mal en point. Le plus doucement qu'il put, il tira dessus. Elle avait pourri par le bas, elle ne tenait plus que par un clou en haut, et, centimètre par centimètre, il l'écarta en la faisant pivoter. Il se figea lorsqu'elle grinça. Il écouta : rien ne bougeait ; les autres devaient dormir aussi. Il reprit son entreprise encore plus prudemment, et il parvint enfin à dégager un espace suffisant. Avec mille précautions, il passa d'abord une jambe par l'étroite ouverture, puis, se mettant de profil, se faisant plat comme une limande, il se faufila tout doucement. Il se redressa de l'autre côté, ramena la seconde jambe, et il contrôlait chaque geste, pour ne pas tout gâcher au dernier moment par une précipitation imbécile qui lui aurait fait faire un faux mouvement. Et... il fut dehors !

Il regarda autour de lui pour s'orienter. Il écarquillait les yeux en tentant de trouver les ténèbres, mais il n'y avait malheureusement pas de lune. La cabane était derrière lui, avec son entrée de l'autre côté, là où se trouvait la voiture ; devant lui, les troncs sombres barraient l'obscurité du sous-bois, si dense qu'il paraissait impénétrable. Il venait de faire un pas quand, soudain, l'odeur fine et piquante d'une cigarette l'alerta. Il retint son souffle ; il chercha désespérément à deviner qui était là. L'un des hommes ne dormait pas, sans doute, et sa fumée passait au travers des planches disjointes ? Si quelqu'un était éveillé, il avait encore moins le droit au plus léger son.

Il n'avait pas le choix ; il avança. Heureusement, le sol était couvert d'herbe et ses chaussures n'y faisaient aucun bruit. Mais, trois mètres plus loin, il dut s'arrêter : le fourré était bien trop épais pour qu'il pût le franchir silencieusement.

Il n'y avait pas d'issue de ce côté. Il fallait qu'il retrouvât le chemin par lequel il était arrivé. À pas lents, prudemment, il prit par la gauche et longea la lisière du bois pour contourner la cabane. Mais sa progression fut de nouveau barrée, cette fois par un amoncellement de branchages qu'on avait rejetés là. Il se convainquit rapidement qu'il ne pourrait le traverser sans faire du raffut.

La veille en arrivant, il avait remarqué que du sommet de la colline on découvrait la campagne et la route en contre-bas. Peut-être le terrain était-il plus dégagé de ce côté ? Il fit demi-tour et repartit en sens inverse. Il n'avait pas fait quatre pas qu'il marcha sur une branche morte. Dans le silence de la nuit, son craquement lui parut faire un bruit énorme. Il se figea. Retenant son souffle, il tendit l'oreille en quête du moindre mouvement provenant de la cabane. Le fumeur avait-il pu s'en inquiéter ?

Quand il fut assuré que rien ne bougeait, il reprit sa progression. En tournant le coin, il découvrit la Range immobile dont les vitres renvoyaient l'obscurue lueur qui tombait des étoiles. À gauche, il devinait effectivement une ouverture dans le bois qui devait plonger vers la route ; mais il ne savait pas s'il y trouverait un passage praticable. Tandis qu'à droite, en contournant la cabane, il était certain de retrouver le chemin.

Il fit encore quelques pas, sur la pointe des pieds, et il jeta un coup d'œil vers l'entrée : l'avant-toit la gardait dans une ombre complète, menaçante, mais totalement silencieuse, où aucun mouvement ne transparaissait ; l'odeur la de cigarette avait disparu ; et il ne voyait pas non plus la moindre lumière filtrer. Il se lança ; il avança. Le sol sablonneux avait été damé par les voitures des chasseurs, et il marcha avec plus de confiance, mais toujours aussi prudemment, attentif à ne produire aucun bruit... Il distingua enfin l'entrée du chemin. Il commença de se sentir soulagé, de se détendre un peu.

Soudain, il sursauta de frayeur !... Puis il se traita d'imbécile : ce n'était qu'une chouette qui avait choisi ce moment pour hululer. Mais son cœur était reparti à battre follement, et une sueur lui était venue aux aisselles... Tout à coup, comme une hallucination, il devina une présence derrière lui. Il n'eut pas le temps de se retourner : une poigne d'acier s'abattit sur sa nuque ! Il se débattit en se cambrant ; mais en vain : il était ferré.

« Alors ? On se fait une petite promenade de santé ? »

C'était la voix de l'homme au blouson, celui qui l'avait surpris dans les bois. Tout le sang de Rick avait reflué, un froid glacial l'enveloppait. Il était perdu.

« Tu serais pas en train de jouer les filles de l'air, on dirait ?... » Börnjstrand ricana. « Je t'ai vu arriver, bien tranquillement, et traverser tout le long, en me passant devant le nez... J'en croyais pas mes

yeux ! Comment t'as réussi à te libérer ? » Il examinait le garçon. « Et pourquoi t'es à moitié à poil ?... Est-ce que par hasard le gros porc aurait tiré sa crampe avec toi ? Et après, il t'aurait dit de rentrer à la maison ?... » Il ricana de nouveau : « Ça m'étonnerait. C'est pas son genre. Pas possible, il a dû avoir une absence !... Allez, viens par ici, petit con : retour à la case départ. »

Rick s'abandonna. Il se laissa entraîner, la nuque pincée dans la poigne de l'homme, les jambes coupées par cette épouvantable déconvenue. Il ne pensait plus à rien, il avançait machinalement, un pied devant l'autre.

Ils traversèrent la pièce et entrèrent dans l'appentis, où la lampe torche était encore allumée. Börnjstrand réveilla Levasseur d'un coup de pied dans le mollet. « Eh, vieux, je crois que t'as perdu quelque chose », marmonna-t-il.

Levasseur se redressa d'un coup, éberlué. Il se releva, et il ne lui fallut qu'une seconde pour comprendre la situation. « Putain ! le petit sagouin !... » Il referma rapidement son pantalon. « Merci, mec... À charge de revanche. » Il reprit le garçon par le bras.

« Pas de problème », ricana Börnjstrand. « Mais la prochaine fois, évite de laisser traîner tes joujoux ! Valberg aurait pas aimé ça... Heureusement que j'arrivais pas à dormir ! » ajouta-t-il en ressortant.

Levasseur, stressé par l'idée de ce qui se serait passé si le gamin avait réussi à s'enfuir, le secoua furieusement par le bras. « Et toi, petite peste, je vais t'apprendre à me jouer des tours ! Tu vas voir de quel bois je me chauffe ! » Il le poussa brutalement, face contre le poteau central. « Tu vas regretter d'avoir voulu faire le malin ! » Il reprit un morceau de corde, lui tira les bras pour qu'il enlaçât le pilier, et il lui attacha les poignets en serrant fermement. Il ramassa le slip et le t-shirt restés par terre, lui renfonça le premier dans la gorge autant qu'il put, et se servit du second pour le bâillonner par-dessus.

Puis il s'écarta d'un pas, tout en défaisant son ceinturon. « Tu vas déguster, mon cheri, j'aime mieux te prévenir. Je vais te mettre à la peine ! On se moque pas de moi impunément. » Dans la lumière de la torche par terre, le corps du gamin était magnifique. Les omoplates escamotées par les bras tirés en avant, son dos paraissait particulièrement lisse, uni, seulement traversé par le fin sillon qui descendait de la nuque jusqu'au creux des reins.

Il allait lever le bras, mais il s'interrompit. Il retourna au garçon et, lui glissant les mains le long du ventre, il défit sa ceinture, le déboutonna. « Pas de raison que ton joli cul n'ait pas son compte ! » En voyant sortir du short le petit derrière tout nu, sans slip, il fut repris d'un frisson crapuleux. Il recula. La ligne du corps maintenant ininterrompu était modulée par la saillie des fesses, se prolongeait dans les cuisses minces, et se terminait dans le tas misérable du short avachi

sur les chevilles. Il en fut excité à neuf ; il se rendit compte que, déjà, il bandait ferme.

Il leva le bras. Il lança la lanière de cuir qui claqua en travers du dos. Le garçon se trémoussa comme un lézard qu'on épingle contre un mur. Son grognement n'avait été qu'à demi étouffé par le bâillon, mais si Börnjstrand à côté l'avait probablement perçu, Valberg dans la Range n'avait rien pu entendre. Il se défoula en fouettant sa victime longuement, dans les reins, sur les fesses, en travers des cuisses...

Rick pleurait, et ses larmes coulaient sur ses joues, aussitôt bues par le tee-shirt qui le bâillonnait. À chaque claquement, la douleur était foudroyante. Elle lui tombait une fois sur le dos, une fois dans les reins, puis en travers des fesses, ou des cuisses. Puis les coups remontaient. Il se cramponnait au pilier comme s'il allait en tirer un soutien, mais rien n'empêchait le cuir qui le mordait de le brûler épouvantablement, de le transpercer jusqu'au tréfonds de sa chair. Il avait l'impression que son dernier jour était arrivé, qu'il allait mourir là, de cette souffrance incroyable, insupportable.

Levasseur s'interrompit pour observer les barres sombres qui s'étendaient en travers de la peau claire. Il ressentait la double satisfaction de se venger d'avoir été berné et de torturer à loisir un gamin si bandant. Une bonne raclée, voilà ce qu'il lui fallait ; il y réfléchirait à deux fois, désormais, avant de tenter de lui filer entre les pattes ! Il se passa la langue sur les lèvres, et il frappa encore ; plusieurs fois ; méthodiquement, en ménageant un temps entre chaque coup pour mieux en jouir ; pour que le gamin aussi en profitât bien !

Enfin, la démangeaison qui grossissait en lui fut de nouveau trop forte. Il lâcha son ceinturon, et, tout en s'approchant, il se déboutonna. « Tiens ! j'veais t'en remettre un coup, y a pas de raison ! » Il attrapa un pied du garçon et le dégagea du short pour pouvoir lui écarter les jambes, puis, fléchissant sur ses genoux, il présenta son membre gonflé entre les petites fesses. Il dut batailler pour retrouver le minuscule orifice et s'y engager, mais ensuite, quand il fut placé, il donna un bon coup de rein, et il le perfora. Il le saisit à bras-le-corps pour le sentir entre ses mains se tortiller comme un ver contre le poteau, et il se mit à le ramoner vigoureusement. Il le soulevait à demi du sol chaque fois qu'il s'enfonçait en lui, puis il se retirait en le laissant retomber, avant de le reprendre plus brutalement encore ; le garçon montait et redescendait comme un ludion, son corps paraissait se désarticuler.

Quand il jouit, plus douloureusement que la première fois, les larmes lui vinrent aux yeux comme à un petit enfant, et il ne put retenir des couinements de chiot plaintif.

|||

Rick n'en pouvait plus. Bâillonné et étroitement ligoté, recroquevillé dans une malle métallique, il ne pouvait respirer que grâce à un trou percé à côté de son visage, et, torse nu, il avait froid. On l'avait laissé croupir là-dedans, il ne savait combien de temps, puis il avait été ballotté, transporté dans une voiture. La claustrophobie l'étouffait – et surtout la peur qu'on ne l'oubliât là-dedans. Il se sentait nauséeux, il avait faim et surtout très soif. Son short lui collait à l'entrejambe car, après s'être retenu le plus longtemps possible, il avait été obligé de s'abandonner, il avait dû se soulager.

Enfin, il entendit des pas. Une clé tourna, le couvercle s'ouvrit en grinçant. Il cligna des yeux, ébloui par la lumière.

« Alors, t'as fait bon voyage, mon petit canard ? » Levasseur observait, goguenard, le garçon replié au fond de la cantine. Il l'attrapa par le bras, le tira de là, le déposa par terre.

Il remarqua la large tache qui s'étalait devant sa culotte et entre ses jambes. « Tu t'es pissé dessus ?... C'est plus de ton âge, ça ! » Il ricana. Il était vraiment très content : il allait avoir pendant plusieurs jours le gamin à son entière disposition – tout s'arrangeait au mieux.

Rick regardait autour de lui pendant que l'homme dénouait le tee-shirt qui avait servi à le bâillonner et dégageait le slip de sa bouche. Il découvrit qu'il était dans une petite pièce aux murs cimentés, sans doute une cave car elle n'avait pas de fenêtre.

« Bienvenue chez nous, mon gars !... Tu vas faire ici un petit séjour de santé... » Il eut un rire guilleret.

Rick sentit que l'homme tranchait la corde qui enserrait ses bras, puis celle de ses mains, de ses pieds. Il se déplia et, assis par terre, il frotta ses membres ankylosés. « Où suis-je ? » murmura-t-il.

Levasseur le regardait, debout à côté de lui. « Ça, mon p'tit gars, c'est pas utile que tu le saches. Mais t'inquiète pas, ici on est tout à fait tranquilles ! Personne pour nous déranger... Et notre coup, il a super-bien marché. Mais le boss, comme il avait plus besoin de toi, il a voulu de nouveau te liquider. Moi, entre-temps, je me suis renseigné : apparemment, tes parents sont pas très fréqués, par contre t'as un par-

rain et, lui, il est plein aux as. Donc j'ai suggéré plutôt qu'on t'échange contre un bon petit paquet, si tu vois ce que je veux dire. »

Rick stupéfait comprit que son statut d'otage avait changé et qu'on voulait maintenant obtenir de lui une rançon. Son parrain, un notaire, était effectivement très riche, cependant il ne l'avait vu que bien rarement depuis son baptême, seulement une fois pour sa première communion, et il n'était pas du tout certain qu'il fût prêt à vider son compte en banque pour lui.

« Allez, lève-toi. »

Il se mit péniblement sur ses pieds en regardant autour de lui. La pièce faisait environ trois mètres sur trois, elle était fermée par une porte ordinaire, éclairée par une ampoule au plafond, et des traces sur le sol et les murs donnaient l'impression qu'elle avait été vidée récemment ; toutefois, à voir la saleté et les toiles d'araignées, elle n'avait pas été nettoyée de longtemps. D'un côté se trouvaient une chaise paillée et une table en bois blanc, où était posée une bouteille remplie d'eau, et de l'autre avait été installé un lit de camp, semblable à ceux qu'il avait vus dans la cabane, avec un oreiller et une simple couverture à carreaux, pliée. Il devina, poussé dessous, un seau en fer-blanc. Il frissonna : tout le fourriment d'un véritable prisonnier...

« Bon, tu vas pas rester dans ton jus : donne-moi ta culotte, je vais te la laver. »

Rick hésita, mais il ne pouvait rien faire d'autre qu'obéir. Il tourna le dos à l'homme, défit sa ceinture, et se déboutonna rapidement.

Levasseur fut émoustillé en voyant le short descendre le long des jambes, et les fesses nues se dévoiler directement, surtout quand le garçon se pencha pour le retirer de ses pieds, l'un après l'autre. Il eut de nouveau très envie de lui, de ces cuisses longues et minces, de ce derrière fendu, de la petite étoile qu'il savait au fond...

En lui prenant des mains le vêtement souillé, Levasseur lorgna le jeune sexe qui se nichait entre les cuisses. Il était conique, tout apétisé, posé sur les jolies petites boules, elles-mêmes bien ramassées.

« Bon, en fait, tant qu'à lancer une machine, je vais laver toutes tes fringues. » Il ramassa le tee-shirt et le slip restés par terre, ainsi que le pull qu'il avait fourré dans la cantine en même temps qu'il y mettait le garçon. « Donne-moi tes chaussettes, aussi. »

Il tourna autour du garçon pour l'observer par-derrière tandis que, de nouveau, il se courbait en deux pour délacer ses chaussures.

Levasseur récupéra les chaussettes, puis il ajouta : « T'as qu'à te mettre sous la couvrante, en attendant. »

Rick ne se le fit pas dire deux fois. Tout nu, il se coucha sur le lit de camp et, se tournant vers le mur, il s'enroula étroitement dans la couverture pour échapper aux regards de l'homme.

Les vêtements en boule encore sous un bras, Levasseur observa les formes bosselées de la silhouette allongée, et il ne parvint pas à s'en aller tout de suite ; il s'assit sur le bord de la couchette. Il caressa doucement la tête qui dépassait. « Je vais te laver ça. Et je vais te rapporter quelque chose à bouffer. Tu dois avoir la dalle, non ? »

Le garçon ne répondait pas. Levasseur tira un peu la couverture en arrière pour lui découvrir l'épaule. Elle était ronde comme une petite pomme ; il la caressa doucement. Il la sentait durcie, toute dans le refus de son contact. Mais il s'en fichait : le gosse était entièrement à sa merci. Il abaissa encore la couverture et découvrit le haut du dos, qui gardait les marques de la ceinture. Il le parcourut lentement – il pouvait prendre son temps, à présent. La peau en était très douce. Il rabattit la couverture jusqu'à la taille ; le garçon ne broncha pas. Il lui caressa les reins. Il adorait ces corps jeunes, qui commençaient tout juste à se muscler, plus fermes que ceux de la plupart des filles, et qui gardaient pourtant toute leur fraîcheur. Avec le geste d'un amateur qui tire le voile d'une nouvelle statue, il révéla les fesses. Il les pelota un long moment ; il se remit à bander. Il pensa que son désir pour ce gosse était sans fin.

Le garçon, lui, gigota et se rencontra contre le mur pour manifester son rejet. Il rit. « Tu peux te tortiller tant que tu voudras : tu pousseras pas les murs ! »

Enfin, il lui donna une claque sur les fesses, comme on fait aux filles. « Allez, à tout à l'heure. » Il le recouvrit.

*

Rick avait réfléchi à sa situation. Il n'y avait pas trente-six issues pour se sortir de là, il n'y en avait qu'une : la porte. Il l'avait testée, mais évidemment elle était verrouillée de l'extérieur. Cependant, au moment où l'homme lui avait apporté à manger, il avait cru remarquer un détail d'importance. Aussi quand il revint, quelques heures plus tard, il prêta attention : il entendit deux verrous tourner, mais ensuite, lorsqu'il entra, il fut clair qu'il ne refermait pas à clé derrière lui. La porte restait donc libre.

« Tiens ! Voilà tes fringues. Elles sont sèches. T'as de la chance que la machine fait sèche-linge ! La première fois que je m'en sers... »

Rick fut heureux qu'on lui rapportât ses vêtements, pliés de plus, et il fut étonné de cette attention. Mais il remarqua également qu'on ne lui rendait pas ses chaussures, et il pensa que ce n'était pas un hasard.

Levasseur vit le garçon se redresser, la couverture glisser et découvrir son torse nu ; et, tout de suite, il fut repris par l'envie qu'il en

avait... Il posa les affaires qu'il apportait sur la table, à côté de l'assiette vide. « Ouais, tu vas te rhabiller, t'à l'heure... mais on est pas pressés, hein ? »

Il vint se rasseoir sur le bord du lit de camp. Il observa l'adolescent ; il était vraiment très beau. Son visage était tout simple, et pourtant il le captivait. Il y avait quelque chose de tendre, de fragile, de tellement doux chez lui qu'il en était attiré comme par un aimant. Il avait terriblement envie de passer la main dans ces cheveux légers, qui se dispersaient sur sa tête comme de l'herbe couchée par le vent, de caresser la courbe parfaite de cette joue, d'entrer dans la chair intime du cou. Il ne savait pourquoi, la seule ligne des sourcils, l'arc des cils abaisrés, le double renflement des petites lèvres, créaient en lui un violent désir de le prendre, de le posséder. Il avait envie d'être en lui ; pas uniquement de le pénétrer, comme il l'avait fait dans la cabane, il aurait voulu se fondre dans son corps, intégralement. Et s'il était impossible à sa grosse carcasse d'adulte d'entrer dans une enveloppe si fine, si légère, ce serait lui qui l'accueillerait dans sa matière même, au sein de son thorax, où il le garderait en cage, comme un bel oiseau...

« Les autres sont de sortie. Ils sont partis en repérage, cette nuit. Ça veut dire qu'on a tout notre temps. On est tranquilles tous les deux... On va pouvoir faire plein de trucs... »

Rick, qui avait perdu la notion du temps dans cette pièce fermée, apprit ainsi qu'on était le soir. Il se rallongea en ramenant la couverture sur lui. Après ce qu'il avait subi dans la cabane, il se doutait bien que ce tête-à-tête n'apporterait rien de bon.

Levasseur contemplait le gamin. Avec son air boudeur, ses cheveux ébouriffés, il était encore plus attristant. Il lui caressa la joue. « T'es très mignon, tu sais... » marmonna-t-il. Il lui toucha la bouche, lui effleura les lèvres. Le garçon détourna la tête. Il lui vint alors sur le cou et empoigna cette jeune nuque rétive. « Allons, fais pas ta mijaurée. Après tout, c'est grâce à moi si t'es toujours là ! »

L'homme rabaisse la couverture, et Rick frissonna tandis qu'il lui caressait la poitrine, lui palpait les bouts de seins, se promenait sur son ventre. Il en était profondément dégoûté, mais il savait le gangster capable de violence, et il ne voulait pas le provoquer.

Levasseur retourna la couverture au-delà des genoux du garçon. Il apparut, entièrement nu, magnifique ! Il lui caressa la cuisse, chaude, tressaillant sous son contact, et il remonta jusqu'à l'aine, dont il parcourut le pli léger, et si tendre. Il lui attrapa les parties ; il s'amusa à le branler.

Rick se mordit la lèvre et se crispa pour ne pas repousser l'homme brutalement. Personne ne lui avait jamais fait cela !

Contre toute attente, Levasseur sentit le jeune sexe se redresser dans sa main, et cela fit brusquement monter sa propre excitation d'un cran.

« Ah ! ben, je vois que t'aimes ça, au moins ! » s'esclaffa-t-il, heureux.

Rick ne comprenait pas comment c'était possible. Il se mordit la lèvre en tournant la tête vers le mur pour échapper au spectacle de ce poing qui enserrait son membre et qui, malgré l'horreur qu'il en avait, parvenait à lui faire de l'effet.

Puis Levasseur lui enfonça la main entre les cuisses, le forçant à les écarter. L'envie de le pénétrer là le reprit brusquement ; son sexe tressaillit. Il lui avança un doigt sous les fesses et le lui remonta dans la raie.

Rick sursauta. Il n'en pouvait plus de se faire tripoter. « Laissez-moi », gémit-il. « S'il vous plaît... Je vous en prie, laissez-moi... »

Levasseur adorait quand le garçon adoptait ce ton plaintif. Il ignorait tout autant pourquoi, mais cela l'excitait particulièrement, cela redoublait la vivacité de son désir. Il fut envahi par une vague, les yeux lui piquèrent...

Sans pouvoir attendre plus longtemps, il se releva, et se déboutonna fébrilement. Il acheva de repousser la couverture au bas du lit, et, ébloui par ce jeune corps entièrement nu, par ce joli visage effrayé, il le saisit par les chevilles, lui écarta les jambes en les lui repliant sur la poitrine, et il se coucha à demi sur lui. Il guida son gland dans le fond de la raie, il le plaça contre la petite ouverture, et il poussa. Dès qu'il se sentit engagé, il donna un coup de reins. Le gosse hurla en se cambrant en arrière. Il s'enfonça d'un trait jusqu'au bout. « Ah ! j'avais trop envie ! Il fallait que je te remette ça ! »

Rick, secoué comme un hochet, défoncé par une douleur énorme, criaît cette fois de tous ses poumons, mais l'homme ne semblait pas s'en préoccuper le moins du monde.

Levasseur avait pris le garçon à bras-le-corps, et il le pilonnait maintenant intensément, comme s'il avait craint de devoir ne plus jamais connaître cela. Il voulait jouir de ce corps merveilleux, au maximum, à fond, tant qu'il le pouvait. Le lit de camp tressautait et glissait de côté, poussé par les impulsions dont il le perforait.

*

Quand il avait été enfin seul, Rick s'était péniblement levé pour se rhabiller, mais ensuite, après cette horrible séance, il avait eu beaucoup de mal à s'endormir. Le derrière meurtri, anxieux de ce qu'il craignait devoir encore subir pendant sa séquestration, il était surtout angoissé de n'en sortir jamais vivant.

Lorsque son tourmenteur était revenu lui apporter un café au lait, il avait su qu'on était le matin. Puis des heures passèrent qu'il employa à chercher en vain comment assommer son gardien lors de sa prochaine visite.

Soudain, il entendit des pas – plusieurs pas. Les verrous furent tournés ; on entra. Cette fois ce fut le chef qui apparut, suivi de l'homme au visage anguleux et aux cheveux cuivrés, celui qui l'avait surpris le premier jour. Le borgne était encore habillé de noir, mais à présent il portait un costume léger, élégant, des chaussures parfaitement cirées, et aussi une paire de gants en cuir souple ; cependant, son visage mutilé n'en était pas moins effrayant.

Valberg posa sur la table les affaires qu'il avait préparées. « Viens ici », ordonna-t-il en tirant la chaise en arrière. Le gamin se leva, intimidé, et manifestement inquiet. « Assieds-toi là. » Mais, comme il restait tétanisé devant lui, il l'attrapa par l'épaule et le poussa sur la chaise.

Rick découvrit sur la table un appareil photo Polaroid, ainsi qu'une feuille de papier, un stylo-bille, une enveloppe, un sachet en plastique.

« Tu écris ce que je vais te dire, ici. »

L'homme pointa devant lui le bas de la feuille, en dessous d'un texte qui avait été écrit avec des caractères découpés dans les journaux :

**NOUS DÉTENONS RICHARD MICHELLI,
VOTRE FILLEUL.
NOUS VOULONS 1.000.000 F
EN PETITES COUPURES.
DÉPOSEZ-LES SOUS LE CALVAIRE
DE SAINT-GENEST.
SI VOUS PRÉVENEZ LA POLICE, VOUS NE
REVERREZ JAMAIS RICHARD VIVANT.**

Rick se mit à transpirer : un million de francs ! Jamais son parrain ne sortirait une telle somme pour lui ! Avait-il seulement tout cet argent ?...

Valberg dicta : « Je suis bien Richard... Je suis prisonnier... Faites ce qu'on vous demande... sinon ils me tueront. »

Rick écrivait à mesure, mais ses doigts tremblaient.

« Et maintenant tu mets ton nom. »

Valberg lui reprit la feuille et l'examina. « Bien. » Il la plia.

« Lève-toi. » Il attrapa le garçon par l'épaule et le poussa dos contre le mur le plus nu, le plus neutre. Puis il prit l'appareil photo, recula d'un pas et, de son œil valide, il cadra. « Regarde-moi. » Dans

le viseur, le garçon leva vers lui des yeux apeurés. « Ne bouge plus. » Rick fut ébloui par le flash.

Quelques secondes plus tard, l'appareil bourdonnait et l'épreuve en surgit. Valberg la vérifia, puis il la secoua quelques instants pour la sécher. Il la mit avec la feuille dans l'enveloppe.

Il sortit ensuite son couteau à cran d'arrêt. En l'ouvrant, il reconnaît en lui cette excitation aiguë qui l'envahissait toujours en de pareilles circonstances... Il se tourna de nouveau vers le jeune garçon. Il lui glissa ses doigts gantés derrière l'oreille, lui attrapa une mèche de cheveux qu'il écarta, et il la trancha d'un geste vif.

Rick poussa un petit cri de frayeur : il s'était cru blessé ! Il vit l'homme introduire la mèche de ses cheveux dans le sachet en plastique transparent, puis le mettre à son tour dans l'enveloppe qu'il ferma.

« Voilà. Maintenant, j'espère seulement pour toi que ta famille va se montrer raisonnable. »

*

Rick avait terminé son repas du soir, et il allait et venait dans la petite pièce en se demandant comment se sortir de là. Mais on lui avait donné une assiette en carton, pour unique couvert une cuillère en plastique, et il ne pouvait espérer faire beaucoup de mal à son geôlier avec ça. Seule la chaise aurait pu servir d'arme contondante, cependant elle n'était pas bien lourde, et il s'imaginait difficilement, même en surprenant l'homme à son arrivée, parvenir à lui assener un coup suffisant pour l'assommer.

Soudain, il entendit de nouveau des pas. Il s'immobilisa, naïvement inquiet qu'on ne devinât qu'il était en train de chercher les moyens d'une évasion. Pendant que les verrous tournaient, il se dépêcha de retourner sur le lit de camp.

« Alors ça va ? Tu t'ennuies pas trop ? » fit Levasseur en refermant derrière lui. « Moi aussi, je suis tout seul... » Il eut un rire complice, comme si le garçon pouvait partager sa plaisanterie. Il était content de le retrouver. Il se rendit compte qu'il commençait à s'attacher à son petit prisonnier, comme à un animal domestique. Il eut envie de l'avoir contre lui. « Tiens, viens avec moi », fit-il en s'asseyant sur la chaise qu'il écarta de la table.

Rick se leva prudemment. Que lui voulait-on encore ?

Comme le garçon s'était immobilisé à un pas de lui, Levasseur allongea le bras, le saisit par le coude, et l'attira sur ses genoux. Mais le gosse restait tendu, sur la défensive. Il lui passa une main dans les reins, puis il la lui remonta dans le dos. Il lui caressa la nuque, en s'enfonçant dans les petits cheveux.

« Puisqu'on s'ennuie, tu veux pas qu'on s'amuse un peu ensemble, tous les deux ? » Il lui prit le menton et le força à se tourner vers lui. « Regarde-moi... »

Rick se laissa faire pour ne pas le contrarier, mais dans la lumière crue de l'ampoule au plafond le gros bonhomme était vraiment repoussant, avec son double menton qui sortait de son col roulé en boudin, sa moustache raide comme une brosse et ses sourcils broussailleux, ses cheveux frisés qui commençaient à se clairsemmer.

« Allez !... Fais-moi un petit baiser... »

À cette idée, le cœur de Rick s'arrêta ; il ne put réprimer un mouvement de recul.

Levasseur lui resserra son bras atour de la taille pour le retenir, et il l'attira en le prenant par le menton. « Tu me dois bien ça, non, tu crois pas ?... » Il l'embrassa. Ce fut absolument délicieux. Le gosse se tortilla en tentant de le repousser, ce qui ne fit qu'augmenter l'envie qu'il en avait. Il se cambrait comme un chat, gardait frénétiquement la bouche fermée, mais en lui serrant les mâchoires il le força à les ouvrir. Il le baissa à pleine bouche, malaxant les jeunes lèvres sous les siennes, lui fourrant la langue dans la gorge, profondément, le fouillant de tous côtés. De sa main libre, il lui parcourait le corps partout, sur la poitrine, le ventre, la hanche, il chiffonnait grossièrement ses vêtements, il le découvrait, il s'emparait de son dos, de ses fesses, de ses cuisses, il revenait sur son ventre et le pétrissait de nouveau avec passion...

Mais il sentit qu'il ne pourrait remettre bien longtemps. Il eut soudain une idée. « Viens. Tu vas me faire une gâterie... »

Il écarta le garçon et le remit sur ses pieds, puis il se déboutonna. « Mets-toi à genoux. » Comme il ne bougeait pas, il le prit par le bras et l'obligea à s'agenouiller entre ses jambes ouvertes. Sa bouche, couleur de corail, encore brillante de la salive dont il l'avait barbouillée, était une double ligne dont la délicatesse appelait irrésistiblement la pénétration.

Il lui passa la main dans les cheveux. « Tu sais que tu me plais vraiment, toi ? C'est pas tous les jours que j'en vois des comme ça ! » Il sortit son machin. Il avança son gland sur les lèvres du garçon, qui aussitôt tenta de se reculer, et qu'il retint par la tête. Il fut contrarié. « Attention, mon petit loup. Va falloir que tu sois un peu plus souple, hein ? Je veux que tu m'obéisses, sans barguigner. Sinon, il va t'arriver des bricoles. Tu te souviens dans la cabane ?... Allez, ouvre le bec. »

Rick céda, saisi par l'horrible souvenir que lui avait laissé la ceinture, et il fut ramené vers l'organe tumescent, brillant d'un rouge brunâtre. Mais dès qu'on s'approcha de sa bouche, dès qu'il l'eut tout

près, sous le nez, il fut pris de nausée et s'arc-bouta sur les genoux de l'homme pour s'écartier.

« Tu veux vraiment que je te remette une raclée ? Tu feras moins le malin !... »

Rick se domina et ne résista plus. Aussitôt le monstre charnu lui repoussa les lèvres, s'enfonça dans sa bouche comme une baleine, l'envahissant d'un écœurement sans pareil.

Levasseur écarquilla les yeux de bonheur en entrant dans la petite cavité mouillée qui se débattait contre lui. Il la parcourut à plusieurs reprises, allant et venant, se frottant sur la langue qui s'échappait sous sa pression, se fichant au fond de la gorge, revenant dans la joue, et il caressait le visage pour sentir au travers son membre qui jouait là.

Ce fut tellement intense qu'il fut vite débordé. Il affirma sa prise sur la tête, dans les cheveux qui se tordaient entre ses doigts, il empoigna de l'autre main le cou dans lequel battait le pouls affolé, et il se lâcha. Courbé en avant, il éclata dans le gosier du garçon en poussant des grognements inarticulés, comme d'une bête à l'agonie.

Quand il s'écarta, relâchant le gosse qui, à demi étouffé, se jeta à quatre pattes et recracha en hoquetant ce dont il venait de l'abreuver, à deux doigts de vomir, il se redressa, ivre de la jouissance qui avait explosé en lui. Il marmonna en secouant la tête. « Toi alors... Toi alors... » Il commençait à penser qu'il n'allait pas se séparer facilement de ce petit compagnon... Or, à la fin, évidemment, Valberg voudrait le supprimer.

*

Le lendemain, alors que Rick assis sur le bord de la couchette attendait le repas du midi, il vit arriver les trois hommes ensemble. Le borgne semblait contrarié et avait un air encore plus effrayant que d'habitude.

« Ton parrain ne s'est toujours pas manifesté », dit-il d'une voix glaciale. « Il ignore notre message ; il se moque de nous. Mais, ça va changer. »

Il posa sur la table une enveloppe et un sachet plastique transparent, plus grand que le précédent, ainsi qu'un gros fer à souder électrique. Il se planta devant le garçon : « Viens ici. »

Rick se leva. Il avait peur. Le borgne l'examinait comme s'il cherchait quelque chose sur lui, exactement comme il l'avait fait le premier jour, avant de le tabasser sur la cantine. « Qu'est-ce qu'on lui prend ?... » L'homme semblait parler pour lui-même. Soudain il lui passa la main dans les cheveux et les lui repoussa au-dessus de la tempe. « Une oreille ? »

Levasseur ne put retenir une exclamation assourdie. « Oh ! non, patron, tout de même ! Vous allez le crever ! Il va faire une hémorragie, pour sûr ! »

Valberg continuait de tripoter le petit pavillon, délicatement attaché en haut du cou. « Mais non. On arrêtera ça au fer. » Le garçon était devenu blanc comme un linge. Il lui décocha un sourire cynique : « Ne t'inquiète pas : avec un rasoir, ça se découpe très bien, une oreille, très proprement. »

Rick tremblait comme une feuille. Devant ces trois hommes, il n'avait pas la moindre idée de comment il aurait pu se sauver.

Valberg lui prit les poignets et lui examina les mains. Elles étaient fines, très jolies... « Bon, ce sera aussi simple... Et c'est peut-être encore plus parlant de recevoir dans le courrier un petit doigt, articulé, avec l'ongle au bout... Ça a l'air vivant ! » Il regarda le garçon dans les yeux. « Enfin, j'espère que ton parrain va se montrer compréhensif ; que je ne sois pas obligé de lui envoyer les autres à la suite. » Il lui lâcha la main. « Allez, préparez-le. »

Aussitôt Börnjstrand attrapa le garçon par les épaules et l'entraîna de force sur la chaise où il l'assit. En le maintenant par les poignets, il lui plaqua les deux mains sur la table.

Valberg sortit son Laguiole et l'ouvrit. Il sentit un frisson le traverser. Comme chaque fois, une transpiration lui était venue au bas du cou.

Börnjstrand grogna soudain : « Merde !... J'ai oublié de mettre le fer en chauffe ! »

Levasseur, pour afficher sa complaisance, se dépêcha de le brancher dans une prise du mur, mais il profita de cette remise pour intervenir de nouveau. « Vous... Vous croyez, patron... que c'est vraiment nécessaire ?... Y a un truc que j'ai fait, une fois, et qui avait été super-efficace... »

Valberg s'était penché sur la table et tâtait soigneusement la jointure qui attachait le petit doigt du garçon à son métacarpe. « Ah ! oui ? » fit-il distraitemment.

En voyant les doigts gantés de l'homme appuyer sur sa main pour en reconnaître les articulations, le cœur de Rick s'était arrêté. Il était tétonisé. Il ne comprenait que trop bien ce qu'on voulait lui faire. Ce n'était pas possible. On n'allait pas... l'amputer ? Cela n'allait pas arriver ?!...

Levasseur continua : « On avait fait un mannequin avec les vêtements de la fille qu'on avait chopée, à l'époque, et on l'avait balancé de nuit devant les fenêtres des parents. Le matin, la mère, elle se lève, elle ouvre ses volets, et qu'est-ce qu'elle voit ? Sa gamine crevée, étendue dans le gazon ! Elle avait reconnu les fringues ! Elle a couru dehors comme une folle. Elle s'est jetée sur sa fille, en braillant, avant

de se rendre compte... que c'était qu'un traversin ! Et, même lorsque son mari l'a ramenée chez elle, elle continuait de serrer le pull de sa gosse contre elle en gueulant ; hystérique, qu'elle était... » Il renifla. « Et ils ont payé, je peux vous dire !... »

Valberg se redressa. Il était déjà au sommet de son excitation, et il eut beaucoup du mal à se reprendre. Mais chez lui la raison avait le dernier mot, c'était un enjeu vital. Il réfléchit. D'un côté, il avait très envie d'achever ce qu'il s'apprêtait à faire, mais il savait aussi qu'il ne pourrait pas ensuite se débarrasser rapidement du gamin, il fallait d'abord qu'il touchât la rançon. Or, garder un otage blessé risquait toujours d'amener des complications. Il se dit que ce n'était que partie remise...

« Soit. On fait un dernier essai... En tout cas, sache que je n'envoie jamais plus de trois lettres. Si ton truc ne produit pas d'effet, la prochaine fois je le leur expédie une pièce détachée, de leur putain de gosse. Trouver un œil dans le courrier, ça ne laisse pas indifférent... Bon, occupe-toi de préparer le mannequin avec les frusques de ton protégé. Börnjstrand et moi, on ira le placer ce soir. »

Inquiété par ce mot de « protégé » qui laissait craindre que son boss ne crût qu'il prenait le parti de leur otage, Levasseur bouscula le garçon. Il l'attrapa rudement et le remit sur ses pieds : « Allez ! Donne-moi tes fringues, toi. Vite ! » Et, sans attendre, lui-même chifonna le pull, le retira brusquement par la tête ; le short n'offrit pas davantage de résistance et fut descendu d'un coup.

Rick se retrouva en tee-shirt, slip, et chaussettes, à demi sonné, ne croyant pas à sa chance ; il n'arrivait pas à se persuader qu'on allait lui laisser les mains intactes !

Les deux autres étant sortis entre-temps, Levasseur ajouta : « Tu peux garder tes sous-vêts. Et je vais t'amener autre chose, en attendant... »

Rick, flageolant sur ses jambes, se coucha sur le lit et s'enroula dans la couverture. L'angoisse qu'il venait de connaître lui faisait claquer des dents. Le souvenir du moment où le borgne lui avait tâté le petit doigt, le couteau à la main, continuait de le posséder comme un épouvantable cauchemar.

Un moment plus tard, son geôlier revenait avec un gros pull, rouge grenat. Rick se releva et l'enfila machinalement, sans se préoccuper de s'il était propre. Il lui descendait à mi-cuisses, et il était trois fois trop large ; le col roulé en boudin aussi était bien trop grand, il lui dévoilait le cou et lui tombait sur les clavicules.

Levasseur avait suivi cette métamorphose avec intérêt. Il dit avec un sourire gourmand : « Oh, mais ça te va très bien : ça te fait comme une robe !... » Il attrapa le garçon par le poignet, et il recula pour s'asseoir sur la chaise tout en l'amenant entre ses genoux. « Viens un peu

par ici, ma jolie... » Il lui glissa une main derrière la cuisse, et il le caressa avidement, remontant sous le pull jusqu'à lui prendre le derrière, lui chiffonnant le slip avec convoitise. « Il est vraiment adorable, ton petit cul ! » minauda-t-il en feignant de le découvrir.

Rick se crispa en sentant la main lui peloter de nouveau grossièrement les fesses et s'y promener en les triturant. L'homme le lorgnait sous le nez avec un air plein d'appétit.

Levasseur souleva par-devant le grand pull, et il tâta le joli slip blanc où il s'enfonça à plusieurs reprises, tordant de ses doigts ce qui s'y trouvait. « Je t'ai jamais sucé, encore, hein ? Tu l'as bien mérité ! Après la frayeur que t'as eue, tout à l'heure... Ça va te détendre, te faire du bien... »

Il attrapa la ceinture élastique et la fit glisser sur les flancs jusqu'en travers des cuisses. Il emprisonna dans ses gros doigts le sexe minuscule, rétracté par la peur, et il le palpa doucement. « Il est joli, ton petit oiseau... Donne-le moi pour voir ! »

Il le prit en bouche. Il aimait suffisamment les fellations pour savoir ce qui plairait au garçon et, effectivement, le petit organe ne tarda pas à enfler sur sa langue. Il le suça comme un bonbon, tout en continuant de lui caresser les jambes. Il ne s'en lassait pas, elles étaient si douces et si fermes à la fois ! Puis il remonta peloter la chair nue de ses fesses, dans lesquelles il enfonça les griffes comme un chat.

Mais de sentir se manifester cette parodie de désir exacerba le sien qui, lui, était bien réel. Bientôt, il ne tint plus. Il se releva, courba le garçon sur la table, lui appuya sur les épaules, puis il lui repoussa le pull grenat jusqu'au milieu du dos. Le derrière était idéal : étroit, finement séparé en deux. Il ne put s'empêcher de l'empaumer aussitôt. Il le caressa en s'astreignant à des gestes lents, en rond, s'approchant de plus en plus de la fente où il s'enfonçait à mesure. Il sentait entre ses mains le garçon tressaillir mais, quand il lui frôla l'anus, il eut un soubresaut qui le releva à demi, et il eut le plaisir de le rabattre contre la table. Il le toucha plus franchement, avec une certaine rudesse. Le gosse tentait de le repousser en cambrant les reins, mais il n'était pas de force à le gêner, il ne faisait que l'exciter davantage.

Il tira de sa poche le tube de gel qu'il avait acheté le matin même quand il avait fait les courses. Il le déboucha, et il en enfonça la pointe dans la petite anfractuosité.

Rick tressaillit en sentant le métal froid le pénétrer, redoutant ce qu'on lui préparait encore.

Levasseur en fit sortir une bonne dose, puis il retira lentement le tube tout en continuant de le presser, pour bien enduire aussi le conduit, enfin il en badigeonna soigneusement l'ouverture.

« Tu vas voir ! Comme ça, c'est sûr, tu vas aimer ! »

Rick sentit un doigt le forcer, s'enfoncer en lui, et il se tortilla comme un ver. « Laissez-moi ! » gémit-il.

« Allons, détends-toi, laisse-toi faire, et ça ira beaucoup mieux. »

Il acheva de retirer le slip resté en travers des jambes, et il s'enduisit lui-même le gland, tout en pensant que la prochaine fois il apprendrait au gosse à le faire lui-même, avec ses doigts. Il se plaça. Il le maintint en lui appuyant sur les reins, et il vint contre lui. Grâce au gel, il sentit les chairs céder beaucoup plus facilement. Mais, cette fois, il voulut prendre son temps, il se retint pour ne progresser que petit à petit.

« Tu me sens bien, là, hein, mon petit loup ?... Qu'est-ce que ça te fait ? Ça te plaît comme ça ?... Je crois que tu vas aimer. En fait, y a plein de garçons qui adorent ça ! »

Pour toute réponse, Rick gémit plaintivement. L'avancement de e gourdin, qui s'enfonçait inflexiblement en lui, était effectivement moins douloureux que lorsqu'il avait été pris d'un coup, à sec, mais l'organe restait disproportionné avec son sphincter, et sa dilatation l'angoissait, comme s'il allait éclater.

Levasseur grogna quand son membre acheva sa course au fond du délicieux petit fourreau. Il se rendait compte que cette manière de pénétrer le gamin était infiniment plus jouissive, qu'il en goûtait chaque impression bien plus intensément.

Cependant, en voyant la nuque claire devant lui, en sentant le torse emprisonné dans ses mains, il fut traversé par un profond frémissement. La démangeaison fut plus forte que sa volonté, et il repartit soudain dans un pompage rapide, effréné. Il se coucha alors sur son souffre-douleur, il l'enserra complètement entre ses bras et, tout en le parcourant comme un fou, il le prit de partout, le pétrit, le griffa, l'enlaça, l'étrangla à demi. Le garçon poussait des cris aigus, mais ils se perdaient en vain.

*

Rick n'avait pratiquement pas dormi de la nuit. La veille, après en avoir fini avec lui, le gros bonhomme s'était lui-même couché sur le lit de camp, sur le dos, et il l'avait entraîné sur son ventre, le retenant d'un bras. Et avec les ronflements d'un nez encombré, le contact adipeux de cette chair éléphantesque, les odeurs désagréables qui en émanaient, il n'avait pu fermer l'œil, tourmenté de plus par son derrière qui le brûlait... Soudain, il entendit des pas dans le couloir ; il fut repris par la peur, par une mauvaise prémonition.

Quand Valberg s'aperçut que la porte était restée ouverte et qu'il découvrit le gamin étendu sur Levasseur profondément endormi, il eut un coup de sang. En une enjambée, il fut sur le garçon, l'attrapa par le

bras et le leva en le tirant brutalement. Puis il gifla celui qui avait la charge de garder leur prisonnier.

Levasseur se redressa d'un bond. « Que... ?! » fit-il, abasourdi.

« Toi, tu disparaîs, et tout de suite ! » dit Valberg d'une voix retenue, mais vibrante de colère. « File !... On s'expliquera plus tard. Et tu ne perds rien pour attendre, je peux te le dire... Mais là, je dois d'abord m'occuper de ton... de ton "giton" ! »

Levasseur balbutia quelques mots pour sa défense, toutefois il se rendit compte très vite que ce n'était pas le moment. Il aperçut le matériel que Börnjstrand avait apporté, et il comprit aussi ce qui se préparait. Il blêmit. Valberg n'avait pas d'états d'âme, c'était un tueur prêt à tout et, après l'avoir surpris en faute, après avoir de surcroît découvert son point faible, il allait certainement en rajouter pour le punir, lui aussi, indirectement. À l'idée de ce que le garçon était sur le point de subir, il frissonna. Mais il ne pouvait plus rien pour lui, il n'avait plus aucun moyen d'arrêter ça. Il sortit sans demander son reste.

Il se sentait désespéré. Jamais il ne retrouverait un bonheur semblable à celui que le gamin lui avait fait connaître !... De plus, un doute commençait à le tarauder : était-ce que Valberg, qui n'avait que mépris pour les pédés, n'aurait pas maintenant dans l'idée de se débarrasser également de lui ?... Très inquiet, il remonta à l'étage.

Valberg se planta devant le garçon, qui était resté interdit au milieu de la cave, perdu dans son pull rouge trop grand : « J'ai une mauvaise nouvelle pour toi : ta famille ne répond toujours pas à nos messages. Je vais devoir prendre des mesures plus radicales. »

Rick s'était bien douté que son parrain ne payerait pas. Quant à ces « mesures radicales », après le sort auquel il avait échappé la veille, il anticipait qu'elles ne pouvaient être que terribles. Il recula d'un pas, effrayé. « Non, je vous en prie... » supplia-t-il. Mais l'homme aux cheveux roux se plaça derrière lui et le saisit par les épaules.

Valberg écarta la chaise, au pied de laquelle traînait encore le slip du gosse, et il tira la table au milieu de la pièce. « Amène-le », fit-il d'une voix glaciale.

Börnjstrand bouscula le garçon puis, le soulevant d'un coup, il l'allongea dos contre la table.

Valberg vint l'aider en appuyant sur le torse de leur victime qui se tortillait pour s'échapper. « Vas-y. Prépare-le. »

Börnjstrand avait apporté quatre paires de menottes dont il se servit, en rabattant les bras du garçon le long des pieds de la table, pour y attacher ses poignets ; puis, lui écartant les jambes, il en fit autant pour ses chevilles. Enfin, il brancha le fer à souder.

Rick respirait nerveusement, affreusement angoissé quant à ce qui l'attendait.

Valberg se plaça entre ses genoux ouverts. Il attrapa le bas du pull qu'il repoussa au-delà du nombril, puis il regarda le gamin dans les yeux. « Je pense qu'il y aurait peut-être par ici quelque chose que tes parents voudraient récupérer... » Il s'empara des bourses du garçon et les manipula lentement dans sa main gantée en les faisant rouler dans leur jolie peau. « Eh oui, c'est normal, les bijoux de famille, il ne faut pas que ça se perde !... » Il eut un petit rire saccadé, heureux. Il allait enfin se rattraper de la séance avortée de la veille.

Il commença par prendre la serpillière qu'ils avaient apportée, et il la poussa sur la table entre les cuisses ouvertes du garçon. « Je vais te cautériser, ensuite, mais tu vas forcément pisser le sang un peu, et je ne veux pas que tu transformes la cave en boucherie ! » Il sortit son couteau et l'ouvrit. « Encore quelques instants de patience, j'attends le temps que le fer chauffe bien ! » Il se passa la main gauche dans le cou, qui était devenu moite. « J'espère que tu as un grand frère ? une petite sœur ? Sinon, malheureusement, pour tes parents, c'est fini les petits-enfants ! »

Rick se mit à pleurer. Il avait compris. On allait le mutiler. Le châtrer. Puis le brûler au fer rouge. La douleur serait absolument atroce. Il pensait qu'il n'y survivrait pas. Jamais il n'avait imaginé qu'il pût lui arriver une chose aussi épouvantable.

Valberg prit la petite verge, toute rétrécie de peur, et la souleva. « Je vais aussi t'enlever ta queue de souris. Je ne voudrais pas dépareiller un service trois-pièces !... De toute façon, tu n'auras plus le cœur à te faire des branlettes... Et pour pisser, tu feras comme les filles : elles s'accroupissent, tout simplement, comme les chiennes. » Il ricana.

Il passa le doigt sur le fil de son couteau pour le vérifier. « Je l'ai aiguisé ce matin. Il coupe comme un rasoir de barbier. Je n'aime pas faire du travail de barbare. Ça va trancher net, au ras. Ce sera très propre. Ne t'inquiète pas pour ça. »

Rick pleurait à chaudes larmes. Il répétait « S'il vous plaît... je vous en prie... s'il vous plaît... » sans fin, sans espoir. Il était perdu. Rien ne pourrait le sauver.

Valberg approcha la main du fer posé par terre. « Où ça en est ? Il est chaud ?... Oui, ça vient. » Il revint au garçon. « Encore une petite minute... » Il s'installa commodément, lui écarta les cuisses un peu plus, et il lui reprit les bourses dans le creux de sa main gauche. Il présenta la lame sur le pubis, au ras de la verge, considérant comment il allait s'y prendre. Un long frisson lui parcourut l'échine.

Rick était agité d'un grelottement irrépressible. Les larmes inondaient son visage. Ses lèvres tremblaient, il balbutiait des mots sans suite, incohérents.

Soudain, on entendit une cavalcade dans le couloir. Valberg se redressa, surpris. Mais, avant qu'il eût pu faire un geste, la porte s'ouvrit d'un coup, battant violemment contre le mur.

« Police ! Les mains en l'air ! Ne bougez plus ! »

Plusieurs gendarmes casqués et lourdement armés braquèrent les deux hommes. Hébétés, incrédules, ils levèrent lentement les mains.

*

Quand Rick put parler à un inspecteur, il lui demanda : « Et... comment avez-vous réussi à trouver où j'étais ? »

Le jeune homme lui sourit : « C'est un de ces bandits lui-même qui nous a appelés. Il nous a donné l'adresse et nous a dit de faire vite. Il a prévenu que tu étais en grand danger. Comme ta disparition était signalée depuis plusieurs jours, on était prêts, il ne nous a fallu que quelques minutes pour arriver... heureusement ! »

Rick, en chaussettes, enveloppé dans une couverture, sortit de sa prison et monta un escalier qui le mena à l'intérieur d'une grande maison. En traversant le vestibule, il passa devant les trois gangsters, menottés, qui attendaient. Il croisa le regard du gros homme qui l'avait tourmenté toutes ces nuits, et qui venait de se sacrifier pour le sauver. Il le fixa un instant, dans les yeux, afin de lui faire comprendre qu'il savait ce qu'il lui devait ; et l'autre, d'un petit signe, lui fit à son tour comprendre qu'il l'avait compris.

En sortant de la maison, il s'arrêta sur le perron : les gyrophares de plusieurs voitures de gendarmerie tournaient silencieusement. Un soleil pâle éclairait un jardin sur lequel passait un peu de vent. Il sentit ses oreilles piquées par l'air vif. Alors, il souleva ses mains et les examina : elles étaient intactes. Et, entre ses cuisses, son sexe aussi était là, présent. Il redressa la tête. Dans le ciel bleu, glissaient seulement quelques nuages blancs, légers comme des plumes, insouciants. Comme dans une BD, il aurait pu y inscrire le mot *Fin*. « Tout est bien qui finit bien », pensa-t-il.

PASCAL, AGNEAU DE DIEU

Qui donc est celui-ci qui s'aime tant qu'il se tourmente ?

Paul Valéry, *La Jeune Parque*.

Intégration

Comme chaque soir avant de se coucher, Pascal vint à son bureau ôter la page du jour sur l'éphéméride. Elle affichait *Dimanche 6 octobre 1957*. Pascal n'aimait pas les dimanches. Le matin, il devait assister à la messe ; le midi, la famille se rendait rituellement chez ses grands-parents pour un repas interminable ; et, le soir, on était la veille du lundi, jour où il fallait déjà retourner à l'école. Or le lundi qui l'attendait le lendemain marquait en plus la fin des grandes vacances, et cette rentrée l'inquiétait particulièrement : au lieu de revenir dans le collège public où il avait fait sa sixième et sa cinquième, il allait, pour la première fois, intégrer un internat. Il n'en savait pas grand-chose, sauf que l'établissement était de taille modeste et tenu par un certain père Escobar. De plus, ils avaient passé les deux mois d'été à Bamako, au Soudan, où ils avaient accompagné leur père qui étudiait la faisabilité d'un barrage hydro-électrique, et ils venaient de rentrer, sa mère, son frère et lui, mais, à la suite de divers incidents, trois semaines après la date officielle de reprise des cours. Il allait donc débarquer dans une classe où tout serait en place, où les élèves se connaîtraient déjà, et son arrivée tardive achèverait de le singulariser, lui qui déjà ne passait pas inaperçu... Il n'arrivait pas à se faire à l'idée que, le lendemain soir, il ne dormirait pas dans son lit. Il arracha la page. Le calendrier, impavide, afficha *Lundi 7 octobre 1957*.

Tandis qu'il remontait son réveil, sa mère entra dans sa chambre.

– Tu n'es pas encore couché ?... Les vacances sont finies, tu sais. Il faut se lever tôt, demain.

Il ne répondit rien. Il retourna les couvertures et se glissa dessous. Sa mère s'assit sur le bord du lit. Elle lui caressa tendrement la joue, et il se sentit rassérénié.

– Ne t'inquiète pas... ça va bien se passer ! Tu seras très bien là-bas.

Il devinait cependant qu'elle cherchait tout autant à se convaincre elle-même qu'à le réconforter. Elle l'embrassa sur le front, et ses cheveux blond cendré lui balayèrent le visage, le baignant dans un doux parfum de jasmin, frais et profond ; il fut légèrement étourdi.

– À demain, mon chéri. Fais de beaux rêves !

Elle éteignit la lampe de chevet. Le sommier se redressa quand elle se leva ; l'instant d'après, la porte se refermait.

Il resta les yeux grand ouverts dans le noir. La perspective de ce qui l'attendait le lendemain ne laissait pas de l'inquiéter. Il avait plaidé auprès de sa mère en invoquant tous les motifs possibles pour ne pas être mis en internat, mais elle avait tenu bon, évoquant les classes surchargées du collège public, et surtout les camarades peu recommandables qui ne lui donneraient que le mauvais exemple. Dans cette aventure, sa plus grande appréhension était le dortoir : avec des voisins tout autour de lui, il ne pourrait plus être seul avec lui-même, il ne pourrait plus faire tranquillement ce qu'il aimait tant. Il lui faudrait patienter, toute une longue semaine, jusqu'au retour du week-end et, en attendant, se débrouiller pour s'isoler dans les toilettes, trouver les occasions de s'octroyer un petit plaisir vite fait, à la sauvette... Il se dit qu'il devait employer cette dernière soirée où il pouvait encore profiter de sa chambre.

Il s'étendit sur le dos, et ses mains se posèrent sur sa poitrine. Il portait ce pyjama en jersey qu'il aimait beaucoup, bleu outremer, avec le polo rayé horizontalement de fines lignes rouges, et dont la matière très douce, en bougeant sur son corps, lui communiquait déjà une première caresse. Il s'y promena lentement, descendant et remontant sur son torse, frottant son ventre plat, s'emparant de ses flancs étroits, se glissant sous ses bras comme dans un nid. Il chiffonna dans ses doigts le tissu tendre, d'une bonne tenue, mais au toucher délicieux, et il le repoussa au-dessus du nombril, enfonçant la main gauche dessous. Il remonta jusqu'à se prendre l'épaule, et se la serra amoureusement. Il étendit la droite sur son front, la descendit sur ses yeux, sur son nez, comme un masque. Il se caressa longuement la bouche, et plusieurs tressaillements se propagèrent en lui. Il faufila son majeur entre ses lèvres, et il s'en frotta la langue, cet organe incroyablement mobile, qu'il fit pointer à sa rencontre : il ressentit à la fois, par le doigt, la douceur glissante de la chair, et, par la langue, les petits frissons que le doigt lui provoquait. Il ajouta l'index, et il ramena de la salive sur ses lèvres, où il l'étala en tournant. Il les avait très sensibles, et son membre avait commencé de se tendre, soulevant le tissu élastique du pantalon.

Ses doigts s'en allèrent sur sa joue, remontèrent le long de sa tempe, s'enfoncèrent dans ses cheveux, ineffablement souples, suaves, délectables. Il adorait s'y promener langoureusement, mais aussi se prendre la tête à pleine main, ou s'agripper par la nuque comme on attrape un voleur. De la main gauche, il redescendit se frotter les aines, tendant les cuisses et les écartant, comme un élastique qu'on bande, attentif au courant de sensations qui l'irradiait. Il passa sous ses fesses, se les prit amoureusement, et il y crispa les doigts au travers du tissu.

Puis il replia les jambes comme une grenouille, et il se frotta les pieds l'un contre l'autre, à plat. Il avait les voûtes plantaires particulièrement sensitives, et cette friction redoublait ses impressions. Plusieurs frissons traversèrent ses membres.

Il ne put se retenir davantage de venir sur son sexe, pointé dans le pantalon comme un mât de tente, mais il se contenta de l'effleurer, de le bousculer, de le repousser d'un côté et de l'autre pour mieux l'exaspérer. Il se mordit la lèvre inférieure, tant cette provocation l'affectait. Tout en continuant d'explorer ses fesses, il retourna de la main droite sur son ventre, repassa sous le polo de jersey, et remonta se pincer alternativement les deux petites pousses érigées sur sa poitrine, comme de minuscules bourgeons, suffisamment pour se faire un peu mal. Il s'était rendu compte depuis quelque temps qu'une douleur modérée, mais assez vive tout de même, accentuait son plaisir ; c'était comme une caresse plus intense.

Rapidement, il eut envie d'un vrai contact. Il souleva les reins, se baissa le pantalon sous les fesses, pas trop loin, en ayant soin que l'élastique lui frôlât les bourses. Sa verge était maintenant bien dure, et cependant elle restait souple comme une branche verte. Un peu du liquide filant avait commencé de s'accumuler à la pointe, et il aimait beaucoup cette matière particulière, plus consistante que l'eau, plus légère que l'huile, extraordinairement fluide et douce entre ses doigts, et il s'en amusa un moment, l'étalant en rond, se massant avec le pouce. Des piques aiguës le traversèrent. Il tira son mouchoir de sous l'oreiller, il s'enveloppa soigneusement la verge, puis, n'y tenant plus, il se la prit en plein. Il la fit coulisser dans le tissu avec des mouvements retenus, lents, mais intenses, tandis que sa main gauche poursuivait l'exploration de son corps, repoussait son vêtement, parcourait sa poitrine nue, appuyait sur ses petits bouts de sein maintenant bien durs. Ressortant par le col du polo, il se caressa longuement le cou, qu'il trouvait particulièrement doux et tendre, il monta sur sa bouche, se la toucha de nouveau, se suça les doigts encore. L'élastique du pantalon, tendu comme une corde, sollicitait par-dessous ses bourses durcies et lui procurait des impressions piquantes. Son mouvement de friction s'accéléra malgré lui. Il ramena la main gauche sur ses bouts de seins et recommença de les pinçoter. Il ouvrit la bouche, faillit gémir, mais il se mordit la lèvre pour se retenir – son frère ou sa mère pouvaient à tout moment passer dans le couloir.

Il replia les jambes et se frotta de nouveau la plante des pieds l'une contre l'autre. Cela intensifia aussitôt son plaisir : il fusait maintenant en lui de plus en plus délicieusement, et il eut envie de l'apocalypse. Il se tourna à peine sur le côté droit, et il se prit une fesse, à nu ; il aimait tant cette fermeté sous la douceur de la peau. Cette fois, non seulement il la serra assez vivement, répandant dans son corps

tendu des gerbes d'étincelles, mais il se poussa le bout des doigts dans la raie. Il trouva son petit orifice, et il se mit à le titiller, y avançant la pointe de son majeur. Cette impression était décisive, il le savait, et cela ne rata pas : comme provoquée par un déclic, il sentit la délicieuse giclée lui traverser le membre, suivie aussitôt de deux autres, un peu plus faibles, mais tout aussi exquises. Son mouchoir soudain devint chaud et mouillé... Il retomba, le souffle court ; des étoiles lui piquaient les yeux.

Lentement, il le déplia et l'apporta à son visage pour sentir l'odeur tiède et enivrante du liquide mystérieux. Il n'y avait que quelques mois que, à sa grande surprise, cette émission avait commencé de se produire. Il en avait été d'abord confus, puis très vite il y avait vu comme une autre dimension, une nouvelle façon de profiter de son corps. Il tendit la langue, lécha timidement le tissu : il adorait ce goût. Il se suça les doigts. Il n'eut pas conscience qu'il s'endormait.

*

– Allons, Pascal, réveille-toi ! Il est déjà sept heures et quart ! Nous allons être en retard...

Il ouvrit brusquement les yeux. Il n'avait pas entendu le réveil ! Il avait dû oublier de mettre l'alarme... Tout de suite, il réalisa qu'il était resté avec son haut de pyjama sous les bras et son pantalon sur les cuisses ! Si sa mère le voyait comme ça, à demi nu... ! Et où donc était passé son mouchoir ? Il devait être quelque part dans les draps...

– Dépêche-toi, il n'est plus temps de traîner au lit !

Elle semblait déterminée à attendre de le voir se lever. En faisant mine de s'étirer, il se tortilla et rabattit son polo sur son ventre tout en cherchant vainement à remettre la main sur le mouchoir. Il grommela :

- Bon, j'arrive...
- Non, tu vas te rendormir !
- Mais non, ça y est, je me lève...

Avec une sorte de réptation, il sortit les jambes de sous les couvertures tout en ramenant comme il le pouvait le pantalon sur ses fesses. Il espérait qu'il n'entraînerait pas ce fichu mouchoir pour le lui faire tomber juste devant les yeux ! Mais heureusement, dès qu'il fit mine de quitter le lit, elle ressortit de sa chambre.

Quand il fut seul, il retourna les couvertures et finit par le retrouver. Il était raide, craquant ; il le froissa nerveusement dans son poing et le frictionna afin de lui rendre sa souplesse. Il l'avait échappé belle ! Il n'osait imaginer les questions auxquelles il aurait dû faire face si sa mère l'avait découvert dans cet état.

*

Après le petit déjeuner, il remonta dans la salle de bains. Il prépara sur le bord du lavabo sa brosse à dents et y étala du dentifrice. En rebouchant le tube, il leva les yeux sur la glace. Il secoua légèrement la tête et fit retomber sur son front une mèche effilée, du même blond cendré que sa mère, sauf que celui-ci était naturel. Il observa attentivement son visage fin, délicat, fermé par un air boudeur, vaguement mutin. Ce matin, ses prunelles gris-bleu paraissaient sombres, presque noires. Il essaya de se concentrer, de soutenir son propre regard. Il était face à un garçon – lui – ; il scrutait ces yeux qui le fixaient – ses yeux. Il était là également, de l'autre côté du miroir, derrière ce visage uni, sans défaut, un masque aussi impénétrable que celui d'un pharaon. Il aurait voulu entrer dans l'esprit de ce double, encadré devant lui ; mais son âme ne pouvait pas s'introduire dans son âme. Il eut un vertige ; un instant, il se perdit, il ne sut plus qui il était, de quel côté de la vitre il se trouvait...

Il monta la main gauche sur son visage, et il se toucha la joue, comme pour se tranquilliser, s'assurer de sa réalité... Il observa son poignet, encerclé du bracelet en cuir de sa montre, reçue pour l'anniversaire de ses treize ans, puis il tourna légèrement la tête de côté et se passa la main sur la nuque. Sa mère l'avait envoyé chez le coiffeur dès leur retour d'Afrique, ses cheveux étaient coupés derrière plus court que d'ordinaire, mais, comme elle l'avait couvé pendant tout le séjour en le gardant sous des parasols pour protéger sa peau claire des coups de soleil, son hâle était resté modéré, et la limite, discrète. Cette nouvelle coiffure cependant ne lui déplaisait pas, elle rehaussait encore le charme des mèches qui se courbaient au-dessus de son front, souples et pointues comme des herbes pâles... Il examina longuement son oreille, cet organe si curieux, chantourné, déployé comme une corolle, plus végétal qu'animal... Lentement, il ramena la main le long de la fine saillie de son menton, et il se passa un doigt sur la bouche, autre bizarrie, un sas ouvert sur l'intérieur de son corps, vers un monde sombre et inconnu. Il en pressa les lèvres, petites, à la fois souples et réactives, et cela accentua leur renflement imperceptiblement ; il frissonna.

Il ajusta le nœud de sa cravate bleu foncé pour qu'elle se centrât exactement dans le col en V du pull. Sa mère venait de le lui acheter : son horrible couleur bleu ciel, tout comme celle rose pâle de la chemise, était exigée par le père Escobar – « les couleurs de Marie », disait-il ; et sa mère avait ajouté, avec émotion : « ... Et celles des anges ! » Son frère, lui, avait ricané en douce : « Bleu layette et rose guimauve, plutôt !... Tu fais vraiment tapette !... » Pour une fois, Pascal était d'accord avec lui, il trouvait cette alliance de couleurs atroce, il n'avait jamais rien vu de si grotesque. Il se sentait transformé, déguisé en fille – il ne s'y était pas attendu en intégrant une pen-

sion de garçons !... Il n'aimait pas non plus les chemises à manches courtes, il trouvait que les chemisettes faisaient vraiment petit garçon. Il baissa les yeux sur le pantalon gris, soigneusement repassé, qui tombait droit sur les chaussures brunes, cirées de la veille, et il passa discrètement le bout des doigts sur le pli de la bragette. Heureusement qu'on ne lui avait pas imposé de porter des shorts, en plus !... Il soupira. Qu'allait-il trouver là-bas ? Rien de bon évidemment. Il se mit à se brosser les dents.

Plus tard, il entendit dans l'escalier :

– Pascal ! Dépêche-toi ! On devrait être partis depuis une demi-heure...

– J'arrive !

Il rinça la brosse, s'essuya les mains. Il examina ses ongles, plutôt petits, carrés au bout, d'un rose tendre bordé d'un trait blanc, et il fut satisfait qu'aucune trace grise ne les déparât.

*

Pascal descendit de voiture, il ouvrit le coffre à l'avant de la Coccinelle où il attrapa son cartable et sa valise, et il suivit sa mère qui s'avançait. Le vent le décoiffa, et il eut beau se passer la main dans les cheveux, il les lui rabattait toujours devant les yeux. Recouverte d'un horrible crépi gris, la bâisse était d'une taille bâtarde, bien trop grosse pour un simple presbytère, mais qu'on n'aurait pas crue assez grande pour abriter un internat ; il remarqua que toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient protégées par des barreaux.

Sa mère utilisa le heurtoir pour frapper à la porte ancienne, consolidée par une épaisse couche de laque blanche, et surmontée d'un christ en bois à l'aspect sévère... Soudain, il s'aperçut qu'elle avait les yeux brillants. Était-ce à cause de l'air vif ?... Elle dut sentir qu'il l'avait remarqué, car elle répéta :

– Tu seras très bien ici...

Elle releva le col de son manteau ; d'une constitution fragile, elle craignait toujours d'attraper froid.

On entendit un pas. L'inquiétude de Pascal grandit : il allait savoir à quoi ressemblait le père... Quand la porte s'ouvrit, il fut tout de suite impressionné par la silhouette noire et massive qui en obstrua l'ouverture. Il fut non moins surpris par les cheveux noirs qui tombaient sur le col de la soutane : tous les curés qu'il connaissait les portaient courts !

– Entrez, madame, entrez.

Sa mère balbutia, gênée :

– Non, non, ne vous dérangez pas, mon père. Nous sommes en retard déjà...

– Oui.

– Je... je suis désolée... Mais Pascal est prêt, toutes ses affaires sont dans sa valise, je pense qu'il ne manque rien de ce que vous avez demandé.

Elle se recula d'un pas. Le père hocha la tête :

– Bien. Comme vous voudrez. Entre, mon petit.

Elle lui fit un rapide baiser sur la joue, et elle sourit faiblement au père :

– J'espère que tout se passera bien...

– Il n'y a pas de raison : Pascal sera dans de bonnes mains.

– Je voulais dire...

Elle s'interrompit.

– ... Eh bien, alors, je vous dis au revoir, mon père.

– Que le Seigneur soit avec vous, madame.

– Merci, mon père...

Pascal eut l'impression que, comme lui-même, elle avait une boule dans la gorge. Il la regarda s'en aller à pas pressés et, après un dernier petit signe de la main, se réfugier dans sa Coccinelle blanche à capote noire. Il en eut le cœur serré. Il pensait avec dépit que, si elle semblait avoir des remords de l'abandonner là, dans cet endroit austère et triste, elle, tout de même, allait tranquillement s'en retourner chez eux ! Il fut déjà pris par une terrible nostalgie de la maison.

Le père se recula. Pascal se résolut à monter les deux marches. Il entendait la voiture faire demi-tour pour repartir. Il fut à l'intérieur ; la porte se referma.

– Enlève ton manteau, et pose ta valise dans le couloir, pour le moment. Nous la viderons ensemble tout à l'heure. Je vais d'abord te présenter à tes camarades.

Plus impressionné qu'il ne l'avait anticipé, Pascal déboutonna son duffle-coat et l'accrocha à l'une des patères de la rangée où se trouvaient déjà d'autres manteaux, puis il reprit son cartable. Le père lui posa la main sur le haut du dos et le fit avancer. Le vestibule était long et sombre, sans décoration, pris pour moitié par un escalier droit. La main du père, appliquée sur la base de son cou, était lourde, singulièrement présente.

Juste avant la double porte vitrée qui menait au jardin, le père en poussa une autre, sur la gauche, et ils entrèrent dans une assez grande salle. Elle ne recevait de jour que par deux fenêtres, sur la droite, et les lampes au plafond étaient allumées ; tout le tour, une peinture marron montait sur les murs jusqu'à un mètre de hauteur ; un froid humide y régnait. Une douzaine de garçons, entre dix et quinze ans environ, se levèrent à leur arrivée ; tous portaient le même pull bleu clair et la

même chemisette rose pâle, avec seulement quelques variantes de tons.

– Je vous présente le nouveau dont je vous ai parlé. Il s'appelle Pascal. Il a treize ans, et il sera dans le groupe des moyens.

Pascal sentit la vivacité de tous ces regards braqués sur lui, qui le dévisageaient comme des faons pris dans les phares, et il détourna les yeux. Chaque fois qu'il arrivait quelque part, tout le monde se mettait à le reluquer, et il avait horreur de cela.

– Voici ta place, Pascal. Tu peux y poser tes affaires.

Il vit qu'on lui désignait le pupitre au début du premier rang. Il pinça les lèvres : la pire place, juste sous les yeux du père, exposé à la curiosité des autres derrière lui, et à côté de la porte d'où quelqu'un pouvait surgir à tout moment ; évidemment, en arrivant le dernier, il aurait dû s'y attendre. Résigné, il posa son cartable, et il allait s'asseoir, quand le père l'arrêta.

– Pascal, tu pénètres pour la première fois dans cette maison, et tu vas d'abord, pour montrer ton appartenance à notre Église, nous réciter le Credo.

Le père lui désigna le bureau. Impressionné, Pascal monta sur l'estrade et fit face aux élèves. Derrière trois rangs de cinq pupitres, les garçons debout joignirent les mains et inclinèrent légèrement la tête ; le père, lui, se posta dans un angle, au fond de la classe. Dans un silence complet, il commença timidement :

– Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du Ciel et de la Terre, et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie...

Il sentait que le père l'observait. Pour se concentrer, il s'obligea de garder les yeux fixés devant lui, dans le vide, au-dessus de la tête des garçons, mais il sentait, malgré lui, la silhouette sombre sur le côté. Au début, il pensait que le père le regardait à la hauteur des yeux ; mais bientôt il eut un doute : en fait, il aurait dit que c'était plutôt sa bouche en train de réciter qu'il observait.

– ... qui a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers...

Pascal se rendit compte que les yeux du père étaient insensiblement venus sur son cou ; il pensa qu'il devait lui regarder le col de la chemise, du pull.

– ... le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où Il viendra juger les vivants et les morts...

C'était maintenant son torse qu'il regardait. Que pouvait-il donc examiner ainsi ? Mais de mal à l'aise, Pascal commença de ne plus savoir comment se tenir lorsque le père scruta une zone qu'il ne défi-

nissait pas bien, mais qui était quelque part au niveau de ses hanches. Pouvait-on voir sa bragette ? Était-elle mal boutonnée ? Il avait dé-sespérément envie d'y mettre la main pour vérifier.

– ... Je crois en l'Esprit Saint, à la sainte Église catholique, à la communion des saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair, et à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Pascal avait terminé et le silence se poursuivait. Le père lui regardait les pieds. Allait-il trouver quelque chose à redire à sa tenue ? lui annoncer qu'il avait demandé des chaussures noires et pas des marron ?... Il espérait surtout n'avoir rien oublié dans son credo. Depuis que sa mère l'avait envoyé au catéchisme, paradoxalement il avait cessé de croire au surnaturel : le curé de la paroisse lui ayant fait comprendre que ses questions étaient inappropriées, il lui était devenu de plus en plus difficile de faire un lien entre les fables qu'on lui racontait et la réalité qu'il apprenait à connaître. Et, non, il ne croyait plus au Seigneur, ni au Père, au Fils ou au Saint-Esprit, ni à aucun dieu d'aucune sorte, et pas davantage à l'au-delà. Le père avait-il pu s'en rendre compte ?

Mais celui-ci dit simplement :

– Nous allons à présent nous recueillir pour prier Notre Seigneur d'accueillir Pascal parmi notre petite congrégation.

Il s'avança lentement et se plaça, tournant le dos au premier rang, face à Pascal qu'il regarda droit dans les yeux. Puis il baissa la tête en joignant les mains, et il prononça :

– Que le Seigneur te bénisse et te garde... Et moi aussi, je le décide, je te garde au milieu de nous... Amen.

Tous les garçons derrière lui répétèrent :

– Amen !

Un temps de silence suivit. Pascal essayait par en dessous de se forger une opinion sur ses nouveaux camarades, mais, derrière les mains jointes, les visages impassibles ne se laissaient pas deviner. Ils étaient tous habillés de la même façon, avec des pantalons gris, sauf un, celui qu'il allait avoir comme voisin, qui paraissait le plus jeune de tous, et qui portait des shorts. Il constata qu'aucun n'avait de cravate ; encore une invention de sa mère.

Au bout d'une minute, le père se redressa.

– Que le Seigneur fasse briller sur toi Son visage ! Qu'il se penche vers toi !

Il monta sur l'estrade.

– Et moi aussi, je me penche vers toi.

Il lui mit les mains sur les épaules, et il lui posa les lèvres sur le haut du front. Pascal sentit, au travers de ses cheveux, une chair à la fois puissante et empâtée, qui avait quelque chose de rebutant, tandis

que de nouveau la déplaisante chaleur de ces mains irradiait ses épaules ; du tissu épais de la soutane devant lui, fermée de haut en bas par une longue rangée de petits boutons brillants, se dégageait une odeur sure qui prenait le nez.

– Que le Seigneur tourne vers toi Son visage, qu'il t'apporte la paix !... Et moi aussi, je tourne vers toi mon visage et te donne la paix... Ainsi soit-il.

Il lui appliqua le pouce au-dessus du nez, le descendit jusque sur le menton, puis il lui traversa le front horizontalement, repoussant quelques mèches de cheveux.

– Sois béni, mon enfant.

Il recula d'un pas.

– Va à ta place, à présent.

Pascal, plus troublé qu'il ne se l'avouait, alla s'asseoir tandis que, dans un concert de grincements de chaises, tous en faisaient autant.

Son voisin, à sa gauche, ne paraissait pas onze ans ; il était plutôt mignon, ses cheveux bien peignés étaient d'un blond plus clair que le sien, et, avec ses grands yeux pâles, sa peau blanche, délicatement nimbée de rose, il aurait pu figurer parmi les Petits Chanteurs à la Croix de Bois. Il dévisageait déjà Pascal avec admiration ; cependant, son regard un peu fuyant lui donnait un air ambigu.

Le père était monté sur l'estrade et se tenait droit devant la classe, les mains croisées sur la poitrine. Sa carrure semblait occuper tout l'espace ; ses longs cheveux noirs, qui lui pendaient dans le cou, encadraient un visage sévère, vultueux, comme enflé de l'intérieur d'avoir perpétuellement les sourcils froncés ; la bouche était marquée aux coins d'un pli amer, presque de souffrance, comme s'il était éprouvé par la tâche qui était sienne d'éduquer ces enfants.

Quand il eut l'attention de tous, il déclara :

– Maintenant que nous voici au complet, nous allons, comme chaque matin, faire l'inspection.

Tous les garçons se relevèrent et s'avancèrent pour ne plus former qu'une ligne devant l'estrade. Pascal, un peu intimidé, les imita.

Le père se dirigea d'abord vers lui, au bout du rang. Il lui prit les poignets et lui examina les mains.

– Tu feras attention à tes ongles : ils sont bien nets, aujourd'hui ; mais il faut qu'ils le restent.

De sentir ses doigts dans ceux du père, Pascal eut une impression étrange, qu'il n'arrivait pas à définir, mais qui le troublait désagréablement. Il se rappela le mot de sa mère : « Il est magnétique, cet homme-là ! »... Était-ce ce magnétisme qu'il communiquait au travers de ses mains ?...

– Ton chandail est un peu grand pour toi...

Sa mère en effet, selon son sempiternel principe d'économie, le lui avait pris une taille au-dessus pour qu'il pût lui « durer ». Le père en attrapa la manche et la tira vers lui d'un petit coup sec, avant de la retourner en repliant le bord-côte. Puis, comme pour la mettre en place, il y enfonça le bout des doigts et fit le tour du poignet. Le pouce dont Pascal se sentit palpé était chaud, épais, à la fois puissant et mou, familier ; trop familier. Il eut un bref frisson le long de l'échine tandis que le père lui ajustait l'autre manche de même, tout en le regardant de nouveau dans les yeux.

— Voilà. Ainsi, tu seras plus à ton aise. Tu ne mouilleras pas tes manches lorsque tu te laveras les mains... Montre-moi tes dents, à présent.

Pascal se sentit rougir. Incrédule, il hésita, mais il dut se résoudre à écarter les lèvres. Le père, pour mieux l'examiner, y mit deux doigts et les lui retroussa franchement. Pascal en fut indigné ! Le soir, au moment de sa toilette, lui-même observait parfois ses gencives, roses comme un délicat corail, où étaient encastrées les deux rangées régulières de ses dents, d'un ivoire brillant, et il trouva insupportable qu'un étranger eût accès à cette partie si privée de son corps.

— Tu t'es brossé les dents ; c'est bien. Tu le feras tous les jours, matin et soir.

Le père tourna autour de lui en le considérant. Il lui passa l'index derrière l'oreille, lui soulevant les cheveux.

— Tu es allé chez le coiffeur avant de venir nous rejoindre, n'est-ce pas ?...

Et s'adressant à la classe :

— Voilà un exemple que certains seraient avisés de suivre, n'est-ce pas Bonsergent ?...

Un garçon assez laid, avec de grosses lunettes, mais dont les épais cheveux bruns coiffés en arrière tombaient sur la nuque, détourna le regard. Pascal, interloqué, se dit que le père ferait bien d'y penser lui-même !... Il sentit le doigt poursuivre dans sa nuque, au-dessus du col de la chemisette, et, malgré lui, il fut parcouru par un frisson déplaisant.

— Tu prendras garde également à bien te savonner le cou, et derrière les oreilles.

Le père revint se camper devant lui, et il dit pour les autres, parlant au-dessus de sa tête :

— Pascal a voulu, ce matin, nous honorer en portant une cravate...

Il y eut quelques chuchotements. Le père lui glissa les doigts sous la cravate et la sortit du pull. Pascal tressaillit, surpris.

— ... Mais, ici, nous n'en portons pas.

Le père en défit le nœud, et il la tira hors du col. Pascal était gêné ; il se sentait comme un paquet-cadeau qu'on déballait.

– Ici, nous avançons, clairs et transparents, sans rien cacher.

Il dénoua les deux premiers boutons de la chemisette, puis il ouvrit le col et en aplatis les pointes vers l'extérieur. Pascal avait de plus en plus de mal à supporter le contact des doigts du prêtre, surtout quand ils venaient sur sa peau nue, il y ressentait comme une intrusion dans son intimité.

– Il faut que la gorge soit bien dégagée pour respirer et laisser entrer l'air profondément dans tes poumons... Et tu dois montrer, sans ostentation, mais avec honneur, les signes de ton obédience à notre sainte Église.

Il lui glissa les doigts dans le cou, attrapa sa fine chaîne dorée, et il tira au jour la médaille de la Sainte Vierge qu'il avait reçue pour sa première communion. Sans le quitter des yeux, il porta la piécette à ses lèvres, puis il la déposa sur la chemise. Il s'écarta, impassible, tout en roulant rapidement entre ses doigts la cravate qu'il mit sur le bureau, avant de passer à l'élève suivant.

Pascal resta, mal à l'aise, embarrassé par un sentiment pénible, dans un état singulier qu'il ne définissait pas. Il s'était senti manipulé comme un objet.

Quand il eut terminé d'inspecter de la même façon chaque élève, le père ordonna :

– Pascal, au tableau... Les autres, à vos places.

Comme, plongé dans ses réflexions, peu habitué à être en classe appelé par son prénom, il ne réagissait pas suffisamment vite, le père le saisit par le bras et le fit monter sur l'estrade. Il était pris à chaque fois par l'envie de se dégager vivement, mais évidemment il ne pouvait pas se permettre une telle insolence. Le père, le gardant par le coude, dit en regardant les élèves :

– Je vais maintenant réexpliquer, pour Pascal, notre système de récompenses et de punitions.

Il lui désigna, sur le côté de l'estrade qui allait jusqu'au mur, un banc placé sous une affiche représentant en taille presque réelle un jeune homme blond, à la peau dorée, pris dans une aura ensoleillée, et doté de deux ailes blanches et vaporeuses. Pascal fut frappé par la douceur de son regard, un peu de biais, par son sourire retenu, mais engageant, par ses longs cheveux lumineux ; son torse nu et lisse, tout à fait glabre, était découvert plus bas que le nombril, au point que l'espèce de jupe qu'il portait ne cachait pas le début de la hanche.

– Voici l'Ange de la Victoire, et c'est sur ce banc que sont admis ceux qui réussissent.

Puis il montra par terre, devant le bureau, un tasseau de quelques centimètres de section cloué sur l'estrade.

– Et voici la sellette de la férule. Si malheureusement tu devais ne pas te consacrer pleinement à ton travail, ou encore de quelque façon oublier nos règles, il te faudrait t'agenouiller ici, et me présenter les mains.

Il montra ensuite un objet qui ressemblait à une tapette à mouches, formé d'un manche en bois et terminé par une palette de cuir.

– On en reçoit cinq, dix, quinze coups, voire davantage, cela dépend de la gravité de la faute.

Pascal se sentit mal. Au catéchisme, le curé avait l'habitude de distribuer des coups de règle, sur les doigts ou sur la nuque, mais cet instrument paraissait plus menaçant.

– Comme une punition n'a de vertu que si elle est dissuasive, il faut que tu en connaises l'effet dès à présent... Viens. Agenouille-toi sur la sellette, et tends les mains, paumes vers le haut, bien à plat.

Pascal ne s'attendait pas à cela ! Il sentit un silence particulier se faire dans la classe derrière lui, comme une tension qui serait montée d'un cran. Très inquiet, il s'agenouilla gauchement. Il comprit tout de suite le rôle du tasseau : son arête s'enfonçait dans l'articulation du genou, qu'il découvrit être une région très sensible, surtout quand le corps pesait dessus. Une douleur aiguë se diffusa aussitôt. Timidement, il avança les mains. Le père attendit qu'il lui eût obéi tout à fait, qu'il eût les doigts bien tendus à l'horizontale, le plat de la paume présenté vers le haut.

– Si ta mère a décidé de me confier ton éducation, Pascal, c'est que l'école laïque a failli, elle n'a pas su te mettre dans la bonne voie. Sache que moi, avec l'aide de Dieu, j'y parviendrai.

Et, levant le bras, il lui frappa la main droite à la volée. Pascal se replia en criant. La douleur était fulgurante ! Il avait l'impression que la peau lui avait été arrachée ! Il ne s'était absolument pas préparé à ce qu'on le corrigeât avec une telle violence !... Il entendit des ricane-ments derrière lui, mais le père fronça les sourcils, et ils s'interrom-pirent aussitôt.

– Remets-toi en position.

Il hésita à obtempérer tant cela lui cuisait. Mais il ne pouvait pas y échapper. En tremblant, il présenta de nouveau ses mains dont l'une était marquée d'un rose vif alors que l'autre était encore blanche. Le père releva le bras, Pascal se raidit dans l'attente, et le cuir lui mordit la main gauche ; le claquement avait résonné dans la pièce silencieuse. Il se recroquevilla en gémissant. Il avait l'impression que ce second coup lui avait fait encore plus mal. Il se tenait les doigts en haletant.

– Voilà. Tu sauras maintenant ce que « la férule » veut dire. Et ce que tu dois en craindre.

Il rangea l'ustensile.

– Tu peux retourner à ta place...

Pascal se releva péniblement, dépliant ses genoux endoloris. En regagnant son pupitre, il surprit sur le visage de quelques élèves un rictus satisfait ; il les détesta aussitôt.

– Prenez vos livres d'Histoire. Nous allons étudier le début de notre ère, lorsque Jésus est venu sur Terre.

*

Deux heures plus tard, le père interrompit son cours.

– Vous pouvez vous rendre en récréation. Pendant ce temps, je vais installer Pascal dans sa maison.

Tandis que les garçons sortaient dans le jardin, Pascal reprit sa valise dans le vestibule et suivit le père à l'étage. Celui-ci lui fit voir deux grandes chambres qui contenaient six lits chacune. Elles paraissaient froides et nues, avec deux hautes fenêtres qui laissaient entrer le jour gris.

– ... Mais ces dortoirs-ci sont complets. Je vais ouvrir pour toi le troisième.

Le père saisit Pascal par la nuque et le conduisit dans le couloir.

– Pour le moment, tu y seras seul. J'attends un dernier pensionnaire qui devrait arriver ces jours-ci et qui te tiendra bientôt compagnie.

De nouveau, Pascal sentit le poids de cette main qui le prenait dans une pince et lui brûlait l'échine. Il se demandait quel fluide sur-naturel cet homme-là pouvait bien dégager.

La chambre dans laquelle on le mena était un peu plus petite et ne contenait que quatre lits.

– Pose ta valise et ouvre-la.

Spontanément, Pascal choisit le lit qui était le plus au fond. Il était ravi d'être seul, au moins pour les premiers soirs...

Le père sortit chacune de ses affaires et les considéra une à une avant de l'autoriser à les ranger dans l'armoire. Il lui fit passer les deux chemisettes roses :

– Tu mettras dessous un tricot de peau, que tu changeras tous les jours. De même pour les chaussettes et pour le caleçon.

Il déplia un slip et l'inspecta pour vérifier qu'il était bien marqué à son nom.

– La douche est après la gymnastique, le soir. C'est à ce moment que tu donneras à Madeleine tes affaires à laver. Tous les jours, elle lave une douzaine de tricots de corps, autant de caleçons, de paires de chaussettes, les maillots de sport et les shorts, sans compter les che-

mises deux fois par semaine ! Si elle devait de surcroît chercher à qui ils appartenaient !

D'un lot de chaussettes, il retrancha les paires qui étaient d'un gris trop sombre :

– Gris clair, les chaussettes, toujours gris clair, pour que Madeleine puisse les mettre avec le blanc.

Quand il examina le pantalon de rechange, identique à celui qu'il portait, Pascal se sentit rougir : pourvu qu'il n'eût pas l'idée de lui regarder les poches ! Mais le père ne l'explora pas davantage et il le lui remit pour le ranger dans le placard. Il ouvrit le pyjama bleu ciel et le détailla – celui-ci était de coupe traditionnelle, sa mère n'avait pas voulu qu'il se singularisât à la pension, – puis il le replia soigneusement. Il vérifia que la tenue de gymnastique, qui était entièrement blanche, fût complète et en double exemplaire.

– Je vais les mettre dans la salle de sport, tu les y trouveras cet après-midi.

Pascal, étonné, regardait le père aplatis avec soin le col des maillots, s'y reprendre à deux fois pour plier les shorts, et rouler les paires de bas avant de les regrouper avec les baskets, blanches elles aussi, préparées dans un sac plastique. Ces gestes, qui auraient pu être ceux de sa mère, lui paraissaient si étranges chez cet homme sévère, massif, à la forte carrure, à la chevelure noire et pendante, et qui ne souriait jamais.

– Tu trouveras dans la salle de douches un casier à ton nom : tu y rangeras tes affaires de toilette.

Il ferma la valise et la mit sur l'armoire. Puis il revint vers lui et, lui posant la main sur l'épaule, il le regarda droit dans les yeux :

– Si tu es sérieux et que tu te comportes comme il faut, Pascal, tout ira bien. Et j'ai confiance en toi. Je suis sûr que tu as un bon fond, que tu ne demandes qu'à bien faire. Il faut seulement que tu sois encadré.

Et il lui malaxa l'épaule avec une poigne qui laissait augurer de la fermeté avec laquelle il prévoyait l'encadrement en question.

Avant de redescendre, Pascal demanda l'autorisation d'aller aux toilettes, et le père lui désigna une porte, de l'autre côté du palier. Il pénétra dans une longue salle carrelée de blanc, bordée à gauche par une demi-douzaine de cabines de douche, à droite par autant de lavabos, et terminée au fond par trois cabinets, fermés par un battant qui laissait jour en haut et en bas ; il se dit que si un élève se fût trouvé là, même assis, on en aurait vu la tête et les pieds. Il entra, referma avec le loquet et, après avoir relevé le siège, il se déboutonna devant la cuvette. Il enfonça entièrement la main gauche dans sa braguette, en crochant la ceinture de son slip avec le pouce, et de la droite il tira sa

verge. Un trait fin en jaillit, jaune clair, qui alla se heurter à la faïence blanche.

Il en profita pour se la caresser un peu, entre le pouce et l'index, ce qui modulait le jet et le faisait alternativement plus vif ou retomber plus court. Il se fit aussi un petit plaisir : de ses doigts enfouis dans le pantalon, il se massa légèrement les bourses par-dessous, au travers du slip à demi baissé. Un frisson lui remonta la colonne vertébrale, au point d'interrompre un instant sa miction, et, de bonheur, il tendit le dos des cuisses pour mieux en profiter. Puis il se laissa aller, et il termina de se soulager tout en se passant lentement le bout de la langue sur les lèvres, tout le tour de sa bouche... De la suavité de cette caresse, il fut apaisé. Ainsi, dans ce lieu étranger, froid, insensible, la chaleur lui revenait timidement, il reconstruisait un peu de son intimité, il retrouvait une part de lui, de ce qu'il était, intrinsèquement.

Mais il ne s'éternisa pas ; il se doutait que sans cela le père allait se demander ce qu'il fabriquait. Il secoua les dernières gouttes, et il se la renfila dans le slip. Il se renversait en finissant de se reboutonner, quand il découvrit que le père se tenait, immobile, sur le seuil de la salle de douches, à l'attendre !

En redescendant l'escalier, Pascal se demandait, plein de confusion, si le père avait pu deviner ce à quoi il était occupé. Heureusement qu'il ne s'était pas hasardé à en faire davantage...

*

Après la récréation, le père distribua à chaque élève, en fonction de son niveau, un devoir à faire en classe. Pascal écopa d'une version latine, extraite de *La Guerre des Gaules* de Jules César. La pluie s'était mise à tomber dru et frappait les carreaux. Le père déambulait lentement entre les tables, les mains derrière le dos, et jetait des coups d'œil par-dessus les épaules, en pointant parfois le travail en cours d'un doigt accusateur.

Pascal profita de ce que le père était de l'autre côté de la classe. Il entrouvrit la bouche, fit affleurer la pointe de sa langue entre ses lèvres, et, l'air de rien, il la frôla du bout du doigt. Il frissonna ; tout de suite son membre se souleva dans son slip. Il en fut en quelque sorte rassuré. Chaque fois qu'il se touchait la bouche, il se raidissait, c'était un de ces « attributs » par lesquels il se sentait défini... Il posa son stylo, appuya nonchalamment la joue dans la main gauche, et enfonça la droite dans la poche de son pantalon. Non seulement elle était vide, mais surtout le fond en était ouvert, il l'avait décousu lui-même la veille. Il passa le bout des doigts dans la fente latérale du slip, et il se toucha un peu.

Bientôt, il se sollicita d'un court battement de l'index et du majeur, vif et rapide comme les ailes d'un petit oiseau ; du pouce, il se frottait discrètement la base de la verge, en y appuyant pour mieux la faire saillir. Elle était maintenant vraiment dure. Afin de se donner une contenance, il se pencha au-dessus de sa copie comme s'il réfléchissait, sa main gauche remontant sur la tempe, et il sentit avec plaisir, comme une caresse complémentaire, ses doigts s'enfoncer sous ses cheveux, soyeux, souples, fuyants. Il frissonna ; son membre se redressa d'un cran supplémentaire.

Soudain il sursauta : la main du père s'était refermée sur son épaule !

– Regarde comment tu te tiens, Pascal : tu es tout courbé, on dirait une femme bossue...

Il ne l'avait pas entendu venir ! Aussitôt il ramena discrètement le bras sur la table, tandis qu'une main ferme l'obligeait à se redresser. Le père lui descendit un doigt impérieux tout le long du dos, depuis les vertèbres cervicales jusqu'aux lombaires.

– Il faut que tu te tiennes droit !...

Malgré lui il frémit ; il avait une véritable aversion pour ces privautés, ces infractions à son intimité. Mais le père n'en resta pas là, il se plaça derrière lui, le saisit par les épaules, et le déplia comme un livre.

– Développe-toi : dégage tes épaules ; fais-toi *grand*. Ouvre-toi !

Puis il lui mit la main à plat entre les omoplates et la lui descendit sur les reins.

– Tu sens comme tu te redresses soudain ? Tu as bien dû gagner dix centimètres !

Pascal se tenait aussi droit qu'il pouvait pour ôter au père tout prétexte à continuer de le manipuler, mais au contraire il le sentit s'enfoncer, lui venir sur le début des fesses, lui masser le coccyx.

– Si tu te tiens voûté, bientôt tu auras des douleurs, là, et dans quelques années tu ne pourras plus t'en débarrasser.

Il se sentit rougir, à la fois de confusion et de rage.

– Lève-toi.

Il n'eut d'autre choix que d'obéir, repoussant sa chaise en arrière, honteux de se singulariser devant la classe, espérant que cette odieuse palpation allait bientôt cesser. Mais il n'en fut rien. Cette fois le père lui appliqua les deux mains au bas des reins, et il les lui massa énergiquement !

– Tu sens comme tu es raide, là ?

Puis les mains s'abaissèrent et vinrent en plein sur ses fesses. Incrédule, il les sentit prises à pleines paumes, à pleins doigts, chauffées par une étrange radiation, massées de la manière la plus équivoque, la

plus impudique, et il fut parcouru d'une commotion qui le fit vaciller sur ses pieds. Les mains du père, lourdes et puissantes, chaudes, luxurieuses, lui palpaient rondement le derrière ?!... Ce n'était plus un simple contact pour le diriger, il n'y avait plus à en douter, c'était un véritable attouchement, une approche claire et directe pour le posséder.

Enfin, le père le lâcha et reprit sa déambulation. Pascal se rassit en frémissant, bouleversé. Son frère avait raison : le « bon père Escobar » n'était rien d'autre qu'une tantouze, un sale pédé, encore un de ces horribles libidineux comme ceux qu'il croisait dans la rue et qui, avec des sourires mielleux, le dévoraient de leurs regards avides !... Il se demanda comment il allait faire pour lui échapper. Il lui fallait absolument trouver le moyen de se tenir à distance de ce vicieux, ce pervers... Effrayé, il comprit que cette année allait être un enfer.

Chute

À midi, ils passèrent dans le réfectoire, de l'autre côté du vestibule. Tous les élèves restèrent debout, de part et d'autre de la longue table, pendant que le père récitait le bénédicité :

– Bénis sois-Tu, Seigneur notre Dieu, Toi qui donnes la nourriture à tout être vivant ; rends nos cœurs ouverts et généreux pour Te glorifier, et partager avec joie ce que nous recevons de Ta main. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur, amen.

Ils s'assirent. Pascal se trouvait à côté de son voisin de classe qui l'avait suivi. Il apprit qu'il s'appelait « Yves ».

Madeleine apporta deux grands plats de hachis parmentier. C'était une femme de petite taille, mais d'une large stature, le visage carré, ses cheveux gris tirés dans un chignon sur la nuque. Ses grosses mains rougies étaient comme des battoirs à linge, et Pascal pensa qu'il ne serait pas bon d'en recevoir une calotte ! Il remarqua bientôt qu'elle ne disait jamais un mot, et Yves lui confirma qu'elle était muette.

Pendant qu'ils mangeaient, le père se plaça, debout au bout de la table, et leur fit l'homélie du jour.

– Mes enfants, je vais aujourd'hui vous parler des anges... Savez-vous seulement qui sont les anges ?... Ce sont des créatures nobles, intelligentes, et purement spirituelles. Et dans quel but Dieu les a-t-il créés ?... Pour en être honoré et servi. Mais à quoi donc les anges ressemblent-ils ?... Ils n'ont en réalité ni figure ni forme sensible parce qu'ils sont de purs esprits, créés par Dieu pour subsister sans devoir être unis à un corps. Dans ce cas, demanderez-vous, pourquoi donc les représente-t-on souvent – comme l'Ange de la Victoire que vous voyez en classe – avec l'apparence de jeunes garçons lumineux et purs, aux joues vermeilles, aux longs cheveux blonds, et munis d'ailes dans le dos ?... C'est pour aider notre imagination à concevoir leurs vertus, et parce que c'est ainsi qu'ils sont parfois apparus aux hommes, comme nous le lisons dans la Sainte Écriture...

Tout en mangeant, Pascal sentit de nouveau le regard du père peser sur lui. Le prenait-il pour exemple ?... Un ange... Était-il un ange ?... Pourquoi pas. Non seulement sa physionomie n'était pas loin de correspondre à la description qui venait d'en être fait, mais surtout

son « for intérieur » – cette sensation d'exister qu'il percevait particulièrement intensément lors de la contemplation de son reflet –, paraissait effectivement aussi immatériel que celui d'un être spirituel.

– ... Mais les anges furent-ils tous fidèles à Dieu ?... Non, malheureusement. Beaucoup parmi eux prétendirent par orgueil Lui être égaux et devenir indépendants de Lui. Et, à cause de ce péché, ils furent chassés pour toujours du paradis et condamnés à l'enfer. Et comment s'appellent ces anges exclus du paradis ?... Ce sont les démons. Et leur chef se nomme « Satan ». Devez-vous les craindre, et peuvent-ils vous faire quelque mal ?... Oui, il faut les craindre, car ils peuvent vous faire beaucoup de mal, même. En particulier, ils cherchent par tous les moyens à vous souiller et à vous amener à la pollution. Mais comment pourraient-ils vous convaincre de commettre un tel péché mortel ?... Par la tentation. Et pourquoi veulent-ils donc vous tenter, demanderez-vous ?... Les démons veulent vous séduire à cause de l'envie qu'ils vous portent. Ils sont jaloux de vos âmes nées pures et innocentes, de vos corps qui, à votre âge, approchent pour certains de la perfection, et ils cherchent à vous entraîner à des actes qui vous vaudront la damnation éternelle. Ainsi pourront-ils vous captiver et vous emmener en enfer où vous serez leur proie, où ils vous feront subir mille tourments, tous plus horribles les uns que les autres, et où vous serez à la merci de leur bestialité !... Cependant, vous vous étonnerez sans doute que Dieu autorise de tels crimes, de pareilles infamies ?... Si Dieu permet ces tentations, c'est pour que nous en triomphions avec le secours de la grâce. Mais comment triompher des tentations ?... Par la vigilance, la prière, et surtout par la mortification chrétienne...

Pascal frissonna. Même s'il avait cessé de croire à ces fables, elles continuaient d'exercer sur lui leur pouvoir d'évocation... Toutefois, le père ne racontait pas tout cela au hasard. S'il avait choisi de diriger un internat, c'était évidemment pour avoir l'occasion de tripoter des garçons à son aise, et il cherchait ici à les impressionner afin de les affablier, les rendre malléables, dociles, et de pouvoir en disposer commodément. Et c'était pour cela aussi qu'il avait pris une domestique muette, sans doute illettrée de surplus, pour qu'elle ne révélât pas à l'extérieur ce qui se passait au presbytère... Pascal se demanda soudain, non sans angoisse, s'il faisait plus que peloter ses élèves.

*

Il y eut ensuite une demi-heure de libre. Le temps étant mauvais, certains garçons restèrent dans le réfectoire à jouer aux cartes, d'autres allèrent lire dans les dortoirs.

Yves lui proposa une partie de bataille. Pascal trouvait ce jeu puéril, mais il accepta pour avoir l'occasion de bavarder et d'en apprendre davantage sur la pension. Tandis qu'il abattait mécaniquement les cartes, il observait le jeune garçon, et son regard tomba sur les cuisses nues qui sortaient du short gris. Les grosses pattes du père n'étaient-elles pas déjà venues se promener là ?... Il lui demanda :

– Tu le trouves comment, le père Escobar ?

Yves haussa les épaules tout en prenant la levée.

– Il fait peur, mais il est pas méchant, en vrai... Quand même, je crois qu'il est un peu dingue...

– C'est lui qui t'oblige à porter des shorts ?

Pascal eut l'impression d'avoir touché un point sensible : le jeune garçon piqua un fard.

– Euh... oui... Il dit que j'ai pas encore l'âge des pantalons ! Alors qu'il y en a qui n'ont pas un an de plus que moi et qui en mettent ! C'est un empaffé !...

Pascal abattit une nouvelle carte. « Un empaffé ». Il n'osa pas poser de questions plus précises, mais il fut tout de même conforté dans sa conviction.

*

Un peu plus tard, il entendit le père dans le vestibule claquer dans ses mains :

– Allons ! Tout le monde en gymnastique !

Avec les autres, Pascal monta à l'étage, puis il se rendit dans son dortoir. Il eut un instant de soulagement en se retrouvant seul. Il aurait bien voulu se donner un peu de bon temps, malheureusement il n'en était pas question ; il se promit de se rattraper le soir. Il prit son change dans l'armoire – tricot de corps, slip, chaussettes –, puis il redescendit.

Il suivit les garçons dans le jardin. Il ne pleuvait plus, mais le ciel restait menaçant. Ils se dirigèrent sur le côté de la maison et entrèrent dans une aile qui avait été aménagée en salle de sport, avec des agrès et des tapis de caoutchouc, tandis que sur le mur du fond s'alignaient une demi-douzaine de cabines de douche. À droite en entrant, plusieurs casiers métalliques conservaient les tenues de sport ; le père désigna à Pascal le sien. Deux bancs couraient le long du mur où les garçons s'installaient pour se déshabiller.

Pascal choisit un espace libre, il enleva son pull et, se passant la main dans les cheveux en faisant mine de se recoiffer, il jeta un coup d'œil au père : celui-ci marchait en rond, au milieu de la salle, en surveillant les garçons qui se préparaient, mais sans paraître s'intéresser particulièrement à lui. Il redoutait le moment où il allait devoir enlever ses vêtements, mais il ne pouvait y couper. Il s'assit et se pencha pour

dénouer ses lacets, tout en l'épiant discrètement. Il déboutonna sa chemisette, la tira hors de sa ceinture et, après l'avoir ôtée, la déposa par-dessus le pull. À cet instant, il vit que l'attention du père se dirigeait sur lui : il eut soudain l'impression, sur ses épaules qui sortaient par les emmanchures du tricot de corps, de sentir physiquement son regard lui passer sur les bras, de haut en bas, jusque sur les poignets. Les autres garçons étaient déjà torse nu, et ne paraissaient pas aussi embarrassés que lui. Il se pencha en avant, enfonça les doigts sous les élastiques de ses chaussettes, les retira. Certains étaient en slip ; d'autres presque en tenue ; il fallait qu'il se dépêchât. Il trouva un expédient : il enfila le maillot blanc et, quand il se leva, le bas lui recouvrit les hanches. Il glissa les mains dessous, dégraça rapidement sa ceinture, déboutonna sa braguette, et fit descendre son pantalon. Il se rassit. Un bref coup d'œil lui permit de vérifier que le père l'observait toujours. Pour la première fois, il crut voir le coin de ses lèvres se soulever en une ébauche de sourire, comme s'il reconnaissait le tour qu'il lui avait joué. Il baissa les yeux et ne put s'empêcher de sourire lui aussi : il l'avait bien eu ! Il finit de retirer le pantalon, et il passa le boxer-short blanc en gigotant des cuisses pour que le slip restât caché sous le maillot. Cela fait, il respira, et il ne chercha plus à savoir si on le surveillait. Il enfila les hautes chaussettes blanches en les tirant sur les mollets, mit les baskets, les laça soigneusement.

Et il ne fut pas le dernier quand, Yves l'appelant à venir à côté de lui, il rejoignit les garçons qui se plaçaient en ligne au milieu de la salle, dans leur tenue aussi immaculée que celle d'enfants de chœur.

Il vit non sans quelque inquiétude le père s'approcher tranquillement et se planter face à lui.

– Je crois, Pascal, que tu as conservé ton tricot de peau sous ton maillot, n'est-ce pas ?

– Euh... oui mon père ?...

– Eh bien, tu vas le retirer. Il te gênerait tout à l'heure, quand tu feras les exercices. Tous tes camarades n'ont sur eux que leur maillot. Fais donc comme eux... Dépêche-toi.

Pascal hésita une seconde, mais il dut retourner au banc, penaud. Face au mur, il ôta le maillot, puis le tricot de corps. Même en lui tournant le dos, il continuait d'éprouver le regard du père ; il le sentait couler sur ses épaules nues, entre ses omoplates qui devaient saillir à chaque mouvement de ses bras, dans le creux de ses reins... Il frissonna. Il se dépêcha de renfiler son maillot et de retourner dans la ligne où les autres attendaient.

Le père hocha la tête :

– Voilà, c'est mieux... Mais ne remarques-tu pas autre chose ?... Tous tes camarades ont rentré leur maillot sous leur ceinture. C'est

afin qu'il leur tienne bien au corps et ne les gêne pas dans leurs mouvements. Alors, toi aussi, fais comme eux.

Cette fois, Pascal se sentit rougir, et il baissa la tête : il était vaincu ; et, à présent, tous les garçons le regardaient. Il ne chercha plus à se dérober et, devant les yeux du père, il dut écarter la ceinture élastique de son short pour y enfiler le bas de son maillot.

– C'est bien.

Le père lui posa la main sur l'épaule comme pour le féliciter. Pascal frémit, écœuré : le pouce, gros et fort, un instant l'avait massé au travers du maillot, dans le creux au-dessus de la clavicule, et il s'était senti pénétré. Le père resta ainsi plusieurs secondes, qui parurent à Pascal plusieurs minutes.

Enfin, il claqua dans ses mains.

– Allez ! Dix tours.

Les garçons s'élancèrent un à un, et Pascal suivit Yves. Ils sortirent de la salle et partirent à petites foulées dans l'allée qui longeait le quadrilatère du jardin. Il était soulagé de s'éloigner, de se dépenser physiquement, de dissoudre sa confusion dans une petite course. Le sable crissait sous les pas en cadence, et l'air frais, plein de l'odeur de l'herbe trempée, lui passait sur les cuisses et le revigorait.

Mais, après avoir tourné les deux angles, au fond du jardin, la file des garçons revint en direction de la maison. Pascal vit bien que le père, resté sur le seuil de la porte, suivait le mouvement de leurs jambes au fur et à mesure qu'ils défilaient devant lui ; et, quand il y fut, de nouveau il sentit comme une caresse lui glisser sur les genoux et les mollets ! Rêvait-il ?...

Il entama le second tour. Pour chasser son trouble, il se concentra sur Yves, à deux pas devant lui, qui courait comme un elfe, avec une foulée si légère qu'on aurait dit ses pieds ne pas toucher le sol. Mais en voyant le petit short qui s'envoyait comme les ailes d'une colombe blanche, les cuisses minces dont chaque enjambée tendait alternativement les muscles fins et déliés, les tendons qui traversaient le haut des bas blancs d'un trait dur et mobile, il se représentait en même temps la vision que le père devait avoir de lui-même ; et son malaise revint, car il ne doutait pas que ce regard maintenant était sur ses reins, sur ses fesses, sur ses jambes à demi nues...

Après la course, les garçons rentrèrent dans la salle et se mirent en ligne sur les tapis de caoutchouc pour faire divers mouvements d'élargissement et d'assouplissement. Le père avançait entre eux, appuyait sur une nuque pour plier un corps plus profondément, il passait la main sous les genoux d'un garçon qui faisait des pompes et vérifiait qu'il ne touchât pas le sol, il tenait une paire de chevilles plaquée pour éviter qu'elle ne se soulevât. À un moment où Pascal était debout en train d'étirer ses bras en l'air, il lui posa la main à plat sur le ventre :

– Contracte bien tes abdominaux et tire le plus que tu peux sur les bras.

Pascal se crispa sans difficulté...

– Voilà, c'est mieux.

Puis il claquait dans ses mains. Les garçons allèrent au portique qui comportait divers agrès. Certains durent se suspendre par les jarrets au trapèze, et les maillots sortaient des shorts, dévoilaient des ventres, des nombrils, des reins cambrés par l'effort ; d'autres marchèrent sur la poutre, étendant les bras comme des christs funambules, et le père était à côté d'eux, la main sur la hanche du garçon, prêt à le retenir s'il tombait ; d'autres encore firent des rétablissements aux anneaux en raidissant leurs corps pour rester immobiles et, tandis que le père comptait jusqu'à dix, la sueur leur coulait dans le cou. Pascal observait tout cela, et il se confirmait dans sa conviction sur la nature des arrière-pensées du père.

Il dut lui-même grimper à une corde lisse, et de plus en plus vite. Mais, quand il redescendit la dernière fois, en voulant gagner du temps sur le chronomètre, il se laissa glisser trop rapidement et se brûla les cuisses. Il poussa un cri et tomba en roulant sur le tapis de caoutchouc.

Le père s'approcha, se mit à genoux, et il lui écarta les jambes pour les examiner. Les gros doigts longèrent les balafres sur l'intérieur de ses cuisses, comme les traces de deux coups de fouet. Pascal, qui grimaçait de douleur et tremblait encore de la frayeur qu'il s'était faite, n'y fit presque pas attention.

– Ce n'est rien. Je te mettrai un peu de pommade après la douche.

Et il lui donna familièrement une petite tape derrière la nuque, pour le réconforter. D'un geste, il dispersa le cercle qui s'était formé autour d'eux, et les garçons ressortirent pour une partie de football. Comme Pascal claudiquait un peu, il fut mis dans les buts. Ils s'en donnèrent tous à cœur joie et se défoulèrent avec un entrain qui le surprit agréablement. Il y prit du plaisir, lui aussi, et plus d'une fois plongea dans le gazon mouillé pour bloquer la balle.

De telle sorte que, lorsqu'ils rentrèrent en fin d'après-midi, tous les garçons étaient riants, essoufflés, défaits, transpirants, débraillés et maculés.

Pascal cependant fut repris par ses appréhensions. C'était le moment de la douche quotidienne ; or comment allaient-ils se déshabiller avant d'entrer dans les cabines, au fond de la salle ? Comme les toilettes de l'étage, elles n'étaient fermées que par des demi-portes, qui ne masquaient un occupant debout que des genoux à mi-poitrine. Pour éviter de se singulariser de nouveau, il se prépara à se conformer à ce que feraient les autres, quelle que fût la manière et quand bien même il devrait se mettre tout nu ; ce ne fut cependant pas nécessaire. Il traîna

un peu de façon à ne pas passer parmi les premiers, et il observa. La méthode était simple : par groupe de six, ils se mettaient en caleçon, puis ils enroulaient la serviette autour de leur taille, ils se débarrassaient de leur slip par-dessous, et pénétraient ainsi dans les douches.

Quand ce fut son tour, Pascal suivit cet exemple, et il entra dans une cabine libre. Il tira le battant derrière lui, dénoua la serviette et, passant le bras par l'ouverture, la suspendit à un crochet prévu à l'extérieur. Il ouvrit l'eau qui jaillit tiède. La pomme étant située au-dessus de la porte et dirigée en biais vers le fond carrelé, il commença par s'asperger longuement le dos et les jambes. Mais ensuite, il dut se tourner pour se mouiller le devant ; et il aperçut, planté au milieu de la salle, les mains dans le dos comme à son habitude, le bon père qui le scrutait... Que voyait-il ? ses épaules nues ? sa poitrine ? Il se serait approché, il l'aurait certainement découvert jusqu'à la taille !... Il se retourna aussitôt. Malgré cela, il continuait de sentir sur sa nuque, presque matériellement, son regard se mêlant à l'eau qui ruisselait sur son corps.

Un porte-savon chromé était fixé au mur, et il fit tourner entre ses mains le gros citron jaune et odorant. Il se frotta longuement la poitrine, le ventre, descendit sur son pubis, tourna et retourna sur ses fesses et ses cuisses, en évitant toutefois les enflures dont elles étaient marquées. Il adorait se savonner, et cela l'apaisa. Il reprit du savon et vint sur ses organes qu'il mania dans la mousse abondante. Aussitôt sa verge se souleva ; il serra les lèvres. Il ne pouvait pas se le faire, évidemment, mais il pouvait tout de même se donner un petit plaisir. Cependant, à cet instant, comme si le père avait deviné où se trouvaient ses mains, il entendit :

– Frotte bien partout, Pascal. Et n'oublie rien.

Quelques garçons ricanèrent.

Lorsqu'il se fut rincé et qu'il eut arrêté l'eau, il récupéra sa serviette pour se sécher. Puis il s'enroula dedans et sortit.

Il fronça les sourcils en voyant le père qui attendait, précisément à côté de ses vêtements. Celui-ci lui montra le tube qu'il avait à la main :

– Je te vais te mettre de la vaseline sur les jambes.

À cette perspective, l'estomac de Pascal se noua. Il essaya d'échapper :

– Mais non, c'est pas la peine, c'est passé... Ça fait plus mal.

Alors, comme dans un cauchemar, il vit le père se pencher sur lui, attraper le bas de sa serviette et la retourner. D'autorité, il lui mit la main sur le genou et le lui écarta :

– Regarde, c'est encore tout rouge, tout irrité... Assieds-toi.

Pascal recula ; mais il ne put ensuite faire autrement que de s'asseoir sur le banc. Naturellement, le petit événement faisait distraction et tous les regards étaient sur lui. Le père s'agenouilla. Il lui retourna les pans de la serviette jusqu'en haut des cuisses, et il lui écarta les genoux. Pascal sentit une chaleur lui monter au visage et, ridiculement, il serra les fesses : de là où il était, le père devait *tout* découvrir !... Il dévissa le bouchon du tube, et il déposa un trait translucide en travers de chacune de ses jambes, sur les deux traces rose vif dont elles étaient marquées. Puis il massa pour faire pénétrer. Pascal gémit : à la brûlure réveillée se mêlait l'horreur d'être touché là, jusqu'en haut de la cuisse, par ces gros doigts qui le répugnaient. Il voyait les longs cheveux noirs osciller devant lui au rythme de la friction, les sourcils froncés, la bouche large et épaisse, et il sentait les doigts remonter de plus en plus haut, lui frôler l'aine. Son rejet était tel que son ventre était dur et ses genoux tressaillaient malgré lui.

– Tu as mal ?

– Non...

Il ne voulait rien reconnaître que le père eût pu lui procurer, même une douleur.

– Alors qu'est-ce que tu as ? Tu as froid ?

– Non, non...

Le père reboucha le tube.

– Voilà. Rhabille-toi, à présent.

Quand tous les garçons furent prêts, ils revinrent dans la maison où ils rentrèrent en classe. Le père dit encore à l'intention de Pascal :

– Tous les après-midi, pendant que vous faites vos devoirs à l'étude, je vous entendis en confession, l'un après l'autre. Après avoir lavé vos corps, vous devez purifier vos âmes ; il faut que vous restiez blancs de chair et de cœur.

Pendant que les élèves s'installaient à leur place, il lança :

– Bonsergent ! Vous surveillerez l'étude.

Bonsergent, un « grand », celui aux cheveux trop longs, s'avança. Pascal avait eu le temps de remarquer que le père appelait seulement les plus jeunes par leurs prénoms ; à treize ans, il était lui-même dans la moyenne d'âge de la classe, et il se sentait un peu mortifié de se faire encore appeler « Pascal ». Le garçon, qui paraissait au moins quinze ans, monta sur l'estrade et s'assit au bureau. Ses lèvres épaisses et ses lunettes aux grosses montures en écaille lui donnaient un air adulte qui jurait affreusement avec ses vêtements bleu et rose. D'emblée, Pascal le trouva antipathique.

Le père fit le tour de la classe du regard.

– Qui s'est préparé ?

Deux élèves levèrent la main ; le père en choisit un et l'emmena. Dès qu'il fut sorti, les garçons commencèrent à chuchoter entre eux. Bonsergent claqua la règle sur le bureau pour affirmer son autorité.

– Silence !... Sinon, je vous signale !

Pascal se mit à la recherche, pour son « examen de conscience », d'un sujet anodin et vraisemblable à la fois qui pût satisfaire le père ; il n'était pas question qu'il racontât ce à quoi il se livrait le soir dans son lit. Il décida qu'il parlerait de gâteaux mangés en cachette, qu'il trouverait quelque mauvais sentiment à l'égard de son frère, tous péchés véniels qu'il n'était pas possible de vérifier.

Dix minutes plus tard, le confessé revint, annonçant le nom d'un autre élève, lequel à son tour se leva et sortit. Pascal se décida enfin à regarder dans son cahier de textes ce qu'il avait à faire. Morose, il lut vaguement le poème, « Le printemps », de Charles d'Orléans, que le père lui avait donné à apprendre par cœur :

*Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie
De soleil luisant, clair et beau...*

Ce n'était pas du tout de circonstance. Il voyait par les fenêtres le ciel bouché par une couche de nuages si épaisse qu'on aurait cru que la nuit tombait.

Un long moment après, le garçon revint de confession et un autre s'y rendit. Pascal se rendit compte que, si le père gardait chaque élève aussi longtemps, il avait peut-être le temps de s'isoler. Il ne savait pas quand arriverait ce nouveau qu'il lui avait annoncé devoir partager son dortoir, et s'il serait finalement effectivement seul ce soir. C'était une occasion à saisir.

Il leva la main.

– Est-ce que je peux aller aux toilettes ?

Bonsergent le regarda de travers.

– Bon, mais tu te dépêches.

Pascal se leva en mimant une petite grimace confuse :

– C'est qu'il faut que je...

– Bon, bon, ça va !

En se retrouvant dans le vestibule, il respira. Il y avait des W.C. au rez-de-chaussée, mais il serait juste à côté du passage des élèves se rendant à confesse, et il préféra retourner dans ceux de l'étage. Il monta sur la pointe des pieds pour que personne ne l'entendît ; si on lui demandait quelque chose, il dirait que, nouveau, il n'avait pas connaissance de ceux d'en bas.

Il entra dans la salle de douches et ferma soigneusement la porte. En s'avançant, il remarqua son reflet qui passait comme un fantôme

d'une glace à l'autre, au-dessus des lavabos. Il s'approcha de l'une d'elles. Aussitôt, il fut apaisé par l'image familière, dont il ne se lasait pas. Ainsi, ce qu'il contemplait dans la salle de bains chez lui, il pouvait le retrouver même dans le lieu le plus anonyme, le plus étranger... Si le miroir avait cet inconvénient qu'il ne permettait de se voir que sous un seul et même angle – face à face et inversé par rapport à ce que les autres voyaient de lui –, si au contraire dans les photos il se découvrait sous d'autres perspectives, mais éternellement figé, là, il se voyait vivant, il bougeait, il observait ses doigts monter sur sa joue, caresser sa tempe, repousser ses cheveux, s'y enfoncer...

De nouveau, il fut fasciné. Aucun des garçons de la pension n'était aussi attirant que lui ; il n'en avait d'ailleurs jamais rencontré par qui il se pensât surpassé en beauté. Il pouvait le dire simplement, sans vanité, sans complaisance, car autour de lui les gens eux-mêmes le répetaient à l'envi, spontanément, derrière son dos quand il était supposé ne pas les entendre : « Comme il est mignon ! C'est véritablement un très joli garçon ! – Non, Pascal n'est ni mignon ni joli garçon ! – Comment ?! – Pascal est le plus *beau* garçon que je connaisse !... » Et il ne comptait plus les photos qu'on faisait de lui...

Pour autant, il n'aurait su dire ce qu'il avait d'exceptionnel. Il avait deux yeux, un nez, une bouche, comme tout le monde. Mais, tel un prince, il se sentait unique, à nul autre pareil. Tout le monde est unique, sans doute ; mais il savait que tout le monde n'était pas attiré à ce point par son reflet. Oui, il avait une peau sans défauts, avec juste un petit grain de beauté sous la commissure gauche des lèvres, des sourcils éthérés, des yeux lumineux et, quand il les plissait légèrement, ils lui donnaient un regard singulier, avec quelque chose de slave ; son nez droit était parfait, sa bouche plutôt étroite saillait à peine, et son menton bien dessiné marquait son caractère, rehaussait la douceur de son visage... Mais, finalement, aucune des parts ne rendait compte de l'ensemble, de son attrait, de son charme, des ensorcellements qu'il provoquait et dont, le premier, il était victime.

Il n'y tint plus. Il fallait qu'il se retrouvât, qu'il se touchât. Il entra dans un cabinet et ramena le battant dont il abaissa le loquet. En pensant à ce qu'il allait faire, son cœur battait de son audace et, debout, les bras ballants, il prit un instant pour se calmer, pour se concentrer. Puis, tout habillé, il s'assit sur le siège de la cuvette. Il ferma les yeux et se laissa aller en arrière jusqu'à appuyer la tête contre la paroi carrelée.

Il monta une main sur sa nuque, et il commença de la caresser, lentement, de gauche à droite, laissant pénétrer le bien-être. Puis il vint sur le devant de son cou, se passa la main sous le menton – comme les chats, il adorait cela. Du bout des doigts, il se caressa les lèvres et, tout de suite, un frémissement l'avertit que son sexe se ré-

veillait. Il mit la main sur son visage et il se l'enfouit dans sa paume : *il se prenait* ; il était deux, à la fois celui qui s'emparait de sa proie et celui qui était attrapé. Il passa sur son oreille, remonta par-derrière dans ses cheveux courts, les retourna, s'y promena longuement, déclenchant des frissons qui lui redescendaient en pluie dans le dos. Son membre durcissait, retenu par le slip.

Il vint sur sa poitrine, la caressa en rond, et remercia sa mère de lui avoir acheté un pull si doux. Il appuya là où il sentait ses petites pointes sensibles, mais le tricot était trop dense, et il passa la main par-dessous, remontant sur son ventre. Il se caressa les bouts de seins au travers de la chemisette, et ils saillirent entre ses doigts. Il la déboutonna de haut en bas, jusqu'au nombril, et, repoussant le tricot de corps, il la replia en faisant en sorte que deux boutons fussent autour d'un téton à nu, entre lesquels il le serra. Un petit éclat lumineux lui piqua les paupières : cela faisait un peu mal, mais les sensations étaient délicieusement vives. Il fit de même avec l'autre, pour qu'ils fussent pareillement éveillés. Puis, il erra sur sa poitrine nue, revenant à plusieurs reprises flatter les points qu'il venait de solliciter.

Il remonta sous l'aisselle, chaude et tendre, repoussa la bretelle du tricot, se saisit l'épaule, tourna langoureusement dessus. Il redescendit et, longuement, il se promena sur son ventre, profitant de chaque parcelle de sa chair, jusqu'à buter contre la taille. Il fut sur la ceinture, et il la déboucla. Il défit le premier bouton de la braguette ; un à un, avec une lenteur menaçante qui l'émouvait particulièrement, il les fit tous sauter. Enfin, il pénétra dans la brèche. Dès que sa main enveloppa dans le coton tendu sa crête, souple et mouvante, une myriade d'aiguilles l'envahirent, remontant des chemins mystérieux, enfouis en lui, qui tous menaient à son cerveau.

Il commença par s'enfoncer les mains le long des aines, jouant d'un côté puis de l'autre avec le majeur sous le bord de l'élastique, faisant des incursions sur sa pointe – mais brièvement, pour ne rien précipiter. Il souleva légèrement les reins pour dégager son pantalon et le repousser sur les genoux, et il se prit les hanches, droites, dans l'exact prolongement de son torse, qu'il caressa de haut en bas. Il vint ensuite sur l'intérieur des cuisses, où il effleura les deux marques que la corde lui avait faites pendant la gymnastique, encore enflées, et il les tâta prudemment, les titillant à peine, juste pour échauffer la laniation qui dormait là.

Il bascula de côté pour se prendre une fesse à pleine main, et il la pétrit longuement, froissant le coton, incrustant des doigts dans sa chair. Il changea de côté, releva son slip sur la hanche et, s'enfonçant les ongles sous la fesse, il remonta cette griffe langoureusement, tout le long, jusque sur les reins. Il frissonna sous ces sensations, à la limite de la douleur, dont il avait déjà remarqué qu'elle pimentait singu-

lièrement son plaisir. La griffure dans sa chair se répercutait dans son membre, bridé sous le caleçon ; il acheva de le remonter par les côtés, le tirant au point de le réduire à un string pour mieux écraser ses organes tendus. Il en reçut des gerbes d'étoiles ; il tremblait de la tête aux pieds ; c'était tellement bon !... Et en même temps il se passait des doigts sur les lèvres, il les pressait nerveusement, il s'attrapait le cou, il descendait sur sa poitrine défaite, remontait, redescendait – il aurait voulu comme Vishnou avoir quatre mains pour se prendre partout à la fois.

Mais le temps passait. Se soulevant tour à tour d'un côté puis de l'autre, il repoussa sous les fesses son slip qui sauta comme une corde tendue au-dessus de sa tige dressée. Il se la prit. Cela faisait des heures qu'il attendait cet instant !... Il chercha une image, et la première qui lui vint fut une photo que sa mère avait faite de lui, à la piscine de l'hôtel, l'été dernier. Il y était allongé sous un grand parasol, le menton dans les mains, les reins creusés, les fesses saillantes dans son slip de bain orange vif qui contrastait avec sa peau légèrement hâlée... Il commença par un lent mouvement coulissant, de haut en bas, nonchalance... Alors le Pascal en vacances se tourne, se déhanche pour se mettre sur le dos à demi et, l'air de rien, il enfonce la main sous son maillot déformé par une bosse... Il se plut tellement en se voyant dans cette position qu'il tressaillit. Mais il ne voulait pas se finir trop vite ; il fallait qu'il trouvât le moyen de se caresser tout en se préservant.

Il forma un cercle avec le majeur et le pouce, et il en enserra la base de son gland pour l'étrangler... La main dans le maillot frétille comme un petit animal pris au piège qui cherche désespérément à s'échapper... Il fit coulisser lentement son anneau sur sa tige tendue ; il avait très envie de se la prendre en plein, c'était comme une torture qui le rongeait, mais cela avait aussi quelque chose de suprêmement agréable... Le maillot orange se déforme, devient un bandeau froncé, libère la jolie pine qui se dresse vers la lumière. Une main jeune, aux doigts fins, terminés par des ongles carrés, se met en mouvement dessus, d'abord tranquillement, puis de plus en plus vivement...

À cette image, il ne put plus se contenir, et il referma la main sur lui. Très vite, malgré son souhait de durer, il accéléra. Il n'eut que le temps de se basculer en avant et de passer sa verge raidie sous le slip tendu entre ses cuisses, et, la fiction rejoignant la réalité, plusieurs petits jets d'un blanc douceâtre furent rabattus dans le fond de la cuvette de faïence, tandis que des girandoles argentées jaillissent vers le ciel africain... Plié en deux, il ne put retenir un grognement, un gémississement plaintif, taraudé par un plaisir envahissant qui confinait à la douleur, alors que des éclairs lui brûlaient les paupières.

Il se relâcha, et il se laissa de nouveau aller en arrière, le dos contre le mur. Il resta quelques instants à reprendre son souffle.

Mais la réalité était toujours après lui ; il fallait redescendre. Cependant, dans le chamboulement où il se trouvait, il sentit soudain quelque chose d'autre qui voulait aussi sortir de lui. Il poussa, et cela vint peu après. Il suivit avec délectation le retournement de son anus, puis la longue progression, un peu forcée, un peu douloureuse, d'un étron dur et cylindrique cheminant dans son étroit passage, élastique et sensible, jusqu'à sa chute sonore – le petit « plouf ! » obscène. Cette sensation n'était pas aussi forte que celle qu'il venait de s'octroyer, mais elle concourait parfaitement à l'achèvement de ce délicieux état de mollesse qui lui faisait suite, elle accompagnait cette volupté intérieure, cette démission de tout, qui le renversait chaque fois qu'il s'y adonnait, et qu'il tenait pour les meilleurs moments de son existence.

En attendant de voir si autre chose devait encore venir, il examina son pubis où, depuis quelque temps, un duvet châtain clair avait apparu. Il était dépité par cette manifestation inopinée de son corps, dans laquelle il voyait une évolution redoutée, les prémisses des alourdissements qui le guettaient, qui lui viendraient en devenant adulte. De nouveau, il tira sur ces poils clairsemés pour essayer de s'en débarrasser, mais il ne parvint à en obtenir que quelques-uns, et il savait déjà que c'était en vain, qu'ils allaient de toute façon repousser. Il pensa qu'il était au sommet du développement de son être, et que désormais il ne pouvait plus s'attendre qu'à une longue descente.

Il soupira. Il prit du papier et s'essuya. Il se leva et se rhabilla, sans oublier de reboutonner la chemisette. Il tria la chasse.

Au moment où il poussait le battant, il fut surpris de voir Bonsergent entrer. Il faisait avancer Yves devant lui, et il était suivi par deux autres « grands ». Il se demanda ce qui se passait, si le jeune garçon était malade... Mais celui qui avait été chargé de surveiller l'étude ne parut pas moins déconcerté.

– Ah ! T'es là, le nouveau ?... Je croyais que t'étais aux chiottes d'en bas...

Après une brève hésitation, un sourire surnois lui monta aux lèvres, et il referma la porte avec des airs mystérieux.

– Après tout, c'est aussi bien...

Pascal – vexé par le dédain avec lequel on l'avait traité de « nouveau » – douta que ces mystères fussent très catholiques, et il n'eut pas du tout envie d'y être mêlé. Il voulut contourner le groupe, mais Bonsergent s'interposa :

– Non, non : reste. Comme ça, tu sauras – quand ça sera ton tour !

Les deux autres ricanèrent et lui barrèrent la sortie. Pascal n'était pas de taille à passer en force ; et, comme Bonsergent semblait maintenant se tourner sur Yves, il attendit, un peu à l'écart, curieux tout de même de ce qui se tramait là.

– Je te présente Yves. Il est arrivé en septembre ; c'est le plus jeune de notre maison. C'est la mascotte. Il est en train d'apprendre, de faire ses preuves...

Sans le regarder, Bonsergent s'adressait à Pascal. Il parlait d'une façon assez agaçante, reprenant les expressions et les intonations du père Escobar, comme s'il le parodiait.

– ... Car, avant d'être accepté définitivement, chaque nouveau doit passer un examen, il doit être initié aux us et aux rites de la pension...

Pascal se demanda avec une certaine inquiétude s'il serait lui aussi concerné par cette « initiation »... Bonsergent caressa affectueusement la joue du jeune garçon devant lui.

– ... C'est presque une jeune fille, encore... Au début, il s'est montré un peu rétif, c'est vrai, mais maintenant il est devenu bien obéissant, bien souple. Il fait preuve de bonne volonté et accepte, sans rechigner, les services qu'on lui demande... Dans l'ensemble, on peut dire qu'Yves a déjà grandement progressé.

Il lui caressa la tête comme pour l'encourager, mais d'une manière qui n'était pas seulement amicale, qui avait quelque chose d'ambigu, de bizarrement langoureux. Il ricana :

– Hein, ma petite salope ? T'es une vraie soumise, maintenant ?...

Pascal tressaillit, choqué. Mais il fut peut-être troublé plus encore de voir qu'Yves ne protestait pas. Il laissait l'autre lui enfoncer les doigts dans les cheveux, lui caresser la nuque, lui peloter le cou, et il ne bronchait pas.

– Allez. Tu vas nous faire une petite « mise à l'air », pour commencer.

Le jeune garçon rosit. Comme il ne bougeait pas, Bonsergent le prit doucement par l'oreille :

– Tu vas pas me faire mentir, tout de même ?

Yves hésita, mais il finit par se décider. Il glissa les mains sous son pull bleu, et il se déboutonna. Dans le silence qui s'était installé dans la salle, le short gris tomba avec un chuintement le long des jambes et s'arrêta avec un bruit sec sur les chevilles. Pascal était interloqué. Plus personne ne bougeait ; les secondes passaient. Bonsergent gentiment caressa de nouveau la joue du jeune garçon :

– Eh bien, qu'est-ce qui t'arrive ? C'est la présence du nouveau qui te fait peur ? Il va pas te manger, tu sais...

Une sorte de rictus qui se voulait affectueux déforma ses lèvres épaisse. Yves parut se résoudre. Il baissa les yeux, glissa les doigts sous la ceinture de son slip, et le fit descendre.

– À la bonne heure !

Pascal n'en croyait pas ses yeux. Un des deux autres garçons se plaça alors derrière Yves, et il lui passa en remontant une main derrière la cuisse, presque aussi mince que ses mollets. Pendant qu'il lui pelotait les fesses de la main gauche, de la droite il s'ouvrit la bragette, se la sortit, et se mit tranquillement à se branler. Avec une voix rocailleuse d'adolescent en mue, il grogna :

– Remonte un peu plus... qu'on voie mieux...

Ahuri, Pascal vit qu'Yves obéissait docilement et soulevait ensemble son pull et sa chemise au-dessus du nombril. Le garçon lui caressa les fesses assez brutalement, tandis que les deux autres ne perdaient rien de la scène. Puis il appuya son gland en haut du petit siège, au bas des reins, et il le suivit en descendant. Il s'y promena, dans un sens et dans l'autre, sans cesser de se palucher.

Le second acolyte à son tour s'approcha et, se mettant sur le côté, il posa la main sur la hanche du jeune garçon. Il lui vint le long de l'aine, passa par-devant entre ses cuisses en les pelotant assez vivement, et il remonta lui prendre le petit paquet, qu'il tritura sans méénagement. Et, tout en tordant cruellement les tendres organes dans ses doigts, il se mit également à se masturber. Yves gémit, mais il ne chercha pas à se dégager.

Bonsergent lui avait écarté les lèvres, il y avait enfoncé des doigts, et il s'en faisait sucer. Il lui parcourait la bouche, lui frottait la langue, s'enfouissait dans ses joues, et il avait l'air d'en tirer une grande satisfaction.

– Tu vois comme il est facile ?... Il est devenu très accommodant, à présent.

Yves simultanément menacé par-derrière, maltraité par-devant, fourré en bouche... ! C'était la première fois que Pascal assistait à une scène pareille ! Il en était fasciné, mais, dans l'espèce de satiéte où l'avait laissé la pratique qu'il avait eue quelques instants plus tôt, il en était surtout profondément dégoûté. Tout le plaisir qu'il avait ressenti préalablement s'était évanoui, son bonheur était d'un coup tombé à pic.

– Allez, mets-toi en place, ma mignonne. On n'a pas la soirée !

La rougeur d'Yves lui monta aux oreilles ; il baissa les yeux de confusion. Cependant, il s'agenouilla docilement devant Bonsergent qui se déboutonnait. Quand celui-ci exhiba son membre, Pascal fut définitivement révulsé : le garçon était monté comme un mulet ! Son engin n'était pas très dur, mais vraiment gros, enflé comme un champignon, et d'une couleur sombre. Malgré cela, le jeune garçon à genoux ne fit pas de difficultés pour s'en laisser approcher, il entrouvrit les lèvres de lui-même, il avança la langue comme pour recevoir l'hostie. Quand le membre entra en lui, ses joues se gonflèrent comme s'il avait gobé une prune.

Cette fois, Pascal eut envie de vomir. L'idée de prendre dans sa bouche le sexe d'un autre, et surtout celui-ci, le dégoûta profondément. Il n'arrivait pourtant pas à se détourner de ce tableau obscène. Il était comme ces gens sur le bord de l'autoroute qui regardaient avec autant d'horreur que de fascination les pompiers désincarcérer les occupants d'une voiture accidentée.

Les deux comparses se placèrent alors de chaque côté d'Yves, et, tandis qu'il continuait de sucer avec application le premier organe, il s'empara des deux autres, un dans chaque main, qu'il se mit à mastiquer consciencieusement. Pascal était ahuri : ceux-là avaient-ils oublié l'endroit où ils se trouvaient ?! Que se passerait-il si le père surgissait soudain ?...

Mais la scène ne dura pas longtemps. Avec un léger décalage, les trois garçons jouirent l'un après l'autre en poussant des grognements qu'ils eurent du mal à étouffer.

Quand ils s'écartèrent enfin, Yves se précipita vers un lavabo où il recracha ce qu'on lui avait déversé au fond de la gorge. Pascal vit que les deux autres lui avaient arrosé les joues où quelques traînées brillaient.

Bonsergent, tout en se rajustant, lança un coup d'œil à Pascal :

– Alors, le nouveau, ça t'a plu ?... Tu veux y goûter ?

Pascal fit un pas en arrière, en direction de la porte. Mais il fut rattrapé par un garçon, pas encore reboutonné, qui le poussa d'une bourrade dos contre le mur. Avec l'air d'avoir des intentions précises, il lui souleva le pull et prétendit s'attaquer à sa ceinture. Mais cette fois-ci, Pascal se débattit résolument et lui échappa.

Bonsergent intervint :

– Bon, O.K., laissez-le, les gars ! On n'a pas le temps. La fois prochaine.

Il se planta devant Pascal et, le regardant droit dans les yeux, il lui dit sur un ton doucereux :

– Mais toi, t'inquiète pas : je vais te dresser ! Tu perds rien pour attendre... Les petits rétifs dans ton genre, ça m'excite. T'as beau prendre tes airs d'enfant de Marie, je te materai. Je ferai de toi une bonne petite pute ! Et tu me supplieras à quatre pattes pour venir me lécher le cul !

Pascal sentit une telle violence dans la voix de Bonsergent qu'il commença de comprendre comment celui-ci était parvenu à soumettre le jeune garçon, jusqu'à le réduire à une marionnette et en obtenir ce qu'il voulait.

Heureusement Yves, qui se rinçait la figure au lavabo, fit diversion en s'écriant soudain :

– Oh ! non... Vous m'en avez foutu plein sur le pull ! Vous êtes dégueu !... Vous êtes cons, vraiment !

Pendant que Bonsergent allait se rendre compte des dommages, Pascal en profita pour s'éclipser.

Quand il rentra en classe, l'élève qui avait pris entre-temps le rôle de surveillant le regarda d'un air morne, mais il ne lui fit pas de réflexion. Quelques instants plus tard, les quatre garçons revenaient, Bonsergent regagnant son poste au bureau, et Yves se rasseyant à côté de Pascal. Il fut étonné de la tranquillité de son voisin, du peu d'émotion qu'il laissait transparaître, au point qu'il se demanda s'il n'avait pas rêvé. Il se convainquit toutefois que non en remarquant la tache mouillée sur son pull, sur l'épaule, résultat des efforts pour effacer les traces de l'avanie qu'il avait subie.

Il y eut encore quelques confessés qui entrèrent et sortirent, enfin il ne resta plus qu'Yves et lui. Son voisin lui fit comprendre d'y aller en premier – probablement cherchait-il à gagner du temps pour laisser la tache sécher le plus possible.

Pascal se leva à contrecœur. On lui avait expliqué qu'il devait se rendre dans la chambre même du père, au rez-de-chaussée, et il redoutait cette séance. Qu'allait-il se passer quand il se retrouverait seul avec lui, en tête-à-tête ? Se permettrait-il de le tripoter ? Mais il n'avait aucun moyen de se dérober.

L'après-midi touchant à sa fin, il faisait presque nuit dans le vestibule. Il le suivit et s'arrêta au bout, devant la porte ; il se sentait au fond de lui encore remué par la scène honteuse à laquelle il venait d'assister. Il frappa. À l'injonction, il tourna le bouton de porcelaine et poussa le battant.

La pièce était grande, sombre, avec la même peinture marron au bas des murs. À gauche, un bureau était placé devant la fenêtre ; au centre, un lit s'étendait, bas mais large ; à droite, le père se tenait assis sur une chaise, devant un prie-Dieu. Sur l'invite qu'il lui fit, Pascal vint s'y agenouiller, face au mur. Ils se trouvaient côté à côté, comme dans un confessionnal, sauf qu'aucune cloison ne les séparait, et, de plus, le père à sa gauche n'était pas orienté en vis-à-vis, mais tourné vers lui et il le voyait donc de profil. À la droite de Pascal, sur une croix monumentale qui montait jusqu'au plafond, figurait un Christ grandeur nature.

– Je t'écoute, mon enfant.

Pascal se signa rapidement.

– Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

Puis il s'accouda en joignant les mains et récita :

– Je confesse à Dieu tout-puissant, je reconnaissais devant mes frères que j'ai péché en pensée, en parole, par action et par omission : oui, j'ai vraiment péché. C'est pourquoi je supplie la Vierge Marie, les

anges et tous les saints, et vous aussi, mon père, de prier pour moi le Seigneur, notre Dieu.

Les formules étaient pratiques en ce qu'elles faisaient gagner du temps. Il s'accusa de péché de gourmandise, de jalousie envers son grand frère – ce qui était juste l'inverse de la réalité, son frère ayant toujours été profondément envieux des attentions dont il était l'objet. Il attendit ensuite l'absolution ; mais le silence persista. Il jeta timidement un coup d'œil pour dévisager le père. Il croisa son regard, qui pesa de nouveau sur lui comme du plomb, accroissant son malaise.

Quand il parla, sa voix était particulièrement grave :

– Mon enfant, je crains que tu ne prennes pas suffisamment au sérieux ce sacrement. Pour commencer, tu vas faire le signe de croix convenablement. Il ne s'agit pas d'une petite simagrée, dont tu te débarrasses rapidement, comme d'une formalité. Tu dois penser que c'est la Croix du Christ que tu étends sur ton corps.

Se penchant sur lui, il lui prit la main droite et la lui conduisit lentement sur le front, sur le ventre, et jusqu'aux extrémités des épaules. Pascal sentait son poignet trembler entre les doigts qui le serraient.

– Quand tu te signes, pense à toutes les souffrances que Jésus a endurées. Peux-tu imaginer avoir des clous plantés dans les mains ? De gros clous en fer, qui te retiennent à la croix, et qui te déchirent parce que ton corps pèse dessus ? Rappelle-toi que c'est une douleur terrible, intolérable... Recommence.

Pascal se signa plus lentement et plus largement. Il était troublé : de grosses pointes qui perçaient ses paumes, qui traversaient sa chair ? Le bois de la Croix étendu sur lui ?... Il se sentit miné par une faiblesse au creux du ventre.

– Ensuite, je redoute que ton examen de conscience ne soit pas complet. Tu sais, il n'y a rien de pire que de faire une mauvaise confession. Tu es dans cette maison pour corriger ton âme et l'amender, et cela débute par une introspection pleine et sincère. Or, la principale cause qui puisse faire chuter un garçon de ton âge, c'est la chair. Il faut donc me parler de ton corps et de ses mouvements... Pour commencer, as-tu commis le péché d'Onan ?

Pascal se sentit rosir, et il sut qu'il se trahissait, il avouait par là qu'il comprenait ce dont il s'agissait. Le souvenir de ce qu'il avait fait une heure plus tôt dans la salle de douches était encore très vif, et aussi celui de la scène à laquelle il avait assisté – et, s'il n'y avait pas participé, il avait tout de même observé ces obscénités sans se détourner, sans protester. Il fut malgré lui envahi par la culpabilité... Mais il fit un effort, se ressaisit, releva les yeux, et prit le ton le plus assuré qu'il put pour répondre :

– Non, mon père...

Ne jamais rien admettre sur cet aspect de sa vie lui avait toujours paru la meilleure politique pour se garantir d'investigations déplaisantes. Mais le père eut un tic d'agacement :

– Pascal, tu m'aurais répondu « non, pas hier soir », ou « non, pas depuis une semaine », j'aurais pu te croire. Mais je pense plutôt que là tu aggraves ton péché par un mensonge... Quand l'as-tu fait la dernière fois ?

Pascal comprit qu'à ce point il ne servait plus à rien de nier l'évidence. Il fallait lâcher, abandonner quelque chose ; simplement, il l'éloignerait dans le passé, comme on venait de le lui suggérer. Il hésita sur le terme : une semaine était trop proche ; un mois serait peut-être invraisemblable. Il dit à voix basse :

– Il y a deux semaines...

Le père hocha la tête d'un air sévère :

– Où l'as-tu fait ? Dans les toilettes ? Dans ton lit ?

Pascal ne s'attendait pas à devoir fournir de tels détails. Il répondit, pris de court :

– Dans... mon lit.

– Y a-t-il du liquide qui sort de ton organe dans ces cas-là ?

Il avala sa salive : cela devenait très précis, beaucoup plus précis que, le dimanche avant la messe, ce que leur curé lui demandait. Et il n'avait aucune idée de ce qu'il était mieux de répondre. Il lâcha au hasard :

– Oui...

Il avait l'impression que le père s'était tendu, qu'il avait pâli.

– Et... où ce liquide va-t-il ? Dans tes draps ?

À ce point, il lui sembla que ce genre de détail n'avait plus d'importance.

– Non... Dans mon mouchoir.

Le père hocha la tête de nouveau. Il dit d'une voix assourdie :

– C'est mieux. Tu as commis le péché, mais au moins tu le reconnais honnêtement.

Pascal sursauta : la main du père s'était posée sur son épaule gauche.

– Je te l'ai dit : c'est par la chair que tu es soumis à la tentation. Dieu a conçu l'organe que tu as au bas du ventre pour le plus beau des accomplissements : transmettre la vie, faire des enfants avec celle que tu choisiras pour épouse. Mais l'Ange Noir en profite aussi pour t'é-mouvoir et te gouverner. Il t'entraîne, il te mène par ce membre comme un petit chien en laisse. Car ses vues dernières sont que tu ailles peupler son terrible royaume, et qu'il te fasse souffrir les supplices éternels réservés aux damnés.

La main était pesante, enveloppante, elle l’agrippait sur toute la largeur de son épaule, elle lui froissait légèrement le pull, elle lui faisait mal. Il se moquait d’ordinaire de ces histoires infernales, mais ici, dans cette pièce nue et froide, entre la masse imposante de l’homme en noir et la présence de l’immense crucifix, il se sentit de plus en plus mal à l’aise.

– Ta seule arme pour empêcher le Malin de se saisir de toi, c’est ta volonté. Il faut que tu lui résistes. Sache que, lorsque tu es dans ton lit, qu’avec impudeur tu as écarté tes vêtements de nuit, que tu accomplis le geste obscène, quand, enfin, le liquide abject sort de toi pour se répandre sur ton ventre, il est là, il te regarde, il t’observe, et c’est lui qui jouit : il jouit de te voir te damner.

Pascal était interloqué. La perspective qu’on lui mettait devant les yeux était hideuse. Comme un ange gardien le survolant, il découvrait soudain son corps de l’extérieur, à nu, crûment, et il en était choqué, de la même façon qu’il l’avait été en voyant Yves se soumettre aux garçons... Et, pourtant, à l’instant où il faisait cela, il ne ressentait que du bonheur, il vivait les moments les plus intenses, les plus heureux de son existence.

– Aie pitié de toi : garde une âme innocente, et conserve ton corps aussi blanc et pur qu’un pétalement de lis. Pense à la vierge Marie, immaculée, si chaste : n’est-elle pas offensée, peinée, meurtrie, lorsqu’elle te voit dans cet état ?... Dis un *Ave*.

Très embarrassé, Pascal récita honteusement :

– Je vous salue, Marie, pleine de grâces ; le Seigneur soit avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes ; et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l’heure de notre mort.

La main du père n’avait pas quitté l’épaule de Pascal et elle le massait comme pour l’encourager.

– Imagine-toi ta propre mère, si bonne et si douce. Imagine qu’elle survienne au moment où tu te pollues, et qu’elle te surprenne dans cet état infâme – emporté par des pensées immondes, souillé par ce liquide dégoûtant –, que crois-tu qu’elle ressentirait ? Ne serait-elle pas choquée de voir son enfant, son Pascal chéri, le fils qu’elle a mis au monde, élevé sur son sein, s’abandonner aux plus viles séductions du Mauvais ?

Ces mots firent tomber Pascal. Sa mère, elle aussi, le mettait en garde contre ce qu’elle appelait pudiquement « les mauvaises habitudes ». Très religieuse, elle serait certainement profondément affectée si jamais elle s’apercevait qu’il s’y adonnait en cachette, quotidiennement, et par-dessus tout si jamais elle le prenait sur le fait ! Il ne put supporter cette image qu’on lui mettait devant les yeux. À côté de son père éternellement absent, éternellement en voyage pour son travail,

sa mère, malgré une complexion fragile, avait toujours été présente à ses côtés, attentionnée, tendre, délicate. Elle serait terriblement meurtrie de découvrir que son fils n'était en réalité qu'un petit vicieux, qu'il faisait des saletés, et qu'il s'y complaisait... Le cœur lui manqua, il fut bouleversé, ému à pleurer. Le père l'avait chaviré : ce qui, d'aussi loin qu'il se souvenait, lui avait été si beau était devenu soudainement ignoble. Il aurait voulu disparaître, être englouti dans une trappe, tomber dans un néant protecteur.

Quand soudain une larme lui coula sur la joue, la main qui était sur son épaule vint la recueillir, du dos de l'index. Pascal faillit s'y appuyer, comme s'il allait s'abandonner, et le père dut le sentir, car il lui caressa doucement la tempe, lui passa la main sur la tête avec tendresse. Le prenant par le menton, il lui tourna le visage vers lui et le contempla paternellement ; la façon dont il le tenait par-dessous était chaude et intense ; Pascal fut débordé. Il baissa les paupières pour tenter de retenir l'eau qui lui venait.

– C'est bien... Tes larmes montrent que tu es sincère... Fais ton acte de contrition, à présent...

Pascal récita d'une voix faible :

– Mon Dieu, j'ai péché contre moi et mes frères, mais près de Toi se trouve le pardon... Accueille mon repentir et donne-moi la force de vivre selon Ton amour...

Le père lui posa la main sur la tête et la caressa doucement.

– Pascal, je te pardonne tes péchés. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, amen.

Le père le signa pour l'absoudre. Et il l'embrassa tendrement sur le sommet du front, sur les cheveux.

– Tu peux retourner en classe. Pour ta pénitence, tu diras dix *Pater* et dix *Ave*. Et tu penseras très fort à Jésus qui a donné sa vie pour toi sur la croix... Sache que tu dois ma clémence à ton honnêteté. Tu dois toujours me dire la vérité, sans rien dissimuler, sinon la sanction sera plus sévère.

Pascal se leva ; la tête lui tournait.

– Tu diras à Yves de se présenter.

Il sortit et réintégra la classe. Après avoir transmis la consigne à son voisin, il plongea le nez dans un livre. Il se sentait sens dessus dessous, défait, comme s'il avait été tout mou à l'intérieur, comme s'il n'avait plus de carapace. Plus jamais il ne se toucherait.

Rédemption

Un quart d'heure plus tard, le père revint avec Yves. Pascal préféra faire semblant de rester concentré sur son exercice de géométrie tandis que le jeune garçon s'asseyait à côté de lui. Il n'avait pas envie de croiser son regard ; il se demandait s'il avait confessé ce qu'il avait fait dans la salle de douches – évidemment que non.

Un silence pesant, cependant, lui fit redresser la tête. Le père était sur l'estrade, debout face à la classe, immobile. Et il le resta jusqu'à ce que, sans avoir eu besoin de dire un mot, il eût capté l'attention de tous les élèves. Alors, à la plus grande stupéfaction de Pascal, il se mit à déboutonner sa soutane, lentement, de haut en bas. Il se demanda s'il rêvait. Il eut soudain la bouche sèche ; un profond malaise l'avait envahi. Il jeta un coup d'œil inquiet autour de lui, mais les autres observaient la scène sans sourciller. Le père se défit depuis le col jusqu'à la taille, et il tira sa chemise par la tête : il fut torse nu, exhibant une poitrine musclée, où bouclait une toison brune. Il sortit d'un tiroir de son bureau un grand martinet noir : les lanières de cuir, épaisses, d'un noir mat, étaient effrayantes. L'un après l'autre, il mit un genou au sol, tout en regardant la classe.

– Je suis pécheur, bien plus que vous. Et, en tant que berger de vos jeunes âmes, ma responsabilité est immense. Ma pénitence doit donc être majeure, réelle et sincère : elle doit être effective.

Il marqua un temps, puis il pria tout en balançant les lanières devant lui :

– Pitié pour moi, mon Dieu, dans Ton amour, selon Ta grande miséricorde, efface mon péché. Lave-moi tout entier de ma faute, purifie-moi de mon offense. Oui, je reconnais mon péché, ma faute est toujours devant moi. Contre Toi et Toi seul, j'ai péché, ce qui est mal à Tes yeux, je l'ai fait. Détourne Ta face de mes fautes, enlève tous mes péchés.

Et il projeta les lanières par-dessus son épaule. Le cuir claquait contre sa peau dans un silence solennel. Pascal, le souffle coupé, le vit recommencer, une fois, deux fois, frappant alternativement d'un côté puis de l'autre. Très impressionné, il ressentit tout à coup une certaine admiration pour cet homme qui se mettait nu devant ses élèves et

s'imposait le fouet... Soudain, sans qu'on ne leur eût rien demandé, comme selon un rituel établi, les garçons se mirent à réciter, et leurs voix unies, sourdes, formaient un bourdon d'orgue :

– Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du Ciel et de la Terre, et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur...

Pascal, profondément remué, se joignit à eux :

– ... qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers...

Le père se donnait des coups de chaque côté, méthodiquement, sans flétrir, sans baisser les yeux. L'un après l'autre, il regardait chacun d'entre eux, et Pascal, quand ce fut son tour, eut l'impression d'être pénétré jusqu'au tréfonds de son âme.

– ... le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant, d'où Il viendra juger les vivants et les morts...

Les claquements du cuir sur le dos du père résonnaient aux tempes de Pascal comme un glas, comme l'annonce de l'Apocalypse... Au terme de cette journée battue par le vent et la pluie, dans la lumière soufrée qui baignait la classe, il assistait à la fin d'un monde. Pour lui, plus rien ne serait comme avant. Et, il le comprenait déjà, il lui faudrait renaître, se régénérer par un nouveau baptême ; sans quoi il disparaîtrait comme une flamme qu'on souffle.

– ... Je crois en l'Esprit Saint, à la sainte Église catholique, à la communion des saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair, à la vie éternelle...

Le père conclut par un « Amen ». Il se releva, reprit sa chemise, et il se tourna face au tableau pour l'enfiler. À cet instant, Pascal vit les marques rouges sur la peau blanche ; c'était donc loin d'être une simulation, ce qu'aurait pu lui faire croire le flegme avec lequel le père avait enduré sa pénitence. L'admiration qu'il avait commencé d'éprouver pour lui alors s'enflamma, il s'exalta, se sentit soudain galvanisé.

Le père leur fit face de nouveau en finissant de reboutonner sa soutane :

– Pour ceux qui se sentirraient prêts, ils peuvent demander à vivre également leur pénitence dans la chair.

Ses yeux parcoururent la classe. Personne ne broncha. Lorsqu'ils s'arrêtèrent sur Pascal, le cœur lui manqua. Il se dit qu'il ne pourrait jamais le faire ; c'était au-delà de ses forces.

*

Les garçons étaient dans le réfectoire debout autour de la grande table. Le père, à l'extrême, récita :

– Notre Père qui es aux cieux, que Ton nom soit sanctifié ; que Ton règne vienne ; que Ta volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel. Donne-nous notre pain de ce jour. Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Et ne nous soumettons pas à la tentation, mais délivre-nous du Mal. Amen.

Tout le monde répéta « Amen » et s'assit. Madeleine apporta deux grands plats de gratin de chou-fleur.

Pascal demeura silencieux pendant tout le dîner. Cette première journée avait été longue et l'avait ébranlé. Il se sentait chamboulé, déstabilisé, il avait le sentiment d'avoir perdu ses repères. Il ne pouvait s'empêcher de lorgner par-dessous le père en se rappelant ce qu'il avait fait. Il en restait impressionné.

Après le repas, tout le monde passa dans un petit salon où se trouvait une télévision. Pascal fut surpris : chez lui, ses parents ne l'avaient pas encore. Il s'arrangea pour se mettre au fond, et Yves s'installa à côté de lui – il ne le lâchait plus !

Le père alluma le poste. On diffusait un documentaire animalier. En contre-jour, devant la lumière bleutée de l'écran, Pascal ne voyait que des nuques alignées ; Bonsergent était un rang plus loin, sur la gauche ; le père s'était mis de l'autre côté, un peu à l'écart, et ne regardait l'émission que distraitemment.

Soudain, il tressaillit : quelque chose lui avait frôlé la jambe ! Incrédule, il reconnut la main d'Yves... Que lui voulait-il ? Mais il le comprit rapidement en sentant les doigts du jeune garçon s'avancer entre ses cuisses. À l'idée qu'il imaginait sans doute faire avec lui ce qu'il avait fait pour Bonsergent, il fut écœuré ; il était à mille lieues d'avoir envie de cela... Il lui prit le poignet et le lui remit sur les genoux.

Le garçon parut blessé :

– Tu veux pas ?... T'aimes pas ?

Pour couper court aux explications, Pascal chuchota :

– Escobar va nous voir...

Yves jeta un coup d'œil au père qui, de sa place, avait effectivement une vue perspective sur la rangée de jambes, et il hocha la tête. Un instant plus tard, cependant, il lui murmura de nouveau :

– Tu veux que je vienne... te voir cette nuit ?... T'es seul dans ton dortoir, veinard !

Celui-là n'en avait donc jamais assez ? Pascal se dit qu'il ne fallait pas lui laisser davantage d'illusions.

– Écoute... non. Je vais te dire... les garçons, ça m'intéresse pas...

Il pensa qu'il n'était pas tout à fait honnête ; il aurait été plus juste de dire : « Je ne suis intéressé que par *un* garçon »... Il entendit Yves soupirer.

– Ben, elles ont bien de la chance, les filles... Moi qui aurais tellement voulu en être une !

Pascal fut estomaqué. Une pareille idée ne lui était jamais passée par la tête.

– Pourquoi ?! T'aimes pas être un garçon ?

– La preuve : si j'étais une fille, t'aurais pas envie de moi ? Hein ?

Pascal essaya d'imaginer Yves en fille, et cela produisit dans son esprit une sorte de composition bizarre, qui oscillait entre les deux sexes sans qu'aucun ne se fixât, mais qui d'une façon comme de l'autre n'avait rien d'attirant. Il jugea inutile de le mortifier davantage en précisant que, non, il n'aurait pas eu envie de lui en fille non plus.

– ... Ça te plaît pas d'être comme t'es ?

Yves parut hésiter, puis il haussa les épaules, et il lui chuchota à l'oreille :

– J'ai toujours rêvé d'être une fille... depuis que j'suis tout petit !... Chaque fois que ma mère était pas là, j'allais dans sa chambre, devant sa coiffeuse, et je me mettais du rouge à lèvres, du fard aux paupières, je me poudrais ! J'enfilais ses bas, je sortais ses robes, ses châles... Je m'enveloppais dedans, comme une princesse !...

Yves en robe, Yves au visage d'enfant de chœur maquillé, Yves prenant des poses impudiques, de femme adulte... ! Cela répugnait Pascal, viscéralement, il trouvait cela malsain, dégradant ; le travestissement gâchait la beauté du jeune garçon... Il se dit que, en réalité, le costume rose et bleu de la pension devait lui convenir tout à fait !...

– ... Un jour, mon père, il m'a surpris. Il était dans une rage... ! Il m'en a filé une... carabinée ! Mais c'est cette fois-là que j'ai compris. J'avais une robe de ma mère, je me souviens, une robe de soirée noire, en satin. Il m'a jeté en travers du lit, et il m'a frappé avec son ceinturon. Les fesses me brûlaient... comme des braises. Mais je me suis rendu compte que ça me mettait dans un état pas croyable ! Il l'a pas su parce que je gueulais, je pleurais, mais en vrai j'ai joui pendant qu'il me frappait... En fait, il m'a battu comme il bat sa femme.

– Ton père ?... Il bat ta mère ?!

Pascal était halluciné. Jamais il n'aurait pu imaginer une chose pareille chez lui où, les rares soirs quand il était là, c'est à peine s'il arrivait à son père d'élever la voix.

– Des fois, ouais. Un jour, il l'a frappée dans le salon – il se doutait pas que je jouais derrière le canapé. J'ai tout vu. Ça m'a vachement excité. Mais en vrai, j'avais envie d'être à sa place, à elle. Je sais pas pourquoi... C'est pour ça que, la fois où il m'a surpris, j'en ai

été... transformé. C'était une révélation : il me traitait comme une femme.

Pascal ne disait mot, feignant de regarder le poste. Yves se prenait pour une femme parce qu'il avait été battu ?! C'était pitoyable, grotesque ; cela le rebutait, surtout. Il se sentait totalement étranger à cette inversion.

– En vrai, quand je suis arrivé, Bonsergent, y me plaisait pas, j'avais pas envie d'aller avec lui. Alors, une nuit, ils ont débarqué, tous les trois, ils m'ont bâillonné avec une taie d'oreiller, et ils m'ont emmené dans le 3. Ils m'ont allongé sur un lit et, pendant que les deux autres me tenaient, Bonsergent, il m'a foutu à poil. Et il m'a dérouillé, à la ceinture... Après, j'ai fait tout ce qu'il voulait, même les sales tés !...

Pascal se sentait très mal à l'aise. Il n'avait plus envie d'entendre les histoires qu'Yves lui débitait. Il ne pouvait s'empêcher de penser que sa mère n'aimerait pas du tout savoir qu'il fréquentait des garçons invertis, qui se livraient à des débauches inavouables, et qui rêvaient de le corrompre à son tour – elle qui avait voulu le mettre à l'abri des « mauvais exemples » !

– ... Maintenant, quand je vais avec lui et ses copains, je m'en fiche, au moins, eux, ils veulent bien de moi : ils me prennent comme une fille. Si un jour ils recommençaient de me fouetter encore, je les laisserais faire. Quand on me bat, tu sais, ça m'excite... pas croyable !

Pascal cessa d'écouter. La dépravation d'Yves lui faisait peur... Soudain, il tressaillit en voyant le père se lever : avait-il par malheur entendu les confidences de son voisin ?... Mais il allait simplement éteindre le poste, l'émission était finie.

Il se tourna vers les garçons.

– Nous allons terminer cette journée en rendant grâce à Dieu de nous avoir permis de la vivre ensemble.

Tous se levèrent.

– Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux enfants qu'Il aime. Nous Te louons, nous Te bénissons, nous T'adorons, nous Te glorifions, nous Te rendons grâce, pour Ton immense gloire, Seigneur Dieu, Roi du Ciel, Dieu le Père tout-puissant.

Cette simple action de grâces rasséréna Pascal. Il se sentit soulagé, nettoyé de ce qu'il venait d'entendre.

Les garçons montèrent à l'étage se laver les dents. Une moitié occupait la salle de douches tandis que l'autre se mettait en pyjama, puis on inversait. Pascal, qui fut du premier groupe, prit sa trousse de toilette dans le casier, et il s'installa devant un lavabo libre. Il se regarda dans le miroir où il se voyait de la tête aux épaules. Il s'aperçut qu'il était plus pâle que d'ordinaire. Dans l'intimité de ces yeux qui le fixaient, il devina un reflet inhabituel, comme une douleur emprison-

née, une peine qui se dissimulait. Il se sentit nu, exposé. L'insouciance s'était envolée... Machinalement, il se passa la main dans les cheveux pour se recoiffer. Il se souvint de l'espoir qu'il avait eu en arrivant de dormir seul dans le dortoir ; quelle importance, à présent ?... Il défit le bracelet de sa montre et la posa sur la tablette du lavabo. En même temps, il lui semblait impensable de renoncer à ce plaisir qu'il adorait, qui avait été jusqu'à présent la substance de son existence, quasi sa raison d'être.

Il ouvrit son tube de dentifrice, en étala une portion, et il se mit à se brosser les dents. Pris par ce geste familier, l'espace d'un instant il ne sut plus où il était, il se crut chez lui... Il se vit soudain dans sa chambre, dans le noir, allongé dans le lit, les draps rabattus, à demi nu dans le pyjama retourné, la main refermée sur son ventre, tout son corps tordu, brûlé par ce plaisir terrible qu'il savait si bien se donner. Et, brusquement, il vit sa mère le découvrant ! Instantanément, il fut envahi par la culpabilité, encore plus violemment que la fois précédente... Il eut beau chercher à repousser cette vision, il ne parvint pas à se débarrasser d'un vif sentiment de honte.

Quand il se fut rincé la bouche, il rangea sa trousse et quitta la salle de douches. Dans le couloir, il croisa le père et, de confusion, comme si son confesseur avait pu lire dans ses pensées, il baissa machinalement les yeux.

– Tu t'es bien lavé les dents ?

– Oui, mon père...

– C'est bien... Tout à l'heure, j'ai cru deviner que tu étais tenté par l'idée de me rejoindre dans la macération ?

Pascal sentit son estomac se serrer. Il se souvenait du sentiment qui l'avait effectivement saisi en voyant cet homme s'infliger pénitence en public ; il fut effrayé qu'il l'évoquât devant lui, alors qu'ils étaient en tête-à-tête.

– Voudrais-tu qu'on en parle ?

En « parler »... Il ne voyait guère comment il aurait pu refuser. Il hocha timidement la tête.

– Très bien. Mets-toi en pyjama et attends-moi.

Pascal entra dans son dortoir et, quand il alluma, la pièce lui parut bien nue, bien solitaire ; derrière les volets, le vent et la pluie s'acharnaient en vain sur la grosse bâtisse. Il s'assit sur le bord du lit pour dénouer ses lacets, puis il ôta ses chaussures en les repoussant du pied. Il était inquiet à l'idée de cette entrevue que le père lui avait suggérée. Il se releva, retira son pull, le laissa tomber sur le lit, et il déboutonna sa chemisette. D'ordinaire, ces gestes simples étaient une cérémonie, le prélude à la fête de son corps ; mais ce soir, il n'en avait plus le goût. Il enleva sa chemise, son tricot de corps, et ils rejoignirent le pull. Torse nu, il frissonna. Il se dépêcha d'enfiler le haut du pyjama

bleu ciel : c'était la première fois qu'il le mettait, chez lui il n'en portait qu'en jersey, et il le perçut comme une tenue de condamné. Il défit sa ceinture, déboutonna sa bragette. Allait-il réellement renoncer, pour toujours, au plaisir de se caresser ?... En abaissant son pantalon, il se souvint de la poche décousue, et il se sentit honteux de cette petite bassesse, de cette indécence. Pourvu que Madeleine ne le découvrit pas ! Elle pourrait le montrer au père... De quoi allait-il lui parler ? Lui demanderait-il de se flageller ? Il n'en aurait jamais le courage... Il fit glisser son slip le long de ses hanches, d'un trait, – il pensa ironiquement que cela faisait longtemps qu'il ne l'avait retiré aussi vite... Il enfila le pantalon de pyjama. Il s'aperçut alors qu'il n'avait pas de pantoufles : il les avait oubliées chez lui. Il eut une faiblesse en se souvenant de ses chaussons restés à la maison ; il voyait bien que c'était ridicule, mais il aurait aimé les avoir avec lui – comme un petit enfant se rassure avec son ours en peluche. À défaut, il garda ses chaussettes. Il rassembla ses affaires et les déposa sur la chaise, à côté. Il se rassit sur le bord du lit, attendit... Il entendait les souliers ferrés du père qui faisait le tour des autres dortoirs, qui éteignait les lumières.

Puis le pas se rapprocha, la porte s'ouvrit, la haute stature noire s'encadra sur le seuil.

– Tu es prêt, Pascal ?... Suis-moi.

Il se leva, surpris. Où allaient-ils ? Il descendit l'escalier de pierre en chaussettes, suivant avec appréhension cet homme singulier qui l'effrayait toujours. Au rez-de-chaussée, le père le conduisit dans sa chambre, et il referma soigneusement la porte derrière eux.

– Nous serons plus à l'aise ici pour causer : nous ne réveillerons pas les autres.

Pascal ne put s'empêcher de penser que, ainsi, les autres n'entendraient pas non plus ce qui se passerait dans cette pièce. On le prit par le coude et l'amena devant le crucifix.

– Le mieux pour m'écouter est d'être devant Notre Seigneur.

Impressionné, Pascal observa la grande croix qu'il n'avait pas vraiment regardée lors de sa confession : le Christ y était représenté en taille réelle, son corps était mince, élancé, et son beau visage, très doux, attendrissant, paraissait rempli de douleur. Le plexus creusé, le nombril marqué, les hanches prises par un linge qui remontait sur le côté et révélait le haut de la cuisse, les pieds étroits terminés par de longs orteils où l'on voyait même les ongles, tout donnait à cette effigie une présence, un réalisme saisissants. Quelques gouttes de sang coulaient de la couronne d'épines sur le visage, et de la plaie sur le flanc. Les clous en tête de diamant enfoncés dans les mains et les pieds étaient toutefois moins effrayants que la description qu'en avait faite le père, les paumes en particulier ne semblaient pas devoir se dé-

chirer sous le poids du corps – sans doute l'artiste avait-il édulcoré la réalité.

Soudain, il sentit les mains du père se glisser le long de son cou et venir par derrière lui prendre le bas du visage, lui redressant légèrement la tête.

– Tiens-toi bien droit.

Pascal aussitôt raidit la colonne vertébrale, comme pour se hausser, tentant d'échapper à ce contact. Les mains cependant demeurèrent sur lui quelques secondes qui, de nouveau, lui parurent interminables, lui épousant le cou et le bas du visage dans une coupe, bougeant à peine, comme pour le sentir, pour faire remonter en lui quelque mystérieuse irradiation. Enfin elles refluèrent, à regret, lui passant sur les oreilles, se coulant sur sa tête, lui ramenant les cheveux vers la nuque.

– Agenouille-toi.

Il obéit aussitôt, car cela lui permettait d'échapper à cette préhension intrusive. Il se signa avec plus d'ostentation que l'après-midi.

– Fais oraison.

Il inclina légèrement la tête et joignit les mains devant la poitrine. Le père marchait derrière lui en faisant les cent pas. En se voyant ainsi en prière, à genoux, en pyjama, il fut surpris de ressentir une sorte de pitié pour lui-même...

– Pascal, pour commencer, rappelle-toi que nous sommes tous pécheurs, et qu'aucun de nous n'est juste devant Dieu. C'est pourquoi je m'impose à moi-même des pénitences rigoureuses : dans ce mépris de mon enveloppe charnelle, à défaut d'une victoire totale, du moins je m'avance vers la perfection. Et, souvent, dans ces occasions, je sens Sa présence...

Il y eut un silence, qui dura. Le père s'était immobilisé, Pascal n'entendait plus rien, mais il continuait de percevoir sa masse, derrière lui. Que faisait-il donc ?

– Est-ce que tu sens ma présence à cet instant ?

– Oui...

– Et pourtant je ne faisais aucun bruit... Eh bien, lors de la pénitence, peut-être auras-tu, toi aussi, la chance d'éprouver Sa présence...

Soudain il sursauta : le père venait de lui poser la main sur la nuque.

– ... Et, parfois, ce peut être aussi intense que cela.

Pascal se contrôla pour ne pas bouger ; la main lui épousait étroitement le cou et lui transmettait une chaleur qui se diffusait dans toute son échine ; il retrouva la sensation pénible de ces doigts chauds et mous, durs et puissants, qui irradiaient en lui. Il se força cependant à supporter cette imposition : peut-être en serait-il régénéré ? peut-être allait-elle lui faire découvrir une voie nouvelle ?... La main se retira

lentement, comme une vague sur la grève. Il fut traversé par un profond frisson.

Le père reprit son ambulation.

– Qu'est-ce que la pénitence ?... La pénitence, c'est une bonne œuvre que le confesseur impose au pénitent en expiation de ses péchés. Et les œuvres de pénitence se réduisent à trois espèces : la prière, l'aumône, le jeûne.

Pascal écoutait à peine, perturbé de continuer à sentir, même en son absence, la marque de la main sur sa nuque, comme une lointaine brûlure.

– La prière et l'aumône, tu sais bien ce que c'est ; mais par « jeûne » il faut entendre non seulement la privation de nourriture, mais aussi, plus généralement, toutes sortes de mortifications... Cependant, qu'est-ce que se « mortifier », demanderas-tu ?... Se mortifier, c'est pour l'amour de Dieu sacrifier ce qui nous plaît, et accepter ce qui déplaît aux sens ou à l'amour-propre.

Le père s'arrêta. Il lui posa la main sur la tête.

– Retiens bien ces mots : « qui déplaît aux *sens* ou à *l'amour-propre* ».

Pascal eut l'impression qu'on voulait par ce contact mieux le pénétrer de ces paroles, les insuffler en lui.

Le père recommença de marcher dans la chambre.

– Parlons de toi, à présent, Pascal – le bien nommé « agneau de Pascal », voué à expier les péchés du monde... Tu sais que *Agnus Dei* désigne Jésus-Christ en tant que victime – par ailleurs vainqueur par sa résurrection –, celui qui enlève le péché du monde.

Le père s'arrêta juste derrière lui ; il sentait au travers de ses chaussettes les grosses chaussures lui frôler le bout des orteils.

– Tu me l'as confessé, tu n'as pas su résister au démon de la chair. Or, tu connais le sixième commandement : « Tu ne feras pas d'impureté »... Ainsi, ton péché t'a séparé du Très-Haut... C'est pourquoi je vais te proposer quelques mortifications qui te permettront de te rapprocher de Lui.

Pascal avala sa salive. « Se mortifier. » Ce mot en soi était déjà effrayant... Il entendit un tiroir de commode qu'on ouvrait.

– Voudrais-tu débuter en te donnant la discipline ?... Enlève ta veste de pyjama.

Pascal tressaillit. Le père n'avait-il pas dit vouloir seulement « parler » de pénitence ?... Mais comment se dérober à présent ? Il hésita, faillit rétorquer quelque chose, mais il était trop impressionné ; il ne voyait aucun moyen de s'esquiver. Piteusement, il se résolut et commença de se déboutonner.

Le père lui présenta l'instrument sous les yeux. D'un simple manche en corde enroulée, pendaient cinq lanières de chanvre, pas très épaisses, mais tressées serrées pour les durcir, où s'espacraient régulièrement des nœuds de la taille d'un pois, et qui se terminaient par une boucle.

– Je ne l'utilise plus : c'était celle que j'avais enfant. Elle ne me sert à présent que pour les élèves volontaires.

Pascal voyait cet objet pour la première fois : il fut frappé par l'idée qu'il était conçu pour provoquer la douleur, il ne servait à rien d'autre... Il feignit de l'examiner pour gagner du temps ; à la fois, ces ficelles ne semblaient pas si redoutables... Le père le relança :

– Mets-toi torse nu.

Il chercha de nouveau quelque chose à dire, ne trouva rien, et il finit de se déboutonner. Le silence était complet. Il attrapa sa veste par les bords, l'écarta, et, en frissonnant, la fit glisser sur ses bras. Il allait se lever pour aller la ranger, mais le père la lui prit des mains.

– D'abord, contemple ton Seigneur.

Pascal releva les yeux vers le Christ devant lui : même s'il n'était plus croyant, il était impressionné par cette représentation grandeur nature ; ce visage doux et tendre, plein de compassion, était une invite à se montrer meilleur, à se racheter.

Le père lui tendit le manche la discipline.

– Maintenant, exerce-toi.

Pascal referma sur le manche des doigts mal assurés, et tout de suite le contact râche de la corde enroulée acheva de le troubler. La « discipline » n'était plus une notion abstraite ; elle était là, dans sa main.

– C'est à toi.

Il prit sa respiration, se tendit comme il le faisait à la piscine avant de plonger dans l'eau froide et, imitant le geste du père, il lança les cordelettes derrière lui. Elles retombèrent sur son dos, le touchant à peine.

– Allons, Pascal...

Il recommença, par-dessus l'autre épaule, et il essaya de leur donner un peu plus d'allant, mais elles ne lui firent guère plus d'effet. Soudain le père fut devant lui.

– Il va falloir que tu améliores ta pratique sérieusement.

Il lui reprit la discipline. Pascal respira : ce n'avait été que pour voir...

– Je vais te montrer ce à quoi tu dois arriver.

Il se figea. Le père repassa derrière lui ; il entendit des mouvements qu'il ne comprenait pas ; d'appréhension, il se raidit. Il y eut soudain comme un chuintement dans l'air, et aussitôt les cinq corde-

lettes le cinglèrent. Une myriade de piqûres d'aiguille lui traversèrent le dos ! Il poussa un cri en se redressant d'un coup.

– La pénitence ne doit pas être un vain mot.

Il avait brusquement compris toute la puissance de cet instrument : avec la force de l'homme, les lanières devenaient dures, tranches, et les nœuds se transformaient en aiguillons qui lui entraient dans la peau... L'air siffla de nouveau, et les cordes en retombant sur les premiers coups furent encore plus cruelles. Il cria plus fort, et il tomba à quatre pattes. La douleur maintenant l'irradiait, pareille à des braises sur lesquelles on souffle.

– Allons, Pascal : tu es devant ton Seigneur. Tiens-toi.

Il se redressa péniblement. Les larmes avaient jailli et embuaient ses yeux. Il avait eu juste le temps de se remettre droit qu'un nouveau coup le jeta en avant.

– La flagellation unit l'esprit humain au divin... Humilie-toi, et tu seras exalté.

À chaque fois, Pascal fermait les yeux, tremblant, dans l'attente que le père ménageait entre ses coups. Quand le bruissement de la soutane lui indiquait que le bras se levait, il se raidissait. Il entendait à peine les cordes siffler, et aussitôt il se courbait sous leur morsure, manquant de retomber sur ses mains, secoué par une décharge nerveuse, tandis que sa bouche s'ouvrait dans un cri aigu. Il n'avait jamais rien connu de semblable.

– La souffrance seule rend la vie supportable. Et une véritable souffrance, soutenue, intense, permet d'approcher la divine extase.

Un temps plus long s'écoula. Pascal tentait en vain de retenir ses sanglots tandis qu'il attendait, redoutant la volée suivante. Mais le père revint devant lui.

– Je ne t'en donne que cinq coups. Et, normalement, on trempe les cordes pour qu'elles soient plus dures. Je voulais seulement que tu saches ce que tu dois obtenir. La prochaine fois, tu le feras toi-même...

Le prenant par la joue, il lui redressa le visage. Il lui essuya avec le pouce l'eau qui avait coulé de ses yeux.

– Enfin, te revoici aux larmes. Cela montre que tu acceptes ton expiation, que ton âme est sincère... Relève-toi.

En le voyant aller ranger la discipline, Pascal respira. Il se remit debout péniblement ; la tête lui tournait ; il ne pouvait retenir ses lèvres qui tremblotaient. Cependant, il reconnut en lui une certaine fierté d'avoir traversé cette épreuve... Quand il se retourna pour reprendre son haut de pyjama, il fut surpris de voir que le père tenait devant lui une sorte de grenouillère.

– Maintenant, tu vas essayer le cilice.

Il resta ahuri : on aurait dit un maillot de nouveau-né, mais qui était à sa taille, sans manches, et se terminant en culotte ; il était tricoté dans une grossière matière écrue, en mailles épaisses et serrées, hérisées de poils.

– C'est un cilice en crin. Je le portais, quand j'avais ton âge. C'est très efficace contre les tentations de la chair... Enlève ton pantalon.

Cette fois, Pascal ne bougea pas. Baisser son pantalon devant le père ?!

– Pascal, je comprends ta juste pudeur, mais je suis ton confesseur, et tu n'as rien à me cacher de ton âme ni de ton corps. Défais-toi.

Pascal se sentit plus perdu que jamais. Dans le silence de la pièce, où pas un son ne provenait de la grande bâtie, il était comme prisonnier, livré à la souveraineté du père ; rien ni personne ne lui viendrait en aide. En rougissant, il porta les mains à la taille, se détourna, et il baissa son pantalon sous les fesses. À cloche-pied, il le retira et le déposa sur la chaise. Il mit les mains en coque sur son pubis, honteux d'être, tout nu, en chaussettes, debout dans cette chambre inconnue, dans le regard de cet homme.

Le père mit un genou au sol et lui présenta les trous des jambes ; un troisième, obscène, ouvrait le fond de la culotte, sans doute pour permettre au pénitent de faire ses besoins. Pascal leva les pieds l'un après l'autre. Dès qu'il sentit la maille râche lui remonter le long des jambes, il comprit comme elle grattait. Le père l'ajusta sur ses hanches et ses fesses, puis, lui séparant les mains d'autorité, il les lui passa par les trous des bras. La grenouillère se fermait par un cordon qui se laçait de bas en haut, et Pascal regarda ailleurs, dans le fond de la pièce, pour tenter vainement d'ignorer les gros doigts qui s'affairaient sur son pubis, qui remontaient depuis son ventre jusqu'en haut de sa poitrine. Une ficelle servant de ceintureacheva de lui ajuster cette combinaison contre la taille. Le contact en était insupportable : il le grattait partout, sur la poitrine, les flancs, surtout le dos dont il réveillait le souvenir du fouet, sur le ventre, les fesses, entre les jambes et, bien sûr, de façon plus horrible encore, sur le sexe.

Le père se redressa.

– Le mieux sera de le porter la nuit, afin de t'éviter toute tentation.

Pascal sentait un feu monter en lui ; il pensa qu'il ne pourrait le supporter plus de quelques instants ; il était à deux doigts de se l'arracher.

– Allonge-toi sur le lit.

Il n'eut pas le temps de s'étonner de cette nouvelle lubie qu'on le prenait par l'épaule, on le faisait s'asseoir au bout du lit et se coucher sur le dos. Le père se mit à côté de lui et, comme il se penchait, ses longs cheveux noirs formèrent un rideau qui plongeait son visage dans l'ombre. Pascal le sentit appuyer doucement avec la main sur sa poi-

trine, lui presser le crin sur ses flancs, le faire bouger sur son ventre, puis il vint sur ses organes qu'il malaxa lentement. Il se crispa et, grimaçant de douleur, il ne put retenir un gémissement.

– Tu vois comme c'est dissuasif ? Tu n'auras plus envie de te toucher là...

Et, tout en le regardant droit dans les yeux, il lui entrait la maille irritante dans les aines, entre les cuisses...

– ... N'est-ce pas ?

Pascal, le souffle court, ne put que répondre :

– Non... mon père...

Sans cesser de parcourir son corps pour en exaspérer l'inflammation, le père reprit :

– Les mortifications, ce sont les flagellations, comme tu as commencé de le connaître avec la discipline – mais on utilise également des étrivières, des orties... – ; ce sont les privations, et donc le jeûne ; mais ce sont aussi toutes sortes de malpropretés... Eh oui, cela t'étonne, mais c'est une véritable blessure pour l'amour-propre : les grands ascètes se répandent des cendres sur le visage, se couvrent de boue, et même s'étalent sur la figure de la bouse de vache. Socrate, le philosophe grec, se vidait son pot de chambre sur la tête... Tu es encore trop jeune pour connaître cela, mais je vais toutefois t'en donner un premier aperçu : je vais te polluer.

Et devant les yeux de Pascal stupéfié, le père laissa couler de la salive dans ses doigts. Puis il les lui appliqua sur la bouche ! Horrifié, il essaya vainement de s'écartier en se renfonçant dans le lit.

– Tu vois comme c'est affreux ?... C'est une puissante pénitence !

Le père continuait de lui rajouter de la salive sur les lèvres, il la recueillait de sa bouche, et il l'étalait largement. Pascal, totalement révulsé, serrait les mâchoires pour que rien n'en pénétrât en lui... Les gros doigts lui vinrent ensuite sur le nez, ils passèrent et repassèrent en tournant sur ses narines, et ils y poussaient le mucus visqueux pour tenter de l'introduire plus avant.

– Ferme les yeux, mon garçon...

Et, brusquement, il lui cracha sur les paupières ! Pascal sursauta, de plus en plus épouvanté. La manne tiède et filante fut étalée en rond, jusque sur les sourcils, puis de nouvelles projections lui coulèrent sur le front, furent répandues sur ses joues.

– Ouvre la bouche.

La voix était devenue plus sourde. Sidéré, Pascal imagina ce qu'il s'apprêtait à faire ! À cela, il ne pouvait se résoudre. Mais le père lui saisit la mâchoire dans sa grosse patte et la lui écarta de force. Et soudain une glaire lui tomba dans le fond de la gorge ! Il faillit s'étrangler d'horreur ! Il se débattit, voulut se redresser, mais il fut retenu, cloué

contre le lit par une poigne sans merci. Et comme il n’osait rejeter cette salive étrangère, au bout de l’écœurement, il la sentait naviguer dans sa bouche...

– N’aie pas peur de l’avalier, Pascal. Sois courageux : va au bout de ta pénitence.

Pascal restait tétanisé. Mais le temps passait, le père le regardait, et il était manifeste qu’il ne le lâcherait pas. Révulsé par l’horreur, il déglutit.

– C’est bien... Te voici maintenant profondément souillé, intimement, au cœur de tes entrailles...

Enfin, il le relâcha. Pascal se redressa en frissonnant de dégoût. Le père eut un geste, comme sur le point de dire quelque chose, mais il s’interrompit d’un coup ; Pascal en fut surpris. Pour la première fois, il lui donnait l’impression d’hésiter, comme si une faille avait traversé le monolithe de son esprit. Il semblait devenu plus sombre, plus lointain, enfermé dans un univers définitivement hermétique. Quand il parla, sa voix était lente, presque éteinte ; il paraissait affecté ; on aurait dit qu’il venait de céder devant une puissance plus grande que sa volonté.

– Pascal, pour parachever ta repentance, je vais te soumettre à une dernière offense. C’est une pratique que je n’ai encore proposée à aucun des pensionnaires de cette maison ; ils sont trop immatures pour cela. Mais je devine en toi de grandes dispositions, et je veux te donner une chance de la connaître... Viens.

Redoutant ce qui l’attendait, Pascal se releva timidement.

– Et, pour que cette mortification soit plus ardente, plus pénitente, nous l’accomplirons devant le Seigneur. Car s’Il est toujours partout, omniscient et omnipotent, Sa présence se concrétise singulièrement ici, dans Sa représentation.

Pascal fut pris par l’épaule, conduit devant la croix, agenouillé de nouveau, à deux pas en face du Christ.

– Toutefois, ne crains rien : ton corps enfantin est immarcescible. Il ne pourra se flétrir, il ne pourra se corrompre, rien ne peut le vicier, rien le putréfier...

Cette précaution oratoire ne fit qu’alerner Pascal davantage. L’inconnu d’une nouvelle épreuve, qui lui était annoncée comme magistrale, et de plus inadaptée à son âge, accroissait son angoisse... Le père s’était placé devant lui, lui masquant le crucifix, et il l’examinait avec une intensité qui l’obligea de baisser les yeux. La grande main lui caressa doucement la joue, suivant le bord de son menton. Pascal frissonna. Immobile, les bras le long du corps, il sentait les restes de salive lui sécher sur le visage, tout son torse le brûlait de la terrible démangeaison du tissu en crin, et il ne parvenait pas à se débarrasser

de la pénible sensation d'écœurement qu'il gardait au fond de la gorge.

– Si le bonheur était le sens de l'existence, la douleur serait révoltante et insupportable. Mais il en est tout autrement si la vie est une purification, un chemin vers l'autre monde, une étape, si son sens ne se manifeste, précisément, que dans la souffrance, et ne se réalise que par elle.

Le père le contourna, tout en effleurant du bout des doigts la base de son cou, au bord du cilice. Dans une sorte d'égarement provoqué par son désarroi, Pascal eut l'impression que, comme à un condamné, on désignait l'endroit de sa décapitation !... Il entendit de nouveau ouvrir un tiroir de la commode. Quand le père revint, il se plaça derrière lui.

– Mais le mystère expiatoire auquel je vais te soumettre est trop grand pour que tu puisses en contempler l'œuvre en face.

Soudain, lui passant les mains au-dessus de la tête, le père lui présenta devant le visage une bande de tissu, une simple étole blanche, et il la lui appliqua à plat sur les yeux. Il la lui noua derrière la tête, fermement.

– Car vivre c'est porter une croix, et non la jeter, s'en débarrasser en se livrant à des plaisirs impurs.

Plongé dans le noir, Pascal sentit ensuite qu'on lui prenait les bras, qu'on les lui ramenait dans le dos, et tout à coup une corde s'enroula autour de ses poignets. On l'attachait !

– Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé. Et je ne te chercherais pas si je ne te possépais pas.

La corde fut serrée assez vigoureusement, et il gémit anxieusement : ces préparatifs ressemblaient effectivement de plus en plus à ceux d'une exécution !... Puis il devina que le prêtre revenait se placer devant lui et, privé de vision, l'odeur de la soutane ondoyant sous son nez s'imposa plus fortement.

– Seigneur Fils unique, Jésus-Christ, Seigneur Dieu, Agneau de Dieu, le Fils du Père, Toi qui enlèves le péché du monde, prends pitié de nous, reçois ma prière.

Il entendit des froissements devant lui comme si le père cherchait quelque chose dans sa soutane.

– Esprit Saint, fais grandir en moi le désir de connaître ceux qui m'entourent, comme le Christ nous a aimés, et apprends-moi à les aimer...

Pascal tressaillit en sentant une main se poser paternellement sur sa tête et la maintenir.

– ... Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Si vous êtes fidèles à mes commandements, vous demeurerez dans mon

amour, comme moi j'ai gardé fidèlement les commandements de mon Père et demeure dans son amour...

Il entendit un bruit de friction, tout proche de son visage. Une nouvelle odeur lui vint, plus aigre, plus vive, charnelle.

– ... Mon commandement, le voici : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés... Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande...

Soudain, il sursauta : quelque chose s'était posé sur ses lèvres ! C'était rond, chaud, mouillé, et cela sentait fort. Était-ce le pouce du père ? Mais non... ce ne pouvait être que... C'était impossible, pourtant !...

– Ouvre la bouche, mon garçon.

Pascal resta stupéfié. Il avait brusquement compris qu'il allait connaître ce qu'Yves avait subi ! Le père ne pouvait tout de même pas se livrer à des dévergondages de potaches débauchés ?!... Toutefois, il ne put faire autrement que de se laisser faire ; il ne résista pas, il n'en avait plus la possibilité. Après les épreuves qu'il venait de traverser, il se sentait dépossédé, lavé, rincé, mis à nu, aussi vulnérable qu'une huître sortie de sa coquille. Son visage était sale, sa gorge restait irrémédiablement souillée, tout son corps le brûlait comme en enfer ; il n'était plus en mesure de juger de rien... Et soudain, il l'eut dans la bouche ! C'était beaucoup plus épais qu'un doigt, plutôt de la taille d'une grosse prune. Malgré son abandon, il eut le réflexe de se reculer, mais une seconde main vint sur sa tête rejoindre la première et le retenir. Alors, la chose se mit en mouvement, se retirant pour mieux revenir, s'enfonçant toujours plus loin, jusqu'à cogner dans sa gorge... Il entendit soudain au-dessus de lui psalmodier :

– Pour la communion avec le corps merveilleux de cet enfant, Seigneur, pour cet ange que Tu m'as envoyé, j'accepte de renoncer à Ton Paradis ! J'accepte Ton Enfer ! Que Ta volonté soit faite... Une étincelle d'extase n'est pas trop cher payée de mille morts. Car, en vérité, qui veut l'ange doit faire la bête !

Les doigts du père s'enroulaient sur sa tête comme des serpents, ils fourrageaient dans ses cheveux avec une étrange tendresse, et son organe lui heurtait toujours plus impétueusement le fond de la gorge. Sous les coups, les larmes lui jaillirent des yeux, absorbées par le bandeau. Il grognait de douleur, et le supplice durait, durait, il semblait ne devoir jamais finir... Il se sentait mortifié au dernier point, cet affront le réduisait à une pauvre chose, il n'était plus qu'un réceptacle ; et, certainement, il ne valait pas mieux qu'Yves, qu'il avait pourtant cru pouvoir repousser.

Soudain, alors que l'organe grossissait encore sous son palais, se durcissait de plus en plus, qu'il vibrait comme s'il allait s'envoler, il

se retira d'un coup... Pascal, soulagé, bascula en avant en hoquetant pour retrouver son souffle.

– Mon Dieu ! Mon Dieu !... Où cet agneau me mène-t-il ?!... Je suis trop faible, Seigneur, en vérité, trop faible devant lui !... Mais la profanation est entamée... elle doit être consommée... il faut l'accomplir...

La voix du père était devenue aiguë, plaintive, comme s'il était la proie d'une souffrance indicible.

– Pascal, tu vas maintenant faire l'oblation de toi-même à Notre Seigneur Jésus-Christ. Comme le pain et le vin dans l'Eucharistie, tu vas faire offrande de ton corps, tu vas livrer ta chair, tes entrailles, tu vas te sacrifier, tout entier. Ce sera par mon action, par mon geste, c'est de mon eau lustrale que je vais te baigner, mais c'est pour Lui que cela sera accompli, c'est par lui que tu seras lavé du péché original...

Pascal fut assez vivement empoigné, retourné, plié en avant, et on appuya son torse sur le bord du lit. Il devina qu'on s'agenouillait derrière lui, tout contre lui. Une main se posa sur ses poignets liés, sur ses reins, et il sursauta quand, soudain, un doigt puissant passa par le trou au fond du cilice et le toucha entre les fesses ! La phalange pleine de salive le parcourut impérieusement, jusqu'à trouver son orifice sur lequel il s'arrêta. Il le lui écarta, le lui tripota comme pour l'ouvrir. De stupeur, Pascal resta tétanisé ; mais il était au point où il ne pouvait plus s'étonner de rien.

Tout à coup, le doigt fut remplacé par un organe bien plus épais, mouillé, glissant. Et cette dureté pressa sa petite brèche, la comprima, en repoussa le col pour l'élargir. Il ne comprit pas ce que le père voulait de lui jusqu'à ce qu'il eût mal, jusqu'à ce que commençât son écartèlement. Ainsi prétendait-il entrer en lui par là aussi ?! Il gémit, suffoqué par le scandale, incapable de concevoir le sens d'une telle pollution. Le membre luttait contre lui, disjoignait les bords de son petit muscle, le forçait, tentait de s'introduire... Il pensa que le père s'apprêtait à connaître l'endroit réputé le plus sale de son corps ! N'était-ce pas plutôt lui, tel Socrate, qui était en train de se souiller, de se mortifier ? Voulait-il s'infliger cette offense en même temps qu'il l'offensait ?

Le pieu qui l'ouvrait pesa davantage, et passa soudain un cap. Il cria. Il reconnut la prune qu'il avait eue en bouche et qui s'était d'un coup logée dans ses entrailles. Halluciné, il sentit une chose grosse et longue se pousser en lui, comme ces bâliers avec lesquels les Romains brisaient les remparts, et le pénétrer, tout le long, jusqu'au plus profond de lui. Jamais il n'avait reçu de sensations de ces zones reculées de son corps, dont il ignorait presque l'existence ; jamais non plus ses viscères ne lui avaient prodigué de telles souffrances.

Alors le père se coucha sur lui, l'enlaça dans ses bras robustes, et il le recouvrit, l'étreignit. Privé de la vue, privé de la liberté de ses mains, Pascal se sentit enfoui sous une masse tellurique. Son être tout entier se résumait à la part la plus indécente de son corps, il découvrait quelque chose au-delà de ces sensations, qu'il ne savait pas nommer, une sorte d'existence nouvelle où son moi s'effaçait sous l'ampleur de l'envahissement, de la douleur, où il n'était plus rien, rien d'autre que ce qui abritait ce membre entré en lui.

Le pilon se recula, comme une marée qui se retire, puis il se renfonça lentement pour mieux le broyer, le faisant se redresser comme se tord un fil de fer dans une flamme. Il s'écarta de nouveau, puis retourna en lui, puis repartit, s'enfouit encore, reflua, revint en se plantant toujours plus loin, sans fin, lui causant à chaque fois des tourments de plus en plus vifs. Le rythme s'accéléra, la trépidation enfla, devint frénétique, les soubresauts le soulevaient du lit, les secousses le déchiraient, il crut qu'il allait mourir.

Enfin, tout s'arrêta. Le père s'était immobilisé, collé à ses reins, ébranlé par une longue commotion. Cette convulsion se communiqua à son propre corps, il fut traversé par plusieurs spasmes, agité comme un hochet. Il devina, confusément, comme une aspersion au fond de lui, mais, pris dans cette révolution, sans doute rêvait-il. Après quoi, quand les dernières vagues s'éteignirent, il sentit le grand corps au-dessus de lui s'abandonner, vaincu, et se répandre tel un océan de boue, l'écrasant contre le lit.

Un long moment plus tard, il fut enfin libéré. La charge qui l'accablait se retira, la corde se ramollit, le bandeau se défit. Il se redressa, cligna des yeux.

Il se retourna timidement, et il découvrit le père à genoux devant lui qui, pour la première fois, lui adressait un faible sourire. Il lui caressa la joue tendrement.

– Mon divin enfant !...

Et soudain, le père le prit dans ses bras, l'enveloppa, le serra passionnément contre lui, tout en récitant d'une voix sourde :

– « Sur ma couche, pendant des nuits, j'ai cherché celui que mon cœur aime... Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé... Les gardes qui font la ronde dans la ville m'ont rencontrée : "Avez-vous vu celui que mon cœur aime ?"... À peine les avais-je passés, que j'ai trouvé celui que mon cœur aime... Je l'ai saisi, et je ne l'ai point lâché... »

Emporté par le rythme des mots, incapable de ne rien comprendre à ce qui lui arrivait, Pascal se laissa aller, secoué par les sanglots, comme délivré, pris dans un tournoiement de sentiments si désordonnés qu'il ne savait plus les démêler.

*

Le lendemain, il se réveilla très tôt, pris par l'inquiétude de ne plus savoir dans quel lit il se trouvait. Il se redressa et fut surpris de reconnaître le dortoir. Il faisait encore nuit, seule la veilleuse au-dessus de la porte dispensait une lueur jaunâtre.

Il retomba sur l'oreiller. Ce qui s'était passé la veille lui revint... Il se souvint en particulier du bonheur qu'il avait eu quand on lui avait retiré le gilet de crin, quand tout à coup les démangeaisons avaient commencé de décroître, que la fraîcheur de l'air était venue adoucir le feu qui irritait sa peau. Le père l'avait remonté du rez-de-chaussée en le portant dans ses bras, enveloppé dans une couverture, comme un blessé. Il l'avait conduit dans les douches, il l'avait placé sous le jet d'eau, ruisselant chaud sur son corps nu, et il l'avait savonné lui-même. Ses grandes mains onctueuses l'avaient parcouru entièrement, l'avaient entouré, recouvert de mousse comme pour le protéger, le doter d'une cuirasse nouvelle. Puis, après l'avoir séché, il l'avait lui-même rhabillé de son pyjama, et ramené dans son lit. En s'allongeant, Pascal avait éprouvé une sorte de grand soulagement, d'apaisement, comme s'il se retrouvait enfin, comme si tout son corps avait été renouvelé, ressuscité... Il avait dû s'endormir instantanément.

Il ne ressentait plus l'effet des cordes dans son dos, seule une douleur sourde, dans le fondement, continuait de l'élanter. Cette sensation ne lui déplaisait pas tant que cela : elle lui rappelait, d'une manière persistante, l'existence de ses entrailles, de cet en-lui inaccessible, et par là de son corps tout entier... Et, en repensant à ces épreuves auxquelles il avait été soumis, il était pris d'une certaine fierté d'avoir réussi à les traverser, vaille que vaille. Il avait le sentiment qu'il avait accédé à un autre univers. Peut-être grâce à quoi n'aurait-il plus besoin, le soir, de se glisser la main dans le pantalon et de s'adonner à des pratiques honteuses ?... Il se demanda si sa mère aurait été fière de le voir porter le cilice, se donner la discipline...

Brusquement échauffé par cette idée, il se leva en repoussant les draps. Il arracha son pyjama par la tête, sans même le déboutonner, reprenant le geste du père avant de se fouetter, et il attrapa sur la chaise son pantalon dont il retira la ceinture. Il en enroula une partie autour du poing pour la raccourcir, puis il s'agenouilla devant le lit. Il inspira profondément. Il lança le bras par-dessus l'épaule, de toutes ses forces. Le claquement du cuir résonna dans la pièce ; il se pinça les lèvres pour retenir un cri, car un trait de feu lui avait traversé le dos ; des points blancs lui piquèrent la rétine. Il était surpris de l'efficacité qu'il avait obtenue. Il réessaya. Il fut parcouru d'un nouveau sursaut et se renversa en arrière ; cela faisait affreusement mal ! Mais il était heureux d'avoir réussi à se dominer ; le père serait fier de lui.

Il allait relancer la ceinture, mais les ondes qui lui vrillaient le dos étaient encore trop présentes, et il lui fallut attendre un moment, de

peur d'outrepasser ses forces. Soudain, dans la résonance de cette secousse qui avait ébranlé son corps, il se rendit compte que son membre s'était soulevé ! Il en resta confondu : comment était-ce possible ? Il voulut en avoir le cœur net, il glissa la main gauche dans la fente du pantalon, et il le sentit effectivement venir au-devant de ses doigts, comme un petit animal familier. Il fut apeuré : n'était-il pas en train de retomber dans les travers qu'il avait résolu d'éviter ?

Il arracha sa main. Il restait là, respirant vivement, la ceinture toujours au bout de son bras, pris par une sorte de vertige, tandis que les deux barres dans son dos en s'atténuant battaient encore à ses tempes. Il n'osait plus bouger, pétrifié par la vue de son organe obscènement sorti de son pantalon... Pourtant, il continuait de le trouver très beau, attirant, et troublant. Mais n'était-ce pas là, précisément, une tentation de son mauvais ange ?...

En même temps, le père lui-même avait fait usage du sien pendant la pénitence... Il pouvait donc bien se le toucher, lui aussi. Timidement, il approcha la main, comme devant le fruit défendu. Mais, dès que ses doigts perçurent la verge finement tendue, dès que sa verge reconnut les doigts familiers, les sensations lui revinrent d'un coup. Elles s'allierent à celles qui l'élançaient dans le dos, et il en ressentit une impression nouvelle, extrêmement vive, où les ondes de la douleur croisaient et amplifiaient celles de l'attouchement. L'effervescence le reprit

Mais il se reprocha cette faiblesse, et il se donna un nouveau coup avec la ceinture, énergiquement. Le cuir claquait dans son dos, et il se cambra, bouche grand ouverte, secoué par la commotion ; une nappe brûlante le parcourait à nouveau. Sa main gauche cependant était restée sur son membre et, malgré lui, par une mécanique sur laquelle il perdait le contrôle, elle se mit en mouvement. Il fut aussitôt entraîné dans un tourbillon bouleversant de sensations, bien trop vives pour que la force de sa volonté pût l'interrompre.

Les coups suivants portèrent moins, car il était déjà affaibli par le ventre. Très vite, malgré les gestes malhabiles d'une main dont il n'était pas habitué de se servir pour cette tâche, son corps exacerbé par les émotions se rompit ; il se sentit partir. Traversé par les traits de la jouissance, il se plia en avant, lâcha la ceinture, et recueillit dans ses doigts les petits jets chauds qui venaient de lui... Il tomba, le front par terre, haletant, envahi par un plaisir terrible, écrasé par l'attrition d'avoir failli.

Mais, quand le plus fort de la crise fut passé, pris par une brusque inspiration, il amena lentement la main à son visage, et il y étala la matière qui était sortie de lui. Alors, en réalisant ce qu'il avait accompli, une profonde satisfaction le saisit : il avait tout fait lui-même, et se fouetter, et se souiller ; il avait péché, mais il s'était puni.

Intuitivement, il sut qu'il avait découvert une nouvelle voie, un bonheur dont il n'avait connu jusqu'à présent que l'ébauche. Seule la souffrance permettait d'atteindre à une extase divine, avait dit le père. N'était-ce pas ce qu'il venait de vivre ?... En imposant la douleur à ce corps qu'il aimait tant, il avait obtenu un véritable état de grâce – un état qu'il pourrait recréer à volonté, chaque fois qu'il le voudrait.

Et en pensant que, si jamais sa mère devait le découvrir, elle ne pourrait plus qu'être fière de lui, il se sentit soulagé. Il eut le sentiment d'avoir retrouvé l'unité, une nouvelle beauté du monde.

JULIO, LES ANGES SACRIFIÉS

Ce qui surprend le plus, c'est l'habile mélange permanent de beauté et de cruauté.

Daniel Leduc, à propos du film *300*.

L'attentat

Alberto avait demandé à Julio de sortir les poubelles, et à cause de quoi il fut le dernier à aller se doucher. Après toute la poussière qu'il avait mangée cette journée en crapahutant, en rampant, en sautant des clôtures, après la sueur qu'il avait dépensée en grimpant aux arbres ou en escaladant des murs de pierres, il était heureux que ce fût enfin son tour. Mais, dans le couloir qui menait à la salle de douches, la serviette sur l'épaule et des vêtements propres à la main, il aperçut Beatriz qui revenait de la cuisine ; il l'attendit.

Elle s'approcha en lui souriant et s'arrêta devant lui.

– Bonjour Julio... T'as grandi, ma foi !

Beatriz venait parfois donner un coup de main à son père, Alberto, lorsque se préparait une fête, comme ce soir. Son travail d'assistante commerciale lui ayant permis de s'acheter une vieille Ford, ces jours-là elle faisait la route depuis Tacuarembo pour apporter la viande qu'il avait commandée. Elle avait vingt-cinq ans, et Julio était amoureux d'elle... Mais qui n'était pas amoureux de Beatriz ? Avec ses lèvres corallines, fines, délicatement renflées, ses yeux effilés, ses sourcils qui s'étiraient jusqu'aux tempes, comme effleurés de l'aile d'un ange, et surtout avec une petite paire de seins bombés haut tenus dans le chemisier, elle stimulait la libido de tous les garçons mieux que le diable n'y serait parvenu ! Malheureusement, elle n'était pas souvent là, on la voyait rarement, et, s'il se racontait dans le dortoir beaucoup d'histoires sur son compte, Julio se doutait bien qu'il s'agissait d'affabulations. De toute façon, avec la douzaine d'années qui les séparaient, il savait qu'il n'avait aucune chance auprès d'elle, évidemment.

Elle lui fit un sourire complice :

– Je crois que vous allez vous régaler, ce soir !

Et, s'avançant, elle lui déposa un baiser sur le front.

– À tout à l'heure !

Elle poursuivit son chemin. De ce baiser, Julio garda des étoiles dans la tête. Il regarda avec mélancolie la jeune femme disparaître, au bout du couloir, vers la cour.

Il se retrouva seul dans la salle de douches, tous les autres étant déjà sortis. Il aimait autant cela, il pourrait se laver tranquillement sans qu'un connard ne vînt l'examiner sous le nez en prétendant lui

compter les roubignoles. Il ôta ses vieilles pataugas éculées, se débarrassa du tee-shirt et du short avec lesquels il s'était entraîné, plus sales et maculés que s'il s'était roulé dans une auge à cochons, tira ses chaussettes et son slip collés à la peau par la sueur, et, tout nu, il entra dans un des boxes qu'aucune porte ne fermait.

Il ouvrit le robinet et, rassemblant son courage, il se plaça sous le jet. Il sursauta, saisi par l'eau froide, à peine tiède – il n'y avait pas d'argent à dépenser en électricité inutile, seul le soleil tempérait le ballon sur le toit. Mais dès qu'il y fut habitué, les yeux fermés, il présenta son front à l'aspersion revigorante qui lui ruisselait sur la tête, sur les épaules, le long du dos ; il se tournait d'un côté, de l'autre, pour se faire pénétrer par la salubrité de l'eau froide. Raúl ne les avait pas ménagés, il voulait que les *Mínimos* fussent au mieux de leur forme pour l'opération qui, à présent, aurait lieu bientôt, mais grâce à quoi il sentait à cet instant chacun de ses membres, chaque muscle de son corps, chaque flux d'énergie qu'il avait épuisé dans l'effort – il se sentait exister.

Il ferma l'eau, puis il se savonna de la tête aux pieds. Quand il en fut à ses organes, il les enferma dans son poing et, ralentissant ses gestes, il les massa rondement dans la mousse onctueuse. La silhouette de Beatriz lui revint... Ses seins – il les imaginait nus –, sa bouche – il se voyait l'embrasser –, ses yeux – il aurait voulu en être dévoré... Et sa verge grossissait, ses bourses se rétractaient...

Mais il s'interrompit soudain en entendant battre la porte de la salle ; il se tourna face au mur pour qu'on ne le trouvât pas dans cet état. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et fut rassuré de voir qu'il ne s'agissait que d'Enrique : ce n'était pas de lui qu'il pouvait craindre une curiosité déplacée. Il croisa brièvement le regard de son camarade, lequel détourna les yeux, gêné, avant de récupérer un peigne oublié sur un lavabo et de ressortir aussitôt. Enrique était son voisin de dortoir, et peut-être celui du groupe qu'il appréciait le plus. Il avait un caractère doux, sensible, il était intelligent ; il avait en réalité quelque chose de différent des autres – sans même parler de ses étonnantes cheveux blonds, les seuls de tous les *Mínimos*, lesquels il gardait aussi longs que Raúl le tolérait.

Julio rouvrit l'eau, se rinça soigneusement, et enfin il sortit. Il attrapa sa serviette et se frictionna. En prévision de la fête, il avait préparé ses plus beaux vêtements. Il commença par enfiler un slip propre, gris clair, puis il passa son sweat blanc, traversé en haut des bras de deux bandes du même bleu que le drapeau de l'Uruguay, et marqué devant d'un énorme *14* – les garçons s'étaient cotisés et le lui avaient offert le mois précédent pour ses quatorze ans. Puis il se faufila dans son pantalon de jogging gris clair, dont il ajusta la ceinture élastique

plutôt bas, de telle sorte que, avec le sweat un peu court, on lui vît le nombril ; il pensait que c'était plus « sexy »...

Il enfila une paire de chaussettes blanches, et il entra dans ses vieilles baskets, jadis blanches elles aussi, sur lesquelles il fit tomber le bas du pantalon pour qu'on ne les vît pas trop. Devant une glace, il peigna ses cheveux bruns, d'ordinaire volumineux, mais que l'eau lui avait plaqués sur la tête.

*

– ... L'intérêt des exécutions de cadres politiques est évident ! D'abord, ces hommes sont proches du pouvoir, infiniment plus que de simples soldats, et puis ils ont une réelle influence sur les décisions du gouvernement...

Julio écoutait Mauricio qui discourait tout en sirotant son maté. Sur la table se trouvaient les reliefs du repas, les petits os tronçonnés des côtes de bœuf, les peaux des boudins, quelques rares saucisses qui n'avaient pas été mangées. Tout autour, discutaient une vingtaine de garçons, entre treize et quinze ans, vivement excités par l'ambiance de la fête.

– ... Quand la population découvre que la révolution est parvenue à supprimer un haut fonctionnaire, que tout le monde croyait super bien protégé, l'effet psychologique est double : nos sympathisants sont renforcés dans leur conviction, et les indécis nous rejoignent dans l'insurrection. Si par exemple nous arrivons à exécuter le colonel Pérez...

Un garçon réagit :

– Dégommer Pérez ?!... Tu décornes ! C'est impossible...

Mauricio eut le petit sourire entendu de celui qui sait, mais qui ne peut pas parler. Julio en fut agacé ; il demanda :

– Mais ça sert à quoi que les gens soient d'accord avec la guérilla ? Le gouvernement, il s'en fiche !

Les yeux de Mauricio brillèrent, trahissant sa satisfaction d'avoir la réponse prête. Il se pencha et lui posa la main sur le genou.

– Mon vieux, la guérilla est une guerre de conquête du cœur, mais aussi de l'esprit.

Une formule de Raúl, pensa Julio. Mauricio se contentait de rabâcher ce que leur chef professait. Alors qu'il n'avait guère plus de vingt-cinq ans, assuré de sa « belle gueule » – quoiqu'un peu lourde de traits –, il prenait des airs pénétrés comme s'il avait tout compris. Julio se souvenait comment ses parents, qui aujourd'hui faisaient partie de la longue liste des « disparus », le mettaient en garde contre ce qu'ils appelaient la « pensée prédigérée »...

– La théorie maoïste de la guerre populaire prolongée se divise en trois phases.

Il s'adressait maintenant à Julio en particulier. Il referma le poing qu'il lui avait posé sur la cuisse, et il dressa le pouce, comptant sur ses doigts.

– À la première, les guérilleros obtiennent le support de la population, au travers d'attaques contre la machine gouvernementale, et par la diffusion de propagande. À la seconde, on monte en puissance, et les attaques se font contre les militaires et les institutions vitales. À la troisième phase, on utilise le combat conventionnel pour prendre les villes, déborder le gouvernement, et contrôler le pays.

Il replia le majeur pour ne garder que le pouce et l'index dressés.

– Nous en sommes à la deuxième étape... Tu comprends ?

Et Mauricio lui tapota le genou d'un geste affectueux. Julio s'écarta. Sur Mauricio aussi circulaient différents ragots.

Un autre garçon intervint en posant une question. Julio en profita pour faire mine de regarder autour de lui et sortir ainsi de cette conversation. Il avait bien assez des leçons d'éducation politique, dont Raúl les gratifiait deux fois par semaine, pour suivre en plus celle remâchée d'un Mauricio. Ses yeux errèrent sur le réfectoire où les garçons allaient et venaient, s'apostrophaient et riaient bruyamment. Il remarqua soudain que Beatriz s'était assise à côté d'Enrique. Il en ressentit un pincement au cœur.

Beatriz dévisageait son voisin, qui s'était lancé avec d'autres garçons dans une discussion animée sur la différence entre *guerrillero* et *terrorista*, mais elle ne suivait les arguments échangés que distraitemment. Comme le disaient ses copines, elle était une « mange-tout ». Elle aimait beaucoup entreprendre les jeunes hommes, elle adorait aussi séduire les jeunes femmes, particulièrement celles qui n'avaient encore rien connu des charmes saphiques, mais, surtout, elle raffolait des jeunes adolescents. Elle ne savait d'où lui était échu ce goût pour les relations sexuelles, mais il lui était venu très tôt, et elle en avait fait vocation au point que, pour pouvoir s'y adonner impunément, quelques années auparavant, profitant d'une bourse obtenue pour avoir réussi ses examens, elle avait fait un voyage en Europe pendant lequel elle s'était rendue aux Pays-Bas, à une adresse donnée par une amie plus âgée, qui du temps où elle était lycéenne l'avait initiée aux plaisirs lesbiens, et elle s'était fait ligaturer les trompes. Elle ne voulait d'autre enfant que ceux qu'elle pouvait embrasser sur la bouche, ceux qu'elle pouvait ainsi laisser jouir librement en elle.

Et ce n'était pas par hasard si elle s'était assise là ce soir. Avec ses cheveux d'un blond lumineux, qu'il portait long, jusqu'au cou, Enrique était un cas à part dans ce pays où tous les garçons étaient bruns. À voir sa peau claire, ses traits délicats, il n'avait certainement pas plus de quatorze ans, et elle fondait devant son visage long, ses yeux chastement baissés, ses sourcils haut placés, ses lèvres droites et

néanmoins sensuelles. Il portait un simple sweat-shirt vert olive – les Mínimos n'avaient en général que peu de moyens pour s'habiller –, mais sous le tissu qui flottait sur son ventre on devinait son torse fin et nerveux.

Julio vit Alberto traverser le réfectoire et installer deux chaises au fond. Non sans quelque solennité, il sortit son bandonéon, et il se mit à préluder. Il craignait cet homme, mais il aimait sa silhouette efflanquée, et il s'étonnait que, en dépit de leur couleur grise, il portât long ses cheveux. Après avoir reçu une balle qui lui avait laissé une jambe raide, il était maintenant chargé de l'intendance des Mínimos. Raúl alla chercher sa guitare et le rejoignit. Ils se jetèrent un coup d'œil et, de conserve, ils entrèrent dans la musique. Un demi-silence s'était fait dans le réfectoire. Les accords plaqués sur les cordes marquaient le rythme chaloupé des notes plaintives du bandonéon. Puis, après une syncope, le tempo bascula et prit un tour plus nerveux. Julio était fasciné par l'entente entre les deux hommes, leur capacité de s'écouter, de se répondre.

Beatriz se pencha vers Enrique et lui demanda :

– *El choclo*... Tu reconnais ?

Le garçon hochait la tête. Beatriz savait sa question factice, tout le monde connaissait ce morceau, mais cela permettait d'ébaucher un lien. Elle décida de lui faire le coup de la cigarette, un classique, mais qui en général marchait bien avec les jeunes garçons. Profitant de la musique qui masquerait ses paroles, elle se pencha en avant, appuya son bras familièrement sur le dossier de son voisin, et elle lui demanda discrètement :

– T'aurais pas une clope par hasard ?...

Le garçon tressaillit. Évidemment, il secoua la tête – Raúl interdisait strictement aux Mínimos de fumer. Mais de lui faire entendre qu'il aurait pu en avoir était une façon de le flatter en le considérant comme un adulte, un égal. Et, quoiqu'elle en eût un paquet dans son sac, elle soupira :

– Dommage, j'en ai plus...

Elle se recula à peine et, dans le mouvement, sa main vint « par inadvertance » frôler le dos du garçon. Le tissu de coton qui l'enveloppait était très doux, mais l'épaule qu'elle devina dessous lui donna encore plus envie : mince, légèrement osseuse, enrobée d'une musculature tendre, charnelle... Elle aimait tellement chez les jeunes garçons cette vigueur enclavée de féminité... Voyant qu'il écoutait attentivement la musique, elle revint lui glisser à l'oreille :

– C'est beau, hein ?... J'adore.

Il hochait la tête. Elle pensait qu'il était encore bien plus beau que la musique... Comme distraitemment, elle se mit à égrener les doigts sur son épaule, feignant d'accompagner la course du bandonéon qui cas-

cadait, montant et descendant autour de la ligne sourde de la guitare. Puis, insensiblement, elle lui vint sur le cou, long et droit, tendu, suivit le bord du menton, rejoignit l'angle de la mâchoire. Cependant, quand elle passa sous le léger rideau des cheveux et lui frôla le lobe de l'oreille, il eut un petit geste de la tête pour s'écartier, comme s'il prenait seulement conscience de sa présence. Apparemment, il n'aimait pas qu'on lui fit des chatteries dignes d'une fille ! Elle sourit ; il ne ferait peut-être pas toujours autant de manières... Du dos de la main, pour le taquiner, elle lui caressa encore la joue. La peau était d'un rose tendre, fragile, tellement lisse. De nouveau, il eut un tic d'agacement.

Pendant ce temps, des garçons s'étaient levés et esquissaient quelques pas de tango, tournoyant en solo devant les musiciens.

– Viens. On va danser...

Elle sentit un léger vent de panique passer sur le garçon.

– Non... Faut que je débarrasse...

Il se leva et commença de ramasser les assiettes. Beatriz resta déconcertée. Elle n'osa pourtant pas insister : elle ne tenait pas à ce que son père la remarquât dans ses entreprises. Il ne lui demandait pas souvent de venir, or cette réserve de jeunes garçons sur laquelle il régnait était précieuse, et il n'aurait pas fallu s'en faire interdire l'entrée à cause d'un petit con, trop effarouché pour danser avec elle, paralysé à l'idée de s'exhiber devant ses copains !

De loin, Julio aperçut Enrique qui s'activait alors que Beatriz fronçait les sourcils. Il avait observé le manège de la jeune femme et, terriblement jaloux de la chance de son camarade, il ne comprenait pas qu'il ne la saisît pas. Il le suivit des yeux tandis qu'il emportait une pile d'assiettes sales ; à sa place, il aurait remis à plus tard de débarrasser ! Certes les parents d'Enrique l'avaient éduqué dans la stricte observance des règles du bien-vivre en communauté, mais, à cet instant, personne ne semblait s'en préoccuper, pas même Alberto, parti loin dans sa musique.

Enrique, encore troublé par les manœuvres de Beatriz, entra dans la cuisine et déposa les assiettes sur la planche à côté de l'évier.

En se retournant, il fut surpris de voir Mauricio arriver avec les plats dans lesquels on avait servi la viande ; le garçon n'était pourtant pas du genre à se précipiter pour prendre son tour de corvée. En les déposant à côté de la vaisselle sale, Mauricio lui adressa un petit sourire coquin.

– Dis donc, je t'ai vu avec Bea... Elle te faisait pas du pied ?... Et tu l'as plantée là ?

Enrique était à cent lieues d'avoir envie de discuter de cela avec un Mauricio. Il grommela quelques mots et voulut passer son chemin. Mais l'autre l'arrêta en se campant devant lui.

– Qu'est-ce qu'il y a ?... Elle est super-belle, Bea, non ? T'aimes pas les filles ou quoi ?

Il lui sourit et lui posa la main sur l'épaule.

– Peut-être tu préfères les mecs ?...

Enrique resta pétrifié. La main, large et pesante, s'était mise à le masser en rond, avec une lenteur suggestive. Puis elle descendit sur son bras, où elle le tripota ostensiblement au travers de la manche. Il ne savait que faire ; il n'était pas habitué à ce genre d'attouchements, à ces caresses explicitement lascives ; mais il se contint, réprimant le réflexe de se dégager. Il pensa que se présentait peut-être l'occasion de connaître comment c'était, ce que cela faisait, s'il aimait cela ou non... Son hésitation conforta Mauricio, il lui prit le menton, lui redressa la tête.

– Regarde-moi, petite rose... Que tu es jolie !...

Enrique rougit à ce quolibet que les hommes lançaient aux femmes dans la rue !... Dérangé par l'air satisfait du garçon, lequel était persuadé que personne ne pouvait résister à son charme, il baissa les yeux. Il sentit alors qu'on le prenait par la nuque, on se penchait sur lui, et soudain on l'embrassa. Il hésita une demi-seconde. Mais dès qu'il eut cette bouche sur lui, trop épaisse, trop charnue, qui pressait la sienne en cherchant à la pénétrer, quand lui vint cette haleine montant des entrailles où fermentait un repas trop lourd, il fut brusquement rebuté. Le garçon était trop grand, trop large, trop massif pour lui, ses bras étaient trop gros, trop musclés. Il se dégagea.

– Laisse-moi...

Mais le jeune homme le retint par l'épaule. Il voulut le rassurer :

– Attends ! Tu vas voir, je vais te faire plaisir...

Il lui mit la main entre les jambes, et il le pelota là, à la bragette, assez rudement. Interloqué, Enrique sursauta ; il vit rouge.

– Lâche-moi, j'te dis !

Et, de force, il s'arracha brusquement ; il sortit.

En retournant dans le réfectoire, il était encore en ébullition. Il avait l'impression de s'être fait agresser... Il se remit rageusement à ramasser les couverts. De loin, il jeta un coup d'œil à Beatriz. Elle croisa son regard, mais elle se détourna. Elle se leva, attrapa son sac, et quitta le réfectoire... Quand il revint d'un nouveau voyage à la cuisine, il remarqua que Julio n'était plus là non plus.

Beatriz alla sur le perron. Il ne faisait pas chaud, mais son père interdisait qu'on fumât à l'intérieur. Elle prit le paquet dans son sac, alluma une cigarette, et elle tira nerveusement dessus... Elle restait piquée de s'être fait évincer par ce blanc-bec d'Enrique !...

Soudain, elle sentit dans la pénombre une présence à ses côtés. Elle reconnut Julio ; elle se demanda ce qu'il venait faire là.

Il lui dit, d'une voix mal assurée :

– Euh... Tu me passeras pas une clope ?...

Elle le dévisagea, incrédule : lui faisait-il le coup de la cigarette, à son tour ?!... Elle hésita. Si jamais on la prenait à faire fumer un garçon, elle se ferait sérieusement taper sur les doigts. Mais elle avait remarqué Julio de longtemps, et il lui plaisait bien, lui aussi. Après Enrique, c'était certainement le plus beau de la bande. Il avait une bonne touffe de cheveux bruns qui retombait sur son front comme un drapéau, son regard était intelligent et sensible, ses yeux sombres, feutrés, semblaient toujours étonnés devant la vie, et son nez, droit mais charnu, ses lèvres ourlées, le rendaient très sensuel. De plus, à voir comment, l'air de rien, il lui lorgnait la poitrine, lui ne paraissait pas si timoré ! Puisque l'autre s'était défilé, elle se rattraperait volontiers avec celui-ci. Elle lui montra sa cigarette et mentit :

– C'est ma dernière... Tu veux une taffe ?

Elle la lui tendit.

– Mais, surtout...

Avec une mine de conspirateur, elle mit l'index devant ses lèvres pour lui intimer le silence. Il lui sourit avec gratitude.

Ils restèrent côte à côte à se passer la cigarette, non loin de la grille refroidie qui avait servi pour la *parrillada*, face à cette ancienne cour de récréation plongée dans l'ombre. Les cris des enfants étaient ce soir remplacés par les notes du bandonéon et de la guitare venant du réfectoire, qui continuaient de couler et d'aller s'éteindre contre les murs. Elle contemplait les bâtiments fatigués de cette école désaffectionnée, et elle pensait que Raúl avait choisi là un excellent refuge. Qui irait chercher les *Mínimos* dans ce village écarté, loin de Cerro Largo ?

Julio était intimidé par ce moment d'intimité qu'il partageait avec Beatriz, sans personne d'autre, seulement eux deux... Il se demandait surtout si elle aurait avec lui les attentions qu'elle avait eues pour Enrique... Il l'entendit qui murmurait :

– Vous êtes bien, ici... Et vous êtes en sécurité. Je suis sûre qu'on vous cherche partout dans la pampa, dans des estancias abandonnées, alors qu'on ne pense pas à venir au cœur de ce petit village !

Il fut ennuyé qu'elle lui parlât de cela. Il essaya de la ramener à lui :

– Oui, c'était mon école, quand j'étais en primaire...

Elle le regarda. Elle tira une dernière bouffée, puis elle jeta la cigarette par terre et l'écrasa.

– Ça suffit ! On s'encrasse les poumons ! Après, t'arriveras plus à courir...

Il fut attendri de la sentir comme une grande sœur qui s'inquiétait de sa santé. Elle le dévisageait. La lueur qui venait des fenêtres du réfectoire l'éclairait faiblement. Elle était tellement belle, aérienne, lumineuse dans le noir de la nuit. Il était électrisé.

Beatriz comprit qu'elle avait captivé le garçon. C'était facile à voir, ses yeux parlaient, tout son corps semblait tendu pour retenir l'élan qui le poussait vers elle. Elle fut heureuse d'avoir retrouvé son ascendant ; elle pensa en faire bon usage : celui-ci, elle allait le serrer dans ses filets, l'emballer sans attendre, elle n'allait pas le laisser changer d'avis.

Elle lui saisit la main, lui sourit. Il lui sourit de retour, et il était si gauche qu'il en était désarmant. Elle remonta le long de son bras, lui prit tendrement l'épaule, et, venant sur lui, elle lui déposa un léger baiser sur le front. Puis elle en nicha un autre entre ses sourcils, en laissa un autre encore sur l'aile de sa narine, amoureusement lui en mit un sur le bout du nez, et, en suivant, soudain elle l'embrassa sur la bouche. Il se raidit, comme une corde qui se tend d'un coup. Elle lui glissa l'autre main dans la nuque, l'emprisonna, et elle le sentit se casser en arrière, s'abandonner, venir à elle ; tout son corps se ramollit. Il se donnait sans réserve, et elle en fut touchée ; son désir de lui s'augmenta même d'une petite pique amoureuse. Elle le serra entre ses bras, et elle l'embrassa délicatement, mais sans ambiguïté. Elle parcourait légèrement ses lèvres, elle les effleurait, allant et revenant sur elles, les touchant à peine, d'une caresse suave, exquise. Elle cherchait seulement à exacerber ses sens, à le rendre fou.

Elle s'écarta. Il n'était pas question de rester là, où n'importe qui pouvait surgir à chaque instant. Elle le prit par la main.

– Viens.

Et elle l'entraîna dans la nuit. Elle le conduisit au fond de la cour où, à côté de deux vieilles camionnettes, se trouvait son antique Ford Zephyr, à moitié rouillée, dont elle ouvrit la porte arrière. Il hésita à peine, se faufila à l'intérieur, et elle le suivit, en faisant attention à ne pas claquer la portière.

Aussitôt elle le reprit dans ses bras, et elle l'enlaça amoureusement. Cette fois ça y était, son envie de lui s'était libérée, et elle grossissait rapidement. Elle l'embrassa plus fougueusement, lui enfonça ses doigts dans la nuque, parcourut sa chevelure drue, épaisse, tandis que de l'autre main elle lui pressait la poitrine, elle lui caressait le ventre, elle se glissait sous son sweat. Comme il continuait de se laisser faire, elle le pénétra avec la langue, elle le griffa avec les ongles sur la nuque, et elle adora sentir la convulsion qui le traversa. Elle descendit sur le bas du ventre et n'eut pas de mal à trouver au travers du jogging l'émouvant aiguillon qui s'y était dressé. Elle le caressa un

moment au travers du coton, et aussitôt il acheva de s'étendre. Alors elle s'écarta.

Julio était abasourdi par la rapidité des événements. Il restait éberlué par son premier vrai baiser, par la sensation de cette main qui était venue sur son sexe ! Il bandait terriblement ; il avait un désir infini d'enfoncer son membre quelque part. Allait-il le faire, véritablement ?... Il commença d'y croire quand il la vit se déboutonner. Dans le noir, il devinait les doigts longs et fins qui défaisaient, un à un, de haut en bas, les boutons luisants du chemisier. Elle l'écarta, et il découvrit le bandeau du soutien-gorge, sombre sur la peau blanche. Il fut pris de vertige. Il allait devoir faire l'homme ; et, à cet instant, il se sentit soudain très jeune.

Beatriz se débarrassa de son vêtement qu'elle laissa sur la plage arrière de la voiture, puis elle rabattit les bretelles de son soutien-gorge et le dégraça. Elle lui murmura :

– Viens...

Elle le reprit par la nuque et l'attira sur elle. Le gamin se mit à lui embrasser maladroitement les seins, mais avec une ardeur qui avait quelque chose de frénétique, qui montrait à la fois l'intensité de son avidité, et son souhait de bien faire, de lui faire plaisir. C'était malhabile, mais c'était charmant. Tout en laissant la jeune bouche se promener autour de ses mamelons, elle l'encourageait en lui caressant la tête, en fourrageant dans ses cheveux, et, quand les sensations commençaient d'être trop vives, elle lui agrippait les épaules, et elle y plantait les ongles. Puis elle s'écarta à peine, se prit un sein dans la main, et le lui présenta.

– Suce-moi, mon chéri. Comme tu tétais ta mère.

Impressionné, Julio laissa entrer dans sa bouche le téton durci qui pointait au milieu de cette chair si douce. Mais les mots de la jeune femme avaient résonné au fond de lui, dans une partie de son esprit à laquelle il n'avait pas vraiment accès, et il resta paralysé, n'osant rien faire.

Beatriz l'écarta. C'était le problème avec les jeunes garçons : ils pouvaient être craquants, mais ils manquaient d'expérience et parfois des réflexes les plus élémentaires. Elle lui attrapa le sweat, le lui tira et le rejeta sur la plage arrière lui aussi. Elle le repoussa en l'allongeant à demi sur la banquette défoncée, vint sur lui, s'empara de son torse étroit, souple et tendre comme elle les aimait tant, et elle le recouvrit de baisers. Elle le picorait partout, dans la niche du cou, sur les flancs, au creux du plexus, dans l'alvéole du nombril. Puis elle attrapa la ceinture élastique de son jogging et commença de l'abaisser. Elle murmura :

– Aide-moi.

Il finit par se décider à soulever les reins, et le pantalon lui glissa sur les hanches. Une bouffée de chaleur lui vint au visage tandis qu'elle découvrait le petit slip, clair au milieu de la nuit, déformé par la barre qui remontait en biais vers la taille, fascinant comme tous les interdits. Elle y posa les mains, et elle sentit le jeune sexe sursauter sous ses doigts. Elle se mit à l'embrasser à petits coups, le mignotant de la base jusqu'à la pointe, tout le long. Puis elle descendit sur le renflement, à la jonction des cuisses, et elle le lécha au point de mouiller le tissu. En entendant les gémissements désespérés que poussait le garçon, elle sut qu'ils allaient partager un vrai plaisir.

Elle se redressa, roula le slip sur les hanches, et aussitôt le pantin bondit au-dessus du ventre. Ravie, elle l'enferma dans sa main et le serra ardemment. Elle se pencha dessus, lui déposa un léger baiser sur la pointe, et le gamin fut traversé d'un frisson de chat qui le fit onduler en miaulant. Elle avança alors le bout de la langue, alla fouiller dans le petit cratère, et bientôt, sous la pression interne qui se faisait de plus en plus vive, la jeune peau élastique se rétracta, dévoila le tendre bijou qu'elle recelait.

Elle prit le gland en bouche, seulement le gland, resserrant avec les lèvres la petite couronne par-dessous, et elle commença d'y promener sa langue. Le gosse gémissait plaintivement, elle connaissait cela, elle savait qu'à cet âge les sens étaient tellement vifs que toute impression était démultipliée, confinant à la douleur.

Elle descendit ensuite doucement, et le membre tendu lui coulissa entre la langue et le palais, jusqu'à lui venir au fond de la gorge. Elle remonta, redescendit, plusieurs fois, et le garçon était agité de mouvements fébriles, incontrôlés, il poussait des cris de chaton qui appelle sa mère.

Julio crut mourir quand elle se redressa, qu'elle l'abandonna alors qu'il sentait un plaisir intolérable monter en lui. Haletant, il la regarda défaire sa jupe, se contorsionner pour la faire glisser le long de ses jambes, et la laisser tomber par terre. D'un geste vif et rapide, elle se débarrassa de sa petite culotte. Le cœur battant, il scrutait le triangle d'ombre, en haut des cuisses, cherchant déjà à le pénétrer du regard, ne pouvant s'empêcher de redouter ce qui l'y attendait. Elle s'avança, vint à califourchon au-dessus de lui, et elle s'assit sur ses cuisses. Elle lui prit le membre, et elle le conduisit dans ce buisson qui l'impressionnait si fort. En sentant le bout de sa verge toucher ce nid, il s'aperçut qu'il était trempé ! Puis elle descendit sur lui, et sa pointe fut en contact avec une chair si tendre, si tiède, si suave, qu'il en écarquilla les yeux, le souffle coupé. La jeune femme s'appuya légèrement sur lui, lui lâchant progressivement le sexe, et il glissa au fond d'une fente inconnue qui le happa dans son précipice, comme dans un songe. Len-

tement, petit à petit, elle s'empala sur lui, jusqu'à ce que son bas-ventre rencontrât le sien.

– Tu me sens bien ?...

Il ne put lui répondre tellement il était pris par ces sensations nouvelles, extraordinaires. Elle se redressa, et à son intense déception, le quitta encore. Il gémit de désespoir.

À peine sa vulve avait-elle abandonné le gland brillant, lubrifié par son premier passage que, de nouveau, elle se laissait descendre sur la petite pine tendue. Puis, quand elle l'eut bien reprise au fond d'elle, elle se courba sur le garçon, l'enferma dans ses bras, le serra intensément. Elle se mit alors en mouvement, remontant les reins pour mieux les laisser retomber, se plantant l'épine au plus profond d'elle. Les vieux ressorts de la voiture grinçaient en rythme, faisant chorus, et leur chant impudique l'aiguillonnait. Elle avait recommencé d'embrasser le garçon, dans le cou, sur la bouche, passionnément, puis sur le nez, sur les yeux, puis elle revenait à ses lèvres qu'elle écartait de sa langue, qu'elle retournait...

En le sentant agité de frissons de plus en plus fébriles, elle devina que le gosse, évidemment, allait arriver à terme bien avant qu'elle ne l'eût voulu. Elle lui murmura tendrement :

– Pas tout de suite, mon chéri... retiens-toi... attends-moi...

Mais ce fut en vain. Il était submergé par l'émotion et, à son âge, il n'avait pas encore les ressources pour se contrôler. Quand il se tordit en arrière, cependant, elle ne s'écarta pas, elle le laissa venir, elle accueillit sans crainte les jets adolescents qui arrosaient le fond de son vagin. En retenant dans ses bras le jeune garçon pris de convulsions, secoué par des saccades répétées, elle eut un immense plaisir à l'idée qu'elle le faisait jouir, qu'elle l'avait certainement dépuclé, délivré de ses petites branlettes solitaires, et elle fut envahie par une profonde vague, souterraine, qui la souleva et la parcourut à plusieurs reprises.

Il retomba sous elle. Elle resta longtemps sans bouger, le gardant dans ses bras, le sentant qui se fanait dans son ventre, tandis que sa propre jouissance, elle, continuait de rouler sourdement.

Elle le laissa ainsi quelques minutes retrouver son souffle, puis elle se souleva, se recula, et, se courbant sur le jeune ventre abandonné, elle s'empara de la verge poisseuse qui s'était courbée après la fuite du plaisir. Elle la prit en bouche et se remit à la sucer.

Julio, à demi assommé, lâcha un gémississement en se sentant sollicité de nouveau. Par réflexe, il faillit repousser la jeune femme, car la sensation était étrangement douloureuse. Jamais il ne se le faisait plusieurs fois de suite. Mais il se rendit compte qu'il se remettait à grossir et, quoique un peu inquiet, il la laissa faire.

À mesure qu'elle l'aspirait entre ses joues, Beatriz suivit avec satisfaction le relèvement de la verge du garçon, cependant qu'il lâchait

des plaintes hachées, qu'il écartait les bras, les remontait en arrière, qu'il se tordait en vain. Néanmoins, le membre reprit sa vigueur et, l'abandonnant, elle se redressa. Elle replaça sa vulve sur le gland irrité, et elle se laissa doucement empaler de nouveau. Le gosse poussa un cri, mais, sans y prêter attention, elle se remit en mouvement, lentement, pour recréer le plaisir du garçon tout en en retardant l'issue. En même temps, elle lui caressait le ventre, la poitrine, lui pinçait les bouts de seins, lui passait des doigts sur les lèvres, les lui enfonçait dans la bouche. Elle sentait que, en elle, la petite bite était redevenue bien dure, et elle la chevauchait sans brusquerie, mais sans répit.

Il cria quand il jouit pour la seconde fois, et elle l'accompagna en accélérant le rythme, en lui claquant ses fesses contre les cuisses, en le secouant comme un hochet. Sa propre volupté enfla à lui rendre les pointes des seins douloureuses, mais elle n'atteignait toujours pas son acmé, elle ne basculait pas. Elle se mordit la lèvre, frustrée.

Il retomba de nouveau. Mais il n'était pas question qu'elle l'abandonnât, elle avait encore envie de lui, elle se sentait chauffée à blanc, elle n'avait pas assouvi sa faim. Elle se rendait compte qu'elle rêvait d'épuiser ce petit bonhomme, de le mener au bout de ce qu'il pouvait donner. Si elle avait pu, elle l'aurait émasculé. Peut-être, inconsciemment, cherchait-elle à se venger de s'être fait éconduire par le blond... À moins qu'elle n'eût une certaine satisfaction à transformer un garçon en fille.

Elle se retira. Elle se coucha à côté de lui, se lova en le prenant par la taille, et elle lui fit plein de baisers sur la poitrine, sur le ventre, dans le nombril. Elle l'embrassa sur le pubis, dans le creux de l'aine, elle lui lécha les bourses par-dessous, descendit sa langue le long de la ligne qui s'enfonçait entre ses cuisses.

Julio gémit. Une barre lui traversait le front. Ces caresses si douces lui étaient douloureuses autant qu'une crampe. Il n'en pouvait plus. Il avait l'impression que ses testicules étaient collés de l'intérieur, un ballon de football crevé, aplati sur lui-même. C'était donc cela, faire l'amour avec une femme ? Il découvrait que c'était terrible : à la fois un plaisir sublime et une torture insupportable. Il la sentit qui lui prenait le pénis et se remettait à le lécher. Cela ne finirait-il jamais ?

De la pointe de la langue, Beatriz parcourait la verge épuisée, de bas en haut, puis dans le sens inverse, patiemment. Elle s'enroulait autour de sa racine, elle faisait le détour par les bourses, elle rentrait sur la tige, remontait à son sommet, enveloppait le gland, titillait le petit méat encore humide de leurs sécrétions mêlées. Elle sourit intérieurement en la voyant revenir à la vie. Elle l'emboucha entièrement, encore une fois, et acheva de la faire grossir.

Dès que le membre fût en état, elle se remit à califourchon et, lentement, se laissant glisser progressivement, elle l'enfila dans son ventre. Elle adorait être au-dessus de lui, le dominer, comme si elle se préparait à le consumer. Elle reprit ses allers et retours. Maintenant, le gosse poussait un cri de douleur à chacune de ses courses. Elle ne savait pourquoi, cela l'excitait particulièrement de le voir souffrir de plaisir.

Quand elle le vit sur le point de jouir une troisième fois, elle l'attrapa par le cou et le serra. Le garçon affolé s'accrocha à ses poignets en essayant désespérément de se délivrer, et les soubresauts qui l'agitèrent en furent décuplés. Il renversa la tête, roula des yeux blancs. Cette fois-ci, le nuage de toute la chaleur électrique qui s'était accumulée en elle se matérialisa et l'orage creva. Elle se dressa, et elle resta tétonnée, emportée par une longue averse intérieure, par les lames tant attendues qui déroulaient leur flot somptueux.

Elle retomba en relâchant les doigts de son cou. Il inspira profondément ; il haletait. Sans permettre que l'organe mort ne sortît de sa brèche, elle resta couchée sur le garçon, comme elle le faisait après avoir joui d'une femme, profitant de sa chair chaude et alanguie, le caressant mollement d'une main distraite, lui faisant de petits baisers superficiels, vaporeux, tout en guettant voluptueusement l'ombre de la somnolence qui s'avancait sur elle.

*

Enrique traversa la cour en rapportant les plats vides qu'il avait lavés et qu'Alberto lui avait dit de remettre dans le coffre de la voiture. Il jeta un coup d'œil autour de lui, se demandant s'il découvrirait Beatriz ou Julio. Il ne vit personne. Bizarrement, tous deux avaient disparu depuis plus d'une heure...

Comme les plats métalliques étaient lourds, il commença par les déposer par terre, derrière la voiture. Il allait ouvrir le coffre quand, au travers de la lunette, il remarqua soudain une tache claire. Il pensa d'abord que c'était un vêtement de Beatriz, mais les deux bandes qui traversaient les manches attirèrent son attention : scrutant l'obscurité, il se rendit compte qu'elles étaient bleues. Il ne connaissait qu'un vêtement avec ce motif, et de plus il le connaissait très bien, c'était lui qui était allé le choisir ; il distingua même un bout du 14 dans un pli du tissu. Son cœur s'arrêta. Était-ce que Beatriz avait emmené Julio faire un tour avec elle ? Mais la voiture ne semblait pas avoir été déplacée. Soudain, glacé, il se demanda si, peut-être, ils n'étaient pas, juste là, tout simplement devant lui. Sur la pointe des pieds, plus mort que vif, il contourna la voiture et risqua un coup d'œil par la fenêtre arrière. Même s'il ne put reconnaître formellement les corps enlacés

des dormeurs, il n'eut aucun doute. Bouleversé, il découvrit les paires de jambes entrecroisées, les cheveux répandus sur le dos nu, et ce corps plus court, plus mince, qu'on devinait dessous... Une fièvre de jalouse monta en lui, l'incendia, le brûla au fer rouge. Il recula, à demi chancelant. La tête lui tournait.

Il se rappela ce qu'on l'avait chargé de faire. Mais s'il ouvrait le coffre, il réveillerait certainement ceux qui étaient dans la voiture. Il abandonna les plats par terre ; il dirait à Alberto qu'il n'avait pas réussi à faire fonctionner la serrure.

*

Julio, en contournant le bâtiment, entendait dans la nuit la voiture de Beatriz qui partait. Il marchait difficilement ; il avait encore très mal entre les jambes ; il avait l'impression que ses organes génitaux s'étaient rétrécis, que Beatriz les avait pressurés, qu'elle en avait extrait tout ce qu'ils contenaient. Il s'arrêta devant le mur arrière où il savait que la fenêtre de la cuisine fermait mal. Il l'escalada péniblement, et il dut batailler pour parvenir à ouvrir la croisée.

Appliquant les leçons de Raúl sur la progression silencieuse, il se faufila prudemment à l'intérieur, mit les pieds dans l'évier heureusement vide, et referma. Puis il se glissa par terre et, comme ses vieilles baskets couinaient sur le carrelage, il les ôta et les garda à la main. Il traversa la cuisine en chaussettes. Il jeta un coup d'œil avant de s'engager, puis il suivit le couloir sur la pointe des pieds. La porte du dortoir n'avait plus de battants, et il rejoignit son lit sans difficulté.

Il se déshabilla rapidement et enfila le tee-shirt et le caleçon qu'il portait la nuit. Il se glissa sous ses draps, puis il s'allongea en ramenant les couvertures sur lui. Enfin ! Il l'avait fait ! Il en avait encore mal entre les jambes, mais il l'avait fait ! Et pas avec n'importe qui : Beatriz était certainement la plus jolie fille qu'il connût. C'était le plus beau jour de sa vie. Lentement, il passa en revue tous les événements de la soirée, étape après étape, et il les savoura en les revivant dans leurs moindres détails, en cherchant à les graver dans sa mémoire, pour toujours.

Son cœur petit à petit se calmant, il remarqua soudain un léger bruit auquel il n'avait pas fait attention en arrivant : un chuintement répétitif, rythmé, comme d'une friction. Par curiosité, il se redressa sur un coude, se demandant lequel de ses camarades, encore condamné aux plaisirs solitaires, se le faisait au beau milieu de la nuit. Et il vit tout de suite à côté de lui que la couverture d'Enrique était légèrement soulevée, agitée d'un mouvement régulier, comme si quelqu'un frappait là pour sortir. Il eut l'impression qu'il le faisait rapidement,

comme pour s'en débarrasser, pour se délivrer, pressé d'arriver au bout.

Il se rallongea. Il ne comprenait pas pourquoi Enrique se cantonnait dans la branlette, alors qu'il s'était écarté au moment où Beatriz lui faisait des avances. Était-il timide à ce point ?

Tout à coup, il entendit son camarade s'immobiliser, le corps tendu, et pousser des gémissements plaintifs. Il essayait de les étouffer en gardant la bouche fermée, mais ils lui venaient malgré lui par le nez, en saccades. Il ne bougeait plus. L'instant d'après, il se tourna sur le côté.

Julio se demanda à quoi Enrique avait pensé. À Beatriz ? Il ressentit un peu de pitié. Lui, il avait connu les réelles délices d'une première relation, il avait pénétré une femme, et même plusieurs fois. Il espéra que son camarade aussi vivrait cela, prochainement. Il lui souhaita de franchir cette étape avant l'action qui devait avoir lieu dans une dizaine de jours. Ces opérations n'étaient pas sans danger ; on ne savait jamais qui en revenait.

*

Julio se réveilla d'un coup. Dans la pâle lueur qui annonçait l'aube, il distingua au-dessus de lui les reflets des grands abat-jour métalliques, alignés au plafond. Aussitôt, il se rappela que le jour était arrivé... Depuis la veille seulement, ils savaient en quoi consistait l'opération : intercepter la voiture du colonel Pérez – et l'assassiner. Ils savaient aussi précisément ce que chacun devait faire, mais cela ne l'avait pas empêché d'être angoissé. Il avait eu beaucoup de mal à s'endormir, et il s'était réveillé avant l'heure.

Il tourna la tête sur l'oreiller pour jeter un coup d'œil à Enrique. Comment pouvait-il dormir ?... À l'autre bout de la pièce, les grands caractères noirs de la banderole clouée en travers du tableau noir redevenaient lisibles : *LA DISCUSIÓN DIVIDE, LA ACCIÓN NOS UNE*¹. Jamais la citation des Tupamaros ne lui avait semblé plus inquiétante : car l'action était aussi beaucoup plus dangereuse que la discussion.

Le jour monta encore d'un cran ; une lumière bleutée, menaçante comme les joues hâves d'un homme où transparaît la barbe, avait maintenant envahi le dortoir. Soudain, il vit la silhouette efflanquée d'Alberto s'encadrer dans le chambranle ; il lança un ordre sonore. Une vague irrégulière parcourut la vingtaine de lits de camp alignés le long du mur.

Julio se redressa et s'assit sur le bord du lit. Cette fois, ils y étaient. Autour de lui, il entendit quelques grognements, mais pas un

¹ La discussion divise, l'action nous unit.

mot articulé. D'habitude, les garçons commençaient la journée par des blagues ou des grossièretés variées, mais aujourd'hui, rien. Il se leva et se dirigea vers la salle de douches, au milieu de la cohorte silencieuse, en tee-shirt et caleçon bleu marine, bras et jambes nus. Heureusement, pour gagner du temps, Alberto les avait fait tous se laver avant de se coucher, il n'aurait pas besoin d'aller sous la douche glacée au saut du lit. Il entra dans un cabinet, baissa son caleçon à demi par-devant, et il se la prit pour la diriger. La veille, il n'y avait pas touché, contrairement aux soirs précédents où cela avait été son seul moyen de revivre son aventure avec Beatriz. Alors que son jet fin et jaune giclait contre la faïence blanche, il fut pris d'une sorte de pitié : en tirerait-il jamais encore ces éblouissements intenses qu'il adorait ?... Il la renfila sans même la secouer – de toute façon, il allait mettre le caleçon au sale –, et il retourna dans le dortoir.

Il enleva son tee-shirt, et il frissonna quand l'air froid de la pièce passa sur la peau tiède de son torse. Il prit sur le pupitre voisin, reconvertis en table de chevet, le slip gris clair qu'il avait préparé la veille avec ses affaires. Il eut un sourire de dérision amère : au moins, s'il devait mourir, ce serait avec un caleçon propre ! Il enleva celui qu'il portait et passa l'autre aussitôt, le remontant sur les cuisses. Il regarda la peau de son ventre, légèrement hâlée par les exercices accomplis en plein air et, soudain, il y vit une déchirure rouge : un trou profond et palpitant. Il repoussa cette image de toutes ses forces, mais l'angoisse avait encore gagné.

Il déplia un tee-shirt du même gris clair, y enfila les bras, puis la tête, et le tira sur lui. Il examina le pull-over à col roulé kaki : il sentait encore le neuf, il venait de leur être attribué. Grâce au cambriolage d'une famille richissime, propriétaire de l'un des plus puissants groupes économiques, au cours duquel des milliers de dollars avaient été « repris », ils avaient été dotés d'un nouvel uniforme et, surtout, d'armes en bon état. Il l'enfila, le tira sur ses hanches, et il en arrangea le col long et plat autour de son cou. En laine fine, il était un peu étroit pour lui, mais il lui modelait le torse exactement et ne le gênerait pas dans ses mouvements.

Il ouvrit la chemise d'un kaki plus clair, taillée dans une bonne toile de coton, repassée de la veille, et l'enfila en tendant les bras en diagonale, comme pour s'étirer, avant de la boutonner. Il se faufila dans le short beige, et il y glissa les pans de la chemise qu'il ajusta soigneusement, plongeant la main le long des aines, jusque sur les fesses. Il ferma le bouton et tira la fermeture Éclair. Quand il boucla le ceinturon de toile, cherchant un instant l'œillet pour y passer l'ardillon, un vague sentiment de puissance le rasséréna : après tout, il avait déjà pris part à d'autres opérations, certes moins périlleuses que celle-ci, mais dont il s'était jusqu'à présent sorti indemne. Il faisait

partie des guérilleros, il participait à la lutte contre la dictature, il allait aujourd’hui avoir l’occasion de montrer de quoi il était capable, il avait été entraîné pour cela. Il enfila l’extrémité de la ceinture dans les passants, mais il en laissa dépasser un bout qui retombait dans un mouvement tendre, comme une mèche de cheveux sur un front, et qui marquait à ses yeux une certaine nonchalance, affichant sa jeune virilité, montrant de l’indifférence au sort qui l’attendait. Il leva les bras en l’air, pour ressortir un peu la chemise du short, les rabaisa, et vérifia comment maintenant elle bouffait légèrement le long de la ceinture, étoffant sa taille trop fine d’une assise plus hardie.

Il se rassit et enfila une première paire de chaussettes, beige clair, qu’il tira jusqu’en haut des mollets, puis d’autres, plus épaisses, vert kaki, qu’il roula sur les chevilles après avoir mis ses grosses chaussettes. Il laça la première avec soin, la serrant pour qu’elle fût bien maintenue à son pied, mais sans risquer de le comprimer et le gêner en pleine action. Quand il eut fait de même avec l’autre, il se releva, bougea les jambes en les lançant d’un côté puis de l’autre, pour vérifier qu’elles lui tenaient aux pieds, que ses vêtements ne l’embarrassaient pas. Il sentait encore un peu le froid sur ses mollets, mais son torse bien couvert se réchauffait déjà. Il glissa son calot sous la patte d’épaule de la chemise, et il accrocha le fourreau de son couteau à son ceinturon, ce qui de nouveau le rassura. Il attrapa le tee-shirt et le caleçon sale, et il alla les jeter dans la panière où grouillaient ensemble le gris et le bleu des sous-vêtements chiffonnés, tous de même taille. Il se dirigea ensuite vers le bout de la salle où Alberto avait préparé du pain et une cruche de café au lait. Il se sentait bien dans ce nouvel uniforme ; il pensa que, si sa mère avait pu le voir, elle aurait été fière de lui.

*

Alberto regardait défiler devant lui les garçons qui, le calot calé sur le front, prenaient chacun leur fusil et une cartouchière. Les Míminos avaient plutôt fière allure depuis qu’on les avait équipés avec quelque chose qui ressemblait à un uniforme. Il regrettait seulement que Raúl, considérant qu’ils étaient encore trop jeunes pour être capables de s’en servir, n’eût pas voulu investir dans des armes automatiques. Avec des fusils à un coup, ils auraient du mal à se défendre et, en les regardant se préparer, il pensait qu’il y aurait du déchet. C’était inévitable, on ne faisait pas d’omelette sans casser d’œufs – selon la formule rebattue –, mais la mort de Pérez justifiait-elle celle de plusieurs garçons ? Sans doute. Cependant, quand il voyait passer certains d’entre eux pour lesquels il ressentait de l’affection, il ne pouvait empêcher son cœur de se serrer.

Dans la cour de l'école, l'air était lumineux, mais il soufflait un vent froid. Les deux vieux fourgons tôlés, de marques différentes, attendaient, portières arrière ouvertes, et les vingt garçons s'y répartirent. Puis Alberto les enferma ; il eut l'impression de les condamner. Raúl et Mauricio prirent chacun le volant d'un véhicule, et les moteurs se mirent à tourner. Alberto alla ouvrir la grille. Il jeta un coup d'œil pour s'assurer que la voie était libre, puis il fit signe. Les camionnettes démarrèrent et, l'une derrière l'autre, tournèrent dans la rue. Il referma la grille. Au loin, se dressait la houle violettes des collines pierreuses, couvertes des haillons de lichen verdâtre qui redescendaient sur leurs flancs gris. Il soupira.

*

L'attente paraissait à Julio interminable. Le trajet de Cerro Largo à Montevideo avait été horriblement long, cinq heures à être cahoté sur des routes défoncées, au fond de ce fourgon dont le moteur ramenait davantage d'odeurs d'huile que de chaleur – il avait failli vomir et n'y avait échappé que de justesse, il ne savait comment. Maintenant, l'immobilité à laquelle ils étaient contraints n'était pas moins insupportable. Il se trouvait dans la camionnette de Raúl, et cela le rassurait un peu, comme si ce chef qu'il estimait était protégé par une aura qui le rendait invulnérable. Mais il ne se cramponnait pas moins à son fusil. Ses paumes devenaient de plus en plus moites, et il avait peur que son arme ne lui glissât des mains au moment fatidique. Il était assis comme les autres, le dos appuyé contre la cloison, pour être prêt au signal, et il commençait d'avoir des crampes dans les mollets ; il aurait aimé se lever, se dégourdir, mais la consigne était le silence absolu. Il voyait qu'Enrique, à côté de lui, était tout aussi tendu. Depuis qu'ils étaient arrivés en ville, il faisait moins froid. Au travers de la tôle du fourgon, il entendait le bruit de la rue, les voitures qui passaient, les commerçants qui s'interpellaient, des enfants qui criaient. Raúl avait voulu que cet attentat eût le plus de témoins possible pour que son retentissement fût maximum. Et Julio était fier de participer à un événement que personne n'oublierait.

Il entendit un juron. Il vit Raúl se courber derrière le tableau de bord. Par le pare-brise, il aperçut un camion militaire qui passait, bourré de soldats. Ce n'était pas prévu : Pérez ne devait être escorté que de motocyclistes !... Mais le camion ne s'arrêta pas.

Peu après, une sirène se fit entendre dans le lointain. Aussitôt Raúl se glissa entre les deux sièges avant. Il passa sans un mot devant les garçons qui se levaient, et il vint se poster près des portes arrière, la main sur la poignée. Alors que le son devenait strident, une brutale dé-

flagration secoua le fourgon. Julio sut que ça y était : Mauricio avait lancé la grenade.

Aussitôt Raúl ouvre la porte en hurlant des ordres. Un nuage de poussière s'engouffre. Julio en toussant descend avec ses camarades. Il découvre tout de suite, un peu plus loin, l'épave d'une grosse limousine arrêtée au milieu de la rue, le moteur éventré. Les ordres sont de neutraliser l'escorte pour permettre aux hommes d'intervenir. Julio cherche dans la fumée et voit devant la voiture deux motocyclistes : ils ont réagi très vite en couchant leur engin par terre et en s'allongeant à plat ventre, le pistolet à la main ; sauf qu'ils attendent le danger là où l'explosion s'est produite, et qu'eux, ils se trouvent derrière ! Un premier coup de feu claque à côté de Julio. Sans doute un camarade qui a déjà tiré, mais il ne voit pas si l'un des policiers est touché. Ils vont se retourner, il faut faire vite ; il en prend un au hasard, il est casqué, il vise le dos, il appuie sur la détente. Coup de poing dans l'épaule. Le policier a sursauté, mais... il se retourne vers lui ? Pourtant il ne pensait pas l'avoir raté. Un autre garçon tire, mais on dirait que les balles pénètrent dans du caoutchouc, elles ne leur font aucun mal. Les policiers se mettent à faire feu sur eux, les garçons se jettent à plat ventre. L'odeur de la poudre lui pique la gorge. La voix de Raúl crie de viser les jambes, qu'ils ont des gilets ! Il comprend. Il prend une balle à sa cartouchière, il recharge. Il vise. Un policier se redresse pour attraper quelque chose sur sa moto. Julio aperçoit clairement le cou sous la jugulaire. Il tire. L'homme en uniforme est secoué par une décharge électrique. Quand il baisse son canon, halluciné, il voit un trou dégoulinant de rouge sous le casque. Le policier ne bouge plus, effondré sur sa moto. Son premier mort ? Le deuxième hurle en se tordant par terre, il a reçu plusieurs balles dans les jambes, il est hors de combat. À l'arrière de la voiture, là où se trouvaient les motocyclistes qui la suivaient, le second groupe de *Mínimos* a dû avoir le même succès, car Julio voit Mauricio jaillir de la fumée, et avec Raúl se précipiter sur l'arrière de la limousine, brandissant leurs fusils à pompe. La serrure est fracassée par plusieurs détonations, la porte est ouverte. Puis il y a un bref temps d'arrêt, et l'angoisse de Julio remonte : que se passe-t-il ? Il a l'impression que l'engrenage s'est bloqué : ils devraient déjà avoir tiré sur Pérez ! Raúl alors recule en hurlant :

– Trahison ! Trahison !...

Et il donne l'ordre de repli. Mais soudain le bruit rauque d'un moteur fait se retourner Julio : le camion militaire qu'ils ont vu passer tout à l'heure est revenu ; et il barre la rue ! Des grappes de soldats sautent par-dessus les ridelles, mitraillette à la main. Il fait volte-face : de l'autre côté, derrière la voiture, un camion identique bouche aussi la rue. Les garçons se jettent dans une ruelle transversale. Des armes automatiques crépitent. Alors qu'il court de toutes ses forces, il voit

brusquement un de ses camarades sauter en l'air comme un pantin, puis s'écrouler par terre de tout son long ; il a été fauché par une rafale. Il se jette entre des voitures stationnées et zigzague entre elles. Mais les militaires s'organisent, ils se répartissent à la poursuite des fuyards, ils hurlent des ordres de tous côtés. Des gicées de balles fusent qui le frôlent comme des guêpes. Une tête blonde le rattrape, c'est Enrique, il a toujours été meilleur que lui à la course. Mais tout à coup, devant eux, les cageots d'un commerçant entassés sur le trottoir leur bloquent le passage. Enrique tente un saut en longueur, mais, déséquilibré par le fusil qu'il n'a pas voulu lâcher, son pied se prend dans une cagette. Il fait un vol plané et s'étale par terre dans les oranges. Des voix rauques s'égosillent derrière :

– Prenez-les vivants !...

Julio piétine les victuailles, attrape le bras de son camarade, le tire désespérément pour le relever. Mais soudain un coup de crosse dans le dos le fait basculer, il plonge en avant. Le talon d'une botte lui écrase les reins, un canon brûlant s'enfonce dans sa nuque, à le faire hurler...

Quand il sentit des mains furieuses l'agripper, il sut que le pire était arrivé. On le prit par les bras, on le remit rudement sur ses pieds. Enrique et lui étaient entourés d'une demi-douzaine de soldats dont ils devinaient à peine les visages sous les casques. Horrifié, il vit, étalés dans la rue, trois cadavres ensanglantés de garçons ; il n'était pas sûr de qui il s'agissait. Il espéra que d'autres avaient pu s'échapper. À côté de lui, Enrique ne semblait pas blessé.

Un sergent très énervé lui hurla de mettre les mains sur la tête, pendant qu'un autre s'occupait d'Enrique. Il lui ouvrit violemment le col de la chemise, lui tira le pull et fouilla dans son col ; Julio n'avait aucune idée de ce qu'il y cherchait. Puis on lui arracha sa cartouchière, on lui prit son couteau. On lui palpa durement le torse, le long des flancs, tout le tour de la taille. Des mains brutales écrasèrent les poches de son short, le sondèrent avec insistance entre les jambes, par-devant et par-derrière. On lui ramena méchamment les bras dans le dos, et une paire de menottes se referma en lui pinçant les poignets.

À coups de crosse dans les reins, on les fit avancer. Julio était horrifié à l'idée de ce qu'il allait maintenant leur arriver. Il vit dans la ruelle plusieurs soldats autour d'un cadavre. Soudain, il reconnut Mauricio ! Une boule lui monta à la gorge. Il l'avait toujours trouvé un peu prétentieux, mais à présent il découvrait sur son visage inanimé, posé de profil contre le macadam, une sorte d'innocence qui le rendait presque enfantin... Il pensa que peut-être aurait-il mieux valu comme lui être tué sur le coup. Apparemment, ils étaient les seuls à avoir été faits prisonniers, les autres étaient morts ou enfuis.

Quand ils furent revenus sur les lieux de l'attentat, un attrouement les attendait : tout le monde était sorti des maisons et des maga-

sins pour voir ce qui s'était passé. Julio, par des bribes de conversations, comprit que Pérez n'était pas dans la voiture, qu'il avait été remplacé par un mannequin ! Ils avaient donc bien été trahis : les réguliers s'attendaient à l'attaque ; l'embuscade des guérilleros s'était retournée contre eux.

Les militaires les firent monter dans un camion. On les attacha l'un à l'autre par le pied avec une courte chaîne. Le camion démarra. Julio n'osait pas regarder Enrique. Il se sentait envahi par le désespoir. Pourtant, ils s'étaient plutôt bien débrouillés au début. Et sans ces cageots qui avaient arrêté son camarade, ils auraient peut-être pu s'enfuir, eux aussi. L'angoisse le brûlait. Attachés comme ils l'étaient, ils ne pouvaient rien tenter. Tout était perdu. Il se demanda s'il allait être capable de résister à la torture. Que voudraient-ils savoir d'eux ? Le lieu de leur camp, certainement. S'il le révélait, il condamnerait tous ses camarades survivants.

*

Le camion passa sous un porche et s'arrêta au centre d'une cour cernée de bâtiments. Julio avait beaucoup entendu parler de « Miguelete », mais c'était la première fois qu'il y entrait. Au milieu du crépi gris sale, qui s'écaillait et montrait les briques, s'alignaient trois niveaux d'ouvertures cintrées, toutes grillagées de fer. Des gardiens armés, postés sur les miradors, surveillaient leur arrivée. Au-dessus des toits, au-delà des tuiles rougeâtres, le ciel éclatait d'un bleu pur et insolent. On détacha la chaîne de leur pied et, d'un coup sur la nuque, on les fit descendre. Julio se rendait bien compte qu'ils avaient tué plusieurs camarades de ces hommes et qu'ils n'avaient nulle commisération à en attendre. D'un pas mal assuré, ils avancèrent sur les grandes dalles inégales, encadrés chacun par deux soldats qui les tenaient fermement par le bras. Ils franchirent la dizaine de marches qui menaient à une entrée imposante, grillagée en deux parties, fixe en haut, avec des vantaux en bas. Ils pénétrèrent dans la prison.

Dans un hall qui résonnait comme une sinistre cathédrale, des hommes vêtus d'autres uniformes les attendaient. Après qu'on leur eut enlevé les menottes, quatre gardiens les emmenèrent. Ils leur firent passer plusieurs grilles et parcourir des couloirs lépreux, surplombés de galeries en mezzanine, avant de s'arrêter enfin devant une porte étroite. Ils y poussèrent Julio le premier.

Il se retrouva dans un petit bureau où un gardien, assez âgé, se leva de derrière un comptoir. Il lui demanda son identité. Julio refusa de répondre – les consignes de Raúl étaient de ne jamais donner aucune information, d'opposer le silence complet aux interrogatoires. Le gardien lui expliqua que, dans ce cas, on ne serait pas en mesure de lui

restituer ses effets personnels à sa sortie. Julio frissonna. Était-il possible qu'il y eût une « sortie » pour lui ? En entrant ici, il n'avait pas imaginé en repartir jamais vivant. Néanmoins, il resta muet.

L'homme lui ordonna alors de se déshabiller entièrement. Julio obéit ; sans cela, il savait que ce serait de force, par les gardiens. Il enleva tout, et même, après confirmation du fonctionnaire, son slip. L'homme examina chacun de ses vêtements attentivement, les tournant et les retournant pour en inspecter les coutures à l'envers. Il en retrancha la ceinture de toile et les lacets, répétant qu'ils seraient perdus pour lui. Julio faillit sourire, presque rasséréné par ce soin dérisoire ; le vieil homme ressemblait à l'un de ses oncles.

Puis le gardien fit le tour du comptoir en enfiler une paire de gants en latex, et il lui ordonna de se pencher en avant, les mains sur les genoux. Julio savait ce qui allait suivre. Les doigts caoutchoutés lui écartèrent les fesses, l'un d'entre eux se posa sur son anus ; il se contracta. Il ne put s'empêcher de gémir lorsqu'il fut forcé, d'un mouvement ferme et assuré. L'homme le fouilla soigneusement, sans l'épargner, sondant chaque repli de son intérieur.

Le doigt se retira et on lui dit qu'il pouvait se rhabiller. Julio se redressa, tremblant de froid, et il attrapa son slip. Tandis qu'il renfilait ses vêtements, l'homme retira les gants et les jeta.

Quand il sortit, il croisa Enrique qui le remplaça. On l'emmena au travers de nouveaux couloirs, jusqu'à une rangée d'épaisses portes en bois bardées de fer, munies de judas et de lourds verrous. On l'arrêta devant l'une d'elles, et il dut attendre pendant qu'on l'ouvrait. Il était terriblement impressionné. Il fut poussé en avant, la porte se referma derrière lui, et il entendit le bruit angoissant des verrous qu'on tirait, de la clé qui tournait.

La cellule était très petite, moins de trois mètres sur trois, avec deux blocs en ciment, un de chaque côté, qui servaient de couchettes et sur lesquels étaient étendues des paillasses. En face, en haut du mur, une ouverture cintrée fermée d'un épais grillage était la réplique intérieure de celles qu'il avait vues depuis la cour. Il fut choqué par l'odeur d'urine ; sans doute provenait-elle du seau en fer, dans le coin, qui devait faire office de latrines. À part une couverture pliée sur chaque couchette, il n'y avait rien d'autre.

Il resta un long moment immobile, tremblant de tous ses membres. Puis, comme il sentait que ses jambes risquaient de se dérober sous lui, il se résolut à s'asseoir. Le début de sa vie en prison. Il s'accouda sur ses genoux et se cacha le visage dans les mains. Il essaya de se calmer, de se rappeler les consignes que Raúl leur avait données au cas où ils se trouveraient pris. Mais il ne fut pas le plus fort ; il se relâcha ; il se mit à pleurer, secoué par des sanglots.

Petit à petit, ils s'atténuerent. Mais ce furent ensuite ses intestins qui se manifestèrent ; il fut assailli par le besoin pressant de les soulager – sans doute l'effet de la peur. Il se leva, et il jeta un coup d'œil au seau ; il n'avait pas été vidé de ce qu'y avait abandonné le précédent occupant. L'idée de se déshabiller dans cet endroit lui répugnait, mais il sentait que son ventre ne le laisserait pas tranquille. Il défit le bouton de son short – et il se souvint amèrement de son ceinturon, comment le matin même le boucler lui avait donné un dérisoire sentiment de puissance... Il descendit la fermeture Éclair, baissa ensemble son short et son slip en travers des cuisses, et il s'accroupit prudemment, n'osant pas s'asseoir sur l'ouverture putride. Il n'eut pas besoin de pousser : d'un coup, un jet grumeleux sortit de lui.

Quand il eut fini de se vider, que son anus brûlant se referma lentement, il se rendit compte soudain qu'il n'y avait plus de papier : le rouleau n'avait pas été remplacé, il n'avait rien pour s'essuyer. Il dut se résoudre à déchirer en plusieurs morceaux le cylindre en carton qui était resté, et il se les passa comme il put entre les fesses. Il les jeta dans le seau. Il se redressa précautionneusement, se rajusta. L'intestin allait mieux, mais il se sentait encore tremblant et il flageolait sur ses jambes. Il se rassit sur la banquette. En se passant machinalement la main dans les cheveux, il prit conscience qu'il n'avait plus son calot ; sans doute l'avait-il perdu au moment de l'arrestation.

Et maintenant, qu'allait-il se passer ?

Miguelete

Jorge Pérez marchait pensivement de long en large dans la salle. Il patientait en jouant avec un coupe-papier en métal brillant, pointu comme une dague, qu'il faisait tourner entre ses doigts. Il n'était qu'à demi satisfait. Certes, leur souricière avait bien fonctionné, mais de nombreux terroristes avaient réussi à fuir, et en particulier leur chef qui leur échappait encore ; de plus, ils avaient perdu plusieurs hommes. La bonne chose restait qu'on eût mis la main sur deux de ces « Mínimos » vivants. Il ne serait pas difficile de faire parler des gamins.

On frappa ; il lâcha un ordre bref. La porte s'ouvrit, et les deux détenus furent amenés dans la pièce, menottes aux poignets, encadrés chacun par deux gardiens. Il fut saisi par le contraste qu'ils formaient, le premier très commun dans le genre yeux sombres et peau mate, les cheveux presque noirs, l'autre à l'opposé, pâle de visage, tout à fait exotique avec ses yeux clairs et sa chevelure d'un blond de paille. Alors qu'il s'attendait à trouver des gamins grossiers, au regard vide, il fut surpris de découvrir deux garçons à l'air intelligent, plutôt avendants, et qui avaient davantage l'apparence d'écoliers que de dangereux terroristes !

Julio était impressionné. Depuis si longtemps qu'il avait entendu parler du « colonel Pérez », il l'avait maintenant devant lui. Il était à peu près identique aux photos qu'il en avait vu : les cheveux blancs, le haut du crâne dégarni, le front bas, des paupières lourdes qui lui donnaient un regard étrangement inexpressif, celui d'un serpent au repos. Avec son costume d'un gris neutre, il ressemblait à monsieur Tout-le-Monde, mais Julio savait qu'il ne devait pas s'y fier. Cet homme qui les scrutait froidement, de la tête aux pieds, était en réalité une ordure, un monstre tortionnaire, un boucher capable des pires atrocités... Il jeta un coup d'œil à la salle où on les avait menés : basse, beaucoup plus grande que les cellules, elle s'étendait en longueur, avec au centre trois colonnes métalliques qui soutenaient les poutrelles du plafond en briques. Elle n'avait aucune ouverture, seules quelques ampoules nues l'éclairaient. À gauche, un homme en bras de chemise se tenait assis devant un bureau, à côté d'une armoire en fer ; sur le mur en face, des

anneaux étaient scellés à différentes hauteurs, et plusieurs chaînes pendaient du plafond ; dans le coin, au fond, il reconnut une baignoire dont il n'était pas assez naïf pour ignorer la véritable fonction – Raúl, sans s'étendre sur le chapitre, leur avait parlé de tout cela pour qu'ils en fussent prévenus. Dans le coin opposé, à droite, se trouvait un lit de camp, mais le plus effrayant était la grande table métallique, installée au milieu de la pièce, et devant laquelle Pérez se tenait : elle ressemblait à l'étal d'un poissonnier. Qu'il ne sût quel en était l'usage la rendait d'autant plus inquiétante... Mais il essaya de se ressaisir, de réfréner l'angoisse qui le minait ; il allait avoir besoin de toutes ses forces. Cette fois, ils y étaient.

Pérez, comme toujours, prenait son temps. Il examinait silencieusement un garçon après l'autre tout en manipulant machinalement le coupe-papier, éprouvant du bout de l'index le piquant de son extrémité – il savait que cette attente affaiblissait les prévenus. Aucun des deux gosses ne soutenait son regard, ils avaient baissé les yeux, c'était à peine s'ils osaient jeter furtivement des coups d'œil de côté. Ils paraissaient étranges dans cet uniforme paramilitaire, qui rappelait plutôt celui des boy-scouts, et qui dévoilait leur silhouette légère, leur torse étroit, leurs jambes vigoureuses, mais aux muscles encore fins ; ils n'avaient vraiment pas la carrure d'un soldat ! Il fallait que les guérilleros fussent acculés aux dernières extrémités pour les enrôler si tôt, pour utiliser des combattants si peu aguerris... C'était une chance d'en avoir deux ; cependant, il hésitait sur la distribution des rôles. Il trancha : le blond avait quelque chose de tendre, de délicat, qui allait prendre le brun aux tripes ; et puis il paraissait plus replié sur lui-même : peut-être, dans la situation inverse, se serait-il moins soucié de son camarade.

Pour éviter à son imagination de s'emballer, Julio fixait les souliers noirs de l'homme devant lui ; il se doutait bien que cette attente était délibérée, mais elle n'en était pas moins insupportable. Soudain, il entendit dire d'un ton sec :

– Celui-ci : sur la table.

Il releva les yeux : ce fut pour voir les gardiens entraîner brutalement Enrique, et il se crispa, affolé, s'attendant à ce qu'on s'emparât de lui pareillement ; mais il n'en fut rien, on ne le toucha pas. On retira les menottes de son camarade, et aussitôt l'un des gardiens le déshabilla. Il lui tira ensemble la chemise, le pull, le tee-shirt par la tête, et d'un trait il le mit ainsi torse nu. Puis il lui arracha le short, qu'il lui descendit d'un coup sur les chevilles, avec le slip. Il fut basculé sur la table, couché sur le dos. Julio horrifié voyait de grosses mains brunes, couvertes de poils sombres, saisir tour à tour les mollets de son ami, lui arracher ses chaussures sans lacets, tirer la double paire de chaussettes, et finir de le débarrasser du short et du slip.

Il n'en vit pas davantage car, sur un signe du colonel, il fut lui-même entraîné entre la table métallique et le bureau. Ses menottes furent accrochées au bout d'une chaîne qui pendait du plafond, et ses bras tirés jusqu'à ce qu'il eût les mains au-dessus de la tête. Il n'y fit pratiquement pas attention : il ne pouvait détacher les yeux d'Enrique qu'on attachait avec des bracelets d'acier, par les chevilles et les poignets, aux quatre coins de la table en fer. Il se tortillait, entièrement nu, sur cet étal où quatre pans légèrement inclinés menaient vers un écoulement central, comme celui où partent les viscères des poissons qu'on vide ! Il finit par renoncer à se débattre, et il retomba, pauvre étoile de mer dépouillée, exposée dans un laboratoire. Ses cheveux blonds étaient répandus sur l'acier, son dos, ses fesses étaient en contact avec le métal nu. Terrifié, Julio comprit que son camarade allait être torturé devant ses yeux. Et il ne doutait pas qu'un sort non moins épouvantable l'attendait.

Quand les gardiens furent ressortis, Pérez embrassa d'un même regard le scout bras en l'air au bout de la chaîne, et l'autre, nu comme un ver, préparé sur la table de travail. Il fit signe à Andrés.

Julio vit l'homme se lever de derrière le bureau – sans doute un lieutenant, un sbire coutumier des basses œuvres. Il avait une tête ronde, des cheveux gris soigneusement peignés sur le côté, de bons gros yeux de chien fidèle sous des sourcils broussailleux, et seules l'enlaidissaient quelques excroissances de chair saillant sur le nez et au-dessus de la lèvre. Il traversa tranquillement la pièce et se plaça de l'autre côté de la table, d'où il examina le corps d'Enrique étalé devant lui. Julio détourna les yeux : le rapprochement de cet homme débonnaire, qui devait être en réalité un impitoyable bourreau, et de son ami, fin, fragile, exposé entièrement nu, était insoutenable.

Pérez s'approcha du brun – il avait presque une tête de plus que lui. Il était toujours plus confortable de dominer un prisonnier, de le surplomber, plutôt que de se trouver devant des moustachus qui étaient parfois plus grands et plus baraqués que lui et n'avaient pas peur de soutenir son regard. Sans compter que la taille de sylphe de celui-ci était tout de même un peu plus gracieuse ! Il l'examina de près : ses yeux baissés, bordés de cils sombres, son petit nez frémissant, ses lèvres entrouvertes délicatement ourlées, auraient pu être ceux d'une jeune fille ; une fille un peu androgyne, élancée et bien découplée, mais tout à fait mignonne. Il se fit la réflexion que ces deux garçons avaient chacun à leur manière quelque chose de féminin... De la lame du coupe-papier, il repoussa à peine la mèche brune qui barrait le front ; le gamin tressaillit et le regarda brièvement, apeuré. Il avait des yeux de velours, mordorés, superbes. Il passa la pointe sur la paupière supérieure, fragile comme une aile de papillon, et il la souleva pour voir la pupille de nouveau.

Julio, affolé à l'idée de se faire crever l'œil, écarta légèrement la tête, en évitant tout mouvement brusque ; la chaîne cliqueta au-dessus de lui. Il sentait maintenant jusqu'à l'odeur de l'homme, où se mélangaient un souvenir d'eau de Cologne et des effluves de sueur, un relent de mégot, l'aigreur de vêtements portés trop longtemps... Mais son regard, comme magnétisé, passant par-dessus l'épaule du colonel, revenait toujours sur la table. Il vit le lieutenant sortir de son pantalon un briquet et un paquet de cigarettes, en prendre une, et l'allumer en protégeant machinalement la flamme de sa main. Il tira une bouffée, rangea le paquet et le briquet en soufflant la fumée. Le silence était complet dans la salle.

Pérez fit descendre la pointe du coupe-papier le long de la joue du garçon ; elle était de lait et de rose. Il suivit le menton, qui avait encore une rondeur enfantine, mais où se profilait déjà un caractère volontaire. Il parcourut les lèvres, très belles, légèrement retournées, d'un corail bruni – si elles avaient été d'une fille, il aurait aimé les mordre !... Il se rendait compte qu'il commençait de ressentir un intérêt inaccoutumé pour ce jeune détenu. De la main gauche, il lui rebroussa les cheveux, et il le contraignit à renverser la tête. La lame effilée suivit l'étroite vallée sous la mâchoire, juste au-dessus du bord régulier du col roulé. La peau à cet endroit paraissait incroyablement lisse, fragile, invisiblement duveteuse ; le cou palpitait comme un cœur affolé, il en sentait les tremblements jusque dans sa main. Il pensa qu'il aurait été délicieux de plonger son stylet dans ce fruit tendre.

Julio, crispé, la tête tordue en arrière, s'attendait à tout instant à être transpercé. Il ne comprenait pas bien ce qu'il se passait ; tout cela devait évidemment servir à les impressionner ; et c'était très efficace... Il apercevait, derrière le colonel, le lieutenant qui parcourait de la main le torse d'Enrique, son ventre, ses cuisses, comme un fourreur examine une nouvelle peau qu'il vient de recevoir. Soudain, il se pencha et lui prit le sexe. Il lui retourna la verge, lui repoussa les bourses, les souleva. Il le manipulait commodément, aussi crûment qu'il l'aurait fait d'un morceau de viande ! Julio, épouvanté, comprit qu'il n'y avait plus de barrière, plus de pudeur, que lui et son camarade n'étaient plus des humains : ils étaient devenus des animaux destinés à l'abattoir... Incrédule, il vit le lieutenant tirer sur la cigarette, la taper pour en faire tomber la cendre par terre, puis la prendre entre les doigts, comme un crayon. Il se pencha sur sa victime et, tranquillement, il lui en appliqua le bout incandescent sous les testicules ! Enrique poussa brusquement un hurlement en se tendant sur la table. Julio sursauta, horrifié : ils le torturaient alors qu'ils ne leur avaient pas posé la moindre question !

Pérez fut satisfait de l'affolement qu'il lut dans les yeux du gosse. Il lui lâcha les cheveux, et il laissa sa main gauche descendre sur son

torse. Puis il enfonça un doigt dans l'échancrure de la chemise, et il défit un bouton.

Ahuri, Julio sentit l'homme le défaire avec bonhomie, sans brutalité, comme un père déshabille son petit enfant. Mais cela ne le faisait que redouter davantage ce qu'on s'apprêtait à lui faire subir... Il sursauta au nouveau hurlement poussé par Enrique : l'homme venait de lui brûler l'autre testicule !

Pérez avait glissé la main sous la chemise du gamin et il le sentit tressaillir au cri de son camarade. Il poursuivit comme si de rien n'était sa lente investigation, lui caressant la poitrine au travers du petit pull, venant dans le creux des aisselles dégagées par les bras retenus en l'air, lui redescendant sur le flanc. Ce corps délicieusement mince, tendu, moulé dans le tricot, était doux comme le cou d'une femme pris dans un col roulé... Quand il interrogeait un homme, c'était sa haine des terroristes qui l'animait, sa volonté de les dominer, de les écraser ; mais chaque fois qu'il avait l'occasion de disposer de jeunes femmes, il était en plus aiguillonné par le désir qu'il en avait, et il les torturait plus lentement, plus progressivement, pour en profiter à son aise. Il s'étonnait de découvrir qu'il éprouvait un plaisir similaire à toucher ce gosse, qu'il avait envie de le caresser. Il jeta un coup d'œil sur la table à côté : l'autre aussi était attrant, blond comme une Danoise, et ses cheveux longs le rendait peut-être encore plus féminin.

Julio, abasourdi de recevoir des caresses du colonel, commençait en plus d'en reconnaître le caractère vicieux. Il savait ce dont il s'agissait, il avait déjà été sollicité par des hommes, comme Mauricio qui s'était parfois permis des gestes assez salaces. Il n'avait cependant jamais entendu dire que le colonel était pédé ! L'homme s'était remis à promener la pointe effilée du coupe-papier sur sa poitrine, d'en suivre le sternum, de le piquer à l'endroit des seins, et il craignait à chaque instant qu'il ne la lui enfonçât dans la chair.

Pérez regarda Andrés pendant qu'il brûlait le blond une troisième fois, dans l'aisselle, et il remarqua combien ce petit nid était joli chez un jeune adolescent. Puis, comme distrairement, revenant au brun, il lui plaqua la main gauche sur le devant du short... Il s'attaquait toujours au sexe qui était, pour les hommes comme pour les femmes, si non l'organe le plus fragile, du moins le plus sensible, le plus affolant. Et bien qu'ici il fût masculin – d'ordinaire les grosses baloches poiliues des hommes le dégoûtaient –, il le trouva plutôt attrant ; c'était un peu comme un mont de Vénus, mais en plus développé. Il pétrit assez nerveusement cette crête entre ses doigts.

Épouvanté, Julio sentit l'homme descendre la glissière de sa braguette, l'écartier, enfoncer la main à l'intérieur, s'emparer de lui au travers du slip. Il haletait, la respiration courte, pris par l'attente de la douleur qui ne devait plus tarder à présent.

Tout en malaxant ces organes qui coulaient entre ses doigts, Pérez observait le garçon qui détournait les yeux, complètement affolé. Il découvrit que cette jeune nature dans sa main était en fait plutôt agréable, ferme et souple comme des figues encore vertes, rien à voir avec le gros paquet puant des hommes faits, et il eut du plaisir à la tourner et la retourner entre ses doigts... Il jeta un coup d'œil à Andrés qui avait enfoncé la main dans les cheveux du blond et, lui ayant renversé la tête en arrière, approchait le bout incandescent de ses lèvres, crispées par la peur ; le garçon gémissait en attendant la douleur. À la dernière seconde, Andrés suspendit son geste, et il lui tourna la tête sur le côté. Il lui releva les cheveux sur l'oreille, et il le brûla juste derrière le lobe.

Julio frémit en entendant son ami hurler de nouveau. Il ne faisait même plus attention à la main du colonel qui, dans cet instant, s'était encore resserrée sur lui et le pressait intensément, le retournait en tout sens, enfonçait cruellement les doigts dans sa chair sensible.

Pérez sentit soudain qu'il commençait à bander. C'était tout aussi inattendu que délicieux ! Il en fut légèrement troublé. Il n'y avait pas tellement de femmes chez ces terroristes, et il découvrait que les enfants étaient une agréable alternative... Il remonta la main gauche en soulevant le pull et le tee-shirt, et il vint lui caresser le ventre, soutenu par une fine musculation qui le rendait idéalement plat, tendre comme celui d'un bébé, mais durci, crispé par la peur. En même temps, il promenait son stylet sur le devant du slip, frottant longitudinalement le sexe par-dessus, puis sur les côtés. Sa main gauche remonta de nouveau, chercha les tétins, en prit un, le serra lentement. Il regretta seulement de ne pas trouver là une jolie paire de petits seins. Il adorait en particulier ceux des filles autour de quinze ans, déjà bien développés, mais, eux aussi, tendres et fermes à la fois, sans aucune lourdeur...

Julio vit le lieutenant lâcher la tête d'Enrique dont le visage brillait de larmes. Il retourna vers son ventre tout en tirant sur la cigarette qui n'était plus qu'un mégot, mais qui brûlait toujours. Il lui passa la main entre ses cuisses écartées, le caressa nonchalamment à l'intérieur, cherchant son chemin vers l'entrefesse et l'ouvrant un peu plus, puis, se penchant sur son ouvrage comme un ouvrier consciencieux, il appliqua le bout incandescent une nouvelle fois. Au hurlement d'Enrique, qui fut infiniment plus effrayant que les précédents, aux secousses dont il fut agité et qui durèrent plusieurs minutes, Julio comprit qu'il avait été brûlé à l'anus. Une sueur d'angoisse lui vint.

Pérez avait été galvanisé par ce cri. De la main droite, il attrapa la tête du garçon et, en le regardant dans les yeux, il lui caressa la joue avec le pouce, tout en lui faisant sentir le plat de la lame sur la nuque. Puis il se pencha à son oreille, et il lui chuchota :

– Tu ne voudrais pas être à sa place, n'est-ce pas ?

Julio resta sidéré par cette question ignoble, vicieuse, d'une incroyable perversité. Il comprenait maintenant ce qu'était un monstre. Il s'étonna à peine que la bouche de l'homme lui frôlât la joue, juste sous le lobe de l'oreille.

Pérez, qui commençait à trouver du goût à cette chair d'enfant, la lécha dans le cou, au-dessus du col roulé. En sentant le gosse sursauter sous cette provocation, son sexe bandé frémît. Cet interrogatoire devenait réellement intéressant ! Il y avait longtemps qu'il n'avait été à une telle fête... Sa main gauche redescendit sur le flanc du garçon, passa sur sa taille, et vint s'emparer à pleine paume d'une fesse prise dans la toile fraîche. Un peu plus petite que celle d'une fille, mais plus ferme, plus serrée, et finalement peut-être plus excitante. Il frissonna. Tout en continuant de la palper, de nouveau il lui chuchota à l'oreille :

– Maintenant, tu vas nous dire où se trouve votre camp.

Julio d'un coup se sentit vidé de son sang. L'interrogatoire avait débuté. Pour une raison qu'il commençait seulement à deviner, ils torturaient Enrique, mais c'était à lui qu'ils posaient les questions.

Pérez ne s'attendait pas à une réponse immédiate, évidemment, et il ne l'espérait d'ailleurs pas non plus : il avait maintenant envie que la séance durât un moment. Laissant sa main courir sur la hanche du garçon, il en fit tranquillement le tour et se plaça derrière lui... Andrés avait pris sous le plateau la « trique », comme ils l'appelaient : à l'extrémité d'un manche isolant, une pointe en fer, conique, de la grosseur d'une matraque, était connectée à un générateur, dont la masse était reliée à la structure métallique. Il l'alluma et le régla. Un ronflement discret s'installa, seulement recouvert par le halètement du blond, qui maintenant poussait des gémissements ininterrompus... Pérez en attendant s'amusait à frôler du nez les mèches brunes devant lui, dont l'odeur se mêlait à celle de la sueur, fraîche, qui naissait à la base du cou et traversait lentement le col du pull. Il lui murmura, sur un ton détaché :

– Si tu ne préfères ne pas me répondre, profites-en pour regarder.

Julio était glacé par le cynisme dont cet homme faisait preuve. Et il ne pouvait détourner les yeux de cet étrange appareil que tenait le lieutenant, cherchant à deviner la menace qu'il recelait. L'homme détaillait Enrique, étendu nu devant lui, comme s'il se demandait par où commencer. Il se pencha vers une main, dont le poignet était enserré dans une menotte d'acier, et il toucha brièvement le bout des doigts recourbés. Aussitôt Enrique cria, et se tortilla sur la table comme un diable.

Pérez se fit la réflexion que ce garçon blond avait de très belles mains, de très jolis doigts, et que plus d'une femme les lui auraient enviés. Distraitemen, il caressa la nuque du brun. Il ne se lassait pas

d'enfoncer les doigts dans ces mèches lisses et soyeuses, d'en faire monter l'odeur charnelle, à la fois douce et voluptueuse. Leur parfum était différent de celui des filles, moins édulcoré, plus vif, plus excitant, avec de suaves effluves où se mêlait un fonds spécifiquement adolescent. Il l'embrassa distraitemment sur les cheveux, au-dessus de l'oreille, comme un père le ferait à son fils... Un hurlement le ramena à la séance : Andrés avait pointé la trique dans le creux de l'aisselle, celle qui était déjà marquée d'un rond rouge bordé de gris, et l'y maintenait. Le garçon tressautait sur le plateau métallique comme une friture d'alevins jetés dans une poêle... Pérez se colla un peu plus contre celui qu'il avait devant lui, lui posa les mains sur les flancs, les lui caressa longuement en remontant sous le petit pull, puis il redescendit sur les hanches, goûta leurs courbes, délicieuses, décidément comme celles d'une toute jeune fille.

Julio, qui avait fermé les yeux pour ne plus voir cette horreur, les rouvrit en entendant s'élever maintenant des cris brefs, mais de plus en plus aigus : l'homme avec son appareil piquait les seins d'Enrique, alternativement le gauche et le droit, tout en tournant petit à petit un bouton sur un boîtier.

Pérez fit glisser ses mains en arrière pour venir sur les fesses prises dans le short. Au travers de la toile, il les sentait durcies, tressaillant à chaque nouveau cri. Son membre, qui depuis un moment palpait d'excitation, cette fois se redressa franchement. Il fut étonné de la force que prenait cette manifestation : d'habitude, il ne bandait que pour les plus jolies des jeunes femmes. Mais il était vrai que c'était la première fois qu'il avait l'occasion d'interroger des détenus aussi jeunes... Andrés revint vers le sexe du garçon, et il lui posa la trique sur le bout de son appendice, poussant la pointe dans l'ouverture du prépuce pour aller toucher le gland, puis il déclencha le générateur. Pérez savoura le glapissement qui s'éleva, et il frissonna d'une profonde satisfaction. Ces petits salauds avaient cherché à le tuer ? Eh bien, il allait les faire jouir, ils ne se doutaient même pas comment ! Ils l'avaient bien mérité.

Avançant les mains pour enlacer le garçon qui tremblait, il retrouva la fente ouverte à l'avant du short. Il s'y glissa, cette fois sous la ceinture du slip, et il s'empara à nu des organes chauds et mous. Tandis que ses tympans vibraient sous des cris de plus en plus stridents, il malaxa vivement ce petit paquet probablement vierge, puis, plongeant jusqu'au poignet, il alla entre les cuisses lui ramasser par-dessous les boules, qu'il eut du mal à trouver tellement elles étaient réduites. Il les écrasa entre ses doigts. Il se découvrait un faible pour le sexe des jeunes garçons. Leur matière était souple et tendre, il aimait la sentir fuir sous sa pression. Il retrouvait le geste rond qu'il avait, enfant, pour jouer avec la mie de pain

Julio sentait les doigts lui entrer durement dans le bas-ventre, et il ne pouvait s'empêcher de se trémousser, honteux de réagir à ces palpations insignifiantes, qui n'étaient guère plus qu'une simple gêne. Mais soudain il n'y fit plus aucune attention : horrifié, il vit le lieutenant se pencher sur le visage d'Enrique, le lui prendre fermement par le menton, puis soudain lui mettre le cône de fer entre les lèvres. Il y eut une série de claquements, comme des crépitements, tandis que son camarade ruait en vain sur la table, soulevant les reins comme un pont, puis on lui força les dents, et on le lui enfonça dans la gorge. Julio ferma les yeux de nouveau, mais il aurait fallu fermer les oreilles, disparaître. Au contraire, tout restait, les hurlements, la douleur dont il était spectateur, la terreur de celle qu'inévitablement il allait subir, le corps odieux de l'homme collé contre son dos, cette salle atroce d'où il ne sortirait probablement pas vivant.

Pérez pelotait avec de plus en plus de liberté le sexe du jeune garçon : il avait admis depuis un moment que, en fait, c'était comme de petits seins, placés à un autre endroit, ou un clitoris plus développé, mais que c'était tout aussi délectable. Il avait remonté la main gauche sous les vêtements, il caressait le ventre exquis, le torse strié de fines côtes qui vibrait à chaque nouveau cri. Il alla jusqu'aux tétons que, machinalement, il serra assez fort, jouissant des saccades qu'il provoquait... À chaque décharge électrique, le blond tressaillait des pieds à la tête : le choc le tenait sous son emprise, le traversait par une sorte de frisson monstrueux, puis il retombait, anéanti... Il remarqua subitement qu'un liquide s'écoulait sur la table : le gamin se pissait dessus ! D'habitude, il trouvait écœurants les détenus qui se vidaient, mais ici il ressentit au contraire de l'excitation, le blond était aussi pur et frais qu'un petit enfant. Puis les cris s'interrompirent, car il était retombé, évanoui... Pérez glissa à l'oreille du garçon contre lui :

– Tu vois ? C'est toi qui prolonges les souffrances de ton ami... Pourquoi ne veux-tu pas collaborer avec nous ?

Julio fut horrifié par ce chantage. Il tremblait des pieds à la tête. Il n'était pas question de donner le lieu de leur base. Peut-être était-ce une bonne chose qu'Enrique se fût évanoui : ils ne pourraient plus rien lui faire subir. Encore qu'on allait à présent certainement s'en prendre à lui... Le lieutenant avait rangé son appareil. Il le vit se diriger vers l'armoire, derrière le bureau, en revenir avec un bocal dans lequel trempait un pinceau. Il se plaça aux pieds d'Enrique, sortit le pinceau, l'essuya sur le bord en verre. Julio retenait son souffle, se demandant quelle horreur réservait encore ce liquide qui paraissait anodin.

Pérez retira sa main de la culotte du garçon et vint lui en couvrir les yeux.

– Mieux vaut que tu ne voies pas ça...

Lui, au contraire, observa attentivement Andrés caresser avec le pinceau les fins doigts de pied par-dessous. L'acide mit deux ou trois secondes pour traverser la peau, la douleur, un instant pour monter au cerveau, et le garçon revint brutalement à lui.

Julio crut défaillir sous le coup de l'effroyable hurlement qui s'éleva. Il ne sut pas ce qu'on avait fait à Enrique ; il comprit seulement que le refuge de l'évanouissement n'avait pas résisté.

Quand on lui libéra les yeux, il vit que le lieutenant détachait Enrique. Il fut persuadé que c'était à présent son tour, qu'il allait le remplacer, qu'on allait l'allonger sur la table. La peur lui écrasa le ventre. Il essayait seulement de penser qu'il était juste qu'Enrique n'eût pas tout subi... Il n'arrivait cependant pas à comprendre que l'existence l'eût conduit dans une situation si effroyable. Il se sentait pris dans une impitoyable mécanique, entraîné dans un piège infernal, aussi nu et exposé qu'un escargot sorti de sa coquille. Il ne pouvait croire qu'il parviendrait à tenir, à supporter ce qu'Enrique venait d'endurer ; mais il savait également qu'on ne lui laisserait pas le choix.

En voyant Andrés relever et asseoir le blond sur le bord de la table, Pérez s'écarta pour aller l'aider. À l'instant où le garçon toucha le sol de ses pieds rougis, il poussa de nouveau un hurlement et il tomba à genoux en se trémoussant. Pérez le rattrapa en le prenant sous les bras. À deux, ils le soutinrent et, le portant à demi, ils le placèrent entre deux des colonnes métalliques du milieu de la pièce. Tout en le maintenant, et pendant qu'Andrés lui menottait les poignets en haut de chaque colonne, il fut curieux de découvrir sous ses mains cet autre enfant, entièrement nu, lui, différent, mais non moins aguichant, et tout aussi féminin dans sa croissance vers un masculin encore indéterminé, encore latent. Il le parcourut, lui mit les mains sur les flancs, sur les hanches, et son sexe se redressa de nouveau. Décidément ces jeunes garçons lui faisaient de l'effet... Pourtant, il abhorrait les pédales. La vision de deux hommes s'embrassant lui répugnait profondément, et l'idée d'une tantouse se faisant prendre par une autre le dégoûtait plus que tout. Mais ici, ces deux gosses n'étaient pas encore des hommes, ils étaient frais et délicats comme des tendrons, de vrais androgynes. Un instant, il eut envie d'enfiler le gamin là, tout de suite, de dos, tout tremblant et frémissant, et d'en faire sa femme. Il violait souvent les filles par-derrière, il trouvait que c'était même plus agréable que par-devant ; pourquoi ne pas tirer du plaisir de ces gosses aussi ? Il n'était toutefois pas question de s'y risquer devant Andrés, lequel aurait pu se méprendre. Il se ressaisit, s'écarta.

Julio regardait Enrique qui lui faisait face, entièrement nu, attaché par les poignets comme un jeune Christ, et qui se laissait pendre au bout de ses bras, incapable de se soutenir. Effaré, il vit alors le lieutenant revenir avec un lourd fouet de cuir, formé d'un manche épais,

prolongé par une tresse qui s'effilait et se terminait par une mèche. Il se plaça derrière sa victime. Julio avait entendu dire que dans l'Antiquité certains condamnés étaient exécutés au fouet ; c'était ce qui allait se passer maintenant : ils allaient tuer Enrique ; il était impossible qu'il pût supporter longtemps les coups d'un engin destiné à des chevaux de trait. L'homme leva le bras. Il donna de l'effet à son poignet et la tresse partit comme une faux. Elle frappa en travers du dos, mais sa pointe s'enroula autour du flanc et vint mordre la poitrine. Le claquement fut recouvert par le hurlement. Il vit Enrique se jeter en avant, la bouche ouverte comme s'il cherchait à expulser la douleur.

Pérez, qui s'était reculé mais était resté en arrière du blond, observa avec satisfaction la barre rouge qui se boursoufla en travers de ses omoplates. Il jeta un coup d'œil au brun : il avait l'air halluciné. Un nouveau cri déchirant le ramena à celui qu'Andrés travaillait : une seconde barre le marquait horizontalement, au milieu du dos. Le fouet fut relancé, et cette fois ce fut sur les reins qu'apparut une trace d'un rouge vif... Fouetter une femme lui avait toujours énormément plu ; mais il se rendait compte, sans qu'il comprît bien pourquoi, que fouetter un jeune garçon était peut-être encore plus excitant. Il avait été lui-même corrigé à la ceinture par son père, et ce jusqu'à l'âge de quinze ans ; il en gardait un souvenir aigu...

Quand un quatrième coup barra les fesses, il leva la main pour interrompre Andrés : il avait peur qu'il ne disloquât le gosse un peu trop tôt. Lentement, il revint vers le brun qui s'était détourné. Il l'attrapa par les cheveux et d'un coup sec lui redressa la tête. Il était au bord des larmes, et ses yeux étaient encore plus brillants, encore plus beaux ; il le regardait avec un air désespéré qui le rendait absolument délicieux.

– Tu ne veux pas arrêter ça ?... Tu ne vas pas attendre qu'on le tue, tout de même ?

Julio était perdu ; il faiblissait de plus en plus. Pourtant, il fallait tenir. Si Enrique avait été incorporé parmi les *Mínimos* davantage à l'initiative de ses parents qu'à la sienne, lui, personne ne lui avait rien dicté, c'était après la disparition de son père et de sa mère qu'il avait décidé, de lui-même, de les venger en rejoignant les *guérilleros* ; il devait donc assumer la responsabilité qu'il avait prise, il ne pouvait à cause de sa faiblesse livrer tous les autres... Mais il ne savait pas combien de temps il serait capable de supporter cette scène épouvantable. Il était tellement honteux d'être là, intact, avec ses vêtements encore, devant son ami totalement dénudé, torturé, épuisé. Son visage était ravagé, ses yeux avaient gonflé, ses lèvres tremblaient. Julio sentit des larmes lui venir malgré lui, couler sur ses joues. Devant cette horreur il ne pouvait rien faire d'autre. Peut-être qu'à un moment le colonel se laisserait attendrir ? Il n'était pas possible qu'un homme fût

cruel à ce point, qu'il ne fût pas touché par la gentillesse d'Enrique, son âge, sa délicatesse... Pourtant, celui-ci lui dit, sans la moindre trace de pitié :

– Allons, ne fais pas l'enfant ; arrête de pleurer.

Pérez avait compris que le gamin était mûr. Il ne faudrait plus grand-chose pour qu'il cédât.

– Non ? Tu ne veux pas ?... Bon. Tant pis pour lui.

Et il fit signe à Andrés.

Incrédule, Julio vit le lieutenant faire le tour d'Enrique et se placer face à lui. De nouveau, il leva le bras. La tresse partit dans un sifflement ; elle s'enroula autour du ventre tendre. Julio ne put retenir un cri dérisoire : le corps d'Enrique avait été parcouru d'une vague, tel un drapeau claquant dans le vent. Son hurlement fut coupé par un hoquet, comme s'il allait vomir. Il vit, cette fois, l'effet du fouet : une bande rouge qui passait juste sous le nombril, d'un flanc à l'autre. Mais déjà le lieutenant relevait le bras. Horrifié, il comprit qu'il visait plus bas : il allait le frapper sur le sexe !

– Non !... Arrêtez !

Pérez sourit. Il fit un signe discret à Andrés. Il prit le garçon par la nuque, se pencha à son oreille :

– Tu vas te montrer coopératif, maintenant ?

Julio eut une dernière hésitation. Mais devant le corps d'Enrique exposé face à lui, ses petits organes offerts sans défense, le fouet qui attendait, suspendu au bras du lieutenant, il capitula. Il n'aurait pas supporté de voir la lanière voler de nouveau. Un homme aurait peut-être tenu, il aurait peut-être eu la force de caractère d'assumer le martyre d'un autre. Mais il n'était pas dans ses moyens de résister plus longtemps, d'être, même indirectement, la cause du supplice de son ami.

Et il parla.

*

Juan-Carlos Andrés poussa le verrou de la porte. Pérez parti au ministère pour organiser l'expédition de Cerro Largo, qui aurait lieu dès le lendemain à l'aube, il ne le verrait certainement plus de la journée ; cependant, pour ce qui allait suivre, il voulait être tout à fait tranquille, ne pas craindre d'être dérangé. Il inspira profondément : enfin seul ! Il se retourna vers les deux minets, attachés bras en l'air. Un sort inespéré lui avait envoyé ces deux jésus, qui formaient un duo très aguichant, un blondin et un brunet, plus mignons, plus excitants l'un que l'autre, à la peau tendre, avec de vraies jambes de gazelle. Et il allait avoir ces deux bijoux pour lui seul ? C'était tellement somptueux qu'il avait encore du mal à y croire.

Il s'approcha du brun. Il était très attrant avec ses bras retenus au-dessus de la tête, les mèches de ses cheveux éparpillées devant les yeux, sa chemise déboutonnée sur le petit pull chiffonné, son short entrouvert, les spires de ses chaussettes descendues sur les mollets. Malgré ses paupières abaissées, il voyait bien que ses yeux brillaient, les larmes avaient dessiné des lignes luisantes sur les joues, et cela le rendait si bandant qu'il eut envie de l'attraper brusquement, de le posséder tout de suite, là, tout debout. Mais évidemment il n'allait pas faire ça. Il allait prendre tout son temps, au contraire, et il ferait exactement ce qu'il voudrait, quand il voudrait, maintenant que Pérez n'était plus derrière lui... Et, pour commencer, il allait le foutre à poil, celui-là aussi.

Il le détacha ; il ne voulait plus le contraindre, il voulait le soumettre, en faire sa chose – il en aurait bien fait autant avec l'autre, mais dans l'état où il était, il se serait effondré comme une serpillière ; le laisser accroché aux colonnes était le seul moyen de le conserver debout... Il alla ensuite s'asseoir derrière le bureau, et il croisa non-chalamment les jambes. Il observa le gamin qui massait ses poignets marqués de deux bracelets rosés.

– Maintenant, tu peux bien me dire ton nom, tu ne crois pas ?

Julio hésita, mais, au point où il en était, garder le silence n'avait plus aucun sens...

Le lieutenant lui fit alors une grimace qui se voulait un sourire :

– Eh bien, « Julio » : déshabille-toi !

Il frissonna. Tout n'était donc pas fini ? Il releva la tête et regarda l'homme furtivement. Il avait toujours cette moue triviale, maussade, qui le faisait paraître si ordinaire, tout à fait insignifiant, alors qu'il l'avait vu se livrer sur Enrique aux pires atrocités. Il hésita un instant, mais il se rappela comment les gardiens avaient dépouillé son camarade, et il pensa qu'il était inutile de subir cela.

Andrés regarda le garçon timidement laisser glisser sa chemise déboutonnée le long des bras, chercher un endroit pour la mettre, la déposer enfin sur la chaise en face, de l'autre côté du bureau, pardessus les vêtements du blond qui avaient été jetés là. Pris dans le fin pull à col roulé, le buste paraissait d'une douceur remarquable, d'une suavité qui le fit saliver.

Julio savait qu'une étape était franchie, qu'ils allaient maintenant être exécutés. C'était ce que Raúl leur avait dit : s'ils parlaient, ils n'avaient ensuite plus de valeur pour les militaires, lesquels en général se débarrassaient sommairement de leurs prisonniers. Mais il ne savait pas comment cela se passerait. Une balle dans la nuque ? jeté nu d'un avion en pleine mer ? – le sort, d'après ce qui se racontait, que ses parents avaient connu. Et pourquoi nu ? Sans doute une brimade supplémentaire. Il jeta un coup d'œil à Enrique attaché entre les deux co-

lonnes, la tête pendante, comme inconscient, et pour la première fois il lui vit le dos, barré de quatre boursouflures rouges. Il semblait déjà à demi mort. C'était son tour. Autant se débarrasser de cette épreuve au plus vite. Il attrapa ensemble son pull et son tee-shirt, les tira par la tête.

Andrés fut très émoustillé en découvrant le gamin torse nu, un peu ébouriffé ; sans doute n'était-il pas très différent au sortir du lit. Il le vit marquer une dernière hésitation, puis repousser ses chaussures du bout du pied. Il fut en short et en chaussettes. Andrés se passa la langue sur les lèvres. À mesure qu'il se dévoilait, il trouvait ce petit brigand follement beau et son désir pour lui s'envolait. Il lui tardait de se le faire ; il pensa qu'il allait le défoncer, tant il en avait envie !

Julio espéra jusqu'au dernier instant un signe qui aurait dit que cela suffisait, mais le lieutenant continuait de le fixer de ses yeux légèrement globuleux, l'examinant de la tête aux pieds, sans un mot. Il se résolut à porter les mains à la taille, puis, rapidement, pour s'en débarrasser, il défit et abaissa son short. Dans le silence de la pièce, le bruissement du tissu le long de ses jambes eut quelque chose d'indécent et de menaçant à la fois ; il se sentit exhibé. Il dégagea ses chevilles et déposa le short sur la chaise. Il faillit en rester là, puis, comme un signe de bonne volonté qui peut-être préserverait l'essentiel, il fit glisser les doubles chaussettes de ses pieds et les enfonça dans les chaussures.

Le garçon se redressa, magnifique dans son petit slip gris clair. Andrés hésita un instant à le garder dans cette tenue aguichante, mais il préféraachever de l'humilier.

– Eh bien ? Qu'attends-tu ?

Il remarqua avec satisfaction sa confusion tandis qu'il remontait les mains, les posait sur ses hanches. Il crispa les doigts, le tissu de coton se froissa, et il le repoussa sur les cuisses – le sexe apparut. Il fut troublé en observant la courbe du corps qui enjambait la légère dépouille, puis qui se redressait, la ligne du bras qui se tendait pour laisser tomber le slip sur la chaise. Il sentit une nouvelle vague d'excitation l'embraser. Ce petit gredin était magnifique. De l'avoir là, à sa disposition, maintenant entièrement nu, sans défense, les yeux baissés, aussi exposé et vulnérable qu'un nouveau-né, le rendait fou. Quand les prisonniers étaient dépouillés de leurs vêtements, cela les dépossédait également de leur humanité, les privait de leur statut social, ils étaient réduits à leur chair animale, ramenés à un état originel, primitif ; ils étaient livrés, comme des esclaves. Et il ne rêvait rien d'autre que de disposer de jeunes garçons pour esclaves... Afin de garder le contrôle sur son émotion, il sortit machinalement son paquet de cigarettes froissé. Il en tira une et l'alluma. Quand il eut rejeté la fumée, il se leva.

En voyant l'homme prendre une cigarette, Julio avait senti son sang se retirer. Il était maintenant convaincu de ce qui allait lui arriver, les cris d'Enrique lui résonnaient encore dans la tête et, d'effroi, il baissa les yeux. Il avait entendu le lieutenant se lever, contourner le bureau, s'arrêter tout près de lui : de nouveau, il avait devant lui une paire de souliers cirés.

Andrés avança la main droite, celle qui tenait la cigarette, et vint prendre dans le creux de la paume les petits organes présentés en pleine lumière. Le gamin tressaillit. La fumée montait tranquillement le long de son ventre nu, se dissipait autour de son visage. Il le tripota un moment pour le plaisir d'enfoncer les doigts dans cette chair sensible, de lui entrer le pouce dans les bourses, de le voir regimber tandis que, à la pointe de la pine, il pinçait entre deux ongles le petit bout de la peau. Il lui aurait bien fait tâter de la cigarette, à lui aussi, mais il aurait alors fallu l'attacher, aucune menace ne l'aurait gardé en place ; pour l'instant, il voulait en profiter librement. Il lui remonta la main sur le pubis où poussait un halo de duvet brun, effleura le ventre, palpa la saillie des côtes, au-dessus du plexus creusé par l'appréhension. Parcourant la poitrine, il s'arrêta sur les tétins, si plats que seule leur couleur légèrement plus sombre les faisait reconnaître, et il les pinça à leur tour. Le gosse en tremblant contracta le ventre pour ne pas bouger.

Il remonta encore, lui passa sur la bouche les doigts avec lesquels il venait de lui toucher le sexe, lui écrasa les lèvres, les étira entre l'index et le majeur, les déforma sous son pouce. Le garçon toussa à cause de la fumée de la cigarette, maintenant toute proche de ses narines. Puis il lui couvrit les yeux, qui se fermèrent aussitôt, et il lui toucha les paupières, frémissantes comme celles d'un petit enfant. Il passa sur le front en rebroussant la mèche qui le traversait, s'enfonça dans les cheveux bruns qui se redressaient sous son intrusion, enveloppa le crâne, vint le prendre par la nuque. Il adorait parcourir ainsi cette matière riche et fluide, il avait l'impression de violer un lieu strictement privé, non moins intime peut-être que celui des organes sexuels. Il lui saisit le cou par-devant, et il le caressa longuement, lascivement. Il paraissait vulnérable, délicat, fragile – il aurait été si facile de le serrer, si peu s'opposait à y planter les doigts...

Julio déglutit. Il était transpercé jusqu'aux os par le demi-sourire de cet homme ; il ressemblait à une hyène. À chaque instant il s'attendait à une brûlure, à une douleur qui le prendrait par surprise, et ce mélange de caresses et de menaces lui coupait les jambes.

– Tourne-toi.

Il obéit, heureux de ne plus voir son bourreau. Mais il tremblait toujours, moins à cause du froid de la pièce humide que du bloc de désespoir qui fondait en lui.

Tout en tirant une bouffée de sa cigarette, Andrés détailla chaque ligne, chaque mouvement du dos que le garçon lui présentait, qui se prolongeait dans les petites fesses serrées de peur, qui descendait jusque dans les cuisses, nettes, durcies par la tension. Il se décida : il lui posa la main sur la nuque. Puis il vint sur les omoplates saillantes, il caressa les reins étroits et nerveux, creusés comme d'un animal racé, il lui prit les fesses à pleine main et les manipula longuement. Il pensa qu'elles seraient délicieuses à cravacher ; il se demanda quel fouet il aimerait le mieux pour elles. Depuis un moment, il s'était mis à bander.

En sentant son derrière touché, palpé, tripoté, Julio avait compris que le lieutenant, lui encore plus clairement que Pérez, était pédé. Et, malgré la haine qu'il en avait, il se demanda un instant s'il ne pourrait en tirer quelque avantage. Car si cet homme voulait profiter d'eux, peut-être dans ce cas n'avait-il pas l'intention de les exécuter ?... Mais il ne conserva pas cet espoir bien longtemps ; il pensa qu'il essayait seulement de se rassurer... Il sursauta quand, soudain, un doigt s'enfonça entre ses fesses.

Andrés adora sentir le garçon gigoter tandis qu'il longeait sa raie en lui cherchant le petit trou. Quand il l'eut trouvé, il fit quelques tentatives pour le pénétrer, mais davantage pour le mortifier que pour aboutir réellement. Néanmoins, une décharge de plaisir le traversa en le voyant se cabrer sous ses attaques ; le désir d'en jouir le brûla de nouveau... Il se contenta de lui tapoter affectueusement le derrière, comme il le faisait chez lui avec son chien.

– Mets-toi à quatre pattes.

Ahuri, Julio ne bougea pas, le temps de comprendre ce qu'on lui demandait. Qu'allait-il lui faire ? Il ne savait même plus ce dont il devait avoir peur. L'homme insista brutalement :

– Par terre !

Il devina qu'il voulait l'humilier. Mais, maintenant qu'il avait commis la pire des trahisons, il n'avait plus rien à défendre, plus les guérilleros, plus Raúl, et surtout pas sa fierté ni son amour-propre ; comment aurait-on pu encore l'humilier ? Il baissa la tête, mit un genou au sol, puis le second, enfin il posa les deux mains à plat sur le ciment. Il entendit l'homme retourner s'asseoir sur sa chaise.

– Avance. Fais le tour du bureau.

Il obéit. Il marcha comme un chien – c'était ce qu'on attendait de lui –, et il s'arrêta devant les genoux, devant le pantalon gris, face aux chaussures noires qui, de près, ne paraissaient pas si propres.

Andrés adora voir venir à lui son jeune prisonnier, tout nu, qui se traînait à quatre pattes.

– Tourne-toi. Montre-moi ton derrière de petit caniche.

Le garçon pivota docilement et lui présenta les fesses. Il l'avait amené à cette obéissance mécanique qu'il trouvait tellement bandante. Il décroisa les jambes, se pencha en avant, et lui glissa la main entre les cuisses, tièdes et douces comme un manchon. Il empauma de nouveau les bourses qui pendaient sous le ventre, les fit rouler et les serra jusqu'à ce que le garçon sursautât, se tendant brusquement. Il remonta, lui passa des doigts dans le cul, le long de la raie, puis il lui tâta le petit trou. Du bout du majeur, il l'entrouvrit. Il dut batailler un peu, mais il parvint à le forcer, et le « guérillero » se redressa en poussant un gémississement d'enfant ! Il s'enfonça alors lentement en lui, dans le conduit étroit, chaud et vibrant.

Julio se mordit la lèvre en sentant les phalanges le pénétrer, l'une après l'autre, jusqu'à ce que le dos de la main vînt buter entre ses fesses. Puis le doigt épais tourna et retourna en lui comme un crochet, le sonda au plus profond, ressortit à demi, l'écarta, se renfonça brusquement, et chaque fois il sursautait en gémissant. Contrairement au gardien à l'arrivée qui s'était contenté de le fouiller, le lieutenant, lui, cherchait à faire mal.

Quand il eut bien assoupli l'étroit sphincter, Andrés se retira. Il bandait maintenant tout à fait dur. Il adorait doigter les gamins. Et celui-ci réunissait à la fois les attributs d'un délicieux objet sexuel et d'un ennemi honni, qu'il avait seulement envie d'avilir, de casser, d'écraser comme un cafard. Il se leva et, lui posant le bout de sa chaussure sur l'épaule, il le poussa d'un coup sec pour le faire tomber sur le flanc. Le gosse jeta un cri de surprise.

– Relève-toi.

Julio s'était fait mal sur le ciment. Il se redressa lentement, sans comprendre ce qu'on lui voulait. Il venait de se remettre à quatre pattes, quand il reçut dans les côtes un nouveau coup, plus violent. Il cria de nouveau en retombant par terre.

– Relève-toi.

À peine redressé, Andrés lui donna un nouveau coup dans le flanc. Il le regarda se tortiller, se recroquevillant sur lui-même. Il tendit le pied, le lui glissa sous le bras resté en travers de sa poitrine, le souleva pour le dégager, et il le repoussa sur le dos. Avec une profonde satisfaction, il lui appuya sa semelle sur les bouts de seins, l'un après l'autre, en les frottant avec le mouvement dont on écrase une cigarette. Il sourit en voyant le gosse gigoter sous lui et gémir en grimaçant. Il avança la pointe de sa chaussure et la pressa sur la jolie bouche. Il ne pouvait tout de même pas embrasser un enfant de terroristes, alors il l'effaçait. Il ramena son pied en arrière, suivit le fin sternum, puis il mit le talon sur les organes. Il déplaça son poids sur cette jambe. Il devina la chair qui s'écrasait sous lui tandis que le gamin hurlait comme un fou, se débattant pour lui échapper.

Il retourna s'asseoir sur la chaise et écrasa sa cigarette dans le cendrier. À présent qu'il s'était défoulé sur le petit rebelle, il avait envie de profiter de lui. Sa bouche, surtout, l'attirait : tendre, tordue de dégoût, et maintenant comme écorchée, elle avait pris des couleurs plus vives.

– Relève-toi.

Julio, péniblement, se redressa sur les bras. Son bas-ventre le brûlait ; il pensait qu'il était émasculé. Du revers de la main, il s'essuya la bouche, souillée par cette semelle qui l'avait foulée sans pitié.

– Avance-toi... Et dépêche-toi !

Il vit l'homme se défaire devant son nez, écarter sa bragette, enfouir la main dans un vaste caleçon, et en ramener un membre affreux, brun-rouge, veiné comme un tronc couvert de lierre.

Andrés attrapa le garçon par les cheveux et le contraignit à se redresser, à s'avancer entre ses cuisses. Il lui renversa la tête en arrière, le faisant s'asseoir sur les talons, et, lui amenant son gland sur les lèvres, il s'y caressa, ravi de la grimace de dégoût qu'il suscitait. De tous les garçons qu'il avait possédés dans sa vie, aucun n'avait été aussi désirable, aucun n'avait eu ces lèvres charnelles, sensuelles, et d'y promener son organe rubicond le faisait bander comme un fou. Puis il le força. En lui rabattant la tête sur lui, il l'obligea de s'ouvrir. Il tressaillit de satisfaction en sentant son membre pénétrer soudain dans cette bouche étroite, chaude, qui se convulsait sous son intrusion brutale, avec la langue qui frétillait par-dessous et qui tentait en vain de le repousser. Il s'enfonça lentement, attentif à tous les élancements qui lui montaient dans les reins, jusqu'à loger enfin son gros bout au fond de la gorge, jouissant de chaque hoquet qu'il causait. Il fourrageait longuement dans les cheveux, et griffait ce crâne qu'il aurait aimé emplir tout entier... Il repoussa la tête du garçon, puis, tout aussi progressivement, voluptueusement, il se renfonça. Bientôt ses allers et retours s'accélérèrent, ils prirent un tour plus saccadé, nerveux, plus méchant, stimulés par la vivacité des sensations qui l'envahissaient et lui brûlaient le cerveau.

Il le rejeta brusquement. Il était haletant, au bord de l'explosion ; il avait besoin de reprendre son souffle... Il pensa que fouetter ce petit sagouin serait un excellent dérivatif, cela le défoulerait, passerait sa rage. D'ailleurs, celui-ci avait été trop préservé jusqu'à présent.

Julio était retombé sur les mains et, à demi étouffé, il crachait par terre pour se débarrasser du goût odieux dont il s'était senti envahi.

– Viens ici.

Sans qu'on le laissât retrouver son souffle, il fut repris par les cheveux, mis debout brutalement. Pendant qu'on lui ramenait les bras dans le dos, il jeta un coup d'œil à Enrique. Il le vit redresser faiblement la tête, mais ils eurent à peine le temps d'échanger un regard.

Déjà une poigne s'emparait de ses poignets, on le poussait en avant, on l'entraînait vers l'extrémité de la table métallique. Son cœur s'arrêta : il allait connaître le même sort que son ami ? Pourtant, le lieutenant ne l'y fit pas monter, il se contenta de le courber pour lui poser le torse dessus. On lui prit un poignet, le tira de côté, et un bracelet d'acier se referma sur lui ; l'autre fut enchaîné de même. Il se retrouva les bras en V, les reins à l'équerre, le derrière complètement exposé. Le métal contre sa joue était froid, mais il restait encore humide du corps de son camarade ; il reconnut aussi une légère odeur d'urine.

En se dirigeant vers l'armoire, Andrés passa devant le blond, et il fut distrait ; il s'arrêta. Il l'examina : il paraissait toujours groggy, mais il restait très attirant. Il prit son propre sexe, brandi hors de sa braguette, encore humide de la salive de l'autre, et il vint provoquer les petits organes accrochés au bas du ventre.

– Eh bien ?... On dirait que ta sucette, là, c'est plutôt à de la guimauve, non ?

Il ricana. Il poussait de gauche et de droite avec son gland gonflé la petite verge et le sachet sur lequel elle reposait. Il eut soudain envie de lui. Le gosse était fin comme une baguette de saule, et la large balafré dont son ventre était marqué le rendait encore plus excitant. Il l'avait longuement manipulé tout à l'heure ; il lui tardait maintenant d'en jouir.

Il le détacha. Mais le garçon ne tenait pas sur ses cannes : il lui glissa entre les mains et tomba à genoux. Il ne craignait guère de rébellion de sa part, mais, pour le plaisir, il lui menotta tout de même les bras dans le dos. Il lui fourragea dans les cheveux tout en revenant devant lui.

– Et ta bouche ? Est-ce qu'elle est aussi bonne que celle de ton copain ?

Il se prit la bite, l'approcha, mais il ne put l'enfoncer dans la bouche du garçon qui dodelinait la tête, à moitié assommé. Alors, levant le bras, il le gifla à la volée. Le visage partit sur le côté, puis les cheveux en retombant le masquèrent à demi.

– Qu'est-ce que t'as ? Elle te plaît pas ?!

Il le gifla encore. Il adorait ça. Les joues prirent une couleur incarnat. Puis il l'attrapa par les cheveux, et il le maintint tandis qu'il se caressait le gland sur les jolies lèvres qu'il avait à dessein préservées lors de l'interrogatoire. Elles étaient un peu plus fines que celles du brun, mais peut-être encore plus douces. Bientôt, il ne put se retenir de les bousculer, de les écarter brusquement, et, tenant fermement la tête qui roulait entre ses mains, il s'enfonça dans ce nid tendre et fragile. Il grogna de satisfaction. Il força la tête à faire quelques allers-retours sur son sexe. Le gosse se débattait plus activement, tirant sur ses bras

attachés, et il lui sembla qu'il avait commencé de reprendre de la vigueur. Sans doute les gifles l'avaient-elles réveillé !

Il se recula, l'attrapa par le bras, et d'une secousse le remit sur ses jambes. Il avait changé d'avis : il allait d'abord se faire celui-ci. Mais le gosse brailla de nouveau – il avait encore les pieds à vif –, et il dut le traîner de force pour l'amener sur le lit de camp, au fond de la pièce. Il l'y poussa sur le dos, lui saisit les chevilles et lui replia les jambes sur la poitrine. Les retenant d'un bras, il lui passa ses doigts entre les fesses.

– Hmmh... T'as un cul délicieux, mon poulet ! Je vais te le découper... te le défoncer... jusqu'à l'os !

En voyant le garçon comme cela, en vrac, les jambes repliées et écartées, les bras dans le dos qui lui cambraient les reins, le désir d'Andrés s'enragea. Il ne temporisa pas davantage. Il présenta son membre devant le petit orifice, il poussa brutalement, et l'instant d'après il le pénétrait d'un coup.

De là où il était, plaqué sur la table, Julio avait vu comment Enrique avait été contraint à recevoir en bouche le pénis de l'homme, et il avait été saisi d'une vive pitié pour lui : l'idée qu'il servait d'objet sexuel à ce scélérat l'horrifiait. Cela lui avait donné au contraire l'envie de prendre son camarade dans ses bras, de le consoler, le protéger. Mais quand il l'avait vu jeté comme un sac sur la couchette, il ne l'avait pas supporté et il avait détourné la tête. Malheureusement, cette fois non plus, il n'avait pas pu se boucher les oreilles : le cri d'Enrique lui avait vrillé le cerveau : il venait certainement de se faire déchirer par un sexe bien trop gros pour lui. Le bruit des cuisses qui claquaient contre les fesses à un rythme rapide et soutenu, les grognements de l'homme ahanant, les gémissements de désespoir de son ami, lui furent absolument odieux. Sa colère décupla l'impuissance à laquelle il était contraint, et il se cramponna aux bords de la table.

Submergé par son désir, Andrés s'était laissé aller à foutre le garçon en plein, sans retenue, à grands coups de reins, et à cette fête il sentait un plaisir intense galoper en lui, envahir tous ses membres, lui noyer dangereusement le cerveau...

Brusquement, il s'arracha en lâchant une injure. Il n'était pas question de finir maintenant !... Le souffle court, il était écartelé entre l'envie de jouir du garçon et celle de faire durer cette séance tant qu'il pouvait... Il se dit qu'il devait revenir à son premier projet pour préserver ses forces.

– Bouge pas, je retournerai m'occuper de toi tout à l'heure, mon petit amour, t'inquiète pas ! Mais d'abord, je vais un peu voir ton copain... Il m'attend !

En retournant vers l'armoire, Andrés avait la tête qui tournait. Il examina les étagères, encore remuées par l'ébranlement qu'il n'avait pas

mené à son terme. Il hésita, et il finit par choisir un fouet composé d'un manche en bois et de bandelettes en cuir de cinquante centimètres de long. C'était moins puissant que la tresse, mais très efficace tout de même, car chaque coup était multiplié par le nombre de lanières.

Il revint au brun, plié sur le bord de la table, exposé comme dans une vitrine. Son petit derrière courbé, tout nu, était magnifique. Il y posa la main gauche, et il le pelota assez nerveusement, le serrant et l'écrasant entre ses doigts. Puis il remonta sur les reins, que les bras tendus de part et d'autre creusaient agréablement, il palpa le fin sillon au milieu du dos, redescendit le long des flancs minces et tressaillant, jusque sur les fesses qu'il claqua familièrement, à plusieurs reprises.

– J'ai du mal à savoir lequel de vos deux petits culs je préfère. Vraiment ! Ils sont différents, mais tout aussi bandants !

Julio, dégoûté par ces attouchements, sentit la chaussure se glisser entre ses pieds et, odieusement, de quelques coups secs, le forcer à ouvrir les jambes. En même temps, on lui caressait le derrière avec ce qui ne pouvait être que les lanières d'un fouet. Il serra les dents. Il n'y avait plus rien à faire ; plus de questions à se poser, plus d'angoisse de savoir s'il parviendrait à garder le silence ; il fallait seulement subir, souffrir, passer l'épreuve.

– Avant de te baisser, je vais te corriger. Tu m'en remercieras, tu sais : si tu sortais indemne d'ici, tu en conserverais la honte toute ta vie. Comme ça, ton « honneur » sera sauf !

L'homme ricana. Julio ne comprit rien à son discours, mais il se raccrocha à ces mots : « sortir d'ici »... Il y eut un temps pendant lequel il se demanda pourquoi il ne se passait rien. Puis il entendit la note aiguë d'un sifflement. Dès le premier coup, il hurla. La souffrance était affreuse, stupéfiante : les nombreuses lanières l'avaient frappé sur les fesses toutes à la fois, et, malgré son air balourd, l'homme avait une force terrible. Le coup suivant, qui réveillait les précédents, fit encore monter le niveau de la douleur. Il se redressa en tirant comme un fou sur ses bras, puis il retomba, et son ventre claqua sur la table. Le troisième fut effroyable. Sa chair brûlait. Les larmes l'aveuglaient, des larmes chaudes qui coulaient sur le métal indifférent. Après le quatrième, il tremblait, pris des convulsions d'un épileptique, il ne savait comment éteindre cet enfer abominable qui le ravageait. Il hurla encore plus haut lorsque les lanières de cuir claquèrent sur ses jambes, s'enfonçant sans obstacle dans la peau tendre de ses cuisses.

Quand enfin cela s'arrêta, la souffrance était telle qu'elle lui avait envahi le cerveau. Un brasier s'était emparé de lui, depuis les reins jusqu'aux mollets. Un magma rouge lui obscurcissait la vue. Ses tempes battaient à éclater.

Andrés s'écarta. Il s'essuya le front où perlait la transpiration. D'être seul avec ces deux-là et de penser qu'il pouvait en faire ce qu'il voulait, le rendait malade ; l'excitation le débordait ; il ne savait où donner de la tête, entre le désir de jouir et celui de prolonger ce moment extraordinaire. Il laissa tomber le fouet sur la table, à côté du torse du garçon, puis il se plaça derrière les jambes minces qui continuaient désespérément de se tordre de douleur. Avec jubilation, il posa les mains sur les fesses qu'il avait striées en tous sens, maintenant voilées d'une couleur framboise très attirante. Il prit son membre, l'avança dans la fente entrouverte, et pointa le petit creux au fond. Il appuya. Le garçon parvint à le repousser un instant, mais il pressa plus fort, et la chair céda brusquement. Le gamin hurla de nouveau, en se tortillant comme un ver, tandis qu'il s'enfonçait en lui, jusqu'au bout.

Julio fut transpercé d'une douleur nouvelle. Il était défoncé, écartelé, pénétré profondément. Les cuisses de l'homme s'appuyèrent sur ses fesses, et il cria encore quand le tissu râpeux du pantalon frotta sur sa peau à vif. Il fut pris par les hanches, des doigts épais, avides, lui remontèrent sur les flancs, le palpèrent sous les bras. L'organe qui le transperçait ne bougeait plus, il restait immobile au fond de lui, frémissant, agité de sursauts irréguliers. Les grosses mains qui l'enveloppaient lui vinrent sur les épaules, lui caressèrent les bras jusqu'à buter contre les menottes de ses poignets, revinrent en le recouvrant telles une marée de poix. Elles se glissèrent sous sa poitrine, descendirent lui manier le ventre, le fouillèrent, puis elles lui attrapèrent les organes qui furent encore une fois cruellement inventoriés. Malgré la douleur qui l'aveuglait, il ressentit ce qu'avait de visqueux, de répugnant, cette odieuse palpation.

Andrés s'était trop échauffé avec le blond, et il savait que dans ce cas la seule solution était l'immobilité, ou au moins des mouvements lents et contrôlés. Il resta donc un moment sans bouger, le temps de reprendre ses esprits, puis, posément, il se recula. Il fit quelques passes, en avant et en arrière, afin de bien prendre possession de l'étroit conduit, de l'ouvrir, de le modeler à sa façon. Petit à petit, il l'assouplit et se le rendit confortable. Puis il se renfonça tranquillement, voluptueusement, et quand il fut tout au fond, de nouveau il s'arrêta. Un grognement incongru lui échappa, tant la jubilation était intense ; il adorait rester comme ça, à sentir les entrailles du gosse palpiter autour de son membre, long et épais... Il se courba et lui souffla à l'oreille :

– Tu vois ? Vous avez voulu nous baiser, petits merdeux ?... Eh bien, c'est moi qui vous baise, à présent !

Il recula lentement, ressortit pour le plaisir de revenir lui rentrer dedans, et il se renfonça, tout le long, jusqu'à buter dans les chairs. De

nouveau il s'immobilisa, son organe tressaillant continuellement à l'intérieur du conduit qu'il écartelait.

Pour se changer les idées, il sortit son paquet de cigarettes ; sans déculer, il en alluma une. Il tira profondément une bouffée, et il en eut une grande satisfaction : on fumait bien en prenant le café ; pourquoi ne fumerait-on pas en faisant un garçon ?... Tout en tenant tranquillement la cigarette de la main gauche, il lui enfoncea la droite sur le crâne, et il fourragea avec délices dans la chevelure souple et dense du garçon.

Julio sentit l'horreur de ces lombrics libérés qui fouillaient sa tête de tous côtés, qui se répandaient sur son visage avec une lubricité écœurante, qui se crispaienr autour de son cou pour l'étouffer. Et le membre qui l'écartelait continuait de tressaillir en lui, se redressant régulièrement par petits sursauts... Il le sentit enfin se reculer, ressortir à demi, mais aussitôt il se renfonça, lui arrachant un nouveau gémissement.

Andrés se souleva au-dessus du gamin épingle à la table, et cette fois il se mit en mouvement. Tout en parcourant ce jeune corps avec une brutalité accrue, il lui griffa le dos, des épaules jusqu'aux reins, à lui enfoncer les ongles dans la chair tendre des hanches, puis, par-dessous, dans le ventre. De ses cuisses, il lui frappait les fesses à un train de plus en plus soutenu, en lui arrachant des cris désespérés, de plus en plus hauts. Il grogna :

– Je vais t'éclater le cul, petit salopard !... Je vais t'explorer !... Je vais te...

La voix de l'homme était hachée par les soubresauts de ses attaques. Son rythme était devenu frénétique, Julio était secoué par des coups de boutoir, il dansait sur la table, son torse claquait contre le métal.

Andrés s'interrompit un instant pour reprendre son souffle. Il attrapa le gamin par la nuque et lui tourna la tête sur le côté, le plaquant et lui écrasant la joue contre la table. Il lui repoussa les cheveux, il choisit un endroit où la peau était très douce, tendre, juste derrière l'oreille, là où Pérez n'irait pas regarder – il ne regardait jamais, mais on ne pouvait savoir... – et, après avoir tiré un coup sur sa cigarette, il y appliqua le bout incandescent. Le gamin bondit sous lui, mais, retenu par les bras, punaisé par le pieu dont il l'avait défoncé, immobilisé par la poigne dont il lui écrasait la tête, il ne fit rien d'autre que se contracter, tout son corps vibrant comme une lame. Il ressentit la formidable constrictio du sphincter, et il en eut le souffle coupé. L'impression était dantesque : comme s'il avait été dans un fourreau dont on aurait resserré les cordons ! Il n'avait jamais connu une telle sensation.

Il fit un aller et un retour pour se refaire un passage, puis il recommença de brûler le garçon sous les cheveux, dans la nuque, à plusieurs reprises, et il continuait à le labourer, à vouloir l'ouvrir en deux.

Mais ses forces finirent par s'épuiser sous des attaques si intenses, et, perdant le contrôle de ses nerfs, il éclata. La déflagration l'emporta, ses entrailles débordèrent, il se répandit au plus profond de ce petit antre chaud et douillet qu'il avait pourfendu à le briser. À demi inconscient, il sut cependant qu'il avait sans doute vécu la plus belle jouissance de sa vie.

*

Dans le couloir, Julio marchait difficilement. Il avait l'impression que l'anus lui ressortait entre les fesses tant il était gonflé et douloureux. Les brûlures que ce monstre lui avait infligées dans le cou l'élançaient toujours, ses poignets étaient écorchés à force d'avoir tiré sur les menottes qui le retenaient à la table, et il était encore dégoûté de sa bouche qu'il sentait souillée. Sa chemise déboutonnée s'entrouvrait sur son torse nu, son short n'était pas refermé, il était pieds nus dans ses chaussures. Quand le lieutenant de Pérez avait appelé les gardiens, ceux-ci leur avaient à peine laissé le temps de se rhabiller ; il avait dû aider Enrique qui n'arrivait pas à enfiler son short, puis lui emporter avec les siens les vêtements qu'il n'avait pu mettre... Ils furent poussés dans la cellule, la lourde porte fut rabattue, les verrous, tirés, la clé tourna plusieurs fois dans la serrure.

Julio déposa ses vêtements sur la banquette, il n'avait pas le courage de les remettre. Épuisé, il voulut s'asseoir, mais ses fesses à vif le firent se relever instantanément. Il resta debout, dépourvu, sans savoir que faire, que dire... Il hésitait à lever les yeux sur son camarade, qui lui aussi était resté debout, chancelant, tremblant encore de l'horrible traitement qu'il avait enduré. Il était à la fois content de se retrouver avec lui, et terriblement anxieux de la réprobation qu'il allait évidemment lui manifester. Il avait pitié de lui. Il aurait eu envie de le serrer contre lui, de le réconforter, le consoler, mais il n'osait pas ; il était trop honteux de lui-même. Il comprenait maintenant ce que le lieutenant avait voulu dire avant de le fouetter. Cependant, il n'avait pas subi grand-chose, comparé à ce qu'Enrique avait vécu, et ce n'étaient pas les quelques brûlures et les quelques coups de martinet qu'il avait reçus qui le dédouaneraient ; il restait que lui seul avait parlé, lui seul était responsable de ce qui allait arriver le lendemain à leurs camarades.

Soudain Enrique s'avança, il vint devant lui, tout contre lui, à le toucher, et il le regarda en face. Julio ne le supporta pas, et il baissa les yeux ; il se sentit rougir. Tout doucement, avec une grande délicatesse,

Enrique l'entoura de ses bras. Il l'enlaça, le frôlant à peine, sans le serrer. Julio, interloqué, se laissa faire ; il retenait son souffle. Enrique ne bougeait pas, il le tenait seulement contre lui, l'enveloppant d'une véritable tendresse. Julio se trouva indigne d'une telle mansuétude, et il fut pris de tremblements irrépressibles. Il ne méritait pas cette générosité... Mais, au bout d'un moment, il parvint tout de même à surmonter le dégoût qu'il avait de lui-même et, rempli d'une infinie reconnaissance, à son tour il étreignit délicatement son camarade. Alors, Enrique inclina la tête, croisant le cou avec le sien comme font les chevaux. Ils restèrent un long moment ainsi, soudés, ne formant plus qu'un seul corps, à deux têtes, deux dos, quatre jambes. Sans un mot, dans la nécessité absolue de se procurer du réconfort, ils se revivifiaient l'un à l'autre, ils échangeaient quelque chaleur, ils exprimaient un attachement réciproque, une forme d'affection dont ils avaient désespérément besoin.

Petit à petit, malgré tout ce qu'il se reprochait, Julio sentit que cette communion commençait de l'anesthésier, de le soulager, de le rendre à lui-même. Il comprit que, au cœur de ce cauchemar, dépouillés de tout, abandonnés de tous, il ne leur restait rien au monde que se fondre l'un dans l'autre.

*

Le soir tombait. Dans la cellule, l'ampoule du plafond s'alluma automatiquement. Les garçons, qui avaient eu froid, s'étaient rhabillés, et ils s'étaient couchés sur la même couchette, enlacés l'un à l'autre pour se réchauffer. Mais, à mesure qu'ils commençaient de se remettre, c'était à présent la faim qui les tenaillait : ils n'avaient rien eu dans l'estomac depuis le petit matin.

Ils entendirent la clé tourner, les verrous coulisser, et la porte s'ouvrit sur deux gardiens ; ils n'apportaient aucune nourriture. L'un resta en travers du seuil tandis que l'autre entrait avec un air de profond dégoût, comme s'il se trouvait devant les pires criminels. Il aboya :

– Debout !

Il assena sèchement une claque sur la nuque de Julio pour le faire avancer.

– Allez, ouste !

Un coup de poing dans l'épaule d'Enrique le poussa dehors. Ces hommes, évidemment, les détestaient.

Les garçons, de nouveau, parcoururent des couloirs, chacun tenu par un bras. Avec effroi, ils reconnaissent qu'on les menait à la pièce qui avait servi à leur interrogatoire. Mais, en entrant, ils furent abasourdis de la découvrir pleine de soldats !... une douzaine environ ; ni Pérez ni son lieutenant ne s'y trouvaient.

– Voici vos demoiselles !... Profitez-en bien !

Les gardiens ricanèrent tout en refermant derrière eux. Très inquiets, les garçons dévisagèrent les hommes. Ils étaient en uniforme, mais un certain désordre dans leur tenue, la désinvolture de leur attitude, laissaient penser qu'ils n'étaient pas en service. Certains étaient assis cavalièrement sur le bureau, d'autres s'étaient installés sur la table métallique où Enrique avait été torturé, d'autres encore étaient debout, la plupart avaient des bouteilles de bière à la main. Sans casque, ils avaient maintenant des visages, et ces faciès farouches manifestaient une avidité brutale que rien ne semblait devoir retenir. Les conversations s'étaient arrêtées et tous les regards s'étaient focalisés sur eux, en particulier sur Enrique dont les cheveux blonds étaient si rares dans ce pays.

Le sergent qui commandait le groupe se leva. Il avait un visage buriné, un nez long et aquilin, et sa stature corpulente était imposante. Il s'approcha lentement, et il examina les garçons sous le nez, comme des bêtes curieuses. Ils ne bougeaient pas, retenant leur respiration. À côté de sa masse, leurs silhouettes paraissaient encore plus légères. Il tourna autour des proies qu'on leur avait livrées, et les détailla de la tête aux pieds, lorgnant les torses minces, les fesses prises dans les shorts, les cuisses nues...

Puis un autre soldat s'avança. Puis un autre. Bientôt les garçons furent entourés d'un cercle d'hommes qui étaient proches à les toucher. Ils furent environnés par des relents d'alcool, par une forte odeur de virilité, de cuir, de tabac.

L'un d'eux, dont le visage rond comme un boulet affichait un sourire niais sous une épaisse moustache, allongea le bras et voulut palper les cheveux d'Enrique. Celui-ci, par réflexe, se recula. Ce fut le signal. Ceux qui étaient dans le dos des garçons leur attrapèrent les bras et les tirèrent en arrière pour les immobiliser. L'homme put ainsi tranquillement tâter les cheveux d'Enrique. Pris par l'excitation, il se mit à transpirer, et son visage devint luisant. Il pinça la joue du garçon familièrement, comme on fait aux petits enfants, tout en grommelant quelques obscénités où il le comparait à une prostituée.

Le sergent fut plus pressé ; il s'attaqua à Julio. Il l'attrapa par les revers de la chemise, qu'il ouvrit d'un coup en faisant sauter tous les boutons. Plusieurs hommes s'emparèrent du garçon et le soulevèrent de terre. Il se débattit en vain pour échapper aux poignes qui le maintenaient, qui lui écartaient les jambes. Soudain, il sentit contre le haut de sa cuisse le froid d'une lame de couteau ! Ses yeux s'écarquillèrent de peur : était-ce qu'on voulait lui... ?! D'un coup, tout l'entrejambe de son short fut tranché. Des doigts le fouillèrent, attrapèrent son caleçon, le fendirent de la même façon. Des rires obscènes éclatèrent.

Le sergent se déboutonna. Les hommes lui amenèrent à bout de bras le garçon ouvert, jambes repliées, et il enfonça son membre sous la courte jupette que formait le short déchiré. Il chercha le petit orifice entre les fesses et, d'un coup de reins, il le transperça. Le gosse hurla. Il gigotait dans tous les sens, mais ne faisait que mieux s'empaler sur le pieu qui le défonçait.

Pendant ce temps, Enrique avait été emmené brutalement vers le bureau et renversé dessus. Tandis que deux hommes le plaquaient par les épaules, celui au visage rond et luisant se plaça devant lui. Avec impatience, il arracha le bouton et la bragette du short qu'il ouvrit en deux, et il l'abaissa d'un trait sur les pieds, avant de faire suivre le slip. Quand il remonta les jambes du garçon en les repliant, lui débarrassant les chevilles et faisant tomber ses chaussures en même temps, il découvrit ses fesses cruellement marquées du fouet. Il eut un ricanement gras, satisfait, presque joyeux, et il lui claqua le derrière pour réveiller la brûlure. Il se déboutonna. Il plaça son membre et, lentement, progressivement, il s'enfonça, tirant le bout de la langue comme un écolier qui s'applique, encouragé par ceux qui lui maintenaient sa victime sur la table. Le garçon cria en se tordant comme un malheureux, et l'homme riait de ses sauts de carpe.

Un homme se plaça à l'autre extrémité du bureau, immobilisa dans l'étau de ses mains la tête blonde qui dépassait du meuble et, la lui renversant en arrière, il lui fourra son membre dans la gorge. Enrique crut étouffer ; il fut agité de soubresauts comme s'il allait vomir tandis qu'on le foutait brutalement des deux côtés à la fois.

Julio avait été jeté par terre, à quatre pattes, et un autre homme s'était agenouillé derrière lui pour en faire sa femme. D'un geste brusque, il lui repoussa sur le dos les lambeaux de son short, et il lui pelota les fesses avec avidité, en faisant toutes sortes de plaisanteries obscènes. Puis il le maintint par les hanches et le transperça brutalement, le faisant hurler. Un soldat s'accroupit devant lui, l'attrapa par les cheveux, lui redressa la tête. Il lui fourra son gland dans la bouche, puis il le secoua dessus. L'homme qui le prenait par-derrière, emporté par les ruades du garçon qui cherchait à se dégager, se coucha sur lui en le couvrant, et il le baissa frénétiquement, comme un chien sur une chienne.

Enrique avait été basculé du bureau, et il se trouvait maintenant à faire « la brouette », les mains par terre, les jambes retenues en l'air comme des poignées par le nouveau soldat qui l'enfourchait. Il le forçait à avancer tout en le bourrant, et les autres applaudissaient à l'exploit. Il se retira sans avoir éjaculé.

Julio avait été redressé, soulevé, et il était porté dos contre la poitrine de celui qui le possédait à présent en l'enfilant par-derrière. Il était secoué comme un hochet, on le remontait pour mieux le laisser

retomber et le pourfendre plus profondément. Chaque fois, il poussait un hurlement. Son tourmenteur en rajoutait en s'amusant à lui écraser méchamment les parties entre les doigts, pour le faire se cabrer et avoir le plaisir de le retenir, l'obliger à rester sur lui, le renfoncer sur son pal.

Un pion au profil émacié, au regard bas, remit Enrique sur ses pieds. Il lui arracha tout à la fois sa chemise, son pull, son tee-shirt, puis il le força à s'agenouiller devant lui. Il lui fourra d'un coup son membre au fond de la gorge. Le garçon fut repris des haut-le-cœur, mais l'homme ne relâcha pas sa pression, au contraire c'était ce qu'il cherchait, les spasmes qui secouaient son sexe multipliaient son plaisir. Et il lui tirait les cheveux, lui lançait des coups de pied dans les cuisses pour mieux le faire sursauter. Cela donna des idées aux autres qui, à leur tour, lui envoyèrent leurs brodequins dans les jambes et dans les reins. Quand celui qui se faisait sucer sentit qu'il allait partir, il se retira. Les hommes au moment de jouir prenaient soin de le faire au vu de tous, pour montrer l'abondance de leur semence et leur puissance virile. Enrique reçut sur le visage d'épaisses giclées blanchâtres qui lui éclaboussèrent les yeux, le nez, lui coulèrent jusque sur le menton.

Julio, pareillement, eut les fesses et les reins aspergés du foutre de celui qui venait de le posséder. À peine fut-il abandonné, qu'un autre se présenta pour le ramasser et le remettre brutalement sur ses jambes. L'homme le poussa au milieu de la pièce et l'attacha mains en l'air à l'une des chaînes qui pendaient du plafond. Puis il se plaça devant lui et, souriant avec un air féroce par lequel il annonçait déjà le plaisir qu'il allait se donner, il se défit. Il fléchit les genoux, se la prit dans la main, la conduisit entre les cuisses du garçon sur lesquelles flottaient toujours les restes du short déchiré, et il réussit à trouver ce qu'il cherchait. Il lui enserra la taille dans son bras gauche et, redressant les reins, il s'enfonça en lui lentement, puissamment. Le garçon poussa un long gémissement ; son anus tant de fois molesté était à vif. L'homme l'attrapa sous les cuisses, il le souleva pour mieux le coller contre lui, puis il appela un de ses camarades. Celui-ci défit son ceinturon tout en se plaçant derrière le garçon, et il le frappa à toute volée en travers du dos. Julio poussa un hurlement terrible ; le feu de cette brûlure était à couper le souffle. L'homme lança à l'unisson un cri de jouissance quand le sphincter se resserra sur lui comme un lacet.

Enrique, nu, le visage poisseux, avait été rejeté par terre, sur le dos. Épouvanté, il voyait devant lui, entre ses jambes qu'on avait de nouveau brutalement écartées, encore un homme qui se préparait. À ce moment, sa vue s'obscurcit : un autre venait de s'asseoir sur lui, posant son cul déculotté sur son visage ! Submergé par le dégoût, à demi étouffé, il sentit à peine qu'il se faisait mettre une nouvelle fois.

Rapidement, l'ambiance dégénéra, certains voulant déjà reprendre un des garçons alors que d'autres n'étaient pas passés, et des querelles éclatèrent. Celui qui fouettait Julio, excité au plus haut point, voulut le foutre à son tour, et il essaya d'enfoncer son membre là où celui de l'autre était encore. Mais après plusieurs tentatives, l'étroitesse du derrière du garçon ne le permit pas, et, exaspéré, il repoussa celui qui était entré le premier et qui le biaisait depuis trop longtemps à son goût. Ils en vinrent aux mains, chacun cherchant à prendre la place, et Julio, malmené de tous les côtés, bousculé, lançait des cris désespérés.

Celui qui était assis sur la figure d'Enrique prétendait lui chier dessus, mais d'autres voulaient préserver cette bouche dont ils entendaient jouir auparavant. Celui qui le bourrait se retira, à plusieurs ils attrapèrent le garçon par les jambes, et ils le tirèrent pour le sortir de sous celui qui l'écrasait. Mais celui-ci ne se laissa pas faire, il le retint par les bras et tenta de force de le ramener sous son cul. Enrique poussait des cris de détresse, à demi écartelé, sans pouvoir échapper à ces mains qui l'agrippaient.

Quand, plus tard dans la nuit, les soldats ivres d'alcool et de luxure se lassèrent enfin, les deux garçons martyrisés gisaient par terre, inconscients, nus, marbrés de sperme, souillés dans chaque recoin de leur corps, abandonnés dans des postures grotesques, avec parfois seulement une chaussette, comme démembrés.

La villa Pérez

Deux mois plus tard, au petit matin, Julio fut réveillé en sursaut par la serrure qui tournait et les verrous qui grinçaient. Le cœur repris par l’appréhension, comme chaque fois que la porte s’ouvrait, il espéra que c’était son compagnon de cellule qu’on venait chercher – un grand jeune homme sec qui un jour de colère avait enfoncé une pioche dans la tête de son père. Mais ce fut bien lui que le gardien désigna en lui glapissant l’ordre de sortir. Chaussé de tongs, vêtu de la veste et du pantalon rayés violet et blanc des détenus, les pieds entravés par des fers reliés par une courte chaîne, il s’avança dans le couloir. Il eut le bonheur d’y retrouver Enrique, travesti de la même façon ; et il fut content de voir que lui non plus n’avait toujours pas été tondu, contrairement aux autres prisonniers. Depuis qu’on les avait placés dans des cellules séparées, il ne l’avait revu que rarement, à l’occasion des promenades. Ils eurent le temps d’échanger un timide sourire avant d’être poussés en avant.

On les ramena, non pas comme Julio l’avait craint tout d’abord dans la salle où ils avaient été torturés et violés, mais dans une pièce plus petite, dont les murs étaient masqués par des rayonnages chargés de dossiers administratifs. Il n’y avait personne. Les gardiens s’adosserent nonchalamment, et sans explication on les laissa attendre, debout, devant un bureau où ne se trouvait rien d’autre qu’un grand sac provenant d’un magasin chic de Montevideo. Julio regardait, abasourdi, le papier glacé, les couleurs, la marque, qui formaient un contraste ahurissant avec les murs gris et oppressants.

Dix minutes plus tard, le colonel Pérez entra, et les gardiens se mirent aussitôt au garde-à-vous. Julio lui-même se redressa. Il était anxieux ; il se doutait qu’ils allaient apprendre le sort qui leur était réservé.

Le colonel fit le tour du bureau et, debout face à eux, il les toisa silencieusement. Puis il toussota, et il prit la parole. Il expliqua que, grâce aux informations qu’ils avaient livrées, une action spectaculaire avait été menée contre le groupe terroriste auquel ils avaient appartenu. Beaucoup des « *Mínimos* » avaient été tués, les autres capturés, lesquels passeraient prochainement en jugement. Évidemment, et

malgré leur jeune âge, vu la gravité des faits, ils encouraient la peine capitale.

Julio était de nouveau étouffé par la honte. Il en avait la confirmation, à cause de lui, ceux qui n'avaient pas été déjà victimes de l'attaque des militaires allaient maintenant être pendus ou fusillés !

Pérez ajouta que, eux deux aussi, auraient dû être remis aux juges pour répondre de leur tentative de crime. Toutefois, en considération de leur « collaboration », il avait personnellement décidé de leur épargner cette fin honteuse.

Julio sentit une boule lui serrer la gorge. Il avait compris ; cela signifiait seulement qu'il allait les faire exécuter discrètement, sans passer par un procès. C'était probablement ce qui était arrivé à ses parents...

Mais Pérez enchaîna en annonçant qu'il avait décidé, après avoir pris le temps de la réflexion, de les adopter. Julio, incrédule, le vit tirer de la poche intérieure de sa veste deux cartes d'identité qu'il déposa sur le bureau.

– Vous êtes désormais « Julio Pérez » et « Enrique Pérez ». Vous vivrez chez moi jusqu'à votre majorité.

Julio resta abasourdi. Ce n'était pas possible, il avait mal compris...

– Détachez-les.

Le cœur battant, il vit l'un des gardiens sortir des clés, s'accroupir à ses pieds, et l'instant d'après il sentit les fers s'écartier, lui libérer les chevilles. Pérez rempocha les cartes d'identité, puis il ouvrit le sac et en tira des vêtements neufs, de fins pulls en laine, des pantalons de velours côtelé, des chemisettes de qualité, des sous-vêtements d'un blanc pur, des chaussures souples...

– Tenez, habillez-vous.

Julio hésita ; il jeta un coup d'œil à Enrique qui ne bougeait pas davantage, manifestement tout aussi interloqué que lui. Puis, lentement, craignant à chaque instant de s'être illusionné, d'avoir été trompé, il porta la main à sa poitrine et commença de déboutonner la veste rayée. Bien qu'il évitât de lever les yeux sur le colonel, il se sentait pris dans les filets de son regard. Torse nu, il avança timidement la main et prit au hasard un tee-shirt blanc. Sans doute n'avait-il jamais mis un vêtement de cette qualité, aussi doux, épais, parfaitement fini. Quand il l'enfila, il s'aperçut qu'il sentait le neuf. Était-ce vraiment une nouvelle vie qui commençait ?

*

Enrique, assis à l'avant de la limousine, regardait avec fascination la rue où les gens se promenaient librement, toute cette circulation de

voitures, de cyclomoteurs, de camionnettes, et, au-dessus des immeubles, l'étendue bleue du ciel où un soleil haut annonçait l'été. Cet espace lui faisait presque peur après tant de jours passés dans la pénombre de la prison.

Il était aussi halluciné de voir les deux motards de la *Gendarmería Nacional* qui les précédaient, sirènes hurlantes, tandis que deux autres derrière les encadraient. Il se souvenait encore de l'instant, quelques mois plus tôt, où il avait ajusté un de ces uniformes au bout de son fusil... Et il ne pouvait s'empêcher de penser que la voiture qu'ils avaient attaquée était semblable à celle dans laquelle ils étaient à présent. Il se retrouvait soudain de l'autre côté du fossé. Sans vraiment se le formuler, il avait un peu peur de tomber à son tour dans un guet-apens. Enrique n'avait évidemment aucune nouvelle de ses parents, qui probablement continuaient la lutte, et il redoutait que, par hasard, ils n'eussent justement aujourd'hui organisé un nouvel attentat contre Pérez...

Il examina à la dérobée le soldat qui conduisait. Il paraissait très jeune, avec encore un peu du rose de l'enfance aux joues, et il lui aurait donné plutôt seize ans que les dix-huit qu'il avait forcément. Il fut troublé de se rendre compte qu'il le trouvait sympathique, avenant, avec sa chemise d'uniforme fraîchement repassée, ses cheveux coupés court sur la nuque, ses lèvres entrouvertes qui lui donnaient l'air d'un bébé. Un frisson le parcourut. Il fut honteux d'avoir de telles pensées. Il savait que, en réalité, au premier ordre de ses chefs, le joli garçon se transformerait en un chien enragé.

Il sentait contre sa cuisse la jambe de Julio, assis à sa droite. Il lui jeta un coup d'œil. Son camarade avait cet air d'étonnement qui lui était familier ; il était toujours devant la vie comme devant un spectacle insolite, déconcertant, une expérience incroyable ; il semblait perpétuellement surpris d'« être là ». Il devait l'être aujourd'hui plus que jamais. Il fut saisi par l'envie de lui prendre la main, de la serrer, d'entrecroiser ses doigts dans les siens. Mais le regard de Pérez qu'il devinait sur sa nuque suffit à l'en dissuader... Il ne savait toujours pas ce que cet homme avait véritablement l'intention de faire d'eux.

Les vêtements neufs qu'il portait participaient aussi à lui donner une impression étrange, irréelle, comme s'il avait changé de peau, qu'il était devenu quelqu'un d'autre. Pourtant, même si les papiers que le colonel avait dans sa poche assuraient qu'il était maintenant « Enrique Pérez », ce n'était pas vrai : il resterait « Enrique Díaz », comme ses parents l'avaient nommé au jour de sa naissance.

Cependant, il doutait qu'il aurait l'occasion de retrouver son existence d'avant. Il en venait même à se dire que c'était peut-être mieux ainsi. S'il n'était pas directement fautif lui-même, il se sentait toutefois toujours aussi coupable d'avoir été utilisé pour amener Julio à

parler. Son ami s'en voulait d'avoir trahi la guérilla, mais, dans la situation inverse, il était bien persuadé que lui non plus n'aurait pas eu davantage le courage de résister... Et, en pensant à tous leurs camarades condamnés, une honte immense l'écrasait. Il en venait à se dire qu'il valait sans doute mieux disparaître de l'ancien monde. D'être certain que ses parents le croyaient mort l'aurait apaisé.

Soudain, les motos ralentirent et s'arrêtèrent de part et d'autre d'une grande grille, pratiquée dans un mur haut et garni de tessons de bouteilles. Deux soldats en faction saluèrent la voiture et se dépêchèrent d'ouvrir. Enrique, bien qu'il sût que ce salut ne lui était évidemment pas destiné, se trouvait tout de même dans la voiture de celui auquel il s'adressait, et il ne put faire autrement que d'y être inclus. D'avantage que de son changement d'identité, il s'en sentit objectivement transformé. Il fut humilié de ce qu'on le forçait à devenir, qu'on l'agrémentait contre son gré aux chiens de garde du régime. Il se surprit à souhaiter s'enfoncer au plus vite dans cette propriété pour ne pas risquer que quelqu'un dans la rue le reconnût et n'allât dire à ses parents où ils l'avaient vu entrer.

La voiture suivit une allée goudronnée, bordée de yuccas et de bosquets fleuris, de buis en boule, de grands buissons luxuriants, et elle s'arrêta devant une imposante villa, aussi haute que large, cubique. Elle avait un air sévère avec son toit de zinc abrupt et ses balcons à colonnades, que surplombaient des stores en forme de cylindres, rayés vert et blanc, formant de lourdes casquettes au-dessus des baies vitrées. Deux lions en pierre blanche accueillaient le visiteur, en haut des quelques marches du perron. Le chauffeur descendit aussitôt ouvrir à Pérez, tandis qu'un valet surgissait hors de la maison et s'avancait à leur rencontre.

Prenant l'initiative de sortir également de voiture, Julio poussa timidement la portière. Enrique le suivit. Il regarda autour de lui avec curiosité et découvrit le grand parc, les pelouses soigneusement taillées, les hauts arbres majestueux, peut-être centenaires. Il était libre ; personne ne le retenait ni ne l'avait attaché ; les motards étaient restés à l'entrée de la propriété. Un instant, il envisagea de s'enfuir. Que se passerait-il si brusquement il partait en courant dans le jardin ? Il était certainement plus rapide que les hommes présents, et il pourrait se dissimuler dans les bosquets ; mais ensuite, quoi ? Comment franchir le mur d'enceinte ?... Il ne savait pas ce qui l'attendait dans cette maison ; mais probablement valait-il mieux garder intacte la chance d'y entrer. Quand il la connaîtrait davantage, il serait peut-être plus facile d'envisager une évasion avec Julio.

Pérez leur fit signe tout en montant vers la porte d'entrée. Enrique hésita un dernier instant, mais le valet leur confirma de suivre le colonel. Côte à côte avec Julio, ils lui emboîtèrent le pas.

Ils pénétrèrent dans un grand hall obscur et frais. Les lambris d'un brun sombre qui couraient en bas des murs beiges, le plancher luisant, les tableaux aux cadres dorés, donnaient à ce lieu l'air solennel et ancien d'une vaste demeure familiale. Ainsi, pensa-t-il, voilà où vivait Pérez ? C'était par ces villas luxueuses qu'étaient récompensés les laquais de la dictature !

Ils montèrent directement à l'étage, toujours précédés de Pérez et suivis du valet, où ils parcoururent un long couloir. Pérez leur indiqua la salle de bains, leur recommandant de prendre une douche avant le dîner, puis il leur montra leurs chambres. Enrique fut abasourdi devant la taille des pièces dans lesquelles il entra, la richesse des meubles en bois verni, des tentures, des tapis. Il se souvenait de la mansarde dont il disposait chez ses parents, et l'écart lui donnait le vertige. Pérez leur apprit qu'il avait passé son enfance dans la chambre que Julio occupait, et qu'Enrique s'installera dans celle qui avait appartenu à sa sœur.

Il leur expliqua ensuite qu'ils étaient libres d'aller et venir dans la maison, mais que, évidemment, ils ne seraient pas autorisés à sortir de la propriété avant d'avoir fait la preuve de leur bonne conduite et de leur loyauté. Il ajouta, sur le ton le plus plat, le plus factuel, que s'ils tentaient de s'enfuir, ne serait-ce qu'une fois, le sort qu'ils connaîtraient dans ce cas leur ferait largement regretter de n'avoir pas été exécutés tout de suite.

Enrique avait gardé les yeux baissés en l'écoutant, incapable de supporter le regard de cet homme. Il avait beaucoup de mal à intégrer la situation : on le sermonnait, on lui faisait la morale comme à un petit enfant, mais en place de lui promettre la fessée, on le menaçait de supplice et de mort !

*

Pérez n'avait presque rien mangé de son assiette. Il ne pouvait détacher son regard des deux garçons assis à sa table – une lourde table vernie, rectangulaire, qui venait de ses parents. Il songeait que, quelques années plus tôt, c'étaient encore Mirtha et Cristina qui s'asseyaient sur ces chaises – avant que la première ne s'enfuit lâchement à l'étranger en emmenant leur petite fille. Et il voyait bien que ses « fils » aussi étaient impressionnés par ce premier repas en commun, ce premier repas « en famille ».

Les semaines précédentes, il avait longuement hésité, mais petit à petit s'était imposée à lui l'envie de garder ces garçons à ses côtés. Normalement, une fois qu'ils ne servaient plus, on se débarrassait des prisonniers en les faisant « disparaître ». On les emmenait dans un avion, au large du *Río de la Plata*, on les déshabillait entièrement pour

que leur cadavre ne conservât aucune trace de leur identité, et on les jetait, vivants, en pleine mer ; de cette hauteur, la surface de l'eau était aussi dure que du béton. Cela évitait bien des embarras. Mais, étrangement, il n'avait pas accepté l'idée de perdre ces deux gosses, de les imaginer s'écraser et se disloquer comme des pantins, pour disparaître dans les fonds marins... Depuis toujours, il avait voulu un fils, mais Mirtha ne le lui avait pas donné. Sans doute s'était-il projeté dans ces garçons-là, il ne savait pas bien pourquoi. C'était en tout cas la première fois qu'on lui amenait des prisonniers aussi jeunes et qui fussent aussi intéressants. Il avait fini par se décider à les adopter.

C'était un pari risqué. D'autres dignitaires du régime se faisaient remettre les bébés de parents arrêtés, ou nés en détention, lesquels n'étaient pas difficiles à élever. Mais ces deux garçons auraient bientôt quinze ans, ils avaient été conditionnés par des parents rebelles, ils avaient vécu au milieu de terroristes, dans la haine du gouvernement, on les avait endoctrinés, on les avait embrigadés parmi les guérilleros, et il n'était pas assuré de parvenir à les rééduquer ; il serait sans doute difficile de les transformer en enfants de bonne famille. L'armée aurait été certainement efficace pour remodeler leur esprit, mais il n'allait pas attendre qu'ils aient dix-huit ans. Il avait donc prévu d'utiliser les services d'un sergent-instructeur de sa connaissance qui viendrait à domicile. Il espérait que celui-ci parviendrait à leur inculquer des valeurs plus raisonnables, plus sensées. En tout cas, il voulait tenter cette chance.

Pendant les deux mois de leur détention, il ne les avait pratiquement pas revus. En les redécouvrant aujourd'hui, il leur avait trouvé une petite mine ; mais maintenant, propres, coiffés, avec les vêtements neufs qu'il avait envoyé Luis leur acheter – des chemisettes blanches et des petits pulls sans manches à col en V, vert amande pour le blond, d'un gris clair légèrement bleuté pour le brun, – ils lui paraissaient soudain de bon genre, de bon ton, ils avaient pris un air civilisé qui effaçait le souvenir de la prison. Il avait à Miguelete donné lui-même l'ordre qu'ils ne fussent pas rasés, ce qui les aurait transformés en bagnards, mais à présent, les yeux du brun à demi cachés sous les mèches qui lui retombaient sur le front, le blond auréolé du casque clair de ses cheveux, ils avaient besoin de passer entre les mains d'un coiffeur pour correspondre à l'idée qu'il se faisait de ses fils.

Depuis le début du repas, il n'avait pas dit un mot, et les garçons n'échangeaient pas davantage entre eux, évidemment inquiets, sur leurs gardes. Il mesura de nouveau la distance qu'il restait à réduire pour amener entre eux ce qui ressemblerait à un début de relation familiale. Il se souvenait de ce qui s'était passé dans la salle d'interrogatoire, comment il avait humilié le brun, ce que le blond avait subi entre les mains d'Andrés ; il n'ignorait pas non plus qu'ils avaient cer-

tainement été ensuite livrés aux soldats, en guise de prime, de gratification. Le temps parviendrait-il à estomper ces marques, comme il avait commencé d'effacer celles de la cigarette ou du fouet ?... Il l'espérait.

Quand les garçons eurent fini leur repas, il se leva. Ils l'imitèrent, et il les conduisit au salon. Mais, sur le seuil, il y eut une sorte de confusion, les garçons embarrassés affectant de vouloir le laisser passer en premier, et il les prit par le coude, chacun d'un côté, pour les faire avancer. En saisissant leurs bras nus qui dépassaient des manches courtes, en retrouvant la délicatesse de leur peau, étonnamment tendre, il fut surpris par une émotion ambiguë ; instinctivement, il les lâcha aussitôt.

Bien qu'on fût à la fin du printemps, Luis avait allumé un feu pour rendre la pièce plus chaleureuse. Papillons attirés par la lumière, les garçons allèrent s'installer devant, s'asseyant sur leurs talons à la manière de deux jeunes chiens courants.

Pour sa part, il resta dans le fond du salon. Il alla à la table basse où se trouvait la boîte en argent contenant ses cigarettes, et il en alluma une. Debout, il tira une bouffée profondément tout en observant les garçons. Les flammes éclairaient les deux silhouettes, les bordant d'un halo doré, produisant des reflets presque cristallins dans les cheveux du blond, faisant scintiller ceux du brun d'étincelles bleutées ; les lignes de leurs corps gardaient une indécise joliesse, tout à la fois mystérieuse et équivoque. L'image vacillait : une fois, il voyait deux jeunes garçons, puis soudain, c'étaient deux jeunes filles qui se profilait...

Il se demanda, en réalité, quelle différence cela faisait... Il dut vite convenir qu'elle était énorme : quand il voyait des garçons, il s'imaginait les aimer comme un père, poser la main sur leur tête, les caresser affectueusement ; quand il voyait des filles, il avait envie de les renverser, de leur arracher leurs vêtements, et de les violer, là, sur le tapis... Or il s'agissait des mêmes personnes ; il s'agissait bien de deux jeunes garçons, mais qui avaient le charme troublant de deux jeunes filles...

Alimenté par ces contradictions, il sentait bourdonner en lui un emportement contenu, bridé, pareil à du magma sous la croûte d'un sommet, prêt à en faire sauter le cratère à la moindre faille. Il se rendit compte qu'il était repris par ces sentiments équivoques qu'il avait découverts lors de l'interrogatoire. Il comprit aussi que, s'il les laissait s'exprimer, sa relation avec ses « fils » prendrait une forme quasi incestueuse !... Il les repoussa. Ce qu'il avait ressenti ou fait à Miguelete appartenait à un univers qui ne devait avoir rien de commun avec cette maison. Ce salon, qui avait assisté à tant de réunions familiales,

était encore hanté par les fantômes de ses parents, de sa femme, de sa fille même, lesquels se dressaient telle une garde morale.

Quand la cigarette fut terminée, il l'écrasa dans le lourd cendrier en verre, et il alla s'enfoncer dans un fauteuil. Pensivement, il continua de contempler le tableau que formaient les deux garçons, de part et d'autre des flammes, le brun et le blond – il avait encore du mal à les désigner par leurs prénoms. Le silence se poursuivait, seulement occupé par le léger chuintement qui fusait des braises, et, pour le rompre, il leur ordonna de remettre du bois. Aussitôt le brun, qui était le plus près du panier, se redressa, prit une bûche et, ayant fait de la place avec le tisonnier, la déposa en travers du feu. Pérez nota avec amusement son empressement qui trahissait son plaisir manifeste d'accomplir cette tâche ordinaire. Même s'ils avaient combattu parmi des guérilleros, c'étaient encore des enfants ! Il en fut attendri. Il sentit éclore en lui l'amorce d'un sentiment véritablement affectueux... Alors, comme n'importe quel père, il se projeta dans l'idée de les voir grandir, de les éduquer, de les inscrire dans les meilleures écoles. Et, dans une dizaine d'années, il en ferait ses seconds. Julio et Enrique Pérez...

Plus tard, il se leva et leur signifia de monter se coucher. Il ne voulut pas les accompagner : à quatorze ans, ils n'étaient plus des bébés qu'on allait border. Il hésita, mais il posa la main sur l'épaule d'Enrique, et il le retint pour l'embrasser sur la joue, paternellement, – avec lui, c'était plus facile, il ne l'avait pas « touché » à Miguelete. Toutefois, il fut troublé de sentir ses doigts frôlés par la légère caresse des cheveux blonds. Il s'approcha ensuite de Julio, et il l'embrassa de la même façon. Il leur souhaita bonne nuit ; il leur sourit. Il eut l'impression qu'il n'avait plus souri depuis des années, depuis le départ de Mirtha.

*

Julio était assis sur le bord du lit et ses yeux erraient sur l'intérieur de cette pièce plongée dans la pénombre, uniquement éclairée par la lampe de chevet. Il n'y prêtait pas vraiment attention ; il repensait à Pérez. Il était ahuri que cet homme, qui l'impressionnait au point que sa seule présence agissait presque physiquement sur lui, dont il émanait une puissance à laquelle il semblait impossible de s'opposer, eût passé tranquillement la soirée au salon avec eux, leur eût souhaité bonne nuit, se fût contenté de leur faire la bise, et les eût laissé tout simplement monter dans leurs chambres respectives ! Il ne parvenait pas à unifier cela avec le Pérez qu'il avait connu à la prison, et il craignait que cela ne dissimulât quelque dessein sournois. Il ne comprenait d'ailleurs pas non plus, après l'horrible trahison que lui-même

avait commise, que le sort fût si clément à son égard. Il ne méritait pas de se retrouver ici, sain et sauf, dans une maison aussi opulente, aussi riche, où tous ses besoins seraient assurés. Quelque chose allait forcément se passer qui ferait éclater cette bulle.

C'est pourquoi, pensa-t-il, il ne fallait pas rester là et attendre qu'il fût trop tard. Il se demanda ce qui l'empêchait d'aller à la fenêtre, de l'ouvrir, et de s'enfuir avec Enrique. Cependant, d'après son souvenir de la taille de la maison, l'étage était probablement trop haut pour se risquer à en sauter. Raúl leur avait donné quelques rudiments d'escalade, mais existait-il une corniche qui leur aurait permis de descendre le long de la façade ? La porte d'entrée devait être évidemment fermée à clé. Il se souvenait aussi du mur d'enceinte, qui devait bien avoir trois mètres de haut, et dont le faîte était garni d'éclats de verre. Et même lorsqu'ils auraient franchi tous ces obstacles, comment traverser la ville sans se faire remarquer ? où retrouver un groupe de guérilleros qui les recueillît ?... Bien qu'il y fût retenu, malgré sa taille démesurée, malgré son décor austère, et même si elle appartenait à un bourreau, cette maison lui donnait tout de même une impression de confort, de profonde sécurité, elle lui semblait étonnamment rassurante. Il se souvint de la salle d'interrogatoire, de la cellule où il avait, jour après jour, attendu son exécution, et il n'eut pas du tout envie de fournir le moindre prétexte pour qu'on l'y ramenât ; tout incertain que fût ce refuge, il était de loin préférable à Miguelete.

Timidement, il osa commencer de penser que, si Pérez s'était donné la peine de les tirer du sort terrible auquel ils étaient promis, alors que rien ne l'y obligeait, peut-être était-il sincère, peut-être voulait-il vraiment les garder comme des fils adoptifs, sans les maltraiter ? Peut-être était-ce là, finalement, qu'ils allaient vivre, tout simplement ?...

Il soupira, dépassé par ces événements qu'il avait bien du mal à débrouiller. Il se résolut à se coucher. Il attrapa son pull par les épaules et le retira. Mais, alors qu'il ressortait la tête, il tressaillit : la porte s'entrouvrait sans bruit ! Il craignit un instant que Pérez ne surgît, mais c'était Enrique.

Le garçon entra et referma soigneusement derrière lui. Il était déjà en pyjama, c'est-à-dire dans ce tee-shirt gris clair à col en V et ce pantalon de jogging assorti qu'on leur avait donnés pour la nuit. Il s'avança, et il s'assit sur le bord du lit, à côté de lui, à sa droite. Il lui avoua qu'il n'avait guère envie de rester seul dans sa chambre. Il lui demanda si cela l'ennuyait qu'il dormît ici. Julio accepta volontiers. La présence d'Enrique le rasséréna ; à deux, il se sentirait plus fort.

Enrique avait longuement hésité avant de venir. Il s'était décidé en se rendant compte que, s'il ne le faisait pas le premier soir, il le ferait encore moins le lendemain. Cependant, il jouait son va-tout. S'il se

faisait rejeter, Julio sachant désormais ce qu'il avait en tête, la vie dans cette maison deviendrait atroce. Paradoxalement, cette crainte lui avait donné le courage nécessaire pour venir ici.

Mais le temps passait ; le silence s'était installé ; cela devenait intolérable. Alors, tel un jeune hippopotame qui au moment de plonger replie les oreilles et ferme les narines, Enrique occulta son esprit, repoussa toutes les interrogations qui le bloquaient, puis, se tournant vers Julio, il essaya d'être à mi-chemin entre le camarade qui réconfortait et celui qui voulait donner davantage, et il lui passa, très doucement, le bras gauche autour des épaules. Julio, surpris, redressa la tête. Le cœur d'Enrique un instant s'arrêta de battre. Mais il vit le sourire de son ami, et il fut rassuré. Cependant, il ne voulut pas lui rendre ce sourire, pas tout de suite : il avait peur que Julio se méprît, ne comprît que la moitié de son intention. Il remonta la main, effleura les cheveux sur la nuque, joua avec les mèches souples. Il vit le sourire de Julio s'atténuer, se muer en un début d'étonnement. Alors, sans plus attendre, avant qu'un geste irrévocable ne le repoussât, il redescendit la main, le reprit par les épaules, et il accentua à peine sa pression, suffisamment toutefois pour l'amener à lui – à moins que ce ne fût lui qui venait vers Julio. Puis, penchant légèrement la tête de côté, il s'approcha de son visage, tout près, entrouvrant la bouche à peine. Le sourire de Julio avait disparu tout à fait. De toute façon, à présent, Enrique se savait perdu. Il lui effleura les lèvres ; il l'avait touché.

Julio avait bien perçu combien la main d'Enrique se coulant sur ses épaules était emplie de tendresse – au point qu'il en avait frissonné. Il en avait eu de la gratitude car il se sentait redévable envers lui : il pensait que c'eût été plutôt à lui de le consoler. Et il lui avait souri pour lui dire « merci ». Il avait été cependant surpris ensuite par sa façon de lui toucher les cheveux, où il avait reconnu quelque chose d'inhabituellement caressant, de vaguement sensuel. Mais, quand le visage d'Enrique, plongé dans l'ombre, auréolé à contre-jour par la lampe de chevet, s'était approché au point qu'il avait senti la tiédeur parfumée de sa peau, quand sa bouche était venue à la rencontre de la sienne, quand leurs lèvres s'étaient effleurées, il en avait eu le cœur poigné. Il avait compris que quelque chose de nouveau, de très étrange, se passait entre eux.

Cependant, il se laissa faire. Il laissa les lèvres délicates s'appuyer doucement sur lui et transformer ce frôlement en ce qu'il dut bien appeler un baiser. Aussi inattendu que ce fût, pas un instant il ne songea à le repousser. Il se rendit compte alors que, depuis leur incarcération, Enrique lui était devenu si précieux qu'il aurait tout accepté de lui.

Le cœur d'Enrique battait à tout rompre. Il tenait les épaules de son ami dans son bras, il l'embrassait maintenant vraiment, sans ambiguïté, et celui-ci ne se reculait pas, il ne le repoussait pas : il crut

éclater de bonheur !... Cependant, il craignait toujours que Julio ne partageât pas son plaisir, et il voulut s'assurer qu'il en eût également. Il opta pour une solution éprouvée. Il lui posa la main droite sur le genou, puis, crânement, sans lui laisser le temps de réagir, il remonta, il s'avança dans l'angle entre les cuisses, il vint sur le devant du pantalon.

Julio tressaillit. En sentant les doigts l'effleurer, son membre se réveilla d'un coup. Il fut médusé : Enrique le touchait... là ?!... Un instant interdit, il fut ensuite envahi par un afflux de sang. La main s'était mise à le caresser au travers du pantalon, doucement, mais nettement, elle le frottait en long, se plaquant sur lui comme pour grandir son organe, l'allonger. Dans le silence de la pièce, le chuintement du tissu à lui seul paraissait indécent. Cette impression était d'autant plus vive que le baiser d'Enrique se prolongeait, que ses lèvres continuaient de se presser tendrement contre les siennes, et il commençait d'en ressentir une intense émotion, tout à fait nouvelle.

Enrique s'était senti mieux dès qu'il avait reconnu la barre se matérialiser dans le velours côtelé du pantalon. Il poursuivit ses caresses avec plus d'assurance, il parcourut la bosse plus vivement, en la pressant, en la serrant, en la faisant tourner dans ses doigts, et elle continua de se tendre, de se dresser vers le ventre. Il enfonça même la main entre les cuisses pour aller rechercher par-dessous et solliciter les pelettes qui y étaient nichées. Il revint ensuite attraper la tirette de la fermeture Éclair et, lentement, il l'abaissa tout du long. Puis, tandis qu'il lui ramenait la main gauche sur la nuque, qu'il lui passait les doigts dans les cheveux, qu'il le caressait avec le pouce derrière l'oreille, sans cesser de lui prodiguer de plus en plus amoureusement des baisers pleins de tendresse, il glissa la main droite dans la fente qu'il venait d'ouvrir. Il sentit bien plus distinctement la jeune verge tendue dans la douceur de son enveloppe de coton, et il l'enferma dans ses doigts, l'étreignant intensément. De bonheur, il frémît de la tête aux pieds. Il se mit à la masturber franchement. En quelques mouvements, elle acheva de se bander, il l'eut complètement en main, elle fut prête, disponible.

Julio commençait de s'affoler ; la tête lui tournait. La force des sensations dans lesquelles il était soudain plongé le désorientait tout à fait. Retournée sur le ventre, emprisonnée dans des doigts fins qui s'activaient sur lui, sa verge lui envoyait d'intenses décharges de plaisir, sa bouche, sous ces lèvres incroyablement douces, lui faisait découvrir les impressions inconnues d'un baiser passionné, et même sa nuque, tenue fermement par la main qui l'enveloppait, lui transmettait une tendresse, une affection qu'il ressentait physiquement... Au milieu de ce tournoiement, il cherchait faiblement s'il devait faire

quelque chose, réagir, manifester son accord de quelque façon, ou un refus au contraire, il ne savait pas.

Quand Enrique fut enfin rassuré, qu'il pensa avoir été définitivement accepté, il s'écarta, et il inspira profondément pour se reprendre. Il jeta un coup d'œil à Julio, et celui-ci baissa la tête ; le rose lui était venu aux joues. Il ne voulut pas lui laisser le temps de réfléchir ; il ne voulait pas que le hasard des réactions, la survenue soudaine d'une mauvaise conscience, décidât de leur relation. Sans lui lâcher la nuque, comme pour continuer de garder le contact, pour le retenir, empêcher qu'il ne s'échappât, il lui ramena sur la poitrine, sur l'échancrure de la chemisette, la main dont il l'avait masturbé. Délicatement, mais sans hésitation, il en défît le premier bouton, puis ceux qui suivaient, lentement, les uns après les autres. En se dévoilant dans cette faille, le tee-shirt blanc de Julio lui apparut comme une merveille, un jour qui se levait sur un horizon nouveau.

Julio fut encore plus mal à l'aise de se faire déshabiller que d'avoir été masturbé ! Il se sentait passif, inutile, juste un petit enfant à qui l'on doit tout faire. En même temps, il ne savait qu'oser, que hasarder, ni comment être autrement. Le cœur battant, avec un peu de curiosité également, il regardait les doigts qui descendaient le long de sa poitrine. Il était impressionné par la délicatesse quasi maternelle dont son camarade faisait preuve, et il finit par accepter d'abdiquer sa fierté, de laisser des mains aussi attentionnées faire de lui ce qu'elles voulaient.

Enrique était maintenant bien décidé à ne plus laisser place à une quelconque « innocence » de leur relation. Quand il eut déboutonné son ami jusqu'en bas, il se laissa couler du lit et se mit à genoux devant lui. Sans hésiter, mais en réfrénant le tremblement qui le parcourrait afin que Julio ne le devinât pas, il attrapa sa ceinture, la tira, et la dégraça. En faisant cela, il n'osait plus lever les yeux, il ne voulait pas risquer de savoir comment Julio réagissait. Il défît le bouton de la taille, écarta le pantalon – la chemisette masquait encore à demi le slip blanc. Le prenant par l'élastique, il l'abaissa doucement, et une perche vive, très dure, se redressa dans la lumière sombre de la chambre. Impressionné comme un novice devant le Saint des Saints, il avança la main et, sans plus hésiter, il referma les doigts sur le jeune sexe, à nu. Son cœur battit de joie. Il tenait enfin ce qu'il avait toujours voulu de Julio, ce qui marquait le plus son intimité, qui était le plus hors d'atteinte, le plus interdit, et donc désirable plus que tout. Il touchait l'intouchable. Sous ses manipulations, maintenant qu'elle était libre, la verge acheva de se relever, et elle tressautait entre ses doigts comme si elle allait se fendre. Il la caressait avec une sorte de respect. La peau en était incroyablement douce ; sous la tension, le capuchon se rétractait légèrement, laissant apparaître la mystérieuse fissure au bout.

Julio retenait son souffle, abasourdi de voir son organe qui pointait obscènement de son caleçon abaissé, contrastant avec cette main délicate qui le parcourait, se refermait sur lui, le palpait, le serrait passionnément. Les sensations qui montaient en lui, qu'il connaissait pour se les procurer quotidiennement, étaient ici démultipliées. Et même, dans son souvenir, la main de Beatriz avait eu quelque chose de plus dur, plus autoritaire. Il se demanda si celle d'Enrique ne possédait pas quelque fluide particulier...

Enrique voyait bien que Julio était en apnée, que sa verge vibrait sous ses caresses, qu'il se cramponnait des deux mains au bord du lit, et à l'idée qu'il lui donnait du plaisir, maintenant indubitable, il frémissoit de bonheur. Il trouvait magnifique cette jeune verge qui se coulait entre ses doigts, le gland brillant qui pointait son nez, cette peau délicate qui le dévoilait en se reculant. Il l'enferma dans son poing, et il entama un mouvement alternatif plus net, plus marqué. Julio gémit aussitôt. Il s'interrompit afin de le préserver, et, pour le faire patienter, de son pouce replié il vint lui caresser en rond la pointe sensible. Il l'entendit, au-dessus de lui, lâcher entre les dents des soupirs presque douloureux. Il sourit intérieurement : il avait bien eu raison de l'attaquer là, tout de suite, c'était le meilleur moyen pour l'amener à ses fins. Mais il lui réservait encore une surprise. Et, sans plus attendre, il se pencha, ouvrit la bouche, et il le prit comme une prune.

Julio, dès qu'il sentit les lèvres se refermer sur lui, renversa la tête en arrière et crispa les mains dans les couvertures. Une décharge le traversa comme un coup de piolet dans la glace. Et quand il sentit la bouche se mettre en mouvement sur lui, reculer pour mieux le ravalier ensuite, l'aspirer dans une dépression et épouser son membre au plus près, quand il sentit la langue se retourner et titiller par-dessous cette petite bride qui retenait sa peau, il crut qu'il allait mourir. Dans cette maison inconnue, immense comme l'enfer et le paradis réunis, dans l'anonymat de sa nouvelle identité, dans l'ignorance complète de son avenir, il renaissait, il redécouvrait les sensations de son corps comme s'il arrivait à la vie. Il était nouveau-né.

Soudain, il eut l'impression que ses entrailles craquaient, se fendaient en deux, et il eut peur de se répandre comme un vulgaire fruit qui s'ouvre. Spontanément, il se courba en avant et ses mains vinrent se poser sur la tête de celui qui l'avalait pour le retenir, l'écartier, le modérer au moins, pour redevenir actif, prendre le contrôle de son désarroi. Mais ce fut impossible. Au contraire, les sensations fluides, magnétiques, de ces cheveux fins qui fuyaient dans ses doigts redoublèrent celles qui enflammaient son membre. Il lâcha un cri et, brusquement, éclata. Il voulut carrément repousser Enrique, mais celui-ci ne le laissa pas faire, et, au bout de la honte, il fut accablé de soubresauts tandis que, il le sentait bien, ses essences internes se déversaient

dans la bouche qui l'avait accueilli, qui l'avait provoqué si efficacement.

Enrique jubila en recevant plusieurs jets au fond de la gorge, en découvrant leur parfum enivrant, en pensant qu'ils venaient de Julio. Il mangeait son ami !... Il l'avait fait ; il avait réussi ce qu'il avait espéré si longtemps. Par cet échange, il avait scellé une alliance, mieux que par le mélange des sangs, et ils étaient devenus des amis, dans le sens le plus fort, le plus exclusif... Il se moquait à présent d'affronter quelque épreuve que le sort lui enverrait.

*

Ils étaient installés sur le lit, Enrique dans son pyjama, et Julio, qui s'était débarrassé de la chemisette et du pantalon, en tee-shirt et en slip. Couchés sur le dos, côté à côté, les yeux au plafond, ils se parlaient en chuchotant. Enrique avait demandé à Julio s'il était déjà allé avec un garçon, et il lui avait dit que non, qu'il n'y avait même jamais pensé. Puis Julio avait renvoyé la question, et Enrique garda le silence un moment avant de se décider à raconter.

Trois années plus tôt, un couple d'amis l'avait invité quelques jours durant, pendant que ses parents partaient pour une opération plus longue que d'habitude et ne pouvaient s'occuper de lui. Ces gens-là étaient très libres de mœurs, beaucoup plus que sa famille, ils se promenaient à moitié nus dans leur maison, et ils ne s'embarrassaient pas de faire l'amour devant lui. Enrique en avait été très surpris, un peu choqué au début, mais le couple était assez beau, la femme, bien en chair, avec de jolis seins, des cheveux noirs qui lui tombaient sur les reins, et l'homme, svelte et musclé, avec des cheveux bruns épais et une barbe foisonnante, douce, aux reflets roux, de telle sorte qu'il avait fini par assister à tout cela avec d'un œil simple et curieux.

La femme la première lui avait fait des avances, lui caressant la joue, lui passant la main dans les cheveux, s'étonnant de leur blondeur. Petit à petit, elle s'était permis d'autres familiarités, elle l'avait pris sur ses genoux – il n'avait que onze ans à cette époque – et l'avait caressé de plus en plus précisément. Elle l'avait embrassé, d'abord sur la joue, mais bientôt derrière l'oreille, dans le cou, et même sur la bouche. Elle avait déboutonné sa chemise, elle s'était promenée sur sa poitrine, elle avait joué avec ses bouts de sein, et il avait découvert à cette occasion combien ils étaient sensibles. Les lèvres de la femme étaient douces, ses gestes tendres et caressants, et rapidement il avait trouvé tout cela plutôt agréable.

Mais l'homme, qui avait assisté à la scène, n'avait pas tardé à s'y mêler. Il avait tiré Enrique des mains de sa femme, il l'avait mis debout sur la table, et il lui avait défaît son pantalon. Et Enrique avait été

très surpris qu'il lui prît le sexe dans la bouche ! Il l'avait sucé activement, comme un bonbon, et instantanément sa petite souris s'était tendue, plus dure que jamais. Simultanément au choc que cette situation lui causait, Enrique avait été débordé par l'intensité des sensations, non seulement cette grosse langue qui s'entortillait autour de son petit bâton, mais aussi la barbe, douce comme un blaireau, qui le caressait entre les cuisses, la moustache, plus raide, qui se pressait contre son pubis.

Quand l'homme s'était écarté, il avait achevé de lui dégager les jambes du pantalon, et il l'avait déshabillé tout à fait. Il l'avait redescendu par terre, mais ç'avait été pour le plier en avant, sur le bord de la table. Il avait senti la femme lui mettre un liquide gras entre les fesses, puis lui glisser la main entre ses jambes, lui prendre la pine, et commencer de la frictionner avec ses doigts huileux. Mais les vives sensations qu'il en ressentait s'étaient effacées d'un coup au moment où quelque chose de particulièrement gros était venu se poser juste au centre de son derrière et s'était fermement appuyé dessus. La pression avait rapidement augmenté, et, après des attaques de plus en plus dououreuses, bien qu'il se fût débattu comme un chat, il avait été pénétré. La découverte du plaisir, alors, avait brutalement viré au cauchemar.

De cette initiation, il lui restait qu'il n'aimait pas du tout les hommes, trop brusques, trop poilus, et d'ailleurs pas vraiment davantage les femmes, dont il trouvait les formes trop rondes, trop molles. En fait, le temps passant, il avait compris qu'il désirait quelque chose à mi-chemin entre le féminin et le masculin, et son désir s'était fixé sur les formes ambiguës, androgynes, sur les silhouettes minces et délicates, qu'il ne rencontrait que chez des garçons de son âge, et encore, pas tous, peu ayant la délicatesse, la douceur qu'il recherchait.

Il ne le dit pas explicitement, mais il laissa entendre à Julio qu'il était tombé amoureux de lui du jour où il avait fait sa connaissance. Il avait trouvé en lui son idéal, l'équilibre entre un visage, tendre et volontaire, et un corps, à la fois svelte et nerveux. Mais, justement à cause de la vivacité de ses sentiments, il n'avait jamais osé se déclarer. Il avait remarqué ses regards sur Beatriz, ses plaisanteries sur les filles, et il s'était convaincu qu'il n'avait aucune chance. Même ce moment unique, après leur interrogatoire, où ils s'étaient retrouvés dans la cellule de Miguelete et où Julio, complètement défait, s'était laissé enlacer, il l'avait attribué à la situation exceptionnelle où ils se trouvaient, à l'attente désespérée d'un réconfort dans laquelle son ami se trouvait.

Julio avait écouté cette histoire en découvrant avec étonnement qu'Enrique avait pour lui des sentiments bien plus qu'amicaux. Il ne les avait jamais soupçonnés, et, par suite, il ne les avait jamais non plus partagés. Mais, depuis tous ces mois, après tout ce qu'ils avaient

vécu ensemble, les entraînements chez les Mínimos, les coups de main, et jusqu'à ce terrible attentat manqué, après leur incarcération à Miguelete et ce qu'ils y avaient subi, un attachement beaucoup plus fort s'était développé en lui. Il se sentait en particulier tellement redevable de ce qu'Enrique ne lui gardât pas rancune, alors que – il ne l'oublierait jamais – il avait été longuement torturé pour rien, lui-même ayant finalement parlé. Il ne savait pas bien comment nommer ce qu'il ressentait, ce n'était plus de la simple camaraderie, peut-être pas non plus de l'amour – ou alors un amour comme celui que se portaient des frères... Ce qui, il s'en fit la réflexion, était tout de même assez étrange puisque, Enrique et lui tous deux enfants uniques, par l'initiative d'un homme qu'ils haïssaient, se retrouvaient au travers de l'adoption justement unis par un lien fraternel ! Bien que ce fût à ses yeux tout à fait artificiel, cela correspondait quand même aujourd'hui à une réalité, au moins civile.

Néanmoins, cette « fraternité » avait pris ce soir un tour particulier. S'il n'avait jamais eu d'attraction pour les garçons, il gardait à présent une sensation très nette du baiser d'Enrique, de sa main lui caressant le ventre, mais, surtout, de sa bouche enveloppant son sexe. Le plaisir qu'il avait découvert là était sans commune mesure avec les pauvres impressions qu'il s'octroyait lui-même, et n'était comparable qu'à ce que Beatriz lui avait fait connaître. Mais Beatriz était loin, tandis qu'Enrique était à côté de lui.

Il se rendit compte alors qu'il avait accepté ce qu'on lui avait donné sans se préoccuper un instant de le retourner. Il se sentit soudain penaillé, regrettant que cela ne lui fût pas venu à l'esprit ; la moindre des choses aurait été de rendre la pareille. Toutefois, il n'avait jamais rien pratiqué de semblable. L'idée de prendre un sexe en bouche l'effrayait, surtout en se rappelant ce qui s'était produit à la fin. Il ne fut pas très fier de son manque d'audace, force lui étant de constater qu'il était encore bien pusillanime... Cependant, il y avait une chose plus simple qu'il pouvait faire, qu'il savait faire, et depuis longtemps.

La lampe de chevet brûlait encore, laissant dans l'ombre la plus grande partie de la chambre silencieuse. Pour se donner du courage, Julio l'éteignit. Puis il se tourna sur le côté, vers Enrique toujours allongé sur le dos. Et il avança la main. Quand il la posa sur le devant du pantalon de jogging, il sentit le garçon tressaillir. La verge, libre à l'intérieur, se redressa d'un coup, comme si l'on avait appuyé sur un interrupteur. Il fut impressionné en prenant la mesure de l'attente que son ami en avait. Il commença alors de le caresser lentement, d'abord superficiellement, puis en enfermant la tige tendue dans son poing, en la serrant dans le tissu de coton.

Enrique poussa un profond soupir. Il ressentit une gratitude immense. Enfin ! Enfin Julio venait à lui ! Enfin il le touchait de lui-même, sans qu'il lui eût rien demandé, et d'une façon explicite, claire et nette... Après avoir passé par-dessus la honte de se dévoiler, de révéler qui il était, après avoir osé embrasser Julio, après avoir déballé ces scènes de son enfance dont il n'avait jamais parlé, à personne, c'était une merveilleuse récompense qu'il lui offrait. Il était admis, accueilli, non plus toléré mais voulu, on reconnaissait ce qu'il était, tel qu'il était, et celui qui l'acceptait était précisément celui dont il attendait le plus. Il n'hésita plus et, soulevant les reins, il attrapa la ceinture élastique de son pantalon qu'il descendit sous les fesses.

Julio comprit qu'il n'y avait plus de question à se poser ; dans la pénombre, le membre nu et dressé semblait l'appeler. Il fit violence à sa timidité, et il referma les doigts dessus. Mais Enrique poussa un gémississement si aigu qu'il le lâcha aussitôt. Il lui demanda s'il lui avait fait mal. Enrique murmura que non, pas du tout, qu'il continuât... Impressionné, Julio le reprit. Il adopta d'abord le mouvement lent, long et régulier, qu'il aimait s'octroyer à lui-même., puis, voyant Enrique se tendre, sentant combien il était réceptif à sa caresse, il accéléra jusqu'à atteindre un rythme plus vif.

Enrique, tendu comme un dauphin, plongeait dans un pur bonheur. Mais pour qu'il fût complet, il voulut que son ami le partageât. Il avança la main vers le ventre de Julio, et, nerveusement, bousculé par les impressions que lui-même subissait, il la lui enfonça dans le slip. Il fut d'abord déçu de trouver la verge alanguie, mais il lui suffit de la manier un instant pour la réveiller et la sentir se précipiter dans ses doigts.

En reconnaissant qu'on le caressait à son tour, troublé, Julio ralentit son geste. Mais quand il eut surmonté les sensations qui montaient de son sexe, décuplées par cette main étrangère qui s'était glissée contre lui et le manipulait à sa place, il reprit une cadence plus soutenue. Il se rendit compte que ce qu'ils faisaient ensemble dans ce lit, se communiquant l'un à l'autre le même plaisir, les rapprochait encore, et scellait définitivement leur « fraternité »...

Enrique entendit Julio pousser un cri de souris, puis il sentit une pluie légère lui retomber sur les doigts. À son tour, il s'abandonna, volontairement ; il voulait rester accordé avec lui. Il se rendit compte que, outre leurs mains, l'un et l'autre avaient éclaboussé leurs tee-shirts, mais il s'en moquait.

Quelques instants plus tard, Julio rouvrit les yeux. Il découvrit qu'Enrique l'observait dans la pénombre. Il le vit alors approcher le dos de sa main de son visage, et y lécher ostensiblement les sécrétions dont lui-même venait de le gratifier !... Déconcerté par cette pratique plutôt incongrue, il se recoucha sur le dos et regarda le plafond. Il sen-

tait lui aussi dans ses doigts cette matière glaireuse qu'il connaissait bien, tiède et un peu collante, sauf que celle-ci ne provenait pas de lui... L'idée de la porter à sa bouche le dégoûtait – il ne savait pourquoi. Cependant, il pensa que pour Enrique il serait important, justement, qu'il n'en fût pas dégoûté... Après avoir atermoyé, il se décida et souleva lentement le bras, laissa un moment ses doigts devant sa figure pour s'accoutumer à l'odeur, puis, timidement, il les approcha de sa bouche. Il entrouvrit les lèvres, tendit un bout de la langue, et il ramassa quelques gouttes du liquide tiède provenant des organes celés au fond des entrailles de son ami. Il fut surpris par la légèreté de son goût, par son parfum un peu salé, presque fleuri. Progressivement, il s'enhardit, et bientôt il finit de tout lécher, tendant la main pour aller entre ses doigts écartés, comme un chat à sa toilette.

Enrique avait suivi son manège discrètement, mais avec une attention fervente. Quand il l'avait vu s'accoutumer petit à petit à cette matière – en fait, *sa* matière, *son* goût... –, il avait été traversé par le bonheur. Et, lorsque Julio eut terminé, il vint au-dessus de lui, lui prit la nuque dans sa main, et il l'embrassa. Cette fois, il lui baissa les lèvres avec une véritable fougue, avec une énergie passionnée, presque avec désespoir, tant son cœur débordait d'amour. Dans ce partage de leurs corps, dans cette vibration à l'unisson, il avait l'impression que leurs âmes se retrouvaient.

Quand ils retombèrent, ils restèrent allongés côté à côté, à reprendre leur souffle, les doigts de la main de l'un entrecroisés dans ceux de l'autre.

Enfin, Julio murmura – et sa voix déjà chavirait dans le sommeil :

- Enrique...
- Oui ?
- Merci...
- Quoi ?...

Julio ne répondit pas tout de suite. Il dit doucement :

- Heureusement que tu es là...

Enrique resta sidéré. Il faillit pleurer.

*

À partir du lendemain, commença pour les garçons une routine entièrement nouvelle. Le matin, un précepteur venait leur faire cours ; le midi, ils déjeunaient à l'office avec les domestiques ; l'après-midi, un sous-officier leur faisait faire de la gymnastique – laquelle s'apparentait davantage à un entraînement paramilitaire. Ensuite, ils faisaient leurs devoirs dans leurs chambres respectives, sous la surveillance de Luis qui venait régulièrement vérifier si leur travail avançait. Le soir, quand Pérez rentrait suffisamment tôt, ils dînaient ensemble

dans la grande salle à manger ; sinon, s'il était retenu au ministère, ils étaient servis par Luis à l'office.

Pérez avait décidé que les garçons ne l'appelleraient pas « papa », mais « père », qu'il trouvait moins ridicule et plus respectueux. Ils eurent un peu de mal à s'y habituer, mais ils prirent le pli. Et, le mot créant la fonction, ils se rendirent compte qu'ils finissaient presque par considérer comme tel leur ancien bourreau. Certes, c'était un père un peu lointain, un peu abstrait, mais, au fil du temps, il était devenu leur seule référence... Pérez, lui-même, s'était astreint à les appeler par leurs prénoms, même en son for intérieur.

Un coiffeur vint à domicile. Julio s'aperçut à cette occasion qu'il avait le cœur serré en voyant les cheveux d'Enrique tomber sous le fer des ciseaux, glisser sur la serviette, et se répandre par terre où le merlan les foulait, indifférent. En suivant la lame du rasoir qui passait sur la tempe, contournait les oreilles, descendait sur la nuque, il comprit que son affection pour son « frère » grandissait chaque jour... Pérez, au contraire, avait été rasséréné en découvrant leurs coupes raccourcies, leurs nuques rafraîchies : les images de jeunes filles s'éloignaient, celles de jeunes garçons s'affirmaient. En écartant l'équivocque, le coiffeur lui avait simplifié la vie.

La nuit, dès qu'ils étaient certains que Pérez avait regagné sa chambre, Enrique sortait de la sienne et venait retrouver Julio. Ces moments où ils se caressaient et se masturbait l'un l'autre étaient devenus, pour Julio aussi, les meilleurs de cette nouvelle vie, par ailleurs confortable mais sévère, et, surtout, dont les perspectives d'avenir restaient bien précaires... Le matin, avant que la maison ne s'éveillât, Enrique quittait Julio et retournait dans son lit.

Un samedi après-midi, Pérez avait fait venir trois chevaux dans la propriété et, plusieurs heures durant, il avait appris à monter aux garçons. Ils avaient alors découvert que leur père adoptif pouvait aussi s'amuser, et même rire, et passer de bons moments avec eux. Il leur était impossible cependant d'oublier ce qu'il leur avait fait subir à Miguelete, et cela créait dans leur esprit une étrange dichotomie, comme si cet homme était coupé en deux, avec deux faces totalement différentes, inconciliables.

Le soir, ils étaient rentrés fourbus, mais excités. Ils avaient pris une douche, et ils s'étaient mis en pyjama. Pérez ayant dû les laisser pour une soirée officielle, ils étaient montés dès le dîner terminé. Ils étaient entrés directement dans la chambre de Julio, car Luis était accaparé par un match de football à la télévision et ne viendrait pas voir ce qu'ils fabriquaient.

Dès la porte refermée, Enrique s'approcha de son ami. Il regrettait que ce fût toujours lui qui eût l'initiative, mais comme Julio maintenant l'accueillait volontiers, ce n'était pas vraiment un problème. De-

bout face à face, il lui posa les mains sur les épaules, le regarda affectueusement, et même si le sourire qu'il reçut en retour gardait encore quelque chose d'un peu gêné, il avait une douceur qui le faisait fondre, qui lui coupait les jambes. Lui glissant la main dans la nuque, il vint sur lui et l'embrassa tendrement. Mais, peut-être dans le souvenir vivifiant des impressions toniques que le cheval lui avait communiquées – la selle en cuir sous les cuisses, l'animal musculeux entre les jambes, les rênes qui conféraient une autorité sur la monture, – il eut envie d'autre chose. Il eut envie de pénétrer en Julio. Cependant, il avait aussi l'envie inverse de le conduire en lui, de sentir cette partie dure, qui lui saillait hors du ventre, s'enfoncer dans l'axe de son corps, l'écarter, se planter droit, comme un sceptre, au-dedans de lui, tout au fond. C'était, dans son esprit, le moyen dernier qui lui permettrait de s'assembler à son ami dans une union complète, aboutie.

Pour la première fois, il avança la langue et, séparant les lèvres auxquelles il s'appariait, il s'insinua entre elles. Il devina d'abord une réticence, mais il accentua l'intensité de son baiser, et elles céderent sans plus se défendre. Il eut alors la sensation étonnante de son organe s'entrecroisant avec celui d'un autre, rencontrant le petit animal chaud et vivant que le garçon gardait secrètement en lui ; bientôt, ils jouèrent entre eux comme deux chiots écervelés. Il enlaça Julio, il le serra amoureusement contre lui, et, tout en le dévorant, en lui pénétrant la bouche, en la fouillant passionnément, il lui caressait le dos, froissait son tee-shirt, il lui remontait ses doigts sur la nuque, dans les cheveux coupés court, il s'agrippait à son crâne. Plus que jamais, il se sentit accouplé. Cela n'avait plus rien à voir avec les effleurements d'avant, c'était un baiser à pleines bouches, à lèvres écrasées les unes dans les autres, à langues sorties, à langues échangées, alternativement insinuées l'une chez l'autre. Il était fou de joie, bandé comme jamais.

Mais, en sentant au travers des pantalons en coton le membre durci de Julio croiser le sien et s'y frotter, il fut soudain emporté par l'idée d'amener leur fusion à son terme. Il s'écarta brusquement, arracha son tee-shirt, abaissa d'un coup son jogging qu'il abandonna par terre, puis il s'attaqua à Julio : d'autorité, il le mit pareillement torse nu, avant de lui descendre sur les chevilles, d'un trait, le pantalon dont il le soulagea ensuite.

Julio s'était laissé faire, déconcerté par la passion soudaine qui animait Enrique. Il se demanda ce que son ami voulait de lui, mais il trouva une certaine intensité à cet instant où ils se retrouvaient tout à coup, l'un en face de l'autre, entièrement nus.

Enrique le fit reculer et s'asseoir sur le lit. Il s'agenouilla devant lui et, comme il le faisait souvent, il se courba sur lui et le prit dans sa bouche.

En se sentant de nouveau enveloppé dans un bain de salive tiède, de nouveau aspiré, englouti, perdu dans cet autre monde, Julio oublia tout, et il s'abandonna au plaisir qu'il avait accoutumé de trouver naturel et qui restait pourtant toujours si vif.

Enrique le suçait intensément, profondément. Dès qu'il le devina prêt, bien raide entre sa langue et son palais, il s'écarta. Il se releva et monta sur le lit, un pied de chaque côté de Julio éberlué. Il s'accroupit lentement sur lui et, se passant la main dans le dos, il lui attrapa la verge, encore pleine de sa salive, qu'il dirigea entre ses cuisses, largement ouvertes par la position.

Incrédule, Julio sentit Enrique continuer de s'abaisser, et la pointe de son gland soudain buta contre une sorte d'impossibilité, le fond de la raie des fesses qui le surplombait.

Mais Enrique était déterminé. Il manœuvra jusqu'à ce que son petit orifice coïncidât avec le membre sur lequel il se présentait, puis il laissa son propre poids finir le travail. La position le déployait, les viols qu'il avait subis l'avaient préparé, et la verge de Julio, plus fine que celle d'un homme, le pénétra presque facilement. Il fut écarté, ouvert, il reconnut l'organe tendu qui entrait en lui, qui progressait graduellement. L'impression était extraordinaire, et il inspira en faisant siffler l'air entre les dents. Il y avait si longtemps qu'il attendait cela ! Sentir s'enfoncer en lui, au plus intime de ses viscères, la verge de son ami, mince, mais dure et longue, droite comme un épieu ! C'était tellement différent que de se faire prendre de force par un barbu ou un tortionnaire !... Quand il fut au bout, il resta immobile, accroupi, ses fesses sur les cuisses de Julio, toute son attention portée sur cet homoncule dressé qui palpitait en lui.

Ce que Julio ressentit, d'avoir son sexe emprisonné dans un fourreau étroit et vivant, lui rappela ce qu'il avait connu avec Beatriz. Mais ici, au simple désir de l'autre s'ajoutait une véritable affection, une attirance née lentement dans le cours de ces mois passés en commun, un attachement qui s'était progressivement enraciné. Et d'avoir Enrique, là, tout contre lui, qui lui tenait le torse entre ses cuisses, qui s'appuyait des deux mains à ses épaules, il fut tellement ému que, sans réfléchir, naturellement, il referma les bras, l'enserra à son tour, et se colla contre lui comme un petit enfant qui tient son nounours sur son cœur.

Enrique regarda le plafond, et il eut envie de rire tellement il était heureux. Il avait l'impression que de la conjonction de leurs viscères leurs corps entiers fusionnaient, que leurs esprits se retrouvaient, qu'ils ne faisaient plus qu'un, en symbiose. Il était dans un moment prodigieux, idéal, et, il l'espérait, qui serait le premier de bien d'autres. Il abaissa les yeux sur la tête de Julio qu'il tenait contre lui, lui caressa doucement les cheveux, comme pour le rassurer, puis il se

souleva lentement. Il suivit comment son anus remontait, enserrant la verge en lui, et, quand il encercla la base du gland, il s'arrêta. Puis il redescendit. Il entendit Julio gémir douloureusement. Il ne croyait pas qu'il eût réellement mal, mais même si cela avait été, il pensa qu'ils devaient mériter ce qu'ils vivaient ensemble. Il se souleva de nouveau, et il se mit en mouvement, remontant et redescendant, à son rythme. En même temps, il frottait son propre sexe contre la poitrine serrée contre lui, et des gerbes de plaisir fusaient dans son membre, s'élevaient en lui, se heurtaient au toit de son crâne...

Soudain, il sentit Julio se cambrer entre ses bras, renverser la tête en arrière, et les secousses dont il fut agité le confirmèrent dans la sensation qu'il avait d'être aspergé intérieurement. Submergé par ces impressions, il se serra contre la poitrine qu'il enlaçait pour y presser ses organes exacerbés, et il se lâcha à son tour. Il jouit intensément, par à-coups, bousculé par les spasmes de son plaisir, poussant des gémissements entrecoupés, sans se préoccuper de qui l'entendait. Et, de toute la vitalité de ses reins, il éclaboussa Julio de son sperme, dans le cou, sous le menton... En même temps, il priait, il suppliait tous les dieux du Ciel que jamais il ne fût séparé de lui.

*

Pérez entra dans le vestibule, content d'être chez lui. Le dîner avait traîné en longueur, et surtout une convive, à elle seule, lui avait gâché le plaisir de la soirée : la femme d'un ministre, lesbienne notoire, l'avait pris de haut, comme un tâcheron chargé des basses œuvres. Elle était assez belle, dans une robe fourreau bleu roi qui lui laissait les épaules nues et où tombaient ses cheveux noir de jais, mais devant son arrogance il avait été démangé par l'envie désir de la gifler. Il l'aurait volontiers attrapée par la tignasse et traînée dans les sous-sols de Miguelete pour lui faire perdre un peu de sa morgue. Autant que les pédales, il détestait les gouines, ces femmes qui prétendaient se passer des hommes.

Il se rendit dans le salon où il ôta sa veste, desserra sa cravate, et retira ses boutons de manchette avant de retourner ses manches. Une fois à l'aise, il se servit un dernier whisky, et il s'enfonça dans un fauteuil profond.

Tout en sirotant son verre, il pensa aux garçons qui devaient être couchés, là-haut dans leurs chambres, au-dessus de lui. Il avait envie d'aller leur dire bonsoir, mais il était plus de deux heures du matin, et il ne voulait pas les réveiller – la séance d'équitation avait dû les casser. Depuis toutes ces semaines qu'ils avaient intégré la maison, tout s'était bien passé. Ils suivaient l'emploi du temps qu'il leur avait donné, ils travaillaient régulièrement, et Luis ne lui avait rien rapporté qui

ressemblât à des préparatifs d'évasion. Mais il se méfiait de l'eau qui dort.

Fut-ce d'avoir évoqué cela ? Une sorte de pressentiment l'alarmait soudain, comme une mauvaise odeur dont on ne sait d'où elle vient. Il fallait qu'il en eût le cœur net. Il posa son verre, se releva d'un coup, et il monta à l'étage. Contrairement à ce qu'il faisait chaque soir, il n'alla pas en premier dans la chambre de Julio, mais dépassa sa porte et poussa celle d'Enrique. Il comprit tout de suite, malgré le peu de lumière qui venait du couloir, que le lit était vide. Son cœur s'arrêta. Il appuya sur l'interrupteur : le drap et les couvertures étaient impeccablement tirés, pliés en coin comme la bonne les préparait chaque soir ; personne n'y avait couché depuis la veille. En deux pas, il fut à la fenêtre. Il écarta brusquement le lourd rideau qui la masquait : elle était fermée ; il ne s'était donc pas enfui par là.

Il ressortit de la chambre. L'instant d'après, il était dans celle de Julio ; il alluma tout de suite. Et il resta sidéré en découvrant les têtes blonde et brune se soulever ensemble des oreillers et le regarder d'un air abasourdi, ensommeillé. Il eut à peine le temps de se réjouir de les retrouver tous les deux, qu'aussitôt il se demanda pourquoi ils étaient dans le même lit ; et, surtout, pourquoi leurs épaules découvertes étaient nues. Pris d'un horrible soupçon, il s'avança à grands pas, attrapa le drap et les couvertures, et les retourna d'un coup. La vision des deux corps, entièrement nus, enlacés face à face, le brûla à l'aveugler. Il avait vu quelque chose entre un nid grouillant de serpents et deux anges bienheureux se rendant grâces l'un à l'autre. Il resta figé comme une statue de sel.

Puis le sang recommença de circuler et lui monta à la tête. Il vit rouge. Des pédés ! Deux petits *pédés* ! Voilà qui étaient vraiment ceux qu'il avait recueillis ! qu'il avait mis chez lui ! dans la maison même de ses parents !... Une haine démesurée, animale, s'empara de lui à l'étouffer.

Il se redressa et, retrouvant le geste de son père quand il était enfant, il sortit sa ceinture. Il leva le bras, et il les frappa à toute volée. Il les fouetta indistinctement, l'un et l'autre, le blond et le brun, sur les flancs, sur les bras dont ils tentaient de se protéger mutuellement, sur leurs jambes entremêlées, sur leurs fesses et leurs cuisses, et, quand ils se retournaient comme des vives ou essayaient de s'échapper en se glissant hors du lit, il les repoussait à coups de pied. Il les frappait comme s'il avait voulu effacer l'image qu'il avait découverte dans le lit, pour arracher de leurs corps le vice odieux, intolérable, profondément abject, dont la vue seule était insoutenable, digne de Satan. Il leur aurait cassé bras et jambes s'il avait pensé que cela aurait pu aider.

Il s'interrompit enfin, essoufflé. Il y avait longtemps qu'il n'avait plus connu une colère pareille. Les petites fiolettes se tenaient dans le coin du lit, contre le mur, serrées ensemble comme pour réduire leur exposition, se raccrochant l'une à l'autre pour ne pas s'évanouir... Soudain, il se rendit compte qu'il bandait !... Il pensa que ce n'était pas si étonnant : à Miguelete, il aimait fouetter les femmes avant de les violer. Sans doute était-ce ainsi qu'il fallait aussi traiter ces invertis : s'ils ne voulaient pas se conduire comme des fils de famille, ils redevenaient juste des misérables, rien de plus que des putains.

Il laissa tomber la ceinture par terre, attrapa le blond par les hanches – « Enrique » et « Julio » s'étaient déjà effacés de son esprit –, et il le tira en le bousculant pour le tourner sur le dos. Tout en se déboutonnant, il lui releva les jambes, les écarta, puis il avança son membre dans la fente grand ouverte. Il eut un peu de difficulté à découvrir le petit trou, plus resserré que celui des femmes, mais quand il l'eut trouvé il l'ouvrit brutalement avec le doigt. Il plaça son gland, s'engagea dans la brèche, et il donna un coup de reins. Le gosse poussa un hurlement en se cambrant comme un arc. À cette heure, il n'y avait plus que Luis qui dormait à l'entresol, mais même s'il devait entendre quelque chose, il s'en moquait. Aussitôt il se défoula en lui bourrant le cul, sans retenue. Au plaisir qu'il ressentit, il se rendit compte indistinctement qu'il accomplissait là un désir qui était né, des mois plus tôt, dans la salle d'interrogatoire, et qui ne l'avait jamais vraiment quitté... Il jeta un coup d'œil au brun, qui le regardait avec des yeux hallucinés. Son fils ? Quelle blague ! Juste une petite tapette, rien de plus !

– Ça te plaît de le voir se faire mettre ?...

Il l'attrapa par les cheveux et, d'un coup, lui rabattit le visage sur le ventre du blond.

– Eh bien, vas-y, fais-toi plaisir, bouffe-la, ta petite lopette !

Mais évidemment rien ne se produisit, le blond ne bandant pas et le brun ne cherchant pas à le prendre. Il le claqua sur la nuque.

– Allez ! suce-le ou je te casse le bras !

Le petit pédé finit par se décider et, mettant les mains, il s'empara des affaires de son infâme giton pour s'en introduire un bout dans la bouche. Cette vision l'exaspéra.

Il ressortit du premier, attrapa le second par les hanches, et le tourna sur le lit pour le présenter fesses vers lui, à quatre pattes. Celui-là, il le prendrait comme une chienne ! Il s'avança entre ses jambes, et il lui ouvrit le cul en le relevant. Il le fouilla brutalement avec les doigts pour trouver son orifice, et ensuite il le pourfendit de son sexe, plus violemment encore que le précédent. Le gosse poussa un hurlement. Il se redressa et se débattit comme un diable, mais il n'eut aucun mal à l'immobiliser en lui tordant le bras dans le dos.

– Allez, fais ton travail de pédé : continue de lui bouffer les couilles ! Vas-y !

Et le prenant par la nuque, il lui rabattit la tête sur la pine du blond qui avait vaguement commencé de se gonfler. C'était bien la preuve qu'ils aimait ça ! Il se remit à pistonner brutalement le derrière du brun, qui couinait comme une souris prise au piège, et qui avait bien du mal à continuer à sucer la bite de l'autre.

À un moment, les yeux lui piquèrent, et il fut obligé de s'interrompre. Il sortit du cul du brun, et il resta en suspens, à reprendre son souffle, immobile. Du coin de l'œil, il voyait que les deux, figés comme des daims dans un faisceau de phares, l'épiaient craintivement. Il était dégoûté. Il reconnaissait qu'il s'était trompé. Mais c'était compréhensible, on ne pouvait d'un coup de baguette transformer des rebelles en individus normaux, en garçons de bonne famille. Cependant, il était très déçu ; il avait fondé de grands espoirs sur eux ; il avait véritablement pensé qu'il allait vivre avec deux fils, dont il se serait occupé seul, sans une Mirtha pour lui reprocher à tout instant ses méthodes d'éducation. Ce projet avait définitivement avorté. Il allait maintenant falloir se débarrasser de ces deux dépravés. Un vol plané dans l'air frais, un saut de l'ange au-dessus de l'océan, leur remettrait les idées en place... Mais d'abord, il ferait payer ces petites putes.

Il se releva et, debout face à eux, il se déshabilla. Il déboutonna sa chemise, la retira, et la déposa sur le bureau. Les deux continuaient de le surveiller du coin de l'œil ; ils n'en menaient pas large. Il défit son pantalon, le baissa avec son caleçon, enleva ses chaussures et ses chaussettes en même temps. Quand il se redressa, il était fier que son phallus fût toujours dressé.

Il attrapa le blond par le bras et, le tirant d'un coup sec, il le fit tomber à genoux devant lui.

– Viens ici.

Il le prit par le menton et le redressa. Malgré ses cheveux maintenant plus courts, il gardait un visage de fille. En fait, il n'était rien d'autre qu'une pisseeuse.

– Ouvre la bouche !

Le gamin entrouvrit timidement les lèvres. Il se prit la bite et la promena longuement dessus, allant se lubrifier le gland sur la langue fine qui se dérobait sous ses incursions, revenant coulisser sur la chair de la bouche, souple, délicate, si fraîche. C'était vraiment dommage qu'ils ne fussent pas des nymphettes ! Il ne leur manquait pas grand-chose, seulement une paire de jolis seins. Il aurait alors fait installer deux cages au sous-sol, dans l'une des caves, tout au bout, et il les aurait gardées là, à poil, comme des animaux familiers. Et il serait descendu se les faire chaque fois que lui en serait venue l'envie. Il aurait pu les baisser tranquillement, jusqu'à la corde...

Il prit le visage du petit pédé dans ses mains pour l’immobiliser, et il s’enfonça voluptueusement dans son museau. Il soupira quand il heurta le fond de sa gorge et qu’il sentit sur lui le hoquet qui l’étranglait. Il jouissait de se reculer et de revenir cogner dans ces muqueuses contractiles, se frottant sur la langue qui se retournait en tentant en vain de le repousser.

Puis il avisa l’autre phoque, et il lui ordonna de venir.

– Suce-lui le cul.

Le brun descendit du lit à son tour, s’agenouilla, posa timidement les mains sur les hanches de son bardache.

– Mets-lui la langue. Et jusqu’au fond !

Il voulait visualiser ces gestes répugnants pour mieux renoncer à ceux qu’il avait reçus, hébergés, abrités, ceux auxquels il avait donné son nom. Il voulait les flétrir pour mieux s’en détacher, les avilir pour les répudier sans regret... Le brun se décida et enfonça son visage entre les fesses de sa chochotte. C’était incroyable ! Rien ne les dégoûtait !... Il se recula, regarda le blond qui essayait en vain de recracher.

– Alors ? Ça te plaît ?...

La tapette avait effectivement des larmes aux yeux, le regard chaviré.

– Petite ordure !...

Il se renfonça dans sa bouche et le cogna plus rudement encore. Mais la vision de la tête brune affairée entre les fesses étroites et blanches faillit le faire éclater. Il se recula de nouveau, examina le blond : il avait l’air égaré, comme s’il ne savait plus qui il était.

– Allez, lèche-moi les couilles, maintenant. Tête-les comme ta mère, enfoiré !

Mais le gosse ne bougea pas. Il le gifla alors à toute volée. Sa tête vola sur le côté et ses cheveux s’éparpillèrent sur son front. Cela lui fit du bien. Il recommença, dans l’autre sens. À présent, ce petit enviandé avait les deux joues bien rouges, comme des tranches de jambon !

– Vas-y maintenant !

Il se décida et, sortant une langue tremblante, il l’effleura sous les bourses. Il lui donna une taloche sur la nuque.

– Mieux que ça ! Lèche-moi vraiment !

Il allait faire de ces lopettes de vraies petites professionnelles ! La tantouse en herbe s’appliqua davantage et, en sentant la langue pointée lui tourner autour des boules, il eut une telle sensation qu’il tressaillit et se renversa en arrière. De nouveau, il fut contraint de s’écartier.

Il se rendit compte que pendant ce temps le brun ne faisait pas grand-chose. Il allait le remettre au travail. D’une nouvelle taloche sur

la nuque du blond, il le fit basculer en avant ; il tomba sur les mains, à quatre pattes.

– Ta gueule, par terre ! Et ton cul, en l’air !

De son pied nu, il appuya sur le dos de la tapette pour qu’elle descendît les épaules jusqu’à toucher le sol.

– Allez, écarte les genoux !

Il tourna autour de lui, le contemplant dans cette position obscène : on aurait dit un crapaud ! Il donna un coup de genou dans le dos du brun.

– Maintenant, tu vas pouvoir faire du bon travail ! Mets-lui la langue dans le trou, et bien au fond !

Il l’attrapa par les cheveux et le poussa en avant.

– Allez, vas-y : lèche-le !

Il ne le laissa pas avant qu’il ne vît la langue rose lui sortir entre les lèvres, non moins aguichante que celle d’une femme, et remonter dans le fond de la raie, passant sur la minuscule encoche de l’autre. C’était absolument écœurant à voir... Il aurait voulu que le brun s’avalît tout à fait en se polluant, qu’il enfonçât réellement la langue dans le cul, jusqu’au bout, mais il ne pouvait plus attendre, il ne tenait plus. Il le tira en arrière.

– Allez, branle-toi, maintenant. Tu vas biter ton chéri !

Et devant l’air d’incompréhension de ce petit imbécile, il le gifla à son tour.

– Tu vas le « baiser » !... Tu piges ça ?

Le mignard se tenait la joue, ahuri.

– Et fais-la-toi bien dure, ta mouillette, que tu puisses le piquer !

Il leva la main pour lui en envoyer une autre, mais le gosse se déclina de lui obéir et se mit maladroitement la main à la pine. Il l’observa se fabriquer, et il remarqua que ça lui venait plus vite qu’il n’aurait cru. Évidemment, ce petit pédé devait se régaler à l’idée d’enfiler son compère !

– Vas-y !

Le brun s’approcha, il posa timidement la main sur la fesse du blond, et il avança sa petite queue dans la fente ouverte par la position. Devant son indécision, sa maladresse, il crut voir un ingénue ; il eut un doute : était-ce sa présence qui l’impressionnait, ou était-ce la première fois qu’il faisait cela ? Après ce qu’il avait découvert dans le lit, il ne pouvait être vierge ! Mais peut-être était-ce lui qui faisait la femme ? Il aurait plutôt imaginé que c’était le blond, qui paraissait plus efféminé.

– Tu veux que je t’aide, ou quoi ?!

L’idée de jouer les entremetteurs l’excita. Il lui prit sa trique et la conduisit sur l’objectif. Elle était dure, mais il sentit aussi combien la

peau en était tendre, délicate, et cela l'émoustilla. Il décalotta le gland, gros comme un œuf de pigeon, cracha entre les fesses sur le trou minuscule, et il amena l'un sur l'autre.

– Vas-y, maintenant. À toi !

Le petit pédoc ne se fit guère prier davantage. Halluciné, il assista à la disparition de ce joli membre dans le cul de l'autre. Il était incapable de détourner les yeux de ce spectacle répugnant. Deux tafioles accouplées ! C'était la première fois qu'il voyait cela de sa vie !

– Allez, vas-y, et bourre-le bien !

Mais la petite crapule y allait trop doucement à son goût, il paraissait incertain, il ouvrait de grands yeux, on aurait dit qu'il se retenait, comme s'il découvrait la vie, comme s'il plongeait dans l'inconnu.

Soudain, il s'agenouilla, se posta derrière lui, et le prit par les hanches.

– Tiens ! je vais te montrer comment on baise une pute !

Il lui souleva le cul, s'avança dans la fente étroite, retrouva le petit trou, et d'un bon coup de reins il s'enfonça. Le gamin hurla en se tortillant comme une anguille. Il grogna de satisfaction en retournant dans ce jeune cul bien chaud, bien serré. Aussitôt il se mit à le labourer comme s'il avait voulu le percer de part en part. Ses secousses se transmettaient depuis les reins du brun dans ceux du blond ; il se rendit compte qu'il n'aurait pas fait ça avec des filles.

L'excitation monta d'un cran. Il fut encore obligé de se retirer. Le brun en profita pour en faire autant. Il eut envie de voir si l'autre serait plus actif... Il se releva. Il attrapa le brun par le bras et d'une secousse le redressa.

– Mets-toi là !

Le gamin s'assit sur le bord du lit, les yeux baissés, le rose aux joues. Apparemment, il devait tout de même ressentir quelque honte à faire la démonstration de son vice, de sa dépravation ? Il le repoussa sur le dos. Puis il donna du pied un coup dans le flanc du blond.

– Et toi, lève-toi !

Comme il ne se dépêchait pas assez à son goût, il l'attrapa par le bras et le tira devant l'autre.

– À ton tour. Et d'abord, branle-toi correctement. Ton miché, il te l'a mise bien dure.

Le blond se la prit, mais mollement, plus pour faire semblant que pour arriver à un résultat. Il ramassa alors sa ceinture qui traînait par terre, et il la lui envoya en travers du dos, à toute volée. Le gosse bondit en hurlant.

– T'as compris ? Branle-toi ! Et sérieusement. Sinon je te fais la peau.

Il eut des larmes plein les yeux, mais il se mit à se frictionner plus efficacement. Bientôt, sa queue lui remonta entre les doigts.

– Bravo. C'est mieux !

Il lui mit la main sur la nuque, lui caressa le dos, il toucha avec satisfaction l'empreinte rouge vif de la ceinture qu'il venait de lui faire et qui traversait celles de la correction précédente, encore bien visibles, puis il lui descendit sur les fesses. Il avait une peau de gonzesse, mais à l'intérieur il le sentait tendu, nerveux, découpé comme un poulain. Il reconnut que cette alliance était très bandante... Il se tourna vers le brun :

– Allez, ouvre tes guiboles, toi.

Le gosse obéit timidement. Il le prit par les chevilles et lui replia les jambes en les écartant, jusqu'à ce qu'il eût le derrière en l'air. Puis, au blond :

– Vas-y, mets-le-lui.

Et, comme il l'avait fait avec l'autre, il lui attrapa la verge. Elle était tout aussi douce, d'une forme légèrement différente, plus fine et plus longue, plus arquée, mais pareillement dure, et tout aussi satinée. Il l'amena sur sa cible. Il cracha dessus. Cette fois, il alla jusqu'à étaler sa salive sur le petit trou et la faire pénétrer à l'intérieur. Il en recouvrit également le gland qui était sorti de sa peau, rose et délicat comme un litchi.

– Allez, mets-la lui bien profond...

Le blond ne montra plus de résistance, et à son tour il s'enfonça dans le derrière de son complice. Le brun poussa un gémississement qui disait assez combien il jouissait de se faire mettre. Il assistait à ce spectacle avec une intense fascination. Des dégénérés ! Deux dégénérés ! Et il avait voulu en faire ses fils !

– Et maintenant, besogne-le bien, comme une bonne petite pute qu'il est !

Le gamin se mit en mouvement sans plus beaucoup de réticences. Ses reins alternativement se creusaient et se rehaussaient, et leur ligne sinuuse était ensorcelante. Très vite, il remarqua que l'expression sur son visage changeait, il fermait les yeux, renversait la tête en arrière. Ce petit salaud prenait son pied, sans vergogne, devant lui !

Il voulut voir jusqu'où ils iraient. Il saisit le blond par la nuque et il pesa sur lui pour le pencher en avant. Il lui amena le visage sur celui de son congénère.

– Allez, roule-lui une pelle !

Quand les lèvres des deux gosses se rejoignirent, il ressentit une sorte de décharge électrique. Il trouvait cela encore plus obscene peut-être que de les voir s'enculer. Il ricana, nerveusement, mais il était impuissant à se détourner.

– Et fourrez-vous la langue ! Les chochottes, ça se suce la lavette, non ?!

Les yeux lui sortirent de la tête quand il vit le blond entrouvrir la bouche. Il distingua nettement sa langue rouge qu'il pointait, qu'il avançait dans celle de l'autre. Il l'embrassait vraiment ! Il lui mangeait la bouche ! C'était insupportable. Il se sentait impuissant, désarmé. Il était à l'extérieur d'une sphère dans laquelle il ne pouvait pénétrer, il était rejeté, exclu.

De rage, il attrapa le blond par les cheveux, le tira brutalement en arrière, et il le décula de l'autre. Il le fit rouler sur le dos, l'ouvrit brusquement, et se plaça entre ses cuisses. Il retourna en lui, d'un coup. Il se mit aussitôt à le travailler avec la dernière violence, claquant de ses hanches contre les fesses livrées de ce petit empaffé comme s'il avait voulu le pourfendre, le défoncer, le tuer, là, tout de suite. Puis, sans cesser de le labourer, il se courba sur lui, et il fit ce dont cette racaille avait cherché à l'exclure : il l'embrassa. Il entra dans sa bulle. Il lui mordit les lèvres, il lui fouilla la bouche désespérément, il lui pompa la langue pour la lui arracher. Il était enfin accouplé par les deux bouts, il avait lui aussi établi le cercle, il avait rompu celui avec lequel ils avaient voulu l'écartier, le repousser !

Mais les sensations que lui donnait cette bouche gracie, conjuguées à celles des contractions qui emprisonnaient son membre, eurent une intensité à laquelle il ne s'attendait pas. Un bref instant, il pensa qu'il s'était contenu trop longtemps, qu'il outrepassait ses forces. Cette fois, ce ne fut pas lui qui choisit, ce fut son corps qui abandonna. Ses ressorts internes se déclenchèrent, il se cabra, il se tendit comme une sangle, comme la rêne d'un cheval emballé qu'on retient, et en un trait de feu son foutre douloureusement lui traversa le ventre. Une vague de fond s'abattit sur lui, son esprit fut emporté, tournoya dans la jouissance, il n'était plus qu'un ludion perdu dans l'océan. Et soudain, l'éclair immaculé le frappa. C'était la première fois qu'il en voyait d'un blanc aussi éclatant. Il pensa qu'il criait. Sa mère lui sourit. Il l'appela ; mais en vain. Elle s'évanouit dans une profonde obscurité.

*

Enrique s'était réfugié dans le recoin du lit, nu, tremblant d'effroi. Il ne pouvait se délivrer de l'angoisse qu'il avait eue quand l'homme tout à coup s'était affaissé sur lui, qu'il était retombé, inerte, comme un sac de sable. Alors que le membre qui l'avait déchiré était encore dur, que les bras et les jambes restaient contractés autour de lui, plus rien ne bougeait, le colonel était devenu aussi immobile qu'une statue ; il avait pensé qu'il s'était soudainement endormi. Au bout d'un temps, lentement, il avait essayé de se dégager, de le repousser. Mais

il n'y arrivait pas, il était trop lourd. Finalement, Julio l'avait aidé. À deux, ils étaient parvenus à le retourner, et Enrique, à demi mort, s'était extrait de sous le corps inerte... Puis, comme ils voyaient que leur bourreau ne bronchait toujours pas, Julio avait eu l'audace de mettre l'oreille contre sa poitrine. Il s'était redressé, tout pâle ; il n'entendait pas le cœur.

Enrique observait le cadavre nu, resté sur le flanc, à cheval sur le bord du lit. Il paraissait épais, lourd, et le torse poilu où pointaient deux grands tétons était particulièrement écoeurant. Il n'arrivait pas à se convaincre que Pérez fût mort comme cela, d'un coup. Peut-être avait-il eu une attaque ? Si c'était le cas, il fallait croire qu'ils étaient à jamais débarrassés de leur tortionnaire. Il ne parvenait pas à s'en persuader. Ainsi, ils auraient tout de même réussi à supprimer Pérez ? Ce n'était pas exactement de la façon dont Raúl l'avait prévu !...

Julio, pelotonné à côté de lui, lui posa la main sur l'épaule.

– Enrique... Je ne sais pas ce qu'il va se passer, maintenant... Mais, quoi qu'il arrive, faut qu'on reste ensemble.

Enrique releva la tête, le regarda sans comprendre. Julio reprit :

– Toute notre vie. Je veux que... qu'on reste ensemble... toute notre vie. Quoi qu'il arrive.

Enrique mit un instant à intégrer ce qu'il lui disait. Mais, ensuite, les larmes lui montèrent aux yeux. Il avait désiré Julio depuis si longtemps, et maintenant c'était lui qui venait faire sa demande ?... Lentement, il se redressa, ouvrit les bras, et il l'attira sur lui. Il le serra tendrement. Nous comme Adam, ils restèrent accrochés l'un à l'autre, leurs bras s'enroulant autour de leurs corps, tels des lianes enlacées aux branches.

*

Julio observait la salle d'attente dont les murs disparaissaient derrière des rayonnages couverts de vieux dossiers. Il se sentait endimanché, mal à l'aise, inquiet. C'était la première fois qu'ils portaient costume et cravate, lui un costume sombre et une cravate bleue, Enrique un costume gris clair et une cravate rouge bordeaux. Ils les avaient trouvés dans l'armoire de la chambre où dormait Julio, et ils avaient compris qu'ils avaient appartenu à Pérez, quand il avait à peu près leur âge.

Un préposé vint leur signifier de le suivre. Il les conduisit au fond d'un long couloir où il ouvrit une porte capitonnée et leur fit passer un sas. Installée derrière un bureau marqueté de bronze, mince et droite comme la justice, une femme leva les yeux sur eux. Julio fut surpris : pour une juge, elle ne paraissait pas très âgée, moins de quarante ans sans doute. Son visage était sans expression, il était impossible de sa-

voir ce qu'elle pensait tandis qu'elle les examinait. Elle leur fit signe de s'asseoir. Il n'y avait pour cela que deux larges fauteuils, et en posant les fesses sur leur cuir brillant Julio se sentit un peu perdu.

– Enrique et Julio Pérez, vous comparaîssez suite au décès du colonel Jorge Pérez, votre père adoptif. L'acte de succession sera établi par un notaire, mais je suis là pour vous notifier votre situation légale. Madame Mirtha Pérez et sa fille Cristina étant passées illicitement à l'étranger, elles ont été déchues de tous leurs droits. C'est donc vous, Enrique et Julio Pérez, qui héritez pleinement des biens de leur père adoptif, en indivision.

Julio jeta vers Enrique un coup d'œil incrédule : la maison allait être à eux ? et tout le reste aussi ?! Il était sidéré... Puis, se souvenant des opinions que professait feu ses parents, il craignit un instant de devenir un de ces bourgeois qu'ils détestaient, un de ceux de cette classe honnie, et il eut honte. Mais il pensa que, tout de même, sa mère n'aurait pu s'empêcher d'être fière de le savoir riche ; et qu'Enrique serait dorénavant en mesure d'aider ses parents, dont les revenus étaient précaires. Et surtout, si c'était bien cela – il n'osait encore se le figurer, cependant, une juge, quand même, on pouvait avoir confiance... – ils allaient Enrique et lui vivre ensemble ? seuls ? sans contrainte ?!... À cette perspective, pris par une excitation grandissante, et malgré sa volonté de ne pas se réjouir trop vite, l'amorce d'un bonheur sans égal monta en lui. Les pensées les plus diverses se bousculaient. Il s'inquiéta de comment ils feraient pour s'occuper d'une maison pareille. Puis il se dit que Luis et les domestiques seraient toujours là pour les aider. Ensuite il se demanda s'ils pourraient congédier leurs précepteurs ? iraient-ils dans une école publique ?... De toute façon, avec Enrique, il se sentait plus fort : ils seraient bien capables de se débrouiller...

– Cependant, évidemment, comme vous êtes mineurs, un tuteur a été désigné pour gérer vos biens et veiller sur vous jusqu'à votre majorité.

La joie de Julio fut brusquement refroidie. Un tuteur ? Ils ne seraient donc toujours pas libres de vivre comme ils l'entendaient ?... Sur qui allaient-ils encore tomber ?

– Et en fait, il s'agit d'une tutrice. Je vais vous la faire rencontrer. Elle regarda sa montre.

– Elle doit venir vous prendre à midi. Allons-y.

Elle se leva, prit sa veste et son sac, et les précéda. Tandis qu'ils retraversaient le couloir derrière elle, Julio cherchait à se rassurer. Une femme, leur tuteur ? Ce serait peut-être plus facile ?

Quand ils furent sortis, bizarrement, ils marchèrent un bon moment dans la rue, tournant à plusieurs reprises dans des transversales. La juge avançait d'un pas décidé et semblait savoir où elle allait.

Quand elle s'arrêta soudain, Julio crut halluciner : stationnée le long du trottoir se trouvait une vieille Ford Zephyr à moitié rouillée... La juge ouvrit la porte arrière et leur fit signe de monter.

En se glissant sur la banquette, Julio reconnut instantanément Beatriz ! Tournée vers eux, elle leur souriait, comme si elle leur avait fait une bonne farce. Il jeta un coup d'œil à Enrique qui paraissait tout aussi abasourdi.

La juge s'installa à l'avant, et quand les portes furent refermées, elle fit :

– Bonjour Béa...

Puis elle lui déposa un petit baiser sur les lèvres.

– Allons-y. Inutile de traîner ici.

TABLE – I

| | |
|------------------------------------|-----|
| Préface | 2 |
| Avertissement | 6 |
| Thomas, le pal et la fourrure | 7 |
| Préface de Jan | 8 |
| L'H.L.M. | 9 |
| Le chenil | 17 |
| Le bateau | 27 |
| Le cagibi | 34 |
| La villa | 39 |
| L'usine | 53 |
| L'Octogone | 65 |
| Maximin, chérubin de la fête | 78 |
| I | 79 |
| II | 90 |
| III | 104 |
| Agostino, objet de tous les désirs | 117 |
| Vendredi noir | 118 |
| Sa maman | 130 |
| Sollicitude | 139 |
| Assouplissements | 148 |
| Le scandale | 161 |
| Un bâtard | 168 |
| Rick, héros de B.D. | 183 |
| I | 184 |
| II | 193 |
| III | 206 |
| Pascal, agneau de Dieu | 222 |
| Intégration | 223 |
| Chute | 241 |
| Rédemption | 262 |
| Julio, les anges sacrifiés | 283 |
| L'attentat | 284 |
| Miguelete | 308 |
| La villa Pérez | 337 |